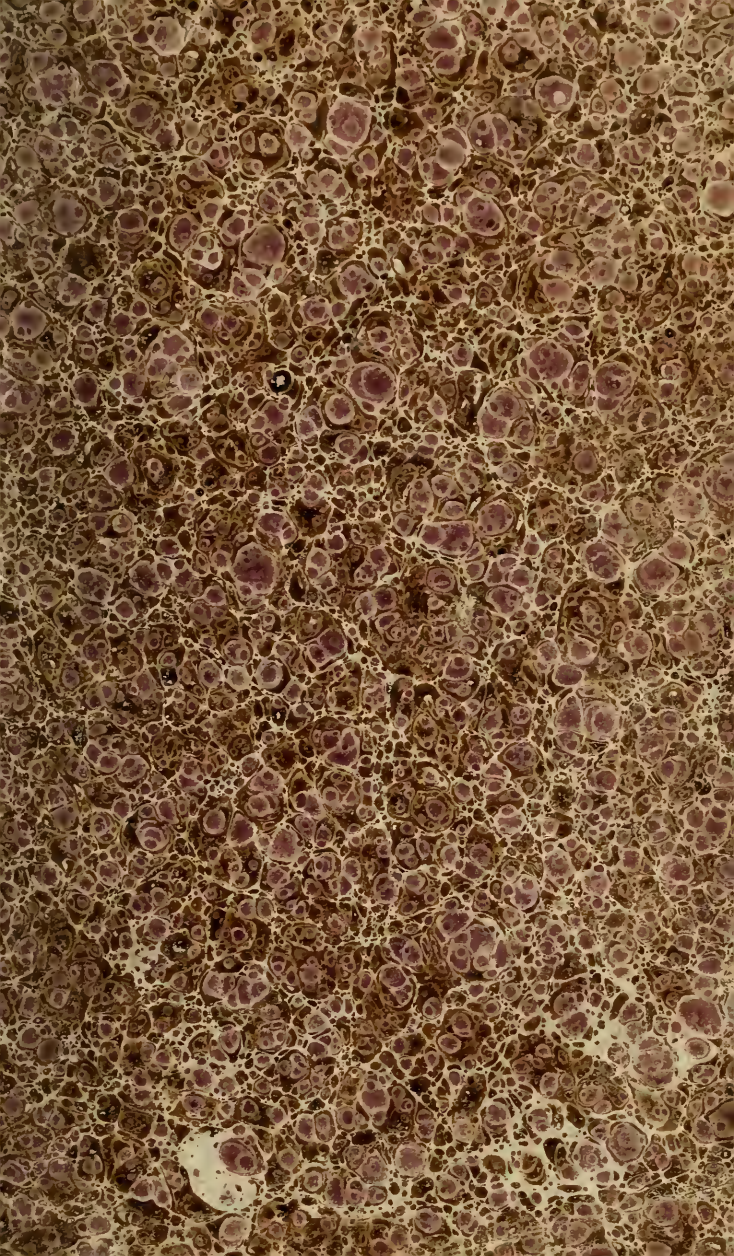


D
352 8
.A5
A3
1840
v. 2
SMRS.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

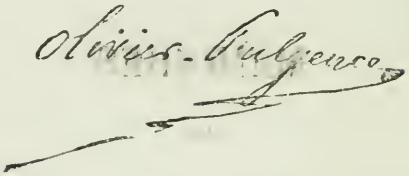
http://www.archive.org/details/memoiresdunpriso02andr

MÉMOIRES

D'UN

PRISONNIER D'ÉTAT.

Tout exemplaire de cette seconde édition non revêtu de ma signature sera réputé contrefaçon.



Batignolles-Monceaux, imprimerie d'Auguste Desrez, rue Lemercier, 24.

MÉMOIRES

D'UN

PRISONNIER D'ÉTAT

Par Alexandre Andryane.

DEUXIÈME ÉDITION,

revue par l'auteur, ornée de son portrait et d'autographes,
et augmentée d'une Notice ur le sort actuel de ses compagnons de captivité.

TOME II.

PARIS,
OLIVIER-FULGENCE, LIBRAIRE,
RUE CASSETTE, 8.

—

1840.

TROISIÈME PARTIE.

I.

C'était donc là Spielberg, où devait s'écouler ma jeunesse et peut-être ma vie !.... ce sépulcre où j'étais enterré vivant à l'âge où l'existence n'offre que des images de bonheur et de riant avenir !... Hélas ! il n'en existait plus pour moi, et mon âme, déjà flétrie par de longues souffrances, ne se ranimait que par la pensée de tout ce que j'avais promis à mes amis si dévoués, de ce qu'ils attendaient de ma résignation, de ce que je me devais à moi-même !... « Oui, mon courage sera toujours plus fort que la souffrance ; oui, je serai digne d'eux... » fut le serment que mon cœur renouvela en entrant dans ces lieux où ma vie allait être une longue agonie ! « Eh bien ! nous y voilà, dit le maréchal des logis Pavèse en nous regardant avec compassion ; n'allez pas vous laisser abattre, *per Dio*...» Et l'inflexion de sa voix annonçait que lui-même, tout habitué qu'il était à ces tristes demeures, restait frappé du sombre aspect de ce Spielberg, dont le nom seul suffit dans les provinces soumises à l'Autriche pour inspirer l'horreur et l'épouvante. « Ce lieu n'est pas beau, c'est vrai, ajouta-t-il, mais ça n'aura qu'un temps ; et puis, voyez-vous, *signori miei*, il n'est prison si noire dont on ne puisse dire à la longue

ce qu'on dit de la face du diable, « que le dedans vaut mieux que le dehors. » Je sais cela, moi, j'en ai tant vu! Quand les geôliers ont à garder de bons enfans tels que vous, il faudrait qu'ils fussent plus durs que les clefs de leur trousseau pour ne pas accorder toutes les petites facilités qui sont compatibles avec le devoir, s'entend!... Prisonniers et gardiens ça ne fait plus qu'une famille, comme vous avez pu le voir dans tout ce voyage, car ce n'est pas pour dire, mais, foi de Pavèse, nous nous étions attachés à vous. — Je le crois bien, dit en s'essuyant les yeux un jeune gendarme qui nous avait donné les soins les plus touchans pendant la route; qui ne les plaindrait pas, ces pauvres messieurs, si doux, si résignés! Sur ma foi, si j'avais gagné le gros lot à la loterie, j'irais dire à l'empereur : « Majesté, délivrez-les et ne me payez pas mon quine. »

A ces paroles compatissantes des larmes mouillèrent nos yeux, nous remerciâmes de nouveau et pour la dernière fois ces braves gens de l'intérêt qu'ils n'avaient cessé de nous montrer, et je leur parlais encore quand la voiture s'arrêta. « Du courage, *signori,* nous répéta Pavèse, l'empereur est bon. »

La portière s'étant ouverte, les gendarmes descendirent; Borsieri les suivit. Lorsque ce fut à moi, j'arrêtai mes regards sur la place où mon pauvre Confalonieri avait tant souffert!..« Qui sait si je le reverrai jamais! » pensais-je en soupirant. Puis, quittant à regret cette voiture où j'avais tremblé pour ses jours, je m'arrêtai un instant au haut du marchepied pour jeter un coup d'œil sur les lieux où nous nous trouvions.

C'était un carré long, entouré de tous côtés par des bâtimens dont les mille fenêtres étroites et grillées, dont les portes basses et armées de fer auraient suffi pour nous serrer le cœur si nous n'eussions visité Spielberg

que comme simples voyageurs. Le silence qui régnait dans cette vaste cour [1] ajoutait encore à la douloureuse impression que ce lugubre séjour produisait sur mon âme. Que de maux, que de tortures mon imagination ne devinait-elle pas sous ces verrous, sous ces épaisses grilles ! « Allons, *signor Francese*, dit Pavèse en s'avançant pour me soutenir, c'est à votre tour. »

Grâce à son aide et au bras du commissaire Bolza, je parvins bientôt à un guichet qui donnait dans une galerie longue et obscure ; presque en face était un escalier dont la lourde porte était ouverte : nous y montâmes lentement..... Parvenus à la dernière marche, Bolza me quitta pour aller recevoir les autres prisonniers, et je m'avançai seul avec Pavèse jusqu'à l'extrémité d'un étroit corridor où se voyaient de quatre pas en quatre pas et d'un côté seulement des guichets dont les verrous n'indiquaient que trop que c'étaient là les tristes demeures qui nous étaient destinées. « Entrez, *signor Francese*, » dit le maréchal des logis en s'arrêtent à la dernière porte, où deux geôliers attendaient, leur trousseau de clefs à la main. J'obéis et je me trouvai en présence du directeur général de la police de Moravie, qui, la plume en main, assis à une large table qu'entouraient le commandant de Spielberg et d'autres employés, achevait d'enregistrer les dernières réponses de Borsieri, qu'on fit sortir immédiatement de la salle sans que je pusse lui faire mes adieux. Quelques minutes suffirent pour cette formalité de l'écrou ainsi que pour le dépôt des objets précieux, et sur un signe du directeur général de la police le commandant lui-même me conduisit à la prison qui m'était destinée. A peine avions-nous fait quelques pas dans le corridor que nous rencontrâmes Bolza, qui me dit à voix basse en s'arrêtant près de moi :

[1] Les galériens ne sortent pas le dimanche de leurs casemates.

« Pauvre malheureux ! je ne me serais jamais imaginé que c'était ainsi que l'on devait vous traiter ! Mais prenez courage, l'empereur est bon. »

Déjà nous étions arrivés près de l'escalier lorsque mon guide s'arrêta, fit ouvrir un des guichets par le gardien qui nous suivait et me fit signe de la main que c'était là qu'il fallait entrer. Je m'avançai sans proférer une parole, mais au moment de franchir le seuil, je m'écriai à la vue du sombre cachot où on allait m'ensevelir : « Mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce donc ici que je suis condamné à vivre ! » Et, frappé de stupeur, n'osant faire un seul pas, je contemplai sans rien y distinguer encore cette funèbre demeure où les morts seuls, il me semblait, auraient dû pénétrer.

« *Geschwind !* (vite !) me cria tout à coup le porte-clefs en me poussant rudement par les épaules pour me faire entrer..... *geschwind !* » La secousse avait été si violente que mes jambes faillirent, s'embarrassèrent, et que je serais tombé la tête la première sur le plancher de la prison si je ne me fusse retenu machinalement à une barre de fer scellée par les deux bouts dans la muraille de gauche. Je me retournai vers le gardien pour me plaindre de cette brutalité, mais déjà la porte s'était refermée... Alors et sans quitter la barre qui me servait d'appui, je reportai tristement les yeux sur la voûte, sur l'étroite et haute lucarne d'où venait la lumière, sur les épais barreaux dont elle était garnie ; puis mes regards tombèrent sur l'intérieur de ma cellule.

..... Un lit de camp, une paillasse, une cruche, un baquet, tel était mon mobilier..... Quelque habitué que je fusse à la nudité des prisons, à l'absence des choses les plus nécessaires à la vie, ce dénûment m'effraya ! la consternation s'empara de mon cœur, et je détournais la tête pour l'appuyer contre la muraille quand mes yeux

s'arrêtèrent sur deux énormes chaînes suspendues à la tringle de fer..... Bonté divine ! quel frémissement passa dans tout mon être à l'idée que l'on m'attacherait à cette barre, longue à peine de six pieds !... et que, chargé de fers, je passerais ainsi des années entières, sans jamais sortir de mon cachot, sans qu'il me fût possible d'arriver jusqu'à la lucarne pour y respirer l'air pur de la montagne, pour y voir et la terre et les cieux..... Pour faire diversion à cette horrible pensée, j'essayai sur-le-champ de me hisser jusqu'à l'étroit soupirail objet de tous mes vœux..... Mais la chaîne courte et pesante que j'avais aux pieds rendait l'escalade si difficile que je dus, malgré mes efforts, renoncer à me procurer ce salutaire soulagement ! Brisé de fatigue, accablé de douleur, je m'assis en silence sur le bord du lit de camp, tantôt fermant les yeux, tantôt les ouvrant malgré moi pour les fixer sur ces lourds anneaux, ces chaînes qui, trop souvent sans doute, après un long supplice, n'avaient été détachées du corps des malheureux qui en étaient chargés qu'alors qu'on les portait aux lieux où vont finir et les pleurs et les joies !...

Cette funeste image du sort qui m'attendait aurait longtemps encore absorbé toutes mes pensées si mes regards ne se fussent tournés vers la porte, que l'on ouvrait. Le commandant de Spielberg parut de nouveau, et derrière lui, traînant les pieds, baissant la tête, le colonel A..., qui recula de deux pas à l'aspect de cette effroyable demeure..... « Entrez, entrez, dit en latin l'officier autrichien au pauvre colonel... Votre logement est triste sans doute, mais enfin vous serez ensemble, et mal partagé est à moitié soulagé..... Adieu ; nous nous reverrons souvent, messieurs.»

Le commandant parti, j'allais adresser la parole au colonel, qui restait là consterné à la vue de tant de mi-

seres, lorsque l'un des gardiens, dont la taille était si haute qu'il dépassait la porte de toute la tête, se baissa, étendit le bras et la main de mon côté, indiquant du doigt que je devais le suivre. Je me levai aussitôt, et pas à pas, marchant derrière mon silencieux conducteur, j'arrivai dans une petite chambre où la première chose qui me frappa fut une large fenêtre dont je m'approchai bien vite pour jouir de l'admirable vue que l'on découvre du Spielberg : à l'horizon, des collines boisées et en étages; à leur pied, des prairies, des eaux et des promenades; à droite, une partie de la ville; à gauche, une vaste plaine parsemée d'arbres. Tout me parut ravissant; mon cœur, oppressé, se dilata.... je me sentis renaître, et le visage collé contre les vitres, les yeux fixés sur ce paysage, je me dis : « Ah ! si du moins du fond de ma prison je pouvais contempler cette belle nature, quel soulagement n'en éprouverais-je pas !.... »

Un pst, pst... répété me contraignit à détourner la tête de ce délicieux panorama : c'était mon grand conducteur dont le doigt impératif me montrait une chaise où je devais m'asseoir. A peine avais-je obéi que je vis entrer un autre homme tenant d'une main une enclume et de l'autre un marteau; en quelques secondes, à ma grande joie, il s'établit à mes pieds, me prit une jambe, la posa sur son enclume et se mit à battre à coups redoublés sur la cheville que l'on m'avait si bien rivée à Milan; il y allait de telle force que je tressaillis involontairement... Alors il se releva et me dit : « *Fou pas avoir peur...* »

Ces paroles françaises dans un pareil moment et dans la bouche de ce forgeron me furent douces au cœur comme le langage d'un ami... « Vous parlez français? repris-je aussitôt en le regardant avec reconnaissance.— *Moi avre vu Naboléon un bétit peu, régiment français, ici..... Spielberg... sauté....* — C'était en 1809, après

Wagram, n'est-ce pas ?» lui dis-je en soupirant à ce souvenir de notre histoire passée.

Le serrurier hocha la tête en signe d'intelligence. « Moi, Français, repris-je, soldat de Napoléon... »

Mon homme à ces paroles frappa de son marteau sur l'enclume, souleva vers moi la tête, me regarda avec surprise, puis se tournant du côté du gardien, qui était là planté aussi droit, aussi mince qu'un cierge pascal, il répéta : « *Soldat té Naboléon..... Naboléon!..... mein Schiller... — Ia, ia,* » lui répondit en souriant à demi, d'un air capable et entendu, l'homme au langage muet, dont je pus observer alors la singulière figure.

Maigre et long de presque six pieds, ce Schiller, dont le visage bourgeonné annonçait quelque soixante ans, avait une de ces tenues militaires que l'on voit seulement chez ces vieux soldats qui, servant par habitude, par amour du métier, conservent jusqu'à leur dernier jour cette mise de méthodique parade devenue désormais une partie intégrante de leur existence. Rien de plus propre, de mieux brossé, de mieux ciré que l'habit-veste, que les pantalons blancs collés sur d'interminables jambes, que les longues bottes, que le grand sabre de ce vieux vétéran, dont le trousseau de clefs passé dans l'un de ses maigres bras indiquait clairement le triste office de geôlier. Des cheveux blonds, que l'âge n'avait pas blanchis, des yeux bleu-clair ombragés par de longs cils gris, un nez quelque peu rouge, une bouche grande légèrement pincée, un menton carré et saillant, donnaient à sa figure étroite et osseuse quelque chose de naïf et de malin en même temps, qui vous laissait en doute sur le caractère du personnage, et lorsque, après avoir souri longuement au forgeron, il reprit son imperturbable sérieux, je me demandai en le considérant ce qu'il fallait

craindre ou espérer de ce type parfait du vieux grenadier autrichien.

Après nous être regardés assez longtemps sans mot dire, l'opération du déferrement fut continuée et terminée fort adroitement par l'habile ouvrier, qui s'écria en soulevant les fers : « *Teufel*..... (lourd, beaucoup)... *das ist schwer*..... »

Et Schiller redit après lui en pesant la chaîne à son tour : « *Ja, schwer* (c'est bien lourd). »

Pour moi, charmé d'être délivré de cette entrave et de pouvoir enfin remuer les jambes, je me levai vivement de ma chaise pour m'élancer vers la fenêtre, d'où je revins encore plus vite, au grand divertissement du vieux Schiller et de mon forgeron libérateur. « Demain, moi *foir fou* de nouveau, » me dit alors ce dernier.

Ces paroles, dont je ne comprenais que trop bien le sens, calmèrent aussitôt ce premier élan de joie et reportèrent mes pensées sur cette fatale barre de fer dont la vue m'avait peu d'instans auparavant si douloureusement frappé! « Demain ?... lui dis-je en me rapprochant de lui et en montrant la chaîne qu'il tenait à la main..... demain, vous mettre à moi encore? »

Et je lui indiquais tristement mes pieds, mes mains et ma ceinture..... « *Ich verstehe nicht* (je ne comprends pas), » me répondit-il.

Alors je pris la chaîne, puis la plaçant successivement sur chacune des parties de mon corps que je croyais condamnée à l'enchaînement, je m'efforçais, en me mettant contre le mur, de lui faire comprendre par mes paroles ou par mes signes que je m'attendais à être attaché à la muraille de ma prison.

Le forgeron, qui me comprit enfin, ayant expliqué gravement à Schiller le sujet de mes craintes, celui-ci enfla ses joues et se mit à rire en sifflant d'une façon si

grotesque que je ne pus m'empêcher de l'imiter..... « *Nein, nein* (non, non), » répétait le vieux soldat quand sa tudesque hilarité fut un peu calmée ; puis il ajouta une phrase que je ne compris pas et que mon interprète le serrurier ne put parvenir à me traduire ; seulement il disait et redisait si bien : « Vous, non, vous, *nein*, » que je fus complétement rassuré sur ce point si important de la peine que je devais subir.

Quelques secondes après, j'étais dans le corridor, suivant d'un pas libre et dégagé le grand Schiller, dont les jambes, qui ne pliaient pas, semblaient se mouvoir avec la roideur d'une machine à ressort.

A peine la porte de ma prison se fut-elle refermée sur moi que, sans prendre garde au colonel A..., sans lui adresser un seul mot, je mis à profit la libération de mes jambes pour grimper jusqu'à la lucarne en posant mes pieds sur l'extrémité du lit de camp.

« J'aperçois les montagnes ! m'écriai-je avec joie..... les arbres, les prairies... et les faubourgs de Brünn..... et une grande place..... Que Dieu soit loué ! Quand mes yeux seront fatigués de l'obscurité du cachot, quand la tristesse sera trop amère, l'abattement trop profond, c'est ici que je viendrai pour rafraîchir mes pensées et ranimer mon âme. Colonel, dis-je enfin à mon immobile compagnon après être resté longtemps à contempler en silence l'immense tableau dont l'aspect varié devait être pour nous une source si féconde de consolations et de regrets, colonel, pourquoi ne montez-vous pas jusqu'ici pour jouir de cette admirable vue? »

Ne recevant pas de réponse, je me tournai vers lui en répétant mon invitation ; mais sans bouger de sa paillasse, où il s'était assis, il me répondit : « Ma sciatique ne me le permettrait pas. »

C'est alors que je m'aperçus que l'on avait apporté

pendant mon absence une couchette, meuble assez rare au Spielberg, accordée par faveur extrême à mon compagnon..... Cette nouvelle préférence, en me rappelant la triste conduite qui en était la cause, réveilla dans mon cœur l'antipathie première, et j'en éprouvai un tel dégoût, une telle indignation, que je fus sur le point de m'écrier : « Ah ! Dieu puissant, que t'ai-je donc fait pour me condamner, dans un tel lieu et après tant de souffrances, au supplice d'une semblable union !..... »

Heureusement que le cri des verrous qu'on tirait brusquement retint cette offensante exclamation. On entra : c'était Schiller, portant de chaque main deux gamelles de fer qu'il déposa soigneusement aux pieds du colonel ; sous son bras était un pain de munition.

Les gamelles étant mises à terre, il nous montrait du doigt le contenu, tandis que de l'autre main il faisait à mon compagnon le signe de manger. « Eh quoi ! dis-je en descendant de ma lucarne, c'est là notre ordinaire ? Une soupe sur laquelle surnagent des morceaux de suif..... des haricots cuits à l'eau et au sel..... et froids, ajoutai-je après avoir essayé d'en goûter deux ou trois que je rejetai soudain..... Mais il faudrait des estomacs d'autruche pour digérer de semblables pierres ! »

Je parlais à Schiller comme s'il pouvait me comprendre. Il se prit à rire, puis tirant gravement de sa poche un long couteau, il partagea en deux le pain de munition, dont il nous remit à chacun la moitié. « *Guten appetit* (bon appétit), » nous dit-il en pivotant sur ses talons pour regagner la porte.

Notre dîner, seul repas de toute la journée, était là sous nos yeux, mais il me fut impossible, malgré mon courage, de vaincre la répugnance que me causaient la mauvaise odeur de cette pitance de forçat et la malpropreté des vases de fer, dont le mauvais état prouvait

qu'ils étaient employés chaque jour à l'usage des galériens..... Les gamelles restèrent pleines, le pain ne fut pas entamé..... La faim seule put nous forcer les jours suivans à prendre enfin quelque partie de cette détestable et puante nourriture qui nous faisait éprouver à la fois et le supplice du dégoût et celui de l'inanition.

Les cloches de la ville sonnaient cinq heures ; déjà le jour baissait, et la lumière qui pénétrait dans notre prison n'était plus qu'un crépuscule. Le colonel, fatigué, s'étendit sur sa paille, tandis que, la tête à la lucarne, je jouissais en silence des derniers rayons du soleil couchant, dont les reflets doraient encore la cime des montagnes ; bientôt les ombres de la vallée glissèrent sur les collines, les objets se confondirent, tout devint vague, incertain à mes yeux, et la nuit étendit son uniforme voile sur les hauts lieux comme sur les basses terres, sur le chêne des forêts comme sur le chaume des campagnes....

« C'est là l'image de notre monde, me disais-je en laissant errer mes regards sur le ciel, où tout demeurait sombre..... La fortune, les rangs, les âges, les talens et la science offrent à l'œil du sage un tableau aussi varié que ce ravissant paysage dont j'admirais les beautés il y a peu d'instans ; mais la mort vient et, moissonnant tour à tour les superbes et les humbles, l'enfant qui balbutie le doux nom de sa mère et le vieillard qui tremble en parlant à son Dieu, elle les plonge tous sans distinction dans les ténèbres de cette nuit terrible qu'aucune aurore ne viendra dissiper. »

Alors mon cœur se troubla, et, la tête appuyée contre les barreaux de l'étroite embrasure, je pleurais amèrement en songeant que cette vie si courte et si belle, dont j'avais à peine goûté les prémices, ne serait plus pour moi qu'une douloureuse veille sans lendemain,

qu'une sépulture anticipée!..... « Et qui me tiendra compte de mes solitaires souffrances? répétais-je avec amertume..... — Celui, dit une voix qui, s'élevant dans mon cœur au souvenir de ma mère bien-aimée, me ramenait à ces jours d'enfance où ses pieux accens m'enseignaient à prier, celui qui nous a dit qu'ils étaient « *bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés!... bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux!* » Ces divines paroles ramenèrent le calme dans mon âme et me firent promettre d'être plus que jamais doux, patient, résigné dans le temps des épreuves, pour mériter de briller un jour dans le paradis des justes comme les belles étoiles que je voyais en cet instant scintiller dans les cieux.

Descendu de ma lucarne, je voulus marcher, mais il faisait si sombre et l'espace était si restreint que je fus forcé de me jeter tout habillé sur l'étroite et dure paillasse qui composait toute ma couche; s'y tenir en équilibre demandait une habitude que je n'avais pas encore: aussi roulai-je plus d'une fois sur le plancher. La nuit entière se passa donc sans sommeil, ou si mes yeux se fermaient un moment, je les ouvrais bientôt aux *wer da?* (qui vive?) retentissans que les nombreuses sentinelles placées au-dessous de nous se renvoyaient de quart d'heure en quart d'heure, comme si elles eussent été chargées d'ajouter aux souffrances du *carcere duro* celle d'une perpétuelle insomnie.

II.

Les reins brisés, le corps meurtri par mes chutes répétées, je venais enfin de m'assoupir lorsqu'un long cliquetis de chaînes vint m'arracher à ce repos factice. L'obscurité profonde dans laquelle nous étions ensevelis, les cris aigus et prolongés des sentinelles qui se mêlaient en ce moment à ce sinistre bruit de fers qui, toujours croissant, semblait sortir des entrailles de la terre, mille voix rauques dont les durs accens ne pouvaient se définir, firent une telle impression sur mes esprits, encore enchaînés par le sommeil, que l'enfer, ses damnés et leurs malédictions s'offrirent tout à coup à ma pensée et me glacèrent d'effroi!..... Je m'étais redressé sur ma paille, une sueur froide coulait sur tout mon corps, mes membres se contractaient..... Ce cauchemar était horrible, et je n'en fus délivré que par un mouvement convulsif qui me fit tomber rudement au pied du lit de mon compagnon. « *Caro mio,* quelle chute! s'écria le colonel, qui reposait presqu'à son aise sur sa couchette de faveur ; c'est pour la dixième fois au moins..... N'êtes-vous pas blessé?..... — Ce n'est rien, lui répondis-je en m'efforçant de me relever, je m'y habituerai. »

J'avais repris mes esprits ; j'écoutais encore, en frémissant, il est vrai, mais je pouvais enfin me dire que j'étais à Spielberg et que ce bruit de chaînes, ces clameurs étranges étaient probablement causés par les forçats sortant de leurs casemates pour aller au travail.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées que notre porte s'ouvrit : plusieurs gardiens entrèrent ; l'un deux toucha les barreaux de la lucarne, regarda les murs et sous les lits, tandis qu'un autre, qui portait la lanterne, s'approcha du colonel et allongeait la main pour lui toucher les jambes lorsque le chef l'en empêcha en prononçant quelques mots qui causèrent un de ces bruyans éclats d'hilarité allemande dont nous eûmes par la suite si souvent occasion d'admirer l'enfantine et inoffensive spontanéité. Ces rires, ainsi que je le sus quelques jours après, n'avaient été causés que par la méprise du soldat, qui, chargé de visiter matin et soir les fers des prisonniers, s'était imaginé que nous avions déjà aux jambes la pesante chaîne que nous devions porter si longtemps.

De longues heures restaient encore avant que la lumière ne pénétrât dans notre prison. Me recoucher, dormir? je ne l'aurais pu, tout harassé que j'étais d'une nuit si pénible ; me mettre à la lucarne? qu'y aurais-je fait? qu'aurais-je vu? tout était sombre au dehors ; m'agiter, marcher à grands pas? j'en avais le besoin, ne fût-ce que par compensation de l'horrible gêne que j'avais éprouvée pendant vingt jours. Je voulus le tenter, mais cette fois encore il me fallut renoncer à ce nocturne exercice dont l'habitude seule put me donner ensuite la possibilité. Force fut donc de m'asseoir sur ma paille et de penser... de penser longtemps à la misère d'une semblable vie d'isolement et de ténèbres!..... Ah! quel avenir!..... Et lorsqu'à tant de douloureuses privations venait se joindre le doute de ne pas même avoir la jouissance de quelques livres, je me sentais si effrayé, si faible contre une telle existence, que je me plaignais à Dieu dans l'amertume de mon cœur de m'avoir soustrait aux terribles mais courtes angoisses de l'échafaud!

Tout fait diversion, tout soulage quand les pensées sont aussi sombres et que l'âme succombe sous le poids affreux des maux dont elle se plaît alors à s'exagérer l'étendue : la porte, qu'on ouvrit pour la seconde fois, me tira tout à coup de cette accablante méditation. Un bruit de chaînes et la vue d'un galérien chargé du service intérieur des prisons excitèrent ma curiosité ; je me levai aussitôt pour mieux envisager ce forçat, dont je distinguais à peine la figure et le costume bizarre à la pâle clarté de la lampe du corridor ; je m'avançai même jusqu'au guichet, malgré les émanations méphitiques qui s'en échappaient, et tendant le cou, je dépassais déjà la porte de la tête lorsque Schiller, se montrant à l'improviste, me cria : « *Was der teufel!* (que diable!)» et de son long bras me repoussa dans la prison.

Une heure après, au jour naissant, nous le vîmes apparaître portant une gamelle..... « *Das ist gut* (cela est bon), » nous dit-il en nous présentant, pour manger le liquide brouet, une cuillère de bois grossièrement travaillée. De l'eau chaude dans laquelle nageaient quelques grains d'orge qu'on avait fait griller, tel était notre déjeuner. « Pouah ! fis-je à Schiller en prenant quelques gouttes de ce prétendu bouillon..... *nic gut*, *nic gut*... »

Mais sans prendre garde à mes paroles, l'impassible Allemand nous répéta : « *Das ist gut*, *das ist sehr gut* (cela est bon, cela est très-bon) »... si bon que nous ne pûmes en rien avaler et que nous restâmes avec une faim qui commençait à être douloureuse.

Le temps était froid, humide ; un épais brouillard couvrait la campagne, où l'œil ne distinguait rien, et cependant c'est à mon embrasure que j'allais chercher quelques distractions à mes sombres rêveries. Là du moins je respirais, là mes yeux n'étaient plus attristés

par la vue du ciel de pierre de cette voûte fatale que l'imagination du captif ne peut toujours reculer ou franchir et qui, dans les momens d'abattement, semble se resserrer de plus en plus autour de lui. Sous la fenêtre, le long du mur, se promenait une des sentinelles, dont j'entendais les pas mesurés ; plus loin je voyais luire les baïonnettes d'autres soldats placés de distance en distance dans les retranchemens et les palissades qui environnent Spielberg... « Où est le Blondel, pensais-je en soupirant, qui pourrait m'arracher d'une prison si bien gardée !... » Et je me mis à fredonner doucement cet ancien air si touchant : « O Richard, ô mon roi ! l'univers t'abandonne..... » Un bravo, qu'une oreille de prisonnier pouvait seule entendre, me fit interrompre mon chant ; je toussai, on me répondit ; je demandai bien bas, bien bas qui se trouvait là près de moi... Je compris avec joie que c'était Borsieri. « Je suis avec le bon Castillia, me dit-il à voix basse, mourant de faim et tout brisé d'avoir passé la plus grande partie de la nuit à me tenir en équilibre sur la plus dure des paillasses qui ait jamais supporté le corps d'un galérien. Castillia dit qu'il s'y fera ; pour moi, j'en rendrai l'âme avant qu'il soit un mois. »

J'allais répondre à Borsieri, mais un *still* impérieux parti de la sentinelle d'en bas et un jurement énergique bien articulé par le vieux Schiller, que je n'avais pas entendu entrer, arrêtèrent les mots sur mes lèvres. Surpris, troublé de cette interruption, peu s'en fallut que je ne dégringolasse jusqu'aux pieds de notre sévère gardien, dont la physionomie, malgré tout son courroux, démentait les grondantes paroles ; il me débita néanmoins tout un discours, dont le fond était *still* (silence), et la morale, les chaînes suspendues au mur, qu'il m'indiquait d'un air significatif en me menaçant du doigt..... Puis,

tout satisfait de l'impression que sa remontrance semblait produire sur nous, il se tourna vers un galérien qui debout sur le seuil de la porte attendait qu'on lui donnât l'ordre d'avancer, portant d'une main des chapeaux gris du feutre le plus grossier, et de l'autre des chaussettes de laine. Schiller prit les chapeaux et les posa successivement sur la tête du colonel : « *Gut*, *sehr gut* (bien, très-bien), » dit-il gravement en enfonçant le feutre jusqu'aux oreilles de mon pauvre compagnon, peu flatté de la rude coiffure qu'on lui entrait ainsi de force. Le galérien répéta : « Très-bien! » tandis que j'observais le singulier contraste que présentait ce misérable chapeau de paillasse à forme conique avec la pelisse élégante dont le colonel était encore revêtu.

Les pièces de notre trousseau soigneusement déposées sur nos paillasses, le forçat tira de sa poche une paire de ciseaux et une longue bande de papier qui lui servit à nous prendre mesure, opération qu'il interrompait souvent pour nous montrer avec complaisance l'habit qu'il portait lui-même : la veste ronde d'une couleur mi-partie grise, mi-partie marron ; le gilet, le pantalon ouvert des deux côtés, pour laisser passer les chaînes, et dépareillé des deux jambes afin que cette bigarrure de valet de carreau ôtât toute idée d'évasion. « *Schon, sehr schon!* (c'est beau, très-beau), » répétait le galérien. Et le coquin riait malignement, comme si la livrée du crime, qu'il allait confectionner pour nous, eût été dans sa pensée une œuvre de représailles et de vengeance.

Jamais figure plus astucieuse ne m'était tombée sous les yeux, et j'éprouvai bientôt un tel dégoût d'être touché et retouché par les mains de ce misérable que j'allais le pousser hors de notre cachot lorsque Schiller, pressé lui-même d'aller faire la distribution de ses chapeaux aux autres prisonniers, le gourmanda d'une lenteur dont nous

eûmes ensuite l'explication en nous apercevant que le maître tailleur nous avait fort adroitement débarrassés de nos mouchoirs.

La vue de cet homme m'avait été pénible, et pourtant le résultat de mes impressions fut un sentiment de joie!... C'est que j'avais été délivré à son aspect d'une crainte puérile, exagérée sans doute, mais qui m'oppressait le cœur; c'est qu'en apercevant son épaisse et longue chevelure, je m'étais dit avec satisfaction : « Je ne serai pas rasé comme le sont nos forçats à Toulon et à Brest; je conserverai ces boucles qui faisaient la joie de ma mère... »

Cette précieuse faveur, que je n'espérais pas, me donna pour tout le jour de la résignation et du courage; mes esprits abattus s'étaient ranimés, je fixais sans angoisses les murs de la prison, et lorsque Schiller nous apporta le dîner, je plaisantai sur notre vaisselle de fer sale et rouillée, sur notre table, qui se réduisait au plancher, et sur nos doigts, qui devaient nous tenir lieu de couverts; je mangeai même quelques morceaux d'une pâte si pesante et d'une si mauvaise odeur que le colonel, qui se bouchait le nez pour en affronter les miasmes, dut cependant y renoncer, quel que fût le tiraillement de son estomac. En me voyant si résolu, Schiller me dit en me frappant sur l'épaule : « *Das ist gut so* (cela va bien ainsi).»

Quoique l'écorce fût un peu rude, il nous fut facile de pressentir que le vieux geôlier n'était pas un méchant homme et que nous pourrions avec le temps en tirer parti pour améliorer notre position; mais pour cela il fallait lui parler, le comprendre, chose assez difficile avec les huit ou dix mots allemands que je connaissais alors. « Si nous avions des livres, disais-je à mon compagnon, j'y parviendrais bien vite. — Des livres, répondait-il, qui sait si nous en aurons jamais!... »

C'était là un doute funeste qui brisait l'âme en la mettant en face des longues tortures d'une oisive captivité : heureusement que cette cruelle incertitude, qui aurait banni à jamais de mon cœur tout espoir de salut, fut dissipée bientôt après par les paroles du commandant de Spielberg, qui commença dès lors ses visites quotidiennes.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, dont la tournure et les manières avaient quelque chose d'élégant et de dégagé qu'on rencontre rarement chez les officiers autrichiens. Sa figure était ouverte et prévenante, son abord vous mettait à l'aise, et l'on pouvait espérer en le voyant que, tout en remplissant son devoir, il ne serait jamais hostile aux malheureux dont on lui avait confié la garde. C'était beaucoup pour nous, pauvres captifs, d'être traités avec politesse. Aussi, dès les premiers mots que nous adressa le capitaine Schmerschek pour s'informer avec bonté de notre santé, de nos besoins, fûmes-nous touchés d'une bienveillance dont nous lui exprimâmes toute notre gratitude. « Vous êtes bien mal, mes pauvres messieurs, nous dit-il, vous aurez bien des privations, bien des souffrances à supporter ; la vie de Spielberg est intolérable : qui le sait mieux que moi !..... Mais les jours en s'écoulant amènent des changemens ; qui survit aux premières années voit arriver, soyez-en certain, le moment heureux de sa grâce. Votre nourriture est mauvaise, cependant je vous conseille de vous forcer dès le commencement ; plus tard, votre estomac se serait affaibli, vous ne pourriez plus digérer et vous succomberiez à la longue. En prenant l'air vous retrouverez des forces..... — Eh quoi ! m'écriai-je, nous sortirons donc de notre prison ? — Sans doute, vous aurez chaque jour une demi-heure de promenade ; dès que vos habits seront faits et que vous aurez des fers, on vous

conduira sur la plate-forme. — Des fers ? reprit le colonel d'une voix soumise..... j'espérais que les rapports des médecins de Milan me dispenseraient..... — C'est juste, répondit le commandant en souriant, vous nous êtes recommandé : la couchette qui vous est accordée en est une preuve. »

Mes yeux se tournèrent vers mon compagnon, qui rougit involontairement. « Et quand serai-je vêtu et enchaîné ? demandai-je au directeur. — Demain, probablement ; tous les ouvriers s'occupent de vous : j'ai recommandé qu'on vous donnât ce qu'il y a de mieux en drap, et quant aux fers, ils seront moins lourds et moins courts que ceux que vous aviez aux pieds et que nous avons remis hier aux commissaires de Milan. — Votre Bienveillance, dis-je alors, m'encourage à vous adresser une prière. — Parlez, parlez franchement. — Ne pouvons-nous espérer d'avoir près de nous quelques-uns de nos livres ?... »

Il réfléchit un moment, puis il me répondit : « C'est chose délicate et difficile ; mais Son Excellence M. le gouverneur a permis qu'on en donnât aux prisonniers de Venise, et je ne vois pas pourquoi..... Au reste je lui demanderai ses ordres. — Mais si vous preniez sur vous de nous les faire remettre aujourd'hui même, ce serait une faveur extrême... — Aujourd'hui, non, mais peut-être demain, reprit-il en hésitant ; je verrai Son Excellence. Krall ? Krall ? »

A ce nom, nous vîmes paraître un petit gardien de cinq pieds au plus que nous n'avions encore qu'entrevu. Debout, sa casquette à la main, il se plaça respectueusement devant son supérieur, dont il attendait les instructions.

Quelques secondes après, le directeur s'éloigna en nous disant : « C'est à cet homme que sont confiés les livres et

c'est lui qui sera chargé de vous les donner, mais seulement deux à la fois. »

Nous le remerciâmes à plusieurs reprises et nous restâmes un moment avec Krall, qui se hâta de nous dire en italien : « Je suis heureux de pouvoir vous servir, messieurs; demain vous me ferez connaître quels sont les livres que vous désirez. »

Nous restâmes surpris et charmés de la pureté de son accent et de sa facilité à s'exprimer en italien.

Le lendemain, en effet, fidèle à sa promesse, Krall vint nous demander le titre des ouvrages que nous voulions avoir. « Mais pourrez-vous les reconnaître?» lui dis-je d'un air de doute.

Notre bibliothécaire se redressa. « Comme si je ne le faisais pas à souhait depuis deux ans pour ces autres messieurs!..... Anglais, français, italiens, vous n'avez qu'à parler, je ne m'y tromperai pas, je vous l'assure. — Eh bien! apportez-moi le premier volume d'un livre anglais, Shakspeare, et un volume français de Châteaubriand. — *Si*, *signor*. »

Après quelques minutes, il nous revint, portant d'un air de triomphe les livres que nous avions demandés. « Est-ce bien ça?..... hé!..... hé!..... Je sais lire, voyez-vous, je connais les langues ; je parle aussi un peu français..... hé!..... hé! c'est bien joli; l'anglais viendra ensuite. — Qui jamais aurait soupçonné, dis-je au colonel quand nous fûmes seuls, qu'il y avait de l'intelligence dans cette tête en forme de chat, dont le front est si plat et le crâne si accidenté? Avez-vous vu comme cette figure, malgré des yeux écartés et hasardés dans le regard, devient spirituelle quand le petit homme parle et sourit? Il y a de l'esprit sous cette mesquine enveloppe, et qui mieux est, il y a du cœur, j'en répondrais..... »

La suite me prouva que j'avais deviné juste.

Au troisième matin, Krall vint et nous dit : « Dans un quart d'heure vous aurez votre équipement, votre chaussure; puis le forgeron vous mettra vos fers et nous irons nous promener. »

Il disait vrai. Notre triste uniforme nous ayant été apporté par Schiller, nous nous dépouillâmes de nos habits, dont la perte me semblait alors un signe de renoncement complet et éternel aux jouissances du monde et de la liberté! Et quels ignobles haillons les remplacèrent, bon Dieu! Comme elle était grossière et dure cette toile qui servait de doublure au drap bicolore de nos vêtemens! Quelle peine n'eûmes-nous pas à nous habituer à nos chaussettes de laine aussi épaisses que le cuir de nos massifs brodequins, graissés de suif et garnis de clous!... Linge, cravates, mouchoirs, il fallut tout quitter, tout rendre, et rester sans la moindre chose qui pût nous rappeler notre condition première!... « Quoi! dis-je au pauvre Krall, que Schiller avait appelé pour lui servir d'interprète et qui nous regardait avec compassion, quoi! c'est cette moitié d'un carré trop étroit d'une méchante toile qui nous servira de cravate? mais mieux vaudrait une corde. Et des mouchoirs, nous en donnera-t-on pour remplacer ceux que l'on nous prend? — Hélas! non, *signor*, la maison n'en accorde pas..... Maintenant, messieurs, ajouta Krall, nous irons dans le lieu où le forgeron vous attend. »

J'avais déjà passé la porte de la prison suivi de mon compagnon quand Schiller s'arrêta en disant : « Celui-ci, pas. »

Le colonel rentra donc, et j'arrivai bientôt à la salle d'où l'on entendait le retentissement du marteau. Le serrurier me souhaita le bonjour en français, me montra la chaîne, qui était lourde et longue, et tandis que le bon Krall me soutenait la jambe, il exécuta le ferrement en

un quart d'heure. « Que d'années s'écouleront, me disais-je, avant que ces fers si fortement rivés ne soient ôtés de nouveau !..... Dieu seul connaît l'avenir ; Dieu seul dispose de nous !..... à lui donc le suprême vouloir, à nous la patience ! »

Je me levai alors pour essayer de faire quelques pas. « *Fous marcher plus comôde...* se mit à dire le forgeron dans un mélange inintelligible de français et d'allemand. — Que veut-il dire ? demandai-je à Krall. — Que vous marcherez plus commodément avec ces fers qu'avec ceux qu'on vous avait mis à Milan. — Sans doute ils sont plus longs, mais s'ils doivent ainsi me battre sur les os des pieds, j'aurai avant deux heures les jambes meurtries et écorchées. — C'est pour obvier à cet inconvénient que l'on donne à tous les condamnés les courroies que voici : en les attachant au-dessous du genou et les faisant passer dans les bracelets de la chaîne, on la tient soulevée au-dessous du cou-de-pied, tandis qu'on la contient par cette longue lanière que vous fixez elle-même à cette ceinture de cuir. »

Et tout en parlant, Krall me plaçait avec lenteur ces derniers insignes de la toilette du galérien de Spielberg. « Essayez maintenant, me dit-il, vous aurez moins de gêne, et dans quelque temps vous y serez fait. »

Je me sentis effectivement plus à l'aise ; mais il me fallut bien des jours avant de pouvoir marcher sans me heurter douloureusement les chevilles à chaque pas avec les saillantes charnières des massifs bracelets. Bien des jours s'écoulèrent aussi avant que mon oreille pût s'habituer à ce cliquetis de fers qui retentissait au moindre mouvement.

Trop inexpert encore dans ces premiers momens pour me mouvoir avec facilité dans cet accoutrement de galère, j'eus besoin de l'aide de Krall pour regagner la pri-

son, où je retrouvai le colonel. « Eh bien ! lui dis-je en secouant ma chaîne, rien n'y manque maintenant, je suis forçat !..... »

Il se leva, me tendit la main et me dit en baissant les yeux : « *Poveretto!* (pauvre infortuné !) »

III.

Le lendemain à dix heures, Krall vint nous chercher pour nous conduire à la promenade; il faisait beau. « Eh quoi! demanda-t-il à mon compagnon, vous ne voulez pas sortir? — Non, le froid est encore trop piquant pour mes douleurs rhumatismales. — Soit, vous êtes libre de rester. Allons donc, *signor Francese*, à nous deux : je vais vous montrer la route. »

Cette route était le corridor que nous suivions du côté opposé à celui que j'avais parcouru le jour de mon arrivée. De distance en distance, nous passions devant des prisons d'où s'échappaient des voix, des bruits de chaînes qui me faisaient tressaillir. L'un de ceux qui m'entendaient marcher s'étant approché de la porte, je voulus m'arrêter un instant, mais mon gardien se retourna vers moi en me disant : « *Avanti!* (en avant!) »

Je marchai donc jusqu'à l'extrémité du corridor, qu'une porte séparait de la plate-forme où nous devions chaque jour, excepté le dimanche, prendre une demi-heure d'exercice.

Krall me précédait, son fusil sur l'épaule. « Nous y voici, me dit-il dès que nous eûmes franchi les trois ou quatre marches qui mettaient sur la plate-forme, regardez, quelle belle vue! Approchez-vous plus près du mur. N'est-ce pas que cela fait du bien aux yeux après qu'on est resté longtemps dans l'obscurité ?

Appuyé sur le parapet, qui ne me venait qu'à la ceinture, je contemplais en silence le vaste panorama dont je ne découvrais qu'une partie de la lucarne de ma prison. « Ce village que vous apercevez à gauche au bas des montagnes, près d'un étang, c'est Obrovitz, me dit Krall en se rapprochant de moi ; la route qui passe devant et va se perdre dans les montagnes conduit en Bohême, mon cher pays !... En suivant toujours au pied des collines, le long de la rivière, presque en face de nous, c'est l'Augarten, la promenade des seigneurs ; puis, un peu plus à droite, voilà les fossés de la ville et la *Fröhliche thäre* (la porte joyeuse). Regardez, que de gens y passent pour aller sur la place du palais du gouverneur, que vous découvrez d'ici. Ce grand bâtiment à côté de l'habitation de Son Excellence, c'est l'église de Saint-Jérôme, où je vais chaque dimanche entendre la messe. Puis là, plus à droite, on aperçoit entièrement Brünn. Que de clochers, signor ! Il n'y en a pas tant que cela à Paris..... — Vous avez été à Paris ? lui dis-je avec surprise. — *Si, signor*, me répondit-il avec orgueil en me montrant une médaille qu'il portait sur sa poitrine, suspendue à un ruban jaune et noir. Tous ceux qui ont fait la campagne de France ont reçu cette décoration : j'étais dans les chasseurs. »

En prononçant ces mots Krall se redressait, et moi je ne pouvais m'empêcher de sourire à la vue de la grêle stature et des jambes un peu torses de ce redoutable guerrier ; puis le souvenir de l'invasion étrangère retomba sur mon cœur, et la tristesse se peignit sur mes traits. « Quelle est cette route ? demandai-je après quelques instans de silence à mon soldat. — Là-bas, là-bas, en allant vers le nord, reprit-il, c'est le chemin d'Olmütz ; bien loin, à droite de la route, ces plaines qui s'étendent à perte de vue, ce sont les plaines d'*Austerlitz*....

A ce nom, mon cœur battit plus vite ; mes yeux, humides de larmes, se fixèrent longtemps sur ces lieux témoins de notre gloire !.... « Cette place, en dehors des fossés de la ville, qui s'étend presque jusqu'auprès des palissades de Spielberg, comment la nomme-t-on ? à quoi sert-elle ? demandai-je à Krall. — On y fait la parade, signor, on y passe les revues.— Et là, vers les dernières maisons du faubourg, quel est ce vaste enclos planté d'arbres, entouré de murs ? — C'est, me répondit-il en se signant, *der Gottes acker* (le champ de Dieu). — Les galériens y sont-ils portés ? — *Si, signor.* »

Alors l'idée que ce serait là ma dernière demeure se mêlant dans ma pensée au souvenir des milliers de soldats français enterrés dans les plaines d'Austerlitz, je me dis l'amertume au cœur : « Eux du moins furent ensevelis par leurs compagnons d'armes ; des salves d'artillerie retentirent sur leurs tombes ; leurs noms, proclamés dans un glorieux ordre du jour, furent répétés en France avec orgueil par ceux-là mêmes qui pleuraient leur perte; tandis que moi, pauvre martyr de la liberté, je serai jeté dans la fosse commune des forçats, sans qu'une seule voix s'élève pour dire : « Et lui aussi a bien mérité de la patrie ! »

Pour m'arracher à ces tristes pensées et diriger mes regards sur des lieux moins funestes, Krall vint encore plus près de moi et me dit en se penchant sur le parapet : « Cette maison basse et carrée à notre gauche où il y a un soldat artilleur, c'est la poudrière de laquelle les Français prirent, dit-on, la poudre qui leur servit en 1809 à faire sauter les forts bastions qui entouraient Spielberg..... Hé !... hé !... se hâta-t-il d'ajouter pour sauver l'honneur national, cinq ans après, nous en avons fait autant chez eux. »

Je me penchai pour voir la fameuse poudrière, que

mes regards quittèrent bien vite pour se porter sur le bastion, que ma position inclinée me faisait découvrir en entier : trois grenadiers y montaient la garde pour surveiller notre prison ; plus bas, dans la dernière enceinte, j'en aperçus trois autres et ainsi de suite jusqu'aux derniers retranchemens de cette ancienne citadelle. A cette vue, les idées de fuite, qui déjà germaient dans ma tête, s'évanouirent, et je me dis en me retournant vers la plate-forme : « De ce côté, c'est impossible. »

Large de huit pas, longue de dix, cette plate-forme, que j'examinai avec plus d'attention, était située en plein nord, comme le bâtiment où se trouvaient nos prisons ; de plus, elle avait l'avantage d'être presque entièrement entourée par la chapelle et de murs si élevés qu'on n'y voyait pas un seul rayon du soleil pendant six mois de l'année ; l'aspect en était sombre, l'air y était glacial, et sans la vue de deux ou trois rosiers qui croissaient le long de ces tristes murailles, on aurait pu se croire sur quelque étroit plateau de ces hautes montagnes où l'été ne fait jamais sentir sa bénigne influence, où toute trace de végétation disparaît. « Donnent-ils des fleurs ? demandai-je à Krall en lui montrant les chétifs arbustes dont aucun bouton encore n'annonçait le printemps. — *Si*, *signor*, les roses en sont superbes, vous verrez cet été. Nous avons aussi des giroflées en pots dans notre chambre : quand la saison sera plus douce je les porterai ici, et au temps des fleurs, en sortant de votre prison, vous en respirerez la douce odeur, cela vous fera du bien. — L'église est-elle belle ? dis-je à mon gardien. Il me semble que cette porte doit y conduire ? — Sans doute, on y arrive en quelques pas. — Les prisonniers entendent-ils la messe chaque dimanche ? — Les galériens, reprit-il, et les galériennes n'y manquent jamais. — Et les Italiens aussi ?... » continuai-je.

Krall rougit et se tut. Sa consigne était de ne rien dire sur ce point, et je m'aperçus bien vite qu'il ne fallait pas heurter dès les premiers jours contre l'obéissance passive et matérielle de cet homme de cœur, qui, comme tous ses bons compatriotes, avait grandi dans la convictions que tout ordre d'un supérieur est un arrêt du ciel dont on ne saurait appeler.

Nous causâmes quelque temps encore en marchant côte à côte autour de la plate-forme, et lorsque l'horloge de la chapelle, en sonnant la demie, eut annoncé que le temps de la promenade était écoulé, je rejoignis lentement le colonel, regrettant d'échanger aussitôt la belle clarté des cieux pour le jour pâle et douteux de notre demeure, mais avec la consolation d'avoir rencontré dans l'un de nos gardiens une âme sensible et bonne dont la compatissante nature adoucirait peut-être les horreurs de notre captivité.

Désormais rassuré sur la jouissance de mes livres, je me sentis plus de courage pour supporter les maux du présent et combattre l'incertitude de l'avenir. Mon premier soin fut de bien connaître, de bien compter les ouvrages que chacun de nous avait apportés : le catalogue en était long, en était beau... quatre cents volumes choisis à peu près, et quels trésors ne renfermaient-ils pas ! *Dante*, *Pétrarque*, *l'Arioste*, *Parini*, *Foscolo*, *Monti* pour l'italien ; *Montaigne*, *Pascal*, *Labruyère*, *Vauvenargues*, *Condillac*, *Tracy*, *Bossuet*, *Racine*, *Corneille*, *Chateaubriand*, *Mme de Staël* pour le français : *Shakspeare*, *Milton*, *Thomson*, *Dryden*, *Gray*, *Sterne*, *Byron*, *Moore*, *Walter Scott* pour l'anglais, sans parler des allemands et des latins : *Virgile*, *Horace*, *Tacite*, *Salluste*, *Lessing*, *Goëthe*, *Schiller*, *Bürger*.... Ah ! quelle jouissance, je dirai même quel bonheur n'avais-je pas au cœur en passant en revue tous ces rois du

savoir et de la pensée, et me disant : « Ils sont à moi, je les étudierai ligne par ligne, page par page..... je m'inspirerai de leurs inspirations, j'y puiserai des sujets profonds, variés, sublimes pour les méditations de mes longues heures de ténèbres ; j'élèverai mon âme vers la source divine de laquelle tout descend et tout remonte, les jets de lumière du génie comme l'humble et douce lueur d'un esprit modeste et timide. »

Je m'arrêtai longtemps sur cette riche nomenclature, sur cette moisson précieuse que j'avais devant moi et que j'allais cueillir... Plusieurs jours se passèrent avant que je pusse classer l'ordre de mes lectures et me former un plan d'études. J'hésitais entre tant de richesses ; enfin l'emploi de mes journées fut arrêté : le matin, les langues et la poésie ; à midi, la morale ou l'histoire, et quand le crépuscule approchait, j'allais à la lucarne regarder avec envie la campagne, puis les lumières qui paraissaient successivement aux maisons des faubourgs. « Ils peuvent se voir, ils peuvent lire, me disais-je, ceux qui prolongent ainsi le jour, tandis qu'il nous faut vivre dans les ténèbres comme les animaux dans leurs tanières !. ..» Alors je détournais la vue de ces heureuses demeures, et fixant mes yeux attristés sur la voûte étoilée et pensant à tous ceux que j'aimais, je demandais à Dieu de nous réunir enfin dans son divin séjour, où la nuit, la triste nuit n'étend jamais son lugubre voile.

Le travail que je m'étais imposé devait être long, fructueux. Je me le promettais pour retremper mon âme, pour y maintenir une résolution plus forte que les accablantes tortures du cachot et que les langueurs de la faim, qui chaque soir en me couchant me faisaient dire : « Quelle nuit de souffrance je vais encore passer, mon Dieu !.... » Oui, je sentais en moi une volonté ferme, inébranlable de m'élever par la pensée, de grandir par

le cœur, malgré cette dure captivité dont je ne pouvais, hélas! prévoir le terme, mais où du moins l'esprit, pendant longtemps encore, n'était pas condamné, comme le corps, à faiblir, à se consumer faute d'exercice et de nourriture.

Ainsi soutenu par cet espoir d'un avenir studieux et profitable, mes yeux se familiarisèrent plus vite à notre prison, mes membres se firent mieux à la dureté de ma couche, au poids de mes chaînes, à la gêne de mes grossiers vêtemens; mes habitudes, le soutien de la vie, comme disait sagement le pauvre Rinaldini, se contractèrent plus aisément, et je parvins bientôt à me créer une existence qui, malgré toutes ses privations, toutes ses souffrances physiques, était plus tolérable que celle des prisons de Milan, parce que l'inquiétude et les tourmens de la procédure et de l'attente ne venaient pas en troubler la tranquille monotonie.

Les jours glissaient donc sans trouble et sans anxiété, et j'aurais éprouvé une sorte de bonheur dans le silence des tombeaux sans la pensée des miens et le regret d'être séparé de l'infortuné Confalonieri, dont le sort me causait de si cuisantes alarmes.

En peu de temps je sus parfaitement ce qui se passait autour de moi; j'observais tout, et les lieux et les hommes, depuis le directeur du Spielberg, dont nous avions chaque jour la visite, jusqu'aux deux galériens qui venaient nous apporter de l'eau ou balayer notre prison: l'un, jeune, leste, actif, au regard malin, à la mine vaurienne, semblait rire de sa destinée; l'autre, déjà vieux, quoique robuste encore, portait sur une figure naïve et bonne l'empreinte d'une longue souffrance et d'une passive résignation; le premier était Polonais, l'autre de la Bohême. Ce qu'ils avaient fait, je l'ignorais encore, mais j'aurais été tristement désappointé si l'on m'eût appris

que le vieillard, si patient et si timide, s'était rendu coupable de quelque action infâme. Quant au jeune homme, sa physionomie prêtait à toutes les interprétations, et lorsqu'il me souriait d'un air de *camaraderie*, j'en éprouvais un tel dégoût que je fermais les yeux ou détournais la tête.

Ses amicales prévenances ne cessèrent pas cependant, et bientôt même je crus entrevoir des signes d'intelligence qu'il répétait fort expressivement lorsque les gardiens le perdaient un instant de vue. Je feignis d'abord de ne pas l'apercevoir, mais il persista... Que me voulait-il?... je cherchais vainement à le deviner. Un jour enfin, il tira un petit paquet de papier bien sale, bien usé, qu'il déposa avec adresse derrière la cruche qu'il venait de remplir ; puis il s'éloigna en m'indiquant du coin de l'œil le dépôt qu'il confiait à ma loyauté galérienne.

La porte bien refermée, je me hâtai de prendre le paquet, de l'ouvrir, au grand effroi de mon compagnon, qui tremblait que ce ne fût quelque piége dont nous pourrions avoir à nous repentir... J'allais toujours, et l'enveloppe étant défaite, je trouvai dans plusieurs feuillets de papier gris une fiole contenant un liquide rougeâtre, un bout de plume et une autre petite feuille sur laquelle se voyaient quelques signes que je m'empressai de déchiffrer :

« Nous ignorons qui vous êtes, » disait le mystérieux billet qui excitait si vivement ma curiosité et que la mémoire du cœur me rappelle ainsi, « mais votre infortune est la nôtre, et à ce titre nous venons vous offrir toutes les ressources que notre triste expérience des prisons nous a fait acquérir. Dites-nous votre nom ; parlez-nous de Milan, de l'Italie et du monde : depuis deux ans que nous sommes ici, aucune nouvelle n'a pénétré jusqu'à nous. Écrivez sans crainte, nous sommes sûrs du messa-

ger ; répondez-nous vite, car nous brûlons de savoir par quelle fatale destinée vous avez été comme nous ensevelis dans les tombes du Spielberg...

« Silvio Pellico.....
« Pietro Maroncelli. »

— C'est Pellico, dis-je au colonel, écoutez ce qu'il écrit.

Il écouta ; mais qu'il était loin, mon Dieu ! d'éprouver l'émotion et la joie qui s'étaient emparées de mon cœur à ce généreux appel d'un homme dont Confalonieri m'avait parlé avec tant d'estime et de tendresse... Cette correspondance imprévue, inespérée, qui s'établissait ainsi entre nous, était un événement heureux dont je me promettais pour l'avenir d'efficaces consolations. J'en étais touché, reconnaissant, et lorsque je pris la plume pour répondre, il me semblait que j'allais écrire à un ami que Dieu me faisait retrouver après avoir pleuré sa perte.

« Confalonieri, lui disais-je, qui vous plaint et vous aime, Confalonieri, dont le triste sort portera dans votre âme une affliction profonde, en m'apprenant à vous connaître, m'avait fait désirer vivement de parvenir un jour à mériter votre amitié... Que bénie soit donc l'heureuse circonstance qui me permet d'espérer que ce vœu de mon cœur pourra se réaliser ! Je suis Français et jeune encore, bien jeune, hélas ! et pourtant... je suis, ainsi que Confalonieri, condamné aux galères à perpétuité... Demain s'accomplira ma vingt-cinquième année !... C'est une destinée cruelle sans doute ; mais, quelque fatale qu'elle puisse être, je ne me repentirai jamais d'avoir sacrifié mes plus chères espérances, ma jeunesse et ma vie pour une cause juste et sainte qu'il est beau de servir, même en désespérant de la faire triompher. Un jour, j'en ai l'espoir, d'autres viendront qui, plus heu-

reux que nous, accompliront cette grande tâche de l'indépendance italienne, pour le succès de laquelle, à défaut d'autre dévouement, je ne cesserai jamais d'adresser de ferventes prières à celui qui tient dans sa main puissante le cœur des rois et la liberté des nations..... Cette communauté de désir et d'espérance vers un même but, pour un objet sacré, est un lien consolant et fort pour ceux qui comme nous sont appelés à supporter de longues et difficiles épreuves! C'est ce qui m'a valu dès les premiers instans la précieuse amitié du pauvre Confalonieri, que nous avons laissé gravement malade à Villach; c'est aussi, j'en ai la douce certitude, ce qui me vaudra celle de Silvio, dont tous m'ont vanté à l'envi la candeur, la franchise et la sensibilité..... Adieu; puisse mon nom, qui jusqu'ici vous était inconnu, s'unir bientôt dans votre cœur à ceux que vous répétez avec le plus d'affection. »

Je pliai soigneusement ce billet, que j'eus soin de bien envelopper, et le tenant tout prêt aux heures où le rasé galérien venait renouveler notre eau, je guettai l'occasion de le lui glisser dans la main, malgré le dégoût qu'un semblable contact me faisait éprouver; mais la surveillance des gardiens était active, et, novice encore dans ces sortes d'expéditions, j'hésitais, j'étais sur les épines, lorsque après avoir vainement essayé de remettre directement à notre messager ma secrète dépêche, je pris le parti de la cacher derrière la cruche qu'il prenait régulièrement chaque jour à la même place. Quelle anxiété était la mienne quand on ouvrait la porte! quelle crainte de voir avancer les gardes!..... Comme je suivais des yeux tous les mouvemens du forçat, qui dès son entrée avait compris à mes regards que ce qu'il attendait se trouvait à l'endroit même où j'avais relevé le premier billet..... et de quel poids je fus délivré quand

je le vis s'emparer avec adresse de ma lettre, qu'il fit passer dans sa poche aussi lestement qu'aurait pu le faire l'escamoteur le plus habile ; puis, en se retournant vers moi d'un air de triomphe et de complicité, sa bouche se fendit jusqu'à ses saillantes oreilles, ses yeux se fermèrent à demi, et le tout réuni formait un sourire qui tenait du faune et du démon, et justifiait parfaitement le surnom de *Caliban* que nous lui donnâmes dans la suite[1].

Délivré de l'agitation dans laquelle m'avait tenu ce coup d'essai de notre clandestine correspondance, je retombai bientôt dans une perplexité plus grande encore, à l'idée que ce galérien pouvait me trahir et livrer au commandant de Spielberg ce billet dont le contenu me parut alors de nature à me compromettre gravement auprès de l'empereur..... Heureusement qu'une prompte réponse de Pellico ne me laissa pas longtemps sous le poids de cette terrible inquiétude. L'excellent homme, touché de mon triste sort et de mon tendre épanchement, m'exprimait en français tous ses regrets, toute sa sympathie : « Dieu, me disait-il, vous récompensera de tant de dévouement et de résignation !..... mettez votre confiance en lui..... Vous reverrez votre patrie, votre famille, car vous êtes jeune, et les condamnations politiques, quoique à vie, ne sont jamais perpétuelles. Plût au ciel que j'eusse le même espoir pour notre Confalonieri, dont la destinée est si funeste que la crainte de le voir succomber à sa cruelle maladie me fera éprouver un mouvement de joie quand j'apprendrai son arrivée à Spielberg ! Hélas ! que n'a pas dû souffrir son angélique Thérèse !..... et qui m'eût dit il y a quatre ans, alors que nous travaillions avec son Frédéric à faire quelque bien, à répandre quelques lumières en Italie, que nous

[1] *Caliban*, création fantastique de Shakspeare dans *la Tempête*.

gémirions un jour tous deux dans les mêmes cachots!... Puisse la Providence rendre à cette épouse éplorée, à à ses amis, à son pays l'homme de bien dont il me serait si doux d'adoucir l'horrible infortune ! »

Cette lettre, qui révélait le caractère sensible et dévoué de Pellico, était terminée par quelques renseignemens sur le personnel des gardiens, sur nos compagnons de captivité et sur les prisons occupées par chacun d'eux. J'appris ainsi que la dernière cellule à gauche, en se rendant à la plate-forme, était la sienne et qu'il pouvait entendre ma voix lorsque j'étais à la promenade : l'expérience en était facile, et je me convainquis bientôt, à ma vive satisfaction, que les paroles françaises que je prononçais par intervalle sur la plate-forme parvenaient jusqu'à eux. Une légère toux, une phrase de chant que Maroncelli, son compagnon, faisait entendre, m'étaient une preuve qu'ils m'avaient reconnu..... Alors je me rapprochais du parapet et sifflais doucement, doucement un air de France qui leur disait : « Mon cœur est avec vous..... »

Tels furent les commencemens de ces mystérieuses et touchantes relations, de cette amitié tendre, qui furent pour moi la source de tant d'inexprimables consolations ! « Entendez-vous les pas précipités de la sentinelle? » dis-je un jour au colonel en m'élançant vers la porte.

On ouvre le guichet de l'escalier, plusieurs personnes passent en silence dans le corridor. « Si c'était Confalonieri !..... »

J'écoutai, mais rien ne vint du dehors pour confirmer cette espérance et calmer enfin la douloureuse inquiétude que m'inspirait son sort.

Le lendemain, à la promenade, j'interrogeai sans succès le bon Krall, qui chaque jour se montrait meilleur et plus communicatif, quoique son imperturbable *Io non*

so (je ne sais pas) vint couper court à toutes mes questions. « Allons, je le vois, je me serai trompé, lui dis-je; mais puisque vous ne voulez pas ouvrir la bouche sur les vivans, parlez-moi du moins de ceux qui ne sont plus... de ce fameux baron de *Trenck*, dont vous connaissez l'histoire, et de tant d'autres prisonniers d'État qui ont habité Spielberg avant nous. »

Le petit homme, dont le côté faible était de paraître instruit, érudit même, se rengorgea, sourit d'un air capable et me répondit : « C'est bien long pour vous conter tout cela en un jour. — Eh bien, nous y mettrons le temps : aujourd'hui le commencement, demain un peu encore et ainsi de suite ; mais avant tout, expliquez-moi comment, avec des sentimens élevés, un cœur aussi bon, tant de facilité pour apprendre, vous vous trouvez ici surveillant des forçats. »

Krall rougit, balbutia quelques mots..... « Hélas ! *caro signor*, ce n'est point par vocation, vous pouvez m'en croire. En 1813, reprit-il après un silence de quelques instans, il fallait des soldats, vous le savez, pour la grande guerre; personne n'en était exempt. Ma mère, elle était veuve alors, la pauvre femme ! me voyant si faible, si petit, m'avait dans mon enfance envoyé à l'école en disant : « Qui sait!..... Dieu, qui lui a refusé la force du corps, lui aura peut-être accordé le don d'apprendre..... Sois donc bien soumis au magister, me répétait-elle tous les soirs en me faisant prier le bon Dieu; sois docile à ton maître comme Samuel l'était au grand prêtre Élie, afin que, comme sa sainte mère, je puisse chaque année à ton jour de naissance rendre grâce au Seigneur de m'avoir donné un fils si sage et si instruit. »

« Mes journées tout entières se passaient à l'école ou dans l'église; j'appris bien vite à lire, à écrire, à comp-

ter ; je devins le plus habile enfant de chœur, et le magister, qui m'avait recommandé à M. le curé pour qu'il m'apprît le latin, disait à ma bonne mère : « Cet enfant-là me remplacera, il ira loin..... » Puis il ajoutait parfois : « Quel dommage qu'il soit si petit ! car nous l'aurions fait prêtre avec l'aide de M. le curé. » Ma pauvre mère en pleurait de joie et répondait : « Avec le temps il peut grandir, se fortifier ; laissons faire au bon Dieu !..... » Mon père, lui, le brave homme, c'était autre chose : tailleur de son état, il disait qu'avec un métier on a toujours du pain au bout de ses doigts, que le magister et M. le curé pouvaient mourir et qu'ainsi raison voulait que j'apprisse à faire des habits pour lui succéder avec le temps : « D'ailleurs c'est un état qui semble fait pour lui, répétait-il sans cesse à ma mère... Regarde si ces jambes-là ne sont pas des jambes de tailleur... » La pauvre femme soupirait et moi aussi ; mais chez nous, en Bohême, quand le père a parlé, il faut se taire et obéir.

« Mon apprentissage commença : chaque jour pendant des heures je tirais mon aiguille ; c'était bien ennuyeux et j'y aurais perdu courage sans ma mère, qui me disait en me caressant : « Dieu te saura gré de ta soumission, mon fils ; travaille, on est heureux partout quand on est pieux et honnête..... » Et j'étais consolé ! et mon cœur battait d'aise lorsqu'aux heures de repos je lisais quelques bons livres que le magister me prêtait ou que ma mère m'achetait sur ses épargnes. Hélas ! la pauvre femme, que de privations ne s'est-elle pas imposées pour cela !

« Je grandissais ; à force de rester sur l'établi et d'y faire des coutures, j'étais parvenu à connaître un peu le métier, à contenter mon père, dont le petit commerce prospérait ; nous étions tous heureux, et nous bénissions Dieu ! Ma mère surtout, qui pensait à l'avenir, m'avait

dit : « Ernst, mon brave enfant, un jour il te faudra prendre femme. Y as-tu songé ? — Oui, ma mère, lui répondis-je en rougissant, et si la fille du voisin Karl... — Hanna ! s'écria-t-elle avec joie, que Dieu soit loué, enfant ! c'est à elle que je pensais..... Elle a de la religion, elle est modeste, sage, bonne travailleuse, elle respecte ses parens..... Va, Ernst, ton mariage fera ton bonheur et le mien. »

« Depuis ce jour tout alla mieux encore à la maison. Chaque soir en famille nous faisions de la musique ou nous chantions des psaumes. Hanna avait une voix !..... ah ! une voix !..... En Bohême, *caro signor*, dans les villages allemands tout le monde est musicien ; le plus jeune comme le plus vieux, chacun joue de deux ou trois instrumens. *Mein Gott !*..... quels heureux jours ça faisait ! Mais les joies de ce monde n'ont pas plus de durée que les fleurs sur la montagne, comme nous disait M. le curé..... le moindre vent les disperse !

« Mon père mourut et la guerre vint. Quoique je fusse seul pour soutenir ma mère, le bailli me désigna pour partir. Ma mère et Hanna pleuraient, pleuraient !..... ah ! que ça m'arrachait l'âme ! Elles prièrent, supplièrent le bailli, mais il répondait : « On m'a demandé tant d'hommes, il me les faut ; c'est une levée en masse, personne n'en est exempt. »

« Que voulez-vous !... il fallut partir, quitter ma mère, quitter Hanna pour aller à cette guerre d'où si peu revenaient !

« La veille du départ M. le curé chanta la messe pour implorer sur nous la protection de Dieu ; ma sainte mère sanglotait dans l'église ; le soir, elle me dit : « Mon enfant, mon pauvre enfant !..... » Puis, me prenant la tête entre ses mains, elle me baisa comme quand j'étais tout petit : « Le bon Dieu aura pitié de nous, me dit-elle ; sers-le

toujours, mon fils, on peut faire son salut dans tous les états, ne l'oublie pas. Fais chaque jour ta prière; Hanna et moi nous prierons bien aussi. » Hanna, qui était là tout près, se retourna en entendant prononcer son nom et se mit à genoux comme moi devant ma mère..... Nos pleurs alors recommencèrent et ma mère s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, veille sur lui! fais qu'il ne s'écarte jamais de tes saintes voies, fais qu'il évite le mal et qu'il pratique toujours le bien! Sauve-le des dangers et des misères qui l'attendent, ce pauvre cher enfant!..... » Hanna et moi, en nous tenant par la main, nous répondîmes « *Amen!*.... » Et ma mère nous bénit.

« Le lendemain, de grand matin, j'étais en route, le cœur bien triste, les yeux bien rouges; personne heureusement ne m'avait vu partir à la maison; j'allais vite, vite, sans vouloir m'arrêter; mais arrivé près d'un endroit sur la montagne d'où l'on découvrait le village pour la dernière fois, la résolution me manqua... Je me retournai, je vis notre église, notre chaumière... Hélas! mon Dieu, je crus mourir, et je serais accouru près de ma mère si le caporal des recrues, qui venait avec les nôtres derrière moi, ne m'eût crié : « En avant, conscrit! »

« Huit jours après nous étions au dépôt, où l'on nous apprit l'exercice sans jamais nous donner de répit. C'était dur dans le commencement, mais j'avais du cœur et je serais mort à la peine plutôt que d'endurer les moqueries de mes camarades. En quelques mois nous fûmes prêts à marcher. On nous avait tant dit que c'était pour délivrer notre patrie d'une troisième invasion des soldats de Napoléon que nous ne demandions tous qu'à nous battre. C'était, voyez-vous, une guerre nationale que la nôtre! Les proclamations de l'empereur en appelaient à notre courage pour sauver l'indépendance de notre pays! Aussi, quand nous partîmes pour la cam-

pagne de Dresde, c'était plaisir à voir combien chacun était résolu.

« Notre bataillon de chasseurs se distingua, beaucoup y restèrent ; mais grâce à Dieu et aux prières de ma bonne mère, j'échappai à tous les dangers, à toutes les fatigues, et le ciel sait pourtant si nous eûmes à souffrir dans cette campagne de France où j'ai manqué plus d'une fois de mourir de faim ou de froid. Une fois entre autres... Mais ce serait trop long à raconter, car l'heure de rentrer approche. Enfin, comme je le disais, *caro signor*, je m'en tirai, tandis que bien d'autres, plus grands et plus vigoureux, y laissèrent leurs os. J'ai vu Paris, j'ai vu la France, et je suis revenu sur mes deux pieds.

« A mon retour en Autriche, j'obtins du colonel la permission d'aller au village. Quelle joie ! Ma pauvre mère et Hanna, à qui j'avais écrit, vinrent au-devant de moi. Hélas ! qu'elle était vieillie, ma mère, et qu'elle était devenue pauvre !..... Hanna aussi avait bien souffert.

« Je fis tout pour avoir mon congé ; mais notre capitulation est de quatorze ans, on me refusa. Il fallut donc les quitter de nouveau et pour longtemps, n'emportant avec moi que la consolation d'être aimé plus que jamais, aimé de ma mère, de Hanna, et l'espoir de les retrouver enfin pour toujours. Au bataillon je me privais de tout pour leur envoyer quelque chose, mais notre paie était si faible que mes économies étaient bien modiques. Alors mon colonel, qui me voulait du bien, me dit : « Ernst, pour que tu puisses mettre quelque chose de côté, je veux te faire entrer au Spielberg pour le temps qu'il te reste à faire encore au régiment ; ta paie sera de vingt sous par jour. »

« A ce nom de Spielberg, le rouge me monta au visage et je refusai ; la pensée de ma mère me fit ensuite vain-

cre ma répugnance : ne m'avait-elle pas dit qu'on peut faire son salut partout ? J'acceptai donc, je vins ici, où chaque mois j'économise. Mais qu'il m'en a coûté pour me faire à cet ignoble service, que j'aurais quitté promptement, soyez-en sûr, pour retourner au bataillon si l'on ne m'eût placé auprès des prisonniers italiens. « C'est Dieu qui t'a récompensé de ta bonne conduite, » m'écrivait ma mère, et moi, *caro signor*, j'ai rendu grâce à la Providence de cette faveur, puisque je puis à la fois dans ce poste secourir ma vieille mère, épargner quelques *svanzig* pour mon mariage avec Hanna et faire un peu de bien, tout en remplissant mon devoir, à des hommes aussi bons et aussi malheureux que vous. »

Le signal de la retraite m'empêcha d'exprimer à Krall tout l'intérêt que sa touchante et simple histoire m'avait inspiré ; mais en lui disant : « A demain, » en lui répétant avec l'accent du cœur et de la sympathie : « A revoir, mon cher Ernst..... » il put se convaincre que la sensation pénible que j'éprouvais d'abord en me voyant ainsi suivi pas à pas par un gardien pendant toute ma promenade s'était, grâce à lui, changée en une douce et consolante distraction.

Chaque jour en effet j'attendais avec impatience le moment de me rendre sur la plate-forme. Si la porte en s'ouvrant me laissait voir mon bon petit Krall, à la mine avenante, à la parole amicale, j'en ressentais un contentement qui me faisait braver le temps le plus rigoureux. Était-ce un autre des gardiens qui venait me chercher, j'imitais alors mon compagnon, je ne sortais pas, préférant continuer mon intéressante lecture au déplaisir d'avoir sans cesse sur mes talons ce scrupuleux surveillant, l'arme sur l'épaule, réglant sa marche sur mon pas, tournant sa tête quand je tournais la mienne, cheminant, se pressant ou s'arrêtant avec moi. Mais notre bon Krall,

quoiqu'il eût, comme tous les soldats autrichiens, sucé dès le berceau et contracté au service l'habitude d'une obéissance passive, n'était pas homme cependant à exécuter machinalement et à la lettre les rigoureuses consignes que l'on donnait contre les prisonniers d'État. Son âme était trop belle et son esprit trop au-dessus de son obscure condition pour s'astreindre longtemps et strictement à ces tristes fonctions de *chien de garde*, comme il les appelait lui-même, fonctions aussi pénibles pour celui qui les exerce, quand il a du cœur, que pour ceux qui en sont l'objet.

Krall, mis auprès des prisonniers italiens, ne tarda pas à plaindre la déplorable destinée, les souffrances de ces hommes que l'on représentait comme de si grands coupables et dont la conduite sage et résignée démentait complétement à ses yeux le portrait odieux que le gouvernement autrichien en avait fait à ses crédules populations. Grâce aux rapports de chaque jour que le gardien ne cessait d'avoir avec ses tranquilles captifs, si différens, par leur éducation et leurs manières, des galériens avec lesquels il avait jusque-là été en contact, cet ancien apprenti magister avait senti renaître en lui ce besoin d'apprendre et de savoir qui en eût fait sans doute un homme instruit et distingué si la Providence l'eût placé dans une autre position.

Il voulut d'abord connaître la langue de ceux avec lesquels il était appelé à vivre, et il y réussit avec une rare facilité : en quelques mois il fut à même de converser avec ses prisonniers, de lire dans leurs livres et d'y puiser des idées et un langage qu'on était loin d'attendre d'un garde-chiourme de Spielberg. De si heureuses dispositions ne pouvaient manquer de se développer, de porter fruits en se trouvant en contact avec Pellico et les autres captifs, et l'on comprendra facilement quelles du-

rent être ma surprise et ma consolation en rencontrant à mon arrivée à Spielberg un homme de cœur et d'intelligence dans celui des gardiens commis plus particulièrement à notre surveillance à l'heure de la promenade.

L'intérêt que je mettais à l'écouter parler de sa mère, de ses constantes amours, de ses conjugales espérances, ma qualité d'ancien officier français, jointe au désir qu'il avait d'apprendre la langue de Napoléon, me gagnèrent bientôt sa confiance ; nos conversations devinrent chaque jour plus intimes, plus longues, et je puis dire que souvent je me sentis plus patient, plus résigné après ces entretiens où le cœur simple et bon de Krall avait plus fait pour ramener dans mon âme quelques rayons d'espoir que tous les efforts de ma raison ou les rêves de mon imagination.

Il fut convenu entre nous que je lui apprendrais le français, et qu'en échange il m'enseignerait à lire et à prononcer l'allemand. « Notre empereur, me disait-il en me faisant répéter les phrases de la grammaire, est trop bon pour ne pas vous délivrer un jour ; étudiez donc vite et beaucoup si vous voulez connaître notre langue avant de retourner dans votre pays. »

J'étudiais en effet si assidument que la tension d'esprit, jointe au défaut de nourriture, me fit bientôt éprouver des faiblesses, des défaillances contre lesquelles luttaient en vain le courage et la volonté. « Signor, me dit un jour avec timidité l'excellent Krall, vous souffrez, je le vois..... Jeune et robuste comme vous l'êtes, vous avez plus qu'un autre besoin de vous soutenir, dans les premiers mois surtout. Votre nourriture est si mauvaise ! si j'osais !..... »

Et il tirait à moitié de sa poche un morceau de pain de ménage et quelques noix. « Merci, mon cher Krall, je n'ai besoin de rien : il faut que mon estomac s'habi-

tue..... — Hélas ! *caro signor*, je n'ai que cela, me répétait-il en me tendant ce pain dont la qualité me paraissait être si bonne et la vue si appétissante ; prenez-le, je vous en supplie, cela vous fera du bien. — Non, non, lui répondis-je avec attendrissement, je ne veux pas vous en priver ; notre ration me suffit. — C'est impossible ! s'écria le pauvre Krall, tout désolé de mon refus ; croyez-vous que je sois de pierre et que je puisse voir souffrir un pauvre jeune homme comme vous sans désirer de venir à son secours ? Notre empereur ne sait pas, soyez-en sûr, qu'on vous fait ainsi supporter la faim. Prenez ce que je vous offre, je vous en conjure ; j'aurais tant de chagrin si je vous voyais finir vos jours comme ce malheureux Italien qui était arrivé à Spielberg si fort et si frais ! »

Et voyant que je persistais à ne rien prendre, il ajouta avec effusion : « Et que serais-je devenu, moi, dans la campagne de France si l'on ne m'avait pas secouru ? Détaché, seul, en ordonnance près de Langres, en Champagne, je m'égarai dans ma route ; la nuit vint, je marchai toujours ; mais la fatigue, le froid, la faim, m'eurent bientôt réduit à un tel excès de faiblesse et de découragement que j'allais m'asseoir, me coucher pour ne plus me relever, quand j'aperçus loin, bien loin encore, une lueur qui brillait dans l'obscurité..... Alors le courage me revint au cœur ; guidé par la lumière, je me traînai vers l'endroit d'où elle semblait venir. Vingt fois je fus sur le point de succomber et d'abandonner pour me soulager ma bonne carabine, tant j'avais les membres engourdis, gelés ; enfin, grâce à mes efforts, j'arrivai à une grande chaumière, j'y frappai, mais en même temps je tombai comme mort sur le seuil de la porte. Quand je revins à moi, j'étais devant un bon feu, enveloppé dans une chaude couverture ; une femme de l'âge de ma mère

veillait à mes côtés : quoique je fusse un soldat ennemi, elle avait eu pitié de ma jeunesse, elle m'avait réchauffé, traité comme son fils, et quand je fus bien remis, ma faim bien apaisée, la pauvre vieille, au moment du départ, me donna encore du pain et du lard. Eh bien ! *signor mio*, croyez-vous donc que je n'ai pas une dette à acquitter envers ceux qui souffrent? et pensez-vous que ce ne soit pas une consolation pour moi de pouvoir, en mémoire de cette bonne Française, secourir un de ses compatriotes?..... Non, non, vous ne sauriez plus me refuser maintenant. »

En disant ces mots, Krall me présentait sa charitable offrande, que j'acceptai en versant des larmes d'attendrissement et en appelant sur lui les bénédictions de Dieu. « Asseyez-vous, asseyez-vous, me dit-il avec joie en me conduisant vers un banc de bois adossé au mur de la chapelle; mangez à votre aise; je vais me tenir debout devant vous, personne ne vous verra. — Craindriez-vous, lui dis-je, d'être espionné et dénoncé par vos camarades, par le vieux Schiller? — Par lui, non; mais les autres!..... Si Schiller est brusque, bourru, il a du cœur, quoiqu'il soit malin comme un ancien recruteur qu'il est. C'est un drôle d'homme, allez! un *loustiq* qui nous fait des contes, des contes à en rire de souvenir jusqu'au cimetière; quand il a bu surtout, toutes ses vieilles histoires du temps de Marie-Thérèse et de Joseph II lui reviennent, et chacun l'écoute ici parce qu'il en sait long et qu'il paie à boire, sans compter qu'il prête de l'argent, par bonne amitié, aux camarades qui sont gênés, car sa bourse est bien garnie : son frère le colonel a soin de la remplir. — Comment ! son frère est colonel? — Oui, monsieur, colonel d'un régiment écossais en Angleterre, et Schiller n'en est pas plus fier : croiriez-vous qu'il n'a jamais voulu passer officier? Il l'aurait pu vingt fois,

mais il disait, le vieil original : « J'ai juste autant de tête qu'il en faut pour être sergent recruteur; au-dessus, non... je ne serais qu'un âne. » Est-il singulier ce vieux renard avec sa modestie, continuait Krall, tout joyeux de me voir manger avec un appétit toujours croissant ce pain si bon, si tendre, que je devais à sa charitable pitié. Maintenant que vous êtes mieux, promenons-nous un peu; nous ne lirons pas d'allemand aujourd'hui. — J'ai plus de forces qu'en arrivant sur la plate-forme, lui dis-je en me levant; merci, mon bon Krall, merci; mais c'est pour une fois, entendez-vous? — Ne parlons plus de cela, monsieur, c'est mon affaire. Notre-Seigneur ne dira-t-il pas au jour du jugement : « Vous qui avez secouru les prisonniers, venez, le royaume des cieux est à vous. » Tenez, ajouta-t-il en dirigeant mes yeux vers les fortifications de la ville, ce bastion que vous voyez là s'appelait autrefois le bastion des Étudians; savez-vous pourquoi? C'est qu'au temps de la guerre de Trente ans, quand les Suédois vinrent assiéger Brünn, les universitaires demandèrent à défendre ce côté de la ville et s'y battirent si bien que l'ennemi fut toujours repoussé dans ses attaques; depuis lors, par reconnaissance, on a donné le nom de bastion des Étudians à cette partie du rempart. J'ai lu ça dans un vieux livre, comme bien d'autres choses encore sur mon pays, la Bohême, où on s'est tant battu dans ces temps-là. Spielberg était une citadelle alors, et quelle citadelle!..... Il n'y avait pas de galériens; mais des prisonniers d'État, on dit qu'il y en a toujours eu, des hommes d'importance qu'on mettait là, de l'autre côté du bâtiment, dans des prisons occupées depuis par les officiers de l'armée condamnés à la détention. Au temps de Joseph Ier, Spielberg était plein de grands seigneurs hongrois dont personne ne savait le nom et qui, une fois entrés, ne voyaient plus le jour, et

sous Marie-Thérèse donc, combien n'en a-t-on pas incarcérés ! quand ce ne serait que ce terrible colonel de pandours, le baron de *Trenck*, dont le cachot était presque au-dessous du vôtre. — Au-dessous du mien ? dis-je avec une extrême curiosité. — Oui, c'est là qu'il a été enfermé. Ah ! quelle histoire !..... — Contez-la-moi, je vous en prie. — Il y a longtemps, longtemps, reprit-il avec mystère, qu'on vit arriver à Spielberg, à la nuit tombante, un énorme chariot couvert d'où l'on fit sortir un grand homme tout chargé de fers ; il avait plus de six pieds de haut et une figure noire, cicatrisée, horrible comme la face de Belzébuth... Les gardes en l'apercevant firent le signe de la croix, et ils avaient raison, comme vous verrez, car il fallait bien que ce réprouvé, tout grand qu'il était, eût des accointances avec le démon pour briser comme un verre les chaînes dont on l'avait chargé en le renfermant dans son cachot et pour séduire..... Mais, non, attendez, cela ne vient qu'après.

« Dans les premiers jours, il était si furieux que nul n'osait entrer dans sa prison, où l'on n'entendait que des imprécations, des blasphèmes et des hurlemens de bêtes féroces. Ses deux grands yeux, étincelans comme deux tisons d'enfer, faisaient trembler les plus hardis des gardiens, dont l'un, plus téméraire que les autres, s'étant introduit près de ce suppôt de Satan, fut étranglé par lui aussi lestement qu'un chat étrangle une souris... Et pourtant, malgré tant de méchanceté, malgré tout l'effroi qu'il causait, quelques mois s'étaient à peine écoulés que tous les gardiens ne parlaient et ne juraient que par le colonel de pandours, qui les avait ensorcelés, cela est certain, ainsi qu'une pauvre innocente dont le père était pourvoyeur. Cette jeune fille était belle, dit-on, et comment un pareil monstre l'aurait-il séduite s'il n'avait employé des maléfices et de la sorcellerie ?..... Tant il y a

qu'un beau jour, aidé de quelques gardiens et de la malheureuse, qui en mourut pour récompense, le colonel allait s'échapper lorsque tout fut découvert au moment même de la fuite. Alors le prisonnier fut jeté dans le plus profond des cachots, au-dessous des casemates, couvert de fers de la tête aux pieds et plus que jamais gardé à vue. Pendant plusieurs jours il poussa des rugissemens, des malédictions contre Marie-Thérèse ; puis il tomba dans un morne silence qu'il n'interrompait que pour blasphémer Dieu ou répéter d'une voix rauque et terrible le nom de Satan.

« Il était là depuis des mois quand une nuit l'on entendit tout à coup dans son cachot un épouvantable bruit de chaînes accompagné de hurlemens et de cris aigus et étranges. Nul ne bougea pour aller voir ce qui se passait dans l'antre de cette bête sauvage ; mais au matin, à la visite, les gardiens, en ouvrant sa prison, sentirent une odeur de soufre et trouvèrent le colonel de pandours étendu roide sur la pierre... Ses fers, que trois hommes n'auraient pas portés, étaient brisés ; ses membres étaient retournés, tout son corps était noir, surtout au cou, où les gardiens virent avec horreur des empreintes de griffes... Ses yeux sortaient de leurs orbites, et ses mains, assure-t-on, étaient brûlées comme s'il eût empoigné des barres de fer rouge... Preuves, disent les anciens du Spielberg, qu'il avait lutté corps à corps avec le malin esprit, auquel il avait vendu son âme et qui, las de l'attendre, était venu chercher sa proie.

« Quelques-uns ont prétendu qu'il s'était empoisonné, mais c'est faux, *caro signor :* c'était un maudit de Dieu, dont le corps fut enterré comme un chien et dont l'âme revient encore sous la forme d'un lièvre noir chaque fois qu'il doit mourir à Spielberg quelque grand scélérat, comme celle de la jeune fille que sa méchan-

cela conduisit au tombeau se montre sous la forme d'un lièvre blanc quand par hasard il meurt ici quelque honnête homme. — Alors les apparitions du lièvre blanc, dis-je en souriant, doivent être rares ? — Si rares, *signor mio*, que moi qui vous parle je ne l'ai aperçu qu'une fois; mais je l'ai vu, n'en doutez pas, là, au bas des bastions. C'était un soir, la veille de la mort du prisonnier italien *Oroboni*, auquel je servais de garde-malade ; appuyé sur la petite fenêtre pour prendre l'air, je regardais, quand le lièvre blanc passa en courant à cette place que l'on découvre d'ici..... Ah ! mon Dieu ! pensais-je en me retournant vers le pauvre moribond, dans quelques heures cet homme si doux, si pieux aura cessé de vivre !.... Son compagnon me dit en pleurant : « Hélas ! son agonie commence, prions !.... » Ah ! quel ange, *caro signor*, que cet infortuné Oroboni ! comme il était résigné ! comme il pleurait sur son père ! comme il regrettait sa bénédiction ! ses dernières paroles, sa fin, je ne les oublierai jamais, car ce furent celles d'un saint. Pauvre âme !... c'est la mauvaise nourriture qui l'a tué : lui aussi était jeune et fort. »

Des coups violens et redoublés à la porte de la plate-forme vinrent nous interrompre : c'était le vieux Schiller, qui, tout grondant, venait rappeler à son subordonné que nous avions outre-passé de vingt minutes le temps de la promenade. Je remerciai encore le bon Krall et je rentrai dans ma prison, où je pensai longtemps avec reconnaissance aux consolations imprévues que la Providence m'avait ménagées en m'accordant ce charitable gardien. Longtemps aussi, avant de reprendre mon *Shakspeare*, j'eus l'esprit occupé de ce terrible colonel des pandours. Les souffrances que cet homme de force et de commandement avait dû éprouver dans cette prison si voisine de la mienne, cette jeune fille séduite qui l'avait

suivi dans le tombeau, ce lièvre noir, ce lièvre blanc, bizarres créations de cette croyance superstitieuse qu'on retrouve dans tous les temps et chez tous les peuples, s'emparèrent si fortement de mon imagination que, cédant à l'influence de ces fantastiques images, je m'exhaussai jusqu'à la lucarne pour contempler encore la place où le crédule Krall prétendait avoir vu l'animal à la blanche fourrure, et je répétai avec Hamlet :

There are more things in heaven and earth,
Than are dream of in our philosophy [1].

Du pied des bastions, où mes regards errèrent pendant quelques instans, ils se fixèrent bientôt sur le champ du repos, qui semblait là placé pour dire à l'infortuné captif : « Renonce au monde, car je suis ton dernier et ton unique refuge !.... » La veille, j'y avais vu porter dans un ignoble tombereau traîné par deux forçats un misérable condamné, mort la nuit précédente, et je m'étais dit en frémissant d'horreur et de dégoût : « Voilà pourtant les funérailles qui m'attendent si je succombe au Spielberg !.... Pour tout linceul, mes haillons de galérien ; pour cortége, deux bandits et un garde-chiourme, et pour tombeau, une fosse commune où l'on jettera mon corps sans qu'un prêtre bénisse la terre qui le recevra, sans qu'une seule prière se prononce pour le repos de mon âme !... » Dernière scène d'une vie de désolations et de misères, repoussantes images de délaissement et de réprobation, dont les impressions accablantes, loin de s'affaiblir ou de se vaincre par l'habitude et la résignation, reparaissaient toujours nouvelles, toujours plus tristes chaque fois que la fatale charrette venait frapper mes regards.

[1] Il y plus de choses dans le ciel et sur la terre qu'on n'en saurait imaginer dans nos écoles de philosophie.

En ce moment elles m'assaillirent encore à la vue du convoi pompeux d'un riche qui sortait des portes de la ville et dont je suivais d'un œil d'envie la marche lente et solennelle... « Que de parens, que d'amis accompagnent ce mort à sa dernière demeure ! m'écriai-je. Que de flambeaux brillent autour de son char funèbre ! que de larmes se répandent sur lui !... Et moi ?... je serai plus seul, plus délaissé que le mendiant, suivi du moins et pleuré par son chien fidèle... Nul soupir ne s'exhalera sur ma tombe, nul ne se souviendra du lieu où l'on m'aura jeté... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... moi qui suis tant aimé, est-ce ainsi que je dois retourner à la terre ?....» Et le cortége avançait pas à pas, et des instrumens de deuil jetaient par intervalles des sons lugubres et quelquefois éclatans comme les trompettes du jugement dernier.... Je regardais, j'écoutais sans émotion, sans tressaillir : l'amertume était dans mon cœur !

Enfin le convoi parvint aux murs du cimetière, l'on entra : les instrumens se turent, les flambeaux s'éteignirent un à un ; puis je me dis quand tout ne fut plus que ténèbres et silence : « Il fait nuit... nuit pour toujours dans le mausolée du riche comme dans la fosse abandonnée du pauvre galérien ! Et quand Dieu les réveillera de leur long sommeil, que restera-t-il à ses yeux de ces deux créatures dont la vie et la mort furent si différentes ici-bas ?... Rien que des œuvres. Et quel sera le riche alors ?» Une céleste voix répondit dans mon âme : « Celui qui aura le plus souffert pour l'amour de son Dieu ! »

IV.

Des paroles bien basses passées le soir de bouche en bouche d'une lucarne à une autre lucarne, des indices de plus en plus certains m'avaient enfin convaincu que Confalonieri était arrivé à Spielberg, que sa prison était sur la même ligne que la mienne, qu'il s'y trouvait seul et qu'il souffrait. Dès lors je n'eus plus qu'un désir, celui d'être auprès de mon ami pour adoucir ses maux; dès lors la société de mon compagnon me devint de jour en jour plus pénible, et j'aurais tout tenté pour être séparé de cet homme, dont le cœur n'était ni méchant ni pervers, mais dont la faiblesse de caractère et l'abattement étaient tels que je n'aurais pu manquer d'en ressentir à la longue la contagieuse influence.

Quel fut donc mon espoir, ma joie, lorsque le directeur de Spielberg vint un matin et nous dit : « Je regrette de vous séparer, messieurs, mais j'en ai reçu l'ordre de Sa Majesté; chacun de vous doit avoir un autre compagnon : le colonel restera ici, et vous, ajouta-t-il en se tournant vers moi, veuillez me suivre. »

En un instant, à notre commune satisfaction sans doute, nos adieux furent faits, et quelques secondes après j'étais dans les bras de Confalonieri, que je trouvai faible, souffrant encore, mais bien mieux cependant que je n'aurais osé l'espérer. « Te voilà donc!.... m'écriai-je en le pressant sur mon cœur avec transport! Que la prison me sera douce désormais! comme j'en supporte-

rai les rigueurs avec resignation, avec courage ! Tiens, je n'aime pas l'empereur François, mais je sens presque pour lui de la reconnaissance, puisqu'il nous a réunis ! — Hélas ! me répondit Frédéric, touché de ma joie, pourvu que notre réunion ne soit pas une preuve que tu partageras mon triste sort !..., car aussi longtemps que l'empereur existera, il n'est pour moi aucun espoir de sortir du Spielberg. — A moins, repris-je avec empressement, q l'une heureuse évasion ou quelque événement politique..... Va, mon ami, jouissons des consolations que le présent nos apporte, et quant à l'avenir, Dieu et *nos providences* y pourvoiront. Regarde comme j'ai déjà pris l'allure de ma profession..... Nul galérien ne manie mieux ses chaînes, ne marche plus facilement, et nul ne dormirait mieux sur la paille sans les maudits *wer da ?* (qui vive ?) des sentinelles pendant la nuit... Hélas ! mon Dieu ! toi aussi tu as des fers, tu couches sur la paille... et tu es malade, et je ne t'ai pas encore demandé si tes douloureux accès te reprenaient souvent. Pardonne cet instant d'oubli à cette folle gaîté que notre réunion m'inspire !... Je suis si heureux, mon Frédéric !... C'est une demi-liberté, vois-tu !... Mais dis-moi donc vite dans quel état est ta précieuse santé. — Je suis mieux, mon ami, et, contre tout espoir, les crises nerveuses sont devenues moins violentes, moins réitérées, surtout depuis mon arrivée à Spielberg — Que la divine Providence en soit cent fois bénie ! m'écriai-je. Cette convalescence inespérée, je veux la voir, je veux la prendre comme un fortuné présage ! il y a moins loin pour nous de la captivité à notre délivrance que de ta maladie d'il y a deux mois à la vie et à la santé. »

Confalonieri souriait et se montrait heureux de me voir si confiant dans l'avenir !..... « Le régime de Spielberg, continuai-je, n'est pourtant pas de nature à rappeler du

tombeau ceux qui sont près d'y descendre, à moins que la diète et la faim ne soient plus efficaces pour certains maux que les médecins et leurs remèdes : s'il en est ainsi pour toi, mon Frédéric, je me réconcilie avec le jeûne et les crampes d'estomac que l'on me fait endurer sur ce Calvaire d'un nouveau genre. Mais toi, comment t'es-tu soutenu jusqu'aujourd'hui ? »

Il me montra alors quelques mauvais pruneaux d'hôpital que le médecin lui avait ordonnés au lieu de la ration ordinaire; puis du café, que l'empereur avait permis par grâce spéciale, parce qu'il était indispensable à sa santé; mais quel café!..... c'en était à peine une teinture, qui se faisait chez l'apothicaire. « L'amélioration de la santé, dans un tel état de dénûment et d'abandon, lui dis-je, est un bienfait de Dieu et, je le répète, un augure favorable pour l'avenir. Entre l'empereur et nous, c'est à celui dont la vie se prolongera davantage ; aussi, malgré notre sentence à perpétuité, j'ai bon courage, et si on nous laisse nos livres, sujets inépuisables de fructueuses méditations et d'instructifs entretiens, je bénirai à jamais la Providence de m'avoir accordé les moyens d'acquérir dans ma captivité les biens impérissables de la sagesse et du savoir. C'est là mon but, c'est là mon étoile. La faim, le froid, les chaînes, les ténèbres de la prison, je supporterai tout sans murmures, avec résignation, avec bonheur même, pourvu que mon âme se purifie, que mes pensées s'élèvent et que mon nom, tiré de l'oubli, se rattache à quelques-uns de ces ouvrages qui passent de générations en générations avec le sceau de l'utilité... Oui, qu'on nous laisse ici la tranquillité du sépulcre ; que l'empereur nous oublie, et je te réponds que le jour de la délivrance sera pour moi un glorieux jour de résurrection. »

Confalonieri écoutait avec indulgence ce présomptueux

espoir, ces juvéniles élans vers la célébrité, d'un cœur que les longs malheurs et les desséchantes méditations n'avaient pas encore déshérité de toute illusion, de tout avenir!..... Il se garda bien de jeter le crêpe de ses douleurs et de son désespoir sur ces fleurs d'espérances et de vie qu'une imagination pleine de sève et d'énergie avait fait éclore sous les voûtes du cachot..... Non! il respecta mon inexpérience, et jugeant que cette confiance, que cette foi en des jours meilleurs étaient un bien inestimable, un talisman précieux pour supporter plus facilement les maux qui nous attendaient, il m'encouragea dans mes projets d'étude en combinant ingénieusement avec moi les moyens de les accomplir..... Touchante condescendance dont il ne se départit jamais et qui contribua si puissamment dans la suite à me sauver du découragement et de la perte de toute faculté intellectuelle.

Nous nous communiquâmes alors ce que nous avions appris et observé depuis notre arrivée à Spielberg sur les autorités, les gardiens et nos pauvres compagnons. Comme moi, il avait reçu par Caliban le galérien une lettre de Pellico, et nous nous réjouîmes de pouvoir quelquefois échanger nos idées avec cet homme si bon, si tendre, dont quelques lignes suffisaient pour révéler la candide et pieuse sensibilité; puis, lorsque nous eûmes tout dit sur notre mystérieuse demeure, que nous comparâmes aux trop célèbres carrières de Denis le tyran, il me conta ainsi son voyage à Vienne.

« Je ne te parlerai pas de la tristesse qui me saisit le cœur, de l'accablement dans lequel je tombai après notre séparation de Willach; en te perdant, en vous perdant tous, il me sembla que le dernier fil qui m'attachait à l'existence venait de se rompre et qu'il n'y avait plus entre le ciel et moi que l'agonie et le tombeau. Mes souffrances redoublèrent, et le principe de vie semblait si

près de s'éteindre en moi que le capitaine du cercle hésita longtemps avant de me faire quitter l'auberge où tu m'avais laissé, pour me transporter dans une maison appartenant au gouvernement. Là il me plaça sous la garde d'un brave capitaine d'infanterie qui eut pitié de ma triste situation ; grâce à lui, j'eus quelqu'un pour me veiller, pour me soigner pendant mes crises nerveuses, et par ses ordres les soldats se montrèrent honnêtes et compatissans. Ces preuves d'intérêt m'allèrent au cœur ; elles étaient si spontanées, si inattendues que j'en étais attendri jusqu'aux larmes et que je leur dus les premiers et seuls momens de répit et de tranquillité dont j'aie joui depuis mon arrestation. Ma fièvre se calma, et le sommeil rafraîchit mon sang ; mes forces, épuisées par tant de souffrances, se ranimèrent, à la grande joie du digne capitaine, qui, cherchant tout ce qui pourrait alléger l'ennui de ma prison, sut se procurer le peu de livres italiens et français qui se trouvaient, je crois, dans toute la ville. « Tenez, signor comte, me disait-il chaque matin, en voilà encore un..... » Et le contentement d'une bonne action se peignait sur sa figure épanouie. Jugeant bien que je devais éprouver le désir de connaître ce qui se passait en Italie et surtout en Lombardie, il m'apporta de son propre mouvement la *Gazette de Milan*, seul journal étranger qu'on pût lire à Willach ; il me remit aussi, à ma demande réitérée, le numéro de cette gazette qui contenait notre condamnation et l'acte d'accusation qui l'accompagne, en me disant avec bonté : « Lisez-le si vous croyez que cela puisse vous être utile ; c'est dans ce but seulement que je me suis rendu à votre prière. »

« Je commençais à peine à me remettre que le capitaine du cercle vint m'annoncer que j'allais être conduit à Vienne par un commissaire en chef de la police envoyé

tout exprès par le ministre. C'était un homme fort poli, qui se hâta de me dire que notre départ dépendrait absolument de l'état de ma santé et que c'était à moi à en fixer le jour et l'heure. Je répondis que j'étais prêt, et dès le lendemain, après avoir cent et cent fois remercié mon digne capitaine et ses gens, nous nous mîmes en route dans une excellente voiture de poste. Comblé d'égards et de soins par celui qui m'accompagnait, je n'eus pas trop à souffrir de ce rapide voyage, si différent de la marche lente et fatigante de notre convoi. En deux jours nous fûmes à Vienne, où l'on me fit descendre à la direction générale de la police. « Votre logement est un peu haut, me dit le commissaire en me soutenant pour monter, mais vous en serez content, je l'espère. »

« Quatre étages, c'était beaucoup en effet pour mes jambes faibles et enchaînées, mais j'y parvins enfin avec de l'aide et du temps. L'appartement était convenable, trop élégant même pour celui qui devait quelques jours plus tard habiter les galères..... J'en fis en souriant la remarque à mon guide. « Qui sait, me répondit-il, ce qui peut advenir?..... Peut-être serez-vous bientôt mieux logé encore et plus heureux..... »

« Puis il prit congé de moi pour aller rendre compte de sa mission au ministre de la police.

« Le sens de ces dernières paroles, malgré toute leur réserve, n'était pas difficile à saisir : le but de ma venue à Vienne, que j'avais deviné, s'y trouvait dès l'abord indiqué..... C'était une dernière épreuve à laquelle j'allais être soumis et de laquelle il ne pouvait résulter pour moi qu'une certitude de plus de n'être jamais délivré. Vers le soir, le directeur général de la police vint me visiter et me dit que je verrais le lendemain son ministre.

« La matinée du jour suivant n'était pas encore écoulée que le comte de Sedlenitzky fut introduit près de

moi. Sa visite fut courte et comme une sorte de préparation à celle d'un grand personnage qu'il m'annonça en me laissant deviner son nom.

« Refuser de voir le prince de Metternich eût été plus prudent peut-être, afin de ne pas m'aliéner plus encore l'esprit de l'empereur ; mais je tenais à lui parler pour réclamer avec chaleur contre une assertion infâme de l'acte d'accusation, assertion qui attaquait mon honneur et que je devais repousser avec indignation. Je déclarai donc au ministre de la police que j'étais aux ordres du prince, et j'attendis avec quelque impatience, je l'avouerai, le moment où je me trouverais en présence de cet homme d'État dont l'influence fut et reste encore si grande sur les destinées de l'Europe et de l'Italie.

« La journée se passa sans qu'il parût, et celle du lendemain était prête à finir lorsqu'un bruit de portes et de pas empressés m'annonça que le conseiller des rois s'approchait de mon appartement. Je me levai en le voyant paraître et le saluai en m'efforçant de me tenir debout ; mais il me fit gracieusement signe de m'asseoir. « Vous demeurez bien haut, monsieur le comte, dit-il en s'avançant vers le canapé, où il prit place à côté de moi ; permettez que je prenne haleine avant de m'informer de votre santé. »

« Nous restâmes alors quelques secondes en silence. « Je vois, ajouta-t-il, que vous êtes mieux qu'à Willach, et je m'en réjouis fort. Si l'on eût su à Vienne dans quel état fâcheux vous vous trouviez à Milan, l'on ne vous aurait pas exposé aux fatigues d'un si pénible voyage, mais je m'en félicite maintenant, puisque cette circonstance me procure le plaisir de vous voir et peut-être celui de vous être bon à quelque chose, reprit-il avec l'expression de l'intérêt..... Les rigueurs dont vous avez été l'objet, monsieur le comte, doivent affliger ceux qui

comme moi savent pour quelle cause désespérée vous avez sacrifié votre existence entière, et il en a coûté à Sa Majesté, croyez-moi, de faire taire en son cœur sa clémence habituelle..... Malheureusement le procès était là, les lois avaient prononcé et la tranquillité future de l'Italie exigeait des exemples!..... Non que nous ayons désormais rien à craindre de ce côté, mais il fallait que la justice eût son cours et qu'on donnât satisfaction à l'opinion. Vous avez fait pour votre parti, monsieur le comte, tout ce qu'il était humainement possible de faire; vous l'avez servi jusqu'au dernier instant avec dévouement, bien que vous dussiez douter du succès de votre entreprise; ce qui n'était alors que conjecture est devenu certitude non-seulement pour la péninsule, mais pour toute l'Europe: les deux principes en sont venus aux mains, et partout le résultat a justifié nos prévisions..... Vous avez été les plus faibles, et il a suffi de quelques mesures énergiques des grandes puissances pour prouver que les idées révolutionnaires ne pouvaient lutter, dans le cœur des peuples, contre la légitimité... c'est une cause jugée maintenant et pour longtemps. »

« Je fis un signe d'assentiment. « Dans cet état de choses, continua le prince, vous comprendrez facilement que nous attachons fort peu d'importance à connaître plus particulièrement ce qui s'est passé dans les différens pays de l'Italie avant et après les révolutions de Naples et de Piémont; si donc je m'en informais aujourd'hui près de vous, monsieur le comte, ce serait uniquement sous le point de vue historique..... et dans votre intérêt et celui de vos compagnons de captivité, s'empressa-t-il d'ajouter. Sa Majesté, je n'en doute pas, se montrerait reconnaissante des renseignemens confidentiels que vous seul pouvez donner. — Votre Altesse me traite avec trop d'importance, répondis-je en m'inclinant respectueuse-

ment, et pour la satisfaire il faudrait..... — Que vous fissiez simplement un appel à votre mémoire, reprit le prince. — Hélas ! je n'y trouverais que des regrets du cœur, le reste est effacé..... Votre Altesse me permettra-t-elle de lui faire une réclamation ? continuai-je aussitôt pour donner un autre cours à notre conversation, une réclamation qui intéresse au dernier point ce que j'ai de plus précieux au monde..... mon honneur ! »

« Un léger signe de tête m'indiqua que je pouvais continuer. « J'ai lu avec une profonde douleur dans l'acte d'accusation, repris-je alors, que le comte Confalonieri avait sous ses yeux laissé ourdir une trame contre le général Bubna et qu'il avait consenti à son assassinat... C'est une infâme calomnie, monseigneur, contre laquelle je proteste énergiquement et avec d'autant plus de raison qu'il résulte des interrogatoires et des confrontations même du procès que je me suis opposé avec indignation à un projet d'attaque contre le général, si l'on peut appeler projets les rêves de deux ou trois têtes exaltées. Que Salvotti me dépeigne sous les couleurs les plus sombres, qu'il fasse de moi à plaisir un conspirateur dangereux, un homme obstiné, digne du dernier supplice, je baisserai la tête en me soumettant à ce que je ne puis empêcher ; mais qu'il m'avilisse aux yeux de tous, qu'il m'accuse d'avoir voulu attenter aux jours d'un homme que j'estime, d'un homme dont je m'honore d'être l'ami, c'est ce que je ne puis endurer sans gémir sur la fatale position qui m'empêche de protester publiquement, partout et toujours, contre ce détestable trait d'une vengeance d'autant plus odieuse qu'elle est sûre de l'impunité. »

« Le prince, qui m'avait écouté avec attention, me répondit : « C'est une grave inexactitude sans doute, mais personne, soyez-en sûr, ne s'y trompera : la con-

duite du général Bubna à votre égard, les preuves d'attachement qu'il n'a cessé de vous donner depuis que vous êtes prisonnier sont plus que suffisantes pour démentir cette assertion hasardée..... »

« Puis le prince étant revenu en quelques mots sur les renseignemens historiques qu'il avait espéré obtenir de moi, dit aussitôt : « Peut-être auriez-vous plus de confiance en quelqu'un dont le rang est plus élevé que le mien..... Je n'en aurais aucune jalousie, monsieur le comte, ajouta-t-il en souriant, et si vous m'y autorisez, je ne doute pas que cette auguste personne ne se rende elle-même auprès de vous pour vous écouter et changer alors toute votre destinée et celle de vos amis. »

« Je fis comprendre au prince que cela était inutile. Il prit alors congé de moi en m'exprimant tous ses regrets de n'avoir pu, malgré tout son désir, donner suite à mon égard aux intentions favorables et paternelles de Sa Majesté.

« Ainsi se termina cet entretien, où le prince montra cette politesse de bon goût, ce tact d'un homme supérieur qui remplit par condescendance une délicate mission dont il connaît d'avance le résultat : cédant à la volonté de l'empereur en se rendant près de moi, il sut à la fois satisfaire son souverain et respecter le malheur!... C'est un témoignage que je dois lui rendre et qui me fait dire : « Plût au ciel que notre sort dépendît uniquement de lui! »

« Mon refus de voir l'empereur devait nécessairement abréger mon séjour à Vienne : l'ordre de partir le lendemain de bonne heure fut donc donné, et je me mis en route pour Brünn, toujours accompagné du même commissaire, dont les procédés ne cessèrent pas un instant d'être parfaits à mon égard. Quelques heures suffirent pour me rendre à ma destination : les portes de Spiel-

berg s'ouvrirent, et en les entendant se refermer sur moi, je dis adieu à la vie, au bonheur, à toutes les joies, à toutes les consolations du cœur, car je n'espérais plus, hélas ! que celles de l'amitié me seraient accordées. »

Frédéric, en prononçant ces mots, serrait avec force la main que j'avais placée dans la sienne, et moi j'admirais, en le plaignant du plus profond de mon âme, le noble caractère de cet homme modeste et fort, qui parlait des plus grands sacrifices faits à l'honneur aussi simplement qu'un saint raconte les tentations et les combats soutenus dans l'accomplissement de ses devoirs religieux.

Longtemps je respectai le silence dans lequel il était tombé après le récit d'un voyage dont je n'apercevais que trop les fatales conséquences : toute démarche inutile de la part d'un souverain auprès d'un prisonnier d'État pour en obtenir des révélations n'est en effet qu'un anneau de plus à la chaîne du pauvre captif..... l'amour-propre irrité change en inimitié personnelle ce qui n'était auparavant que des rigueurs imposées par la politique, et la persécution prend alors un caractère d'animosité que rien ne saurait adoucir. Mon pauvre ami le sentait comme moi !..... Aussi, lorsque j'essayai de lui rendre quelque espérance en lui parlant de sa Thérèse et des jours heureux qu'il était encore appelé à passer près d'elle, m'arrêta-t-il aussitôt en me disant : « Des illusions, je n'en puis plus avoir ; mon sort est invariablement fixé !..... C'est ici que se terminera ma vie, tandis que mon infortunée Thérèse consumera la sienne dans les larmes. »

Cette première journée et les suivantes furent employées à épancher nos cœurs sur les êtres chéris dont nous pleurions l'absence, à nous entretenir des procès politiques de Venise et de Milan, ainsi que des infortunés, captifs ou proscrits, qui en étaient les tristes vic-

times. « Dieu permettra, dis-je à mon ami, qui déplorait la ruine de ses compatriotes, que notre dévouement à la cause de l'indépendance italienne ne soit pas perdu pour les générations à venir : c'est la seule récompense que j'ose espérer de sa divine justice pour prix de tant de sacrifices. »

V.

Après ces premiers épanchemens, chacun de nous reprit ses habitudes. Le printemps s'avançait, les jours étaient plus longs, la lumière pénétrait mieux dans notre prison et l'on pouvait consacrer plus d'heures à la lecture ; quand la journée était finie et qu'il faisait tout à fait sombre, nous prenions dans nos livres ou dans nos souvenirs quelque importante question de philosophie, d'histoire ou de littérature que nous nous efforcions de traiter avec clarté, avec logique, en désirant de nous éclairer réciproquement ; mais tout l'avantage était pour moi dans ces intéressantes discussions, car j'étais l'écolier et il était le maître, ce bien-aimé Frédéric, qui, touché des soins que je lui prodiguais, surmontait ses tristesses et ses souffrances pour m'apprendre l'art si difficile de raisonner et l'art plus difficile encore de rechercher la vérité et de la proclamer sur-le-champ malgré toutes les subtilités de l'amour-propre.

Que de peines ne prenait-il pas pour me faire profiter de son érudition et de son expérience ! avec quelle lucidité ne me développait-il pas les points les plus épineux des sciences les plus abstraites ! Alors les paroles coulaient de ses lèvres faciles et éloquentes, alors les idées se suivaient, les argumens se déroulaient comme une chaîne intellectuelle dont le premier et le dernier anneau se rattachaient et conduisaient toujours à d'importantes

vérités..... Et la lumière brillait à mes yeux, et les opinions que je m'étais formées précédemment se modifiaient, se rectifiaient entièrement, et, touché, convaincu, remerciant Dieu de m'avoir donné un ami si grand de cœur et de savoir, je m'étendais sur ma paille, non pour y chercher le sommeil, mais pour y songer longtemps encore à ce que je venais d'entendre, pour bien m'approprier les nouvelles richesses dont Frédéric venait de doter mon imagination et mon intelligence.

Ah! que ces journées d'études et de fraternelles causeries me semblaient courtes et que j'étais souvent heureux, malgré les chaînes qui chargeaient mon corps, de sentir que mon esprit, se dégageant de plus en plus de ses entraves, prenait son essor et se créait des jouissances que les rois et les riches de la terre ignorent et que nulle puissance ne pouvait m'enlever! Jamais je n'avais mieux compris que la pensée est la grandeur de l'homme et que c'est par elle qu'il peut, alors même qu'il est captif comme Boëce, Grotius et Tasse, élever en l'honneur de Dieu et à l'utilité de ses semblables un monument plus impérissable que les dynasties et les empires.

De jour en jour je me pénétrais davantage de cette espérance qui souriait à mon âme comme une compensation à toutes les pertes, à toutes les privations que m'imposait ma déplorable existence. La célébrité, la gloire retentissaient dans mon cœur et le remplissaient au point de lui faire tout sacrifier avec transport, tout oublier..... tout! excepté les êtres si chers auxquels je coûtais tant de larmes! C'était pour me rendre capable de quelque grand ouvrage, d'une de ces œuvres qui ne meurent pas, que je consacrais jusqu'à la dernière minute de lumière à lire les poëtes et les philosophes, et les heures de la nuit à méditer sur l'homme et les destinées

des nations..... Soutenu par ce travail consciencieux, mon imagination devenait plus féconde, mes pensées plus élevées, plus profondes; j'avais devant moi un horizon de glorieuses espérances que les misères de la prison ne pouvaient obscurcir... et je le disais avec joie à Confalonieri qui dans sa paternelle indulgence me répondait : « Travaille, et tu parviendras..... »

Je l'écrivais aussi à Pellico, à Maroncelli, qui mieux que personne comprenaient mon langage et jouissaient de voir que le plus jeune de leurs compagnons d'infortune cherchait comme eux à vaincre l'adversité par les conquêtes de l'intelligence.

Quelle ressource était pour nous l'active correspondance que nous entretenions avec ces deux intéressans prisonniers, grâce à la hardiesse et à l'habileté du galérien Caliban!.... Quel doux échange d'idées et de sentimens dans les lettres que nous attendions réciproquement comme la consolation du jour et l'espoir du lendemain! Comme elles étaient tendres et suaves les expressions de notre angélique Pellico, et quelle joie quand il nous envoyait quelque composition nouvelle, quelque poëme où son âme exhalait un parfum de pieuse résignation et de chaleureux amour de l'humanité!..... Je puis le dire avec vérité, jamais billet d'une femme aimée ne fut reçu, ne fut ouvert avec plus d'empressement que ceux que nous attendions des mains de l'audacieux forçat, qui, charmé de tromper les gardiens, redoublait de zèle et d'industrie pour nous fournir les moyens de continuer à nous écrire. Et que ne peut la patience du prisonnier?..... Avec quelques pincées de suie, que Caliban nous apportait, nous faisions de l'encre bien épaisse, bien bourbeuse, il est vrai, mais qui permettait pourtant de tracer des mots et des lignes sur le grossier papier que nous parvenions aussi à fabriquer:

pour les plumes, chacun de nous s'en procurait avec des tuyaux de paille ou des petits morceaux de bois, et nous éprouvions un soulagement indicible de cœur et d'esprit de ne devoir qu'à nous seuls cette diversion de chaque jour à la monotonie de notre existence.

J'appris ainsi de mes amis qu'ils étaient beaucoup moins surveillés avant notre arrivée ; que leur promenade était plus spacieuse et mieux exposée ; qu'ils pouvaient y parler avec les sous-officiers des gardiens du Spielberg ; qu'ils voyaient enfin quelques figures humaines et surtout celle d'un moine de l'ordre de saint Augustin, appelé le père Baptiste, dont ils avaient reçu les marques les plus touchantes d'intérêt et de compassion.

« A votre venue, m'écrivait Maroncelli, tout nous fut retiré : au lieu de notre vaste bastion nous n'eûmes plus pour promenade qu'une étroite et froide plate-forme ; au lieu de la liberté que nous espérions dans un an ou deux peut-être, nous ne vîmes plus devant nous qu'une longue détention !... Mais notre courage ne s'en est pas abattu : nous avons trouvé dans notre confiance en Dieu et dans notre mutuelle affection la force de supporter ces nouvelles rigueurs, déjà tant adoucies par le bonheur de vous connaître et d'être connus et aimés de vous. »

« Tu me demandes, m'écrivait un autre jour l'un de nos frères d'infortune, que je te donne des renseignemens sur nos compagnons de captivité ; je le fais de grand cœur, car ceux qui souffrent pour la même cause doivent se connaître, se plaindre et s'aimer..... Dans la prison qui touche à la nôtre se trouvent deux prisonniers, l'un de Brescia, appelé S..... ; l'autre de la Fretta, portant le nom de Villa, condamnés tous deux à vingt ans de *carcere duro* par la commission spéciale de Venise, dont Salvotti était l'inquisiteur : ils sont arrivés à Spiel-

berg quelques mois avant nous, et ne se sont jamais quittés. S....., père de six enfans, qu'il a laissés sans moyen d'existence, était juge *pretore* dans une petite ville de Lombardie, où il s'était fait, comme jurisconsulte habile et magistrat intègre, une réputation que rehaussaient encore une piété sincère et une conduite exempte de tout reproche : aussi son arrestation fut-elle un sujet d'étonnement et de douleur pour tous ses administrés. Conduit dans les prisons de Venise, il y fut soumis à une longue procédure que Salvotti conduisit de manière à le faire condamner à vingt ans de galères ; tout son crime était cependant d'avoir un instant fait partie des sociétés secrètes longtemps avant d'être juge, sociétés dont il s'était ensuite tout à fait séparé et dont il n'entendit plus parler que devant la commission.

« Calme et résigné dans tout le cours du procès, S..... redoubla de zèle dans les pratiques de la religion, et plein de confiance dans la miséricorde divine, il écrivit pour l'éducation de ses enfans un livre qu'on dit admirable de sagesse et de raisonnement. Ses adieux à sa famille en quittant Venise furent déchirans..... Faible et déjà souffrant à son arrivée à Spielberg, il vit bientôt sa santé dépérir sous de telles rigueurs et sa vie en danger... Mais aucune plainte ne s'échappe de ses lèvres : plus il souffre, plus il prie !

« Son compagnon, Villa, de noble famille, est un riche propriétaire qui fut aussi bon fils qu'il était bon époux ; mais, quoique d'un caractère doux et tranquille, sa patience et sa résignation sont loin d'égaler celles de S..... Goûtant en paix le bonheur que donnent une famille unie et les jouissances de la fortune, il fut frappé au cœur en se voyant tout à coup arraché de sa chère maison et plongé dans les cachots de Venise ; trop faible de tête pour soutenir avec succès les attaques de Salvotti, il

fut bientôt convaincu d'avoir pris part aux associations des carbonari..... De là les tourmens, les menaces et les embûches pour lui arracher des aveux ; de là des épreuves sans cesse renouvelées, dont le pauvre Villa ne sortait pas toujours vainqueur, parce que son esprit n'était pas à la hauteur de sa volonté. Surpris, au jour de la sentence, du nombre des condamnés et de leur voir appliquer des peines si cruelles pour un délit qui n'avait pas été prévu par le code autrichien et qu'une loi postérieure à leur arrestation avait qualifié de haute trahison, il ne put contenir en plein tribunal son indignation contre Salvotti, qu'il accabla de malédictions, et contre l'empereur, qui se vengeait aussi barbarement d'infortunés dont toutes les fautes se réduisaient à des conversations politiques..... Cet accès de fureur fit sourire l'inquisiteur et ne lui suggéra que ces mots : « *Cela se calmera.* »

« Le pauvre Villa se calma en effet... il tomba même dans un abattement si profond qu'on craignit pour sa raison : ces vingt ans de prison dure le faisaient frémir. » J'y mourrai », répétait-il souvent..... Vainement ses compagnons lui parlaient-ils dans le voyage de sa force herculéenne, de sa santé si belle... « J'y mourrai », redisait-il encore..... La vue de Spielberg, l'obscurité des cachots où nous fûmes d'abord jetés, l'horrible nourriture, achevèrent de fixer dans son cœur cette triste et désespérante conviction. Seul d'abord pendant quelques mois, il ne put résister aux tourmens de la solitude et aux rigueurs d'un semblable traitement : ses idées se troublèrent, son corps, si grand et si robuste, s'affaiblit et se courba..... et la mort l'aurait bientôt délivré de ses maux si on ne lui eût donné pour compagnon le juge S... Depuis lors les progrès du mal furent moins rapides et moins effrayans ; mais le sang est décomposé par suite

du manque de nourriture, et cet homme, autrefois si colossal et si florissant de santé, n'est aujourd'hui qu'un pauvre être amaigri par le jeûne et miné par le chagrin et les regrets d'avoir pu nuire à ses amis.... Sensible et bon, croyant à une vie future, aimant et pratiquant la religion, Villa, quand son courage l'abandonne, quand il tremble de ne plus revoir ses chers parens, sa jeune femme, prie Dieu et l'implore pendant des journées entières..... Alors il se résigne, se soumet à sa destinée pour retomber bientôt dans des accès de désespoir que rien ne saurait apaiser. Le tombereau dans lequel on transporte les galériens au cimetière est sa pensée fixe, son continuel pressentiment... « C'est par là que je passerai ! s'écrie-t-il en frémissant quand cette ignoble voiture de mort se montre tout à coup à lui pendant sa promenade : voilà mon char funèbre ! Mon Dieu ! je n'occuperai donc pas ma place dans la sépulture de mes pères !... »

« A côté de ces deux victimes des menées inquisitoriales de Salvotti viennent deux autres prisonniers dont la peine est encore, s'il est possible, plus disproportionnée avec leur prétendu délit. Don Marco Fortini, l'un d'eux, était prêtre, desservant la paroisse de la Freta, où habitait Villa : rien n'est simple, rien n'est candide, rien n'est bon comme le pauvre don Marco : ami de Villa, qu'il connaissait depuis son enfance, qu'il aimait de toute son âme, il croyait en lui comme un frère croit en son frère.... Aussi, sans s'informer de ce dont il s'agissait, n'hésita-t-il pas à l'accompagner dans une assemblée de braves gens où sa présence, disait Villa, ferait le meilleur effet, de même qu'il se chargea, sans en connaître la nature, d'une liasse de papiers qu'il serra pour plus de sûreté, à la recommandation de son ami, dans une des armoires de la sacristie. Villa fut arrêté... et don Marco, qui vivait en paix dans son presbytère, se vit un jour

soumis à une perquisition dont le résultat fut la saisie des papiers trouvés de prime abord par les agens de police, dans la sacristie même.

« Conduit à Venise, où il ne devait rester que quelques jours, lui disait-on, il dut comparaître devant l'ennemi juré des Italiens, ce Salvotti, qui, sans pitié pour un pauvre prêtre innocent d'intention et de fait du mal qu'on lui imputait, s'applaudissait de pouvoir faire entrer un ecclésiastique dans la soi-disant conspiration dont la découverte et la preuve importaient tant à sa fortune à venir.

« Don Marco protestait de son innocence, mais l'inquisiteur lui répondait qu'il ne méritait aucune pitié, qu'il serait condamné à mort, et il le fut, l'infortuné!.... Et, plongé après la sentence dans une prison souterraine, on lui laissa croire pendant plusieurs jours qu'il devait marcher au supplice..... Ses angoisses furent cruelles en ce fatal moment, mais plus cruelles encore quand on le tira de son cachot pour le conduire auprès du patriarche de Venise, qui devait procéder à sa *dégradation*. C'est de sa bouche même qu'il faut apprendre le récit de cette funèbre cérémonie pour se faire une idée de ce que souffrit ce ministre de Jésus-Christ :

« Extrait de ma sombre prison, nous contait-il un soir à voix basse, j'arrivai sous une escorte de geôliers et de sbires au palais épiscopal; là je fus introduit dans une salle immense où siégeait le patriarche entouré de tout son clergé. Vous dire ce que j'éprouvai à la vue de cette imposante assemblée me serait impossible... C'était un mélange de crainte et de consolation..... de crainte, en voyant la figure sévère de tous ces grands dignitaires de l'Église, sur lesquels j'osais à peine lever les yeux... de consolation, en songeant que je me trouvais au milieu de mes frères en Jésus-Christ, de ceux qui comme moi s'é-

taient entièrement consacrés à ce divin maître par lequel nous avons appris à être bons, indulgens, à nous aimer, nous secourir..... Hélas ! c'est en vain que je cherchais quelques marques de pitié sur ces visages impassibles et froids... Mon cœur, déjà si faible, si abattu, se brisa... les forces m'abandonnèrent, et ce fut en tremblant que je m'avançai vers Sa Grandeur le patriarche lorsqu'on m'eut fait signe de m'approcher.

« Je m'arrêtai à quelques pas devant lui dans une anxiété bien plus terrible encore que celle dont je fus saisi lorsqu'on me lut ensuite ma sentence devant la commission. Cette attente mortelle durait depuis quelques secondes dans un silence que rien n'interrompait, lorsqu'un des assistans prononça ces funestes paroles : « Accusé par l'inquisitoriale commission d'avoir fait partie de la société secrète des carbonari, où se tramaient d'horribles complots contre la religion, la sûreté de l'État et les propriétés particulières, et convaincu par cela même du crime de haute trahison contre S. M. l'empereur, le prêtre *don Marco Fortini*, *chapelain de la Fretta*, *est condamné par nous*, *patriarche de l'église métropolitaine de Venise*, *assisté de tout le clergé*, *à la peine de la dégradation solennelle*, *dans les formes prescrites par les canons.* »

« La foudre, en éclatant sur moi, ne m'aurait pas frappé d'une terreur plus grande. Dégradé de mon saint ministère !.... Ah ! mon Dieu !.... j'attendais tout de la rigueur des hommes, mais cette peine infamante qu'on prononce si rarement de nos jours et qu'on n'applique que contre les ecclésiastiques qui ont commis les attentats les plus atroces, mais ce châtiment déshonorant, qui jamais eût pensé, ah ! mon Sauveur, que j'y serais soumis !... moi qui n'ai vécu que pour obéir à vos saintes et douces lois !

« Dans mon désespoir, je tombai à genoux devant le patriarche, pleurant, joignant les mains et m'écriant : « Monseigneur, je suis innocent !.... Monseigneur, au nom du ciel, écoutez-moi... Je ne demanderais pas grâce si c'était pour ma vie; mais pour mon sacré caractère, pour cette haute dignité de prêtre dont je suis revêtu, je vous en conjure, ne l'avilissez pas en moi, qui ne l'ai pas mérité... Non, non; j'ai rempli mes devoirs avec zèle, avec amour ! j'ai prêché notre sainte religion, je l'ai fait aimer..... J'ai été bon, charitable pour mes paroissiens; les pauvres n'ont jamais frappé en vain à ma porte... J'ai consolé les affligés, assisté les malades. Monseigneur, c'est ainsi que je parlerais devant Dieu, qui sait tout et qui nous jugera tous ! Au nom de ce Dieu si clément, envoyez dans mon village, ordonnez une enquête sur ma conduite, et si elle n'est pas pure de toute mauvaise action, infligez-moi cette peine dont le nom seul est une sentence plus terrible qu'un arrêt de mort. »

« Mes prières, mes sanglots n'attendrirent pas le patriarche : j'étais à ses yeux un criminel indigne de pitié. Vainement m'écriai-je pour la dernière fois : « L'inquisiteur Salvotti vous a trompé, monseigneur, je suis innocent, je le jure par Notre-Seigneur Jésus-Christ... »

« Il ne me répondit pas, et m'ordonnant par un geste de me relever, il intima l'ordre de commencer la cérémonie.

« Les paroles moururent sur mes lèvres... Je me relevai, et debout, les yeux fixes, la pâleur sur le front, le cœur percé des sept glaives de la douleur, j'attendis qu'on procédât à ma dégradation !

« Je fus bientôt emmené pour être revêtu de tous les ornemens sacrés, comme si je dusse monter à l'autel pour y célébrer le saint sacrifice; puis, conduit de nou-

veau devant le patriarche, il me dépouilla de chacun de ces ornemens, en commençant par celui que j'avais revêtu le jour où je fus reçu curé, jusqu'à l'aube et le surplis, tandis qu'il proférait en même temps les paroles contraires à celles qui avaient été prononcées sur moi par l'évêque au moment où il me donna le sacrement de l'ordination.

« Hélas ! ce ne fut pas tout encore !..... Ma tête fut rasée pour en effacer toute trace de la couronne cléricale, on gratta avec du verre l'extrémité de mes doigts parce qu'ils avaient touché aux choses saintes !... Ah ! mon divin Sauveur, vous permîtes que les mouvemens de colère et d'indignation qui s'élevaient dans mon âme pendant cette horrible cérémonie fissent place à la mansuétude et au calme du prêtre, qui doit tout souffrir pour celui qui supporta tous les outrages et mourut sur la croix ! »

« C'est ainsi, continuait celui qui voulait bien m'instruire, que don Marco nous racontait ses douloureuses épreuves !... Des larmes mouillèrent nos yeux en l'écoutant. Pendant le voyage, où il eut tant à souffrir d'être enchaîné avec un de nos compagnons, ancien militaire, dont le caractère et les habitudes guerrières contrastaient si étrangement avec son angélique douceur et ses manières modestes comme celles d'une jeune fille, notre don Marco ne perdit jamais cette tranquillité, cette patience, ce céleste sourire qu'une conscience pure et une inaltérable foi peuvent seules donner. Villa, Oroboni se montraient-ils abattus, découragés, il les soutenait, leur parlait d'avenir... Et ramenant vers Dieu leurs pensées et leurs espérances, il leur enseignait plus encore par son exemple que par ses paroles à supporter avec résignation les peines que la Providence leur envoyait... Fidèle à l'évangélique mission de consoler les affligés et de gagner

des âmes au Seigneur, il exhortait ses compagnons à reconnaître la main divine qui les frappait !... pleurait sur eux, priait pour tous..... les touchant, les édifiant, ainsi que les gardiens, par son inaltérable mansuétude et par les preuves d'une charité sans cesse renaissante.

« Après son arrivée à Spielberg, l'isolement du cachot, l'ignoble et dur traitement des galères, n'abattirent pas son pieux courage, ne lui arrachèrent pas une plainte, car sa force venait de Dieu ! Souvent sa douce voix parvenait jusqu'à nous ; souvent il répondait à mes chants par quelques cantiques, quelques psaumes dont les paroles étaient une invocation au Seigneur, une promesse de marcher dans ses voies et de boire sans murmure le calice de la souffrance, ou une exhortation à ses frères d'infortune de chercher leur refuge dans le sein de celui dont les bras sont toujours ouverts et la miséricorde toujours infinie.

« Retiré de sa solitude pour être mis d'abord avec Villa, puis avec Oroboni, il leur prêta avec amour toute son assistance, Oroboni surtout, qu'il soigna, qu'il veilla jusqu'à sa dernière heure, regrettant amèrement de ne pouvoir lui administrer les derniers sacremens.

« Depuis, placé successivement avec deux ou trois autres de nos compagnons, don Marco fut constamment pour eux un ami, un consolateur ; se pliant dès les premiers instans à leurs habitudes, à leurs manies, à leur humeur, il savait leur rendre la captivité moins horrible par ses soins pieux et tendres et par sa douce et naïve gaîté. Nul ne prouve mieux que lui combien la religion est belle dans le malheur et combien la résignation qu'elle ordonne et inspire est plus forte et plus durable que celle de la raison et de la phisosophie : son compagnon actuel, Monari, vieillard plein de savoir, en est une preuve convaincante.

« Adonné dès sa jeunesse aux études classiques, Monari se passionna de bonne heure pour les héros et les républiques de la Grèce et de Rome; leurs langues lui devinrent aussi familières que l'italien, et leur histoire fut pour lui une chronique nationale et de famille.

« Cet amour de l'antiquité ne fit que s'accroître aux universités de Bologne et de Padoue, et son intelligence, aussi remarquable que son assiduité au travail, le distingua tellement qu'il fut reçu docteur dans les quatre facultés des sciences, du droit civil, du droit canonique et de médecine. Il exerçait depuis peu de temps la profession d'avocat lorsque la révolution française vint plus que jamais ranimer en lui ses idées anciennes de république et de liberté : c'est dans cette espérance qu'il accueillit la venue et les victoires du général Bonaparte en Italie, et c'est pour tenter de faire triompher ses opinions démocratiques qu'il fut comme député aux comices de Lyon.

« Triste et déçu dans ses plus chères espérances, comme tant d'autres bons citoyens, Monari, de retour dans son pays, restant fidèle à ses croyances politiques, refusa toutes les offres brillantes qui lui furent faites par le gouvernement de Napoléon et se donna plus que jamais aux sciences et aux arts.

« Ses patriotiques idées se ranimèrent en 1814, lorsque Murat entreprit de rétablir l'unité et l'indépendance de l'Italie : il s'associa à cette époque aux sociétés secrètes, travailla avec ardeur contre les étrangers et continua ensuite à faire partie dans les États du pape de l'association des carbonari.

« Soupçonné en 1818 d'avoir pris part à des assemblées secrètes et séditieuses sur la rive gauche du Pô, dans les États de l'empereur d'Autriche, Monari fut incarcéré à Venise et condamné, sur les conclusions de Salvotti, à vingt ans de *carcere duro*.

« Prenant son mal en patience, notre philosophe, résigné parfois et souvent impassible, cherche dans ses livres les consolations et la patience..... Mais ses livres, tout profonds, tout métaphysiques qu'ils soient, ne sauraient inspirer une constance, une abnégation à toute épreuve, et celui dont les discours sont à chaque instant ornés des sentences de Zénon et d'Épictète, celui qui professe et commente les systèmes des stoïciens succombe bien souvent sous le poids du découragement; tandis que le pieux et simple don Marco, dont toute la science se réduit à l'Évangile, sans analyser ni la pensée, ni l'âme, ni la douleur, supporte avec une angélique résignation les peines du présent et trouve dans sa confiance en Dieu la force d'envisager celles de l'avenir..... L'érudite incrédulité du philosophe rend alors les armes à la candide foi du ministre de l'Évangile. Du reste, ces deux hommes, si différens de caractère et de principes, vivent dans la meilleure intelligence, grâce à la tolérance et à l'inaltérable charité de notre don Marco.

« Les deux derniers prisonniers de la colonie vénitienne se nomment Foresti et Bacchiega : le premier était juge dans les environs de Rovigo, le second est un ancien officier de l'armée italienne; tous deux, jeunes encore et doués d'une grande énergie, soutiennent avec vigueur les souffrances de la prison.

« Foresti, dont les talens et le caractère auraient fait honneur à l'Italie si nous eussions été libres, était destiné sous le vice-roi Eugène à parcourir une brillante carrière dans la magistrature; mais, ennemi de l'étranger, il se fit carbonaro en 1815 et fut arrêté comme tel en 1818. Soumis pendant le procès à de cruelles épreuves par Salvotti et par un conseiller aulique envoyé expressément par l'empereur au moment des sentences, il montra une fermeté admirable, et l'on peut affirmer que la

captivité, quelque longue et douloureuse qu'elle puisse être pour lui, n'éteindra jamais dans son cœur son amour pour l'indépendance de l'Italie.

« Barchiega est un brave soldat qui avait gagné ses grades sur le champ de bataille. Dévoué à la cause nationale, il préféra renoncer au métier des armes que de servir sous les Autrichiens. Compromis et arrêté à la même époque que Foresti, il n'a jamais cessé de donner des preuves, soit durant le procès, soit depuis notre arrivée à Spielberg, d'un courage et d'une indépendance de caractère que rien ne saurait altérer. Tels sont tous les condamnés du procès de Venise qui furent envoyés à Spielberg, à l'exception d'un seul dont tu connais la déplorable fin, de ce tant aimé Oroboni, mort victime d'une captivité qui tôt ou tard doit nous conduire tous au tombeau si elle se prolonge seulement quelques années encore!..... Mais qu'il soit fait ainsi que Dieu le veut! puisse-t-il nous accorder la grâce de mourir aussi saintement que l'infortuné Oroboni! »

VI.

Le plan d'études que je suivais avec tant de méthode et de persévérance, les profonds entretiens que j'avais chaque jour avec Confalonieri, les conversations *murales* avec nos voisins de gauche, Borsieri et Castillia; la correspondance toujours plus amicale, plus active avec Pellico et Maroncelli, remplissaient tellement mes journées que le printemps s'était écoulé rapidement.

Tout entier à cette vie intellectuelle où l'esprit et le cœur gagnaient en lumières et en bonté, j'oubliais entièrement le malaise de la prison et j'aurais été tranquille, heureux peut-être, sans la tristesse profonde de mon pauvre Frédéric et les nouvelles souffrances qui commençaient à l'assaillir. Délivré de ses crises nerveuses, qui ne se montraient désormais que de loin en loin, il fut bientôt sujet à des palpitations de cœur, à des douleurs arthritiques qui, le forçant à rester des jours entiers sur son grabat, le privaient du seul soulagement qu'il pût trouver à Spielberg, celui de prendre l'air sur la plate-forme.

Que je souffrais, hélas! de sa douleur, et que j'aurais voulu lui donner cette faculté si précieuse pour le prisonnier de vivre par la pensée dans un monde imaginaire ou de prendre intérêt à des questions purement spéculatives! Mais son esprit était ainsi qu'il lui fallait pour s'occuper avec vigueur et satisfaction une sphère

d'action où les résultats fussent immédiats et positifs : homme d'application plutôt que de théorie, il ne pouvait se voir réduit aux rêveries du cachot sans en éprouver ce mal de regrets et de langueur qui consume et qui tue tout être que Dieu a doué d'un foyer brûlant d'activité et que les hommes ou les circonstances réduisent à la plus complète inaction. Confalonieri était donc le plus à plaindre de tous les prisonniers de Spielberg, parce qu'il n'attendait rien de l'avenir et qu'il ne pouvait comme nous s'adonner avec goût et conviction à des études, à des compositions littéraires, dont l'importance, à nos yeux, était chimérique sans doute, mais qui suffisaient pour alléger nos chaînes et jeter une bienfaisante et lumineuse lueur sur le sombre ciel de notre destinée.

Les jours en se suivant n'apportaient rien, il est vrai, qui pût changer l'uniformité de notre existence; mais cette monotonie avait des charmes, parce qu'elle contrastait avec la vie d'anxiété que nous avions menée quelques mois auparavant et qu'elle nous faisait espérer que nous n'aurions à redouter désormais aucune persécution nouvelle : le malheureux a déjà tant gagné quand il croit n'avoir plus rien à lire dans le livre de ses adversités!

Tonnelli, que nous avions laissé malade à Milan, nous trouva donc bien armés de patience et bien résignés à notre sort à son arrivée à Spielberg, quatre mois après nous. « N'as-tu pas entendu quelque bruit dans la prison de droite? dis-je un jour à Confalonieri. Serait-ce quelque nouveau détenu ou l'un des nôtres qu'on aurait transporté là?..... Voyons, essayons. »

Et je frappai au mur le signal d'usage. D'abord on ne répondit pas ; seulement après quelques minutes j'entendis un coup, puis un autre et enfin un troisième... mais tout cela si lentement qu'il y avait de quoi faire perdre la patience, même à des prisonniers; enfin nous sûmes que

c'était Tonnelli, et nous apprîmes de lui, grâce à notre persistance, que la comtesse devait être partie pour Vienne ; que la sentence des Brescians avait été prononcée, qu'ils avaient été conduits à Laybach, où mon pauvre Rinaldini devait passer deux ans en prison, et Bigoni un an ; que lui-même était arrivé à Spielberg avec deux habitans de Mantoue, Manfredini et Albertini, condamnés à quinze ans de *carcere duro*, que Moretti arriverait bientôt. « Quant aux autres nouvelles, ajouta-t-il, tout ce que j'ai pu savoir, c'est que l'Europe est tranquille et que chacun en Italie s'intéresse au sort des prisonniers de Spielberg, qui seront graciés, on l'espère, lors du prochain voyage de l'empereur à Milan. Mais j'oubliais de vous apprendre la mort du célèbre lord Byron. — Ah! grand Dieu, quelle perte! Et cette mort est-elle bien certaine? — Si certaine que la *Gazette de Milan* l'a dit officiellement et *con gusto*... C'est en Grèce qu'il a succombé. — Pauvre Byron! nous dîmes-nous avec tristesse..... mourir si jeune, dans toute la force de son génie et au moment où son dévouement pour la cause de la Grèce allait racheter les premières erreurs de sa vie!... »

Les nouvelles apportées par Tonnelli devinrent pour nous un sujet de conversations intéressantes qui n'étaient pas encore épuisées lorsque le directeur de Spielberg vint un soir nous annoncer que nous serions conduits le jour suivant auprès d'un ecclésiastique arrivé de Vienne.

Quel était cet ecclésiastique ? Quelle était sa mission et que voulait-il de nous? C'est ce que nous nous demandâmes en nous disant, après maintes et maintes conjectures, que c'était probablement un prêtre destiné à remplacer le père Baptiste, dont Pellico et Maroncelli regrettaient si vivement la perte. Tout est événement dans une prison aussi secrète, aussi mystérieuse que la

nôtre..... L'on concevra donc facilement que l'arrivée de ce nouveau personnage fut pour nous un thème inépuisable de conjectures et de curiosité.

Dès le matin je m'étais mis aux écoutes, et je fus, je l'avoue, aussi joyeux qu'un écolier sortant de la salle d'études quand notre grand Schiller me dit brusquement : « Venez avec moi. » Puis, après avoir ouvert plusieurs guichets avec fracas, il me montra du doigt une dernière porte, à laquelle j'allai frapper par son ordre. « Entrez, » me répondit-on.

J'ouvris donc et je vis assis sur une chaise, au milieu d'une tribune étroite et basse, un prêtre qui se leva à mon approche. « Soyez le bienvenu, *signor Francese...* » Je le saluai respectueusement. « Mettez-vous là, » reprit-il avec bienveillance en me montrant une seconde chaise tout à côté de la sienne. « Votre santé comment se trouve-t-elle du régime de Spielberg? — Pas très-bien, lui répondis-je. — *Gia, gia*, je le conçois; vos seigneuries étaient habituées à des logemens plus vastes, à une meilleure cuisine..... *Poveretto!* je vous plains! Mais Jésus-Christ, le roi du ciel, a été battu de verges, lui, comme un criminel!.... Il est mort sur la croix et il ne l'avait pas mérité; tandis que nous, hommes faibles, il est bien rare que nous ne nous soyons pas attiré les châtimens qu'on nous inflige par quelques graves erreurs. Que nous reste-t il alors pour apaiser la vengeance céleste? Le repentir et la prière!.... C'est ce que j'ai entendu de la bouche même de Sa Majesté sacrée, dans la dernière audience que j'eus l'insigne honneur d'avoir d'elle, deux jours avant mon départ : « Allez, » m'a dit notre grand empereur, « allez soigner les âmes des prisonniers de Spielberg; enseignez-leur notre sainte religion, qu'ils ignorent ou qu'ils ont abandonnée; faites qu'ils se repentent, et un jour viendra que je me sou-

viendrai d'eux. » Alors, tout pénétré de tant de bonté, de tant de miséricorde, je suis parti pour remplir cette importante mission, que Sa Majesté n'a voulu confier qu'à moi..... C'est une grande responsabilité sans doute que j'assume là sur ma tête; mais, Dieu aidant, je m'acquitterai de mes nouveaux devoirs à la satisfaction du magnanime souverain, père de ses peuples, qui a daigné choisir le plus humble, le plus soumis de ses serviteurs, don Stephano Paolowitz, pour en faire, s'il plaît à la divine Providence, l'instrument de votre conversion. »

Pendant cet exorde, débité avec un certain air de dignité apostolique qui contrastait singulièrement avec les manières quelque peu triviales et la prononciation burlesquo-vénitienne du nouvel arrivé, j'observais avec attention celui qu'un empereur de trente-deux millions d'hommes avait choisi lui-même pour venir nous apporter la parole de Dieu : son corps, quoique mal fait, annonçait la force ; sa taille était haute, mais son cou enfoncé dans les épaules et sa tête légèrement inclinée semblaient destinés à atténuer ce qu'il y avait de trop athlétique dans sa stature ; ses cheveux noirs, plats et lisses bordaient un front bas et fuyant qui se terminait tout à coup par deux sourcils fortement marqués; ses yeux, d'un brun foncé, se cachaient sous d'épaisses paupières presque toujours baissées ; ses joues saillantes et fleuries achevaient de donner à sa figure l'image de la santé, mais en même temps la rendaient si nulle d'expression qu'il eût été difficile d'y lire autre chose que la curiosité et une inoffensive vanité mal déguisée sous les dehors d'une monacale modestie. « C'est une grande preuve de confiance que Sa Majesté vous a donnée là, » dis-je après quelques secondes de silence, « et j'en suis personnellement heureux, puisque j'y trouverai la consolation de m'entretenir avec un ministre de l'Évangile, qui

doit comprendre les maux des prisonniers et y compatir. — Certainement, certainement, reprit don Stephano; c'est pour vous soulager que l'empereur m'envoie, c'est pour vous engager à prendre votre mal en patience, et je suis ravi d'être aussi bien accueilli par vous, dont on craignait l'irréligion et la ténacité dans certains principes..... Mais, je le vois, je l'espère, la solitude aura porté conseil..... Vous ne repoussez donc pas mon ministère, comme vous l'avez fait à Milan, et vous consentez à me voir?.... — Sans aucun doute, monsieur l'abbé..... — Et à m'entendre? — Autant de fois que vous voudrez bien me faire demander. — Bravo! bravo! je me l'étais dit avec raison en partant que je trouverais ici des consolations! Allez, allez, tout cela ira..... Sa Majesté sacrée ne veut pas la mort du pécheur. Et votre compagnon, croyez-vous qu'il viendra si je l'appelle? — Lui, monsieur l'abbé? mais avec autant d'empressement que moi. »

La figure de don Stephano exprima le doute. « On m'a pourtant dit partout de si terribles choses contre lui! Sa santé s'est-elle un peu remise? — Il est moins mal qu'à Milan et que pendant notre voyage, mais il souffre encore beaucoup.—*Poveretto!* il se remettra bientôt sans doute. Qu'est-ce que cela en comparaison de la mort, dont vous n'avez été délivrés tous deux que par la miséricordieuse clémence de Sa Majesté?.... Sans cette clémence, *figliuol mio,* vous étiez perdus, car tous voulaient qu'on vous fît périr; mais l'empereur est si bon qu'il a fait taire la raison d'État. Vous m'assurez donc que le comte me verra sans déplaisir? Je craignais d'en être mal reçu, je vous l'avoue; d'après tout ce que l'on dit de sa conduite et de son caractère, je ne pouvais pas m'attendre à de la condescendance. Il est donc redevenu calme et raisonnable? — Confalonieri a été calomnié,

monsieur l'abbé, calomnié auprès de l'empereur par des ennemis bien dangereux ! mais je ne doute pas qu'il ne vous suffise de quelques minutes d'entretien pour vous convaincre que tout ce que l'on a si méchamment accumulé sur sa tête n'est qu'indignes mensonges !.... plût à Dieu que l'empereur en fût instruit..... — Il le sera, *figliuol mio*, il le sera par moi, qui ai désormais mon libre accès auprès de sa personne sacrée ; par moi, qui ne reçois d'instructions que de lui. Allez, retournez dans votre prison, mettez votre confiance en moi et dites au comte que je vais le faire demander dans quelques instans. »

Je retournai en effet près de Confalonieri, auquel je n'avais pas encore entièrement fait part de l'impression que la vue et les paroles de notre nouveau confesseur avaient produite sur moi lorsqu'on vint le chercher pour le mener à l'église. A son retour, nous nous rappelâmes jusqu'à la moindre parole, jusqu'au moindre geste de don Stephano, et nous conclûmes que l'ecclésiastique choisi par l'empereur n'était certainement pas un aigle d'esprit et de savoir, mais qu'il n'y avait rien dans toute sa personne qui pût faire douter de sa bonne foi et de sa bonne volonté : cette opinion fut partagée par nos amis, et il n'y en eut pas un seul parmi nous qui ne fût satisfait d'avoir un moyen sûr de faire connaître au souverain qu'on l'avait trompé sur le caractère et la culpabilité des prisonniers de Spielberg.

Don Stephano voulait, m'avait-il dit, remplir sa mission en conscience ; aussi ne se pressait-il pas, et ce ne fut que plus de quinze jours après ma première visite qu'il me fit appeler pour la seconde fois. « Or çà, » me dit-il après m'avoir demandé comment je me trouvais, « où en sommes-nous, *figliuol mio*, de notre religion ? C'est là notre grande affaire, et c'est sur ce point

capital que nous avons à nous entretenir. Y avez-vous pensé depuis que vous m'avez vu? Je suis persuadé que votre refus à Milan de vous réconcilier avec la sainte Église venait plutôt d'ignorance que de mauvais vouloir, et c'est à cela qu'il faut d'abord porter remède. Voyons, contez-moi longuement toute votre vie, où vous êtes né, où vous avez été élevé, ce que vous avez fait enfin jusqu'au moment de votre arrestation. — Est-ce une confession, monsieur l'abbé, ou un simple récit? Je ne suis point préparé à la première. — Non, non, c'est une causerie de confiance. — Je comprends, monsieur l'abbé; le médecin de l'âme est comme celui du corps, pour qu'il guérisse, il faut qu'il sache d'où le mal peut être venu. »

Don Stephano sourit complaisamment; je m'assis à ses côtés et je commençai. « Je suis né en France dans un château près de Paris, à l'époque du directoire.—*Directoire!* répéta don Stephano; mais c'était encore, je crois, le temps de la révolution. Y avait-il des églises à cette époque? — Elles ne furent ouvertes que quelques années plus tard, par le premier consul. — Mon Dieu! mais alors, êtes-vous bien sûr d'avoir été baptisé? — Autant qu'on peut en être sûr quand c'est une tendre et pieuse mère qui vous l'affirme; mais vous pensez bien, monsieur l'abbé, que je n'ai pu garder aucun souvenir d'une cérémonie qui a eu lieu peu de jours après la naissance. — D'accord..... ce baptême est probable, très-probable, mais il y a du doute, et pour une chose aussi majeure il faut certitude..... Continuez, continuez, *figliuol mio*, je vous écoute. »

Je racontai donc à don Stephano où et comment j'avais reçu mon éducation, ce que j'avais fait en sortant du collége et des mains de mon précepteur, digne ecclésiastique; ma courte vie militaire, mon existence de jeune homme du monde, mon séjour à Genève, ma retraite,

mes études, et j'allais terminer lorsqu'il m'arrêta : « Mais vous avez passé sous silence ce qu'il y a de plus important dans votre vie, puisque c'est la part que vous avez prise aux sociétés secrètes qui vous a conduit au Spielberg. — Je croyais inutile de vous entretenir de choses dont l'importance n'a jamais existé. — Du tout, du tout, mon fils ; c'est dans ces sociétés impies que vous avez perdu les fruits de l'éducation pieuse de votre mère, des sages conseils de votre digne précepteur et de votre sœur; c'est là que vous avez malheureusement appris à méconnaître les droits des souverains légitimes, à renier les vérités de l'Évangile, à fouler aux pieds tout ce que la société a de plus respectable, à proclamer le régicide, l'athéisme et le républicanisme comme bases premières de toute réorganisation sociale! Et cela étant, ne faut-il pas que je connaisse jusqu'où a été le mal, jusqu'où ses funestes maximes ont pénétré dans votre cœur, pour y appliquer le contre-poison et guérir votre pauvre âme malade, gangrénée par le souffle contagieux de ces monstres corrupteurs de la jeunesse, de ces ennemis acharnés de la morale et de la religion?... *Iddio buono!* la seule pensée de ce qui se pratique dans ces infernales réunions de conspirateurs me fait frémir d'horreur et d'indignation. — Ne disait-on pas, monsieur l'abbé, aux premiers temps de l'Église, que les chrétiens commettaient toute espèce de crimes dans leurs assemblées ténébreuses, qu'ils prêchaient la désobéissance aux empereurs, qu'ils méprisaient les lois, appelaient les esclaves à la révolte, et qu'ils égorgeaient des enfans pour célébrer le sacrifice de leurs abominables mystères?.... Peut-être les sociétés secrètes sont-elles calomniées, quant aux faits, autant que le furent jadis les premiers fidèles. »

Don Stephano fit un mouvement de surprise et d'indignation. « C'est donc à dire, reprit-il, que vous compa-

rez les saints préceptes de l'Évangile avec les exécrables principes des carbonari et les vertueux disciples des apôtres avec les satans qui ont juré la perte de tous les honnêtes gens? — Loin de moi toute comparaison odieuse, répondis-je; je voulais seulement en déduire qu'on se trompe étrangement sur ce qui se passe dans le sein des associations politiques. Quant aux opinions outrées de républicanisme et de philosophie soi-disant rationnelle, quant aux excitations à une haine implacable contre toute tête couronnée et aux ridicules sermens de renverser partout et quand même les monarchies, je n'ai aucune difficulté à les rejeter comme étant indignes d'un homme juste et raisonnable. — Dieu soit cent fois, mille fois béni! s'écria don Stephano; c'est un grand pas de fait que d'abjurer ainsi. — Il n'est pas question d'abjuration, monsieur l'abbé, on n'abjure qu'alors qu'on a participé de cœur ou d'esprit à des erreurs, et celles dont nous parlons n'ont jamais pris place dans ma pensée. — Toujours est-il, *figliuol mio*, que vous repoussez toute confraternité avec les jacobins, les buveurs de sang, les régicides?..... — Sans doute. — Hé bien! vous ne devez avoir aucun motif de ne pas me conter ce que vous avez vu et entendu dans ces conciliabules de démons. — Permettez que je ne m'explique pas sur ce point, monsieur l'abbé; si j'ai commis une faute en m'occupant d'affaires politiques, je crois l'avoir expiée par tout ce que j'ai souffert!..... Qu'avais-je fait dans les États autrichiens pour mériter une condamnation à mort? Ai-je conspiré contre la sûreté de l'État avec les sujets de l'empereur? Non, le procès est là pour le prouver. L'exaltation d'un instant, bientôt suivie du *complet abandon* de toute idée, de tout projet hostile au gouvernement d'Italie, méritait-il qu'on m'enfermât à Spielberg pour toute la vie, qu'on m'y soumit à un traitement affreux, pire que la

mort s'il dure seulement quelques années?..... Puis-je croire que l'empereur, s'il eût bien connu cette affaire, aurait sanctionné une telle sentence? Non, monsieur l'abbé, non..... les rois doivent être justes, même dans leur colère, et c'est sur vous que je compte pour faire comprendre à Sa Majesté qu'on l'a indignement trompée sur le jeune Français victime de l'animosité du juge inquisiteur Salvotti. — Oui, oui, je m'en charge, dit don Stephano; c'est mon devoir; mais il serait bon que vous me missiez au fait de ce qui vous est advenu avant votre arrivée en Italie, cela me servirait à convaincre l'empereur..... — Vous le convaincriez bien mieux, monsieur l'abbé, en le suppliant en mon nom de se faire présenter les pièces du procès.—Soit, soit, *figliuol mio;* quand vous me connaîtrez davantage, vous vous confierez à moi comme à un ami, comme à un défenseur; maintenant ne songeons plus qu'à votre instruction religieuse : tenez, voilà un petit livre qui contient de bonnes prières; dans peu de jours nous commencerons notre cours d'instruction; je serai si heureux de pouvoir dire à l'empereur : « Majesté sacrée, ma mission a été bénie par Dieu!... » J'espère qu'à ma prière il daignera vous accorder de pouvoir entendre la messe chaque dimanche; ce sera une grande faveur! — Faveur, monsieur l'abbé, dont ne sont même pas privés les plus grands scélérats renfermés à Spielberg; nous sommes les seuls..... »

Don Stephano leva les yeux au ciel en disant : « Vous êtes bien plus coupables qu'eux, aux yeux du souverain..... Mais il dépendra de vous de désarmer sa colère. »

A quelques jours de là, don Stephano, qui demandait alternativement chacun des prisonniers, me fit appeler pour la troisième fois : sa figure était pensive, ses manières prévenantes et sa voix, lorsqu'il me souhaita le

bonjour, avait quelque chose de bienveillant et d'amical que je n'avais pas encore remarqué jusque-là. « Vous m'avez donné bien à penser, me dit-il, depuis que je vous ai vu..... — Moi, monsieur l'abbé?..... — Oui, cette incertitude sur votre baptême ne m'a pas laissé de repos : c'est si grave pour votre salut! — Mais d'où peut naître pour vous cette incertitude? J'ai fait ma première communion, et l'on n'y aurait pas consenti si l'on n'eût pas été assuré..... — Ce n'est pas une preuve, ce n'est pas une preuve, reprit don Stephano; on passe quelquefois légèrement sur les choses les plus importantes; je suis allé consulter monseigneur l'évêque de Brünn à ce sujet, car c'est pour moi un cas de conscience..... Comment pourrais-je entreprendre avec tranquillité l'édifice de votre conversion s'il péchait par la base? »

Ce mot de conversion méritait une explication et j'allais la demander lorsque don Stephano se hâta d'ajouter : « D'ailleurs, la chose est maintenant si simple qu'elle ne peut souffrir de difficultés ni de vous, *figliuol mio*, ni de personne : je vous baptiserai *sub conditione*, et tout sera parfaitement en ordre; c'est un premier acte de condescendance qui n'engage à rien et que je vous demande d'abord pour vous, ensuite pour moi... Refuseriez-vous votre pauvre mère si elle était là et qu'elle vous dît, les larmes aux yeux : « Mon fils, lorsque je venais de te mettre au monde au prix de tant de souffrances, m'aurais-tu, si Dieu par un miracle t'eût dans tes premières heures de vie accordé la raison, m'aurais-tu refusé sur mon lit de douleur de recevoir sur ton front l'onde salutaire, le signe sacré de la sainte religion de tes pères? Ce que tu aurais fait alors par amour, par reconnaissance pour ta pauvre mère, fais-le aujourd'hui, mon enfant, en mémoire de tout ce qu'elle a souffert en te donnant le jour... qu'aucune fausse honte ne te retienne... prouve,

en consentant à recevoir conditionnellement le divin sacrement du baptême, que tu ne renies pas la croyance de tes pères. »

Quel est l'infortuné, quel est l'homme, même au sein du bonheur, qui ne se sentirait ému, touché jusqu'au fond de l'âme en s'entendant ainsi prier au nom de sa mère?..... Quel est le captif qui n'eût versé des larmes à cet attendrissant souvenir?..... J'en versais, moi, et elles venaient du cœur!... et ne pensant plus qu'à ma mère, à ma sœur, dont les douces images flottaient unies devant mes yeux, je me mis à genoux et je priai longtemps avec ferveur!.....« Vous consentez, n'est-ce pas?» me dit don Stephano en me frappant doucement sur l'épaule.

Je relevai la tête et fis un signe affirmatif. « Ah! quelle joie! quelle bénédiction! s'écria-t-il, c'est une inspiration de Dieu! Je vais tout disposer, *figliuol mio*, pour cette touchante cérémonie..... Allez maintenant, continua-t-il en me serrant affectueusement la main, je vais dire une messe d'actions de grâces..... »

Et appelant le gardien, il me fit reconduire à ma prison.

L'émotion profonde que les paroles de l'ecclésiastique m'avaient causée dans la chapelle se prolongea longtemps encore, et les pensées pieuses que le nom de ma pauvre mère avaient réveillées dans mon âme s'unissant aux touchans souvenirs de ma première enfance, de mes premiers pas dans la vie, je sentis le besoin d'épancher mon cœur dans le sein de l'ami qui était toujours prêt à partager mes regrets et à s'intéresser à tout ce qui me fut cher, à tout ce que je fis pendant le peu d'années que j'avais passées sur la terre..... Je lui contai combien ma mère était bonne et tendre pour son enfant..... comme elle m'apprenait à prier Dieu. Je lui redis aussi comment j'avais appris, dès mes plus jeunes ans, à respecter la

religion, à la connaître, par les leçons, les exemples d'un digne prêtre qu'on avait chargé du soin de m'instruire, et plein d'une fraternelle indulgence, Confalonieri m'écoutait, répétant avec moi que les croyances, que les principes sucés avec le lait d'une mère, développés par les conseils d'un guide pieux et sûr, survivent à tout et se réveillent soudain dans les grandes épreuves de la vie, comme ces plantes vigoureuses qu'on croit avoir détruites parce qu'on en a coupé les branches et la tige, mais qui repoussent plus belles et plus fraîches à la moindre goutte de rosée, au moindre rayon de soleil, qui pénètrent jusqu'à leurs racines.

Tout le jour s'écoula dans ces entretiens, où mon cœur attendri retrouvait si bien les innocentes scènes de l'enfance et les impressions de ces premiers bonheurs qui sont pour l'âme flétrie par les passions et les adversités comme un vivifiant souvenir, comme un avant-goût des pures joies du ciel.

Le charme de ces douces souvenances devint plus vif, plus saisissant encore le lendemain à la vue de ces roses qui embaumaient notre triste plate-forme. Sacrées pour tous, ces fleurs étaient un bien précieux dont nous jouissions comme l'on jouit sur la terre étrangère d'un souvenir de sa patrie! Nul de nous n'aurait osé en détacher une feuille, car c'eût été, selon notre conscience, un acte d'égoïsme fait à notre communauté..... Plus d'une fois en voyant ces roses, je m'étais dit : « C'est la fleur de ma mère... » Et mes yeux se mouillèrent de larmes!... Ce jour-là toutes mes pensées se reportèrent comme par enchantement aux temps et aux lieux où j'en allais cueillir des corbeilles entières pour orner le temple du Seigneur et pour les jeter devant le saint sacrement à la procession de la Fête-Dieu..... « J'avais huit ans, dis-je à Confalonieri, quand l'on me confia aux soins d'un pieux

ecclésiastique qui, par amour des enfans et par vocation, s'était consacré dans ces temps irréligieux à l'éducation de la jeunesse. Il nous instruisait, nous aimait, nous appelait ses enfans, et nous le révérions, nous le chérissions comme un père..... Ah! ce furent de belles années que celles que je passai sous la tutelle de ce fidèle serviteur de l'Évangile, qui nous apprenait à bénir, à célébrer les louanges de Dieu, plutôt encore comme une récompense que comme un devoir!..... Quelle ineffable joie n'éprouvais-je pas en effet quand une conduite sage m'avait mérité d'être choisi par notre père pour parer l'autel des plus belles fleurs!..... Comme je rassemblais avec délices ces roses de Provins, qui ont rendu célèbre la petite ville que nous habitions alors... Ah! mon ami, mon Frédéric, c'était là une angélique vie!..... »

Et le cœur tout rempli de ces riantes images, j'écrivis sur les premiers feuillets de ma Bible ces vers inspirés par la reconnaissance et par le sentiment d'un véritable regret de mes folles années:

Provins, pieux asile où ma jeune pensée
N'était qu'un pur encens, qu'une fraîche rosée
Remontant au Seigneur;
Provins, c'est vers toi seul que mon âme s'élance
Quand je veux du passé respirer une essence
D'amour et de candeur.

Heureux, heureux encor sous cette sombre voûte,
Où le cœur du captif, plein de crainte et de doute,
Tremble devant les cieux,
De pouvoir, en suivant ma stérile carrière,
Trouver à son aurore une douce lumière
Où reposer mes yeux.

Oh! j'étais pur alors, quand, docile au bon prêtre,
J'écoutais avec fruit de notre divin maître

Les préceptes sacrés;
Quand le plus bel espoir, pour ranimer mon zèle,
Était de revêtir à l'heure solennelle
Les habits consacrés.

Je me vois recouvert d'une robe éclatante,
J'entends les chants lointains, je suis la marche lente
Du cortége pieux.....
Une céleste joie anime mon visage,
Et mes traits enfantins repésentent l'image
D'un ange radieux.

O jours de l'innocence! ô momens de délice!
Trop fugitif Éden de mon âme novice,
Qu'êtes-vous devenus?
Un point, une lueur dont la faible apparence
Ne peut percer la nuit de quinze ans d'existence
Écoulés sans vertus!

Si le Dieu que j'invoque, exaucant ma prière,
Provins, me ramenait à la source première
De mon jeune bonheur,
J'irais dans tes jardins choisissant une rose
L'effeuiller à genoux sur la tombe où repose
Le guide de mon cœur!

Au jour fixé par don Stephano, le directeur de Spielberg vint me chercher lui-même pour me mener à l'église. « Mais avant tout, me dit-il, vos chaînes doivent être ôtées; c'est un sacrement de salut et de délivrance que le baptême, et celui qui le reçoit ne saurait entrer les fers aux pieds dans la maison de son libérateur. »

Je fus donc par les ordres du directeur délivré de mes chaînes, puis il me conduisit jusqu'à don Stephano, qui m'attendait dans la tribune ordinaire. « Êtes-vous bien disposé? me demanda-t-il aussitôt. Ne sentez-vous pas

une profonde joie de rentrer ainsi dans le sein de l'Église? C'est une consolation pour tous, et Sa Majesté, à laquelle j'ai communiqué cette heureuse nouvelle, en est profondément touchée, ainsi que toute la cour. »

A peine don Stephano avait-il prononcé ces dernières paroles que la pensée que l'on pouvait me soupçonner en cette circonstance de faiblesse ou d'hypocrisie vint se présenter à mon esprit..... « Monsieur l'abbé, lui dis-je, je vous répète qu'il ne peut y avoir aucun doute sur mon premier baptême. Il me semblerait donc plus sage de ne pas consentir à recevoir ce sacrement. — *Dio santissimo, figliuol mio*, s'écria don Stephano en fronçant les sourcils, que dites-vous là! Ne m'avez-vous pas donné votre parole? Et que penserait-on de vous et de moi si ce que j'ai annoncé avec tant d'empressement à monseigneur n'avait pas lieu? Vous ne pouvez vous rétracter, c'est impossible..... »

Puis il me parla de ma mère, du vieil ami de mon enfance et fit si bien que je consentis à le suivre dans l'église.

A peine en eus-je franchi le seuil que la mort dont j'avais été si miraculeusement sauvé quelques mois auparavant vint se présenter avec force à mon souvenir, et je sentis alors dans mon âme une telle conviction que c'était à Dieu seul que je devais la vie que je m'approchai rapidement de l'autel, que je m'y agenouillai pour y prier, pour y rendre grâces, invinciblement entraîné par un de ces mouvemens de reconnaissance et de foi qui remplissent le cœur, l'échauffent, l'attendrissent et l'élèvent d'un trait jusqu'au vrai repentir, jusqu'à l'adoration d'un Dieu clément et miséricordieux.....

Les yeux fixés sur le signe de notre rédemption, sur cette croix dont je n'avais jamais compris comme en ce moment toute la sublimité, j'invoquai le fils de Marie,

je lui offris mes souffrances et mes chaînes, et je lui dis : « O toi qui es venu racheter le monde, toi qui es descendu des cieux pour consoler ceux qui pleurent en leur apprenant à souffrir, toi qui dis aux faibles : « Je suis votre appui, » aux affligés : « Je suis votre refuge, » aux repentans : « Je suis votre intercesseur, » tourne aujourd'hui, mon Dieu, tes divins regards sur moi, pauvre pécheur, qui implore de ta miséricorde le pardon de mes fautes, la grâce de te connaître et de me soumettre à tes décrets !... »

C'est dans ces heureuses dispositions de croyance et d'espoir en la révélation que j'allai recevoir le baptême conditionnel, que j'entendis avec un pieux recueillement, avec une émotion profonde le prêtre prononcer les paroles sacrées; et c'est avec une conviction qui venait d'en haut, tant elle avait été subite et tant elle était consolante, que je lui répondis « *J'y crois* » lorsqu'il me demanda : « Croyez-vous en Dieu le père tout-puissant ? Croyez-vous en Jésus-Christ, son fils unique, mort pour nous sur la croix ? »

Le lendemain l'on me remit les fers : le corps fut enchaîné, mais l'âme, pieuse et soulagée, était en voie de délivrance... et cette délivrance, œuvre divine, ne dépendait plus de la volonté des hommes.

VII.

Don Stephano nous avait dit la vérité : le dimanche venu, nous entendîmes ouvrir successivement les portes de nos prisons, et nous sortîmes tous dans le corridor à un signal donné. Ce fut un moment de surprise et d'attendrissement, un moment de bonheur que cette réunion inespérée où tous les pauvres prisonniers, heureux de se revoir après tant de mois de séparation, s'embrassaient et pleuraient à la fois... C'était à qui féliciterait Confalonieri, le serrerait dans ses bras, lui donnerait les témoignages les plus vrais de tendresse, de vénération... Tous l'entouraient, et c'est ainsi que nous nous rendîmes à l'église en passant par la plate-forme, où chacun de nous put lire sur la figure des autres les tristes effets de la captivité!..... Bientôt nous arrivâmes dans la tribune grillée que don Stephano nous avait fait connaître et de laquelle nous aperçûmes à gauche, à découvert dans celle de l'orgue, les prisonniers vénitiens, qui nous avaient précédés dans la chapelle. « Voilà mon pauvre Pellico! s'écria Borsieri avec l'accent d'une fraternelle tristesse. O mon Dieu! comme il est changé!... »

Et il m'indiquait ce Silvio que nous aimions tous et dont je désirais tant de connaître les traits.

Jamais figure plus douce, plus mélancolique ne s'était offerte à mes regards, jamais visage n'avait mieux répondu à cette image de candeur et d'angélique bonté que je m'étais formée de celui dont les lettres révélaient

à chaque ligne les adorables qualités... Ce front si pâle et si pur dans ses nobles proportions, ces yeux si pleins de tendresse et d'inspiration, cette bouche au fin sourire, d'où ne sortaient jamais que des paroles de tolérance et d'amour, avaient quelque chose de si touchant, de si résigné que j'aurais voulu m'écrier : « Silvio, c'est bien toi !.... Silvio, je t'aime et donnerais bien des jours de ma vie pour pouvoir te presser sur mon cœur !... »

Oui, ce fut une véritable sympathie que le sentiment que me fit éprouver la vue du célèbre auteur de la *Francesca de Rimini*..... sympathie qu'augmentait encore la profonde pitié qu'inspiraient la maigreur de ses joues, la pâleur de son teint, preuves, hélas! trop certaines des ravages qu'avaient exercés sur son corps déjà si faible les rigueurs d'une trop longue détention.

A genoux près de lui se voyait Maroncelli, son compagnon d'infortune, dont la physionomie intelligente et expressive ne démentait pas l'idée que m'en avait donnée sa spirituelle correspondance : à la vivacité de son regard, à l'animation de ses gestes et de toute sa personne, on sentait qu'il avait résisté et qu'il résisterait longtemps encore, par la verve de son imagination, à l'influence fatale de la prison.

Aimé de Silvio comme il le chérissait lui-même, il était facile de comprendre à leurs mutuels regards qu'ils n'avaient plus qu'une même pensée, qu'un même désir... et que le malheur avait uni leurs âmes de cette union intime, indissoluble que la mort seule peut briser !

Longtemps mes yeux restèrent fixés sur ces deux amis que la Providence réservait encore à tant d'épreuves avant de les rendre à leurs familles, à leur patrie, et ce ne fut qu'après avoir profondément gravé leurs traits dans ma mémoire que je dirigeai mes regards sur les autres captifs.

A son pieux recueillement, au mouvement de ses lèvres, qui murmuraient de ferventes prières, à son air de bonheur, semblable à celui d'un tendre fils rentrant, après un long exil, dans la maison de son père, je reconnus don Marco, dont les beaux yeux, mouillés de larmes, tantôt s'abaissaient dévotement vers l'autel, tantôt s'élevaient vers le ciel, comme pour implorer la grâce de pouvoir une fois encore revêtir les ornemens sacrés et célébrer le sacrifice de la messe. Innocence, bonté naïve, résignation d'ange et foi dans son Dieu, voilà ce que je lisais sur le visage du pauvre prêtre qu'on avait si cruellement enlevé à son évangélique mission..... Voilà ce que j'aurais vainement cherché sur la longue et pâle figure d'un autre prisonnier qui priait aussi avec recueillement non loin de don Marco : ce prisonnier était le juge S...., dont le maintien annonçait une piété profonde, mais dont l'air bigot et les regards furtifs paralysaient en moi l'intérêt et la compassion qu'aurait dû m'inspirer son aspect triste et maladif.

Celui qui venait après lui était un vieillard à longue chevelure blanche, au visage gras et frais encore, malgré ses soixante années d'âge et ses six ans de prison. Son front large et découvert, ses yeux à fleur de tête, sa bouche riante, donnaient à sa physionomie quelque chose de si heureux et de si serein qu'on n'aurait jamais cru, sans l'habit de galérien, qu'il faisait partie des malheureux habitans des cachots de Spielberg..... A le voir, on eût dit, tant sa tête était belle, un de ces anciens sages de la Grèce, toujours calmes dans la douleur, toujours libres par la pensée quand leur corps était dans les fers. Nous nous dîmes : « C'est Monari, sans doute?...» et la suite nous prouva que nous avions deviné juste. « Cet autre aux regards ternes, aux yeux caves, si faible, si courbé malgré sa forte stature, doit être Villa,

me dit Castillia..... *Poveretto !* qui sait combien de mois il a encore à vivre!» Quant aux deux derniers, qui ne pouvaient être que Foresti et Barchiega, nous fûmes rassurés sur leur sort par l'air de force et de résolution empreint sur leur mâle visage.

Le tintement de la cloche, en annonçant que le prêtre allait monter à l'autel, mit fin à nos chuchotemens. La messe fut écoutée en silence, et lorsqu'elle fut terminée, nous reprîmes dans le même ordre le chemin de nos sombres demeures, regrettant tous de nous quitter si vite, mais en répétant pour nous consoler : « A dimanche, amis..... à dimanche! »

Ces réunions hebdomadaires, quelque courte qu'en fût la durée, devinrent pour nous une source de douces et soulageantes distractions; un serrement de mains, quelques mots affectueux, devenaient pour le reste du jour un intéressant sujet de conversations. Riches de pensées et pleins d'espoir que notre cruelle destinée devait avoir un terme, nous étions encore assez forts de courage et d'imagination pour nous entretenir de toute autre chose que de notre déplorable situation et pour sourire même à l'aspect de nos étranges figures sous un pareil accoutrement.

Le dimanche fut donc pour nous, dans ces premiers temps, ce qu'il est pour tous ceux qui travaillent et qui souffrent, une journée de relâche, une nuance dans la monotonie d'une triste existence..... Bientôt même, grâce aux sentimens religieux que la solitude, l'examen ou les souvenirs avaient inspirés à la plupart d'entre nous, le jour du Seigneur fut consacré au recueillement et à la prière, et c'était avec une résignation toujours plus douce et plus affermie que nous sortions de l'église après y avoir pieusement assisté à l'office divin.

Ces prédispositions religieuses, ce retour si naturel

dans notre douloureuse position aux croyances premières, nous firent écouter avec attention les instructions de don Stephano, bien que nous nous fussions promptement aperçus qu'il savait peu de chose et que l'esprit ne suppléait guère chez lui au manque de science : nous lui tenions compte de ses bonnes intentions à notre égard, en lui laissant croire que ses discours et ses exhortations contribueraient à faire entrer dans notre cœur des convictions que le malheur seul et de pieuses souvenances y avaient réveillées..... Souvent en l'entendant nous faire le catéchisme comme à des enfans, nous nous sentions prêts à sourire, mais nous réprimions aussitôt ce signe de pitié, en pensant qu'il n'est pas donné à tous d'annoncer la parole de Dieu avec l'éloquence et l'autorité d'un apôtre, et qu'en matière de foi, c'était le fond et non la forme qu'il fallait envisager.

Don Stephano eut donc lieu d'être content des prisonniers d'État pendant sa première et longue station à Spielberg : on l'écoutait, on se montrait docile à ses paroles, convaincu par ses argumens ; on s'en remettait à lui du soin d'améliorer le régime de la prison et d'éclairer l'empereur, et il nous disait : « Plus je vous connais et plus je me persuade que l'on vous a nui dans l'esprit de Sa Majesté, mais fiez-vous à moi... Je rendrai si bon compte de votre conduite que toutes ses préventions disparaîtront. »

Lorsque le temps fut venu de remplir mes devoirs religieux, loin de refuser, comme à Milan, de rentrer dans le sein de l'Église, je me sentis porté de cœur et de conviction à revenir aux pieuses pratiques d'un culte dont ma mère et ma sœur m'avaient donné de si touchans exemples ; ma conversion fut encore leur ouvrage, parce qu'elle s'opéra, non par l'esprit ou par l'analyse, mais par un sentiment de reconnaissance et par un besoin

irrésistible d'adorer le même Dieu, de réciter les mêmes prières que celles qui m'avaient tant de fois prouvé qu'on pouvait tout surmonter, tout adoucir en ce monde quand on répète avec l'apôtre : « *Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux, parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment* [1]. »

J'éprouvais d'ailleurs tant de consolations du changement opéré dans mes idées religieuses que je m'applaudissais chaque jour d'avoir fait taire les sophismes du doute et la rébellion de l'orgueil pour n'écouter que la voix de ma conscience, qui me disait : « Crois en paix à l'Évangile, parce que là seulement est la vérité première et éternelle, parce que là seulement tu peux trouver la foi que rien n'altère ; tu peux aimer, tu peux souffrir avec le consolant espoir que ta résignation et tes actes de charité te seront comptés dans un meilleur monde ! »

Quoique j'eusse absolument refusé de m'expliquer sur ce qui avait rapport à la politique, en soutenant que cela ne devait entrer pour rien dans mes conférences religieuses, je n'en vivais pas moins dans la meilleure intelligence avec don Stephano; satisfait de ma conduite, il me plaignait d'avoir été si cruellement éprouvé, si sévèrement puni pour l'erreur d'un moment, et il me promettait de faire valoir en ma faveur auprès de l'empereur la circonstance résultant du procès, que je n'avais conspiré en Lombardie avec *aucun de ses sujets italiens*. « Soyez tranquille, me dit-il en nous faisant ses adieux après quelques mois de séjour à Spielberg ; maintenant que vous êtes réconcilié avec Dieu, il est de mon devoir de vous réconcilier avec les hommes, et j'espère y réussir en vous faisant connaître de vive voix à notre gra-

[1] Épître de saint Jacques, ch. 1er, v. 13.

cieux souverain, qui, comme le Tout-Puissant, dont il est l'image et le représentant sur la terre, ne veut pas, je vous l'ai dit, la mort du pécheur, mais son repentir et son salut. Patience donc, *figliuol mio*... espérez. »

C'est ainsi que je me séparai de don Stephano, qui retournait à Vienne pour finir son hiver, tandis que je rentrais dans ma triste cellule, où je trouvais l'obscurité, la misère et mon bien-aimé Frédéric, dont les souffrances augmentaient avec la rigueur de la saison.

Nos rosiers de la plate-forme avaient depuis longtemps perdu leurs feuilles, les jours s'étaient raccourcis, l'hiver était venu, et avec lui tout ce qui rendait notre captivité plus dure, plus douloureuse encore : le crépuscule des journées, les nuits si longues, le froid si vif qu'il nous empêchait de renouveler l'air de notre prison ou d'aller à la promenade sans nous exposer à revenir glacés, perclus pour le reste du jour..... Car nos vêtemens étaient les mêmes pour les chaleurs de la canicule comme pour les douze ou quinze degrés de froid et même davantage qu'on éprouve habituellement dans le climat de la Moravie. Une veste d'un drap léger, aminci par l'usure, un pantalon en lambeaux, déchiré par les chaînes et raccommodé avec des haillons, voilà ce que nous avions sur le corps pour nous défendre de la bise et des frimas : aussi m'arriva-t-il maintes fois, malgré la précipitation de ma marche, de me sentir, après quelques minutes, tellement saisi, pénétré par le froid que la respiration me manquait tout à coup, que le sang refluait au cœur et que mes jambes faibles et engourdies pouvaient à peine me soutenir jusqu'à la prison ; et pourtant je revenais le lendemain, parce que j'avais un insatiable besoin de voir la voûte du ciel au lieu de ma voûte de pierre, et que mes pensées étaient languissantes, mes études délaissées quand je n'avais pas échangé

l'épaisse atmosphère de nos étroites et basses demeures pour l'air vif et pur de la plate-forme.

Que de fois n'ai-je pas persisté, au risque de devenir malade, à rester à la promenade quand la neige tombait à gros flocons et que le vent soufflait avec violence. « Vous vous ferez mourir, me disait d'une voix suppliante le compatissant Krall..... rentrez, rentrez..... » Mais je demeurais : Confalonieri lui-même, malgré ses douleurs et sa faiblesse, malgré toutes mes prières, essayait d'affronter comme moi l'hiver et ses rigueurs ; mais quelques minutes à peine s'étaient écoulées qu'il rentrait pour ne plus quitter son lit pendant des semaines entières.....

Hélas ! je le voyais s'affaiblir chaque jour davantage sans pouvoir le secourir, sans que toute la gaîté de mon caractère, que j'appelais à mon aide, pût le tirer de la sombre mélancolie où le jetait le souvenir de sa Thérèse ! « Je ne la reverrai plus, répondait-il à mes encouragemens ; je succomberai, je le sens, aux durs traitemens qu'on nous impose... Pauvre Thérèse ! pauvre ange !... »

Et il me faisait signe de ne plus continuer un discours qui lui déchirait le cœur... Alors je lui prenais la main et lui disais pour dernières paroles : « Dieu vous réunira... — Dans une autre vie ! » répétait-il avec un profond soupir... Et nous nous embrassions en silence.

Ce pressentiment funeste, comment aurais-je pu le combattre en voyant combien le dépérissement de la santé de mon ami allait croissant ! N'éprouvais-je pas moi-même les tristes effets de la privation de nourriture ! Ne m'apercevais-je pas chaque jour de la diminution de mes forces ! Bien que mon esprit fût occupé, que les heures, grâce à l'étude, s'écoulassent avec rapidité, que mon cœur se sentît plein de vie, ne m'arrivait-il pas d'éprouver de ces faiblesses, résultat de l'inanition, faiblesses

qui laissent en proie au découragement et à la tristesse!... Et si je doutais, moi si jeune et si fort, de pouvoir résister à des années d'une semblable vie, comment aurais-je pu espérer qu'un pauvre être déjà miné par les maladies pût soutenir longtemps cette mortelle épreuve!... Non, je ne l'espérais pas, et la conviction de sa perte prochaine était si profondément dans mon âme que j'appuyais de toutes mes forces les projets d'évasion, hélas! bien chimériques alors, dont nous commencions à nous entretenir, en voyant combien Schiller, le porte-clefs, nous montrait, au milieu de ses brusqueries, d'intérêt et de compassion.

Soit que notre condamnation à perpétuité eût excité sa pitié, soit qu'il fût frappé du triste état de Confalonieri et de son admirable patience, il nous plaignait, nous répétait souvent : « *Es wird besser seyn* (cela ira mieux.....) » et nous arrivait de temps en temps avec une gamelle de pommes de terre cachée sous sa capote, en me disant : « Je suis sûr que vous avez faim, prenez et mangez. »

Je prenais, je le remerciais de cœur, et touché d'une charité à laquelle je dus plus d'une fois, ainsi qu'aux libéralités de Krall, de ne pas endurer la faim, je me disais : « Qui sait si Dieu ne destine pas ces hommes dont l'écorce est si rude et dont l'âme est si bonne à être pour nous des instrumens de délivrance?... » Ce n'était qu'une lueur de liberté bien incertaine, mais elle suffisait quelquefois pour ranimer mon infortuné Frédéric, et c'était un bien inappréciable pour les deux prisonniers.

L'hiver de 1824 à 1825 fut fort rigoureux ; tous en eurent à souffrir, mais surtout Pellico, dont les précieuses lettres devenaient plus rares à mesure que ses forces s'épuisaient ; nous eûmes même pendant quelques jours des craintes sérieuses sur sa vie. Alors il y eut parmi

tous les captifs une tristesse, un deuil, qui firent place à la satisfaction la plus vive quand nous apprîmes qu'il était mieux et que nous reçûmes quelques lignes de sa main..... Ce fut là un moment de bonheur qui nous fit dire que Spielberg avait aussi ses joies !... C'est que nous l'aimions tant, cet angélique Silvio, que sa perte eût été pour nous irréparable ! C'est que sa pieuse correspondance était pour Frédéric, qui avait épuisé la ressource de la lecture, un sujet constant des plus doux épanchemens et des réflexions les plus profondes ; c'est enfin que nous apprenions de plus en plus en le lisant combien la patience et la résignation qui viennent de la croyance en Jésus-Christ et de la foi en ses promesses restent inébranlables sous le coup des plus affreux malheurs et de la mort même !

Plût à Dieu que l'infortuné colonel Moretti, qui venait d'arriver tout récemment à Spielberg et qu'on avait mis dans la prison contiguë à la nôtre, eût eu cette religieuse patience qui soutient et fortifie l'âme ! car il ne ne serait pas tombé dans des accès d'exaltation qui nous faisaient craindre pour sa tête. Torturé par Salvotti jusqu'au dernier jour de la sentence, il avait résisté pendant deux ans à toutes les épreuves : rien ne put le faire dévier du système de mystère et de dénégation qu'il avait adopté, ni les dépositions de ses coaccusés ni les mensonges ni les menaces de l'inquisiteur.....

Lorsque, furieux de ne pouvoir lui appliquer la peine de mort, Salvotti se plaisait à lui dire après la lecture de son arrêt : « Vous n'êtes condamné qu'à quinze ans de *carcere duro*, il est vrai, mais vous avez soixante ans, vous êtes vieux, et Spielberg sera pour vous la sépulture éternelle, » le pauvre colonel disait encore, en maîtrisant à peine sa juste colère : Je suis innocent. »

Devant la commission et sur le pilori, il protestait

contre l'iniquité de sa sentence, et sa dernière parole au commissaire de police qui l'avait accompagné jusqu'à Spielberg et qui l'exhortait à espérer dans la clémence impériale avait été : « Je ne demande pas grâce, mais justice. »

La tension d'esprit dans laquelle l'avaient constamment tenu les instances et les embûches de Salvotti, jointe à la solitude où il avait vécu depuis le moment de son arrestation, lui avait causé une telle surexcitation mentale qu'un complet isolement, dans les premiers instans de son séjour à Spielberg, aurait pu lui devenir funeste.

Aussi se crut-il sauvé quand il nous entendit battre au mur et qu'il apprit qu'il était près de nous.

« Ah ! mes amis, nous disait-il, ce voisinage me rend la vie ! C'est mon bon ange qui m'envoie cette consolation... Il y a si longtemps que je n'ai pu parler à cœur ouvert et que je n'entends que d'odieuses paroles ! Les misérables ! Si vous saviez tout ce qu'ils m'ont fait souffrir pour me faire avouer ! quels moyens ils ont employé pour me faire plier à leurs volontés !.... Ce Salvotti !..... son nom seul me donne une fièvre de rage ! Comme un vampire, il aurait voulu sucer mon sang et le vôtre !..... Et cet homme est comblé des faveurs de l'empereur, et les Italiens tremblent devant lui !... »

Nous demandâmes à Moretti des nouvelles de sa santé. « Elle est bien faible, nous répondit-il ; parfois même je sens la vie qui m'échappe..... Mais je veux vivre, je le veux, pour aller apprendre à Salvotti qu'on ne foule pas impunément aux pieds les lois les plus sacrées de la justice et de l'honneur ! Le bonheur de vous avoir retrouvés ranime mon courage, c'est un présage pour moi que je survivrai à mes quinze ans de fers, que je reverrai encore notre Italie..... »

«Oui, tu la reverras», lui répétions-nous à l'envi, et chaque jour nous l'appelions au mur, nous lui parlions de son procès, de sa première captivité, de ses compagnons; nous eûmes bientôt la consolation de voir que, grâce à ces diversions, sa tête se calmait peu à peu et que son cœur ulcéré éprouvait quelques soulagemens.

Rien n'aurait pu me faire mieux connaître la constante bonté, le dévouement de Confalonieri, que sa conduite en cette circonstance envers le colonel Moretti. Quoique toujours malade et pouvant à peine se soutenir, il passait journellement des heures entières debout, la tête appuyée contre la muraille, suivant sans relâche des conversations fatigantes, dans le seul espoir de donner quelques distractions à notre malheureux compagnon. Si je lui observais qu'il épuisait ses forces, si je le suppliais parfois de terminer un entretien qui durait depuis longtemps, il me répondait : « La légère souffrance que cette fatigue me cause peut-elle se comparer au bien que doit en éprouver le pauvre Moretti? Comment voudrais-tu, mon enfant, que je résistasse au plaisir d'être encore bon à quelque chose?..... Ne suis-je pas trop heureux, dis-le-moi, de pouvoir alléger les ennuis d'un homme dont la destinée est si à plaindre?..... Ah! plût au ciel que je pusse ainsi contribuer à soulager les maux de tous ceux qui souffrent autour de moi! je ne me croirais plus abandonné de Dieu! Crois-le bien, mon ami, celui-là seulement est arrivé au comble des misères qui n'a plus ni larmes à essuyer, ni espoir à donner, ni joie aucune à faire naître sur la terre! »

Que pouvais-je répondre à ces touchantes paroles, si ce n'est : « Continue, continue..... et bénie soit la Providence, qui me donne chaque jour en toi la consolante preuve que l'homme est grand partout, et tou-

jours par le cœur, bien plus encore que par l'esprit! »

Grâce à cette charitable influence de Confalonieri, le colonel se remettait progressivement : ses idées devenaient plus nettes, ses opinions plus modérées, ses haines moins ardentes ; le calme renaissait dans son âme, et lui-même se félicitait de cet heureux changement quand une circonstance inattendue vint détruire tout à coup les fruits de plusieurs mois de tranquillité et de communications intimes : cette circonstance n'était rien autre que le retour de don Stephano.

Nous avions, un à un, passé les longs mois d'hiver ; Pâques approchait. L'envoyé de l'empereur vint donc, et l'un de ses premiers soins fut d'appeler Moretti, qu'il n'avait pas encore vu. Leurs entretiens se suivirent fréquemment, sans discussion d'abord et sans fâcheux résultats ; mais bientôt cette bonne intelligence fit place aux altercations les plus vives, et le colonel, qui nous tenait au courant de chaque conférence, nous dit enfin un jour : « Cet homme, je m'y connais, n'est qu'un Judas sous l'habit d'un prêtre. Croiriez-vous qu'avant toute chose il soutient que je suis coupable et me déclare que jamais il ne m'entretiendra de mes devoirs religieux si je n'avoue d'abord que j'ai conspiré contre l'empereur et que ma sentence a été juste..... Vainement en ai-je appelé à sa tolérance, à sa justice ; vainement l'ai-je supplié d'entendre ma justification : il insiste et me dit que je suis bien heureux de n'être point mort sur un échafaud..... Puis il ajoute que je périrai au Spielberg si je ne courbe pas la tête, si je ne cherche pas à mériter par mon repentir quelque adoucissement à mes peines..... Est-ce là remplir la mission de paix et de réconciliation d'un ministre de l'Évangile, et devais-je trouver dans un ecclésiastique le digne pendant de cet exécrable Salvotti?..... Je le vois, ils conspirent tous con-

tre moi, et je suis destiné à succomber sous leurs persécutions.»

Je fis tous mes efforts pour apaiser Moretti, pour lui persuader qu'il s'était trompé peut-être; mais son irritation allait croissant à chaque entrevue, et il me répétait : « Don Stephano, j'en ai la certitude, est l'agent de l'empereur, à qui tous les moyens sont bons pour parvenir à son but..... Je le connais de longue date..... Défie-toi de cet homme noir, qui n'est pas l'apôtre du Christ, mais l'envoyé de Belzébut... C'est par lui que nous viendront tous nos maux, c'est par lui et à cause de lui que je laisserai mes os à Spielberg..... »

Depuis ce moment *l'homme noir* devint l'idée fixe de l'infortuné Moretti, dont la tête s'exalta plus que jamais et qui s'écriait souvent : « Comment en réchapperai-je, puisque le démon envoie successivement contre moi ses suppôts les plus méchans!..... »

A mon tour je vis don Stephano : « J'ai rendu bon compte de vous à Sa Majesté, me dit-il aussitôt; elle est fort satisfaite de votre conduite, mais elle prétend cependant que vous n'êtes pas tout à fait converti, puisque vous n'avez pas voulu révéler tout ce que vous savez des sociétés secrètes et de leurs abominables complots. Écoutez-moi, *figliuol mio*, si vous voulez que nous soyons bons amis, il faut vous montrer sincère, car sans cela comment voulez-vous que je réussisse à détruire dans l'esprit de notre pieux empereur les préventions que Salvotti a fait naître contre vous? D'autant plus que Sa Majesté, allant en Italie dans quelques semaines, ne manquera pas de donner des audiences à cet inquisiteur. J'ai déjà fait beaucoup pour vous, n'en doutez pas; notre auguste souverain était à mon départ dans les dispositions les plus favorables, mais pour agir efficacement en votre faveur, il me faudrait un gage irréfra-

gable de votre repentir..... Vous entendez bien que pour contre-balancer l'effet que produiront les paroles du conseiller Salvotti, il faut autre chose que des protestations..... vous me comprenez sans doute? Je suis un peu mieux au fait aujourd'hui que je ne l'étais à mon premier voyage..... Vous savez beaucoup de choses, dites-les-moi, et tout ira bien, car on parle d'amnistie, de grâces que l'empereur doit accorder en Italie. »

Péniblement surpris de ces inquisitoriales instances, qui convenaient plutôt à quelque conseiller aulique qu'à un ministre de Jésus-Christ, je répondis en deux mots à don Stephano Paolowitz que je lui protestais pour la seconde fois que je n'avais rien fait en Lombardie contre la sûreté de l'État. « Mais ce que vous avez fait à l'étranger, *figliuol mio*, peut importer à Sa Majesté, ou plutôt elle ne verrait dans votre franchise qu'un acte de soumission..... Pensez-y..... — Je ne puis rien ajouter à ce que j'ai déjà dit sur ce point, monsieur l'abbé. »

Il voulut insister, mais je gardais le silence, et force lui fut de se renfermer dans les bornes de son ministère.

Cependant il m'était facile de voir que don Stephano s'attendait à un autre résultat, car il s'arrêtait souvent au milieu d'une exhortation pour s'écrier : « C'est inouï! c'est incroyable!..... On m'a pourtant bien prouvé à Vienne..... Mais vous vous perdez, mon fils, vous vous perdez par votre aveuglement, votre obstination..... Ces fers que vous avez aux pieds, ces habits de galérien, vous les garderez longtemps encore, toujours peut-être! tandis que..... — Ne m'avez-vous pas dit, monsieur l'abbé, que celui qui est mort pour nous sur la croix était le Dieu de l'infortune, de la souffrance et qu'il me tiendrait compte de mes maux si je les suppor-

tais avec patience? — Sans doute, sans doute... mais notre Sauveur n'exige pas que nous nous sacrifiions inutilement..... c'est contraire aux lois de la Providence..... A votre place je serais plus sage. — A ma place, monsieur l'abbé, vous gémiriez comme moi sur les préventions fatales qu'on a fait naître dans l'esprit du souverain, et vous vous en remettriez au père que nous avons au ciel du soin d'éclairer un jour et de toucher le cœur du puissant monarque dont le trône est trop élevé, le cœur trop rempli des intérêts de trente-deux millions d'hommes pour qu'il daigne s'occuper de nous. Il ne doit plus songer aux prisonniers d'Etat, dès que les lois ont prononcé sur leur sort, que pour leur faire sentir les bienfaisans effets de sa clémence. »

La figure de don Stephano se colora légèrement, ses yeux se fixèrent sur moi avec l'expression d'une vanité blessée, puis il me dit de cet air d'importance d'un homme qui veut donner du poids à ses paroles : « L'esprit de Sa Majesté est assez vaste et son cœur assez grand pour s'occuper particulièrement du sort de quelques brebis égarées de son innombrable troupeau ; je vous répète d'ailleurs que l'empereur, dans sa bonté infinie, s'est réservé tout ce qui concerne les prisonniers de Spielberg, et que nul n'oserait, même le prince de Metternich, se mêler de ces affaires-là..... Je le sais mieux que personne, puisque Sa Majesté, dans sa dernière entrevue, a daigné me dire de nouveau : « C'est avec moi seul, entendez-vous bien, que vous aurez affaire. » Et pour preuves, ajouta don Stephano, entraîné par le désir de me convaincre et de se vanter, pour preuves, c'est que j'ai reçu l'ordre, de la bouche même de notre auguste souverain, de lui adresser directement pendant son voyage en Italie les rapports qu'il m'a

chargé de lui faire sur chacun des prisonniers de Spielberg. »

En prononçant ces paroles, don Stephano se rengorgea, fit un instant de silence, puis il dit : « Eh bien !... vous le voyez, votre sort dépend un peu de moi. — Je vois, lui répondis-je, qu'en accordant ainsi toute confiance à un serviteur du Dieu des miséricordes, l'empereur a voulu nous donner la consolante garantie que l'indulgence et la bonté trouveraient seules désormais accès auprès de son cœur..... — Certainement, certainement, c'est ainsi qu'il faut l'entendre ; mais il est dit cependant que le pasteur ne peut opérer seul le salut du pécheur..... Allez maintenant, retournez près de votre compagnon, contre lequel Sa Majesté est bien autrement prévenue qu'elle ne saurait l'être contre vous. »

Sans adopter entièrement les opinions exagérées du colonel Moretti sur la conduite et le caractère de don Paolowitz, nous dûmes néanmoins nous convaincre, à notre grande douleur, que le salut des âmes, ce premier devoir, cet unique but d'un confesseur plein de foi et de charité, était subordonné chez lui au devoir de plaire au souverain qui l'avait envoyé près de nous. De jour en jour nous vîmes plus distinctement que l'impériale volonté passait avant tout dans son esprit et que nous avions à craindre, quelque irréprochable que fût d'ailleurs notre conduite, de nous voir exposés de sa part à des animosités qui croîtraient à mesure des exigences mêmes de l'empereur.

Déjà don Stephano, fort peu habile dans l'art de dissimuler ses intentions et ses projets, nous laissait entrevoir, par ses continuelles demandes, par ses investigations sur le régime intérieur de nos prisons, sur nos occupations, sur nos mutuelles relations, qu'il ne voulait pas limiter ses rapports à l'empereur aux choses pure-

ment spirituelles, et dès lors il nous fallut renoncer à l'espoir de trouver près de lui ces consolations toujours si efficaces pour les malheureux quand elles sont inspirées par la foi, l'amour et la charité..... Et nous dîmes avec le prophète : « *C'est en Dieu seul que nous plaçons notre espérance, et c'est lui seul que nous servons.* »

VIII.

Le voyage de l'empereur à Milan, que nous avions appris par don Paolowitz, avait fait naître bien des espérances parmi les parens et les amis des malheureux condamnés de Spielberg et de Laybach. Chacun d'eux en effet, en apprenant que le souverain se décidait enfin à visiter la ville où tant de familles étaient en deuil, s'était dit : « S'il vient, c'est pour accorder des grâces... » et cette heureuse nouvelle, volant en Italie de bouche en bouche, répandit partout la confiance et la joie. L'on était dans l'attente d'une amnistie dont l'espoir arriva jusqu'en France.

Mon père, trop malade pour quitter Paris et dans un état trop grave pour que mon frère pût l'abandonner, se confia à ma sœur du soin de tout tenter pour lui rendre son fils et aller à Milan implorer l'empereur lui-même... « Partez, ma fille, lui dit-il, faites tout pour rendre à la vie notre malheureux enfant, que je reverrai bientôt, que je presserai sur mon cœur après l'avoir tant pleuré!... »

Elle partit donc, ma pauvre sœur, et, l'âme remplie d'heureux présages, elle commençait ainsi la touchante relation de ce nouveau voyage.

« *Villeneuve-le-Roi*, 28 *avril* 1825. — Puisse Dieu bénir le voyage que j'entreprends aujourd'hui par l'ordre d'un père malheureux, qui me confie le soin d'aller à Milan pour implorer de l'empereur la grâce de notre prisonnier!... Noble et sainte mission, dont je me

rendrai digne! Je pars avec ma fille et notre chère Joséphine, qui veut cette fois encore partager toutes mes fatigues ; un domestique intelligent me donne toute tranquillité sur les périls d'une longue route, et je m'éloigne avec le cœur plein d'espérance!....

« J'avais le cœur plein de larmes en embrassant ce matin mon mari et mon beau-père, en leur disant que je ferais tout pour répondre à la confiance qu'ils placent en moi... Les chevaux sont arrivés, et je me suis hâtée de monter en voiture pour abréger des adieux trop pénibles. Le postillon a passé près des tours Notre-Dame au moment où le soleil les éclairait..... Il me sembla qu'il en sortait un rayon qui devait m'éclairer et me guider pendant mon long voyage!... « Vois-tu, ma fille? ai-je dit à ma Louise en lui montrant la cathédrale... — Oui, maman... c'est là que le bon archevêque prie pour nous... Mon oncle nous sera rendu! »

« *Genève*, 1^er^ *mai.* — C'est du fond du cœur que j'ai rendu grâce à Dieu en apercevant cette ville et que je l'ai saluée comme ayant été le lieu où mon pauvre frère a commencé une existence si nouvelle et si digne d'estime que l'excès même de son malheur ne laisse rien aux regrets du passé.

« Après avoir longtemps parcouru la ville et ses promenades, nous nous trouvâmes dans une rue dont le nom me frappa : c'était celle où mon frère a demeuré trois ans chez une marchande de petites poteries et de gâteaux, une dame Metton, de laquelle il a été comblé de soins. Je vis bientôt la modeste boutique, où nous entrâmes en demandant des pâtisseries, et tandis que la bonne femme s'apprêtait à nous servir, je lui dis : « N'est-ce pas vous, madame, qui avez logé un jeune Français? »

« J'avais à peine achevé ces mots que M^me^ Metton,

fondant en larmes et joignant les mains, s'écria : « Bon Dieu! madame, pourriez-vous me donner de ses nouvelles? — Eh! oui, sans doute... — Ah! chère dame, je devine que vous êtes sa sœur..... »

« Et sur ma réponse affirmative, elle ajouta aussitôt : « Laissez-moi vous conduire dans la chambre où cet excellent jeune homme a demeuré si longtemps... »

« Mme Metton marchait en avant et nous fit monter un escalier si obscur et si étroit que nous ne pouvions croire qu'il menait à un appartement. Joséphine sanglotait et me dit à voix basse : « Pauvre Alexandre! Ah! si mon père voyait cela! »

« Nous entrâmes enfin dans une chambre propre, mais si modeste en tous points que je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Comment! c'était ici!... »

« Mme Metton nous fit asseoir, et tout en pleurant bien fort elle nous dit : « Pauvre jeune homme! c'est là qu'il travaillait douze et quatorze heures par jour!... se refusant tout! Une conduite si exemplaire, tant de bonté!... Ah! pourquoi ne suis-je qu'une pauvre femme! Que je voudrais être une grande dame bien spirituelle, afin d'aller prier pour lui cet empereur d'Autriche!... — J'y vais, ma bonne madame Metton..... »

« Alors il me fallut recevoir une foule de bénédictions et promettre qu'au retour, à mon passage à Genève, je viendrais lui donner des nouvelles de mon voyage.

« *Simplon, vendredi 6 mai.* — Nous sommes parvenus à la chute du jour sur la cime du Simplon, l'une des plus hautes montagnes des Alpes et l'une des plus admirables; on a peine à comprendre comment le génie des hommes a pu se frayer un passage au milieu de ces rochers qui se perdent dans les nuages. Combien la vue de ces bouleversemens de la nature élève l'âme et les pensées vers Dieu!.. Qu'il y a de bonheur à se mettre sous

sa divine protection pour *ne rien craindre et tout espérer* lorsque la vue d'une nature pleine de sa toute-puissance vous révèle à chaque instant qu'il est tout et que vous n'êtes rien sans lui!

« *Milan*, *dimanche* 8 *mai*. — Nous sommes à la fin de notre longue route, et je me demande si ce n'est point un songe! Qui m'eût dit que je serais revenue dans ce lieu témoin de tant de larmes, de tant de souffrances!... Nous avons couché à huit lieues de Milan, et ce matin nous nous sommes arrêtées dans un beau village pour y entendre la messe... J'y suis restée saisie et pénétrée en lisant l'Évangile du jour : « *Tout ce que vous demanderez dans la prière vous sera accordé...* » Avec quelle confiance mon cœur a recueilli ces précieuses paroles!... arrivée au terme de mon voyage, ne semblent-elles pas m'annoncer que Dieu le bénira!

« *Mardi* 10 *mai*. — Je suis allée ce matin faire une visite à notre ambassadeur, M. de Caraman, toujours admirablement bon pour moi, et à M. le comte Pactha. J'ai été introduite dans ce petit salon que je ne connais que trop! je me suis assise sur le même canapé où j'ai appris la condamnation de mon pauvre frère et la commutation de sa peine de mort!... Que d'émotions déchirantes éprouvées là!... Mon cœur se les rappelait toutes, et pourtant il n'a laissé échapper ni plaintes ni murmures!..... Que la volonté de Dieu s'accomplisse en tous points!

« M. Pactha m'a reçue avec cette bonté, cet intérêt auquel il m'a si bien accoutumée; il m'a donné toute l'assurance de la bonne santé d'Alexandre, a fort approuvé mon voyage en me laissant entrevoir quelque espoir de succès.

« Je suis allée ensuite chez le gouverneur militaire de la Lombardie, le général comte Bubna, que je ne con-

naissais pas, mais pour lequel j'avais de pressantes lettres de recommandation ; n'ayant pu être admise, j'ai remis mes dépêches à son valet de chambre. J'étais à peine rentrée chez moi qu'un aide de camp du général se présentait en son nom pour s'excuser de ne m'avoir pas reçue et demander la permission de venir lui-même me voir le lendemain.

« L'empereur et l'impératrice ont fait ce soir à six heures une entrée solennelle et brillante. On m'a déjà tant répété que les dispositions de l'empereur pour accorder des grâces dépendront beaucoup de l'accueil qui lui sera fait que j'ai voulu en être le témoin caché.

« Renfermées toutes trois dans une petite chambre du palais Saporiti, sur le cours de *Porta orientale*, nous avons vu le couple impérial dans un carrosse de gala traîné par huit chevaux et surmonté de la couronne. La voiture était tout en glaces, et quoiqu'elles fussent fermées, on distinguait parfaitement l'empereur et l'impératrice... En voyant cette angélique femme, à laquelle Teresa et moi devons tant, mes yeux se sont remplis de larmes !... puis mon cœur a battu violemment en apercevant l'empereur, tandis que mes lèvres murmuraient tout bas : « C'est de la volonté de ce vieillard que dépend l'existence de mon pauvre frère !... c'est entre ses mains puissantes que reposent et notre bonheur à tous et celui de tant d'autres infortunés !... » Mes pleurs coulèrent alors, et, dominée par cette pensée, je ne vis plus rien de ce qui se passait autour de moi !

« *Mercredi* 11 *mai*. — J'ai causé longuement ce matin avec le général Bubna, qui m'a comblée de marques d'intérêt ; il espère peu pour Confalonieri ; mais si l'empereur en croyait ses avis, tous seraient graciés.

« Je me sentais ranimée par cette espérance lorsqu'on m'a toute découragée en me disant que l'oncle de Con-

falonieri, qui faisait hier partie de la députation de la ville présentée à l'empereur, lui a demandé la grâce de son neveu..... L'empereur a d'abord paru irrité, puis il a répondu qu'il ne pouvait pour un seul risquer la tranquillité de tous ; que le comte Confalonieri était loin d'être corrigé.

« *Jeudi* 12 *mai*. — Cette journée a été si heureuse pour moi et le bonheur apporté par elle si peu attendu qu'elle ne peut jamais s'effacer de ma mémoire.

« En apprenant ce matin de M. de Caraman que le prince de Metternich me recevrait avec plaisir, je me suis rendue de suite chez lui en demandant à Dieu de m'inspirer les paroles qui pourraient le toucher. Toute remplie de cette pensée, je me présentai alors sans aucun embarras ; puis, encouragée par la bienveillance répandue sur les traits du prince, je lui dis avec un accent qui venait du cœur : « Je viens à vous, monseigneur, comme à une Providence ; envoyée par ma famille pour remplir une sainte mission, je suis ici sans guide, sans appui..... devenez le mien, je vous en conjure ; accordez votre intérêt à une pauvre femme qui se confie en vous et ne veut croire que vous. »

« Le prince me prit la main pour me faire asseoir à côté de lui, tandis que j'ajoutais : « Vous étiez à Paris il y a peu de mois, monseigneur, et le bonheur de vous voir n'a pu m'être accordé : retenue à la campagne ainsi que mon mari par la déplorable santé de son père, nous avons dû tous deux renoncer à l'espoir de vous intéresser en faveur de notre malheureux frère. — Mais vous aviez, madame, un père, un ami dévoué qui, en faisant près de moi la démarche la plus touchante et la plus honorable, ne m'a pas laissé ignorer combien votre caractère mérite de confiance : monseigneur l'archevêque de Paris, en venant comme pasteur me redemander

sa brebis, m'a inspiré un intérêt si réel pour vous, madame, et même pour votre frère, que j'ai regardé comme un devoir de rendre le compte le plus exact à Sa Majesté de cette démarche vraiment digne d'un ministre de Dieu. »

« J'exprimai alors au prince toute ma gratitude et mon désir de voir l'empereur. « Il ne pourra que vous répéter, madame, ce que j'avais prévu et ce que j'ai dit à monseigneur l'archevêque. — Hélas! mon prince, le moment de la clémence n'est-il donc pas encore arrivé? — Il ne peut l'être, madame : la bonté de l'empereur doit céder à l'impérieuse nécessité de faire des exemples; mais soyez consolée par l'assurance que je vous donne qu'au moment où monsieur votre frère pourra être rendu à la société, il sera devenu profondément religieux et parfaitement honnête homme. — Mais il n'a jamais cessé de l'être, monseigneur!..... Son cœur fut toujours bon et vertueux, son esprit seul a pu être égaré. — L'empereur, sachant que vous êtes ici, madame, et que je devais vous voir, m'a dit et je vous répète ses paroles : « Assurez *cette bonne femme* qu'elle doit être tout à fait consolée, car son frère s'est entièrement réconcilié avec Dieu..... »

« J'ai fait une exclamation de joie qui n'a pas échappé au prince. Il s'empressa d'ajouter : « L'empereur, ne pouvant le rendre à la société, a voulu du moins le rendre à Dieu; il a envoyé près de lui un ecclésiastique, homme de mérite, qui s'est chargé de l'instruire des vérités de la religion; votre frère ignorait tout et s'est montré si docile aux instructions, que le prêtre ne cesse de rendre de lui les meilleurs témoignages. — Que Dieu soit béni dans toutes ses œuvres! » me suis-je écriée...

« Puis d'abondantes larmes m'ont empêchée de prononcer un mot de plus. Et avant que je pusse exprimer

à M. de Metternich l'excès de ma joie, il ajouta avec un accent qui révélait sa bonté : « J'ai promis à monseigneur l'archevêque de Paris tout mon intérêt pour vous, madame ; soyez assurée que je tiendrai ma parole. Le duc d'Angoulême m'a aussi parlé en faveur de votre frère, et sans nul doute son appui eût été fortement efficace auprès de l'empereur s'il pouvait permettre que la France intervînt dans cette affaire ; mais il prétend avant tout être *maître chez lui* et ne souffre pas qu'aucun souverain de l'Europe tente de se mêler de ce qui se passe dans son empire. »

« Plus de trois quarts d'heure s'étaient déjà écoulés depuis que j'étais avec M. de Metternich, il était temps de prendre congé de lui : je le quittai le cœur pénétré de ses bontés et comblé de joie par le bonheur inattendu qu'il m'a fait connaître ; j'ai peine à m'en remettre, c'est une idée fixe qui absorbe toutes les autres..... Ma fille et Joséphine en sont restées tellement saisies qu'un torrent de larmes a pu seules les soulager ; nous ne faisions entendre que des exclamations de bonheur..... Hélas ! notre pauvre captif souffre dans un cachot, et nous osons prononcer le mot *bonheur !*.....

« Au moment où toutes trois nous nous entretenions avec le plus de chaleur de ce bonheur inespéré, mes yeux se portèrent sur l'une des pages d'un livre de piété qui se trouvait là, et un cri de surprise m'échappa lorsque j'y lus ces mots : « *Quelle consolation pour un pauvre prisonnier d'avoir Dieu près de lui, d'avoir un ami fidèle qui ne le quitte pas, le console, l'encourage et le secoure dans sa misère !*... « *Me voilà, lui dit-il, tout à vous ; me voilà venu tout exprès dans votre prison pour vous consoler, vous aider, vous délivrer* [1]..... »

[1] *Visites au saint-sacrement*, par monseigneur Alphonse de Liguori.

« O divine Providence ! que tes consolations sont efficaces et douces pour des cœurs qui savent les comprendre et les goûter là où il y aurait ingratitude à ne pas les reconnaître !

« *Samedi* 21 *mai.* — Depuis bien des jours je comptais les heures qui s'écoulaient sans m'apporter la consolation de voir la comtesse Confalonieri : un billet laissé à sa porte le lendemain de mon arrivée lui avait dit l'impérieux besoin que j'éprouvais de l'entretenir ; j'ajoutais qu'elle pourrait chaque matin m'en indiquer les moyens en envoyant Carlo à San-Fedel, où Joséphine serait à neuf heures.

« C'est hier seulement que Teresa m'a écrit qu'elle serait elle-même aujourd'hui à San-Celso, à l'autre extrémité de la ville. J'étais à peine entrée dans l'église, à peine agenouillée que Teresa était près de moi..... Nous étions seules..... Sur un signe qu'elle me fit, je la suivis derrière le maître-autel ; je me serais jetée dans ses bras si la sainteté du lieu n'eût arrêté l'élan de mon cœur ! mais qu'elle me parut changée, mon Dieu ! Quelle douleur est empreinte sur tous ses traits ! que de ravages elle a causés sur ce visage encore si beau et toujours si modeste, si résigné !... « Ah ! quelle joie de vous retrouver, me dit-elle, j'en avais tant besoin ! Je vous dirai quel nouveau malheur est venu m'accabler, et vous comprendrez comment je n'ai pu vous voir plus tôt. Venez demain vers la fin du jour, jusque-là soyons prudentes. »

« Combien j'aspire à voir Teresa, à pleurer avec elle ! Je me sens tellement loin de toutes mes affections, de tout ce qui devrait me protéger, que cet isolement semble ajouter encore à ce lien si fort qui nous unit pour toujours.

« *Dimanche* 22 *mai.* — Enfin j'ai vu Teresa, il m'a

été permis de pleurer avec elle, de donner un libre cours à tous les sentimens de tendresse et d'admiration qu'elle m'inspire! Après les premiers momens donnés à la joie de nous revoir, j'éprouvai la plus cruelle déception en apprenant qu'elle n'avait reçu aucune nouvelle de nos malheureux prisonniers. « Eh quoi! depuis tant de mois écoulés, vous ne savez rien de leur triste sort? — Rien, me répondit Teresa.

« Partie pour Vienne au mois de septembre, j'espérais obtenir la permission d'aller m'établir à Brünn; mais l'empereur, en m'accordant une audience, me refusa cette grâce et tous les adoucissemens que j'implorai pour mon malheureux Frédéric..... Inaccessible à toutes mes prières, il ne me laissa même pas entrevoir l'espérance dans un avenir éloigné..... Tout ce que j'ai recueilli de ce voyage, c'est la certitude qu'ils sont soumis au régime affreux des galères, chargés de fers, privés de toute nourriture supportable: des légumes secs et cuits à l'eau et le pain des forçats..... — Ah! mon Dieu, mon Dieu! m'écriai-je, que me dites-vous! Que d'illusions vous venez détruire!..... Sont-ils donc arrivés à cet excès de malheur?... Mais la religion et l'humanité ne sont-elles pas également outragées par de telles souffrances imposées à de pauvres captifs? Comment n'avez-vous pas cherché à voir le confesseur de l'empereur, afin d'essayer au moins de faire arriver la vérité jusqu'à lui par une bouche irrécusable? — L'empereur sait tout, me répondit Teresa, rien ne se fait sans un ordre émané de lui; son confesseur n'est pas connu, il le change souvent et ne choisit jamais qu'un pauvre prêtre de village qu'il envoie chercher sans l'avoir prévenu et sans qu'il puisse soupçonner d'où lui vient tant d'honneur! Cet honneur, il ne le doit qu'au système adopté par l'empereur de ne pas laisser approcher de sa personne ceux qui, par leurs

fonctions, pourraient avoir la pensée de l'influencer ou chercheraient à porter atteinte à son autorité. — Et qu'espérez-vous obtenir pendant le séjour du souverain à Milan ? — Aucun changement, me répondit Teresa : toutes mes espérances et mes tentatives sont concentrées sur l'impérieuse nécessité d'adoucir en secret cette horrible captivité ; si je n'y parviens pas, nul espoir pour nous qu'ils puissent résister longtemps à un sort rigoureux !..... Mais Dieu l'accordera, je l'espère, à la ferveur de mes prières, à la persévérance de mes démarches..... C'est là l'unique but de ma vie, ce qui la nuit et le jour absorbe toutes mes facultés ! ne craignez pas, mon amie, que l'inutilité de mes efforts puisse amener le découragement ; rassurez-vous encore par la promesse que je vous renouvelle de ne jamais séparer Alexandre de mon Frédéric..... N'ai-je pas aussi la dette du cœur qui doit être acquittée ? N'ai-je pas su que pendant leur cruel voyage, votre pauvre frère a prodigué les soins d'un tendre fils à mon Frédéric ? — Et comment espérer, dis-je à l'admirable femme, que vous pourrez seule, sans aucune assistance, vaincre des difficultés presque insurmontables ? — Hélas ! vous ne savez pas encore, reprit-elle en fondant en larmes, à quelle épreuve nouvelle Dieu m'avait réservée !... Une incomparable amie était ma consolation, mon espoir..... et je l'ai perdue il y a peu de jours ! j'ai vu mourir Mathilde Dembosky, cette angélique femme qui réunissait en elle toutes les perfections d'une adorable sensibilité avec l'énergie qui rend capable des actions les plus sublimes ! Rien n'était comparable à son dévouement pour Frédéric et pour moi..... avec elle tout me semblait possible ! Sa mort me laisserait sans aucune consolation sur la terre, puisque celle de vous conserver à Milan ne peut m'être permise, s'il ne me restait encore une amie non moins dévouée

que l'était Mathilde : toutes trois nous ne formions qu'une âme dont la plus noble partie nous est ravie ! L'inconsolable amie qui me reste, la comtesse Frecavalli, désire vous voir, c'est un besoin pour son cœur brisé ; la refuserez-vous ?—Ah ! dès ce moment, répondis-je vivement, elle a droit à toute ma sympathie ; je serai heureuse de le lui dire. »

« Il fut alors convenu que Teresa fixerait le jour et le lieu où je pourrais rencontrer Mme Frecavalli. Chaque soir nous nous promenons en voiture dans les délicieux environs de la ville, et lorsqu'un site séduisant nous engage à le parcourir à pied, nous laissons la calèche à une longue distance : rien n'est donc plus facile que de rencontrer la comtesse dans l'une de ces promenades toujours solitaires.

« J'ai quitté Teresa avec la désolation au cœur. Que j'étais loin, mon Dieu ! de cette vérité affreuse dans ses détails ! de cette vérité qui laisse à peine entrevoir l'espérance dans un avenir éloigné !

« *Lundi* 30 *mai*. — Encore une semaine d'écoulée sans qu'elle ait apporté aucun changement à notre situation : j'ai vainement attendu chaque jour la promesse d'une audience, rien n'est arrivé.....

« L'empereur a paru satisfait des fêtes qui se sont succédé pendant huit jours. Il est parti ce matin pour Gênes ; il faut donc se résigner jusqu'à son retour.

« *Dimanche* 5 *juin*. — Le général Bubna est très-mal ; on n'espère plus. L'empereur l'a traité fort sévèrement la veille de son départ et lui a imposé *les arrêts chez lui*..... Les arrêts à ce vieux serviteur, au gouverneur de toute la Lombardie !..... et cela, dit-on, parce qu'il a vivement intercédé en faveur des prisonniers du Spielberg !

« Quel que soit le motif de cette rigueur, elle lui sera

fatale ; la goutte est remontée à la poitrine, il faudrait un miracle pour le sauver.

« *Lundi* 6 *juin.* — Le général a succombé aujourd'hui. Je le regrette vivement, car dans le passé je lui devais beaucoup, et sans aucun doute il m'aurait fait un bien immense dans l'avenir. La comtesse Confalonieri perd en lui un puissant appui et l'ami le plus dévoué ; depuis le commencement de ses malheurs, il n'a jamais laissé passer un jour sans aller la voir. Cette perte est irréparable pour nous ! Nul autre n'osera dire la vérité à l'empereur comme le comte Bubna s'était habitué à la lui faire entendre.

« *Mardi* 7 *juin.* — Un billet de Teresa m'a dit ce matin qu'il fallait être ce soir à sept heures au cimetière *Cintillino*, du côté du canal, en sortant par la porte orientale. Nous avons donc commencé notre promenade à l'heure accoutumée, puis nous sommes descendues sur le bord du canal avec des livres et de l'ouvrage, comme cela nous arrive souvent. Après avoir fait mettre la voiture à l'ombre dans un angle du chemin, où l'on ne pouvait nous apercevoir, je me suis rendue seule au cimetière : assise au pied de la croix qui domine cet asile du repos, j'y étais depuis quelques instans absorbée dans de douloureuses pensées quand l'amie de Teresa a paru.

« En la voyant s'avancer vers moi, je lui ai tendu avec affection une main que recherchait la sienne, tandis qu'elle me disait avec beaucoup de vivacité : « J'avais besoin de me trouver près de vous, il me tardait de voir la sœur dévouée de l'une des malheureuses victimes de Spielberg, de celui que tout cœur vraiment italien doit plaindre, aimer comme un frère. — Ah ! que vous me faites de bien ! lui dis-je en l'embrassant. Merci, merci pour le pauvre prisonnier..... Mais sortons de ce lieu de tristesse..... venez..... — Non,

laissez-moi m'asseoir là près de vous..... j'y serai mieux qu'ailleurs, et votre cœur doit être en harmonie avec les pensées que ces tombeaux inspirent. — Je ne connais que trop toutes vos douleurs, lui répondis-je; je sais que vous pleurez une incomparable amie, que votre Mathilde..... »

« Un geste impérieux qui commandait le silence et que fit la comtesse en se couvrant le visage de ses deux mains fit expirer la parole sur mes lèvres : « Ne prononcez pas ce nom, me dit-elle après quelques instans de silence que je n'osais rompre..... ne le prononcez pas avant que je vous aie parlé d'elle si j'en ai plus tard le courage et si je reconnais que vous êtes digne de comprendre tout ce que j'ai perdu ! »

« La comtesse m'intimidait, et peut-être aurais-je eu peine à vaincre une sorte d'embarras si elle ne m'eût parlé de Confalonieri avec ce sentiment d'exaltation qui avait déjà excité mon admiration alors que mon frère, en m'entretenant de lui, cherchait à me faire partager tout ce qu'il éprouvait. Mme Frecavalli avait des expressions si pleines de chaleur et d'énergie que chacune d'elles peignait le dévouement le plus absolu..... Donner sa vie pour Teresa et son malheureux époux eût été trop de bonheur ! « Il y a longtemps que j'ai compris, lui dis-je, que Confalonieri, inspirant à ses amis ce fanatique enthousiasme qui mène à tous les sacrifices, ne pouvait être qu'un être privilégié dont tout une nation doit se glorifier. J'ai su pendant mon premier séjour à Milan tout ce que vous avez souffert pour sa cause et pour lui; j'ai su que, retenue captive chez vous pendant trois mois par ordre de la commission, on vous fit souffrir mille tourmens dans l'espoir de vous arracher quelque aveu dont on avait besoin pour sévir contre vos malheureux amis... — Ah ! ce n'est pas vous qui me louerez de cela, répon-

dit-elle, je n'ai rempli qu'un simple devoir. Heureuse, cent fois heureuse si j'avais pu donner ma vie pour les sauver ou si je pouvais l'exposer aujourd'hui en les arrachant aux horreurs de Spielberg. »

« Nous avons longtemps parlé des admirables vertus de Teresa, des douleurs sans terme qui doivent dévorer sa vie si elle ne parvient pas à sauver son mari..... La comtesse Frecavalli compte si peu sur la clémence impériale qu'elle a porté le découragement dans mon cœur!..... mon âme est triste jusqu'à la mort!

« Après m'avoir promis de revenir dans huit jours au même lieu, la comtesse m'a dit avec un accent qui venait du cœur : « Oui, je vous reverrai, je vous parlerai de Mathilde..... »

« Je l'ai quittée avec la persuasion que son dévouement, son amour passionné pour son pays, surpassent tout ce que j'avais pu m'imaginer jusqu'ici et peuvent la rendre capable des plus grandes résolutions.

« *Mercredi* 8 *juin*. — J'ai reçu de Paris les nouvelles les plus déplorables : mon beau-père est fort mal, mon mari désespéré..... Sans le devoir sacré qui me retient ici, je serais partie sur-le-champ.

« *Dimanche* 12 *juin*. — L'empereur étant de retour depuis hier soir, je suis allée ce matin chez notre ambassadeur et chez le prince de Metternich, qui a été tout bonté, tout grâce, et m'a rempli le cœur d'espérance en m'affirmant que l'empereur était mieux disposé que jamais ; puis il m'a dit encore : « Je vais prendre ce soir les ordres de l'empereur relativement à vous, et demain soir ou après-demain matin je vous promets une réponse. Je serai charmé de connaître les détails de votre entretien avec Sa Majesté ; venez m'en rendre compte, je vous en prie. »

« M. de Metternich a bien voulu ensuite prendre con-

naissance du placet que je dois présenter à l'empereur et m'a dit tout ce qui pouvait le toucher ou lui déplaire. Que de bonté!..... Comment ne pas reprendre courage et se défendre d'espérer? Ah! c'est une horrible souffrance que cette incertitude! »

XI.

« *Lundi* 13 *juin.* — J'ai longtemps causé aujourd'hui avec le cocher qui a conduit notre pauvre Alexandre à Spielberg ; cet homme, frère de celui qui mène ici ma calèche, était pour moi la personne la plus intéressante que je pusse rencontrer. Après l'avoir accablé de questions, j'ai su qu'Alexandre et Confalonieri étaient dans la même voiture, chargés d'énormes fers aux jambes!..... et que l'infortuné comte était tellement malade qu'il restait des heures entières la tête appuyée sur la poitrine de son ami sans avoir la force de se soutenir ! « C'était une chose déchirante, ajouta le cocher, que de voir le désespoir de ce pauvre jeune homme un jour où le comte resta dans ses bras pendant quatre heures sans connaissance, sans donner le moindre signe de vie !..... Il fallut bien alors le laisser en route..... Ah ! ce fut une séparation qui fit couler les larmes de tous les yeux ! Votre frère ne pouvait s'arracher des bras de son ami, et cette journée fut affreuse pour lui ; mais il reprit toute sa fermeté le lendemain, et vers le milieu du vingt-cinquième jour de notre route on lui montra de loin la forteresse de Spielberg..... Alors il ne prononça pas un mot, mais il devint d'une pâleur effrayante. — Pauvre frère ! m'écriai-je, même en présence du cocher..... pauvre frère ! il pensait sans doute que c'étaient là où devaient s'écouler les plus belles années de sa jeunesse, peut-être même sa vie tout

entière, loin de sa patrie et de toutes ses affections..... Mais achevez, je vous en prie, ce récit intéressant. — Eh bien! madame, lorsque nous eûmes monté jusqu'à l'entrée de Spielberg et que les quatre autres voitures furent entrées dans l'intérieur de la forteresse, le directeur de la police vint recevoir les prisonniers. Alors le bon Français me fit de la main et des yeux un adieu si triste que pendant longtemps j'en pleurai d'aussi bon cœur que je le fais encore en vous le racontant. »

« *Mardi 14 juin.* — L'empereur donne demain audience, et sans doute ce sera aussi le jour de ma réception. Je suis tellement agitée par cette pensée que j'étais moins empressée au rendez-vous promis pour ce soir à Mme Frecavalli ; je tremblais que son incrédulité ne vînt de nouveau glacer toutes mes espérances..... Mais l'excellente femme a compris qu'il fallait les respecter et n'a pas prononcé un seul mot qui pût les détruire. « Je n'ai point oublié, lui dis-je, que vous m'avez fait une promesse qui m'a été au cœur..... celle de me parler de cette Mathilde que vous pleurez si amèrement..... — Oui, je vous dirai quelle irréparable perte notre infortunée Teresa et moi avons à déplorer, et vous comprendrez si je puis verser assez de larmes sur cette femme qui fut le modèle des mères, comme elle fut aussi l'amie la plus accomplie! Elle est morte à trente-cinq ans, morte dans mes bras, alors que, belle encore, tout devait la conserver à deux fils qu'elle idolâtrait..... Mais elle aimait aussi la gloire de son pays et les hommes qui pouvaient l'illustrer, et son âme énergique eut trop à souffrir de son asservissement et de sa perte. Et pourtant que de bonté, d'angélique douceur dans ce cœur si noble! Que de soins prodigués à ses enfans, à son mari! que de dévouement, que de charité pour les malheureux! Aussi l'indignation fut-elle générale quand on apprit à Milan

qu'elle avait été arrêtée la nuit au milieu de la rue, en revenant d'une assemblée.

« Traduite le lendemain devant la commission inquisitoriale, elle dut y subir un interrogatoire de dix heures. C'est alors que Salvotti, voulant insulter à la dignité de ses réponses, lui demanda ironiquement si elle se croyait encore au milieu des carbonari qu'elle présidait. « Non, répondit-elle, mais au milieu de l'inquisition de Venise. »

« Puis, en protestant contre la violence qu'on faisait à la faiblesse d'une femme, elle déclara qu'elle ne répondrait plus à aucune interrogation, et ce fut avec rage que Salvotti se vit obligé de la rendre à la liberté. En butte aux vexations continuelles de la police, son dévouement à nos malheureux proscrits et aux condamnés du Spielberg ne se démentit jamais ; elle ne cessa pas un moment d'être la même et fut à juste titre surnommée la *Niobé* de ses amis. »

« En rendant grâce à Mme Frecavalli de m'avoir appris à connaître et à regretter une femme aussi admirable, je ne pus retenir mes larmes à la pensée que cette amie si dévouée aurait pu devenir l'ange sauveur de nos infortunés captifs..... Quelle perte pour Teresa! que je la plains!

« *Mercredi* 15 *juin*. — J'ai vainement attendu ma lettre d'audience, rien n'est arrivé. Mon inquiétude et mon impatience étaient extrêmes lorsque j'ai reçu à six heures une lettre de notre ambassadeur :

« Le prince de Metternich, m'écrit-il, me charge de faire savoir à Mme Andryane que l'empereur la recevra en audience tout à fait particulière et qu'elle sera prévenue d'avance du jour et de l'heure. Cette preuve de la bienveillance de Sa Majesté me paraît être du plus favorable augure ; je suis heureux de l'apprendre à Mme Andryane. »

« Cette lettre m'a remplie d'espoir et de joie !... Une audience donnée dans un jour qui n'y est pas consacré prouve, me dit-on, une faveur si grande que je ne sais plus mettre de bornes à mes espérances.

« *Dimanche* 19 *juin.* — J'attends toujours : rien de nouveau encore. Mes espérances semblent prendre de nouvelles forces à mesure que l'instant décisif approche. L'ambassadeur de Prusse a dit ce matin en grand secret au prince de B....., qui me l'a répété, que l'empereur devait accorder beaucoup de faveurs au moment de son départ et qu'il était décidé qu'on ferait en même temps grâce entière à plusieurs condamnés. Notre consul est venu me dire que M. de Caraman lui avait confié qu'il serait certainement fait quelque chose pour Alexandre..... Comment me refuserais-je de croire à la réalité d'une si chère espérance ?

« *Lundi* 20 *juin.* — L'empereur quitte Milan jeudi pour n'y plus revenir, et chacun me répète si bien que je n'aurai pas mon audience que, toute remplie de crainte, j'ai écrit ce matin à M. le prince de Metternich. Il m'a fait répondre que je devais être parfaitement tranquille, et je le suis, quoi qu'on puisse faire pour m'ôter ma sécurité ; je me persuade même que l'empereur veut me recevoir au dernier moment, afin de pouvoir m'annoncer quelque chose de consolant..... Je n'oserais pourtant me livrer à de si grandes espérances si je ne comptais sur la bonté de Dieu, qui me soutiendra s'il faut y renoncer !

« *Mercredi* 22 *juin.* — J'ai reçu ce matin une lettre du prince de Metternich m'annonçant que l'empereur me recevra demain une heure avant son départ. Dans une aussi grande attente, je ne sais comment je serais arrivée au terme de cette journée si je n'avais éprouvé ce matin la joie la plus vive et la plus inattendue..... J'ai vu monseigneur l'archevêque de Paris.

« Sortie à neuf heures pour apprendre à M. de Caraman que mon audience était pour demain, je suis allée ensuite voir M. le comte Paetha, parce qu'il me semblait que le temps s'écoulerait plus vite, et je voulais tant être à demain!... Je l'entretenais donc de l'excès de mon impatience lorsqu'un secrétaire vint lui parler en allemand; M. Paetha, se tournant vers moi, me dit en souriant : « Vous êtes loin de penser, madame, que celui que vous vénérez à juste titre comme un père, monseigneur l'archevêque de Paris, vient d'arriver à Milan, se rendant à Rome. — Ah! c'est Dieu qui me l'envoie!» m'écriai-je avec un sentiment de joie indéfinissable... Et sans prendre congé de M. Paetha, qui était tout heureux de mon bonheur, je courus de toute la vitesse de mes chevaux à *la Croce di Malta*, où l'on m'avait dit que monseigneur était descendu. Parti déjà depuis longtemps pour aller chez le prince de Metternich, il avait laissé ignorer à quelle heure il rentrerait; après avoir déposé une lettre à sa porte, je suis revenue chez moi, où j'ai trouvé ma fille et Joséphine transportées de joie..... Elles avaient reçu monseigneur, il avait passé avec elles une demi-heure à m'attendre en promettant de revenir sans pouvoir fixer le moment, et le digne homme avait été si bon, si gai avec ma Louise, qu'elle en était encore toute rouge de plaisir!.....

La journée m'a semblé d'une longueur interminable dans l'attente de cette chère visite!..... Enfin monseigneur est arrivé à la fin du jour, et quoique bien heureuse en le retrouvant pour moi ce qu'il y a de meilleur au monde, je suis restée frappée au cœur en le voyant malade, profondément triste, persuadé de sa fin prochaine et m'exhortant à la résignation, parce qu'il ne croit pas que je puisse rien obtenir!..... Hélas! il sortait de chez l'empereur, il avait causé avec le prince de Met-

ternich, et certainement il sait quelque chose des dispositions impériales..... Tout ce qu'il m'a dit m'a ravi mes illusions..... je suis anéantie!.....

Après nous avoir adressé ses adieux, après nous avoir bénies, il m'a dit du ton le plus touchant : « Peut-être ne sommes-nous plus destinés à nous revoir sur cette terre, mais si la bonté de Dieu m'appelle à lui, ma première prière sera pour votre frère. »

« Hélas ! je n'ai pu lui répondre que par mes larmes! Cette journée m'a brisée! j'ai éprouvé dans ce court espace trop de joie et trop de douleur pour qu'elles ne surpassent pas mes forces! En apprenant ce matin l'arrivée de celui auquel je dois tant, il me semblait que Dieu me l'envoyait pour qu'il fût l'instrument de sa divine miséricorde et l'auteur de tout notre bonheur!..... Peu d'heures après, mes espérances se sont détruites et j'ai vu souffrir ce père si dévoué!..... Ah! c'est trop, mon Dieu, si votre bonté ne vient à mon aide!

« *Jeudi* 23 *juin*. — Je rends grâce à cette Providence, soutien des malheureux, qui m'a dès hier préparée à la déception la plus cruelle!..... Six semaines de démarches et d'anxiétés n'ont amené qu'une nullité absolue. Tout le commencement de cette journée a été cruel par la pensée du grand événement qu'elle devait amener ; toute la fin en est plus douloureuse qu'il n'est possible de l'exprimer!...

« J'étais prête à l'heure fixée. En mettant cette robe noire pour la première fois, mon cœur s'est serré avec une telle angoisse que j'ai compris déjà que le deuil devait être notre partage! L'empereur était si près du moment de son départ qu'une foule immense remplissait la place, les cours et le portique. Je suis entrée dans des salons déserts, et j'ai trouvé le chambellan de service dans celui qui précède le cabinet de l'empereur; c'est

là qu'Appiani a peint si admirablement l'apothéose de Napoléon, que je fixai longtemps afin d'essayer d'y arrêter mes pensées pour modérer mon agitation..... Les battemens de mon cœur m'étouffaient..... Ce n'étaient pas des pensées de la terre qui pouvaient me calmer..... Mais Dieu entendit ma prière intérieure, car toute émotion avait disparu au moment où le chambellan ouvrit la porte du cabinet en me disant que je pouvais entrer.

« Après avoir fait à la porte les trois saluts de rigueur, je me suis avancée en me tenant respectueusement inclinée et j'ai dit sans aucun embarras : « En obtenant le bonheur de voir Votre Majesté, le premier besoin de mon cœur est une action de grâces au nom d'une famille reconnaissante qui lui doit tout ! Sans votre clémence infinie, sire, mon frère aurait cessé d'exister et nous serions à jamais malheureux..... »

« J'ai entendu alors une voix faible qui me répondait : « Je suis charmé, je suis charmé..... » Et levant les yeux, j'ai vu devant moi un petit vieillard de ma taille, sans aucune dignité, sans aucune apparence de bonne grâce, et une figure si longue, si longue !..... Il était en costume de voyage et sans décorations. Je lui parlai aussitôt avec feu de la santé déplorable de mon beau-père mourant, qui m'envoyait près de lui; et me laissant aller à l'émotion que me causait la pensée du malheur de mon frère s'il ne voyait plus son père, je tombai à genoux devant l'empereur, qui se recula, parut effrayé et me répondit brusquement en élevant la voix : « Levez-vous, debout..... debout ! Si j'avais su que vous veniez pour me demander sa grâce, je ne vous aurais pas reçue..... Je ne puis vous l'accorder, cette grâce, mon devoir s'y oppose; si je faisais des exemples aussi courts, il me viendrait bientôt d'autres coquins qui mettraient le trouble chez moi, et certainement si cela arrive à d'au-

tres Français, ils seront pendus..... Votre frère devait être pendu.....»

« Je fus si atterrée, si surprise d'un tel langage que je pleurais avec force tout en demandant pardon de mes larmes, car il ne fallait pas abandonner la soumission, qui était si nécessaire! Je dis inutilement à l'empereur tout ce que mon esprit et mon cœur purent m'inspirer, sans parvenir à le trouver accessible d'aucun côté. Son unique réponse était toujours : « Soyez tranquille, je fais soigner son âme... » ou bien : « Mon devoir s'oppose à ce que je fasse grâce, il faut attendre que les coquins qui ont envoyé votre frère en Lombardie aient cessé d'exister..... » Et comme j'allais me récrier sur une semblable attente, il ajouta : « Ce sont des vieillards.— Sire, je vous en conjure, accordez-nous la permission de lui écrire quelquefois. — Ça je ne peux pas faire..... c'est contraire aux règlemens. — Mais nos lettres ne seront pas remises entre ses mains ; Votre Majesté daignera donner l'ordre qu'on lui en fasse la lecture. — Ça je ne peux pas vous faire. — Sire, au nom d'un père mourant, au nom de la miséricorde divine, ne refusez pas à une famille au désespoir l'unique consolation de voir *une seule fois par an* la signature de mon malheureux frère... Seulement sa signature, sire, pour nous prouver son existence !... — Ça je ne peux pas vous faire. »

« Les sanglots, que je ne pouvais étouffer, arrêtèrent ma voix pendant quelques instans, enfin je parvins à dire : « Si du moins il pouvait subir sa captivité en France! il lui serait permis de nous voir quelquefois... — Ça je ne me fie pas assez à la France pour vous l'accorder, me dit l'empereur en souriant et me frappant sur l'épaule ; non, je ne me fie pas assez à la France! vous y êtes encore trop malades. — Ainsi donc nulle consolation que je puisse rapporter à un père que la douleur conduit au

tombeau ? — Dites-lui que son fils sera un très-honnête homme quand il pourra être rendu à la société ; dites-lui qu'on soigne son âme aussi bien que son corps et qu'il est bien de toute façon ; c'est un très-bon garçon, je je dois même dire qu'il est le meilleur de tous, et c'est parce que je le savais que je l'ai donné pour compagnon à Confalonieri, qui est malade et qui demande beaucoup de soins ; ils s'aiment et sont toujours ensemble, excepté quand ils ont mérité qu'on les punisse : alors on les sépare pour trois semaines ou un mois. Je viens de recevoir une lettre du prêtre que j'envoie à Spielberg quatre fois par an : il m'écrit que je ne dois rien faire encore pour aucun d'eux, parce qu'ils ne sont pas assez corrigés.»

« Mes larmes redoublèrent alors et je m'écriai avec l'accent du désespoir : « Hélas ! nous ne le reverrons donc jamais ! — Si, si, vous le reverrez, c'est à *vous que je le promets, je vous en donne ma parole.* Je penserai à mon retour à Vienne à ce que je pourrai faire pour adoucir leur sort : s'ils sont bons, je le serai aussi, car, voyez-vous, c'est ainsi qu'on les prend. »

« Mon audience avait duré quarante minutes sans aucun résultat, et l'empereur ne me congédiait pas : « Je vais recevoir après vous, me dit-il, le gouverneur de la Lombardie, Strassoldo, et je vais lui donner l'ordre de vous transmettre tous les six mois un bulletin de la santé de votre frère. »

« Je pris enfin congé de l'empereur et je traversai les salons sans rien voir de ce qui s'y passait, tant les larmes obscurcissaient ma vue... Tous les équipages de départ étaient attelés, une foule immense obstruait le passage ; je me hâtai de baisser les stores de ma voiture afin de pouvoir au moins pleurer en liberté !... Ma fille et Joséphine m'attendaient sur mon escalier... elles ont lu notre arrêt dans mes traits bouleversés, et toutes trois nous

avons pu donner un libre cours à tant de larmes refoulées depuis hier... Demain la résignation viendra sans doute, Dieu nous l'accordera !...

« *Vendredi 24 juin.* — Cette journée m'a vue plus calme, plus résignée que je ne l'étais hier ; elle a apporté avec elle des consolations réelles, et me voilà capable de raisonner. Décidée à quitter demain cette ville où j'ai tant souffert, je suis allée faire mes adieux à M. Pactha, sans craindre de laisser échapper devant lui quelques-uns des sentimens qui oppressent mon cœur. Sa bonté m'était trop connue pour ne pas être rassurée qu'il me le pardonnerait, et je lui ai fait mes adieux avec cette consolante confiance qui a toujours présidé à nos entretiens.

« Je me suis présentée ensuite chez M. le prince de Metternich, auquel j'ai laissé voir toute ma douleur, mais sans aucun mélange de mécontentement..... Hélas ! il faut pourtant apprendre à dissimuler. « Je vous avais prévenue, madame, me dit le prince, que peut-être vous ne seriez pas consolée en voyant Sa Majesté, parce qu'elle ne pouvait *par position* vous rien dire de plus. Je vous conjure donc d'oublier entièrement tout ce qui est sorti de la bouche de l'empereur, de le regarder comme non avenu, de ne conserver souvenir que de la parole qu'il vous a donnée de vous rendre un jour votre frère, et de ce que je vous affirme ici ; d'abord, que toutes les promesses que je vous ferai seront remplies : ainsi, je ne vous dirai pas que monsieur votre frère sortira dans quelques semaines, dans quelques mois ou quelques années, parce que je n'en sais rien du tout ; mais ce que je puis vous assurer, c'est qu'il sortira un des premiers de Spielberg. »

« Je dis au prince que l'empereur m'avait refusé la permission d'écrire à mon frère, et il reprit très-vivement : « Eh bien ! envoyez-moi quelques lignes tous les trois mois, j'en ferai mon affaire, et je vous promets qu'elles

lui parviendront ; donnez-moi en même temps de vos nouvelles, car je serai toujours charmé d'en avoir, et remettez vos lettres à l'ambassade de Paris, où je donnerai des ordres pour qu'elles me soient envoyées de suite. — Hélas ! monseigneur, comment puis-je espérer que vous vous souviendrez de moi ! Tant de pensées vastes et importantes absorbent votre esprit !... — Le malheur, madame, a des droits sacrés qui passent avant tout, et je vous promets de ne jamais les oublier pour vous. Croyez en ma promesse, » ajouta-il avec bonté...

« Puis il y joignit des témoignages d'estime, qui, je l'avoue, m'allèrent au cœur ! Hélas ! pourquoi les grands politiques ne seraient-ils pas vrais et sensibles quelquefois ! Quel mérite aurait un prince de Metternich en trompant une pauvre créature comme moi, qui ne suis qu'un point dans l'immensité !

« Je transmis au prince ce que m'avait dit l'empereur du prêtre qui lui écrit de ne rien faire pour les prisonniers, et il me répondit avec une vivacité qui sembla lui échapper : « J'ai vu la lettre adressée à Sa Majesté elle-même. Le prêtre se loue pourtant de tous les prisonniers, mais très-particulièrement de monsieur votre frère, dont il fait un grand éloge... »

« Je ne relevai pas ces paroles, mais combien j'étais vraie en exprimant ma profonde reconnaissance à M. de Metternich au moment de prendre congé de lui !..... que mes pleurs venaient bien d'un cœur profondément touché de sa bonté ! Le prince paraissait fort ému, ses yeux étaient pleins de larmes, et me prenant la main avec affection, il me répondit qu'il lui était doux de croire à la vérité de mes paroles, en ajoutant mille choses touchantes qui ont encore augmenté, s'il est possible, la confiance absolue qu'il m'inspire !... Que Dieu lui rende le bien qu'il m'a fait !

« Je suis allée à six heures dire un dernier adieu à ma chère Teresa, qui était prévenue. Mes larmes ont recommencé en la voyant..... Hélas ! une fois encore notre sort était le même, puisque l'empereur avait été inexorable pour elle comme pour moi !... Nous avons passé ensemble quatre heures qui m'ont paru des heures de bonheur, malgré la douleur qui remplit nos cœurs !... C'est un ange de vertu, de bonté : en même temps qu'elle vous touche profondément par son admirable sensibilité, elle vous subjugue, vous étonne par l'énergie de son âme, l'élévation de ses sentimens !... Elle m'a promis une chaîne de ses beaux cheveux, tressée de ses mains exprès pour moi, et me l'a dit avec cette grâce qui vient du cœur et que lui seul peut inspirer.

« Teresa m'a répété cent fois toutes les promesses déjà faites de ne jamais séparer le sort des deux captifs. En écoutant avec un silence religieux tout ce que son dévouement lui inspire, il me semble impossible que tous les obstacles ne soient pas vaincus par la force de sa volonté, de sa persevérance ! J'ose espérer alors, et je les vois délivrés par elle ! « Dans mes rêves de bonheur, me dit-elle, car j'en fais encore quelquefois, je me transporte en France dans un petit coin de terre avec mon Frédéric ; je me réunis à vous, mon amie si chère, à cet Alexandre que j'aime et que j'ai tant raison d'aimer sans le connaître ! Jusque-là soyons unies par l'indissoluble lien de la même affection et du même dévouement ! soyons unies par la prière, car là encore je ne séparerai pas ceux que je confonds dans le bien que je voudrais leur faire ! »

« En quittant Teresa, j'ai senti que je n'avais pas encore épuisé toute la tristesse qui peut pénétrer une pauvre âme..... La reverrai-je, mon Dieu !... Hélas ! il ne me sera jamais donné de lui prouver ma reconnaissance et

l'excès de mon affection... Je ne puis rien pour son malheureux Frédéric, et elle peut devenir l'ange sauveur de mon frère !... A elle donc appartient la plus belle part, la plus douce récompense qui puisse être accordée sur cette terre ! »

X.

Pendant que nos malheureuses familles, après avoir ouvert un instant leur cœur à l'espérance, retombaient ainsi dans la tristesse et le découragement, pendant que ma sœur, si dévouée, n'emportait avec elle pour prix de tant de fatigues et d'anxiétés que la douloureuse conviction du caractère inexorable de celui dont dépendait uniquement le sort de son frère infortuné, que faisions-nous pour adoucir les rigueurs d'une captivité qui menaçait d'être si longue ? Quel était notre recours, notre soutien durant ces jours d'affliction et de deuil ?...

Dieu d'abord, que nous invoquions de toute notre âme, puis la lecture, l'étude, auxquelles nous nous étions donnés avec plus d'ardeur que jamais après le départ de don Stephano.

C'était plaisir et consolation de voir combien les facultés intellectuelles de ces pauvres reclus se développaient sous la double influence de l'infortune et de la méditation..... Que de germes de talens se montraient alors dans plusieurs de ces captifs que l'on aurait pu croire destinés, sans la catastrophe qui les avait frappés, à végéter toute leur vie dans l'ignorance et la légèreté!...

C'est qu'il existe des adversités qui, loin d'abattre ou de flétrir l'homme, le régénèrent et l'élèvent, et que parmi ces adversités, la captivité, quand la cause en est noble, est sans doute celle qui, pendant quelque temps au moins, agit le plus efficacement sur le cœur et sur l'in-

telligence de ceux destinés à la supporter ; c'est que le prisonnier, à l'abri, par son isolement, des agitations, des épreuves et des chutes qui dans le monde accompagnent et suivent presque toujours les grandes infortunes, se replie mieux sur lui-même, juge plus sévèrement son passé, se repent plus profondément de ses erreurs, et n'ayant rien qui le détourne des fécondes idées de religion, d'âme immortelle, de vie future que la solitude lui suggère, est plus disposé que tout autre aux circoncisions du cœur et aux développemens de la pensée : « Dieu et le cachot *fecerunt me*, » disait Boëce.

Ah ! de quel prix n'aurais-je pas payé le bonheur de pouvoir conserver et publier un jour les lettres de plus en plus touchantes, de plus en plus évangéliques de notre bien-aimé Pellico! Quels regrets n'éprouvais-je pas chaque fois qu'il me fallait détruire de si précieux témoignages de sensibilité et d'amour!... Que les expressions en étaient douces et pénétrantes, et qu'elles portaient bien le cachet d'un cœur auquel Dieu s'est révélé!...

Pauvre Silvio!.... il souffrait! sa vie semblait s'éteindre, et pourtant sa voix s'élevait vers le Seigneur pour le bénir, pour lui adresser des hymnes pleines d'émotion et de pieuse poésie!... et pourtant il savait répandre le baume sur les blessures de ses compagnons d'infortune en leur enseignant la résignation par son exemple, en les encourageant dans leurs études, dans leurs compositions littéraires, car tous travaillaient, et si tous ne se laissaient pas entraîner par le besoin d'écrire, inhérent à l'existence de prison, ils s'intéressaient au moins aux ouvrages que quelques-uns d'entre nous avaient projetés ou entrepris : tantôt c'étaient quelques pièces de vers, quelques tragédies de Pellico, de Maroncelli et Borsieri, tantôt encore quelques chapitres d'un traité sur l'idéologie de Monari, qui faisaient le sujet des observations, des

réflexions et des commentaires de toute la colonie prisonnière..... Quelquefois une lettre profonde de Confalonieri sur une question importante de morale ou de philosophie mettait en jeu nos facultés pensantes, ou bien j'écrivais en français quelque nouvelle anecdotique, quelques aperçus sur un roman de mœurs dont la lecture ranimait la verve de nos amis et leur inspirait à l'envi des dissertations et des observations pleines de sens et d'imagination.

Que de pures jouissances découlaient de cet échange de pensées et de fraternels sentimens qui chaque jour nous devenaient plus nécessaires, plus profitables! Comme nous redoublions d'efforts et d'industrie pour vaincre les difficultés dont nous étions entourés et pour nous créer des ressources qui pussent remédier à la pénurie de notre matériel épistolaire! Comme nous stimulions le zèle ingénieux et l'audace de l'intrépide galérien Caliban, qui recourait aux inventions les plus subtiles pour nous donner ce qui nous était plus précieux que la nourriture même, des plumes et du papier!... Mais quels que fussent son dévouement et son habileté, ce qu'il nous apportait était loin de suffire à ce besoin d'écrire qui croissait avec l'abondance même des mutuelles idées et le bonheur toujours plus vif de nous les communiquer.....

Que faire, qu'imaginer pour obvier à ce funeste dénûment? Tous les moyens avaient été successivement épuisés; il ne restait plus rien des feuillets blancs, des marges et même des couvertures de la plupart de nos livres: tout y avait passé..... les chiffons de papier que Caliban dérobait et qu'il nous apportait en triomphe n'offraient qu'une bien faible ressource.

Des journées entières se passaient donc sans que nous puissions tracer une ligne; bientôt même notre misère devint si grande que nous fûmes menacés de renoncer

aux bienfaits de notre correspondance. C'était, hélas ! pour nous une perte douloureuse, irréparable, une perte dont j'essaierais en vain d'exprimer aujourd'hui les tristes et poignans regrets !

Ne pouvant nous résigner à une privation si cruelle, nous cherchions, nous mettions chaque jour, chaque nuit notre esprit à la torture, mais nulle idée, nul expédient ne se présentait. Déjà nous nous disions que le mal était sans remède lorsque l'un de nous, c'était Maroncelli, fut favorisé de l'inappréciable inspiration de tout tenter pour rendre propres à nos lettres et à nos écrits certains papiers dont la concession était une anomalie avec le régime de misères et de privations de tous genres auquel nous étions soumis.

Vainement avions-nous essayé jusqu'alors de nous servir de ce grossier papier gris sur lequel la plume ne pouvait glisser, où l'encre s'imbibait comme dans une éponge et où chaque mot que nous tracions ne formait à l'instant qu'une tache illisible : vingt fois nous avions recommencé l'épreuve et vingt fois nous l'avions abandonnée.

Maroncelli, plus tenace ou plus inventif, fut enfin plus heureux que nous, et rien n'égale la joie avec laquelle il nous écrivait sur l'un des carrés de ce papier :

« Voyez, voyez, amis, la difficulté est vaincue, la victoire est à nous..... La plume coule, les caractères restent marqués, et je puis vous écrire que je vous aime sur ce papyrus, dont le nouvel et précieux usage fera disparaître à nos yeux la trivialité de sa destination première.

« Je l'avais d'abord lissé, lissé à m'en rompre les bras, espérant le rendre plus compacte par la pression et le frottement, mais il n'en buvait pas moins, malgré tous mes soins à n'écrire que légèrement : alors j'ai compris que c'était la colle qui manquait, et pour y remédier j'ai

fait dissoudre toute la mie de notre pain dans notre cruche d'eau, où j'ai laissé tremper pendant une partie de la nuit quelques-uns des meilleurs feuillets. Ce matin je les ai fait sécher, puis je les ai frottés avec le dos de ma cuillère de bois jusqu'à ce que la superficie fût parfaitement lisse et coulante..... Alors j'ai pris la plume et j'ai tracé distinctement ces premiers mots : « Louons le Seigneur notre Dieu, parce qu'il est bon et qu'il a eu pitié de nous!... »

« De nouveaux essais me donnèrent des résultats plus satisfaisans encore; jugez-en, mes amis, juges-en, mon cher Alexandre, en m'écrivant bien vite sur les quelques feuilles que je t'envoie une de ces lettres dont la tendresse et la douce gaîté touchent et raniment si bien nos cœurs et nos imaginations.

« Présumant que cette nouvelle source de richesses en multipliant nos moyens augmenterait aussi nos besoins, j'ai pensé qu'il fallait, par suite de la longueur de l'opération du lissage, appliquer la division du travail à notre fabrication de papier, et j'ai prié notre bon et pieux don Marco, qui n'écrit jamais et dont les bras sont robustes encore, de se charger de frotter les feuillets que je mettrai à la colle.

« Je le ferai avec joie, m'a répondu sur-le-champ l'excellent homme, et je bénirai Dieu de m'accorder ainsi la grâce d'être utile à mes compagnons d'infortune. »

« Tu vois, cher ami, que tout est combiné pour le mieux : chaque dimanche en allant à la messe, je remettrai à don Marco les feuilles non lissées en échange de celles qu'il aura préparées dans la semaine; de votre côté, vous me ferez passer par Caliban tout le papier dont vous pourrez disposer. Réjouissons-nous donc et reprenons courage. »

Ce fut une grande joie parmi les captifs que cette pré-

cieuse découverte : chacun applaudit, remercia son ingénieux auteur, et moi surtout, qui résolus dès ce moment de donner suite au projet d'un ouvrage que je méditais depuis longtemps et qui devait réaliser enfin cette espérance, bien présomptueuse sans doute, mais bien naturelle et bien excusable dans un jeune prisonnier, de tirer son nom de l'oubli par une œuvre que les hommes proclameraient digne et utile... Mon esprit ne fut plus occupé désormais que de cette haute et noble tâche; j'y concentrai toutes mes pensées, toutes mes forces intellectuelles ; mon imagination en devint plus féconde, mon cœur s'en retrempa plus encore... N'avais-je pas pour de longs jours une création, un enfant de mon âme, comme dit Byron, qui devait me faire oublier la captivité ?

Je n'étais pas le seul à éprouver les effets bienfaisans de l'amour de l'étude et de l'espoir d'en conserver les fructueux résultats. La plupart des prisonniers mirent à profit l'ingénieuse invention ; tous en reprirent une vigueur nouvelle, et si les portes de Spielberg se fussent ouvertes à cette époque, on eût pu dire avec certitude que le malheur, en marquant de son noble sceau les victimes de la cause italienne, les avait lancés pour toujours dans une carrière de loyauté, de grandeur d'âme et d'intellectuels progrès.

Aussi don Stephano Paolowitz les trouva-t-il préparés à entendre avec fermeté la triste nouvelle que l'empereur, bien loin d'avoir accordé des grâces à l'occasion de son voyage en Italie, en était revenu plus mécontent, plus courroucé que jamais contre les prisonniers du Spielberg. « Oui, nous répétait-il, Sa Majesté sacrée m'a dit que je m'étais trompé sur votre compte, et je commence à m'apercevoir à votre maintien que la captivité, au lieu de vous amener au regret de vos fautes, ne vous a rendus

au contraire que plus obstinés et plus superbes... Mais cela doit changer, et l'on saura, n'en doutez pas, en découvrir les causes et trouver les moyens d'abattre cet orgueil d'esprit qui semble avoir pris racine parmi vous... Ce sera pour votre bien, car il n'est désormais aucune voie de salut pour vos âmes que dans l'humilité et le renoncement absolu aux aberrations de la pensée.....

« Croyez-vous, me dit un jour don Stephano, qu'il n'a pas été douloureux pour moi de m'entendre reprocher dernièrement à Vienne que je m'étais abusé sur vos sentimens et votre conduite? « A-t-il fait des aveux? me demandait-on. A-t-il fait preuve de repentir en révélant spontanément ce qu'il a vu, ce qu'il a fait et ce qu'il sait sur toutes les sociétés secrètes? — Non... — Eh bien, qu'importe le reste? il n'est pas corrigé..... »

Je voulus faire quelques observations à don Stephano, mais il reprit avec aigreur : « Si vous aviez été plus sage, si vous aviez enfin abandonné cet absurde système de silence et de dénégation, Sa Majesté (elle me l'a dit), Sa Majesté, touchée des bons rapports que je lui avais faits, vous aurait rendu aux prières et aux larmes de votre pieuse sœur, qui est venue se jeter à ses genoux à Milan. — Ah! pauvre sœur! pauvre sœur!..... m'écriai-je, combien elle a dû souffrir! — Oui, elle a bien souffert, et elle souffrira davantage encore si vous persistez à vous taire..... sans parler de votre père, qui est si vieux, si faible... — Par pitié, monsieur l'abbé, ne revenons plus sur le passé, ma destinée n'est-elle pas assez cruelle sans l'aggraver encore par de continuels combats et par de déchirans regrets? Pour la centième fois je proteste que je n'ai rien fait en Lombardie contre le gouvernement de l'empereur, que je n'y ai pas conspiré, que l'intention même avait été abandonnée. — Sa Majesté le sait, se hâta de dire don Stephano; mais c'est ce que vous avez

fait ailleurs qu'elle voudrait connaître. — Toutes les explications que je pourrais donner sur ce point à l'empereur seraient de si peu d'importance et répondraient si mal à son attente qu'il vaut mieux, monsieur l'abbé, que je m'abstienne de parler sur des choses déjà si loin de mon souvenir. — Comme vous voudrez, comme vous voudrez; ce que je vous dis est pour votre bien, et, je vous le répète, ce n'est pas en tenant ainsi la tête levée que vous et les autres parviendrez à faire ouvrir les portes de votre prison. »

Mieux instruit désormais des intentions de l'empereur à l'égard des prisonniers du Spielberg et du véritable but de sa mission, don Stephano Paolowitz se décida sans scrupule, pour plaire à son souverain et pour mériter ses faveurs, à jouer près de nous le rôle odieux dont nous commencions, grâce à son peu de réserve, à entrevoir toutes les déplorables conséquences; quelque persuadé qu'il fût d'ailleurs de son esprit et de sa perspicacité, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne parviendrait jamais à pénétrer les secrets de la prison et à connaître personnellement chacun des captifs sans un auxiliaire, sans un révélateur pris dans le sein même de ceux auxquels il devait enseigner les vérités de l'Évangile : il le chercha... Et malheureusement nous dûmes soupçonner, à quelques mots échappés de sa bouche, qu'il y en avait *un* parmi nous qui trahissait ses frères d'infortune..... Quel était-il?..... Nous l'ignorions encore, mais nous ne pouvions douter que don Stephano, qui n'avait point su jusque-là combien nous possédions de livres et de quelle immense ressource ils étaient pour nous, ne connût désormais et le soulagement que nous causaient nos lectures et les consolations que nous donnait notre correspondance, car il nous répétait sans cesse : « Mieux vaut pour le prisonnier l'humilité, le repentir et la prière qu'un

vain savoir qui engendre l'orgueil et l'impénitence. »

Paolowitz partit en nous laissant au cœur l'affreux soupçon d'avoir été trahis par un des nôtres et la crainte de nous voir bientôt privés de livres. Dès ce moment, la tranquillité dont nous avions joui jusqu'alors fit place au doute, à l'inquiétude, et ce ne fut qu'en tremblant que nous continuâmes à nous écrire. Nos livres mêmes, sur lesquels nous avions basé toute notre existence intellectuelle, toute notre ressource pour résister à l'oisiveté dévorante de la captivité; nos livres n'étaient plus pour nous qu'un bien incertain dont la jouissance perdait tous ses charmes.

Comme ils me devinrent chers, ces précieux amis! et que de fois mes yeux se mouillèrent de larmes en songeant qu'il faudrait m'en séparer! Et pourtant, en voyant les jours suivre les jours sans que nos craintes se réalisassent, l'espérance rentrait en mon âme. « Qui sait!... peut-être nous sommes-nous exagéré les dangers? disais-je à Confalioneri..... attendons! » Une visite que le comte Mitroski, gouverneur de la Moravie, vint nous faire sur ces entrefaites, n'ayant été suivie d'aucun résultat fâcheux, ne servit qu'à me confirmer dans mes illusions.

Déjà le doute avait disparu..... j'étais rassuré, joyeux, plein d'avenir..... Je l'écrivais à Maroncelli, qui partageait ma confiance; je le disais à tous, et tous pensaient comme moi, excepté Moretti, qui retrouvait toute la lucidité de ses idées quand il s'agissait d'apprécier le régime autrichien, qu'il avait appris à connaître dans toutes ses nuances pendant sa première captivité. « Désabuse-toi, me répétait-il chaque jour dans notre conversation murale; en Autriche on va lentement, mais tout arrive : lorsqu'une mesure est d'accord avec l'esprit du souverain ou du système politique de son gouvernement, lorsqu'elle

est jugée utile et nécessaire, on peut être sûr qu'elle aura lieu, quelque retard qu'on semble apporter d'abord à son exécution ; et n'est-ce pas ici qu'on peut en faire l'application ? Crois-tu donc que l'empereur, qui veut réprimer dans tout son empire et chez tous ses sujets indistinctement l'essor de la pensée et le progrès des lumières, fera une exception en faveur de ses prisonniers d'État?..... Penses-tu qu'en apprenant qu'on étudie, qu'on s'instruit au Spielberg au lieu d'y languir et d'y pleurer, il n'ordonnera pas d'enlever à ces esprits récalcitrans leur unique ressource, pour arriver enfin à les dompter et à les ramener dans la bonne voie? Et sais-tu quelle est cette bonne voie aux yeux de l'empereur ? C'est la prostration des facultés intellectuelles, c'est l'accablement, la nullité, l'avilissement de l'esprit et du cœur, c'est l'imbécillité ou le déshonneur..... Tant qu'il pourra croire qu'un prisonnier conserve de l'énergie et de la loyauté dans le caractère, tant qu'il pourra craindre que son intelligence se maintienne et survive aux tourmens de la prison, il le torturera, il fermera sur lui et pour toujours les portes de son cachot. Ne nous le dissimulons donc pas, nous ne sommes qu'à l'aurore d'une persécution dont l'enlèvement de nos livres n'est que le premier degré et dont la mort seule sera la fin pour la plupart d'entre nous. Le misérable agent que l'empereur François a choisi pour exécuter ses immuables volontés n'est, hélas ! que trop digne de le servir..... Attendons et préparons-nous, car le temps des nouvelles souffrances va commencer. »

Quoique cette prophétie du pauvre Moretti me parût intempestive et exagérée, ce fut en vain que je m'efforçai pendant plusieurs jours de combattre la triste et profonde impression qu'elle avait faite sur mon esprit. J'étais frappé au cœur de cet avenir de désœuvrement absolu, de cette extinction lente et sûre du flambeau de

mon intelligence. Dans mon inquiétude, je m'informais auprès des gardes, je cherchais à deviner dans les paroles du commandant si le malheur que nous redoutions, si la perte de nos livres se réaliserait, et tous me disaient ne rien savoir, ne rien connaître.

Un jour cependant où je lisais avec une attention profonde, j'entendis tout à coup dans le corridor un bruit de voix qui arrêta les battemens de mon cœur. A peine avais-je eu le temps de me rapprocher du guichet pour écouter que les gardiens ouvrirent la porte et que le directeur entra suivi du grand Schiller portant une chaise. « Vous allez recevoir, nous dit-il, la visite de Son Excellence. »

Et il nous quitta sans plus d'explications.

Que nous voulait le gouverneur? que signifiait cette chaise indiquant une longue séance? Nous nous le demandions encore quand nous vîmes entrer M. le comte de Mitrosky, s'appuyant d'une main sur sa canne et de l'autre sur le commandant. Il nous salua poliment, gagna lentement et avec peine la chaise que l'on avait placée dans le fond de la prison, s'y posa et fit signe de la tête au directeur de s'éloigner, dans le même temps qu'il nous indiquait de la main de nous asseoir sur le bord de nos lits de camp. « C'est toute une affaire, messieurs, nous dit-il en français, que d'arriver jusqu'à vous quand on a la goutte et qu'on manque de respiration : Spielberg est un peu haut et l'air y est vif, trop vif peut-être pour vos santés. Mais c'est là, reprit-il avec quelque embarras, un des moindres inconvéniens de votre triste position, dont je comprends toutes les rigueurs et que j'aurais voulu adoucir si j'en avais eu le pouvoir..... Malheureusement je ne puis rien pour vous, absolument rien, messieurs..... Si donc je viens vous donner aujourd'hui une nouvelle qui doit vous être pénible,

croyez bien que j'y suis forcé par des instructions supérieures. »

Ici le gouverneur fit une pause, nous regarda, et voyant l'inquiétude peinte sur nos visages, il ajouta : « Il m'en coûte de vous annoncer que j'ai reçu de Vienne, de Sa Majesté même, l'ordre de vous retirer vos livres... »

A ces mots, je me cachai la figure dans les mains en m'écriant avec désespoir : « Ah ! monsieur !... c'est une seconde mort ! — Je conçois toute votre douleur, reprit alors le comte Mitrosky, je la prévoyais, et ce n'est qu'après avoir tout tenté près de l'empereur pour détourner de vous ce dernier malheur que j'ai dû céder à la nécessité..... Mais que pouvais-je faire contre les instances et les rapports de M. Paolowitz, votre confesseur ?... Chef suprême de la censure dans la province de Moravie, j'avais proposé à Sa Majesté, dans votre intérêt, de vous choisir moi-même les livres dans ma bibliothèque et de les parapher de ma main ; on m'a répondu qu'on ne vous en accorderait aucun, parce que vous n'étiez ni assez dociles ni assez corrigés. J'ai prié qu'on vous permît au moins d'avoir la jouissance de ceux que vous aviez apportés de Milan, à condition qu'il n'y en aurait qu'un à la fois dans chaque prison..... Mais Sa Majesté m'a fait entendre qu'elle se chargeait seule de vous et qu'elle avait sur ce point des renseignemens qui ne lui permettraient pas de faire à l'avenir aucune concession. — Quoi ! lui dis-je, on ne nous laissera pas même nos livres de religion ? pas un seul ? »

Le gouverneur répéta avec compassion, mais avec assurance : « Pas un seul ! — Était-ce là, m'écriai-je, ce que nous devions attendre de celui qui, par son ministère même, est appelé à secourir, à consoler les malheureux !..... »

Le gouverneur garda le silence, puis il nous dit bientôt après : « J'aurais voulu, messieurs, que tout autre que moi fût chargé de vous prévenir de cette mesure, mais notre premier devoir est d'obéir ! Puissiez-vous ne pas vous laisser trop abattre par une disgrâce qu'il n'a pas dépendu de moi de vous épargner ! »

Nous le remerciâmes de sa bienveillante politesse ainsi que de ses bonnes intentions, et il nous quitta en nous protestant de nouveau qu'il nous plaignait désormais et qu'il regrettait vivement de ne pouvoir plus nous être utile : « Car vous dépendez, ajouta-t-il, de Sa Majesté et de don Paolowitz. — Le voilà donc connu, réalisé, ce malheur, le plus grand, le plus irréparable de tous ceux qui pouvaient nous frapper, dis-je à Confalonieri..... Qu'allons devenir maintenant? comment remplir des journées si longues, si accablantes? Nous avions déjà bien souffert de notre captivité, mais, grâce à don Stephano, nous allons en supporter enfin toutes les horreurs !... Et pendant combien d'années?... le ciel le sait !..... »

La désolation que j'éprouvai dans les premiers instans qui suivirent cette fatale nouvelle devint générale parmi nos compagnons; il n'y eut qu'un cri sur l'auteur de cette irréparable perte, un cri de désespoir et de détresse si déchirant, si profond qu'il appelait la justice de Dieu sur celui qui, sans pitié pour les souffrances, le dénûment absolu des infortunés captifs, venait encore leur arracher leur unique moyen de ne pas succomber à leurs maux !... « Qu'avions-nous donc fait, répétaient à l'envi les prisonniers de Venise, pour qu'on nous envoyât un prêtre du caractère de don Paolowitz! Avant sa venue, nous avions le bonheur de voir, d'entendre un homme de Dieu qui nous parlait à l'âme et nous consolait ; nous étions calmes et tranquilles malgré nos misères, nous

jouissions sans crainte de nos livres ; le gouverneur général, les chefs du Spielberg et jusqu'aux moindres agens nous traitaient avec indulgence, avec bonté même, et c'est après des années de prison qu'un ministre de l'Évangile, au lieu de nous secourir, aggrave notre sort!... Que nous est-il donc réservé dans l'avenir? »

Moretti répondait à ces tristes présages en nous disant : « Attendez, et bientôt l'empereur deviendra notre seul geôlier..... »

Un jour, deux jours s'étant écoulés sans que l'enlèvement de nos livres eût lieu encore, j'en profitai pour prier Krall de me les apporter les uns après les autres et de nous en laisser plusieurs à la fois. Il y consentit, le brave jeune homme, ainsi que le vieux Schiller, que notre malheur affligeait. « Lisez, lisez, nous disait-il, l'ordre n'est pas venu..... »

Je lisais, mais sans suite, mais avec l'amertume au cœur! Je parcourais des volumes que j'avais lus dix fois, et à chaque page, à chaque ligne, il me semblait que je découvrais des beautés nouvelles.....

Mettant à profit le dernier répit qui nous était accordé par la compassion de nos gardiens, je ne me promenais plus et prenais à peine le temps de toucher à notre triste dîner pour gagner quelques minutes et prolonger mes lectures ; tous faisaient comme moi, tous s'empressaient de puiser aux sources fécondes de tant de sublimes pensées afin de lutter au moins par les souvenirs contre l'oisiveté du cachot. Et lorsque, ne pouvant supporter l'idée accablante d'une privation absolue de toute ressource intellectuelle, l'un de nous proposa de sauver, coûte que coûte, quelques volumes du naufrage universel, il n'y eut qu'un sentiment, qu'une volonté, qu'une espérance.

Mais comment y parvenir et quels devaient être les ou-

vrages privilégiés? C'est là où l'industrie de chacun fut invoquée, fut mise en jeu, où l'indécision, les douloureuses consultations commencèrent dans chaque prison..... Ah! qu'ils étaient pénibles et touchans à la fois les généreux efforts de ces hommes déjà si faibles de santé, si brisés de cœur, pour soustraire au dépérissement et à la mort la plus noble partie de leur être..... la pensée!..... ce bien suprême, ce céleste attribut qu'on voulait éteindre en eux!..... Et qui n'aurait versé des larmes d'attendrissement et d'indignation en voyant à quels expédiens ils étaient réduits pour conserver près d'eux des livres tels que l'Évangile, Massillon, Pascal, Milton et quelques autres œuvres pieuses, œuvres divines, sur lesquelles ils comptaient pour nourrir leur esprit et sanctifier leur âme!

Ce choix délite, mais si restreint, auquel j'avais ajouté deux petits dictionnaires, l'un anglais, l'autre allemand, était à peine arrêté que le directeur nous prévint qu'il avait reçu l'ordre de faire emballer nos livres et de les expédier sur-le-champ à Vienne. Ils nous furent en effet tous repris le lendemain à l'exception du petit nombre de ceux que nous avions soustraits et cachés soigneusement, dans la crainte de quelque visite corporelle. Peu d'heures après nous entendîmes, non loin de notre prison, de bruyans coups de marteau... « Ce sont les caisses que l'on ferme, » dis-je avec désespoir à Confalonieri.....

Et chaque coup qu'on frappait retentissait dans notre âme comme si l'on eût cloué sous nos yeux le cercueil d'un ami chéri!..... Pas un mot ne sortit de notre bouche pendant qu'on travaillait à l'ensevelissement de toutes nos consolations, pas un geste ne trahit la peine que nous en éprouvions..... Seulement, lorsque le marteau eut cessé de se faire entendre, que les lourdes caisses rou-

lèrent pesamment dans le corridor et devant notre guichet, nous nous levâmes spontanément, et nous précipitant dans les bras l'un de l'autre, nous sentîmes qu'aucun malheur n'était irréparable tant que nous serions réunis.

XI.

Deux jours après la perte de nos livres j'écrivais à Pellico :

« Le dernier coup qu'on vient de nous porter influera irrémédiablement peut-être sur nos facultés intellectuelles, sur toute notre vie; mais il ne sera pas dit que nous succomberons sans avoir tout tenté pour éloigner de nous le funeste sort qui nous menace : c'est à notre cœur, c'est à Dieu surtout qu'il faut en appeler de la persécution des hommes. En attendant le jour de sa miséricorde, cherchons de plus en plus dans notre correspondance un adoucissement à tant de misères!..... Travaillons tous, et que la communication réciproque des moindres résultats de nos tristes mais laborieuses journées serve à chacun de nous de salutaire émulation. Quant à moi, j'ai cédé, je me suis rendu aux sages et bienfaisantes exhortations de notre Confalonieri : j'ai repris la plume, et je me suis promis de ne la quitter que lorsque j'aurai achevé les dernières pages d'un ouvrage qui m'a déjà valu des encouragemens. Imite-moi donc, prends ta plume, Silvio *mio*, et fais-nous lire quelques-unes de tes pieuses et poétiques invocations qui nous inspirent si bien le pardon des injures et la confiance dans celui qui a dit : « Heureux ceux qui dans les afflictions s'enveloppent du manteau de la patience et de la mansuétude!..... »

Cet appel que je faisais au cœur et à l'esprit de nos plus chers amis fut accueilli et compris par eux comme il devait l'être : les liens de notre tendre amitié s'en resserrèrent, et il s'établit entre nous et plusieurs autres captifs une étroite et touchante alliance d'affections et de pensées pour soutenir notre courage et sortir vainqueurs de la guerre déclarée d'une manière si fatale à notre intelligence.

Chacun voulut, autant qu'il était en lui, contribuer au salut commun : d'éloquentes et belles pages, des vers harmonieux, pleins de verve et de vigueur, des questions de science et de morale traitées avec énergie et profondeur attestaient chaque jour que les infortunés martyrs des libertés italiennes, loin de faiblir sous la persécution, avaient presque tous au contraire retrempé leur caractère et leur esprit au creuset du malheur.

Que de fois, en lisant les remarquables fragmens de haute poésie que la prison et l'amour de sa patrie inspiraient à Borsieri, n'ai-je pas regretté qu'un si beau talent fût condamné à s'éteindre, à mourir peut-être sans avoir fait connaître au monde ses œuvres si remarquables ! Combien aussi n'éprouvais-je pas de douleur en songeant que Foresti, dont la tête était si bien organisée pour la jurisprudence et pour l'économie politique, ne pourrait jamais développer ses fécondes et profondes idées faute de matériaux et du libre exercice de sa pensée ! Hélas ! aujourd'hui même, en me rappelant encore, après tant d'années et de souffrances, ce redoublement de travail et d'efforts d'intelligence de tous ces pauvres captifs pour échapper à la mort spirituelle, je me sens une telle pitié, une telle admiration, que mes yeux, comme alors, se mouillent de larmes et que je m'écrie avec le prophète : « *Malheur à ceux qui veulent avilir ou détruire le plus bel ouvrage de Dieu... l'homme spirituel !* »

Parmi toutes les propositions, toutes les idées que nous nous soumettions tour à tour comme thèmes de nos écrits ou sujets de nos réflexions, il en fut un qui excita notre intérêt et notre sympathie... Cette idée, que tous saisirent avec empressement, c'était une épitaphe en l'honneur du pauvre Oroboni. Chacun voulut tracer quelques mots pour rendre hommage à la mémoire de cet homme si jeune et si bon, dont la mort avait été si sainte!..... Chacun fut inspiré, et jamais, je crois, il n'y eut rien de plus profondément senti et de mieux exprimé que ce tribut unanime de regrets payé par des malheureux prisonniers aux vertus et aux infortunes d'un frère bien-aimé qui les avait précédés dans la tombe.

Don Marco, quoiqu'il n'eût jamais rien écrit jusque-là, ne fut pas des derniers à se servir de la parole de Dieu pour consacrer la fin édifiante de son angélique ami. Villa même, dont les forces déclinaient chaque jour, trouva dans sa tendresse pour Oroboni des expressions d'autant plus touchantes qu'elles semblaient un dernier adieu à la vie..... Hélas! qui d'entre nous n'envisageait pas sa propre destinée dans celle de ce fils chéri, qu'un père octogénaire, une mère inconsolable, n'avaient pu serrer dans leurs bras à ses derniers moments!... Qui ne se disait, en parlant de leurs douleurs, de leurs larmes amères sur cet enfant mort de misère et de faim, sur cet enfant privé de la sépulture de ses pères : « C'est ainsi que ceux qui m'ont donné le jour pleureront sur moi!... »

Comment alors nos inspirations n'auraient-elles pas été des cris du cœur! et dois-je craindre de n'être pas compris quand je dirai qu'un de mes plus profonds regrets est de ne pouvoir honorer mes pages par la citation de quelques-unes de ces épitaphes qui peignaient si bien les sentimens de piété et les divines espérances de

ceux qu'on accusait d'irréligion et qu'on voulait réduire à l'imbécillité pour leur apprendre à adorer Dieu!.....

Docile aux conseils de mes indulgens amis, je ne pensais plus qu'à mener à bien mon œuvre de prédilection, à laquelle j'ajoutais chaque jour quelques pages : c'était pour arriver à ce but que je bravais l'insoutenable position d'écrire des heures entières courbé sur ma paillasse, la tête sur le papier, pour ne pas être surpris par les sentinelles, qui avaient l'ordre de nous surveiller par les judas pratiqués à chaque porte de nos prisons ; mais qu'était la fatigue quand à la fin de la journée j'espérais avoir tracé quelques lignes qui pussent mériter l'approbation de Confalonieri... Alors je prenais foi en moi-même pour continuer le lendemain avec une ardeur nouvelle une tâche que je croyais bénie de Dieu!..... et plein de cette idée, les mots coulaient de source et les feuillets se remplissaient avec une telle rapidité que j'aurais souvent manqué de papier, malgré l'amicale obligeance de tous mes compagnons, si le vieux Schiller, qui s'était enfin aperçu de ce nouveau surcroît de consommation, n'y eût pourvu par bonté d'âme.

Le papier ne me manquait donc pas, grâce à la commisération de Schiller et au zèle infatigable de don Marco pour le lisser, mais il n'en était pas ainsi de l'encre, dont nous étions menacés d'être privés, malgré toutes les ressources de notre industrie. Vainement mettions-nous à contribution l'esprit inventif de notre pourvoyeur Caliban : soit qu'il fût surveillé de plus près, soit qu'il eût trop bien nettoyé les poêles à force de les gratter, il ne nous apportait plus de suie. D'un autre côté, les petits morceaux de briques devenaient rares et durs, et nous avions beau les écraser et les réduire en poudre, nous ne pouvions en retirer, en les faisant dissoudre dans l'eau, qu'une teinture épaisse qui marquait à peine sur

notre mauvais papier et qui se collait à nos plumes, plus mauvaises encore. Chaque jour notre pénurie augmentait, et j'arrivai bientôt au point de ne plus pouvoir tracer un mot sans me reprendre à deux ou trois reprises ; souvent même, au moment où je me sentais le plus entraîné par mon sujet, j'étais obligé de suspendre, d'abandonner mon travail pour la journée entière. Alors une sombre mélancolie s'emparait de mon âme et je disais en soupirant à Confalonieri, qui s'efforçait en vain de remédier à notre dénûment : « Je ne l'achèverai pas ! »

C'est aussi ce que j'annonçais par quelques mots à peine lisibles à Pellico et à Maroncelli, en leur envoyant par le fidèle Caliban la première partie de l'ouvrage : « Lisez, leur disais-je, et plaignez-moi de ne pouvoir achever ce qui me donnait tant de courage et de consolations !... »

Mais quelle fut ma surprise, mon attendrissement lorsque je reçus deux jours après de mes amis un paquet que les poches du galérien contenaient à peine, et qu'en l'ouvrant je trouvai, entourée par les feuilles de mon manuscrit et par une quantité d'autres feuillets blancs, une petite fiole contenant une liqueur rouge avec laquelle Pellico avait tracé ces touchantes paroles :

« La lecture de tes intéressantes pages, mon Alexandre, nous a causé des émotions si profondes et nous a fait verser de si douces larmes que nous te bénissons de nous les avoir envoyées... Que ne nous est-il donné de te serrer dans nos bras pour mieux t'exprimer notre reconnaissance !... Ah ! que la bonté de Dieu est grande de nous avoir fait ainsi trouver dans notre sainte et inaltérable amitié une source constante de vivifiantes consolations !... Et combien je lui ai rendu grâce à ce Dieu, dont la miséricorde adoucit toujours les maux qu'il nous envoie, d'avoir permis que je fisse cesser les

regrets et les nôtres en te donnant les moyens de continuer, de finir un ouvrage qui plaide si bien la cause de la morale et de la religion. »

« C'est avec mon sang que je t'écris, que je te dis : Ton œuvre est une œuvre inspirée de la Providence... C'est avec mon sang que je te supplie de l'achever... Tant qu'il en restera dans mes veines je te le donnerai, ô bon jeune homme, pour que tu puisses élever à la gloire de Dieu un de ces longs et solennels cantiques qui enseignent si profondément aux hommes à chercher uniquement leur bonheur dans la pratique de la vertu et dans l'adoration du Seigneur!... Pourquoi faut-il que je ne puisse avec ce sang alimenter une lampe pour prolonger tes journées et nous faire jouir plus tôt des dernières parties d'une composition dont le commencement vient d'exciter dans notre cœur un si puissant intérêt... Adieu, reprends ta plume, remplis tes consciencieuses pages et pense qu'en refusant ma fraternelle offrande, tu commettrais une ingratitude envers ton pauvre Silvio et, ce qui serait pire encore, envers celui d'où viennent les grandes pensées, celui qui ne veut pas qu'on néglige les dons divins qu'il nous accorde en mettant sous le boisseau la lumière de notre esprit. »

« Tiens, dis-je à Confalonieri en lui remettant le billet de Pellico, en lui montrant la précieuse fiole, lis et dis-moi s'il existe sous le ciel un être plus angéliquement bon que notre Silvio ! »

Il prit la lettre, la lut des yeux d'abord, puis à haute voix; et moi, de plus en plus ému, de plus en plus pénétré de reconnaissance, je m'écriai : « Malheur à moi si je ne voyais pas la main d'un Dieu clément et miséricordieux dans les incomparables amis qu'il m'a donnés dans mon infortune!... Malheur à moi si je ne consa-

crais pas désormais toutes les forces de mon intelligence et tous les sentimens de mon cœur à prouver que j'étais digne de partager la captivité d'un Confalonieri et d'écrire avec le sang d'un Silvio Pellico! »

XII.

Jamais dans aucun instant de ma vie je n'avais mieux compris ce que les poëtes appellent le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine un instrument mélodieux ; jamais je n'avais mieux senti la force créatrice, la puissance de l'imagination qu'après avoir reçu l'inappréciable don de mon Silvio. J'écrivais de conviction, d'enthousiasme, et cet enthousiasme pieux, loin de s'affaiblir, croissait encore chaque fois que je tirais de mon sein — où je la tenais cachée pour que le sang ne pût se coaguler — cette fiole dont la vue seule suffisait pour attendrir mon cœur et faire couler mes larmes !

« Il semble, disais-je à Pellico après l'avoir remercié avec transport de son inestimable envoi, il semble que mes pensées sont devenues plus pures et plus chrétiennes depuis que je les ai écrites avec le sang qui coulait dans tes veines. Je me suis animé d'un désir plus ferme encore de ne rien composer qui ne soit inspiré par une morale chaste et sévère, et je suis plus pénétré que jamais de cette vérité sainte : « *Que le premier devoir d'un écrivain est de préférer dans ses ouvrages l'utilité avec un peu de gloire à beaucoup de gloire sans utilité.* »

« Tu vois donc, mon Silvio, combien je te suis redevable et quel bien tu as fait à ton jeune ami ! Mais ne serais-je pas coupable d'égoïsme si j'acceptais à l'avenir ce que tu m'as donné, ce que tu m'offres encore avec une

incomparable générosité !... Non, mon ami, non !... l'idée seule que ta santé pourrait en souffrir suffirait pour réprimer en moi tout essor de la pensée. Conserve-le donc, mon Silvio, conserve-le précieusement, ce sang, dont je ne voudrais pas désormais te coûter une goutte, dussé-je en m'en servant tracer des lignes aussi dignes de l'immortalité que celles d'un Tasse ou d'un Schiller...

« Quant à celui que tu m'as donné, je l'emploierai, n'en doute pas, jusqu'à la dernière parcelle, et si Dieu, dans sa bonté, permet qu'en sortant un jour de Spielberg je sauve les pages que, grâce à toi, je puis écrire encore, je les montrerai à tous comme le plus touchant souvenir, comme la plus admirable preuve de dévouement et de charité qu'un captif ait jamais reçue d'un frère d'infortune pour adoucir les maux de la prison... »

Pour répondre aux amicales objections de notre Pellico, je voulus suivre son exemple et me procurer comme lui une encre dont nulle rigueur, nulle perquisition ne pussent tarir la source ; mais j'avais trop présumé de ma constance ou de mon habileté, car ce fut en vain qu'armé d'une épingle et d'un fil que je devais à la munificence de Caliban, je me serrai le doigt jusqu'à fendre la peau, ce fut en vain que je piquai et repiquai avec force et résolution ce pauvre doigt tout gonflé, tout douloureux : le sang ne sortait pas, ou si quelques gouttes s'en échappaient, elles suffisaient à peine pour écrire pendant un quart d'heure.

Pellico le devina, et force me fut de recevoir une seconde fiole, que cet homme, aussi sensible, aussi rempli d'abnégation que la meilleure des femmes, m'envoya en me protestant que ce serait la dernière.

Le pauvre qui partage tout ce qu'il possède avec un plus pauvre que lui en fait-il plus devant Dieu pour soulager le malheureux dont il voudrait sauver la vie que ne

faisait pour moi notre angélique Pellico, tout souffrant, tout affaibli qu'il était?

De jour en jour plus occupé de mon travail, j'oubliais les alarmes passées, je jouissais en paix, avec sécurité même de cette tranquillité qui, je l'espérais, ne devait plus être troublée désormais. On est, hélas! si facilement porté à se faire illusion, et surtout en prison, que je repoussais les appréhensions de Moretti comme exagérées et chimériques. « Attendez, attendez, se contentait-il de répondre, et plût à Dieu que mes tristes prédictions vous donnent un jour le droit de me traiter de faux prophète! »

Ma crédule confiance en l'avenir, que les paroles de Moretti ne pouvaient ébranler, tant mon âme était envahie par le besoin d'écrire, ne tarda pas à recevoir un échec funeste par la visite d'un personnage important qui vint dans nos prisons, accompagné du gouverneur comte Mitrosky, vers la fin de 1825. Ce nouveau visiteur, décoré de plusieurs ordres et dont nous apprîmes ensuite le nom par don Stephano, n'était rien moins que le baron Munch Von Belling Haussen, conseiller intime et l'un des rapporteurs du cabinet particulier de l'empereur François.

Que venait-il faire à Spielberg? Était-ce pour écouter les réclamations des infortunés captifs? Quelques-uns s'en étaient flattés d'abord; mais en voyant que le gouverneur, en lui montrant notre misérable mobilier, faisait devant lui soulever les couvertures et remuer les paillasses des prisonniers, ils se convainquirent que la visite de l'envoyé impérial n'était destinée qu'à bien rassurer son maître sur l'enlèvement de toute espèce de livres et sur la rigoureuse exécution du traitement qu'il nous imposait; il est vrai, et je me hâte de le dire, que M. le baron Von Belling Haussen sut adoucir ce qu'une pa-

reille mission avait de pénible par les manières les plus polies; il parut écouter avec bienveillance les demandes de plusieurs d'entre nous et leur promit même d'obtenir de Sa Majesté qu'on nous accordât le soir quelques heures de lumière; mais toujours est-il que nous ne pûmes voir dans cette visite extraordinaire d'un homme si haut placé qu'une inspection de police tendant à satisfaire la rigoureuse animosité du souverain contre nos chétives personnes.

Nos doutes, s'il nous en était encore resté, auraient été d'ailleurs entièrement dissipés par les naïvetés de don Stephano Paolowitz, qui nous arriva de Vienne peu de temps après l'apparition du conseiller intime. « Eh bien! *caro signor Francese*, me dit-il en se redressant sur sa chaise, vous avez été honoré d'une visite importante pendant mon absence : c'est un grand seigneur, un homme puissant, qui est devenu pour moi un protecteur et je puis même dire le meilleur des pères; ce n'est qu'avec lui et avec moi que Sa Majesté s'entretient de vos seigneuries, et si le baron Munch Von Belling Haussen le voulait bien, il vous aurait bientôt fait mettre en liberté..... — En vérité?... mais il est donc exclusivement chargé de nous?... il a donc tout pouvoir?... Ah! si je l'avais su, comme je l'aurais supplié de nous rendre nos livres! — Et vous auriez mal fait, mon fils, très-mal fait, car vous n'auriez rien obtenu et vous auriez irrité Sa Majesté, à laquelle le baron n'aurait pas manqué de faire son rapport. Tout vient de l'empereur, entendez-vous, et si je vous ai dit que Son Excellence pouvait beaucoup pour votre délivrance, c'est indirectement et par voies détournées. — A qui donc faut-il que nous nous adressions pour obtenir la restitution de nos livres? — A moi! répondit don Stephano en rougissant, à moi! Mais que le ciel me préserve d'un semblable message!

— Que pourrait-il avoir d'effrayant pour vous ? ne jouissions-nous pas tranquillement depuis bien des mois de ces livres ?... — Et voilà justement le mal, jeune homme, car c'était à l'insu de l'empereur, dont le mécontentement fut extrême en apprenant une telle infraction au régime pénitentiaire de ses prisonniers d'Etat. — Comment l'a-t-il appris, demandai-je alors assez imprudemment à don Stephano, si, comme vous me l'assurez, monsieur l'abbé, l'ordre de nous ôter notre seule ressource contre les maux de la prison est venu directement de lui ? — Faut-il vous répéter cent fois, s'écria Paolowitz du ton de la colère, que vous dépendez uniquement de notre auguste souverain, que la moindre mesure qui vous concerne provient de sa volonté, et que c'est par son ordre que Son Excellence le baron Munch Von Belling Haussen est venu s'assurer que tout était en règle ici... Ah ! il faudra bien que le gouverneur Mitrosky marche droit s'il veut éviter une disgrâce. Vous l'avez vu souvent au Spielberg depuis quelque temps, n'est-ce pas ? — Deux ou trois fois, répondis-je. — A l'avenir ses visites seront plus fréquentes encore. — Son âge et son rang sembleraient devoir l'en dispenser.—Il n'y a, jeune homme, ni rang ni âge qui tienne quand il s'agit d'obéir à l'empereur. Dans la monarchie autrichienne, le premier, le seul devoir pour le plus petit comme pour le plus élevé est, grâce à Dieu, de n'avoir d'autre volonté que les désirs de son souverain : ainsi, tout vieux et tout goutteux que soit le comte Mitrosky, vous le verrez, s'il le faut, visiter chaque semaine vos prisons, où il se passe des abus !... — Des abus !... Hélas ! que ne venez-vous passer un jour dans nos cachots ! à la vue de tant de misère, vous vous demanderiez, j'en suis certain, comment il serait possible d'empirer notre sort !... Jamais je ne me suis plaint auprès de vous, monsieur l'abbé, des ri-

gueurs d'une captivité où tout est souffrance et privation. Jamais je ne vous ai fait toucher des vêtemens qui nous couvrent à peine et nous laissent exposés plus de la moitié de l'année au froid mortel de ce climat ; jamais je ne vous ai montré que mes lourdes chaînes me meurtrissent les jambes, que ma grossière chaussure m'écorche les pieds; jamais je ne vous ai dit que notre nourriture est dégoûtante et que chaque jour je souffre la faim ; non, monsieur l'abbé, non, je ne vous ai jamais parlé de toutes ces misères tant que nous avons conservé nos livres, et aujourd'hui même encore j'aurais continué à me taire si vos paroles ne m'eussent fait appréhender quelque nouveau malheur..... Peut-être l'empereur ignorait-il aussi que nous nous promenons une demi-heure sur la plate-forme ? — Il ne l'ignore pas, répondit don Stephano : ce n'est pas le corps que Sa Majesté veut punir, c'est l'esprit. Dieu, vous le savez, a condamné aux ténèbres éternelles les anges orgueilleux qui dans leurs pensées sacrilèges osèrent douter de sa puissance et levèrent des yeux impies sur la splendeur de son trône..... Rien de plus juste donc que les souverains légitimes, images de Dieu sur la terre, prononcent les châtimens les plus terribles contre les insensés qui se sont rendus coupables du crime de lèse-majesté, car ce crime est le plus odieux, le plus impardonnable de tous, et comme il ne se commet que dans le délire de la pensée, c'est par là qu'il faut attaquer le mal. Sa Majesté le sait mieux que personne, et c'est pour cela que dans sa bonté infinie elle a daigné envoyer à ses prisonniers d'État un homme de Dieu, afin de les instruire dans leur religion, de leur prêcher la résignation, de leur parler d'avenir meilleur... Mais voyant que la parole de ce prêtre, loin de fructifier, tombe sur la roche stérile comme la semence dont parle l'Évangile, elle a résolu, dans son ardente charité, d'é-

loigner d'eux la cause de leur endurcissement, de les garantir de ces livres dangereux qui les empêchent de tourner vers Dieu seul leurs pensées et leurs espérances. Voilà, mon fils, ce que notre clément empereur a fait et veut faire pour les prisonniers de Spielberg, parce qu'il dit avec notre Sauveur : « Que leur servirait-il de connaître et d'analyser comme le roi Salomon tout ce qu'il y a sur la terre, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, depuis le mouvement des astres jusqu'à la division des heures, si leurs âmes étaient perdues? »

Satisfait d'avoir appuyé son étrange discours d'une si haute citation, don Stephano, me regardant d'un air de triomphe, semblait me dire : « Trouvez-vous une réponse à de tels argumens?..... » Je n'y répondis pas de suite en effet, dans la crainte de ne pas être assez maître de mon premier mouvement, mais je me remis bientôt et je lui dis avec calme : « Jamais je n'avais pu croire entièrement jusqu'à cette heure, monsieur l'abbé, que nous étions ainsi directement l'objet des soins de Sa Majesté impériale, mais il ne saurait, d'après vos paroles, me rester désormais le moindre doute : les intentions de l'empereur en nous réduisant, dans une captivité déjà si cruelle, à la plus complète inaction, peuvent être charitables, paternelles même, je veux le croire... seulement je crains qu'il ne se trompe sur les moyens et qu'en voulant faire notre salut il ne nous expose à notre perdition..... — Que vouliez-vous dire? s'écria don Paolowitz. — Que l'oisiveté, dans toutes les situations de la vie, est la mère de tous les vices, de tous les excès, et qu'en prison plus qu'ailleurs elle ne peut conduire l'homme qu'au désespoir ou à la démence..... — Et la prière, mon fils? — La prière, monsieur l'abbé, ne saurait suffire tout le jour et pendant des années à l'esprit et au cœur du captif..... — Il le faudra bien pourtant. — Mais les moines

des ordres les plus sévères, mais les anachorètes, monsieur l'abbé, entremêlent leurs oraisons de quelques travaux, de quelques lectures..... — C'étaient des hommes de Dieu et non de grands coupables. — Et faut-il, quand bien même nous serions de grands coupables, faut-il nous exposer, par une semblable absence de toute occupation, à tomber dans de sombres abattemens, dans des aliénations mentales qui peut-être, hélas! nous conduiront à tout renier, tout, jusqu'à la miséricorde divine!... Ces livres qu'on nous a enlevés, dites-vous, par l'ordre spécial de l'empereur, étaient d'excellens ouvrages où nous puisions des idées de morale et de justice, où nous nous convainquions que la source de toute pensée, de toute intelligence vient de Dieu et que c'est vers lui seul que doivent tendre en dernière analyse nos réflexions et nos études. C'est là, monsieur l'abbé, le fruit que nous retirions de nos lectures, et si je suis revenu moi-même aux sentimens religieux de mon enfance, je le dois en grande partie aux réflexions que m'ont inspirées les sublimes ouvrages dont nous déplorons la perte. — Ce n'est pas l'opinion de Sa Majesté ni la mienne, jeune homme: ce n'est pas par le savoir que les cœurs se convertissent, mais par l'obéissance et l'humilité. Le genre humain n'a-t-il pas péri parce que notre mère Ève a mangé du fruit de l'arbre de la science?..... Vous n'aurez plus de semblables livres, telle est la volonté de l'empereur. Dans quelque temps peut-être on verra, si vous en êtes dignes, à vous donner quelques manuels de prières, quelques catéchismes. Allez maintenant et reposez-vous sur la clémence de notre si religieux souverain, qui, m'ayant consulté sur votre demande, veut bien vous accorder la grâce d'avoir de la lumière le soir dans votre prison pendant deux ou trois heures. »

Je voulais répondre à don Stephano que cette grâce

était semblable à celle qu'on accorderait à un malheureux mourant de faim en lui mettant sous les yeux une table chargée de plats vides; mais je fus retenu par la crainte de priver mes compagnons de ce que l'on pouvait, à tout prendre, regarder comme une ressource, quoique cette lumière ne fût produite que par la réverbération d'une lampe placée dans le corridor et ne nous éclairât que par une lucarne d'un demi-pied carré pratiquée dans la porte et fermée par un carreau. Les discours et les manières de don Stephano devenaient tellement clairs et significatifs qu'il était désormais impossible de prendre le change sur le rôle qu'il jouait auprès de nous, rôle que les plus modérés qualifiaient d'excès de zèle, mais que Moretti, qui le premier avait sonné l'alarme, stigmatisait du titre infâme d'*espion*..... « Un prêtre, lui disais-je, un prêtre se faire espion! se faire le persécuteur de malheureux prisonniers..... ah! je ne puis le croire, quelque antiévangélique que soit sa conduite... Descendre à un tel degré de bassesse est si odieux pour un ecclésiastique! — En Autriche, me répondit Moretti, l'espionnage n'avilit pas, c'est une chose reçue, passée dans les mœurs et dans les habitudes, surtout depuis le règne de l'empereur actuel. Toutes les classes de la société sont atteintes de cette lèpre honteuse qui détruit tout confiance et tout abandon dans le sein des familles et que nul n'oserait repousser avec indignation, tellement on est persuadé qu'on se perdrait à jamais auprès du pouvoir en traitant mal un des *suggériteurs* de la police privée. Cela est au point que, lors de ma première captivité, j'ai entendu un prêtre autrichien qui m'aimait me dire avec bonhomie, en me parlant de son frère, ecclésiastique comme lui : « Je ne me fierais pas à sa discrétion, car *il rapporte;* du reste, c'est un bien brave garçon..... » Don Paolowitz, en cumulant les fonctions

de confesseur et d'agent de police, n'a donc fait que se conformer aux désirs et au système du souverain, dont la volonté suprême honore et sanctifie tout aux yeux de ses sujets. »

Quelque défavorables que pussent être les apparences contre don Stephano, nous hésitâmes longtemps encore avant d'adopter dans toute son étendue la fatale opinion que le colonel avait sur son compte; mais ses tristes menées nous forcèrent enfin à ne plus voir en lui qu'un dangereux instrument de la volonté souveraine.

Paolowitz, s'informant, se mêlant de tout à Spielberg et dans la ville même de Brünn, trahit bientôt sa véritable mission et se rendit odieux et redoutable, non-seulement aux prisonniers d'État, mais à tous les employés, depuis le gouverneur jusqu'au dernier gardien... « *Dieser pfaffe..... dieser pfaffe.....* (ce prêtre), s'écriait un jour le vieux Schiller..... déshonore l'habit qu'il porte! Croiriez-vous qu'il m'a dit que je ne remplissais pas bien mon devoir de geôlier et qu'il m'en arriverait malheur?... Qu'il dise la messe et qu'il laisse son prochain en paix! — Que vous a-t-il donc fait? demandai-je à Schiller. — Ce qu'il m'a fait! il nous espionne, il rôde chaque soir autour de Spielberg, et encore hier je l'ai surpris derrière le bastion tendant l'oreille pendant des heures entières pour entendre si vous parliez d'une lucarne à l'autre..... et puis il s'informe à droite, à gauche, auprès des galériens et des gardes pour faire des rapports contre nous..... — Dites plutôt contre nous autres, pauvres captifs, mon brave Schiller..... nous qui ne devons qu'à lui de n'avoir plus de livres!..... nous qui étions si tranquilles dans notre malheur avant son arrivée! — C'est vrai, c'est vrai, répondit le digne homme; vous étiez déjà assez à plaindre sans que cet envoyé de Satan vînt encore vous tourmenter. »

Voyant que l'occasion était favorable pour gagner de plus en plus la confiance du vieux soldat, je mis en œuvre tout ce que j'avais appris d'allemand pour continuer la conversation. « Et Dieu sait, repris-je, où cela s'arrêtera, car ses intentions nous paraissent plus hostiles que jamais..... C'est une fatale destinée que la nôtre, mon pauvre Schiller ! qu'il est cruel de se voir ainsi lentement périr de corps et d'esprit !..... — Oui, oui, cela est bien triste ! (*Ia, ia, das ist sehr traurig !*) — Si triste, continuai-je, que je regrette maintenant qu'on ne m'ait pas exécuté..... »

A ces mots, Schiller me regarda avec compassion et dit : « Pauvre jeune homme ! — Et que deviendrions-nous si vous nous étiez enlevé par suite des rapports de Paolowitz ? — Lui, répliqua le geôlier en faisant battre ses clefs l'une contre l'autre, je m'en moque comme de ça ! Son Excellence le gouverneur me connaît..... D'ailleurs s'il n'a ni religion ni conscience, j'en ai, moi, et je ne puis voir torturer ainsi des prisonniers comme vous sans que le cœur me saigne ! — Vous me l'avez prouvé plus d'une fois, mon bon Schiller, en soulageant ma faim..... — Je vous le prouverai mieux encore et sur l'heure. »

En disant cela il gagna la porte en deux enjambées, la referma avec fracas pour la rouvrir deux minutes après plus bruyamment encore. « Tenez, tenez, me cria-t-il, voilà un livre, un joli livre allemand..... »

Je le pris, et, serrant affectueusement la main qui me le présentait, je m'écriai avec l'accent de la reconnaissance : « *Dank, dank, mein lieber !* (merci, merci, mon cher !) »

Schiller enfla ses joues et se prit à rire en disant : « Maudit homme noir, va !..... nous verrons qui l'emportera de nous deux..... Quand vous aurez lu celui-là, je vous en donnerai un autre, et encore, et toujours,

tant que je pourrai m'en procurer. Vous êtes bien plus maltraités que les galériens ; ils sortent, prennent l'air tout le jour, tandis que vous êtes là renfermés du matin au soir..... Ce n'est pas juste..... surtout maintenant que vous n'avez plus de quoi vous occuper. — Dieu vous récompensera de ce que vous faites pour nous, Schiller, et si jamais nous pouvions vous donner des preuves de notre reconnaissance, soyez bien certain que nous en serions heureux. — La récompense est là, répondit-il en mettant énergiquement la main sur son cœur. C'est mon devoir de chrétien d'empêcher qu'un prêtre de Jésus-Christ n'aggrave le malheur des captifs qui sont confiés à ma garde. »

Dès ce moment, nous fîmes chaque jour de nouveaux progrès dans la confiance et les bonnes grâces de Schiller ; bientôt même il se forma entre nous une sorte d'alliance offensive et défensive contre les desseins de don Stephano, dont nous connaissions ainsi presque toutes les démarches. N'ayant plus alors aucun motif de faire mystère à notre brave geôlier des livres que nous avions sauvés du naufrage, je les lui montrai, ainsi que les feuillets écrits de mon manuscrit... « Je m'en étais douté, répondit-il en riant, je le savais même ; mais cependant je dois dire que je suis resté longtemps avant de pouvoir m'expliquer une aussi grande consommation de papier... *Das ist sehr, schon.....* (cela est joli, très-joli)..... Un Allemand vivrait cent ans avant d'avoir une pareille invention..... Maintenant vous pouvez écrire, et si vous voulez me confier ce que vous avez déjà fait, je vous le garderai soigneusement. »

Ce fut une belle journée pour moi que celle où j'eus la certitude de ne plus manquer de matériaux pour terminer mon ouvrage et où je pus me flatter sans trop d'illusions que je parviendrais non-seulement à soustraire

mon manuscrit aux perquisitions qui nous menaçaient, mais peut-être même à le faire passer en France. Je repris donc avec plus d'ardeur que jamais mon consolant travail, que la présence de don Stephano à Spielberg avait un instant interrompu, et j'éprouvai une indéfinissable consolation à me dire que je le mènerais à bien, que je le sauverais, puisque la Providence semblait veiller à sa conservation.

XIII.

La sécurité, grâce à notre bon et fidèle allié Schiller, était rentrée dans nos cœurs ; nous avions repris, même avant le départ de don Stephano, notre chère correspondance, qui nous devenait plus précieuse et plus nécessaire à mesure que l'horizon de notre avenir se rembrunissait. Nous ne nous dissimulions pas qu'il y avait quelque danger, mais nous étions certains, en dernière analyse, que les dangers ne retomberaient que sur nous, et forts de cette pensée, nous laissions dire le pauvre Moretti, à qui Paolowitz avait donné pour compagnon le juge S..... « *Timeo Danaos et dona ferentes* [1], m'avait dit dès le premier jour le défiant colonel : cet homme a une physionomie qui ne saurait me donner confiance... ses continuelles oraisons ne me rassurent pas..... J'attendrai cependant avant de me prononcer, mais je crains bien que les premiers doutes que plusieurs d'entre nous ont déjà manifestés contre lui ne se vérifient. En attendant, je le surveillerai, et nulle de ses actions ou de ses paroles ne passera inaperçue. »

Dissuader Moretti était chose impossible ; je l'écoutais pour le tranquilliser, laissant au temps le soin de nous éclairer sur le caractère et la conduite d'un compagnon de misère dont il nous était pénible et si difficile de soupçonner la loyauté.

[1] Je crains les Grecs et les dons qu'ils apportent.

Tout absorbé dans ma composition, j'éprouvais une telle satisfaction que les tristesses de l'hiver ne purent obscurcir les rayons d'espérance qui portaient la joie dans mon cœur. Que m'importait à moi que le temps fût sombre et glacial, la journée courte, la prison ténébreuse?..... N'avais-je pas pour m'échauffer, pour me soutenir le feu sacré de l'inspiration?... et ne sentais-je pas à chaque page que les idées, loin de se tarir, s'épanouissaient dans ma tête comme les fleurs sous un soleil de printemps? Aussi frais d'imagination, mais plus fort de pensées qu'aux jours si beaux de la liberté, j'étais dans une de ces dispositions heureuses où l'âme ne conçoit et n'accueille, même sous les voûtes d'une prison, que des pressentimens heureux, lorsqu'en rentrant un matin de la promenade, Confalonieri, le sourire sur les lèvres et la joie dans les yeux, la première, hélas! que j'y eusse vu briller..... me dit à demi-voix : « Ce que je n'avais osé espérer jusqu'aujourd'hui, le but de mes constantes pensées, je viens de l'obtenir..... notre vieux Schiller consent à me donner les moyens d'écrire une lettre à une amie de ma Thérèse; il s'engage à la faire parvenir par un moyen sûr. — Est-il possible, est-il possible, mon Dieu!..... m'écriai-je avec transport. Ne t'abuses-tu pas? — Non, non, répliqua Frédéric..... Aujourd'hui même ou demain au plus tard, il nous apportera encre et papier. — Ah! mon bon Schiller, mon vieux soldat!..... »

Et je serrais mon ami dans mes bras, et je prononçais, comme en délire, des mots sans suite... « Mon Dieu!.... ma sœur!..... Thérèse!... » Déjouer ainsi la surveillance de don Stephano, rompre le secret dont l'empereur nous entourait, cela faisait un tel bien à penser que j'en aurais sauté d'aise, je crois, si ces maudites chaînes ne m'eussent empêché de donner l'essor à mon contentement.....

« Mais es-tu bien sûr que Schiller l'ait compris ?..... demandai-je de nouveau à Confalonieri. Tu sais si peu d'allemand. — J'en suis certain, me répondit-il. — Maintenant, il me tarde de te voir écrire la bienheureuse lettre. — Nous y travaillerons tous deux, me dit-il ; j'ai compté sur toi pour lui donner une tournure mercantile ; tu l'écriras en français, et nous la mettrons sous le couvert du négociant N..., à Trieste. »

Nous parlâmes longtemps du consolant espoir de donner enfin signe de vie du fond de notre tombeau à nos familles désolées. « Quelle consolation serait la mienne, me disait Confalonieri, si cette voie de correspondance que la Providence vient de nous ouvrir pouvait me donner les moyens de soulager ceux qui souffrent ici près de nous ! Hélas ! c'est la seule jouissance de cœur, la seule compensation que je puisse espérer désormais ici-bas ! — Tu en auras d'autres encore, mon Frédéric ; je me tromperais fort si ce premier pas du brave Schiller n'était bientôt suivi d'un autre plus significatif..... Peut-être le digne homme est-il destiné à devenir l'instrument de *ta délivrance*..... — Dis de *notre délivrance*, reprit mon ami. Je ne veux pas abandonner mon âme à de telles espérances ; mais si ces rêves venaient à se réaliser, souviens-toi que jamais je ne consentirais à une fuite qu'autant que tu pourrais la partager avec moi. »

Il achevait à peine ces mots que le guichet s'ouvrit et nous vîmes paraître Schiller, qui tira de dessous sa capote une belle feuille de papier, une belle plume, puis une petite bouteille d'encre, et tout cela d'un air aussi tranquille, aussi posé que s'il nous eût donné le pain du jour. Je voulus le remercier, lui exprimer toute ma joie, mais il s'éloigna brusquement en répétant : « C'est bon ! c'est bon !..... » — « Oh ! que ce papier est beau ! m'écriai-je en regardant avec des yeux d'envie la feuille que

Schiller nous avait laissée.... Quel délice, si j'en avais de semblable pour écrire mon œuvre chérie !..... Mais laissons là les regrets et les désirs, et venons à notre chère lettre. Dans quels termes la rédigerons-nous ? — En style commercial. — C'est à merveille ; maintenant, voyons, essayons..... — Veille à la porte pour prévenir toute surprise, tandis que je vais disposer mon établissement..... Ce ne sera pas chose facile..... M'y voilà cependant. »

Mais au moment de tracer les premiers mots, il me prit un tel tremblement que je fus forcé de suspendre pendant quelques minutes. Mon agitation s'étant un peu calmée, je commençai enfin, avec un violent battement de cœur, cette lettre sur laquelle nous fondions tant d'espérances.

Craignant de me tromper à chaque mot, à chaque phrase, m'arrêtant au moindre bruit qui se faisait entendre dans le corridor, j'écrivais..... mais jamais supplique, jamais demande en grâce ne fut écrite aussi lentement et avec autant d'attention et de perplexité.

Lorsque ma tâche fut enfin accomplie, lorsque je vis que rien n'avait été oublié, que les lignes étaient droites, que les caractères étaient bien formés et que l'ensemble avait ce je ne sais quoi de technique qui dénote le négociant, je fis un cri de joie, et, tout fier de mon succès, je dis à Confalonieri : « Tiens, regarde, est-ce bien ? — Très-bien, à merveille, un commis de Rothschild ne ferait pas mieux ; il ne reste plus que l'adresse, et c'est là qu'il faut déployer tout ton talent. »

La lettre fut pliée, mais quand il fallut tracer en caractère anglais *A Monsieur*....., le cœur me manqua tout à coup.

Après quelques essais, je repris ma résolution et j'écrivis d'une main ferme et presque élégante l'adresse du

négociant. « C'est fini et bien fini ! m'écriai-je en battant des mains : que le ciel soit loué !... Maintenant, ami, c'est à toi de couronner l'œuvre ; prends ma place, je vais me mettre en sentinelle. »

Quelques momens après il tira d'une cachette habilement ménagée dans le plancher de la prison un paquet de poudre blanche, en fit délayer une pincée dans une petite fiole fournie par Schiller et se mit à écrire avec cette encre sympathique, qui ne laissait pas de traces visibles, à la meilleure amie de sa Thérèse.

Lorsque la lettre fut ainsi terminée, nous la remîmes au vieux Schiller, qui nous promit de la faire mettre à la poste dans une autre ville que Brünn. Nous priâmes Dieu avec ferveur de veiller sur ce dangereux message, d'où dépendait peut-être tout notre avenir et qui fut pendant plusieurs jours encore l'unique sujet de nos conjectures et de nos alarmes : un bruit insolite dans le corridor, une parole du directeur de Spielberg, suffisaient pour donner matière à de graves inquiétudes..... Enfin l'agitation se calma, les doutes disparurent, et il ne nous resta plus que l'animation et les espérances sans bornes que causent, en prison surtout, les premiers pas d'une hasardeuse entreprise.

Grâce à cette influence, mon travail fut repris avec bonheur, avec amour ; chaque jour je m'identifiais davantage à ma création, et quand je me disais que cette œuvre de la captivité pouvait dans la suite des ans faire connaître et bénir mon nom parmi les hommes, en leur inspirant le sentiment de leurs devoirs moraux et religieux, je sentais qu'un tel succès ne serait pas trop acheté au prix même de longues années de chaînes et de misère !

« Encore trois semaines au plus, écrivais-je à la fin de janvier 1826 à Pellico et à Maroncelli, et j'aurai termi-

né l'ouvrage auquel vous prenez un si touchant intérêt et dont vous me demandez la fin avec tant d'empressement ; vous lirez les pages écrites avec le sang de notre Silvio..... Puissiez-vous les trouver dignes de votre approbation, et puissiez-vous surtout me confirmer dans ma plus douce espérance, celle d'avoir fait un livre utile à mes semblables ! »

Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis que j'avais envoyé ces lignes à nos amis, et quelques pages seulement me restaient à écrire pour mettre la dernière main à mon manuscrit.

« Je ne demande plus que quelques heures, dis-je un matin, plein de joie, à Confalonieri, et tout sera terminé, et je pourrai te lire la conclusion d'une œuvre qui n'est que le consciencieux témoignage rendu par une âme régénérée aux vérités éternelles que Dieu a gravées dans le cœur de l'homme et dans les livres saints..... Mais... si mon oreille ne me trompe pas..... il me semble que les prisonniers qui étaient à la promenade ont été reconduits dans leurs cachots ?... Serait-ce le gouverneur ?... Entends-tu le vieux Schiller qui fait retentir le corridor de ses pas précipités ?..... le guichet principal s'ouvre, plusieurs voix..... plusieurs pas..... chut ! Ils passent devant notre porte..... Je vais au plus vite mettre en ordre mon manuscrit, ma plume, mes feuillets..... C'est fini, et bien à temps, car les voilà. »

Au lieu du gouverneur, c'était le directeur de la police de la Moravie qui parut à la porte. « Me reconnaissez-vous ? » nous dit-il en touchant légèrement son chapeau.

Nous nous inclinâmes et je répondis : « Oui, monsieur. — C'est bien, » reprit-il.»

Puis il s'avança pour laisser entrer le commandant de Spielberg et Schiller.

« Les visites journalières se font-elles régulièrement

dans chaque prison ? leur demanda-t-il en allemand, croyant sans doute que nous ne comprenions pas cette langue. — Très-régulièrement, répondit le directeur Schmerschek. — Et vous n'avez jamais rien trouvé qui ne fût en ordre ? — Jamais : j'assiste moi-même à l'inspection des fers, et pour le reste il règne la surveillance la plus active. — C'est bon, répliqua le directeur de la police, » qui fit signe à Schiller de s'avancer vers mon lit.

L'idée qu'on allait visiter minutieusement la paille et chaque planche de ma triste couche me causa un tel effroi pour mon manuscrit que j'eus besoin de toute ma présence d'esprit pour ne pas me trahir.

La couverture fut tirée, la paillasse secouée, et Schiller dans son zèle allait la jeter par terre lorsque le directeur de la police lui dit : « C'est assez. » Ces paroles de salut firent de nouveau circuler dans mes veines tout mon sang, qui avait reflué vers le cœur, car l'attente avait été cruelle, et la crainte de perdre dans un instant le fruit de tant de journées de travail fut si poignante que je ne pus articuler un mot tant que les visiteurs restèrent dans notre prison.

« A quel péril n'avons-nous pas échappé, grand Dieu ! dis-je à Confalonieri dès que le directeur de la police eut pris congé de nous..... Quelles actions de grâces nous devons rendre à la Providence !..... Tiens, vois un peu à quoi cela a tenu..... Si l'on eût enlevé tout à fait ma paillasse, si seulement on l'eût tirée de quelques pouces, on découvrait le premier paquet de mon manuscrit, attaché par un fil à l'un des pieds de mon lit, et alors..... que d'enquêtes, que de rapports envoyés à l'empereur !..... que de réprimandes aux employés de Spielberg !..... que de punitions !..... Schiller renvoyé, Schiller, notre seul espoir désormais !..... sans parler de

l'éloignement des autres gardiens et de cent autres rigueurs, dont la plus cruelle eût été notre séparation... »

Pendant ce temps, le directeur de la police continua sa visite dans les autres prisons, visite très-superficielle, il est vrai, mais qui eut néanmoins pour résultat la découverte de deux ou trois livres laissés par mégarde sous quelque couverture. L'alarme dès lors fut grande parmi nous, et le pauvre Schiller reçut une réprimande si sévère qu'il nous fit ses adieux le jour même comme s'il devait nous quitter immédiatement. Ses craintes, que nous partagions, nous tinrent le reste du jour dans une perplexité qui se changea en certitude lorsque nous le vîmes entrer le lendemain avec un air grave et mystérieux.

« Eh bien ! mon vieux camarade, lui dis-je avec tristesse, il faut donc nous quitter ? Vous avez reçu l'ordre de votre changement ? — *Nein*, *nein* (non, non)..... — Mais d'où vient donc alors votre mine soucieuse ? — *Der kaiser ist krank..... sehr krank* (l'empereur est malade, très-malade). — Que dites-vous, Schiller? l'empereur est malade?..... — *Ia*, *ia* (oui, oui). — Très-malade? — Oui. — Sa vie est en danger ? — On le dit. »

Que Dieu me pardonne au jour de son jugement le mouvement de joie qui s'empara de mon âme ! mais il fut si subit, si involontaire que toute tristesse disparut... L'empereur dangereusement malade, l'empereur mourant, l'empereur mort..... et après lui l'amnistie du nouveau souverain, et le retour dans la patrie, et les tendres embrassemens de ma chère famille..... Telles furent les pensées qui s'offrirent en même temps à mon esprit. « Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous nous annoncez là ? » demandai-je à plusieurs reprises à Schiller. « Ne vous a-t-on pas trompé ? — Mon Dieu, toute la ville le sait et chacun s'attend à la mort de l'empereur. — Dit-

on quelle est sa maladie? — Je n'en ai encore rien appris, mais je vais m'en informer. — Allez, mon brave, et revenez vite nous donner des nouvelles positives. »

A peine fut-il sorti que je donnai un libre cours à ma joie. « Avant six mois nous serons libres, mon Frédéric, avant six mois tu reverras ta Thérèse!... Quand on laisse dire en Autriche que le souverain est dangereusement malade, c'est qu'il est sans ressource..... Dieu veuille lui donner une place dans son paradis, je le souhaite de toute mon âme. Il faut maintenant que tous nos compagnons partagent nos espérances : je vais appeler Moretti au mur, tu en feras autant de l'autre côté pour Borsieri, et ce soir ou demain nous écrirons deux lignes à Pellico. »

Que d'existences, Dieu de bonté, pouvaient encore redevenir belles et heureuses par le trépas d'un seul !... Que de vies près de s'éteindre se seraient ranimées ; témoin, cet infortuné Villa, qui se mourait d'épuisement et dont la mère, venue à Vienne pour implorer sa grâce, n'avait pu obtenir qu'on transportât son malheureux fils dans une maison de détention moins dure que Spielberg.

Qui pourrait dire tout ce qui se passait dans le cœur de ces pauvres captifs lorsqu'une lueur d'espérance vint pour la première fois après tant d'années éclairer leur cachot? Qui peindra leur impatience, leurs inquiétudes, leurs tourmens de ne pouvoir, à chaque minute du jour, apaiser ce besoin irrésistible de s'informer, de mieux connaître l'état et les progrès d'une maladie d'où tout leur avenir dépendait? Qui racontera les sentimens divers dont leurs âmes étaient agitées?... leurs âmes, hélas! où depuis si longtemps toute source de joie semblait à jamais tarie!...

Ce ne sera pas moi, mon Dieu!... moi, qui ne peux, même au moment où j'écris, me rappeler sans une douleur amère les adversités sans nombre que nous aurions

évitées si la Providence avait permis que l'heure de notre délivrance fût sonnée dans ce moment propice !... Ce que je puis dire, pour ce qui m'est personnel, c'est que la seule pensée de cette liberté soudaine, inespérée remplissait mes journées et troublait mon sommeil !... car j'étais jeune encore de désirs et de volonté..... car je n'avais alors ni assez souffert ni assez pensé pour voir tomber mes chaînes et regarder les choses de ce monde avec indifférence !... « Schiller, Schiller, *was gibts neues?* (qui a-t-il de nouveau ?) » demandais-je au brave homme chaque fois qu'il entrait dans notre prison. « Avez-vous été lire le *Beobachter* (*l'Observateur*), comme vous me l'aviez promis? Avez-vous parlé en ville avec quelque personne bien instruite? Savez-vous quelque chose enfin? — Je ne sais rien de plus, me répondait-il avec un flegme qui me mettait hors de moi dans un pareil moment; j'ai lu la gazette, il n'y a rien. Quant à m'informer auprès de quelqu'un de la maladie de l'empereur, je ne suis pas si sot de me compromettre ainsi. — Comment, vous compromettre ! mais qui pourrait le savoir ? — Il y a des espions partout : à Brünn, on en compte par milliers, je suis au fait de cela, moi..... Aussi ne verriez-vous pas deux personnes s'accoster pour se demander des nouvelles de l'empereur. — Peut-être, lui dis-je, la chose n'est-elle pas aussi grave qu'on l'avait cru d'abord ? — Au contraire, moins on en parle et plus c'est sérieux. Je dois du reste voir ce soir un de mes anciens camarades qui est sergent dans les gardes de police, et j'apprendrai peut-être quelque chose de lui. — Allez, allez, mon vieux grenadier, revenez s'il est possible, et si la tête est libre, revenez aujourd'hui même nous communiquer tout ce que vous aurez appris. »

Il revint en effet quelques minutes avant la dernière visite du soir. Sa figure était radieuse de joie et de vin, sa

langue épaisse, ses jambes roides et son corps droit comme s'il eût craint à chaque pas de perdre son centre de gravité. « Eh bien ! lui dis-je quand il se fut planté devant moi, qui a-t-il ? avez-vous vu le sergent ? — *Ia.* — Vous a-t-il parlé ? — *Ia.* — Et que vous a-t-il conté ? — — Ah ! c'est un malin qui en sait long..... Quand nous étions ensemble au régiment, un jour que nous nous trouvions à Lintz..... Ah !... ah !... ah !... pauvre petite recrue, comme elle était drôle..... — Mais Schiller, le sergent ? — Le sergent, lui, s'en vient comme cela vers la recrue et lui dit : « Tu es un bel homme..... » Ah !.... ah !.... ah !.... Sac à mensonges ! il n'avait pas cinq pieds. — Mais, Schiller, que vous a dit le sergent de l'empereur ? — L'empereur..... Justement..... le sergent disait que son service était bon, qu'on y mangeait, qu'on y buvait, et la recrue..... — Au diable votre recrue ! vous me conterez cela un autre jour ; ce que je vous demande, c'est ce que vous avez pu savoir de votre ancien camarade sur la maladie de l'empereur. — *Ia, ia,* Sa Majesté est malade, et demain nous en saurons davantage. — Et pourquoi demain ? — Parce que le sergent..... — Maudit sergent ! pensai-je, il n'en sortira pas !.... Eh bien ! repris-je. — — Parce que M. le directeur de la police doit peut-être venir encore à Spielberg avec Son Excellence le gouverneur, un de ces jours..... demain..... que sais-je, moi, on ne dit pas au juste. Bonsoir, demain nous verrons bien... » Et il partit, nous laissant dans le doute et l'indécision.

Que signifiait cette nouvelle visite du directeur de la police dont Schiller venait de nous parler si vaguement ? Serait-ce une perquisition plus sévère que la précédente ? Je le craignais, et l'idée me vint de remettre à Schiller mon manuscrit, auquel il ne manquait plus que quelques pages.

C'était un parti sage que j'avais ajourné jusqu'au mo-

ment où l'ouvrage serait achevé. Ce jour-là, je n'hésitai plus..... et lorsqu'à l'aube du jour le vieux Schiller vint, suivant sa coutume, nous apporter le pain de la journée, je lui dis : « J'ai là quelque chose que je désire vous confier..... Le voulez-vous? — Certainement, je suis tout à vous. »

Je pris alors quatre paquets que j'avais préparés et cachés sous ma couverture. « Tenez, Schiller, gardez-moi ces feuilles écrites : c'est le dépôt le plus précieux que je puisse confier à votre loyauté. — Quoi! tout cela est écrit?... Jour du Seigneur! voyez un peu combien il a consommé de papier..... — Me promettez-vous de ne pas perdre ce que je vous remets aujourd'hui? — *Ia, ia.* — De le conserver près de vous jusqu'à ce que je le fasse prendre? — *Ia, ia.* — Alors, faites-en un seul paquet et cachez-le soigneusement. — Soigneusement..... oui, car cette visite du directeur de la police me donne de l'inquiétude, et pour plus de sûreté je vais reprendre également les livres que vous avez gardés lorsqu'on envoya tous les autres à Vienne. — D'accord, mon bon Schiller ; les voilà. Que dit-on de l'état de santé de l'empereur? — Qu'il est bien mal et que sa fluxion de poitrine..... — C'est, dites-vous, une fluxion de poitrine? — Oui. — Alors, mon bon Schiller, vous pouvez être en paix : la visite du directeur n'a rien de bien effrayant. — Je ne dis pas, répondit-il en mettant sous sa capote les livres et le manuscrit, mais le directeur est un vieux renard et mieux vaut avoir avec lui plus d'un trou à son terrier. »

Il était sept heures lorsque Schiller m'adressait ces paroles : à neuf heures nous l'entendîmes appeler, puis au bout de cinq minutes il repassa devant notre porte à pas précipités ; quelques secondes après nous distinguâmes la voix du directeur de la police, qui nous semblait suivi de plusieurs personnes : tous deux au guichet, nous

attendions dans la plus grande anxiété le résultat de cette visite. « Vont-ils commencer par nous ? dis-je à demi-voix. Mais non, ils semblent se diriger du côté de la plate-forme, vers la prison de Pellico..... Une porte s'ouvre... écoutons... On n'entend plus dans le corridor que les pas de la sentinelle... Que peuvent-ils faire si longtemps ?... il y a déjà plus d'une demi-heure qu'ils sont là...—Décidément c'est une visite domiciliaire, » dit Confalonieri.

Enfin des pas se firent entendre de nouveau, une autre porte s'ouvrit... et tout rentra dans le silence.

C'est ainsi que nous passâmes des heures entières, épiant jusqu'au moindre bruit et nous persuadant de plus en plus que nous allions être exposés à une rigoureuse perquisition... Alors la crainte s'empara de nos esprits et nous nous mîmes à l'ouvrage pour cacher ou détruire certains petits objets que nous portions toujours sur nous, tels que plumes, petites fioles contenant ce que nous appelions de l'encre, et des écrits, des notes que nous conservions précieusement et qu'il nous fallut, à notre amer regret, réduire ou avaler, pour qu'il n'en restât pas vestiges.

Quelles précautions et quelles alarmes à l'idée seule qu'on pouvait découvrir un petit bout de crayon que je voulais sauver à tout prix !.. Combien de fois je le changeai de place jusqu'au moment où je le vis disparaître dans une fente pratiquée à grand'peine dans le plancher de la prison ! et que de soins pour effacer les traces de cette trop sûre cachette, sur laquelle je fixais sans cesse les yeux pour me convaincre qu'on ne pouvait l'apercevoir ! Que dire aussi de nos efforts pour mettre en sûreté les poudres qui pouvaient servir encore à notre secrète correspondance !

Jamais hommes ne travaillèrent avec plus d'ardeur

et d'anxiété à sauver du naufrage les débris de leur fortune ou leur dernier souffle de vie que nous ne le fîmes pour soustraire aux yeux des perquisiteurs cet unique moyen de donner encore, du fond de notre tombe, quelques preuves d'existence à nos familles désolées!

Car nos espérances d'une prompte délivrance venaient de s'ébranler à l'idée d'une telle rigueur, et nous nous disions que si l'empereur était mal, si sa mort était prochaine, on ne nous tourmenterait pas ainsi..... Ces premiers doutes s'augmentèrent encore lorsque Schiller, quittant un instant le directeur de la police pour venir ouvrir nos portes et porter les gamelles de notre dîner, me fit signe qu'on visitait partout et même sur les personnes.

Je voulais l'interroger, mais il referma le guichet, et je l'entendis marcher du côté de sa chambre, qui se trouvait à quelques toises seulement de notre prison. Cinq minutes après il repassait à pas comptés dans la galerie : « Les voilà, ils s'approchent, dis-je à mon ami. Cette fois, je ne me trompe pas, la porte s'est ouverte, dans deux secondes ils sont ici... »

J'avais à peine eu le temps de m'asseoir sur le bord de mon lit que le guichet tourna bruyamment sur ses gonds et donna passage au directeur de police, au surintendant du Spielberg et à six autres individus, qui pouvaient à peine tenir dans notre étroite prison. « C'est encore moi, messieurs, nous dit en français le directeur d'un air assez embarrassé ; mais voyez-vous... je dois... Sa Majesté veut... cela est pénible... je dois vous faire visiter. — Nous sommes à vos ordres. »

Alors s'avança près de moi un monsieur fort bien vêtu qui fouilla dans mes poches, tâta les doublures, palpa toutes les parties de mon corps, tandis que plusieurs gardiens enlevaient ma paillasse et démontaient les planches de

mon lit, qu'ils apportaient une à une au directeur de la police ; celui-ci, après les avoir soigneusement examinées, s'approcha des traverses et des pieds qui les supportaient, les regarda de près, les toucha de ses mains, ne laissant aucune fente, aucune inégalité, aucun rebord sans les avoir soumis à la plus scrupuleuse recherche. Cela fait, il se fit apporter ma grossière couverture, qu'il manía lui-même dans tous les sens, par tous les bouts, comme s'il eût dû y trouver quelque imperceptible papier ; puis vint le tour de la paillasse, dans laquelle il fourra ses blanches mains, aidé du monsieur, dont la tournure n'était guère en harmonie avec un semblable métier.

Quand ils eurent achevé cette *sbirienne* opération, que je leur regardais faire avec un sentiment de surprise, de dégoût et de pitié, le directeur se tourna vers moi et me dit : « Maintenant il faut vous déshabiller. — Me déshabiller, monsieur ! mais il fait froid... — C'est l'ordre, me répondit-il sèchement. — Je m'y soumets, monsieur. »

Je me dépouillai donc de mes habits de galérien, que l'on étiquetait à mesure. « Et les souliers, demandai-je, faut-il aussi les ôter ? — Sans doute, ainsi que les bas. — Et la chemise? — La chemise également. »

Je rougis et, sentant la patience près de m'échapper, je demandai au directeur s'il ne pouvait m'éviter le désagrément de rester ainsi nu aux yeux de tous : « C'est l'ordre. — Mais il me semble qu'on pourrait nous laisser ce dernier et indispensable vêtement sans manquer en rien aux instructions reçues ? Regardez, monsieur, examinez.... voyez mes mains, mes pieds meurtris par les fers : puis-je dans cet état soustraire quelque chose à votre perquisition ? »

Le directeur ne répondit que par un de ces mouvemens

d'épaules et un de ces rehaussemens de sourcils qui semblaient dire : « Que voulez-vous ! je n'y suis pour rien.» « Puisqu'il faut, repris-je avec douleur, boire jusqu'à la dernière goutte de ce calice d'humiliation, je le ferai.... Mais j'avoue, monsieur, que j'étais loin de m'attendre à de semblables rigueurs après trois années de captivité. »

Je remis alors ma dernière dépouille à l'acolyte du directeur, et je restai là les yeux baissés, l'indignation au cœur, pendant qu'on passait en revue et toute ma personne et la rude chemise qu'un mendiant n'aurait pas voulu porter. — Est-ce fini, monsieur, demandai-je au chef de la police en voyant qu'on ne m'inspectait plus, et puis-je maintenant reprendre mes habits ? — Pas encore, pas encore... dans quelque temps. Reprenez seulement votre chemise. — Comment ! il me faudra demeurer longtemps dans cet état de nudité ? — C'est l'ordre, je n'y puis rien. »

Et cela disant, il fit un geste pour qu'on transportât dehors paillasse, couverture et vêtemens... me laissant ainsi exposé sans pitié aux regards de tous et à l'air humide et froid du cachot.

Cette noble expédition terminée, le directeur général me fit un léger salut et se tourna vers Confalonieri, qui fut soumis aux mêmes avanies que moi : lui aussi, quoique souffrant, dut quitter sa misérable couche, où ses douleurs rhumatismales le retenaient, pour livrer aux recherches des perquisiteurs son lit, ses habits de galérien et jusqu'à son faible corps !

Ah ! c'était pour mon cœur un affligeant spectacle de voir l'homme que je chérissais, que je révérais le plus au monde traité par des suppôts de police comme le dernier des forçats, de le voir, dis-je, pieds nus et dépouillé de tout vêtement, obligé de se tenir debout devant les instrumens du pouvoir, qui ne respectaient ni

ses cheveux blanchis par le malheur, ni les infirmités gagnées dans la prison, ni le caractère de celui qu'ils abreuvaient ainsi de dégoût !... Et pourtant cet illustre infortuné, sur lequel ils osaient porter leurs mains impures, supportait avec une angélique patience ces indignes traitemens.... Aucune parole de mécontentement ne sortit de sa bouche, aucun signe de mépris ou d'indignation ne se peignit sur ses traits... Il souffrait ! mais son âme était trop grande pour ne pas protester contre de telles infamies par la dignité seule de la résignation.

Laissé ainsi que moi sur une poignée de paille pour reposer son corps, que rien ne garantissait du contact de l'air, il dut, malgré sa faiblesse, rester debout pendant que les gens de police continuaient leur visite dans tous les coins, depuis le moindre trou du plancher et de la muraille jusqu'aux toiles d'araignée dont étaient tapissées la voûte et la lucarne du cachot. Souvent ils s'approchaient de notre cachette..... Alors les battemens de mon cœur redoublaient, ma respiration s'arrêtait, et je ne reprenais haleine qu'en les voyant s'éloigner de notre précieux trésor.

La perquisition semblait terminée, et déjà plusieurs des gardiens avaient évacué la prison lorsque le strict directeur de police se fit apporter, pour les visiter, non-seulement la cruche d'eau et le baquet où nous faisions nos ablutions, mais encore l'infect et mal couvert récipient d'où s'échappaient des miasmes d'autant plus fétides qu'on ne le vidait qu'une fois toutes les vingt-quatre heures ; ne s'en rapportant qu'à lui de ce dégoûtant examen, ce haut fonctionnaire baissa la tête, contempla, fit agiter ce qu'un garde-chiourme n'aurait pas eu le courage d'inspecter, dans la crainte de passer aux yeux de ses compagnons pour le dernier des hommes.

Je fus tellement frappé d'étonnement en voyant jus-

qu'à quel degré d'avilissement la volonté d'un souverain pouvait faire descendre les plus haut placés, dans une monarchie absolue, que j'oubliai le misérable état de nudité auquel j'étais réduit pour dire au directeur général de la police, au moment même où il prenait congé de nous en répétant : « Je regrette de vous avoir incommodés, mais c'est l'ordre, cela ne vient pas de moi : — Hélas! monsieur, vous êtes plus à plaindre que nous!..... »

« Dieu sait, dis-je à mon pauvre Confalonieri lorsque nous fûmes seuls, combien de temps ils vont nous laisser dans ce costume de saint Jean-Baptiste..... Vit-on jamais semblable abus de la force, et le cœur ne se soulève-t-il pas à la vue de pareilles indignités! Quel triste avenir cela nous promet!..... et quel sort nous est réservé désormais si nous ne devons ce traitement ignoble qu'aux ordres émanés de Vienne et par conséquent de l'empereur!..... Mais tu as bien froid, repris-je en voyant Confalonieri pâlir de plus en plus..... C'est de la cruauté que de nous forcer à rester ainsi dépouillés pendant si longtemps! N'ont-ils pas assez touché, retouché sous nos yeux les guenilles qui nous couvrent à peine!... Ah! c'est intolérable!... — Ne nous plaignons pas trop, me répondit mon ami : qu'aurait-ce été si l'on eût découvert notre précieuse poudre et si l'on eût saisi ton cher manuscrit? »

Ces derniers mots allèrent droit à mon cœur et y retentirent comme le son d'une cloche funèbre!... « S'ils allaient aussi visiter la chambre des gardiens! m'écriai-je... si le pauvre vieux Schiller!... Ah! cette idée est affreuse, et c'est la première fois qu'elle se présente à mon esprit!..... Mon Dieu, prends pitié de nous! »

Je me précipitai alors vers la porte, et j'y restai, malgré l'air qui pénétrait et glaçait mon corps nu et déjà froid, j'y restai longtemps pour écouter et saisir au pas-

sage le moindre bruit du corridor. « Ils sortent enfin de la prison de Moretti, dis-je à Confalonieri, c'est la dernière... la chambre de Schiller n'en est qu'à quelques pas... les voilà qui reviennent de notre côté... Ah! je respire!... Mais non, ce n'était qu'un seul homme; les autres s'en vont à droite..... Hélas! ils s'arrêtent, et la porte qui vient de s'ouvrir et de crier, c'est celle de Schiller... L'infortuné! il est perdu! Ah! quel supplice d'attendre ainsi sans pouvoir rien tenter pour détourner son malheur! »

C'est en vain que Frédéric cherchait à me calmer; mes craintes étaient si vives, mon imagination tellement frappée qu'ayant entendu les pas de quelques soldats dans le corridor, je m'écriai : « Voilà qu'on l'emmène, je reconnais sa marche!... Pauvre Schiller! pauvre Schiller!... à son âge! la prison, les coups de canne! Combien je me reproche de l'avoir exposé à un semblable malheur!..... »

Et j'écoutais toujours.....

Jamais cœur brisé par l'infortune ne sentit de plus amers regrets que ceux que j'éprouvais à l'idée des calamités qui allaient fondre à cause de moi sur un pauvre vieillard dont je n'avais reçu que des bienfaits! J'en étais tellement pénétré, tellement anéanti que je cessai de suivre les mouvemens de l'escouade des perquisiteurs, et que je ne revins à moi qu'en entendant dans le corridor les pas lourds et saccadés de mon pauvre Schiller... Il venait... mais qu'il allait lentement pour mon impatience!..... « Schiller! Schiller! » m'écriai-je en frappant doucement au guichet au moment même où il se trouvait en face.

Il s'arrêta, ouvrit la plaque de tôle qui servait de fermoir au *vas ist das* de la porte et me dit : « Tout est en ordre, les maudits papiers sont brûlés. »

Puis il referma tranquillement l'ouverture et s'en fut du côté de sa chambre.

« Sauvé ! il est sauvé !... » fut mon premier cri, ma première parole, et ma joie fut si grande dans ce premier moment, qu'oubliant l'absence complète de vêtemens, j'aurais gambadé dans toute la prison si mes fers en se heurtant ne m'eussent soudain rappelé que ces élans de mon ancienne gaîté se trouvaient incompatibles avec les funestes insignes d'un prisonnier.

Ce ne fut qu'après avoir joui quelque temps sans réserve du salut inespéré de notre bienfaisant geôlier qu'il me fut possible de penser à quel prix ce salut avait été acheté, prix bien cher, hélas !... et dont la grandeur parut telle à mes yeux que je passai bientôt de la plus grande joie à la plus profonde tristesse, à la plus accablante désolation. Oui, j'étais triste, désespéré comme une pauvre mère qui, ne vivant que pour l'unique enfant qu'elle a conçu dans la douleur, qu'elle n'a élevé qu'à force de soins et de veilles, se le voit enlever par une mort cruelle au moment même où, plein de force et de beauté, il faisait l'espoir et le bonheur de toute sa vie...

J'ai dans ma vie supporté bien des épreuves, mais aucun malheur, aucun désastre, hormis les déceptions du cœur, ne m'ont frappé avec autant de force et ne m'ont laissé plus longtemps en proie à la tristesse et à l'abattement que la perte de cet ouvrage sur lequel j'avais fondé tant d espérances et dont chaque page avait été pour moi une source de consolations et d'ineffables jouissances.

Privé désormais de cette occupation chérie, de cette lumière intellectuelle qui jetait sur mon présent comme sur mon avenir les plus douces clartés, je me sentais désarmé contre la souffrance, et il me fallut une résí-

gnation plus qu'humaine pour répondre avec calme au pauvre Schiller : « Vous avez bien fait..... c'est très-heureux..... » quand il vint en triomphe me conter quelques heures après, en nous rapportant nos vêtemens, comment il s'était douté des intentions du directeur de la police, et comment, à l'heure de notre dîner, il était entré cinq minutes dans sa chambre pour mettre dans son poêle *tous les maudits papiers*.

La nuit qui suivit cette fatale journée fut agitée et sans sommeil, comme l'avaient été les précédentes : hélas! ce n'étaient plus les rêves de bonheur et les scènes séduisantes d'une prochaine liberté qui me tenaient éveillé, mais des regrets, mais des pensées de deuil dont mon âme cherchait inutilement à vaincre la douloureuse influence.

Le lendemain, à l'heure de midi, en arrivant sur la plate-forme, j'entendis successivement les nombreuses cloches de la ville tinter d'abord et puis sonner ensemble à toute volée. « Quelle est la fête qu'on célèbre? demandai-je à Krall. — *Signor mio*, me répondit-il, c'est un *Te Deum* pour rendre grâce à Dieu de la guérison de l'empereur; toutes les autorités, toutes les troupes y assistent; entendez-vous les fanfares militaires? comme c'est beau! »

Sans rien répondre, j'allai m'appuyer sur le parapet, tout près de la prison de Pellico, et pendant qu'on célébrait avec tant d'éclat et de pompe le retour à la vie d'un faible vieillard, je pensais, en offrant à Dieu mes douleurs, à la funeste destinée de tant de jeunes prisonniers que cette guérison condamnait sans doute à occuper un jour une place dans le cimetière dont les funèbres et malheureuses croix rappelaient à mon âme affligée que la mort frappe indistinctement les jeunes et les vieux, les pauvres et les riches, et que le signe de la rédemption

n'est un signe de grâce et d'éternelle félicité que pour ceux qui ont été pieux, soumis, reconnaissans envers notre père céleste, bons, indulgens et charitables envers leurs frères en Jésus-Christ.

XIV.

Si la seconde perquisition du directeur de la police avait jeté l'alarme dans tous les cœurs, la nouvelle du rétablissement de l'empereur acheva d'y porter la tristesse et le découragement. Ce qui avait été saisi dans cette visite était peu de chose, il est vrai : quelques carrés de papier écrit, quelques mauvaises plumes et deux ou trois petits livres, voilà tout; mais nous étions à Spielberg, et ces misérables trouvailles, qui partout ailleurs n'auraient pas donné lieu à la moindre information, étaient suffisantes aux yeux du souverain pour établir une enquête et même un procès suivi de châtimens sévères.

Voilà ce que nous avions à craindre pour nos compagnons, tandis que nous redoutions personnellement de voir le pauvre Schiller victime de ces légères infractions, dont on ne manquerait pas de le rendre responsable..... Et que devenait, si nous le perdions, cette réponse que nous attendions désormais avec tant d'impatience? Qui nous assurait qu'elle ne tomberait pas dans des mains infidèles, qu'elle ne serait pas interceptée?..... Alors combien de nouvelles calamités pouvaient fondre sur des personnes dévouées, sur Schiller et sur nous-mêmes !... Ce triste et fécond sujet d'anxiétés redoublait encore en moi le mortel chagrin que me faisait éprouver l'anéantissement de mon manuscrit et de tout espoir d'une liberté prochaine.

Que les heures ainsi passées dans une dévorante inquiétude et dans une complète inaction étaient longues et pénibles!..... et que nous comprenions bien, malgré nos mutuels encouragemens, la funeste influence exercée sur l'esprit et sur le cœur du prisonnier par cette oisiveté de cachot que la pensée, faute d'alimens, ne peut longtemps combattre sans que la source de l'intelligence elle-même n'en soit enfin ou troublée ou tarie! « C'est là précisément ce que veut l'empereur, me répétait Moretti : éteindre en nous jusqu'à la dernière étincelle d'imagination et de saine raison, telle est sa volonté, tel est son but, et son plan est malheureusement trop bien combiné, trop bien suivi pour qu'il n'y parvienne pas un jour.

« Cette torturante oisiveté et ces tribulations toujours croissantes auxquelles l'empereur nous condamne, ajoutait Moretti, sont difficiles à supporter alors même qu'on est deux, qu'on s'entend et qu'on s'aime; mais comment y résister, mon Dieu! lorsqu'on est, comme je le suis, forcé de passer cette misérable vie avec un être qu'on méprise... avec un compagnon dont la fausse piété sert de manteau à la perfidie et à la trahison ?..... car plus je l'observe et plus j'ai lieu de craindre que ce soit lui qui ait révélé à don Stephano tout ce qui se passait entre nous... Penses-tu que ce soit fortuitement et sans dessein qu'on l'a mis avec moi, qui proteste de mon innocence, et près de vous, qui n'avez fait aucun aveu ?... Assurément non; cette transgression des intentions formelles de l'empereur de *ne pas réunir les condamnés de Venise avec ceux de Milan* a une cause... et cette cause n'est autre que de faire épier chacune de nos paroles, chacune de nos actions pour découvrir nos secrets, nous surveiller et connaître à fond nos caractères.

« C'est d'après cette conviction que je suis constam-

ment sur mes gardes et que je me couperais la langue plutôt que de laisser échapper un mot sur la révision de mon procès, que je sollicite par le moyen du gouverneur, ainsi que sur la découverte de la direction des aérostats, dont je t'ai souvent parlé et qui prend chaque jour plus de consistance dans mon esprit. Cette admirable découverte, à laquelle je travaille sans relâche, fait ma consolation et mon espoir..... j'en ferai, s'il plaît à Dieu, le prix ou l'instrument de ma liberté. Juge donc combien il m'importe de la soustraire à la perfide curiosité de mon Argus! »

C'est ainsi que l'infortuné colonel, dans un langage dont l'exaltation et la singularité, loin d'attirer le sourire sur mes lèvres, faisaient naître en mon âme la plus douloureuse compassion, épanchait chaque jour les soupçons que lui inspirait la présence de son compagnon et les espérances chimériques qu'il fondait sur sa prétendue découverte, espérances que nous nous serions fait un scrupule de détruire et que nous entretenions même en nous prêtant à ses longues dissertations sur la construction et la direction des ballons. Trop heureux si cette idée fixe eût pu le soutenir et le sauver de la mort qui l'attendait sous les sombres voûtes du Spielberg!

Toute correspondance ayant été suspendue entre nous depuis la visite du directeur de la police, ce ne fut que plusieurs jours après ce funeste incident que je me hasardai, le cœur encore saignant d'une si profonde blessure, d'écrire à mes amis Pellico et Maroncelli pour leur annoncer la triste fin de mon manuscrit. « Je ne m'en consolerai jamais, leur disais-je, et je regretterai jusqu'à mon dernier jour les pages écrites avec le sang de notre Silvio!... Elles auraient, je le sens, porté la conviction dans bien des âmes, inspiré l'amour de Dieu, de la vertu longtemps encore après que celui qui les a tra-

cées aurait cessé de vivre !... C'est le renoncement à l'espoir d'être utile qui me rend surtout sensible à cette perte, que je ne saurais plus réparer. Je rends grâce à la Providence de vous avoir épargné cette douleur en vous inspirant de graver dans votre mémoire les intéressans poëmes que vous avez composés au Spielberg. — Oui, c'est une perte irréparable, me répondirent-ils avec empressement, et tes amis la déplorent; mais celui qui nous tient compte de nos intentions comme de nos bonnes œuvres te permettra un jour de reprendre cet important travail et de consacrer ta plume à la défense de la morale et de la religion. Ne te décourage donc pas, tu es jeune encore !..... »

Ces touchantes expressions versèrent un baume sur ma tristesse, mais ne purent, hélas! être suivies, comme par le passé, d'une nouvelle lettre plus tendre encore que la première : les moyens de correspondre nous manquaient autant que la confiance, et l'arrivée de don Stephano Paolowitz, quand bien même l'irrésistible besoin d'échanger nos pensées l'eût emporté sur la prudence, aurait alors suffi pour nous forcer à nous en abstenir entièrement.

L'homme de Dieu, si tristement métamorphosé, comme le disait Moretti, en homme de police, ne nous prouvait que trop par sa conduite que le salut de nos âmes était la moindre de ses pensées : ses longues conférences avec le compagnon du pauvre colonel, ses continuelles informations auprès des gardiens, son espionnage, ses paroles, ses menaces contre les autorités étaient peu faites, il faut le dire, pour nous rassurer sur le résultat de son nouveau séjour à Spielberg. « Les choses marcheront encore autrement, et il faudra bien que Sa Majesté soit obéie..... »

Telles furent ses premières paroles alors que je lui

racontai les indignes traitemens que nous avions dû supporter pendant la visite du directeur général de la police. « Ces messieurs ont cru, ajouta-t-il, qu'on pouvait impunément éluder les ordres du souverain... mais je leur ai prouvé que la soumission à ces ordres suprêmes s'étend à tous..... Croiriez-vous qu'ils m'ont dénoncé et que j'ai dû, *moi*, don Stephano Paolowitz, soutenir une enquête! Grâce à Dieu et à mon protecteur Son Excellence le baron Munch Von Belling Haussen, la honte et le blâme sont retombés sur les calomniateurs, et Sa Majesté, pour me donner un témoignage de son impériale satisfaction, m'a nommé chapelain de la cour; ces glands d'or à grosses torsades que vous voyez à mon chapeau et à ma ceinture sont les insignes de cette nouvelle dignité, dont vous devez vous réjouir avec moi comme d'une preuve de l'importance que l'empereur attache à tout ce qui concerne vos seigneuries..... — Et des loyaux services que vous lui avez rendus, dis-je en m'efforçant de réprimer le sourire de pitié que tant de bassesse et de vanité, jointes à tant de sottise, attirait sur mes lèvres..... — Certainement, reprit don Stephano en levant les yeux au ciel, car je le sers, ce grand empereur, comme je servirais mon père, comme je sers Dieu, de cœur et d'âme..... et c'est bien le moins que je puisse faire pour justifier la confiance dont il daigne m'honorer. Si vous l'entendiez quand il cause avec moi des prisonniers du Spielberg, comme avec son égal, et cela pendant des heures entières!..... — Nous sommes si peu de chose, répliquai-je d'un air de doute, que je m'étonne qu'un si grand monarque puisse s'occuper de nous dix minutes seulement. — Si peu de chose! *figliuol mio*, détrompez-vous..... détrompez-vous..... il est peu d'affaires, je dirais même qu'il n'en est aucune qui préoccupe l'esprit de Sa Majesté autant et plus que ses pri-

sommiers de Spielberg : rien ne se fait dans l'intérieur de votre prison qu'elle n'en soit informée, aucun changement n'a lieu qu'elle ne l'ait ordonné. L'empereur a le plan de cette forteresse et sait exactement comment sont situés vos cachots et jusqu'aux numéros qu'ils portent ; il sait aussi, n'en doutez pas, comment vous êtes accouplés, et nul changement, nulle réunion nouvelle n'a lieu sans un ordre exprès de sa main... Vous pouvez donc juger de l'importance attachée à vos personnes par l'intérêt que Sa Majesté prend à vous, intérêt vraiment paternel et dont elle a donné d'irrécusables preuves au moment même de la maladie grave qui vient de la mettre aux portes du tombeau. Vous aurez su sans doute, ajouta don Stephano en fixant sur moi un regard scrutateur, que Sa Majesté a été malade? — Qui nous en aurait parlé? repris-je sans hésiter..... les murs ne disent rien ! — Non, mais les hommes parlent..... et nous savons... il suffit... le temps viendra où l'on récompensera chacun selon ses œuvres et selon ses désirs..... Vous êtes bien heureux, du reste, que le directeur de la police n'ait rien saisi dans votre prison, car c'est la chose la plus grave aux yeux de l'empereur : plusieurs de vos compagnons sauront bientôt ce qu'il en coûte pour une telle contravention..... — Quoi ! lui dis-je avec surprise, qu'a-t-on trouvé? — Les plumes et les feuillets écrits découverts près d'eux pourront leur attirer de sévères punitions. — Mais quel mal ont-ils donc fait? demandai-je à don Stephano. — Quel mal ! répéta-t-il avec indignation..... et ne vous ai-je pas dit à satiété que Sa Majesté voulait guérir vos âmes et que cette cure ne saurait avoir lieu tant que les prisonniers auraient d'autres pensées que celles inspirées par le repentir et la religion ?... La volonté de l'empereur m'est bien connue ; elle est formelle sur ce point, entendez-vous, et vous devriez lui en rendre

de continuelles actions de grâces, puisque le point auquel notre clément souverain attache tant d'importance est votre salut éternel. »

Qu'aurais-je pu répondre à de semblables paroles?... Je me tus, et jetant un dernier regard sur les glands d'or du nouveau chapelain de la cour, je frémis pour nous, pauvres captifs, en songeant à quel prix une telle faveur avait été achetée par celui qui devant Dieu devait être notre père spirituel.

XV.

Privé de toute occupation, ne voyant plus devant moi qu'une captivité d'autant plus prolongée que je l'avais rêvée plus prochaine, je serais tombé sans aucun doute dans un complet abattement si je n'avais eu près de moi l'ami donné par la Providence, l'ami qui oubliait ses propres peines pour verser l'huile sur mes blessures!... « Repose-toi sur moi, me disait-il, du soin d'améliorer notre position et d'alimenter le feu sacré de ton intelligence. Laisse partir don Paolowitz, et j'obtiendrai, sois-en certain, du vieux Schiller qu'il te donne encore quelques livres et quelques feuilles de papier. »

Je l'écoutais et j'espérais, en me disant que rien n'était impossible à celui dont la persuasive parole savait si bien gagner les cœurs.

Le zèle inquisitorial de don Stephano se montrait chaque jour plus hostile; son langage avec tous devenait plus dur et plus tranché, souvent même il dégénérait en insolence; mais on savait qu'il était soutenu par le chef suprême, et chacun se taisait pour ne pas s'exposer à quelques dénonciations. Schiller seul, indigné de la conduite de ce prêtre juif, comme il l'appelait énergiquement, ne lui montrait ni déférence ni servilité. « Qu'il fasse tout ce qu'il voudra, me disait-il en murmurant, qu'il me dénonce à l'empereur, je ne crains rien..... »

Le flegme et l'assurance du vieux soldat furent pourtant mis un jour à une si rude épreuve qu'il s'en vint près de moi pour exhaler sa colère et calmer les inquiétudes qui commençaient à le gagner. « Ce prêtre!.... ce prêtre!.... croiriez-vous qu'il a dit devant plusieurs personnes que j'étais un négligent, un mauvais serviteur de l'empereur!... moi qui ai versé mon sang pour lui sur dix champs de bataille!..... Pourriez-vous penser qu'il a dit encore : « J'espère qu'on punira bientôt ce vieil ivrogne, qui ne voit rien de ce qui se passe sous ses yeux ; le directeur de la police va faire le procès sur ce qu'on à saisi dans la prison des Italiens, et c'est le vieux Schiller qui en répondra. » Comme si c'était un si grand crime que de laisser quelques mauvais morceaux de papier et quelques vieilles plumes à des malheureux qui ne sortent jamais de leurs cachots, qui n'ont aucune distraction et qui sont cent fois pis que les autres galériens. Non, par mon vieux sabre, ce ne sont pas là les intentions de l'empereur! Ce prêtre le trompe, et s'il savait ce que vous souffrez, il vous plaindrait, parce qu'il est bon, notre empereur! Mais il ne le saura jamais, et vous serez toujours plus tourmentés, et le pauvre vieux Schiller, malgré ses quarante ans de bons services, sera renvoyé de son poste de confiance parce qu'il n'aura pas torturé nuit et jour ses prisonniers!..... Dieu est là pour nous juger tous! »

Telles étaient les alarmes que don Paolowitz avait fait naître dans nos cœurs pour la conservation de notre compatissant geôlier, et c'est dans cette triste attente que nous vivions depuis quelques semaines lorsque la réponse à la lettre expédiée à Trieste nous arriva par un exprès.

Je n'essaierai pas de peindre l'émotion et la douloureuse joie qui vinrent assaillir le cœur de Confalonieri

en apprenant enfin, pour la première fois après plus de deux ans de silence, tout ce qui concernait sa malheureuse femme et ses amis !...

Mais je dirai, parce que la reconnaissance m'en fait un devoir aussi doux que sacré, je dirai que sa première pensée, après avoir lu et relu cette mystérieuse et si chère dépêche, fut le bien qui pouvait en résulter pour ses compagnons de captivité. « Fasse le ciel que je puisse réussir dans mon projet, me dit-il, ce sera le plus beau jour de ma vie! »

Ce projet était de décider Schiller à favoriser une évasion. Ce qu'il dit, ce qu'il fit pour y parvenir, Dieu sans doute le lui inspira, car à mon retour de la promenade, où il m'avait laissé conduire seul pour mieux s'entretenir avec notre vieux geôlier, il s'écria : « J'ai réussi... il y consent ; mais il est une chose sur laquelle nous ne pouvons nous entendre, c'est le nombre de ceux qui m'accompagneront... — Comment ! m'écriai-je, tu veux donc que d'autres aussi... — Pour moi seul, je ne le tenterais pas, reprit-il ; j'espère encore que les condamnés aux plus longues peines partageront mon sort. »

Mais ce généreux espoir ne se réalisa pas : malgré tous ses efforts, Schiller se refusa constamment à ses désirs, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'il obtint de ne pas nous séparer.

Le plan de l'évasion avait été tracé ; tout y était prévu, combiné avec une telle prudence et une telle sagacité que je ne pus m'empêcher d'ouvrir mon cœur aux plus riantes espérances. Schiller lui-même en était si surpris, si persuadé qu'il ne doutait pas un instant du succès. « Ce maudit homme noir, nous disait-il en nous apportant ce qu'il fallait pour écrire, comme il sera attrapé quand il apprendra que les deux plus gros oiseaux sont envolés..... Ah ! quelle figure il fera !... ah !... ah !...

ah!... — D'autant plus, reprenais-je, qu'une fois dehors, nous condamnés à perpétuité, il y a toute probabilité que les autres ne resteront pas longtemps : l'empereur leur fera grâce bien plus facilement. — C'est vrai, c'est vrai..... et don Stephano n'aura plus de grades à gagner. — C'est à vous, Schiller, continuai-je, à vous seul que nous devrons notre liberté..... Ah! comment nous acquitter d'un semblable service? — Ne parlons pas de cela : je suis vieux, je ne dois rien à personne, et les quelques florins que j'ai devant moi suffisent et au delà pour le peu d'années qui me restent à vivre. Une seule chose m'eût tenté si j'eusse été plus jeune et plus ingambe, c'eût été de voir du pays, et la France surtout, en vous accompagnant dans votre fuite; mais il n'y faut pas songer..... le vieux cheval meurt où il est attaché. — Comment! vous nous laisseriez partir seuls? — Non pas, non pas : un autre que moi vous servira de guide, un brave jeune homme dont je suis sûr et auquel pourtant je ne dirai rien qu'au moment de l'exécution. — C'est très-bien, mon bon Schiller; mais s'il vous manquait à l'instant même?..... Vous comprenez..... — Eh bien! ne serais-je pas là? Le vieux Schiller ne vous laissera pas dans l'embarras, soyez-en certains. — Alors nous pouvons donc écrire qu'on agisse et qu'on envoie jusqu'ici un homme sûr pour nous aider dans notre fuite? — Sans doute : j'ai donné ma parole, je ne la retire pas. »

Restés seuls, nous préparâmes l'importante lettre qui devait contenir les plus exactes et les plus minutieuses instructions; l'époque de l'évasion fut fixée, les moyens d'exécution combinés de manière à donner toute chance de réussite à l'aventureuse entreprise.

« Dans trois semaines, répétais-je à chaque instant, est-il bien possible! dans trois semaines nous pourrons

être en France!..... Plus de mélancolie, plus d'abattement!..... » J'étais fou d'espérance et de joie. « Ah! mon Frédéric, c'est à ta Thérèse que j'ai dû la vie, c'est à elle encore que je devrai ma liberté..... car je n'en doute pas, elle veille sur nous, ta toute dévouée, et nul autre qu'elle ne peut être la cause de ta délivrance..... c'est un droit, un bonheur qui lui appartient! — Mon cœur aurait pourtant été soulagé d'un grand poids, me répondait Frédéric, si j'avais pu lui éviter les angoisses d'une telle attente! Mais Dieu, j'ose l'espérer, la récompensera bientôt de tant de souffrances. Maintenant que tout est disposé pour écrire, mets-toi, je t'en supplie, tout près de la porte, afin que rien ne vienne me troubler dans cette opération si difficile, où la moindre erreur pourrait entraîner à sa suite de si déplorables résultats. »

Je demeurai en effet pendant trois ou quatre heures debout à ce sombre guichet dont je franchissais déjà le seuil par la pensée. Ah! quelle métamorphose s'était opérée dans tout mon être depuis que la liberté, pour parler comme le poëte anglais, avait présenté sa figure souriante et bienheureuse aux barreaux de la prison en me disant : « Bientôt ils seront brisés..... » Que d'efforts il me fallut pour ne pas interrompre mon ami à chaque ligne, pour ne pas lui sauter au cou et lui conter tout ce qui se présentait à mon esprit dans ces premiers moments de délire où je passais sans transition du découragement le plus complet à la plus vivifiante espérance, où je jouissais avec ivresse de toutes ces joies que causent les difficultés vaincues, les dangers affrontés et le bonheur inappréciable de ne devoir la liberté qu'à notre audace et au dévouement d'un ange!

La lettre finie sans qu'aucune interruption en eût dérangé l'importante rédaction, Confalonieri la remit à Schiller en le priant de la donner lui-même au porteur

de la dépêche, puis il me dit : « Si notre étoile nous est propice, dans vingt jours au plus tard l'émissaire chargé de nous aider dans notre évasion peut se trouver ici. — Fasse le ciel, lui répondis-je, qu'il arrive avant que Schiller ne nous soit enlevé ! — Lui ! il y sera encore dans deux mois, si tant est qu'il doive nous quitter : on ne va pas si vite en Autriche, et le procès dont nous menace don Stephano n'est pas encore près d'être commencé ; c'est bien sur cette lenteur que je me fonde pour risquer l'entreprise. D'ailleurs il n'y a pas de choix à faire : la possibilité seule de réussir me fait une loi de tout tenter pour nous tirer de notre mortelle captivité. — Tout ce que tu dis est juste ; n'entrevoyons donc que la possibilité du succès..... Laisse-moi me bercer d'espérances..... j'ai besoin d'air, besoin de voir le ciel, la campagne et le chemin de Konisgratz, par lequel nous gagnerons la Saxe. »

En disant ces mots, je montai à la lucarne. « Ce sera donc par cette route que nous passerons. — Silence, au nom du ciel ! s'écria Confalonieri, on pourrait t'entendre du lieu où tu es. — Tu as raison..... Je ne dis plus un mot, mais je veux repaître mes yeux de la vue de ces montagnes, de ces bois, en pensant aux bien-aimés de mon cœur..... en me disant que dans un mois peut-être..... Ah ! j'en perdrai la raison à force de bonheur ! »

Quelques minutes après j'étais descendu pour parler à voix basse et palpitante des jouissances qui nous attendaient, du désappointement du directeur de la police, du mécontentement de l'empereur, de l'étonnement de nos compagnons.

« Pourquoi faut-il, me dit Frédéric, que je ne puisse les emmener avec moi !... Pourquoi faut-il renoncer à une aussi grande consolation ! »

Ces paroles, prononcées avec l'accent d'une profonde

tristesse, auraient seules suffi pour me révéler toute la générosité de sa belle âme, qui jamais, en aucune circonstance, ne sembla connaître le *moi !*

« Console-toi, lui dis-je avec conviction ; le sort des autres prisonniers ne pourra que s'améliorer par le fait même de notre évasion : l'empereur les élargira bien plus facilement quand tu ne seras plus en son pouvoir... Mais laisse-moi maintenant te parler de la Thérèse, dont le nom désormais peut être prononcé sous cette voûte sans être pour ton pauvre cœur un sujet toujours nouveau de douleur et de larmes !..... Ah ! quelle vie de joies et de béatitudes sera la sienne ! elle qui deux fois aura sauvé son époux ! — Je t'en supplie, cher Alexandre, ne nous abandonnons pas aux séduisantes pensées d'un avenir trop incertain : notre tentative peut réussir ; mais si elle manquait, que nous resterait-il pour nous défendre des funestes effets d'une si cruelle déception ?... Rien que des larmes !..... Attendons, espérons même, en nous rappelant, hélas ! que le moindre accident peut renverser le plan le mieux combiné, et que le sort nous fut jusqu'ici trop contraire pour ne pas nous défier de sa fatale influence..... Ma pauvre Thérèse a tant souffert depuis notre départ de Milan, ajouta-t-il en me montrant la dépêche, qu'il n'avait encore lue qu'une fois, que mon cœur ne saurait s'ouvrir à la joie..... Ses inquiétudes sur ma vie, ses efforts infructueux pour me faire parvenir de ses nouvelles, ses regrets, ses anxiétés, sans parler des persécutions continuelles que lui fait éprouver une police tracassière, tout enfin a dû altérer plus encore une santé déjà si chancelante !..... Et puis la perte de sa meilleure amie, la baronne Dembosky, lui a porté un coup dont elle cherche en vain à dissimuler la profondeur. — Quoi ! m'écriai-je, elle est morte !..... cette Mathilde dont tu m'as vanté tant de fois les admi-

rables qualités !..... — Oui, elle est morte, reprit Confalonieri, et mon infortunée Thérèse perd en elle plus qu'une sœur, car Mathilde Dembosky avait un cœur qui n'aurait reculé devant aucun danger, devant aucun sacrifice quand il s'agissait de servir la cause de son pays et de se dévouer pour ses amis. Hélas ! elle n'est plus aujourd'hui, et sa perte est irréparable pour ma femme et pour moi, qui ne me consolerai jamais de n'avoir pu lui exprimer la reconnaissance et l'admiration que sa générosité, la grandeur de son âme, m'avaient inspirées ! Tu vois donc bien, mon Alexandre, que les espérances d'une fuite douteuse ne peuvent faire taire les regrets et dissiper la tristesse dont je me sens pénétré en apprenant un semblable malheur. »

A ces mots, il reprit sa chère et douloureuse lecture, et les pleurs qui mouillaient mes paupières lui prouvèrent que ses afflictions avaient amorti dans mon cœur les élans de ma joie.

« Tes parens, ta sœur, se portent bien, me dit Confalonieri avec empressement ; ils auront de tes nouvelles, je viens d'en lire l'assurance dans un paragraphe de cette lettre dont plusieurs lignes étaient restées d'abord illisibles. — Que ta Thérèse soit bénie ! lui répondis-je, que Dieu lui rende bientôt en toi et par toi tout le bien qu'elle m'a fait ! »

L'unique sujet de nos pensées, de nos continuelles conversations ne pouvait être désormais que le projet de fuite, dont le succès ou la non réussite allait à jamais décider de notre sort : c'était pour nous une question capitale qui devait avoir pour résultat immédiat ou toute une vie de compensations et de bonheur ou toute une existence de misères et de désolations !

Voilà l'alternative où nous étions placés, voilà ce qui rendait si importans tous les apprêts, tous les détails de

cette entreprise hasardeuse qui nous tenait dans cette agitation fébrile, dans cette attente passionnée où toutes les facultés de l'esprit, les affections et les espérances du cœur se concentrent sur un seul but — l'évasion — comme sur un phare de salut.

Je ne m'étendrai pas sur les obstacles que nous avions à surmonter ni sur les dangers qui nous attendaient pour franchir toutes les enceintes de Spielberg après être sortis de notre cachot ; je ne parlerai pas non plus, dans la crainte de nuire à ceux que le système autrichien destine dans l'avenir au même sort que nous, des moyens inventés ni des résolutions prises pour arriver à vaincre les difficultés qui tiennent et tiendront longtemps encore aux localités et au régime de cette prison d'État : je dirai seulement que la surveillance exercée sur nous était telle que notre fuite ne pouvait rester cachée *plus d'une heure* aux autorités supérieures.

Ce temps était bien court, et c'est pour cela que nous avions dû recourir à l'assistance du dehors pour faciliter notre évasion. Je m'abstiendrai également de rendre compte des ingénieuses inventions de Schiller pour assurer le succès de nos plans en se mettant lui-même à l'abri de tout soupçon de complicité, mais je puis dire pourtant qu'il fit preuve en cette périlleuse entreprise d'une fermeté inébranlable, d'une fidélité scrupuleuse et d'une sûreté de jugement fort remarquable.

Toutes nos dispositions une fois bien arrêtées, tant pour la coopération du dehors que pour les manœuvres du dedans, il ne nous restait plus pour que tout fût parfaitement en règle qu'à trouver les moyens de nous délivrer de nos fers sans que cette délicate opération pût compromettre Schiller ou nous forcer, pour ne pas être découverts au moment des quotidiennes visites, à exécuter notre fuite à heure et jour fixes.

Ce n'était donc qu'à la dernière extrémité que nous pouvions employer la lime pour enlever nos chaînes ; jusque-là il fallait chercher quelque expédient plus sûr et plus prudent pour rester maîtres d'attendre et de choisir le moment de l'exécution.

Confalonieri, qui depuis quelque temps ne portait plus les fers qu'à une seule jambe, grâce à la faiblesse de l'autre et à l'ordonnance du médecin, parvint enfin, après de nombreux essais, à les poser de façon et à les attacher si fortement qu'il pouvait les cacher sous de larges pantalons et marcher sans que le moindre bruit vînt en révéler l'existence : c'était un grand point..... le plus important à mes yeux, puisque alors rien ne s'opposait plus à la fuite de mon ami. Mais lui, toujours généreux, ne voyait pas la chose ainsi et persistait à renoncer à tout projet plutôt que de me laisser seul en prison.

Que faire, qu'imaginer pour débarrasser au moins l'un de mes pieds des lourds anneaux qui les tenaient attachés l'un à l'autre ?..... C'était là le continuel sujet de nos recherches, la cause de toutes nos inquiétudes, car les jours s'écoulaient et le temps approchait où nous pouvions d'un instant à l'autre recevoir la nouvelle de l'arrivée de notre émissaire à Brünn.

J'avais plusieurs fois tenté de me blesser à la jambe et de m'écorcher à l'endroit même où battait la chaîne, mais le médecin faisait la sourde oreille et m'ordonnait pour tout remède de me tenir en repos sur ma paillasse ; souvent aussi je m'efforçais de faire sortir mes pieds par les larges bracelets que l'on avait rivés au-dessous de la cheville, ne retirant de mes longs et impuissans efforts que des douleurs et des meurtrissures.

Fatigué de tant d'inutiles tentatives et perdant tout espoir de me désenchaîner par quelque adroit moyen, je renonçais déjà, pour ne pas nuire à Confalonieri, à la

pensée de l'accompagner dans sa fuite, quand un accident heureux vint trancher le nœud gordien que ma subtilité n'avait pu dénouer.

Rentrant un jour de la promenade, je fis un faux pas sur la première marche du petit escalier qui conduisait de la plate-forme dans le corridor, et ce faux pas fut la cause d'une chute si violente que l'on fut obligé de me rapporter jusqu'à notre prison. Le médecin, appelé sur-le-champ, jugea au gonflement de ma jambe droite que j'avais une entorse et ordonna sans hésiter que l'on m'ôtât les fers jusqu'à parfaite guérison. Dans ma joie, j'aurais crié merci, mais je me contins pour adresser dans le secret de mon cœur d'aussi ferventes actions de grâces à Dieu et au docteur que si j'eusse retrouvé la liberté. « Nous y sommes enfin parvenus! dis-je à Confalonieri dès que le médecin nous eut laissés; maintenant je suis prêt. — Comment, prêt! répondit mon ami avec étonnement; mais je me désolais au contraire..... — Crois-tu donc, repris-je, qu'en pareille occurrence on ne fait pas des miracles? Si je ne puis aller sur deux jambes, je me traînerai sur une seule; d'ailleurs cette entorse n'a rien de grave, et quelques jours suffiront, j'espère, pour me permettre de m'appuyer sur mon pied. Sois tranquille... qu'on m'ôte seulement ces maudites chaînes et tu verras au moment décisif si je reste en arrière. »

Notre entretien durait à peine depuis cinq minutes que Schiller revint accompagné de son ami le serrurier. « Le docteur a ordonné qu'on lui ôtât les fers, lui dit-il en me montrant, mais l'opération est difficile; prends donc garde de ne pas le blesser. »

Alors il prit doucement entre ses larges mains mon pied malade, le soutint au-dessus de l'enclume portative du forgeron et veilla comme une mère à ce que les coups de marteau me fissent le moins de douleur possible.

Grâce à ses soins, le déferrement eut lieu sans de trop vives souffrances..... Pouvais-je d'ailleurs assez payer le bonheur d'être libre d'une jambe dans un semblable moment!..... Mais ce bonheur fut centuplé quand j'entendis mon vieux Schiller commander au serrurier de m'ôter entièrement la chaîne. « C'est l'ordonnance du médecin, répéta-t-il plusieurs fois en souriant d'un air malin. — Bien, c'est bien, » répondit le forgeron. Et la seconde jambe fut déchaînée comme la première.

L'opération finie, le serrurier me quitta en me souhaitant bonne santé, et Schiller, déjà charmé de m'avoir fait déferrer des deux pieds, le fut bien plus encore lorsque je lui eus dit que cette entorse, loin de mettre obstacle à ma fuite, venait au contraire juste à point pour nous tirer d'embarras. « Est-ce bien vrai? me demanda-t-il. — Sans aucun doute. — Diables de Français! s'écria-t-il en branlant la tête, on avait bien raison de les appeler *messieurs Tout se peut quand on le veut.* »

Après huit jours, qui me parurent d'une longueur mortelle, quelque enchanteurs que fussent les rêves de mon imagination à l'idée d'une liberté prochaine, je quittai mon lit et j'acquis la certitude qu'à force de volonté je pourrais courir les chances de la fuite alors même que nous l'eussions tentée dès le lendemain.

Confalonieri s'en réjouissait en me disant : « Je ne forme pas d'autres vœux maintenant que de voir arriver celui qui doit assurer notre délivrance..... Dans une semaine nous serons parvenus à l'époque fatale! »

Cette semaine se passa, et notre attente fut au comble!..... « Ce sera pour demain, » nous disions-nous chaque soir après avoir vainement espéré tout le jour... Hélas! demain venait et ne faisait qu'irriter notre impatience!

Un jour où nous avions épuisé comme à l'ordinaire le

chapitre peu concluant des probabilités, nous entendîmes marcher avec précipitation..... les verrous crient, le guichet s'ouvre..... C'était Schiller, dont les traits animés et la démarche prompte nous firent espérer un instant que notre attente allait cesser, que le moment était enfin venu..... « Eh bien ! Schiller, m'écriai-je : il est ici ? — Hein ? qui donc ? reprit-il en murmurant. — Mais, notre homme. — Il est bien question de l'homme, ma foi ! Je viens seulement vous dire que le directeur de la police est à Spielberg et qu'il m'a interrogé pendant plus de quatre heures..... Prêtre maudit ! va !..... il n'en aura pas le démenti ! Dans quelques jours, demain peut-être, ajouta-t-il tristement, Schiller ne sera plus près de vous. — Que dites-vous, mon bon Schiller ? c'est une erreur... — Du diable ! je m'y connais !..... Lorsque je vous répétais que le procès aurait lieu, vous ne m'avez pas cru ; eh bien, j'avais raison, comme je l'aurai encore cette fois. — Sur quoi vous a interrogé le directeur de la police ? — Je n'ai pas le temps de m'arrêter davantage ; le directeur doit venir dans un instant pour examiner les prisonniers..... adieu. »

Et il s'éloigna brusquement, nous laissant au cœur une mortelle anxiété.....

Les interrogatoires que le directeur de la police fit subir à quelques-uns de nos compagnons sur les insignifians objets saisis sur eux lors de sa visite durèrent plusieurs jours et donnèrent lieu à un volumineux procès-verbal qui fut adressé directement à l'empereur.

Cependant Schiller nous restait, et malgré nos justes alarmes, nous nous flattions parfois encore que notre vieux et loyal soldat demeurerait assez longtemps à son poste pour laisser arriver celui que nous attendions comme l'ange de la délivrance..... Ces dernières illusions devaient bientôt s'évanouir.

Un matin Schiller nous dit en nous apportant notre pain : « Un autre que moi vous le distribuera demain. »

Et des larmes coulèrent de ses yeux.

Frappé au cœur, comme si cette triste nouvelle eût été pour nous un événement inattendu, je lui demandai si c'était bien certain. « L'ordre m'en a été signifié à l'heure du rapport avec de sévères réprimandes venant de Vienne, de l'empereur même, dit-on..... C'est bien dur à mon âge et quand on a servi fidèlement son souverain pendant tant d'années !... Ah ! quel mal ce prêtre n'a-t-il pas fait à Spielberg ! — Mon pauvre Schiller, nul ne le sait mieux que nous, qui perdons tout espoir par votre éloignement ! Que ne nous est-il donné de vous récompenser de tout le bien que vous nous avez fait et de l'éminent service que vous aviez résolu de nous rendre ! Dieu nous accordera peut-être cette joie dans l'avenir..... »

Le vieillard, dont je serrai la main en prononçant ces mots, fixa sur moi un regard profondément triste et me dit en remuant doucement la tête : « Merci, merci..... bientôt le vieux Schiller n'aura plus besoin de rien en ce monde..... le coup a porté là..... »

Et il montrait son cœur. « Dieu ne me punira pas, lui, d'avoir eu pitié de mes pauvres prisonniers ; il sait bien que si je voulais vous sauver, ce n'était pas par intérêt, mais parce que le cœur me saignait de voir de si braves gens que vous condamnés à périr lentement dans un cachot par suite des rapports d'un mauvais prêtre... Non, non, Dieu seul est juste, Dieu seul est bon..... Je ne vous abandonnerai pas, reprit-il avec résolution, vous pouvez en être sûrs : si l'homme vient et qu'il soit porteur de quelque lettre, de quelque petit paquet, je m'arrangerai pour que le gardien Fritz vous les fasse passer par les trous du *was ist das* quand il sera de garde dans votre corridor. Comptez sur lui comme sur moi. Les ré-

compenses que vous lui accorderez seront bien placées, car sa famille est nombreuse. Adieu, messieurs; pensez quelquefois au vieux Schiller. — Adieu, adieu! répétai-je en me jetant dans les bras du bon vieillard au moment où il nous tendait cordialement la main..... adieu..... Vous avez été pour nous compatissant et charitable, vous nous avez secourus lorsque nous avions faim : que Dieu vous en récompense, Schiller. — *Ia, ia*, reprit-il d'une voix tremblante, et s'il écoute les prières d'un pauvre soldat comme moi, il touchera pour vous le cœur de notre empereur. »

A ces mots il s'arracha brusquement de nos bras, et ses dernières paroles furent : « Adieu, *meine sohne* (mes enfans). »

Trop tristes, trop émus dans le premier moment pour nous communiquer ce qui se passait dans nos âmes, nous gémissions en silence sur la perte irréparable que nous venions de faire, lorsque nous vîmes rentrer Schiller quelques minutes après. « Tenez, nous dit-il, voilà les livres que vous m'aviez confiés, choisissez..... ou plutôt gardez-les tous. — Mais, Schiller, vous n'avez pas réfléchi à ce qui pourrait arriver si l'on venait à les découvrir, et pouvons-nous vous exposer..... — Moi ! reprit notre digne vieillard avec la plus touchante assurance, ne sais-je pas que je n'ai rien à craindre avec vous et que vous savez périr s'il le faut plutôt que de compromettre ceux qui se fient à votre parole! »

Jamais témoignage d'estime, de quelque bouche qu'il pût sortir, ne m'alla plus au cœur, ne me fit éprouver une plus consolante satisfaction de moi-même que la preuve de confiance de cet homme simple et droit qui pour nous procurer quelques soulagemens exposait ainsi sans hésiter le bonheur et la tranquillité de sa vie entière. Après lui avoir exprimé notre reconnaissance par ces mots que

le malheur seul sait inspirer, après nous être longtemps débattus avec lui pour ne rien accepter, nous consentîmes enfin, pour ne pas affliger notre généreux Schiller, à garder un crayon, une ou deux feuilles de papier, ainsi qu'un petit dictionnaire allemand non relié, en le priant de conserver près de lui les autres livres ou de les remettre quand il le jugerait convenable à son camarade Fritz. Cela convenu, nous nous embrassâmes en pleurant et pour la dernière fois.

XVI.

L'homme poursuivi par le malheur et qui voit successivement, malgré tous ses efforts, ses projets anéantis, ses espérances déçues, succombe parfois, quelles que soient ses forces et sa résignation, sous les coups redoublés de sa destinée! Las d'avoir tout tenté pour résister à son funeste sort, il s'arrête épuisé..... regarde autour de lui, et n'apercevant dans l'avenir aucune lueur, aucune chance de salut, il s'abandonne à sa douleur et s'écrie avec Job : « *Seigneur, Seigneur, la vie de l'homme sur la terre n'est qu'une guerre continuelle, qu'une épreuve sans fin, je le sais, mais ne me donnerez-vous pas quelque relâche afin que je puisse un peu respirer?*..... »

Nous nous trouvions, hélas! dans un de ces accès de prostration morale où l'âme éprouve un tel détachement de la vie, un tel besoin de se soustraire à des tribulations nouvelles, qu'il semble que la tombe seule puisse être son refuge. Mais Dieu, qui nous créa pour la souffrance, a mis dans notre cœur pour supporter les adversités que sa main nous envoie une puissance de réaction et des ressources dont lui seul connaît l'étendue et le terme. Que de fois n'a-t-il pas suffi d'un simple mot, d'un rayon de soleil ou du moindre incident pour que l'infortuné qui s'était dit au soir : « Mes forces sont épuisées, je n'irai pas plus loin... » se relève au matin avec une résolution nouvelle

en s'écriant : « Marchons, marchons encore dans cette vallée de misères et de larmes..... peut-être le bonheur se montrera-t-il enfin à mes yeux ! »

C'est ainsi que le voile funèbre qui couvrait nos pensées après la perte de Schiller fut un peu soulevé par la certitude qu'il serait remplacé par le bon Krall ; non que nous pussions espérer de renouer avec lui nos projets de fuite, mais il s'était toujours montré doux et compatissant, et nous avions la certitude qu'il continuerait à adoucir notre sort autant que son devoir le permettrait. Cette certitude, dans une position où l'hostile rigueur d'un agent subalterne dans l'exécution de ses ordres pouvait nous réduire au désespoir, était pour nous une consolation et un bienfait. « C'est donc vous, mon bon Krall, lui dis-je en le voyant entrer à l'heure où Schiller seul pénétrait dans notre cachot, qui remplacerez notre vieux gardien ? — Hélas ! oui, *caro signor,* et c'est bien malgré moi..... Pauvre Schiller ! il en mourra !... Mais il faut obéir, voyez-vous, alors même qu'on a dans le cœur quelque chose qui vous dit que tout ce qu'on fait là est injuste..... Ces clefs qu'on m'a confiées, j'ai dû les prendre, et pourtant le ciel m'est témoin qu'elles ne me sembleront légères que le jour où je serai assez heureux pour vous ouvrir à tous les portes de la prison... Pour le voir, ce grand jour de votre délivrance, je resterais, oui, je resterais un an de plus à Spielberg, loin de ma mère et de ma fiancée. »

Ces paroles simples et vraies, ce vœu touchant, descendirent en mon cœur comme une bienfaisante rosée... La compassion est fille du ciel, et c'est par elle que Dieu nous rappelle à la vie quand notre fardeau est trop lourd et que la volonté succombe..... Mon courage se ranima, je sortis de l'anéantissement où m'avait plongé la déception de nos espérances. Je cherchai une occupation, et je

rendis grâce à la Providence de m'avoir inspiré l'idée d'écrire avec un clou sur les murs de notre prison tous les mots du petit dictionnaire allemand que Schiller m'avait laissé. « J'éviterai ainsi, me disais-je, le péril de conserver mon livre en déchirant chaque jour les feuillets que j'aurai transcris sur la muraille ; je passerai utilement mon temps et j'apprendrai plus à fond encore cette langue allemande si belle et si riche..... A l'œuvre donc ! »

J'entrepris en effet aussitôt ce pénible travail, et après avoir aiguisé le clou que j'étais parvenu à arracher du talon de mes souliers ferrés, je tirai des lignes sur les murs aux endroits les moins sombres et je commençai à graver les premières paroles de l'interminable vocabulaire. « J'en ai pour de longues journées, disais-je souvent à Confalonieri en interrompant ma fatigante ciselure ; mes doigts en sont brisés ; mes yeux, déjà faibles, en souffriront plus encore, mais les heures s'écoulent, et l'ennui, le consumant ennui est vaincu. Pourquoi faut-il que tes souffrances rhumatismales te privent d'une pareille distraction ! »

Confalonieri souriait tristement en me disant : « Des distractions !..... il n'en est plus pour moi, ami ; mais j'éprouverai toujours une vive satisfaction chaque fois que tu parviendras à te créer une ressource contre la torturante oisiveté. »

Pendant que je poursuivais mon travail avec une ardeur infatigable, Frédéric, que l'espoir d'être utile à ses compagnons d'infortune pouvait seul arracher à ses tristes pensées, cherchait à calmer l'exaspération toujours croissante du pauvre Moretti contre celui qu'on n'avait mis avec lui, répétait-il avec amertume, que pour le faire mourir de rage et de désespoir.

« Cet homme est sans cesse à me surveiller comme le

serpent fascinateur guettant sa proie, nous disait-il quand la patience était prête à lui échapper. En le voyant là, toujours là, les yeux fixés sur moi, ma tête s'égare et je suis saisi parfois de l'irrésistible besoin de l'écraser comme un reptile. Suis-je donc destiné, Dieu puissant, à être toujours trahi..... Ah! cette odieuse union est un enfer! »

Nous écoutions le pauvre Moretti, nous le plaignions en nous efforçant de faire diversion à ses sombres pensées, en le remettant sur ses campagnes, sur l'aréostat et les questions stratégiques; mais rien ne pouvait le détourner de son idée fixe, de sa désolante conviction : « C'est fait de moi si je demeure avec ce traître. »

« Son Excellence vous demande dans la chancellerie, vint un jour m'annoncer au plus vite le commandant du Spielberg; dépêchez-vous.—Je le veux bien, répondis-je; mais je marche encore difficilement, et ce n'est que fort lentement que je pourrai me rendre auprès de M. le gouverneur. — Eh bien! je vais en informer Son Excellence, et je ne doute pas qu'elle ne vienne elle-même dans votre prison. »

Une chaise fut apportée. Cinq minutes après, le gouverneur était installé près de mon lit de camp. Il s'informa d'abord de mon entorse, puis il me dit : « Je suis chargé de la part de Son Altesse le prince de Metternich de vous donner des nouvelles de votre famille et de vous lire la lettre que voici, » ajouta-il en tirant de sa poche une volumineuse dépêche.....

Mon cœur battit plus vite à ces paroles, et la pensée que j'allais enfin, pour la première fois, recueillir de longs et intéressans détails sur mon vieux père et sur le sort de tous les miens, me fit éprouver un tel saisissement de joie que je ne pus répondre au gouverneur que par une inclination et un merci à peine prononcé. « La let-

tre est en allemand, me dit-il, mais je vais vous la traduire en français. Son Altesse me charge d'abord de me rendre moi-même auprès du prisonnier Alexandre Andryane et de lui donner connaissance de l'extrait suivant d'une lettre de Mme sa sœur : « Son père et toute sa famille sont en bonne santé. »

Mes yeux fixés sur le lecteur lui disaient mieux que toutes les paroles : « Est-ce là tout, mon Dieu !..... » Et Son Excellence, qui comprenait sans doute tout ce que signifiait ce regard interrogateur et plein d'anxiétés, plia gravement pour toute réponse cette longue dépêche, d'où j'attendais tant de consolations, et la remit dans sa poche. « C'est une faveur spéciale que vous devez à Son Altesse, ajouta le comte Mitrosky en voyant que je gardais le silence... — Et dont je suis profondément reconnaissant, m'empressai-je de répondre : la certitude que tous mes parens existent est un point de tranquillité qui m'aidera à supporter la misérable vie à laquelle nous sommes désormais condamnés. — Il n'a pas dépendu de moi, messieurs, que vous ne fussiez mieux, mais j'ai les mains liées..... — Nous ne l'ignorons pas, monsieur le comte, et nous conserverons une gratitude éternelle de vos bonnes intentions. Notre condition, vous le voyez, est plus dure que celle des galériens ordinaires : ils sortent, ils prennent l'air, tandis que nous restons tout le jour dans nos cachots. Ne pourrions-nous obtenir du moins qu'on nous permît de travailler comme eux en plein air ou dans des ateliers? Nos santés, déjà fort altérées, y gagneraient, et nous pourrions, en nous livrant ainsi à une occupation nouvelle, échapper au supplice d'une perpétuelle inaction ; c'est une grâce que nous sollicitons de Votre Excellence. — Je reconnais la justice de votre réclamation et je la regarde même comme indispensable pour sauver plusieurs d'entre vous de la perte totale de

la santé; mais, je vous le répète, je ne puis rien prendre sur moi quand il s'agit de vous tous : Sa Majesté seule s'est réservé le droit d'en disposer et d'en ordonner selon son bon plaisir. Je lui ferai, si vous le désirez, un rapport à ce sujet, et je l'appuierai des considérations les plus faites pour parvenir au but de votre demande. »

Nous remerciâmes le gouverneur, qui fit venir le sourire sur nos lèvres en nous assurant de nouveau, au moment de nous quitter, que, malgré son impuissance, nous lui donnions pourtant beaucoup plus de tracas que toute sa province de Moravie.

Cette visite du comte Mitrosky servait depuis plusieurs jours d'aliment à nos conversations lorsqu'une nouvelle alarme vint nous frapper au moment même où, grâce à l'intrépidité de Caliban le galérien, nous avions enfin repris notre correspondance avec Pellico et Maroncelli.

J'étais, il m'en souvient, à la lucarne pour jouir un matin de l'air doux et balsamique d'une belle journée du mois de juin et pour reposer mes yeux fatigués d'avoir fixé pendant des heures entières les mots légèrement écrits sur les murs blancs de la prison; je m'abandonnais à ces souvenirs de patrie, de jeunesse, de bonheur qui reviennent sans cesse dans le cœur du prisonnier quand le soleil brille et que la nature a revêtu sa riche robe de fleurs et de fertilité. « N'as-tu pas entendu quelque chose d'extraordinaire dans le corridor? me demanda tout à coup Confalonieri. — Non, lui répondis-je encore tout préoccupé de mes douces rêveries. — C'est peut-être, reprit-il, le directeur de la police..... »

A ce nom, toutes mes douces souvenances disparurent; je descendis, j'écoutai..... et mon sang se glaça à l'idée que le dictionnaire, dont je n'avais encore détruit que le quart des feuilles, allait être saisi par les perquisiteurs.

Il fallait à tout prix le soustraire aux yeux des agens de

la police. Mais où trouver un lieu sûr dans notre étroite demeure pour cacher ce reste de livre dont je maudissais l'existence, m'accusant alors d'imprudence, de témérité, de folie..... Aucun moyen de salut ne se présentait à moi; je le voyais, et après avoir inutilement tenté de sortir de ce cruel embarras, j'attendis dans une anxiété toujours croissante la venue des visiteurs. « Les voilà, dis-je à Confalonieri en mettant dans mon sein le malencontreux dictionnaire..... Puisse mon bon ange m'être en aide! »

La première personne qui parut au guichet fut, comme de coutume, le directeur général de la police, qui s'arrêta un instant sur le seuil de la porte, son chapeau à la main, pour faire les honneurs de notre prison à un personnage dont il nous fut facile de juger l'importance aux marques de respect de tous ceux qui l'entouraient. C'était un homme d'une belle stature, portant la tête haute, mais dont la démarche seule aurait suffi pour nous faire reconnaître que son éducation et ses manières n'étaient pas à la hauteur du rang élevé qu'il paraissait occuper.

S'avançant de notre côté sans nous saluer, il jeta d'abord les yeux autour de notre cachot, puis il les reporta sur nous en disant en allemand au directeur de la police : « Celui-ci est Confalonieri, n'est-ce pas? et l'autre est le Français? Pourquoi ce dernier ne porte-t-il pas de chaînes? — C'est par ordonnance du médecin, répondit le directeur, et pour une entorse qu'il s'est donnée. — C'est bien, mais il ne faut pas que cela se prolonge trop longtemps. »

Tout en parlant ainsi, le personnage continuait à examiner scrupuleusement les pièces de notre triste mobilier..... « Encore quelques instans, me disais-je, et l'on va me faire quitter mes vêtemens.—Qu'est-ce que c'est que ce coussin? demanda de nouveau l'inconnu d'un air sévère

au commandant du Spielberg en montrant un oreiller de cuir que l'on avait respecté jusque-là et laissé à mon pauvre Frédéric. — Excellence, c'est un coussin que l'on a cru devoir laisser au comte à son arrivée ici à cause de sa maladie..... Et depuis lors..... — C'est une infraction au régime, » répliqua sèchement le personnage, auquel le directeur général de la police adressa à voix basse quelques mots que je ne compris pas tout à fait, mais qui paraissaient se rapporter à la perquisition générale qui avait eu lieu quelque temps auparavant.

En voyant qu'on ne procédait pas à la visite corporelle, je repris mon sang-froid, et m'adressant à l'inconnu pour détourner l'attention de ce que je redoutais, je lui dis : « Me serait-il permis, monsieur, de vous présenter une requête? »

Il inclina la tête en signe d'adhésion. « Ce serait, repris-je, de nous faire obtenir la grâce de nous occuper journellement à quelque travail salutaire à notre santé : l'oisiveté complète dans laquelle nous croupissons depuis que l'on nous a privés de nos livres rend notre existence de plus en plus intolérable. Notre demande, accueillie déjà par le comte Mitrosky, aurait sans doute plus de chance de succès si vous vouliez bien l'appuyer. — J'en ferai mon rapport à Sa Majesté..... fut toute la réponse que je pus obtenir, mais cette réponse fut suivie, à ma grande joie, d'un semblant de salut et du départ de l'Excellence, qui s'en alla continuer son inspection de prison en prison. — Gloire à Dieu! m'écriai-je..... une fois encore nous voilà échappés au danger. »

Mais ma joie fut bientôt réprimée, car le coussin de mon pauvre ami, dernier souvenir de son infortunée Teresa, lui fut enlevé immédiatement.

Les rigueurs de notre dure captivité n'allaient donc qu'en augmentant. Ce personnage, dont nous connûmes

ensuite le nom et l'emploi par don Stephano, ce Vogel, un des quatre conseillers auliques du département de la police générale de l'empire, ne s'était-il pas conduit de manière à justifier toutes nos alarmes? Et quand nous sûmes, le lendemain, qu'il avait adressé des reproches aux employés de Spielberg en voyant les deux ou trois pauvres rosiers de notre plate-forme, ne dûmes-nous pas en conclure que nous étions condamnés à supporter sans espoir de relâche les incessantes et inexplicables persécutions du chef d'un immense empire, d'un puissant monarque, qui semblait prendre à tâche d'aggraver chaque jour le sort déjà si funeste de quelques malheureux prisonniers d'État?

« A quoi servira, nous disions-nous alors, de nous torturer le corps et l'âme pour sauver les derniers débris de nos existences intellectuelles? Ne serons-nous pas obligés, un peu plus tôt, un peu plus tard, de céder, de courber la tête sous la main de fer qui nous opprime? Mieux vaut donc abandonner dès à présent toute idée de réagir contre une inexorable et systématique répression que de vivre dans de continuelles alarmes : résignons-nous, et comme des agonisans, attendons le moment de la dissolution et de l'anéantissement. »

Mais le sentiment de la conservation de notre intelligence, plus enraciné, plus fort en nous que celui de la vie, nous ramenait à des résolutions plus dignes de notre caractère et plus capables de nous soustraire aux maux toujours croissans qui nous accablaient.

Le dictionnaire, quelque temps suspendu, fut repris avec une nouvelle ardeur ; les colonnes de mots s'allongeaient sur les murs, et bientôt même, grâce à la durée des jours et à ma ténacité, je parvins aux dernières lignes, que j'écrivis avec un indicible plaisir. « Ma tâche est remplie, m'écriai-je enfin en traçant les deux derniers

mots de l'inépuisable vocabulaire... Le directeur de la police peut venir faire sa perquisition, je ne le crains plus. »

Pour abréger les interminables heures des plus longs jours de l'année et pour se soustraire à la sombre influence de l'intérieur du cachot, la plupart d'entre nous se tenaient presque constamment à la lucarne, jouissant de la douce lumière et de la vue ravissante qui s'étendait sous nos yeux. Là nous échangions entre nous, malgré les *still !* (silence !) des sentinelles, quelques-unes de ces paroles mélancoliques et tendres qui adoucissent et soulagent de mutuelles douleurs. Mais avec quelles précautions ne faisions-nous pas l'essai du plus ou moins de rigueur des soldats dans l'observation de la consigne !... Comme notre voix, aux premiers mots, était discrète et voilée !... et quelle satisfaction lorsque le bonheur voulait que nous fussions surveillés par un de ces vieux grenadiers qui faisaient la sourde oreille et ne croyaient pas manquer à leur service en laissant causer bien bas ces pauvres prisonniers qui n'avaient pour toute ressource contre l'ennui qui les dévorait que l'aspect des campagnes et leurs mystérieuses causeries !...

La saison d'ailleurs était si admirablement belle, l'air si chaud et si pur, que la simple vue d'une nature riche et variée était pour nous une jouissance toujours neuve et toujours ranimante. Aussi l'aurore paraissait-elle à peine que nous venions respirer les brises matinales, et les étoiles brillaient depuis longtemps que nous étions encore à repaître nos yeux du spectacle sublime d'une nuit d'été, d'une nuit transparente du nord, où le jour qui finit semble toucher au jour qui va naître.

Les entretiens d'une fenêtre à l'autre nous étaient aussi d'une grande consolation ; mais la surveillance, tant soit peu relâchée de ce côté, fut tout à coup reprise avec plus

de sévérité que jamais ; au dedans comme au dehors, les sentinelles nous imposaient silence dès que nos voix se faisaient entendre, et cette ressource ne tarda pas à nous être enlevée tout à fait. Nous nous aperçûmes même, sans nous en expliquer d'abord le motif, d'un redoublement de rigueurs : les fers me furent remis, ainsi qu'à plusieurs autres prisonniers que leur faible santé semblait mettre à l'abri d'un tel surcroît de souffrances ; les inspections journalières furent faites avec plus d'exactitude, tout annonçait enfin que de nouvelles instructions étaient venues de Vienne et qu'elles tendaient, comme toujours, à empirer notre sort.

« Que faites-vous donc ? demandai-je un matin à l'un des gardiens occupé à déraciner les rosiers de notre plateforme ; pourquoi nous enlevez-vous ces pauvres fleurs ? avez-vous l'ordre de le faire ? — Non, non, monsieur ; mais le prêtre est arrivé, et s'il les voyait, après ce qu'a dit l'autre seigneur... — Ah ! don Stephano est ici, repris-je en me rendant compte sur-le-champ du redoublement de sévérité auquel nous étions soumis. C'est donc par précaution que vous voulez arracher ces rosiers ? — Sans doute. — Eh bien, je vous conseille fort de ne pas le faire sans en prévenir le commandant : peut-être vous exposeriez-vous à être réprimandé. »

Le gardien m'écouta, suspendit son travail, et les arbustes chéris furent sauvés, grâce à l'humanité du commandant de Spielberg, qui, disait-il, attendrait des ordres avant de nous priver de ces fleurs auxquelles nous paraissions attacher tant de prix.

Deux ou trois jours après, don Stephano me fit appeler. « Voyez, me dit-il en me montrant deux petits volumes, je ne vous ai pas trompé, Sa Majesté vous accorde des livres, et de bons, allez ! l'un est un recueil d'oraisons, et l'autre un paroissien où vous pourrez cha-

que jour apprendre une prière. Votre pied, à ce que je vois, est tout à fait remis ? L'empereur s'en réjouira comme il s'était affligé de votre chute, car il s'informe de vous, mon fils, jusque dans les moindres détails. « Soignez leurs âmes, me disait encore il y a peu de jours notre gracieux souverain, et je me charge du corps. »

« Le travail que vous avez fait demander par le gouverneur et par le conseiller aulique Vogel, Sa Majesté y pense, n'en doutez pas ; cependant vous auriez mieux fait de vous adresser à moi pour l'obtenir, moi qui suis comblé chaque jour de ses nouvelles bontés !... Aussi faut-il voir comme je suis accueilli partout à Brünn ! chez le gouverneur, chez monseigneur l'évêque, toutes les portes me sont ouvertes ; et au couvent des augustins, donc !..... C'est à qui me donnera des marques d'attention et de respect, sans parler des dîners où l'on ne compte pas les plats, tant ils sont nombreux, et tout cela pour me rendre hommage ; quant aux vins, ils sont exquis... »

Et il suffisait en effet de lever les yeux sur lui pour se convaincre qu'il avait fait honneur au repas splendide que les pauvres moines lui servaient pour éviter qu'il ne nuisît à leur maison par d'hostiles rapports.

Don Stephano, oubliant que celui qu'il entretenait ainsi de ses jouissances gastronomiques portait sur sa maigre figure les traces que la faim et la misère y laissaient chaque jour, se complaisait dans son récit, qu'il termina en disant : « Tout ce qu'il y a de meilleur enfin m'est réservé, parce qu'on sait que j'ai bon crédit auprès de Sa Majesté impériale, et c'est une chose que vous ne devriez pas oublier chaque fois que vous faites une demande : votre travail par exemple..... mais suffit. Passons maintenant à la lecture de quelques-unes de ces oraisons, sur lesquelles je vous ferai des instructions qui

vous seront fort utiles pour compléter votre éducation religieuse. »

Dirai-je ici ce qu'étaient ces instructions ? parlerai-je des raisonnemens absurdes, des assertions hasardées, des sottises sans nombre et des preuves d'ignorance que don Stephano débitait avec une inconcevable assurance à des hommes que leur triste sort forçait à l'écouter et qui respectaient trop cette religion, dont on abusait si étrangement, pour faire sentir à chaque instant à ce ministre de l'Évangile qu'il était indigne et incapable de leur en enseigner les plus simples préceptes ? le dirai-je ? Non... car ce sont là d'amers souvenirs qu'il faut à peine effleurer dans la crainte de se laisser entraîner, même après tant d'années, à tous les ressentimens d'une juste indignation. Mais je puis assurer que de tous les maux éprouvés à Spielberg, celui-là sans doute fut le plus grand pour moi, d'être contraint à entendre la parole de Dieu par une bouche aussi impure et de voir profaner ainsi le plus sacré de tous les ministères.

XVII.

La présence de don Stephano Paolowitz, toujours précédée ou suivie de quelque vexation nouvelle, nous était devenue odieuse, on le croira sans peine, et pourtant ce n'était rien en comparaison du supplice qu'en éprouvait l'infortuné Moretti, qui, se croyant alors plus que jamais entouré d'embûches et d'espionnage, me disait au mur : « Le prêtre persiste à me voir, il insiste..... il me tourmente..... Il viendra, m'a-t-il fait annoncer par le commandant, il viendra s'il le faut dans ma prison. J'ai refusé, car c'est une machination, un complot..... Non, je ne le verrai plus. »

Son exaspération devint telle contre l'*homme noir* et son compagnon de prison qu'il en serait certainement résulté quelque catastrophe si on ne l'eût enfin séparé de celui dont la vue empoisonnait chaque minute de son existence. « *Io son liberato* (je suis délivré), je suis délivré ! s'empressa-t-il de battre au mur au même instant où le juge S... franchissait le seuil du guichet..... Il est parti, parti pour toujours !... Je n'aurai plus là constamment devant moi cette figure hypocrite, je ne serai plus observé par ces yeux qui voulaient lire jusque dans les derniers replis de mon cœur... je pourrai, sans crainte de m'attirer un reproche, marcher, m'agiter, dormir ou me reposer..... Ah ! je respire ! je suis maître de mon cachot, de mon temps, de mes idées... car je ne les avais plus,

ou plutôt je n'en avais qu'une seule qui absorbait toutes les autres... Mon Dieu ! quel bonheur est le mien, je suis libre ! et pour célébrer ma délivrance, je vais malgré ma faiblesse me hisser jusqu'à la lucarne, où je n'ai jamais osé venir chercher un soulagement à mes peines en causant avec vous ; mais désormais j'ai trop besoin d'entendre une voix amie pour ne pas braver quelquefois la consigne des sentinelles du bastion. »

Chaque jour en effet le brave colonel, qui se sentait renaître, passait une partie de la journée aux barreaux de son étroite fenêtre, les yeux fixés sur la route d'Austerlitz..... Alors il m'appelait, et revenant sur cette grande victoire, il me disait parfois : « Il y a vingt-deux ans que je suis passé sur ce chemin, que j'ai bivouaqué dans ces plaines, où le grand homme nous a passés en revue, où nous avons écrasé les Autrichiens... J'éprouve un inexprimable bonheur à contempler ce théâtre de notre ancienne gloire et à revivre dans ces temps, qui furent les plus beaux de ma vie !... C'est ici, c'est à cette lucarne, d'où l'œil embrasse un si vaste horizon, que je veux respirer, que je veux vivre tant que mes jambes affaiblies pourront m'y soutenir... La pensée et le regard n'y sont point enchaînés et le cœur peut s'y épancher. »

Jouissant ainsi du bonheur d'être seul et du charme d'une ravissante vue, Moretti, presque toujours à son poste, observait tout et me donnait le signal dès qu'il découvrait quelque chose de nouveau. Je l'entendis un jour frapper vivement au mur et me dire : « Je viens d'apercevoir le commandant de Spielberg et quelques autres employés qui prennent des mesures à la hauteur du parapet ; je crains qu'il ne se trame quelque chose contre nous... Mets-toi à la lucarne et regarde. »

Je vis en effet plusieurs personnes occupées à examiner le mur d'appui du bastion, et je frémis comme Moretti

à la pensée que nous allions probablement être victimes de quelque précaution nouvelle..... « Peut-être, nous disions-nous, va-t-on augmenter le nombre des guérites et des sentinelles ou bien réparer les murailles. »

L'arrivée de plusieurs maçons nous confirma dans cette dernière supposition. Mais quelles furent notre surprise et notre anxiété lorsque nous vîmes successivement apporter des briques, du sable et des échafaudages en telle quantité que force nous fut d'en conjecturer qu'il ne s'agissait pas de réparations, mais bien d'un véritable exhaussement !

La journée entière se passa cependant sans que nous pussions nous persuader encore de toute l'étendue du mal, et ce fut le lendemain seulement que nous nous rendîmes à l'évidence en voyant les ouvriers monter d'un pied, puis de deux, puis de trois et toujours davantage, le mur du parapet, auparavant si peu élevé.

Ce rideau de pierre qu'un mauvais génie semblait avoir élevé entre nous et cette belle nature comme un funeste avertissement de renoncer à jamais à toutes les joies de ce monde augmenta le deuil de nos âmes..... l'abattement s'en accrut encore, et la santé de plusieurs des prisonniers en reçut un échec irréparable. Et comment en aurait-il été autrement ?... Ne perdions-nous pas notre dernière consolation dans la vue si variée qu'on venait de nous ravir et pouvions-nous encore venir respirer l'air à nos étroites fenêtres sans que nos cœurs, déjà si brisés par la souffrance, ne ressentissent une amertume mortelle à l'aspect de cette haute et triste muraille qui nous rappelait sans cesse que l'horizon de notre vie, que tout notre univers se limitait désormais aux voûtes de notre cachot !... Nous nous abstenions donc de grimper jusqu'à l'embrasure plutôt que de nous exposer à cette sensation cruelle.

Confalonieri en souffrit plus que tout autre ; quant à moi, je m'efforçai de trouver une diversion dans l'étude des paroles allemandes que j'avais écrites sur les murs ; mes journées entières étaient consacrées à me les inculquer dans la mémoire. Mes yeux en souffraient, il est vrai, mais entre deux maux il faut choisir le plus supportable, et je préférais encore fatiguer jusqu'à la douleur ce précieux organe plutôt que de me laisser aller au découragement et de languir dans l'ennui.

L'exhaussement du mur était à peine terminé que le commandant de Spielberg vint nous annoncer, dans une de ses quotidiennes visites, que l'empereur avait répondu à Son Excellence le gouverneur au sujet du travail, et que notre demande était accordée. « Que Dieu en soit loué ! m'écriai-je, nous allons donc faire usage de nos bras, remuer nos jambes et regagner de la santé... Mais quelle est l'occupation qu'on nous accorde ? est-ce de manier la pelle ou la pioche, de casser des pierres ou de faire le jardinier ?... ou bien chacun de nous aura-t-il la permission d'apprendre un métier ?... Parlez, parlez, de grâce ! »

Le commandant, surpris, embarrassé même, hésitait à s'expliquer ; enfin il s'y décida, et nous apprîmes que le travail octroyé comme une faveur était... je dus l'entendre répéter dix fois pour y croire... était de faire de la *charpie !*..... « De la charpie !..... Et quel avantage, mon Dieu, veut-on que nous retirions d'une semblable occupation, qui nous forcera de rester assis, tandis que c'est de l'exercice et de l'air que nous avions imploré de l'humanité de l'empereur ? C'est un malentendu sans doute, contre lequel le gouverneur lui-même aura réclamé... — Je l'ignore, me répondit le commandant, mais vous pourrez le savoir incessamment, car Son Excellence compte venir à Spielberg dans peu de jours ; je

ne puis en attendant que faire exécuter les ordres que j'ai reçus, et demain vous recevrez votre tâche. »

Moretti, que le commandant avait instruit comme nous du résultat de notre demande, m'appela au mur et me dit : « N'est-ce pas toujours là le même système? »

Le lendemain, le pauvre Krall, tout confus de l'ordre qu'il avait à remplir, entra dans notre prison portant d'une main une balance et de l'autre un paquet de vieux linge. « *Signori*, nous dit-il en rougissant, je vous apporte votre travail..... M. le commandant vous a prévenus sans doute que vous aurez une certaine quantité de charpie à faire chaque jour, et je viens vous peser à chacun votre part. — Mais à ce compte, m'écriai-je, la faveur qu'on prétend nous accorder n'est tout simplement qu'une peine de plus qu'on nous impose! — Hélas! mes chers messieurs, ce n'est pas moi que cela regarde, me répondit avec bonté l'excellent homme, et j'aurais bien voulu qu'on vous donnât une autre occupation. Patience, cela n'est peut-être que momentané. — Si du moins, repris-je, ce linge était propre; mais tous les morceaux en sont dégoûtans : voyez plutôt, Krall. »

Et je lui faisais voir la malpropreté des mauvais chiffons qu'il avait apportés. « Il est impossible de s'astreindre à toucher de semblables choses..... Mais où donc a-t-on pu les recueillir? — Au grand hôpital, *signor*. »

A ces paroles, mon cœur se souleva... « Je ne ferai pas de charpie, Krall, vous pouvez l'annoncer au commandant; puisque c'est une faveur que le souverain nous accorde, j'ai le droit de la refuser. — *Caro signor*, cela vous fera tort : il vaut mieux faire preuve de bonne volonté et réclamer ensuite auprès de Son Excellence le gouverneur. — Ce parti est en effet plus sage, mon bon Krall, et je le suivrai pour l'amour de vous. Je veux cependant m'enquérir avant tout auprès du commandant

si ce travail est obligatoire. — Je le crois, » me dit Krall en nous quittant.

Le soir même j'appris qu'il avait dit vrai et que cette grâce, si bénignement accordée, s'était ainsi convertie en véritable *pensum*, ou mieux encore en véritable tourment, car nous ne tardâmes pas, sans parler du profond dégoût que nous faisaient éprouver l'origine et la malpropreté des chiffons à effiler, nous ne tardâmes pas, dis-je, à nous apercevoir qu'il y avait des ordres précis de nous contraindre à faire ce travail, qui semblait ne nous avoir été concédé que par une amère dérision!

Le gouverneur, que j'attendais avec une vive impatience, ayant retardé sa visite, plusieurs semaines s'écoulèrent avant que je pusse avoir l'occasion de m'entretenir avec lui. Il vint enfin, et dès que je fus en sa présence, je lui parlai ainsi : « J'ai une demande fort importante à faire à Votre Excellence, mais je la supplierai avant de me permettre de lui adresser quelques mots sur le travail que l'on vient de nous imposer. Ce n'était pas là, il s'en faut bien, le résultat que nous attendions de la pétition adressée à Sa Majesté pour en obtenir une occupation salutaire dont pussent profiter nos corps, qui s'affaiblissent chaque jour sous un régime aussi sévère, et notre esprit, qui se consume sous l'influence d'une fatale inactivité; nous désirions donc, pour sauver notre vie, un travail soit en plein air, soit dans quelques vastes ateliers. Mais au lieu de ce soulagement, que nous a-t-on octroyé?..... Un travail qui n'en est pas un, une occupation malsaine qui nous force à rester immobiles, à respirer les miasmes et le duvet de linges fétides sans que cela puisse nous arracher à nos tristes pensées!..... Je me suis soumis, monsieur le comte, à cette nouvelle souffrance, j'ai fait exactement chaque jour la quantité de charpie devenue désormais pour nous obligatoire, me ré-

servant de m'informer auprès de Votre Excellence si nous étions réellement destinés à voir ce que nous avions recherché comme une amélioration à notre sort devenir pour nous un continuel sujet de déplaisir et de dégoût. Le décret de l'empereur est-il irrévocable sur ce point ? »

Le gouverneur, qui m'avait écouté avec indulgence, me fit un signe de tête et répondit : « Vous avez bien fait de vous soumettre à la tâche que l'on vous a prescrite : Sa Majesté vous tiendra compte de cette docilité et vous accordera, je l'espère, une occupation plus analogue à vos goûts. J'avais présenté votre requête aussi favorablement que possible, mais don Paolowitz s'est mêlé de tout cela, et son avis l'aura probablement emporté. Du reste, je ferai de nouvelles observations qui pourront éclairer l'empereur et le porter à vous donner encore une preuve de sa clémence. Vous aviez, disiez-vous, une autre demande à me faire ? — Cette demande, monsieur le comte, ne peut se faire en deux mots, et j'aurais besoin de votre indulgence..... — Je vous écoute, monsieur. — Votre Excellence sait sans doute qu'après être restés des mois entiers sans aucun livre, nous avons reçu dernièrement du chapelain de Sa Majesté deux petits volumes de prières ? »

Le gouverneur me fit un signe affirmatif. « Ces prières, écrites en italien, ne sauraient offrir une lecture de longue durée ni bien variée, et vous savez, monsieur le comte, qu'on ne peut bien prier que dans sa langue maternelle. Aurais-je donc trop présumé de la bonté de Votre Excellence en lui demandant de supplier l'empereur, en mon nom, de m'accorder quelques bons livres de religion écrits en français, tels que la *Bible*, l'*Histoire des Variations*, par Bossuet, les *OEuvres de Bourdaloue* ou bien encore celles de *Fénelon?* Ce serait pour moi un inappréciable bienfait dont je conserverais une éternelle

gratitude. — Je ferai ce que vous désirez, me répondit le gouverneur, et je le ferai moi-même, car je pars pour Vienne dans quelques jours : c'est à Sa Majesté en personne que je soumettrai votre requête, qui me paraît de nature à ne pas être prise en mauvaise part. Puissé-je seulement être plus heureux que par le passé ! — Quel que soit le résultat de la démarche que Votre Excellence veut bien faire pour moi, je ne lui en vouerai pas moins la plus profonde reconnaissance. »

Le gouverneur prit alors en note les ouvrages que je lui avais mentionnés, et m'ayant congédié de la main, je retournai près de mon cher Frédéric.

Je fis des vœux bien ardens pour que ma supplique fût admise, parce que j'avais pour désirer ces livres un intérêt plus puissant encore que le besoin, bien impérieux sans doute, de remplir mes longues heures par quelque lecture dont une page, une seule pensée pût donner lieu à des journées de méditations : cet intérêt, dont la gravité croissait chaque jour à mes yeux, était de dissiper les doutes qui recommençaient à prendre racine dans mon esprit sur la vérité de quelques dogmes de l'Église catholique, et de combattre le penchant, toujours plus prononcé en moi, de me ranger sous la bannière du protestantisme.

De plus en plus scandalisé des abus et des licences intolérables que don Stephano se permettait dans l'exercice de ses fonctions et notamment dans le sacrement de la pénitence, révolté de son insensibilité ainsi que de son intolérance, j'étais arrivé malgré moi à comparer la bassesse et la fausseté de ce prêtre catholique, son ignorance et sa vanité avec la modeste franchise, la profonde science et la charité des pasteurs protestans que j'avais connus et fréquentés à Genève. Généralisant bientôt cette différence, je fus naturellement amené à en rechercher les causes, et

je crus les trouver non plus dans le caractère même ou dans la position diverse des individus, mais bien dans les principes et dans les institutions des religions dont ils étaient les ministres.

Le catholicisme, en refusant la liberté d'examen, en exigeant des fidèles une soumission entière aux prescriptions d'une autorité dont l'origine me semblait trop humaine pour y reconnaître désormais l'infaillibilité, me paraissait, avec toutes ses minutieuses pratiques, aussi contraire à la véritable piété que tendant à inculquer dans les âmes l'hypocrisie, la petitesse et la servilité; tandis que le protestantisme, en s'adressant à la raison et n'attendant que d'elle l'interprétation des livres saints et la soumission aux préceptes qu'ils enseignent, me semblait mieux comprendre la nature de l'homme ainsi que ses rapports et ses devoirs envers son Dieu, et mieux comprendre aussi que la foi, pour être efficace et inébranlable, doit s'appuyer sur la franchise, l'indépendance et le libre exercice de la pensée. Mais cette opinion n'était basée que sur des souvenirs, des doutes et des hypothèses, et c'est là surtout ce qui me faisait désirer de toucher au moment où je pourrais puiser la lumière et la vérité aux sources mêmes de la révélation et m'éclairer au flambeau de quelque grand interprétateur tel que Bossuet ou Fénelon.

Ce moment, je le crus arrivé lorsqu'un jour le commandant de Spielberg vint me prendre pour me conduire dans cette même chancellerie où j'avais parlé au gouverneur trois semaines auparavant. « J'ai vu Sa Majesté, s'empressa de me dire le comte Mitrosky, et je lui ai présenté votre requête dans les termes les plus propres à la faire accueillir; elle a daigné m'écouter avec le plus grande bonté et m'a répondu avec la plus gracieuse bénignité que la supplique lui paraissait juste,

mais que c'était une chose qui méritait examen et réflexion ; puis elle ajouta qu'elle me ferait connaître sa décision avant mon retour dans mon gouvernement.

« Quelques jours après, l'empereur fut le premier à me dire dans une nouvelle audience :

« J'ai pensé à la demande du prisonnier Andryane et aux ouvrages qu'il m'a fait demander : c'est fort délicat... Bossuet et Fénelon surtout sont presque interdits dans mes États, et quant à la Bible, c'est une lecture dangereuse où les têtes exaltées ne cherchent que des matières de controverse et d'hérésie..... J'ai consulté là-dessus le curé de la cour, et je l'ai chargé de choisir un bon livre français qu'il vous remettra et que vous porterez de ma part au prisonnier Andryane. » J'ai remercié Sa Majesté et je me suis rendu auprès du curé, qui m'a donné pour vous trois petits volumes que voici : ce sont des prières quotidiennes pour tous les jours de l'année, par le père Chapuis, de la compagnie de Jésus. »

En prononçant ces mots, le gouverneur me présenta gravement l'ouvrage dont je venais d'entendre le titre pour la première fois. J'ouvris un volume, et voyant qu'il ne renfermait que de courtes méditations et de simples oraisons, je le déposai aussitôt sur la table en disant au gouverneur : « Je rends grâce à Votre Excellence de tout l'intérêt qu'elle a bien voulu me montrer en cette circonstance, mais je me serais bien gardé de lui causer autant de peine si j'avais pu penser que des auteurs religieux tels que *Fénelon* et *Bossuet* étaient à *l'index en Autriche* et pouvaient faire ombrage à Sa Majesté. — J'aurais voulu mieux réussir, reprit le gouverneur ; j'y ai employé, je vous l'assure, tous mes soins ; mais les intentions de l'empereur sont toujours paternelles, et il faut croire qu'il aura jugé dans sa sagesse que le père Chapuis convenait mieux aux besoins de votre âme. »

Un léger salut de tête du comte Mitrosky m'ayant indiqué que je devais me retirer, je lui exprimai de nouveau ma sincère gratitude et je sortis sans songer à prendre ces volumes, fruits d'une si haute négociation..... « Vous oubliez vos livres, » me dit en souriant le gouverneur.

Puis appelant le commandant de Spielberg, resté respectueusement à la porte de la chancellerie, il ajouta : « On ne donnera qu'un volume à la fois au prisonnier Andryane, c'est l'ordre de Sa Majesté. »

J'emportai donc le tome premier des méditations du père Chapuis et je dis à Confalonieri en lui présentant le livre : « Voici la nourriture spirituelle que l'empereur m'envoie pour remplacer les ouvrages d'élite que je l'avais supplié de m'accorder et que j'avais, hélas! malgré tant de déceptions, espérés, attendus même comme une étoile de salut dont on ne pouvait me refuser la douce et salutaire lumière. »

XVIII.

L'étude purement machinale des paroles allemandes écrites sur le mur ne suffisant plus à occuper exclusivement ma pensée et à combler le vide de mes heures, je résolus, pour ne pas succomber aux doutes religieux et aux tristesses qui assiégeaient mon âme, de me créer quelque occupation nouvelle où mon imagination, toujours en travail, toujours exaltée, me ferait triompher des langueurs du cœur et des poignantes incertitudes de l'esprit par le goût que je prendrais à mon œuvre et par l'espoir que cette œuvre, composée de mémoire et beaucoup moins volumineuse que celle dont je pleurais chaque jour la perte, pourrait être sauvée en écrivant très-fin et la faisant passer d'époque en époque à notre vieux Schiller par les mains du gardien aux soins duquel il nous avait recommandés.

Le choix d'un sujet m'occupa longtemps et plus encore le genre d'ouvrage auquel je voulais me consacrer. Le drame historique, que j'aurais préféré à tout autre par suite de quelques premiers essais, me semblait exiger trop de variété dans le plan et trop de spontanéité dans l'exécution pour qu'il fût possible de le composer et de le retenir en même temps par la simple mémoire. Des poésies fugitives étaient plus faciles et plus adaptées sans doute à la situation, mais chacune d'elles n'eût demandé peut-être qu'un travail de quelques jours, tandis que j'a-

vais besoin, pour user de toutes les forces de mon intelligence et surtout de ma volonté, d'un argument qui pût pendant des mois me rendre maître de l'ennui et peupler ma solitude de personnages dont l'existence imaginaire y jetterait, en les créant, du charme et de la vie.

Ce ne fut pas une tâche facile que celle de trouver dans l'histoire moderne un sujet poétique que je pusse traiter avec connaissance de cause et sans crainte d'être arrêté dès le principe par le manque de données exactes sur l'époque même que j'aurais voulu peindre. La difficulté était grande, et j'allais peut-être renoncer à mon projet lorsque le souvenir du beau tableau d'Horace Vernet *le Massacre des Mameluks* vint mettre un terme à mes incertitudes et fixer mes idées sur ce sanglant épisode du règne de Mehemed-Ali.

L'événement en lui même ne semblait pas d'abord, il est vrai, donner lieu à de longs développemens, mais il parlait fortement à l'esprit, et ces souvenirs de l'ancienne Egypte, ce ciel d'Orient, Bonaparte et sa brillante expédition étaient là pour entourer d'une auréole de profondes et lumineuses pensées le groupe de personnages autour desquels et par lesquels se développerait l'action et se déciderait la catastrophe de cet horrible drame.

L'imagination pouvait d'ailleurs, sans crainte de blesser les vérités historiques, s'abandonner à son inspiration et s'ouvrir une vaste et profonde carrière où viendraient se mouvoir, à côté des farouches figures de Mehemed et des indomptables chefs des mameluks, de fraîches et jeunes créations, qui devaient jeter sur ce sombre tableau les doux et tendres reflets de leurs amours et de leurs malheurs.

J'avais trop présens à la mémoire les plus importans et les plus récens voyages faits en Égypte, en Arabie et en Syrie, ainsi que tout ce que l'on avait écrit sur la campa-

gne de Bonaparte, pour que les teintes locales pussent être un obstacle. Rien ne pouvait donc m'arrêter, et c'est avec une ardeur dont je ne me croyais plus susceptible que je me mis à idéaliser, combiner les parties et l'ensemble, et à composer les premières strophes d'un poëme qui m'occupa bientôt si exclusivement que ni le bruit des verrous ni le cliquetis des chaînes ne pouvaient en détourner un instant ma pensée.

Chaque soir je récitais à Confalonieri le travail de la journée, et mon cœur, que les doutes religieux ne tourmentaient plus, mon cœur, qui n'éprouvait qu'un sentiment, celui de la reconnaissance envers Dieu, exultait de consolation et d'espérances quand mon ami, après m'avoir attentivement écouté, me disait avec cette indulgence que sa bonté pour moi rendait inépuisable : « C'est bien... c'est inspiré..... » Alors mes yeux se remplissaient de larmes, mon âme s'exaltait, et j'avais peine à attendre au lendemain pour donner forme et vie aux idées, aux images, aux scènes fortes et passionnées qui jaillissaient de ma pensée!... Trop courts momens, hélas! de répit et de soulagement, que je ne puis rappeler ici sans bénir celui qui, respectant les illusions de son jeune compagnon d'infortune, fécondait par ses sages observations et ses conseils judicieux les germes souvent imparfaits de sa bouillante imagination.

Ayant cessé d'entendre parler depuis deux ou trois mois de don Stephano et du directeur de la police, nous retrouvâmes un peu de confiance et de tranquillité. « Peut-être, nous disions-nous, cette première perquisition sera-t-elle la seule? Reprenons donc notre chère correspondance et, comme par le passé, efforçons-nous de rafraîchir notre esprit et de ranimer notre âme par la communication de nos mutuelles pensées..... Caliban est toujours prêt, il est fidèle... profitons de son dévouement. »

Quelques billets, quelques lettres comme Pellico savait en écrire, nous parvinrent encore en effet et firent une douce diversion aux inquiétudes et aux chagrins que causait à Frédéric l'inexplicable privation de toute nouvelle d'Italie, que notre vieux Schiller n'aurait pas manqué de nous faire parvenir si elles lui étaient arrivées ; car il nous avait tenu parole, le digne homme, et nous faisait donner par son camarade des preuves qu'il était resté dévoué à notre malheur ; mais sa santé s'affaiblissant, il était facile de voir au traînement de ses pieds, à sa maigreur vraiment effrayante, à sa longue taille, qui se courbait, que l'affront qu'il avait reçu achevait d'user ses dernières forces vitales. Sa tenue était toujours militairement exemplaire, mais il n'avait plus cet air martial et dégagé que les années n'avaient pu lui faire perdre. Je fus surtout frappé de l'altération de ses traits un jour où, me promenant sur la plate-forme, je l'aperçus se chauffant aux rayons du soleil dans l'angle du bastion inférieur, et je pensai avec douleur que la mort nous enlèverait bientôt ce bienfaiteur que la Providence nous avait envoyé dans notre détresse !... celui qui tant de fois m'avait nourri de son pain !... Hélas ! peu de jours après il n'était plus !...

Ne croyant pas cependant sa fin aussi prochaine, je voulus copier les strophes déjà faites du poëme des *Mameluks*, que j'espérais lui faire remettre incessamment, autant pour soulager ma mémoire que pour donner à notre vieil ami une preuve de confiance qui devait lui être chère, me réservant de lui faire connaître l'ultérieure destination du dépôt que je remettais entre ses mains. J'attendais donc impatiemment le jour de garde de Fritz ; mais il était dit qu'aucun projet ne devait réussir, qu'aucune consolation autre que celles qu'ils trouvaient dans leur mutuelle affection ne devait être accordée aux prisonniers du Spielberg !....

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que je fus obligé d'anéantir moi-même mon manuscrit pour le soustraire à la perquisition du directeur de la police, qui, pour la seconde fois, vint nous soumettre à tous les ennuis, à toutes les vexations d'une visite domiciliaire aussi rigoureuse que la première.

Quelque longue que puisse être la carrière que Dieu me destine encore sur cette terre, je n'oublierai jamais l'impression douloureuse qui me navrait le cœur en détruisant sous mes dents ces dernières feuilles dont je lançais un à un par la lucarne les imperceptibles débris... Ce sont là, qu'on le croie bien, des épreuves dont un prisonnier seul peut sonder toute l'étendue! des épreuves qui brisent les plus fiers courages et les caractères les plus inébranlables.

Mon découragement, parvenu à son comble, résistait même à tous les efforts de Confalonieri. C'est en vain que son ingénieuse tendresse cherchait tous les argumens imaginables pour me faire reprendre cet ouvrage qui la veille encore me faisait oublier que j'étais captif..... Hélas! la verve était éteinte, la volonté paralysée, et j'aurais cru dans ce moment fermer les yeux aux avertissemens de la Providence si j'avais persisté à défendre cette pensée, qu'elle semblait condamner elle-même à l'inaction et au néant..... Morne et la mort au cœur, je m'écriais en effilant avec dépit et souvent avec rage ces morceaux de linge amoncelés : « Faisons de la charpie, faisons-en tout le jour, jusqu'au moment où je serai réduit à cet état d'idiotisme qui est le seul, je le vois, qu'il faut souhaiter désormais pour échapper aux tortures morales, aux agonies de l'esprit et du cœur qu'on nous prépare dans cet enfer anticipé! »

Que j'étais loin, dans ces cruels momens, de la résignation de notre Pellico et de Castillia, qui me disaient

dans l'angélique abnégation de leur âme : « Cette charpie qu'on nous condamne à faire doit servir à de malheureux blessés, à des malades : que cette pensée nous engage donc à y donner tous nos soins, afin de mériter que cette peine nouvelle devienne aux yeux de Dieu une œuvre d'amour et de charité. »

Ce touchant et persuasif langage adoucissait souvent le fiel de mon cœur et me faisait désirer d'imiter la pieuse soumission, la douce et inaltérable patience de ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ, qui tous deux auraient pu s'appliquer la parole du grand apôtre : « *C'est pourquoi nous ne perdons pas courage au milieu des afflictions, et bien que l'homme extérieur se détruise en nous, néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour, parce que toute notre ambition est de souffrir pour Dieu et de lui être agréables.* » Ah! qu'elle est belle, qu'elle est divine cette religion qui fait naître l'espérance et la joie au milieu des plus grandes douleurs, tandis que la philosophie la plus stoïque ne saurait y trouver qu'une stérile satisfaction d'amour-propre qui non-seulement ne paie pas les sacrifices, mais ne renouvelle même pas les forces pour en supporter de nouveaux.

L'arrivée de don Stephano me tira de la torpeur intellectuelle où je languissais. N'ayant plus aucune perte à craindre, aucune lecture, aucun travail à interrompre, j'accueillis l'annonce de sa venue avec une sorte de plaisir et j'attendis avec impatience le moment où il me ferait appeler, bien déterminé à lui faire entendre le langage énergique du malheur et de la vérité. « Bravo! me cria-t-il avant que les gardiens eussent fermé la porte de la chancellerie, où il nous recevait désormais, vous vous adressez au gouverneur pour avoir des livres de religion !..... C'est comme si un militaire sollicitait d'un évêque des ouvrages de son métier..... Ah! ah! et vous

avez cru que Sa Majesté se laisserait prendre à cette ruse? A merveille, *signor Francese*..... vous vous êtes fait une bonne note auprès d'elle! — Mais quel mal ai-je donc fait en demandant des ouvrages pieux écrits dans ma langue? — Quel mal!..... quel mal, reprit aigrement don Stephano, et comptez-vous pour rien d'avoir été choisir Fénelon et la Bible!..... Fénelon, cet esprit indépendant, presque schismatique, dont les ouvrages sont dangereux, comme l'a fort bien dit le curé aulique et Sa Majesté elle-même. — Mais Bossuet, mais Bourdaloue? répondis-je... — Ils ne pourraient vous être utiles à rien dans votre position; d'ailleurs c'est moi que vous auriez dû consulter, c'est moi que vous deviez charger de votre requête : peut-être alors aurait-elle été agréée. Quoi qu'il en soit, l'empereur, dont la clémence est inépuisable, vous a fait remettre par le comte Mitrosky un livre de prières qu'on dit être un chef-d'œuvre et que je regrette de ne pouvoir lire dans l'original. Vous aurez, j'espère, été touché jusqu'à l'âme d'une semblable faveur? Sa Majesté vous veut du bien, jeune homme!..... »

Je regardais don Stephano en répétant avec l'accent de la surprise et de l'incrédulité : « Du bien!..... mais notre condition devient chaque jour plus misérable! mais il n'est pas d'heure où je ne regrette que l'empereur m'ait fait grâce!... Nous avions une ressource, une seule, contre les mortels ennuis du cachot..... celle de pouvoir jeter les yeux sur le bel horizon qui nous entoure. Eh! qu'est-il arrivé pendant votre absence? Un mur s'élève... un mur qui nous ravit cette vue admirable, cet unique bien-être dont nous jouissions comme le vieillard faible et mourant jouit des doux rayons du soleil qui le réchauffent et le raniment..... Qu'avions-nous fait cependant pour qu'on nous condamnât à une telle sépulture?—Sa

Majesté n'a d'autre désir que celui de votre salut; elle veut que vous ne voyiez que le ciel, que vous ne pensiez qu'au ciel. »

J'étais prêt à demander à don Stephano s'il parlait sérieusement; mais son visage exprimait une telle assurance et une si grande componction en prononçant ces paroles que je restai convaincu qu'il disait la vérité. « Ne vous semble-t-il pas, répondis-je, que la douceur et la charité doivent plus facilement aller au cœur de ceux qui souffrent et ramener plus sûrement leurs pensées vers le ciel que cette rigueur absolue? Et ne risque-t-on pas de les aigrir au point de les faire douter parfois de la Providence en les soumettant à de continuelles épreuves qui changent en absinthe le peu de miel qu'ils implorent pour adoucir leur misère? Cette occupation que nous avions sollicitée comme un soulagement n'est-elle pas devenue pour nous une peine nouvelle? Nous espérions qu'on nous permettrait de travailler en plein air, et nous aurions été reconnaissans d'être assimilés sur ce point aux autres galériens : comment a-t-on répondu à notre demande? En nous imposant l'obligation de faire de la charpie, en nous forçant à rester assis pendant de longues heures pour tirer fil à fil des morceaux de linge dont la vue seule soulève le cœur. Est-ce là cette bonté que nous attendions du souverain? — Mon fils, dit alors don Stephano, en vous accordant ce travail, Sa Majesté croyait vous traiter selon vos goûts, car elle a dit en apprenant que vous n'étiez pas satisfaits de la faveur accordée : « De quoi se plaignent-ils donc! *ne sont-ils pas philanthropes?* »

Le sourire ironique du chapelain me prouva qu'il comprenait toute la portée de ces tristes paroles..... « D'ailleurs, s'empressa-t-il d'ajouter, ceux qui seront fatigués de travailler pour l'humanité auront bientôt une

autre occupation : on les fera tricoter. — Je dois vous déclarer ici, repris-je, que la faiblesse de mes yeux m'empêchera de faire de la charpie et même de tricoter. — Faites attention, faites attention, mon fils..... Sa Majesté pourrait s'offenser d'une telle détermination, à moins que le médecin n'affirme..... — Si je pouvais, continuai-je, adresser ma réclamation à l'empereur lui-même ? — Vous en avez le moyen, mon cher fils : j'ai toute la confiance de Sa Majesté, je suis autorisé par elle à recevoir vos suppliques, vos réclamations et à les déposer à ses pieds. — Il arrive souvent, répondis-je après avoir réfléchi quelques instans, que nos paroles ne sont pas exactement rapportées même par les personnes qui ont envers nous les meilleures intentions ; un mot, une phrase mal interprétée, suffisent parfois pour dénaturer tout un discours, toute une série d'observations. Je n'oserais donc de vive voix...— Qu'à cela ne tienne, reprit don Stephano : il entre aussi dans mes attributions d'écrire sous la dictée les secrets qu'on me confie et de les mettre sous les yeux de l'empereur. »

L'empressement du chapelain et son air de curiosité m'ayant révélé qu'il espérait quelque confidence importante, je fus un moment sur le point de renoncer à faire parvenir ma réclamation jusqu'au pied du trône; mais j'avais trop à cœur de dissiper les doutes qui pouvaient encore me rester sur la participation directe du souverain aux tourmens, aux vexations que nous éprouvions pour ne pas saisir l'occasion de chercher à améliorer notre sort en éclairant sa conscience.

Je dictai donc à don Stephano quelques lignes qui peignaient à l'empereur les misères et les intolérables tortures de notre captivité, dont il ignorait sans doute l'existence. « Je n'écrirai pas ces paroles, s'écria le chapelain en posant son crayon... Tortures... ce n'est pas ça...

Rien ne se fait sans l'ordre précis de Sa Majesté, qui s'occupe de vous comme un véritable père de famille. — Alors l'empereur justifie le proverbe « Qui aime bien châtie bien..... » — Et s'il vous eût laissé pendre ?... Il en avait le droit pourtant, car vous étiez condamné par les tribunaux, et le sénat demandait votre exécution. — La raison d'État, répondis-je, peut expliquer et justifier en quelque sorte aux yeux d'un souverain l'exécution d'un arrêt aussi cruel, aussi arbitraire que l'était celui qui pesait sur ma tête, je suis prêt à le reconnaître ; mais jamais je ne pourrai admettre qu'un puissant monarque torture inutilement et fasse mourir lentement un pauvre étranger dont tout le crime se réduit devant la loi..... — Vous êtes coupable ou du moins vous avez voulu l'être, reprit don Stephano avec colère, et c'est la même chose pour Sa Majesté. — Je n'aurais pas murmuré contre l'empereur, monsieur l'abbé, s'il m'eût laissé exécuter, parce qu'il pouvait être trompé par l'inquisiteur ; mais aujourd'hui, qu'il connaît à fond tout mon procès, il me serait bien difficile de ne pas l'accuser d'un excès de rigueur, s'il est vrai que tout ce que l'on nous fait éprouver émane de lui. Je demande donc à lui protester que cette captivité de Spielberg est mille fois plus cruelle que la mort et que la commutation d'une semblable prison en peine capitale serait désormais une faveur pour moi.»

Don Stephano, après s'être longtemps débattu sur ce qu'il appelait des plaintes exagérées et après avoir écarté tout ce qui avait trait à l'empereur lui-même, finit cependant par écrire ce que je lui dictais, en m'assurant que Sa Majesté en prendrait connaissance et me ferait certainement connaître sa réponse. « Fasse le ciel, lui dis-je, qu'elle soit favorable et que ces respectueuses remontrances inspirent au souverain la charitable pen-

sée de changer en simple détention la plus rigoureuse des captivités ! »

Cette réponse, dont j'étais loin d'attendre un résultat favorable, me fut effectivement apportée par don Paolowitz quelques mois plus tard. « Sa Majesté a lu ce que vous m'avez dicté, me dit-il avec importance, tel que je l'avais écrit sur cette table..... Rien ne sera changé au traitement de la prison, voilà le premier point... Quant à ce qui vous concerne, Sa Majesté a dit que vous n'étiez ici que pour l'exemple et comme *une enseigne de boutique* pour effrayer les coquins d'étrangers qui voudraient tenter de révolutionner ses provinces. Puis l'empereur ajouta, dans toute sa clémence, qu'il ne vous oublierait pas et qu'avec le temps..... — Ce qui veut dire avec des années, n'est-ce pas, monsieur le chapelain? Mais dans quelques années nous n'aurons plus besoin de la clémence impériale, car la mort nous aura délivrés. »

Pour nous faire prendre courage, don Stephano m'annonça qu'il nous apportait quelques livres religieux parmi lesquels se trouvait la *Philothée* de saint François de Sales; il me dit encore qu'il nous présenterait un jeune ecclésiastique de Brünn que Sa Majesté avait choisi et fait étudier à Vienne pour nous assister en cas pressant pendant son absence, « et peut-être, ajouta-t-il, pour me remplacer lorsque ma mission sera terminée. »

Nous reçûmes bientôt en effet la *Philothée* de saint François de Sales, œuvre sainte dictée par la charité et le plus tendre amour du prochain! Mais mon cœur était trop ulcéré dans ces tristes momens pour que j'éprouvasse de cette pieuse lecture la consolation qu'elle apporte aux malheureux qui, fermes dans leur croyance et déjà disposés à pardonner les maux qu'ils ont soufferts, peuvent accueillir avec fruit les douces exhortations du saint évêque et n'éprouvent, en se

pénétrant de ce divin langage, que le désir de servir Dieu, d'aimer leurs semblables et de n'être sévères que pour leurs propres fautes.

Tourmenté d'ailleurs comme je l'étais par mes tendances au protestantisme, j'avais besoin pour m'éclairer et me convaincre, ou de quelques bons ouvrages théologiques qui pussent traiter à fond et résoudre les doutes de mon esprit sur la grande question de la liberté d'examen en matière de foi, ou bien encore des fructueuses instructions d'un docte ecclésiastique. On m'avait refusé les livres, et quant au chapelain Paolowitz, tous mes efforts pouvaient à peine suffire à réprimer le dégoût et l'indignation que m'inspirait son impudente ignorance.

Le jeune prêtre qui accompagnait don Stephano prévenait, il est vrai, en sa faveur par sa douce figure et la modestie de son maintien ; mais il n'osait ni lever les yeux ni prononcer un mot en présence de son supérieur, et celui-ci n'aurait pas souffert qu'il pût s'entretenir seul à seul avec aucun de nous. Force fut donc pour moi de rester dans mes perplexités et d'attendre le moment où la Providence ferait briller dans mes ténèbres les lumières d'une inébranlable conviction.

XIX.

Les rigueurs de la prison étaient parvenues à leur comble, tandis que les forces nécessaires pour les supporter s'affaiblissaient de jour en jour ; notre existence était devenue de plus en plus intolérable lorsqu'à la charpie vint succéder le tricot : une pelote de laine grossière, huileuse, puante, et cinq grosses aiguilles de bois nous furent apportées à chacun ; l'un de nos gardiens fut chargé de nous apprendre à tricoter des chaussettes pareilles à celles que portaient les galériens.

Un semblable travail est loin sans doute d'exiger aucune habileté, et cependant l'apprentissage fut long et difficile pour plusieurs d'entre nous. J'avais assez bien appris à faire la maille et j'allais passablement jusqu'au talon, mais arrivé là, je m'embrouillais, je restais court sans qu'il me fût jamais possible, malgré ma ténacité, de pouvoir arriver à faire la chaussette tout entière. De là des vexations sans nombre et des rapports à Vienne qui taxaient mon inaptitude d'obstination et de mauvais vouloir.

N'osant plus nous entretenir aux lucarnes dans la crainte d'être envoyés dans les casemates, nous cherchions à consoler le pauvre Moretti de cette privation en revenant au langage moral : là, toujours prêts à lui répondre, nous nous succédions pour le laisser parler longuement sur tout ce qui pouvait soutenir son moral en tenant éveillé le glorieux souvenir de son passé et

quelques espérances pour l'avenir..... Mais ce dernier soulagement devait bientôt lui être ravi.....

Un jour que je m'entretenais avec lui sur l'importance et les prééminences des différentes armes de cavalerie, il s'arrêta tout à coup, et moi, persuadé que les gardiens qui venaient d'entrer dans la prison sortiraient immédiatement, je restais contre la muraille tout prêt à écouter la suite du discours..... Mais j'attendis en vain : cette suite, hélas! ne devait plus venir!... Moretti fut transporté loin de nous dans un autre cachot, et jamais depuis lors je n'entendis ces battemens secs et précis qui révélaient, même à travers le mur, l'habitude du commandement et de la ponctualité. Son éloignement fut pour nous une perte sensible et pour lui un dernier coup du sort, dont il ne se releva jamais.

Les semaines suivirent les semaines sans que rien vînt troubler la monotonie de notre existence, si ce n'est les fréquentes perquisitions du directeur général de la police, qui venait au moins une fois par mois, à des jours et à des heures différens, visiter notre paille et nous dépouiller de nos habits. L'office était ignoble pour un fonctionnaire de son rang, et il s'en acquittait parfois avec tant de zèle qu'il me fut impossible pendant plusieurs années de parvenir à supporter avec indifférence ces intolérables humiliations.

Comment en effet s'habituer, dans l'état de misère où nous gémissions, à se voir le constant objet d'une surveillance jalouse dont l'ordre et la persistance partaient du chef de l'empire et dont le but était d'empêcher d'infortunés prisonniers d'obtenir de la charité de leurs gardiens quelques livres ou quelques secours? Comment se dire avec sang-froid : « Ce clou aiguisé, cette aiguille dont j'ai cassé la pointe, et qui me servent à écrire sur le mur, s'ils viennent à être saisis par le directeur de la

police, seront l'objet d'un rapport spécial à l'empereur ; les employés de Spielberg seront réprimandés et punis d'avoir laissé par négligence *une telle ressource* à un industrieux captif... » Non, ma résignation n'allait pas jusque-là, et je croyais donner une grande preuve de patience en m'abstenant à chacune de ces visites de prononcer la moindre parole ou de laisser échapper le plus léger signe qui pussent trahir le dégoût que j'en éprouvais.

Fatigué de l'inaction où je languissais depuis longtemps et désireux de substituer une sorte d'activité aux accablantes rêveries dans lesquelles je retombais sans cesse, je rassemblai dans ma mémoire des mots anglais et je les transcrivis par ordre alphabétique sur les murs de ma prison, comme j'avais fait déjà pour mon dictionnaire allemand : c'était un moyen de ne pas oublier entièrement une langue que j'affectionnais particulièrement et sur laquelle j'avais fait de sérieuses études. Des mots je passai au texte des auteurs favoris qui me les suggéraient, puis par la liaison des idées aux passages qui en rappelaient successivement d'autres à mon souvenir ; tellement que je parvins ainsi à rétablir des chants entiers de Milton et des poëmes de Byron..... et ces précieuses souvenances, gravées aussitôt sur le mur en caractères soigneusement tracés, allaient enrichir les pans semi-obscurs de ma blanche bibliothèque.

Aux citations anglaises j'en adjoignis des langues latine et italienne et en si grand nombre que je fus réduit, pour économiser la place, à écrire partout avec la tête d'une aiguille, et tellement fin que les lignes étaient à peine visibles. Mes yeux, fatigués, me faisaient chaque jour souffrir davantage, mais je bravais cette douleur et les accidens funestes qui pouvaient en être la suite, en voyant mes colonnes de mots s'allonger indéfiniment et mes carrés se remplir de trésors que j'allais puiser

dans la féconde mine de mes souvenirs littéraires.

Ces richesses intellectuelles, fruits de mon infatigable patience, j'en jouissais avec consolation, avec orgueil, parce qu'elles m'étaient une preuve que j'avais beaucoup appris et beaucoup retenu, et que j'étais forcé pour les augmenter de revenir sur chaque auteur, de repasser chaque branche de mes études. C'était une trêve à mes douleurs, et chaque matin, en passant en revue tout ce que j'avais conquis la veille, je me disais : « Ce soir je serai plus riche encore..... » Riche! oh! oui, je l'étais, car au moment où il fallut tout à coup quitter notre demeure et passer dans une autre prison, je fus frappé d'une stupeur semblable à celle qu'éprouvent les opulens du monde à l'annonce d'une ruine totale!

Je jetai un long et dernier regard sur cette fenêtre où j'avais tant de fois rafraîchi mon cœur et retrouvé ma confiance en Dieu en contemplant le ciel, sur ces murs tout couverts de mes laborieux travaux, sur ces voûtes, cet étroit espace où nous avions tant souffert et tant espéré..... où j'avais reçu de si touchantes preuves de l'incomparable amitié de mon cher Frédéric! Et lorsque avec lenteur j'eus franchi le seuil du guichet, je sentis à la douleur qui m'étreignit au cœur, aux larmes qui s'échappaient de mes yeux, que l'habitude nous fait aimer et regretter les objets et les lieux longtemps témoins de nos souffrances! C'est alors que je compris mieux que jamais combien était juste cette pensée du prisonnier de Chillon :

My very chains and i grew friends
So much a long communion tends
To make us what we are-even i
Regained my freedom with a sigh [1].

[1] Ah! comme une longue habitude tend à nous rendre ce que nous sommes! J'étais familiarisé avec mes chaînes, je les aimais, et je reçus ma liberté en soupirant.

« L'empereur a ordonné ce changement dont vous êtes si profondément affligé, nous avait dit le commandant de Spielberg, et le gouverneur lui-même n'aurait pas le droit de faire déranger l'un de vos lits de sa place..... Il faut donc vous soumettre, car nous n'y pouvons rien. »

Nous ne le savions que trop, et c'est précisément parce que nous avions la conviction que rien ne s'exécutait sans la volonté expresse du souverain que nous déplorions encore plus amèrement la perte d'une prison dont on ne nous avait fait sortir qu'afin de nous isoler entièrement de tous nos compagnons et nous priver de la consolation de parler au mur avec Borsieri et Castillia. Une telle insistance dans la persécution était un avertissement fatal pour l'avenir, et lorsque, peu de jours après, le bon Krall nous dit qu'on avait transporté dans notre prison, afin qu'il y fût mieux, le pauvre Villa, de plus en plus malade, nous le remerciâmes d'avoir adouci nos regrets, puisque notre infortuné compagnon pouvait y trouver quelques soulagemens.

Cette espérance ne tarda point, hélas! à s'évanouir!... Le mal allait croissant, et bientôt les progrès furent tels que les symptômes d'une destruction prochaine se manifestèrent aux yeux mêmes des plus inexperts..... Un rapport fut fait à Vienne pour que l'on permît une consultation, qui eut lieu en effet, mais pour constater qu'il n'y avait plus de ressources et que le malade n'avait plus que peu de jours à vivre. Alors vint un rescrit impérial apportant l'ordre de donner au moribond *tout ce qu'il pourrait demander*..... faveur tardive dont l'infortuné Villa ne put profiter, car le défaut de nourriture et les maux de la captivité l'avaient réduit à n'être plus, à l'âge de quarante ans, qu'un vieillard débile et décharné. « Ah! Jésus, mon doux Sauveur, s'écriait le bon et digne

don Marco, qu'on lui avait rendu pour compagnon, est-ce donc là cet Antonio que j'ai connu si plein de vie et tellement robuste qu'il faisait envie à tous ! Sa jeunesse, sa santé, que sont-elles devenues, mon Dieu, en quelques années de notre dure prison ?..... Moi, son ami d'enfance, son frère, je ne l'aurais pas reconnu tant il est vieux et cassé..... Sa malheureuse mère, si on le lui rendait, dirait elle-même : « Non, ce n'est pas mon fils !... » *Povero Antonio!..... povero Antonio!.....* »

Et le bon prêtre restait des heures entières à contempler, les larmes aux yeux, les traits livides et décomposés de son cher Villa, pour lequel il adressait au ciel de ferventes prières.

C'était un spectacle digne des anges que ces deux hommes, dont l'un près de mourir ne pouvait se pardonner d'avoir causé la ruine du malheureux ami qui l'assistait si charitablement, tandis que celui-ci, bon comme le pasteur de l'Évangile, répétait avec amour les paroles les plus propres à calmer sa douleur et l'exhortait à tourner vers Dieu seul ses dernières pensées. « *Antonio mio*, lui disait il d'une voix douce et persuasive, répète avec moi les pieuses oraisons de ta mère..... »

Et le pauvre mourant levait les yeux au ciel et prononçait des lèvres et du cœur les prières de son enfance. Ou bien don Marco lui disait encore : « *Antonio mio*, tu souffres... tu as dans le cœur de l'amertume contre ceux qui t'ont privé des bonheurs de ce monde et de la liberté... Mais Notre-Seigneur, le juste des justes, avait tout souffert des hommes et leur a pardonné..... Pardonne aussi, mon Antonio, demande avec moi au divin fils de Marie qu'il fasse descendre dans ton cœur le baume de la mansuétude et de la résignation..... »

A ces pieuses paroles, Villa sentait ses tourmens s'adoucir et, se détachant de plus en plus de la vie, bénissait

celui qui dans ces momens terribles éloignait de lui les angoisses de l'abandon et du désespoir.

Une consolation était pourtant encore réservée à l'infortuné captif : quatre jours avant sa mort, le directeur général de la police vint près de lui pour le prévenir que Sa Majesté lui accordait la permission d'écrire à ses parens et de leur exprimer ses derniers désirs, en ajoutant que ce n'était qu'une précaution. Villa ne répondit point d'abord ; puis, recueillant ses idées et ses forces, il dicta une sorte de testament adressé à son père, à sa mère, les suppliant de lui pardonner le chagrin qu'il leur avait causé, recommandant chacun de ses serviteurs et demandant à genoux que ses parens traitassent don Marco comme leur fils dès le moment où il deviendrait libre.

Plus calme, plus résigné après cette touchante réparation, qui semblait avoir soulagé son cœur du poids qui l'oppressait, Villa ne songea plus qu'à se préparer à mourir en bon chrétien, et lorsque don Stephano, accouru de Vienne pour lui administrer les sacremens, lui dit en entrant dans la prison : « Mon fils, prenez courage, vous allez être transporté dans la ville de Brünn, vous allez rentrer dans le monde, » il s'écria : « Ce n'est plus de celui-là qu'il s'agit pour moi, mais d'un autre monde meilleur où je vais aller.... C'est à ce dernier passage qu'il faut me préparer, mon père !... »

Le chapelain voulut lui donner de l'espoir, mais ce fut en vain : l'agonie commençait, et le pauvre mourant, espérant en Dieu et pardonnant aux hommes, rendit doucement le dernier soupir dans les bras de don Marco.

Le lendemain de cette triste mort, à l'heure de la promenade, je marchais lentement sur notre plate-forme, pensant à la triste destinée de cet infortuné Villa, qui, sans jamais se résigner à son sort, avait passé les lon-

gues années de sa captivité dans une continuelle alternative d'illusions ou d'abattemens, de regrets du monde et de retours à Dieu, lorsqu'un bruit de voiture me tira de ma mélancolique rêverie; je m'avançai rapidement et comme par inspiration vers le parapet et j'aperçus dans la deuxième enceinte des bastions le tombereau des morts suivi et traîné par des galériens dont quelques-uns portaient des pelles et des pioches. « C'est Villa que l'on traîne au cimetière? dis-je au gardien qui m'accompagnait. — Oui, oui, monsieur, c'est lui. »

Mon âme alors fut saisie d'une inexprimable tristesse. Mon chapeau, que j'avais ôté pour rendre un dernier hommage à la dépouille mortelle de notre malheureux compagnon, s'échappa de mes mains, qui se croisèrent involontairement, tandis que mes lèvres murmuraient des paroles pieuses et que des soupirs s'exhalaient de mon sein.

Quelques éclats de rire des forçats et des soldats qui les escortaient me firent frissonner de dégoût et d'horreur; les regards attachés sur la fatale charrette où gisait l'infortuné qui tant de fois avait dit dans l'amertume de ses pressentimens : « C'est par là que je passerai », je la vis rouler lentement jusqu'à l'angle du bastion, disparaître, puis se montrer un quart d'heure après au pied de la citadelle, dans le chemin qui conduisait au champ du repos.

Le cœur aussi serré, les yeux aussi humides que si j'eusse suivi pas à pas ces funérailles délaissées et bien plus misérables, hélas! que celles du pauvre, je soulevais par la pensée les planches du tombereau pour y découvrir le cadavre de l'infortuné Villa, enveloppé, pour tout linceul, dans ses habits de galérien... Villa, dont la fortune était brillante, le cœur si bon, la vie si douce et si heureuse!... lui qui avait aussi dans sa patrie une

place au tombeau de ses pères et qui n'aurait pour sépulture qu'un trou creusé par des bandits, une fosse où on allait le jeter comme un animal immonde, sans qu'on en trouvât aucune trace le lendemain ! « Les voilà qui entrent dans le cimetière, me dit avec flegme mon impassible gardien, les voyez-vous encore ? — Non, ma vue est trop faible.—Ils creusent déjà la fosse, ajouta-il; dans cinq minutes ce sera fini ; regardez..... »

Je n'apercevais rien, mais mon imagination était si frappée que je crus voir, que je crus entendre la première pelletée de terre tomber sur le corps, et l'impression en fut si douloureuse qu'en me cachant le visage dans mes deux mains, je me pris à pleurer. « *Bath! bath!* il ne faut pas s'affliger ainsi, me dit le gardien, c'est où nous allons tous : le *feldzeug meister* (le lieutenant général) qu'on a enterré hier y a passé comme votre compagnon, et ils sont aujourd'hui aussi avancés l'un que l'autre. — Oui, lui répondis-je, tout est fini pour le général comme pour le prisonnier ; mais la mère ou les enfans du premier peuvent aller prier sur sa tombe, tandis que nous. ... — C'est vrai, c'est vrai..... me dit vivement le soldat, c'est un grand malheur ! et si l'on me disait que je ne serai pas enterré dans le cimetière de mon village, je pleurerais comme vous. »

Ce même jour, je fus appelé par don Stephano, que je trouvai fort peiné de la mort de Villa, qu'il protégeait. « Il allait être mis en liberté, me dit-il, l'ordre avait été donné par Sa Majesté de le transporter à Brünn, puis ensuite à Vienne. L'empereur s'en affligera, j'en suis sûr, car il n'avait pas cru que la maladie fût aussi sérieuse ; les rapports des médecins n'avaient rien d'alarmant : le pauvre Villa s'est laissé mourir faute de courage..... — Dites plutôt faute de nourriture et faute d'air... Nous y périrons tous si l'on persiste à nous soumettre à des ri-

gueurs qui vont chaque jour en augmentant.... Les forces sont usées, la patience à bout, et il ne nous reste plus qu'à envier le sort de Villa.— Calmez-vous, calmez-vous, mon fils... Qui sait ce qui peut arriver... J'ignore quelles sont les intentions de Sa Majesté, mais votre conduite peut mériter sa clémence, et puis vous êtes étranger... Ne désespérez donc pas..... Un jour il se pourrait que vous vissiez les portes de votre prison, je ne dis pas s'ouvrir de suite, mais enfin une amélioration, quelque chose.... D'ailleurs cela dépend absolument de ce que vous serez..... on verra..... Sa Majesté pense à vous, prenez bon courage..... »

Après avoir continué pendant quelques minutes à me parler ainsi à demi-mot, don Stephano me dit adieu d'un ton si amical et si différend de ses manières habituelles que je restai longtemps dans une inquiétude vague, tout en cherchant à m'expliquer ce changement soudain.

La tristesse et les regrets dont la perte de Villa nous avait pénétrés vivaient encore dans notre cœur lorsque nous fûmes appelés à un nouveau chagrin : le bon Krall dut aussi quitter son poste, parce que le directeur de la police avait saisi dans ses perquisitions deux ou trois épingles entre les mains de quelques-uns d'entre nous. L'empereur fut informé de cette importante découverte, et le surveillant, qu'on soupçonnait et accusait déjà (bien qu'il remplît scrupuleusement ses devoirs) de ne pas être assez sévère pour nous, fut renvoyé comme coupable de négligence et de laisser-aller.

Le moment où notre bon Krall vint nous annoncer son renvoi et celui où nous l'embrassâmes pour la dernière fois furent pénibles et douloureux : il s'était montré si humain, si compatissant dans l'exercice de ses tristes fonctions, si fort au-dessus de sa position par les sentimens et par l'esprit, que nous avions pour lui une véri-

table estime et une profonde reconnaissance. Jamais je n'ai connu une âme plus noble, plus belle que celle du pauvre soldat, auquel il n'avait manqué, pour tenir dans le monde une honorable place, que la naissance et l'éducation. « Adieu, monsieur, me dit-il en fondant en larmes..... Le jour où j'apprendrai votre liberté sera l'un des plus beaux de ma vie.... Puisse Dieu vous l'accorder bientôt !... N'oubliez pas votre petit chasseur. — Les infortunés qui ont du cœur et de la religion n'oublient jamais leurs bienfaiteurs, Krall, et vous avez été le nôtre. Pourquoi faut-il que nous ne puissions le reconnaître qu'en faisant des vœux pour vous!... — Ne parlons pas de cela, monsieur : tout autre à ma place eût fait comme moi, et j'en suis plus que payé par votre amitié. Si l'empereur vous connaissait comme je vous connais !... mais cela viendra, et alors je suis bien sûr qu'il aura pitié de vous. Quand je serai dans nos montagnes près de ma mère et de mon Hanna, je leur conterai tout ce que vous avez souffert ; elles pleureront en priant pour vous. »

Il partit en disant ces mots, nous laissant au cœur l'amer regret d'avoir perdu en lui notre dernière consolation.

C'est ainsi que, soumis chaque jour à quelque nouvelle mesure répressive, nous restions de plus en plus désarmés contre de tels assauts. Successivement dépouillés de tout ce qui pouvait alléger nos mortels ennuis, sans aucun espoir que l'empereur voulût jamais adoucir un régime dont il ordonnait lui-même et surveillait la rigide exécution, nous étions dans la situation de ces malades incurables qui n'ont devant eux qu'un avenir de souffrances toujours plus aiguës, plus intolérables, dont la mort seule peut les délivrer.

Oui, tel était le sort qui nous semblait inévitablement réservé, et cependant le désespoir ne pouvait entièrement

s'emparer de nos cœurs, car nous étions deux, car nous nous aimions d'heure en heure davantage, et nous ne formions qu'une âme pour sentir, qu'une volonté pour supporter dignement les maux qui nous accablaient. Comme deux arbres jumeaux croissant sur la montagne entrelacent et confondent plus étroitement leurs racines et leurs rameaux à chaque nouvel assaut des vents et des orages, de même notre union devenait plus indissoluble chaque fois qu'une nouvelle souffrance nous forçait à tremper nos lèvres dans l'inépuisable coupe des adversités. Loin que tant de tourmens eussent aigri nos caractères, nous étions devenus l'un pour l'autre plus doux, plus indulgens encore. Confalonieri surtout, dont les constantes douleurs n'altéraient jamais la tolérante bonté, Confalonieri s'efforçait de sourire, de s'intéresser à mes récits, à mes discours, quand la tristesse voilait et perçait son âme *usque ad mortem* (jusqu'à la mort).

Me voyait-il prêt à m'abandonner à de sombres pensées et au découragement, il me parlait des beaux jours de ma jeunesse, de la France, dont je toucherais encore le sol, ou bien il amenait la conversation sur quelque trait d'histoire et me disait : « Il faut sur ce sujet m'esquisser tout un drame. » Un autre jour il me priait de lui rendre compte d'un ouvrage anciennement lu, m'obligeant ainsi par des efforts d'esprit à sortir de l'apathie et du marasme moral où je serais tombé sans lui. « Reprends tes travaux, je t'en conjure, me disait-il souvent, et pour éviter d'en perdre le fruit, ne les confie qu'à ta mémoire. C'est une immense difficulté, je le sais, mais c'est le seul moyen de conserver tes facultés intellectuelles et de nous procurer chaque jour quelque sujet utile et intéressant pour alimenter nos conversations pendant nos longues soirées.»

Je cédai à ses tendres instances : le poëme des *Mame-*

luks fut repris ; déjà même j'en avais ébauché quelques strophes lorsque le malheur le plus cruel, le plus inattendu qui m'eût encore frappé depuis mon entrée à Spielberg, vint me ravir tout ce qui me faisait supporter la vie..... Ce coup affreux, je l'avais cent fois redouté dans les premières années ; mais rassuré par le temps qui s'était écoulé, je ne croyais plus qu'il dût m'atteindre désormais..... Et quand le commandant du Spielberg, entrant avec un papier à la main, vint nous dire : « Je regrette, messieurs, de n'avoir jamais que de tristes nouvelles à vous apprendre, mais il faut vous séparer... » je m'écriai : « C'est une erreur, c'est impossible !..... —Voilà l'ordre, ajouta-t-il en me montrant une dépêche scellée du cachet impérial, et dans cet ordre il est dit que le prisonnier Andryane quittera immédiatement son compagnon pour être transporté dans une autre prison... — Y serai-je au moins seul? demandai-je vivement. — Non. — Et quel est le prisonnier ?..... — Vous le saurez bientôt. — Mais, monsieur le commandant, on ne peut nous forcer à être deux à deux malgré nous ; je désire, je veux être seul, et Son Excellence le gouverneur vous en donnerait l'autorisation, j'en suis certain, si vous aviez la bonté de la lui demander en mon nom. — C'est inutile, Son Excellence n'en aurait pas le pouvoir : l'ordre part directement de Sa Majesté ; il est conçu dans des termes trop positifs pour que nul puisse s'exposer à en suspendre l'exécution. M. le comte Mitrosky ne pourrait d'ailleurs écouter votre réclamation, car il est appelé à Vienne comme ministre de l'intérieur. Faites donc votre sacrifice et veuillez me suivre sur-le-champ. »

A cette fatale injonction, je me précipitai dans les bras de Frédéric, où je demeurai sans prononcer un mot, sans verser une larme..... « Reviens à toi, me dit mon ami en me pressant sur son sein, reviens à toi, au nom

du ciel!..... Cette séparation cruelle est pour toi d'un augure favorable, elle est une preuve positive que l'empereur ne nous met pas sur la même ligne et que ton sort ne sera pas aussi funeste que le mien..... — Ah! Frédéric, Frédéric! cette consolation, que ta généreuse amitié cherche à me donner dans un pareil moment, me fait sentir plus douloureusement encore tout ce que je perds en m'éloignant de toi.....»

Puis, voyant que le commandant avait déjà passé le seuil de la porte, j'ajoutai à voix basse : « Si jamais tu recevais des nouvelles de ta Thérèse, pense à celui qui vous chérit et vous bénira tous deux jusqu'à son dernier jour..... pense à lui pour calmer ses inquiétudes..... — Oui, tu peux y compter, répondit mon ami : n'es-tu pas un frère pour moi ?..... — Je vous attends, monsieur, dit alors le commandant... — Adieu ! adieu ! » m'écriai-je en sanglotant.

Déjà la porte s'était refermée ; désolé, fondant en larmes, je marchais derrière le commandant sans songer à lui demander quel était le prisonnier auquel on allait me réunir, lorsqu'il s'arrêta lui-même et me dit : « C'est avec S... que vous allez être. — Avec S..., avec S..., l'ancien compagnon de Moretti ! répétai-je en entendant ce nom..... Je n'irai pas ; j'aime mieux demeurer seul dix ans, vingt ans, s'il le faut ; j'aime mieux être chargé de chaînes, comme les condamnés du *carcere durissimo*..... Non, non, je n'irai pas, on m'y traînera si l'on veut. — Faites attention, reprit le commandant, que je serai obligé de vous y faire conduire de force et d'adresser ensuite un rapport à Sa Majesté. Soumettez-vous : c'est le seul parti que vous ayez à prendre, et je vous le conseille dans votre intérêt. »

Je connaissais trop bien l'inutilité de toute résistance pour persister plus longtemps dans une résolution extrême

dictée par la douleur et l'indignation. Je me remis donc en marche, et quelques secondes après j'entrai, la répugnance et le désespoir au cœur, dans le cachot du juge S.....

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

I.

Quelque habitué que je pusse être aux douleurs de la prison, jamais, je crois, je n'avais éprouvé une impression plus pénible, plus poignante que celle qui me saisit au cœur en me trouvant dans cet étroit cachot en présence d'un homme sur lequel planait de si odieux soupçons. J'étais resté près du guichet sans pouvoir faire un seul pas ou prononcer un mot ; mes yeux mêmes, comme voilés par un nuage, ne distinguaient rien dans cette sombre demeure ; et quand le juge S....., quittant sa place, s'approcha lentement de moi et me tendit la main, je fis un mouvement de surprise et d'effroi comme si quelque fantôme, quelque mauvais génie, se fussent montrés tout à coup à mes regards... « La prison n'est pas belle, me dit-il alors, et je conçois qu'on reste frappé de son obscurité, car elle est, je crois, la plus triste de toutes ; mais avec l'aide de Dieu on s'y fait peu à peu.—Je m'y ferai, monsieur, lui répondis-je, comme à celle d'où je sors. Aucun de nous n'en est, hélas ! à son apprentissage..... J'avoue pourtant que cette prison est la plus lugubre que j'aie habitée jusqu'à ce jour. Mais, repris-je en m'efforçant de vaincre la répugnance que m'inspirait

mon nouveau compagnon, il n'est si horrible cachot auquel on ne s'habitue quand les malheureux condamnés à y gémir vivent en bonne harmonie. »

S..... sourit à demi et leva sur moi des yeux scrutateurs qu'il abaissa soudain. Voulait-il lire sur ma figure si mes paroles étaient sincères ou si elles ne renfermaient qu'une secrète allusion à la discorde qui avait régné entre lui et Moretti ? Je l'ignore; mais ce sourire ironique, ce regard oblique et faux dont le pauvre colonel m'avait tant de fois parlé, m'apparaissaient alors dans leur triste réalité; je compris comment l'infortuné n'avait pu vaincre le désespoir d'être sans cesse en présence d'un pareil surveillant. « C'est une chose bien pénible que ces continuels changemens de compagnons, dit S..... après quelques momens de silence, pour moi surtout dont la déplorable santé me fait craindre continuellement d'être incommode et de devenir un objet de dégoût à ceux qui partagent ma prison ; j'ai demandé instamment à rester seul, mais on n'a pas fait droit à ma requête..... Ici, vous le savez, il faut obéir ! Accordez-moi donc votre indulgence et croyez qu'il m'est bien dur de ne pouvoir supporter seul les douloureuses infirmités que Dieu m'a envoyées dans ma captivité. »

La profonde souffrance empreinte sur tous les traits de cet homme, que la prison avait aussi vieilli avant l'âge, ses longs et rares cheveux gris, son visage blême et décharné, sa haute taille courbée par la faiblesse et les douleurs rhumatismales, m'inspirèrent bientôt une telle compassion que je ne songeai plus qu'aux maux qu'il avait dû supporter avant d'en être réduit à cet état de déplorable épuisement. « Je sais, lui dis-je en lui prenant la main, que vous avez souffert de graves maladies dont les suites vous affligent encore ; mais quel est celui d'entre nous qui n'a pas besoin de réclamer lui-même

l'indulgence de ses compagnons d'infortune ! Rassurez-vous donc sur la gêne et le dégoût que pourraient me causer des infirmités qui ne vous empêcheront pas, je l'espère, de revoir un jour et bientôt votre chère femme et vos enfans. »

Ces paroles, prononcées avec conviction et simplicité, attendrirent le cœur de S....., qui s'écria en fondant en larmes : « Ah ! mes enfans ! mes pauvres enfans !..... quand viendra l'heure où je pourrai les serrer dans mes bras ainsi que leur mère !..... Savez-vous que j'en ai six et que j'étais leur unique soutien ! L'aîné était bien jeune encore lorsqu'on m'arrêta..... Ce fut une affreuse douleur pour moi que celle de les laisser ainsi sans protecteur dans ce monde..... une douleur qui ne m'a jamais quitté, qui me conduirait au tombeau si la Providence n'avait pitié d'eux et de moi ! »

En articulant ces derniers mots d'une voix émue et brisée, il se mit à genoux et pria avec ferveur... Et moi, touché du spectacle d'un père chargé de chaînes implorant Dieu sous les voûtes d'un cachot pour qu'il le rendît à ses enfans, je me demandais s'il était bien possible que la duplicité, la trahison, pussent habiter dans ce même cœur qui semblait animé de sentimens si pieux et si paternels.

La défiance et le soupçon font tant de mal aux âmes tendres et franches que peut-être me serais-je laissé entraîner dans ce premier moment d'émotion à m'expliquer sans détour avec S..... si l'expression de sa figure eût répondu, à l'instant où il cessa de prier, à l'idée plus favorable que sa paternelle douleur m'avait inspirée de son caractère ; mais l'attendrissement dont elle avait été animée quelques minutes auparavant fit place à cet air de froide résignation qui semble repousser tout épanchement et vous dire : « L'émotion éprouvée ne fut qu'une

faiblesse, oubliez-la..... » Réprimant donc les élans de ma sensibilité, je résolus, en me tenant sur la réserve, d'observer le nouveau compagnon que l'empereur venait de m'imposer.

Les gardiens ayant apporté mon lit de camp, je m'y étendis sur-le-champ pour échapper au pénible embarras que me faisait éprouver la contenance roide et compassée de S....., pour m'y recueillir, m'y livrer sans contrainte à la tristesse et aux regrets..... Hélas! ils étaient bien profonds, bien mortels!..... et mes forces pour souffrir étaient trop épuisées pour que je n'en fusse pas entièrement accablé! Ne suffisait-il pas d'ailleurs pour m'ôter tout courage de penser à mon pauvre Frédéric, que je me croyais condamné à ne jamais revoir!...

Comment n'aurais-je pas regardé comme le jour le plus malheureux de ma captivité celui où l'on me séparait d'un ami à toute épreuve, d'un frère qui s'était toujours dévoué pour m'adoucir les rigueurs d'une si horrible prison? Comment ne l'aurais-je pas amèrement regretté, surtout en le comparant à l'homme qui le remplaçait près de moi, à l'homme dont je ne pouvais m'empêcher de redouter la fatale influence chaque fois que je jetais un furtif regard sur sa physionomie douteuse..... Ce contraste devait aller au cœur et le briser! L'un portait dans tout son être, sur tous ses traits la bonté, la franchise, la générosité; l'autre..... oh! il était là, assis au pied de son lit, un livre de prières en main, et lorsque ses yeux, qu'il tenait toujours baissés, se soulevaient un instant, c'était en vain que je cherchais à y lire ce qui se passait dans son âme..... c'était en vain que je m'efforçais de me faire illusion sur le cachet d'ascétique fausseté qui se mêlait sur son maigre visage aux traces de la douleur et aux ravages de l'inanition.

Au lieu d'une vie de confiance et d'abandon, au lieu

de cette identification de sentimens, de cette confraternité de malheur et d'espérance qui me donnaient auprès de Frédéric des forces pour soutenir les épreuves et d'indicibles jouissances au milieu même des regrets et des larmes, il me fallait à l'avenir peser chacune de mes paroles et vivre dans un continuel état de soupçons et d'alarmes qui suffirait pour empoisonner l'existence, même dans une position ordinaire, et qui était horrible à envisager, impossible à soutenir longtemps entre les murs étroits d'une prison..... Et mon cœur, ulcéré par tant de tourmens, tant de blessures, succombait sous le poids de cette dernière calamité, la plus imprévue, la plus cruelle de toutes..... et des murmures s'y élevaient contre les funestes décrets de la Providence, qui me condamnait, après tant d'années d'infortune, à me replier sur moi-même et à concentrer dans mon sein ces épanchemens, ces plaintes, ces cris de détresse auxquels s'abandonne l'infortuné captif lorsque la douleur vient l'étreindre et que le désespoir triomphe de sa résignation!

Vivre ainsi dans la contrainte et la défiance était si contraire à mes habitudes de franchise et d'expansion, et je me faisais une peinture si désolante des dangers et des tortures attachés à une semblable union qu'il me prit un irrésistible désir de sortir tout à coup de cette anxiété en abordant franchement la question avec S..... Déjà je m'étais assis sur mon lit, déjà ma bouche s'ouvrait pour lui dire : « Voilà le soupçon qui plane sur vous ; au nom du ciel, dissipez-le, et je vous bénirai de m'avoir délivré de ces doutes affreux..... » Mais au moment de parler, l'aspect morne et glacial de cette pâle figure, qui semblait sortir de la tombe pour épier les vivans, arrêta sur mes lèvres l'appel que j'allais faire à sa conscience et à sa religion.

Retombé sur ma paille, j'y demeurai de longues heu-

res plongé dans mes lugubres pensées..... soupirant, pleurant même, pleurant mon Frédéric et la vie de consolation que la veille encore je menais près de lui... vie de confiance et d'amour que je regrettais comme un paradis! Cet accès de douleur dura si longtemps et avec tant de violence que ce ne fut qu'à la fin du jour que j'entendis la voix de la sagesse qui me disait : « Cette existence est un enfer sans doute, mais la nécessité est là, et la raison veut qu'on se soumette à ses inexorables lois de manière à ne pas aggraver le mal réel par d'inutiles réactions et de dangereuses imprudences..... Recherchons donc de sang-froid les causes et le but probable qui ont déterminé cette réunion, et réglons notre conduite en conséquence. »

« Deux motifs, me disais-je alors, ont pu seuls déterminer l'empereur à m'accoupler au confident de don Stephano : d'abord l'espoir de découvrir par lui mes propres secrets ou ceux que Confalonieri aurait pu me confier, ensuite le besoin de connaître plus à fond mon caractère, la portée de mon intelligence, afin de fixer mon sort à venir sur des renseignemens certains et non sur de simples apparences. » Les indiscrétions ne pouvaient être à craindre, prévenu comme je l'étais contre mon nouveau compagnon : il ne me restait donc que l'appréciation individuelle, et c'est là qu'étaient le péril et la difficulté, parce que je sentais bien que ma destinée allait dépendre du rapport confidentiel que S... ferait sur moi, tandis que je me trouvais dans l'impossibilité, vu les antécédens, de lui donner le change, soit sur la capacité qui pouvait me rester encore, soit sur mes opinions : n'avait-il pas appris à me connaître dans un temps où nous n'avions nul besoin de nous défier de lui? La feinte dans cet état de choses me parut donc être non-seulement impraticable, mais dangereuse, et je dus me résou-

dre, après bien des hésitations, à me montrer tel que j'étais, sauf pourtant à m'observer sur tout ce qui se rapportait à la politique et à l'empereur, dont je me promis de ne jamais prononcer le nom.

Triste encore, profondément triste, mais soulagé d'avoir enfin fixé ma ligne de conduite, et rassuré, disons-le, par l'imprudente conviction que me donnait tacitement mon amour-propre d'être plus fin que le trompeur lui-même, je me levai vers le soir, et pour détruire le mauvais effet que mon sombre silence avait dû produire sur mon compagnon, je lui dis : « Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, de m'être montré tout le jour morose et taciturne? Dans notre déplorable situation, on ne quitte pas sans de douloureux regrets un ami dont on a reçu pendant de longues années les preuves les plus touchantes d'intérêt et de dévouement; quand on s'aime ainsi que nous nous aimons, Confalonieri et moi, quand on a craint la même mort, soutenu la même attente, versé les mêmes larmes, quand on s'est cru destinés pour toujours à partager le même sort, on ne se voit pas tout à coup séparés sans que le cœur saigne et saigne longtemps d'une telle blessure..... — Votre douleur et trop naturelle et trop respectable pour que je puisse m'en formaliser, me répondit-il. Jésus-Christ lui-même nous a appris, par les pleurs qu'il versa en apprenant la mort de Lazare, qu'il est de notre devoir de regretter la perte de nos amis..... Pourtant il faut nous soumettre comme lui aux éternels décrets de Dieu!..... — Hélas! repris-je, Jésus-Christ retrouva son ami en le ressuscitant, et moi j'en suis séparé sans doute pour toujours! — Vous l'aimez donc bien, ce Confalonieri?— Si je l'aime!..... Mais si je suis vivant encore, c'est à son angélique femme que je le dois!..... mais si j'ai résisté aux maux de Spielberg, si j'ai conservé mon intelligence, ma résignation et

quelque espoir au cœur, c'est à lui qu'il faut que j'en rende grâce ! à lui, que je chéris comme un bienfaiteur, à lui, que j'estimais chaque jour plus que la veille, parce que j'avais chaque jour quelque nouveau motif pour me convaincre de la loyauté de son caractère et d'admirer l'élévation et la justesse de son esprit. Modéré dans ses opinions, sage et modeste..... — Confalonieri modéré ! Confalonieri modeste ! s'écria S... d'une voix où perçaient le mécontentement et l'ironie..... Ces vertus ne sont certainement pas celles qu'on lui prêtait naguère, et le peu que j'ai vu ici ne m'a pas prouvé qu'il se fût corrigé du défaut qui perdit les anges et nos premiers pères..... l'orgueil..... — S..., repris-je aussitôt avec force, ne portez pas un jugement téméraire, un jugement injuste sur un homme que je révère et qui n'a d'autre tort à mes yeux que de trop s'oublier en faveur des autres. Savez-vous quel est son orgueil ? Je puis vous le dire, moi, qui pendant de longues années ai lu dans son cœur comme dans un livre de vérité..... Son orgueil, monsieur, c'est de ne jamais rien dire ni rien faire qui soit contraire à ses principes et à sa conscience ; son orgueil, c'est d'être homme de bien, homme d'honneur partout et toujours, dans les mystérieuses et sombres tribulations du cachot comme dans les épreuves de la procédure ; son orgueil enfin, c'est qu'on ne puisse lui dire en aucune circonstance et pour quelque mince sujet que ce soit : « Confalonieri, pour ne pas nuire à son présent ou à son avenir, pour ne pas aggraver sa position, a, je ne dis pas compromis, mais oublié un seul instant la dignité de son caractère. » Si c'est là l'orgueil que vous lui reprochez, je vous l'accorde, monsieur, et je regrette de toute mon âme de ne pas le mériter autant que lui. »

Au redoublement de pâleur, aux lèvres tremblantes, à l'accent brusque et altéré de S... en me répondant : « *Va*

bene (c'est bien), c'est un héros, c'est un saint même si vous le voulez..... » je compris trop tard, mais sans m'en repentir, que je venais, en rendant justice à mon ami, d'humilier son détracteur et de blesser une de ces orgueilleuses jalousies qui ne pardonnent pas..... C'était échouer dès les premiers pas, et je dus m'avouer avec douleur que les ménagemens et la prudence seraient de bien faibles armes contre un homme d'autant plus difficile à traiter qu'il devait avoir la conscience de son avilissement et l'irritante persuasion que chaque hommage rendu à la vérité, chaque sentiment de sympathie pour les honnêtes gens, étaient une allusion hostile au rôle odieux qu'il était soupçonné de jouer.

La nuit entière fut employée dans le triste examen de ce qu'il fallait faire, de ce qu'il fallait éviter pour ne pas m'attirer l'inimitié personnelle de mon susceptible compagnon; mais le résultat de cette scrupuleuse analyse fut et devait être que j'étais là tombé dans un inextricable labyrinthe dont aucun fil libérateur ne pouvait me tirer.

Les premières journées furent donc embarrassantes et pénibles, et quoique nous eussions réciproquement les complaisances et les égards que des hommes bien nés se doivent dans une semblable situation, il m'était impossible de m'habituer à contempler de sang-froid la figure hypocrite de S..., qui, les mains jointes, priait Dieu une partie du jour, tandis que son cœur — je le craignais, hélas ! — n'était rempli que de fiel et de perfidie..... Et pourtant il savait sourire et prendre part aux conversations que je m'efforçais d'entretenir pour lui ôter l'idée que je me méfiais de lui, et les larmes, quand je lui parlais de ses enfans, les larmes mouillaient ses paupières... Et lorsqu'il me parlait du temps où, comme juge, il avait rendu des sentences et décidé du sort et de la fortune de

ses concitoyens, je voyais qu'il était fier de ces souvenirs d'honneur et d'intégrité et qu'il jouissait en m'entendant lui répéter qu'il était notoire en Lombardie que chacun le plaignait, le regrettait dans les communes autrefois soumises à sa juridiction ; alors la défiance se taisait et j'étais prêt à lui révéler ce que j'avais dans l'âme, à lui dire qu'il était contre nature qu'un magistrat irréprochable fût devenu un délateur et un traître..... que nous avions eu tort de le soupçonner, et qu'un mot, un seul mot suffirait pour le réhabiliter à mes yeux.

Pourquoi mon cœur, au moment de s'épancher, se fermait-il de nouveau? Pourquoi la crainte et le doute succédaient-ils à ces lueurs de confiance et d'espoir? C'est que la sensibilité du père et l'intégrité du juge, dont l'honorable et touchant souvenir avait un instant éclairé, embelli la bilieuse physionomie du prisonnier, rentraient aussitôt dans l'ombre au moindre mot, au moindre signe qui pouvait lui faire supposer que j'allais tenter de soulever le triste voile du présent! C'est que la voix de la raison me disait aussi : « Il est trop tard pour régénérer dans un baptême de franchise et de repentir l'être déchu qui fut, hélas! dans les derniers instans moins fort que son épreuve!..... » Car j'en savais assez déjà et par les antécédens et par ce qui échappait à S... lui-même pour me convaincre que le malheureux était resté franc et loyal avec ses compagnons d'infortune jusqu'au moment où don Stephano était venu de la part de l'empereur soumettre sa conscience à la plus périlleuse des tentations.

« Si vous consentez à servir Sa Majesté, lui avait dit le chapelain, vous serez mis en liberté; le plus clément des souverains assurera votre sort et celui de vos enfans. Si au contraire, vous vous refusez à remplir le devoir d'un fidèle sujet et d'un père tendre et dévoué, vous pé-

rirez dans les cachots, et vos fils n'auront pour héritage que la misère et la réprobation. »

L'épreuve était horrible pour un captif affaibli par une longue prison, pour un père moribond menacé dans tout ce qu'il avait de plus cher!..... Et si la chute fut fatale, qui de nous, en contemplant de près cette triste victime d'un pouvoir corrupteur, n'aurait pas été saisi de pitié, comme je l'étais souvent moi-même, à l'idée que cet homme maintenant dépouillé d'honneur serait sorti pur du creuset de l'infortune si on lui eût épargné cette lutte dénaturée!

Oui sans doute il était à plaindre, et je lui aurais manifesté la compassion qu'il m'inspirait si j'eusse découvert en lui la moindre trace de regret..... Mais des mois avaient passé sur sa première faute, mais il s'était habitué à marcher dans le tortueux sentier de la trahison et de la honte, et il ne restait désormais dans son âme que de l'aigreur, de la haine contre ceux qui n'avaient pas failli comme lui, et qu'une seule crainte, celle de ne pas recueillir les fruits amers de son pacte odieux. Si l'on joint à ces causes de sombre humeur et d'attente inquiète les agitations d'une conscience que les sophismes et les oraisons ne pouvaient tranquilliser entièrement, si l'on pense en outre à tout ce qu'avaient à souffrir d'une dégradation vainement dissimulée l'orgueil du faux dévot et la morgue du magistrat, on comprendra sans peine qu'il dut exister entre nous, malgré toute ma prudence, un sentiment de répulsion, une antipathie qu'un rien pouvait faire éclater.

Que d'efforts cependant ne faisais-je pas pour gagner la fin de la journée sans avoir dit un mot qui pût altérer l'apparente harmonie qui semblait régner entre nous! que de soins pour me conformer aux habitudes hygiéniques de mon maladif compagnon, pour supporter ses

infirmités sans le moindre signe de répugnance! Qui n'aurait dit, en nous voyant ainsi faire échange de bons procédés, que nous vivions dans cette confiance, dans cette intimité qui donnent tant de force aux captifs pour attendre des jours meilleurs?..... Et pourtant cette vie devenait, pour moi du moins, à chaque heure, à chaque minute, plus intolérable..... si intolérable que le souvenir seul m'en froisse l'âme et que je me demande encore aujourd'hui comment j'ai pu rester calme, patient et doux dans une situation où tout semblait me pousser au dernier degré d'exaspération et de désespoir.

Nous étions au milieu de l'automne ; les journées étaient courtes et la prison si sombre que nous n'avions à midi qu'un crépuscule dont la douteuse lumière me permettait à peine de lire quelques lignes des livres de don Stephano, livres que je savais par cœur jusqu'au dernier mot et sur lesquels je ne jetais les yeux que pour les détourner de cet homme placé là, toujours là en face de moi comme une de ces sinistres figures que nous voyons parfois en rêve et sur lesquelles nous fixons malgré nous nos regards effrayés..... Mais ma vue, déjà bien faible, me contraignait bientôt à laisser cette lecture machinale, et je me trouvais de nouveau forcé, quoi que je fisse, de contempler ce visage ou de fermer les yeux. Alors, pour me soustraire aux tristes visions de ma tombe, je m'élançais à la lucarne pour y chercher de l'air, pour y fixer le ciel gris et terne comme mon âme!..... Ou bien, quand j'étais las de me tenir ainsi debout, cramponné aux barreaux de la fenêtre, je me laissais retomber dans la prison, où je tournais et retournais avec rapidité jusqu'à ce que mon compagnon, s'agenouillant pour réciter ses oraisons, vînt me barrer le passage et me forcer à rester assis, immobile, poursuivi par la torturante pensée que la trahison couvait

sous ses prières et que l'absolution, aux yeux de ce catholique, viendrait laver toutes les iniquités du cœur.....

C'étaient là mes journées, dont aucune occupation intellectuelle ne venait abréger la mortelle durée!..... car tout, hors le sens de la souffrance, semblait éteint en moi.

J'avais bien, il est vrai, conservé quelque espoir que je reverrais Confalonieri en allant à la messe; mais lorsqu'on vint nous chercher le dimanche pour aller à l'église, au lieu de nous conduire à la tribune des Milanais, les gardiens nous firent descendre un escalier qui conduisait dans l'intérieur de la chapelle, où nous trouvâmes un banc préparé sous la galerie de l'orgue.

Ma première pensée en y entrant fut de jeter les yeux sur la grille de la tribune où se trouvaient Frédéric et nos autres amis. Connaissant la place que chacun d'eux occupait, je pus distinguer, malgré la courte portée de mes yeux, quelle devait être la main dont les doigts s'agitaient dans les interstices du grillage comme pour m'adresser un tendre bonjour et me dire : « Alexandre, je pense à toi, je t'aime et te regrette..... » Mon émotion à cette vue devint si profonde que je me serais peut-être écrié : « Mon Frédéric, je te bénis..... » si le commandant du Spielberg n'eût paru en même temps à la porte de l'église suivi de deux autres condamnés dans lesquels je reconnus Moretti et don Marco, réunis depuis quelques semaines par ordre de l'empereur. Mes regards se tournèrent alors vers eux, et des larmes mouillèrent mes paupières au touchant aspect du pauvre colonel marchant avec peine en s'appuyant sur l'attentif et charitable ministre de l'Évangile.

Quoique les souffrances morales et les rigueurs toujours croissantes de la captivité eussent réduit l'infortuné Moretti au plus affligeant degré de maigreur et de fai-

blesse, il avait conservé, même sous les habits de galérien, cette tenue militaire qui n'abandonne presque jamais ceux qui eurent longtemps l'habitude de l'ordre et du commandement. Sa haute taille, malgré ses souffrances, ne s'était pas courbée; sa veste bicolore, soigneusement boutonnée jusqu'en haut, laissait voir sa large poitrine, et le morceau de toile qui lui servait de cravate était si habilement arrangé que de loin on eût dit un col d'ordonnance. Sa tête..... ah! qu'elle me parut belle et digne avec cette longue chevelure blanche et ces traits dont la mortelle pâleur n'avait pourtant pas enlevé l'air de franchise et de résolution qui les caractérisait! Avec quel respect je contemplais la vénérable figure de cet homme de guerre consumé par le cachot... lui qui pendant un si grand nombre d'années avait échappé aux périls et résisté aux fatigues des terribles campagnes de Napoléon! Et quelle tristesse amère s'empara de mon âme à la pensée que ce brave soldat, qui aurait versé avec joie jusqu'à la dernière goutte de son sang pour l'indépendance de son pays, était destiné à s'éteindre, à mourir misérablement sous les voûtes mystérieuses de l'inexorable Spielberg!

L'image d'un tel sort était poignante, et j'eus besoin, pour faire diversion à la douleur qui m'étreignait le cœur, de tourner mes regards vers notre don Marco, qui, toujours bon, toujours évangélique, entourait de soins pieux et tendres son infortuné compagnon..... Avec quel empressement ne l'aidait-il pas à s'asseoir, à s'agenouiller! comme il semblait heureux, le bon prêtre, quand Moretti, touché de ses douces attentions, le regardait avec reconnaissance et lui disait : « *Grazie, don Marco...* (je vous rends grâces). » Alors sa ferveur redoublait et les prières qu'il adressait à Dieu étaient, j'en suis certain, pour la délivrance et le salut du co-

lonel, tandis que celui qui priait à mes côtés, si dévotement en apparence, pensait peut-être à ce qu'il pourrait révéler contre moi pour acheter la clémence du souverain.

La messe finie, je fis à Confalonieri des signes de regrets, d'adieu ; et lorsque Moretti, en s'éloignant comme il était venu, soutenu par don Marco, jeta un regard de mépris et d'indignation sur S..., toujours agenouillé, en même temps qu'il me donnait les marques de la plus profonde compassion, je lui répondis en lui montrant les ossemens et la tête de mort qui formaient saillie au pied d'un grand crucifix placé près de nous... L'infortuné me comprit, car il me regarda tristement, et ses yeux semblaient me dire : « Oui, la mort est le seul refuge à nos maux. »

Me mettre chaque jour au guichet au moment où Confalonieri se rendait sur la plate-forme, pour entendre sa voix ou lui faire comprendre par un son de la mienne que j'étais là, que je pensais à lui..... espérer pendant toute la semaine qu'un accident imprévu pourrait le dimanche me procurer le bonheur de le revoir un instant, telles étaient les seules distractions à mes sombres ennuis..... distractions, hélas! bien peu capables de me faire prendre en patience la vie de contrainte et d'oisiveté à laquelle j'étais désormais condamné.

La saison, moins rigoureuse que de coutume, me permettait, il est vrai, d'aller respirer à la lucarne ; mais la haute muraille qui masquait notre beau paysage était si triste, si décourageante que je redescendais bientôt dans notre réduit pour chercher dans la méditation quelque remède aux langueurs de mon âme. Un jour pourtant où, malgré ma fatigue, je m'étais obstiné à demeurer attaché aux barreaux, j'entendis non loin de moi une voix douce et accentuée qui semblait réciter des vers. « N'est-ce pas

Maroncelli? demandai-je à S.... — Oui, me répondit-il, c'est sans doute quelque nouveau poëme qu'il fait entendre à son ami Silvio Pellico. »

J'écoutai alors plus attentivement, et dans un intervalle je me mis à siffler l'air favori de Silvio..... « Continue, *Alessandro mio*, me dit Maroncelli lorsque le dernier son eut cessé de se faire entendre..... Silvio t'en supplie, il viendrait te le demander lui-même si l'excès de sa faiblesse ne l'empêchait de monter jusqu'ici. »

Sans répondre je recommençai ma romance chérie, et, sûr d'être compris par des amis si chers, j'épanchai dans cet expressif langage toutes les tristesses de mon âme..... C'était, après tant de contrainte, un indicible soulagement, et le bien que j'en éprouvai fut si grand que j'aurais ce jour-là passé des heures entières à m'entretenir ainsi avec mes amis si mon compagnon ne se fût écrié avec humeur quelques minutes après : « Ne sentez-vous donc pas qu'il fait froid? — A demain, » dis-je alors à Maroncelli sans montrer à mon interrupteur le moindre signe de mécontentement.....

Et j'entendis une voix, plus douce encore que celle de Maroncelli, répéter faiblement du fond du cachot : « A demain. »

« A juger par sa voix, notre pauvre Pellico ne doit-il pas être bien faible? demandai-je à S.... Vous qui dernièrement encore le voyiez à la messe, dites-moi ce que vous pensez de cette précieuse santé. — Il a souffert comme nous, me répondit S... avec intérêt, mais je ne pense pas que son état soit tel qu'il y ait à craindre pour ses jours ; si sa captivité se prolongeait, il pourrait bien cependant aller rejoindre Oroboni et Villa.....— Ce serait un juste de plus qui monterait au ciel, répliquai-je tristement..... — Sans doute, sans doute, et personne plus que moi ne regretterait sa perte, » dit mon compagnon...

Ces paroles, prononcées avec un accent de vérité, me firent oublier la brusquerie qu'il avait mise à me faire comprendre que nos conversations l'ennuyaient.

Le lendemain et les jours suivans, nous continuâmes, à ma grande consolation, à échanger quelques mots, à réciter des vers, à siffler doucement quelques cantilènes de nos pays. Les sentinelles qui se trouvaient au-dessous de nos prisons se montraient-elles sévères, nous nous taisions; étaient-elles indulgentes, nous hasardions des phrases entières; et quand nous avions ainsi parlé pendant quelques minutes, quand j'avais entendu Silvio me dire : « Mon Alexandre, je te remercie, je suis mieux, ma tête est moins douloureuse, » je redescendais dans les ténèbres de ma prison, ayant dans le cœur une douce lumière, une joie qui me faisaient prendre en patience et supporter avec plus de résolution les ennuis de mes tristes journées !

Cette quotidienne distraction, jointe aux continuels efforts que je ne cessais de faire pour plaire à mon compagnon en rendant notre existence plus tolérable, me faisait espérer que rien ne viendrait troubler notre bonne intelligence; j'allais parfois jusqu'à me flatter que je neutraliserais enfin l'irascibilité de son caractère et qu'il abandonnerait en me connaissant mieux toute idée de me nuire : « Comment, sans une abominable noirceur, me disais-je souvent, comment pourrait-il m'en vouloir? ou plutôt comment n'aurait-il pas pour moi cette bienveillance qu'une conduite loyale, une expansive sensibilité doivent inspirer en faveur d'un jeune homme qu'on sait être plus malheureux que soi?... La méchanceté, la haine! peut-on, quand on ne les a jamais senties dans son cœur, peut-on, sans changer sa nature, les supposer, les voir toujours dans l'âme d'autrui? Ne vient-il pas un moment où l'on se dit en interrogeant sa conscience :

« Mais si je me trompais! Les souffrances aigrissent les hommes, et il a souffert !..... horriblement souffert, cet infortuné père! Indulgence donc, indulgence, mon Dieu!... et faites-moi la grâce de me souvenir sans cesse de votre divin précepte : *Nolite judicare* (ne jugez pas). »

J'étais un matin dans une de ces dispositions de compatissante justice où le cœur, attendri, revient sur les jugemens de la raison ; j'avais parlé à S... de ses enfans, de son père, aussi vieux que le mien ; notre émotion avait été la même, nos larmes avaient coulé..... Encore plein de ces touchans souvenirs, je m'étais assis, j'avais caché ma tête dans mes mains pour mieux penser, pour mieux me dire que je le ramènerais peut-être à des sentimens plus dignes de la religion, que l'aigreur n'était pas de la malignité..... lorsque l'arrivée du directeur de la police suspendit cette charitable méditation.

Une heure après, il était dans notre prison, fouillant partout, mais me traitant avec politesse, avec égard même, tellement qu'il ordonna qu'on m'épargnât la pénible opération du dépouillement, tandis qu'il fit ôter à mon compagnon jusqu'à son dernier vêtement.

Cette différence de traitement avait-elle lieu par inadvertance ou préméditation? Je l'ignore, mais je vis clairement sur la figure de S... qu'il en était humilié..... « Je vais ouvrir la fenêtre, lui dis-je aussitôt que le directeur de la police nous eut quittés ; il y a tant de poussière ici qu'on étouffe..... »

Et déjà je m'apprêtais à renouveler l'air du cachot lorsque S... s'écria d'une voix altérée par la colère : « Êtes-vous donc si satisfait de la préférence du directeur que vous ne voyez pas que je suis nu?... Allez-vous par hasard recommencer vos causeries avec Pellico? J'en ai assez, entendez-vous? Je suis à bout de ma patience, et vous n'ouvrirez pas la fenêtre. »

En prononçant ces mots, il s'avança vers moi avec tant de violence que je crus un instant que nous allions en venir aux mains .... Ses lèvres étaient bleues, ses chairs marbrées, ses yeux fixes et rouges..... la colère lui sortait par tous les pores.

Je le regardai, et sans changer de visage, sans élever la voix, je lui dis : « Qui croirait, à voir un tel courroux, que vous êtes chrétien ? Que vous ai-je donc fait pour mériter de semblables paroles ? L'air vous déplaît, eh bien ! restons dans la poussière, je le veux bien. »

Ses traits se contractèrent, sa figure devint successivement pourpre, pâle, livide... Il dompta son emportement, et tombant à mes genoux, il s'écria : « Oui, oui, je suis indigne d'être chrétien ! Ayez pitié de moi ; je suis un misérable, et je resterai là jusqu'à ce que vous m'ayez pardonné ! »

Et il pleurait !..... Je le relevai, je lui tendis la main, je l'embrassai même..... Mais je sentis, en touchant de mes lèvres ses joues brûlantes, que je paierais cher une si honteuse humiliation.

II.

Après l'affligeante scène qui m'avait si bien révélé tout ce qu'il y avait dans ce cœur de jalousie et d'orgueil, me bercer encore de l'espoir de réformer le mauvais vouloir de mon compagnon eût été folie : aussi, quoiqu'il se montrât chaque jour plus humble, plus obséquieux, plus complaisant, n'éprouvais-je auprès de lui que répugnance et dégoût.... Il m'avait trop laissé voir le fiel qui fermentait dans son âme pour que je me trompasse désormais un seul instant sur la vérité de ses paroles et sur la droiture de ses intentions ; le voile avait été complétement déchiré, je voyais à nu cette conscience où les choses les plus saintes se mêlaient sans scrupule aux tristes œuvres du mensonge et de la trahison.

Ses prières, ses oraisons m'étaient devenues tellement insupportables à voir et à entendre que j'étais obligé, dès qu'il s'agenouillait, de me jeter sur ma paillasse, d'y feindre de dormir ou de m'accrocher à la lucarne pour ne pas laisser éclater l'indignation qui bouillait dans mon cœur. Ma patience était-elle à bout, j'appelais Pellico et Maroncelli, afin que leurs douces paroles fussent pour mon âme ulcérée un baume de paix et de tranquillité ; ce baume devint plus salutaire encore quand un jour la voix de don Marco, qu'on avait séparé de Moretti pour le mettre avec un autre captif dans la prison située entre celle de Pellico et la mienne, vint se mêler à

nos fraternels entretiens. « C'est moi, *caro Maroncelli*, s'empressa-t-il de dire en nous entendant parler..... Me voilà revenu dans le cachot où j'ai vu souffrir et s'éteindre mon pauvre Villa!..... Hélas! mon cœur s'est bien serré en revoyant ces tristes murs, et j'ai prié notre bienheureux Antonio d'intercéder pour ses compagnons d'infortune..... Comment va notre Pellico? Est-il toujours aussi faible? »

Maroncelli lui répondit et lui demanda à son tour de ses nouvelles. « Ah! pour moi, je suis bien, sauf quelques petites douleurs; le bon Dieu me soutient! Il aura pitié de moi, j'espère; mais qu'avant tout, sa sainte volonté s'accomplisse..... — Don Marco? dis-je alors, don Marco?... — Qui m'appelle? — Celui qui depuis si longtemps désire vous exprimer toute sa sympathie, *le Français*..... — Ah! que je suis heureux de vous entendre, s'écria-t-il, j'aime tant les Français! Parlez-moi, je vous en prie, dans la langue de votre patrie: elle est si belle!..... Seigneur Jésus! comme je vous ai plaint d'être loin de la France, et avec quel cœur je travaillais à vous lisser le papier dont..... »

Maroncelli, ayant toussé légèrement, rappela sans doute à don Marco que j'étais avec S..., car l'excellent homme coupa sa phrase et reprit : « Depuis que je vous ai vu dans l'église, j'ai senti pour vous un vif intérêt, une tendre affection..... »

J'allais répondre à don Marco, mais le silence imposé par la sentinelle l'empêcha ainsi que nous de continuer notre conversation.

Nous étions cependant devenus si habiles dans l'art de parler et de nous répondre à demi-voix qu'il était bien rare que nous ne parvinssions pas à jouir de ce bonheur quelques quarts d'heure dans le courant de la journée. Il y avait quelque chose de si naïf, de si charitable dans

les sentimens et les discours de don Marco que je ne me lassais pas de l'entendre raconter et les soins qu'il prenait des âmes que le Seigneur lui avait confiées avant sa fatale arrestation et les pures jouissances que lui donnait l'attachement de ses paroissiens.

« J'étais si heureux, me disait-il, que je remerciais chaque jour le Tout-Puissant des grâces abondantes qu'il m'accordait..... Des ouailles qui m'aimaient, qui écoutaient ma voix et mes conseils, des amis qui me chérissaient, pas un pauvre qui ne fût secouru.. .. ah ! c'était un paradis!... Hélas ! j'oubliais que notre terre est une terre de larmes ! Dieu, pour le salut de mon âme sans doute, me fit bientôt souvenir que nous sommes nés pour les tribulations ; mais de toutes celles qu'il lui a plu de m'envoyer, la mort de mes amis Oroboni et Villa fut la plus cruelle..... Ah ! ce fut une rude épreuve..... Si Dieu m'avait exaucé, il aurait pris ma vie, que je lui offrais pour conserver la leur!..... Pauvres chères âmes !..... ils étaient bien plus nécessaires que moi en ce monde. »

Une autre fois don Marco nous contait les saintes joies et les pieuses douleurs du ministère, sa félicité au jour de son ordination, de sa première messe ; ses émotions en bénissant le premier mariage, en baptisant le premier enfant, en assistant un mourant pour la première fois, en lui donnant la sépulture..... touchant récit d'un cœur tout en Dieu, d'un cœur simple et bon dont la droiture était plus faite pour ramener à la foi, pour faire pratiquer la religion que toute la science des docteurs.

En écoutant don Marco, je me rapprochais de l'Église catholique, et lorsqu'il nous disait quelle était la sainte satisfaction qui remplissait son âme au moment où il donnait à un moribond l'absolution des péchés qu'il venait de confesser, lorsqu'il nous peignait en termes simples et pathétiques l'indicible consolation qu'éprouvaient

les mourans qu'il avait assistés par la certitude que leur croyance au sacrement de pénitence pouvait seule leur donner, je ne repoussais plus avec autant de force la confession auriculaire, et je me disais en pensant à S... et à don Stephano : « Dans quel temps les hommes n'ont-ils pas abusé des dogmes les plus divins et des plus saints préceptes !..... »

Chaque jour je puisais les plus salutaires exemples ainsi que les plus efficaces encouragemens dans ces entretiens où deux modèles d'angélique résignation, Pellico et don Marco, m'apprenaient ce que peuvent la foi et l'amour de Dieu pour soutenir avec confiance et sérénité les adversités que le ciel nous envoie..... Je devenais plus tolérant, meilleur avec S... ; mes tristesses étaient moins sombres, et je sentais qu'il devait y avoir quelque chose de surhumain et de profondément vrai dans la joie éprouvée au milieu des souffrances par sainte Thérèse et tant d'autres bienheureux!

Quelques semaines encore de ces angéliques instructions et j'aurais sans doute, en affermissant ma croyance, évité les nouvelles angoisses qui allaient m'assaillir ; mais il était décidé qu'aucune consolation ne pouvait être durable, qu'aucune ancre de salut ne pouvait mordre sur le terrain mouvant de nos calamités!

Un personnage nouveau, choisi par l'empereur et envoyé par lui pour surveiller uniquement les prisonniers du Spielberg, fut l'insurmontable obstacle qui vint tout à coup mettre fin à nos amicales et religieuses conversations. Nous le vîmes arriver dans notre prison conduit et présenté par le commandant sous le nom de M. Wergrat, sous-directeur du Spielberg.

C'était un petit homme assez replet, à l'œil vif, à la face semi-riante, qui prétendit, en nous parlant français, ne pas savoir un mot d'italien. « C'est à monsieur, ajouta

le commandant, auquel vous devez désormais vous adresser. »

Le sous-directeur s'inclina en disant : « Je tâcherai de m'acquitter de mon petit devoir. »

Puis on passa l'inspection de ce qu'il y avait dans la prison pour en faire la remise au nouvel agent responsable : nos livres d'abord, qu'on pouvait tenir tous dans une seule main, les vêtemens que nous avions sur le corps, la laine et les aiguilles de bois, sans parler des autres pièces de notre mobilier et de nos fers, dont il fallut compter les anneaux pour prouver au sous-directeur que tout était en règle et que sur lui reposait à l'avenir la responsabilité de notre emprisonnement.

Cela terminé, le nouveau surveillant nous salua aussi gracieusement que le comportait la bizarre tournure de sa grosse et courte personne en nous disant : « Pour *les* servir, messieurs, je serai toujours prêt. — Voilà, dis-je à mon compagnon, une manière de dire qui trahit bien son *italianisme*, et je ne doute pas que le sieur Wergrat ne parle et ne comprenne l'italien aussi bien que vous et moi ; son arrivée inattendue est d'un triste augure... car elle annonce que notre captivité doit se prolonger de longues années encore... ce qui équivaut à un arrêt de mort pour la plupart d'entre nous. — Mais, répondit S..., j'avais déjà entendu dire quelques mots sur la venue de ce sous-directeur par M. le chapelain, et je ne crois pas qu'il y ait autre chose de plus dans l'intention de Sa Majesté que de ne pas nous confondre avec les galériens. — Ah ! repris-je, le chapelain vous en avait prévenu ? — Prévenu, non..... se hâta de répondre S... d'un air embarrassé ; il en a seulement parlé comme d'une mesure qui nous serait fort utile. — Et en quoi, s'il vous plaît ? — Mais, par exemple, d'avoir toujours là quelqu'un qui puisse écouter nos réclamations et nous faire

justice, ajouta S... d'un ton piqué. — Vraiment! auriez-vous à vous plaindre des employés de Spielberg? Il me semblait au contraire..... »

En voyant mon compagnon serrer les lèvres et pâlir, je me hâtai d'ajouter pour dissiper ce commencement d'orage : « Au surplus, quelle que soit la mission de ce nouveau personnage, il est un moyen bien simple de ne pas nous en inquiéter, c'est de nous conduire comme nous l'avons fait jusqu'ici et de laisser le reste au soin de la Providence; nous ne pourrions d'ailleurs être pis que nous le sommes, c'est ce que je vais dire à don Marco. — Comment! vous allez continuer vos conversations! s'écria S..., et vous ne craignez pas qu'on ne fasse un rapport au sous-directeur ou qu'il ne vous surprenne lui-même? — Et qu'importe? S'il est envoyé de Vienne pour notre bien, il ne pourra trouver mauvais que nous nous entretenions de choses innocentes, et j'aime mieux, d'ailleurs, m'exposer à quelques désagrémens que de renoncer de moi-même à cet inappréciable soulagement. »

J'appelai donc en conséquence don Marco; mais quelque précaution que je prisse pour que ma voix ne pût être entendue que de lui, je fus salué dès les premières paroles par un formidable *still! still!* (silence!) crié à la fois par les deux sentinelles du bastion; je voulus mais en vain essayer de nouveau quelques minutes après : même en sifflant je ne pus échapper au *still!* qui se fit entendre plus retentissant et plus impératif que la première fois. « Eh bien! ils n'y répondent pas, » me dit mon compagnon.....

Et son accent, son sourire, me révélaient qu'il était charmé d'être délivré de nos amicales causeries. « C'est, lui répondis-je, le premier bienfait du paternel surveillant qui nous est arrivé de Vienne. »

La journée se passa sombre et silencieuse ; aucune parole ne sortit de ma bouche, pas même au moment où le sous-directeur vint, en nous visitant lui-même de la tête aux pieds, nous prouver avec quelle sollicitude il s'acquittait de son impérial office. Seulement, quand arriva le soir et que je l'entendis venir à pas de loup dans le corridor, puis se glisser jusqu'au guichet, ouvrir avec soin le *was ist das* et y placer son oreille à vingt reprises différentes, s'imaginant sans doute que nous ne pouvions nous apercevoir de son furtif manége, je ne pus m'empêcher de faire remarquer à S... combien il était flatteur pour nous d'avoir un gardien en chef qui rapporterait en haut lieu jusqu'à nos moindres paroles. « Mais vous croyez donc qu'il comprend l'italien ?— Eh ! s'il en était autrement, à quoi lui servirait-il de venir écouter aux portes ? Cela manquait d'ailleurs à notre captivité et doit compléter le régime pénitentiaire qu'on semble n'avoir inventé que pour nous. »

Le zèle et l'activité déployés par le sieur Wergrat étaient dignes, il faut le dire, du poste de confiance que l'empereur lui avait donné. Sur pied depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit, il ne cessait pas un instant d'être sur le dos de nos gardiens, de nous surveiller à la promenade, de nous épier dans nos cachots ; le tricot, la charpie, furent repris avec sévérité : quiconque y manquait était sûr d'avoir des réprimandes et de voir doubler sa tâche ; les rigueurs enfin redoublèrent de telle sorte que S... lui-même convenait qu'une semblable recrudescence, après tant d'années d'une captivité douloureuse, était faite pour nous réduire tous au dernier degré de désespoir.

Si cet état de détresse était une triste vérité pour chacun des captifs, combien ne devait-il pas l'être encore plus pour moi, condamné à une prison perpétuelle, moi, que

rien désormais ne pouvait distraire de l'accablante influence des maux du présent !... car tout se flétrissait, tout s'effaçait dans mon âme !...

J'avais bien quelquefois la pensée que l'intention de l'empereur en me mettant près de S... était de me délivrer avec lui ; mais cet espoir s'anéantissait en songeant au triste caractère de mon compagnon de captivité..... caractère dont l'analyse me donnait toujours pour conclusion : « Cet homme me perdra, parce qu'il n'est point d'ennemi plus à craindre que celui dont les intérêts et les passions sont aux prises avec un reste de conscience et de convictions religieuses et qui sait que c'est en vain qu'il cherche à se couvrir du masque de l'hypocrisie. »

J'étais un soir plongé dans ces sombres réflexions lorsque je crus m'apercevoir que le galérien Caliban, toujours fidèle malgré toutes les mesures restrictives, me faisait adroitement de l'œil et de la main des signes d'intelligence. Que pouvait-il me vouloir ? Des lettres ? il ne m'en avait jamais remis depuis ma réunion avec S.....; d'ailleurs toute correspondance était devenue impossible dès l'arrivée de l'infatigable sous-directeur..... Cependant Caliban m'indiquait sa poche, d'où tant de fois il avait sorti les chers billets de Silvio..... Ses hésitations, ses incertitudes m'étaient un indice certain qu'il redoutait les yeux de mon compagnon, sans néanmoins vouloir renoncer à s'acquitter de son message. Deux journées s'écoulèrent avant qu'il pût trouver un moment propice ; enfin de grand matin, au moment où S..., à genoux, faisait sa prière, il mit derrière la cruche, qu'il venait de remplir, un petit paquet dont il m'indiqua de l'œil le dépôt. A peine fut-il sorti que je commençai à marcher avec bruit, m'arrêtant tantôt dans une place, tantôt dans une autre, jusqu'à ce que je fusse sûr de pouvoir ramasser sans être aperçu le précieux paquet.

Une fois dans mes mains, il fallait encore l'ouvrir..... et cela devenait impossible dans un réduit comme le nôtre, où l'on se touchait, où l'on était tout le jour face à face ; plus impossible encore quand il s'agissait de se soustraire aux regards d'un compagnon toujours aux aguets..... C'est en vain que j'en cherchais l'occasion : au moindre essai que je faisais pour tirer de ma poche le mystérieux rouleau et enlever la première enveloppe, j'entendais S... déposer son livre ou je le voyais interrompre son tricot.....

Toutes mes tentatives ayant échoué, je n'eus plus d'autre expédient que de feindre une indisposition pour ne pas aller à la promenade. Une fois seul, j'ouvris avec précaution, après m'être tourné de manière à ce que le sous-directeur ne pût me surprendre, j'ouvris, dis-je, la précieuse dépêche, dont je reconnus aussitôt l'écriture... « Frédéric ! m'écriai-je en portant le billet à mes lèvres, Frédéric, je te retrouve donc !.. » Puis je lus, avec une émotion, une anxiété qui m'empêchaient de respirer, les lignes suivantes :

« Des circonstances imprévues que je ne puis te développer ici, mon Alexandre, me permettant de tenter une évasion, je veux t'exprimer toute la douleur que mon cœur éprouve de ne pouvoir partager avec toi cette chance de salut et t'offrir de me charger auprès de ta famille, de tes amis de tout ce que tu peux désirer de leur faire savoir. Je t'envoie un petit bout de crayon et une feuille de papier afin que tu puisses écrire quelques lignes à ta sœur : si mon espoir se réalise, je les lui remettrai comme un précieux gage de ta tendre affection pour elle et de notre fraternelle amitié. L'entreprise est périlleuse, je le sais : mes mortelles inquiétudes sur le sort de mon infortunée Thérèse ont seules pu me déterminer à en braver les hasards. Je ne te dirai pas quels moyens je

dois employer pour sortir déguisé de Spielberg ni à quel dévouement je serai redevable d'un si éminent service... tu le devineras..... Qu'il te suffise de savoir que je n'ai recours à nulle coopération du dehors et que nous partons à pied, m'en remettant à la Providence et à mon courage du soin de surmonter les fatigues d'une si longue fuite. Ne t'effraie pas de ma faiblesse..... l'espoir et la volonté de revoir Thérèse me rendront les forces, qu'on retrouve toujours dans les cas désespérés!... Hélas! pourquoi faut-il que notre destinée ne reste pas la même jusqu'à la fin de nos épreuves! Te savoir à Spielberg lorsque dans quelques jours peut-être je me trouverai libre et dans ton pays, est une pensée qui suffirait pour assombrir les plus belles espérances si je pouvais m'y abandonner entièrement! Le ciel m'est témoin, mon Alexandre, que je donnerais la moitié de ce que je possède au monde pour pouvoir t'associer à mon projet de fuite..... Plains-moi donc, et lorsque je passerai à quatre heures devant ta porte, pense que ton ami a le cœur navré de te laisser ainsi dans les fers, et dans quelle position!... Une pensée me console cependant : c'est qu'il est présumable que l'empereur ne peut tarder à prendre quelque mesure favorable envers toi ; tu sais que ma conviction a toujours été que tu serais mis en liberté non-seulement avant moi, mais encore avant la plupart de nos compagnons d'infortune.

« Puisse cet espoir se réaliser ! puissions-nous nous retrouver en France près de Thérèse, au milieu des tiens!... Mais assez sur les vœux qui vivent dans mon cœur! tu sais combien je t'aime, combien je te regrette, et tu sais aussi qu'il ne peut y avoir de bonheur complet pour moi qu'en te sachant heureux toi-même !

« J'attends ta réponse avec impatience : tout est prêt, je puis partir d'un jour à l'autre. Dis-moi que tu m'ap-

prouves, cela doublera mon courage et me sera d'un favorable augure. Adieu..... Non, au revoir..... au revoir près de ta famille, à laquelle il me sera si consolant de remettre tes caractères. Que ne puis-je te serrer dans mes bras, entendre ta voix si chère avant d'abandonner ces lieux d'affliction et de larmes, d'où j'aurais voulu vous arracher tous!... Encore quelques jours et tout sera décidé..... Ah! prie pour moi, pour Thérèse! »

« Mon Dieu! mon Dieu! protégez-le, sauvez-le! » fut le premier cri de mon cœur, et je restai longtemps absorbé dans toute l'ardeur de cet unique vœu, où venaient se concentrer les pensées et les espérances qui s'agitaient si tumultueusement dans mon esprit.

Tout entier à ma surprise et à ma joie, peu s'en fallut que je n'oubliasse l'indisposition qui m'avait servi de prétexte pour ne pas aller à la promenade et que S... ne me surprît à son retour marchant avec vitesse au milieu de la prison; heureusement que mon oreille vint au secours de ma prudence et que je l'entendis revenir assez à temps pour me recoucher sur ma paillasse, où je feignis de dormir.

Mais combien ce repos était loin de mon cœur! Passant tour à tour de la joie la plus vive, de la confiance la plus entière aux doutes, à la crainte, à toutes les angoisses des chances attachées à ce hasardeux projet, je me demandais si l'infortuné n'y succomberait pas! Mes inquiétudes ne se portaient pas sur la sortie de Spielberg, car c'était un coup de dés qui ne demandait pour être bien joué que de l'assurance et de l'adresse, et dont le résultat devait se connaître aussitôt; mais que deviendrait-il, hélas! dans une saison si rude encore! lui si faible, comment ferait-il pour affronter les neiges, se garantir du froid, endurer les veilles et soutenir de longues et nocturnes marches?

Ces considérations étaient effrayantes de vérité, et pourtant elles cédaient bientôt dans mon esprit à la conviction que jamais Confalonieri n'entendrait sonner l'heure de la délivrance tant que l'empereur serait en ce monde..... N'était-ce pas un arrêt de mort qui ne permettait plus d'hésiter entre un malheur certain et les chances de succès d'un projet téméraire sans doute, mais dont les périls n'étaient pas tellement inévitables qu'on dût, en ne les affrontant pas, renoncer à la seule voie de salut qui restât encore ouverte.

C'est ainsi que je flottai tout le jour et la nuit entière dans une mer de doutes et d'irrésolutions, plus agité, plus tremblant que si j'eusse dû me prononcer sur le parti à prendre.

Répondre à Frédéric fut le matin du jour suivant ma pensée dominante, et pour y parvenir, je continuai à me plaindre de ma santé, qui me forçait, à mon grand regret, de renoncer à prendre l'air sur la plate-forme. Je pus alors, après que S... s'y fut rendu, tracer quelques lignes à ma sœur et les paroles suivantes à Confalonieri :

« Je n'essaierai pas de te remercier de la preuve d'amitié que tu viens de me donner, mon Frédéric ; où trouverais-je des expressions qui puissent rendre ce qui est dans mon cœur ! Ton dévouement inaltérable t'a fait commettre sciemment une imprudence qui pouvait te devenir fatale, pour ne pas t'éloigner de ton frère d'infortunes sans lui faire de touchans adieux, sans lui donner les moyens d'adresser quelques mots de consolation à ceux qu'il chérit..... Cet acte d'une admirable abnégation vaudrait à lui seul une éternelle reconnaissance ! C'est le dernier joyau de cette couronne de bienfaits que tu n'as cessé d'enrichir en ma faveur depuis que, dans notre commun malheur, la Providence m'a fait la grâce de m'unir à toi !

« Pars donc en paix, mon Frédéric, en recevant mes plus ardentes bénédictions. Puisse Dieu écarter de toi les dangers et te réunir à ton ange, à ta Thérèse adorée ! Dis à mon père, dis à ma sœur, en leur remettant les lignes que je t'envoie, que j'ai des forces encore pour supporter les maux de la captivité !... Dis-leur bien à tous que mon amour pour eux a grandi avec mes malheurs et que l'espoir de les revoir me soutiendra jusqu'à l'heure de la délivrance..... jusqu'à ce jour où je pourrai te répéter en liberté ce que tant de fois je t'ai dit dans les fers : que je te dois plus que la vie !... Hélas ! l'horloge de la chapelle vient de se faire entendre, S... va revenir..... Adieu, le meilleur, le plus généreux des hommes, que Dieu veille sur toi !... Heurte les fers en passant devant ma prison, comme une preuve que tu as reçu ce billet. »

Je me hâtai alors de plier les feuilles écrites et d'en faire un petit rouleau que je terminais au moment même où mon compagnon rentra dans la prison. Il s'agissait maintenant de le faire parvenir, et bien que Caliban se tînt sur ses gardes, ce ne fut que le lendemain matin, à l'heure de la distribution de l'eau, que je pus lui remettre ces importantes lettres, dont une seule ligne suffisait, dans le cas où elles eussent été perdues ou interceptées, pour perdre à jamais mon ami et celui qui lui prêtait son assistance. Si mon anxiété fut grande, et elle devait l'être dans ces momens d'attente, grande aussi fut ma joie lorsque j'entendis Frédéric, à l'heure de sa promenade, heurter ses fers en passant devant ma porte. Mon âme, oppressée jusque-là, se dilata, et j'acceptai cette première réussite comme un gage du succès prochain de la fuite tant désirée !

Sans cesse aux écoutes pour entendre les pas de Confalonieri, dont l'évasion, je le savais, devait avoir lieu du côté de l'église, j'étais dans une perplexité, dans une agi-

tation d'autant plus pénibles à supporter qu'il fallait avant tout paraître calme aux yeux scrutateurs de S..... Que les jours, que les nuits se traînaient avec lenteur, et comme je comptais les minutes quand s'approchait l'heure que Frédéric devait avoir choisie pour sortir de Spielberg!... « Peut-être, me disais-je, peut-être quelques instans encore et je l'entendrai pour la dernière fois!... » Alors mon cœur ne battait plus, et j'attendais le moment décisif avec autant d'anxiété que s'il se fût agi pour mon ami d'un arrêt immédiat de vie ou de mort.

Un jour..... le souvenir seul m'en fait encore frémir... des pas se firent entendre dans la galerie..... « C'est lui, c'est lui, murmurai-je dans le fond de mon cœur, il s'avance..... il va passer! Dieu bon, Dieu secourable, exauce ma prière, sauve-le..... La porte de la plateforme vient de s'ouvrir..... Si dans vingt minutes nulle rumeur ne parvient jusqu'à nous, c'est qu'il a surmonté tous les obstacles, qu'il est hors de la forteresse..... » Et ne songeant plus à S..., je me collai au guichet pour saisir au passage le moindre bruit, le moindre indice d'une découverte : tout resta silencieux; les secondes, que je comptais une à une, furent des minutes..... et ces minutes..... ah! quel soulagement quand je fus arrivé au nombre vingt, quand je fus assuré, en entendant sonner l'horloge, que les fugitifs avaient dû gagner une demi-heure et que les premières chances étaient pour eux!... Ma joie fut telle à cette pensée que je me demande encore aujourd'hui comment j'ai pu la soutenir, comment je ne m'écriai pas dans mon transport : « Il est sauvé!... sauvé, vous dis-je! Que l'empereur fasse désormais de nous ce qu'il lui plaira. »

Cette joie qui m'étouffait, je la comprimai pourtant et j'en jouis sans trouble pendant les heures qui s'écoulèrent jusqu'à la visite de nuit..... Alors elle s'évanouit

pour ne plus revenir, car, contre mon attente, rien ne vint trahir dans le corridor la surprise et les alarmes du sous-directeur : je ne vis que trop à la tranquillité de son maintien qu'il ne lui manquait aucun prisonnier. Le lendemain Frédéric fut à la promenade à son heure ordinaire, et j'attendis vainement, ce jour-là et ceux qui suivirent, qu'il me fît éprouver par sa fuite la seule joie qui pouvait ranimer mon cœur sous les voûtes de Spielberg ! Quelles circonstances avaient pu le retenir ? C'est en vain que je m'épuisais en conjectures : des semaines et des mois s'écoulèrent avant que je passe arriver jusqu'à la vérité.

III.

Mes journées, si vivement troublées dans leur accablante monotonie par cet incident inattendu, reprirent bientôt leur cours habituel : toujours les mêmes contraintes, les mêmes défiances..... et cette idée fixe de plus en plus douloureuse, de plus en plus dominante : celui qui respire là près de moi est un traître..... un traître sous le masque d'un saint !

« Monsieur S..., vint lui dire un matin le sous-directeur Wergrat, suivez-moi, quelqu'un vous demande. » Il se leva et partit. « Que Dieu te conduise, m'écriai-je, loin, bien loin de moi, car si une telle réunion se prolonge, j'en perdrai, je le sens, et ma croyance et la raison. » Puis, comme délivré d'un cauchemar odieux, je me pris à m'agiter comme un enfant en fête... « S'il ne revenait pas ? répétais-je. Des quarts d'heure se passent, qui sait ! En voilà trois et plus qu'il est sorti de la prison... L'heure entière s'est écoulée... Peut-être l'a-t-on conduit près d'un autre captif. Mais non, je l'entends, il revient !..... Hélas ! j'oubliais que rien d'heureux ne pouvait m'arriver ici-bas. »

Quelque habitué qu'il fût à la dissimulation, je lus pourtant à sa figure qu'il devait avoir appris quelque chose d'important. « Don Stephano est ici, me dit-il dès que le guichet fut refermé ; c'est un grand personnage maintenant, il est évêque..... — Évêque ! répétai-je en

me levant d'un seul bond, lui ? — Oui, évêque de Cattaro en Dalmatie, reprit S... avec une satisfaction mal déguisée ; dans un mois il sera sacré à Vienne dans l'église de Saint-Étienne. — C'est une belle et prompte récompense, m'écriai-je, que de passer ainsi en deux années de temps du Sublime Institut [1], où il n'était qu'élève, à la dignité épiscopale! Quelle satisfaction n'éprouvera-t-il pas de reparaître la mitre en tête dans cette Dalmatie, son cher pays, dont il était parti si petit et où il reviendra si grand, car il doit être désormais puissant en cour et sa recommandation sera de poids auprès de l'empereur. — Oh, oui, il peut beaucoup, répondit S... , trompé peut-être par mon apparente bonhomie..... Il vient m'annoncer que deux de mes fils sont placés à Milan dans un collége aux frais de Sa Majesté..... — Vraiment! repris-je, mais c'est d'un favorable augure pour vous. — Mon aîné, ajouta-t-il, est cadet dans un régiment avec promesse d'avancement. — Et toutes ces faveurs inespérées vous arrivent sans aucun doute par le canal de monseigneur don Stephano, qui mettra le comble à ses bienfaits en vous rendant bientôt à votre famille ? — Hélas ! qui peut le savoir ! — Mais ne vous a-t-il pas donné quelque espoir d'une prochaine délivrance ? — Il ne s'est pas expliqué, seulement il m'a laissé entrevoir quelque chose ; il m'a semblé aussi qu'il n'était pas mal disposé pour vous. C'est du reste la dernière fois qu'il vient à Spielberg, car il doit se rendre bientôt dans son diocèse.

[1] Ce Sublime Institut, fondé à Vienne par l'empereur François, sous la direction du curé impérial Frint, est une congrégation de prêtres destinés, dit-on, par leurs études et leur savoir à répandre les lumières parmi le clergé catholique d'Allemagne. Don Paolowitz, qui parvint à s'y faire appeler, était sur le point d'en être renvoyé pour cause d'ignorance et d'incapacité au moment même où l'empereur le choisit entre tous pour être le confesseur des prisonniers d'État de Spielberg.

— Dans son diocèse!... dis-je encore involontairement, mais il est donc bien véritablement évêque? — Vous vous en convaincrez bientôt, me répondit mon compagnon; voilà, je crois, qu'on vient vous chercher pour aller près de lui. »

La porte s'ouvrit en effet, et le sous-directeur m'annonça que Sa Grandeur me demandait.

Ce mot *Grandeur* contrastait si étrangement avec la bassesse du personnage que nous avions vu peu de temps auparavant dans les derniers rangs du clergé, que je fus plus que jamais saisi de stupeur et d'indignation à l'idée de toutes les infamies qu'il avait dû commettre pour s'élever si rapidement, malgré son ignorance, à la dignité de prince de l'Église; cette profanation du plus révéré des ministères était si odieuse à mes yeux que j'hésitais à me le persuader et que je demandai de nouveau au sous-directeur si la chose était possible, si don Stephano était bien évêque. « Sans aucun doute, me répondit en souriant le petit homme, tout le monde lui rend les honneurs dus à ce rang élevé : le nouveau gouverneur est venu lui faire visite, ainsi que les grandes autorités de la ville et le clergé... Diable! diable! chacun sait bien ici que Sa Majesté l'aime beaucoup, car son avancement a été furieusement rapide... — Eh bien! lui dis-je, c'est ce qui vous attend. »

Il ne répondit rien, mais sa figure s'épanouit, ses yeux brillèrent et son sourire malin disait : « Je l'espère et je ferai tout ce qu'il faut pour cela. »

Arrivés à la porte de la chancellerie, je m'arrêtai un instant comme pour reprendre haleine. « Allons, allons, répéta le sous-directeur, monseigneur attend déjà depuis longtemps. »

J'entrai. Don Stephano, assis dignement dans un fauteuil, fit un signe de tête et me dit : « Prenez une

chaise et venez vous mettre près de moi..... Sa Majesté, reprit-il en étendant la main pour mieux me laisser voir l'anneau pastoral, qui déjà brillait à son doigt, a daigné m'élever jusqu'à l'épiscopat ; c'est un lourd fardeau..... mais avec l'aide de Dieu, je m'acquitterai, j'espère, de mes nouveaux devoirs à la satisfaction de notre gracieux souverain. C'est à lui seul que je dois ma nomination ; les autres de la cour s'y opposaient, mais il l'a voulu... Eh !..... eh !..... eh !..... il a bien fallu obéir..... Je savais tout cela quelques mois d'avance, car Sa Majesté, que Dieu conserve, m'avait dit une fois à Schœnbrunn : « La la, continuez, nous ferons quelque chose pour vous. » J'avais déjà cru d'abord que c'était un canonicat ; puis, en y réfléchissant mieux, j'eus des doutes que c'était plus haut que cela..... doutes qui se changèrent en certitude au retour de mon dernier voyage de Spielberg Sa Majesté me reçut..... ah ! comme un fils ! et après m'avoir entendu pendant plus d'une heure, elle daigna me dire : « J'ai pensé à vous pour un évêché.....—*Sacra Maestà*, m'écriai-je en tombant à ses pieds..... votre serviteur est indigne de tant de bontés !.....— Relevez-vous, me dit l'empereur avec une paternelle bénignité, un évêque ne s'agenouille que devant Dieu !... » Eh bien ! mon fils, n'est-ce pas là un souverain pour lequel on affronterait de plus grands dangers encore que ceux qui m'attendent dans mon diocèse ? — Des dangers, monseigneur ! — Oui, oui, des dangers, et le martyre même !.... Cattaro n'est-il pas voisin de la frontière turque et des Monténégrins, qui font de fréquentes irruptions, sans parler des hérétiques, des Albanais, des schismatiques, bon Dieu !... et tant d'autres mauvaises herbes qu'il faudra extirper du champ du Seigneur au risque de sa vie ! Sa Majesté le sait bien : aussi m'a-t-elle dit qu'elle m'envoyait parmi les barbares, comme les apôtres, et qu'elle

comptait sur mon zèle pour remplir cette mission. Son attente ne sera pas trompée ; je purgerai mon diocèse de tous ces scélérats, et j'ai hâte de me trouver dans ma métropole pour mettre la main à l'œuvre. — C'est donc pour la dernière fois que nous vous voyons ? — Sans doute, mon fils, je vais vous quitter ; ma tâche n'est-elle pas accomplie? ne vous ai-je pas fait rentrer dans le giron de l'Église ? Un autre peut me remplacer désormais, car j'ai tant labouré, tant semé qu'il n'aura plus qu'à récolter. Or çà, dites-moi : vous devez être content, j'espère, du compagnon que Sa Majesté vous a choisi? C'est un saint homme qui ne peut donner que de bons exemples ; vous vivez en bonne intelligence, n'est-ce pas ? — Je fais tous mes efforts pour cela, répondis-je. — C'est dommage seulement, reprit don Stephano, que vous n'ayez pas été avec lui tout d'abord ; vous ne seriez que mieux noté dans l'esprit de Sa Majesté, qui s'intéresse à vous, je vous l'assure, et qui en donne la preuve en vous réunissant à S... — On m'avait bien dit que c'était par l'ordre de l'empereur que j'étais séparé de Confalonieri ; mais j'avais peine à le croire. — Par son ordre direct ; est-ce que votre réunion actuelle ne vous convient pas ? — Je ne dis pas cela, mais..... — Mais... auriez-vous mieux aimé, par exemple, qu'on vous enfermât tous un à un avec les galériens des casemates, comme il en avait été question et comme on l'avait ordonné ? — Nous ! avec les galériens !..... — Oui, mon fils, Sa Majesté l'entendait ainsi, afin que vous ne continuiez pas à vous endurcir mutuellement dans l'obstination et l'impénitence. — Mais ce sont des assassins, des voleurs..... — Eh bien ! n'êtes-vous pas des conspirateurs ? ce qui est pire encore aux yeux du souverain. — Une pareille réunion est inexécutable..... — Pas tellement inexécutable, jeune homme, que ce

qui n'a pas eu lieu par la clémence de l'empereur ne puisse fort bien s'exécuter un jour si la conduite des prisonniers d'État ne changeait pas [1]. Quant à vous, il ne dépend que de votre volonté d'échapper à cette punition et à bien d'autres malheurs..... Avec un peu de condescendance..... quelque acte de soumission, vous pourriez..... Sa Majesté ne m'a pas mis dans sa confidence, mais je crois pouvoir dire qu'il vous serait facile d'améliorer votre sort en montrant du repentir. Je suis sûr qu'une rétractation ferait merveille... hein ? Je dirai plus encore, je répondrais de votre liberté..... Eh bien ! vous ne répondez pas ? est-ce faute de comprendre ? Ce que je vous suggère est chose facile pourtant. Si je vous disais, ajouta don Stephano avec vivacité, que votre vieux père est très-malade... qu'il n'a plus que peu de mois à vivre, et que vous pourriez le revoir encore si vous étiez plus sage... tandis que si vous vous montrez récalcitrant, il mourra sans vous serrer dans ses bras, sans vous donner sa bénédiction... — Vous m'accablez, monseigneur : une pareille épreuve, après de si longs jours de captivité, est au-dessus de mes forces. —Vous consentez donc ? — Je le voudrais... mais je ne puis que vous répéter que je n'ai rien fait en Lombardie qui soit défendu par les lois, que je suis étranger et que je ne puis par conséquent considérer comme un devoir...— C'est donc à dire, s'écria l'évêque de Cattaro, que vous refusez d'écouter la voix d'un père qui vous parle par ma bouche !... Réfléchissez-y... quand je serai loin il ne sera plus temps. »

Je m'inclinai respectueusement. « Mais vous êtes donc insensé, mon fils..... Quoi ! vous pourriez, grâce à moi, fléchir Sa Majesté, rentrer en France, ranimer

[1] Les forçats, auxquels on avait proposé d'être renfermés avec nous, réclamèrent le bénéfice de la loi et obtinrent qu'on ne les forcerait pas à une captivité qui équivalait pour eux au *carcere durissimo*.

votre père sur son lit de douleurs, et vous préférez languir dans une prison dont rien n'adoucira la rigueur! Sachez-le bien!... c'est une inexplicable aberration pour un homme de sens! Quel motif peut vous empêcher d'obtempérer à un avis aussi désintéressé? Je vous le répète, quand vous serez mort ici dans les cachots, croyez-vous bonnement que votre nom en sera plus connu ou plus respecté en Italie?..... Hélas!..... ceux-là mêmes qui sont avec vous dans les fers ne vous en sauront pas plus de gré; on dira: « Il était bien fou!... » et l'on dira juste. N'avez-vous pas déjà assez fait pour un pays qui n'est pas le vôtre?... et un pays que vous ne connaissez guère, je vous l'assure... Mais c'est votre affaire; je ne cherchais qu'à vous rendre un dernier service, à vous sauver même; vous ne le voulez pas, n'en parlons plus!... Rappelez-vous seulement qu'avec un peu de bonne volonté, vous seriez peut-être arrivé encore à temps pour sauver les jours de votre pauvre père..... Si vous revenez à mon avis, vous pourrez me demander, je serai toujours prêt à vous entendre. Maintenant parlons de vos yeux; dans quel état sont-ils? »

J'avais été tellement surpris, tellement ému de l'ouverture inattendue de don Stephano que je fus quelque temps avant de pouvoir lui répondre. « Eh bien! ne m'entendez-vous pas? Vos yeux? — Ils vont très-mal, dis-je enfin, et si je reste encore quelques mois dans la prison où je suis maintenant, je crains de les perdre bientôt tout à fait. — Raison de plus pour être docile à mes conseils, répliqua le prélat; au surplus, je le répète, c'est votre affaire. »

Pour éviter de revenir sur un sujet qui ne pouvait, en dernière analyse, qu'irriter contre moi l'évêque de Cattaro, je m'empressai de lui demander dans quel lieu et à quelle époque il serait sacré. « A Vienne, dans l'église

Saint-Étienne. — Ce sera sans doute une belle cérémonie ? — Superbe, superbe ! Sa Majesté me comble ! Savez-vous que j'ai déjà un carrosse ? et puis j'ai touché une somme considérable pour mes premiers frais, sans parler de mes appointemens : aussi je n'épargne rien, car je veux faire honneur à Sa Majesté. — C'est bien dommage seulement que le siége épiscopal de monseigneur soit si éloigné de Vienne. — Vous dites vrai, mon fils, c'est un inconvénient ; mais c'est mon pays, et le diocèse est en proie à tant de désordres, la discipline y est si relâchée que l'empereur, bien instruit des difficultés d'une telle tâche et connaissant mon zèle et ma fermeté, m'a choisi de préférence à tout autre pour y porter remède ; d'ailleurs Sa Majesté m'a fait entendre qu'elle était trop satisfaite de mes services pour ne pas me rapprocher bientôt de sa personne sacrée. Je n'ignore pas que j'ai à Vienne des ennemis qui travailleront contre moi, surtout le ministre de l'intérieur comte Mitrosky, que vous avez connu ici gouverneur de la Moravie ; mais je sais aussi que j'ai un inébranlable appui dans la bonté de Sa Majesté, et je reviendrai... — A Spielberg ? lui dis-je. — Non, non, à Vienne. Ma mission près de vous est finie, le jeune prêtre Wrba me remplacera : c'est pour cela que je vous engage à profiter de ma dernière visite. — Puisque vous m'y engagez, monseigneur, je vous prierai en grâce de nous obtenir d'autres livres. — Des livres ! mais vous en avez ; et puis qu'en feriez-vous avec vos mauvais yeux ? cela les affaiblirait encore davantage ; les ouvrages qui vous ont été accordés suffisent : la lecture ne sert qu'à brouiller les idées, et tel que vous me voyez, je ne lis jamais que mon bréviaire. D'ailleurs n'avez-vous pas le tricot ou la charpie, à votre choix, pour occuper vos loisirs ? — Le tricot ou la charpie, monseigneur, occupent les doigts et non la pensée. — La pensée !.....

la pensée !..... s'écria l'évêque, Sa Majesté n'en veut pas, vous le savez bien, et elle ne permettra jamais que vous puissiez l'occuper à autre chose qu'à comprendre l'étendue de votre erreur et à en demander pardon à Dieu. — Quelques bons livres, la Bible, saint Augustin, ne pourraient, je pense, que nous être..... — Vous n'en aurez pas, vous dis-je, c'est chose décidée. Vous resteriez vingt ans à Spielberg que vous n'en n'obtiendriez pas d'autres que ceux qui vous ont été si généreusement accordés. — Mais, monseigneur, nous n'en avons que trois, et je pourrais vous les réciter depuis la première ligne jusqu'à la dernière. — Tant mieux, vous en tirerez plus de fruit. Vous avez été, comme Français, plus favorisé qu'un autre : Sa Majesté ne vous a-t-elle pas fait don d'un ouvrage admirable ? »

Il y avait à la fois tant d'ironie et de dureté dans les paroles de l'évêque que la patience faillit m'échapper. Je réprimai pourtant mon indignation en lui disant : « Vous l'avez lu, monseigneur ? — Non, assurément ; vous savez bien que je ne comprends pas assez votre langue pour cela, mais je l'ai entendu citer comme un chef-d'œuvre. — Alors, monseigneur, c'est un trésor ignoré dans ma patrie. Mais, chef-d'œuvre ou non, je le sais par cœur, et les oraisons quotidiennes qu'il renferme se ressemblent tellement que je serais heureux d'obtenir par votre intervention quelques livres nouveaux. — Faut-il donc vous dire et vous répéter cent fois la même chose ? vous n'en aurez pas, Sa Majesté ne le veut pas ; je dois même vous confier que sans mon intercession on vous aurait ôté ceux qui sont entre vos mains. Ainsi donc prenez votre parti sur ce point : pas de livres, c'est l'inexorable volonté de l'empereur, qui veut le salut de votre âme..... — Le salut de mon âme, monseigneur ?... Mais si notre esprit s'éteint tout à fait dans l'inaction

d'une telle captivité, si nous devenons idiots à force de souffrir ?..... — Eh bien ! Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « *Beati qui nunc esuritis, beati qui nunc fletis*[1] ? »

Je ne sais ce qui m'irrita le plus du rire sottement sardonique qui accompagna cette citation ou de la profanation de la citation elle-même; mais toujours est-il qu'il me fallut un effort plus qu'humain pour ne pas éclater. Les mains appuyées sur mes genoux, que je serrais convulsivement, les yeux baissés vers le sol, je me tus, et j'ai toujours considéré le silence que je parvins à garder en cette occurrence comme l'effort de patience le plus méritoire que j'eusse obtenu sur moi-même. « Du reste, ajouta le prélat, vous pouvez être tous assurés que Sa Majesté ne vous perdra jamais de vue. Le nouveau sous-directeur, spécialement chargé des prisonniers italiens, a été choisi par Sa Majesté elle-même, qui avait demandé une personne sûre au grand conseil aulique de la guerre. Ce n'était pas chose facile au moins, et des mois se sont passés avant qu'on ait pu rencontrer l'homme convenable, tant Sa Majesté attache d'importance à ce qui vous concerne. Puisque je m'éloignais de vous, notre gracieux souverain regardait comme un point capital d'avoir quelqu'un de confiance qui pût le tenir au courant de tout ce qui peut vous intéresser : cela doit vous satisfaire et vous convaincre qu'il aura toujours les yeux sur ses prisonniers. »

« C'est-à-dire, pensais-je intérieurement, que l'évêque de Cattaro, ne pouvant plus continuer le noble office d'espion qui lui a valu la mitre, est remplacé par un agent de police dont la fortune est faite pourvu qu'il donne à son souverain, dans ses honorables fonctions, les mêmes preuves de zèle que son prédécesseur don Stephano Pao-

[1] Bienheureux vous qui avez faim maintenant, bienheureux vous qui pleurez.

lowitz!..... » Et quel était cet homme que le conseil aulique avait dû chercher si longtemps dans toute l'armée pour qu'il réunît en lui toutes les conditions exigées par l'empereur? Oui, quel était l'homme qui devait recevoir ses instructions du chef d'un puissant empire et correspondre directement avec lui?..... C'était, comme je l'appris bientôt après, le caporal aux exécutions de la ville de Vienne; c'était celui qui accompagnait jusqu'au pied de l'échafaud les criminels condamnés à mort et qui veillait à ce que l'exécution eût lieu dans les formes prescrites par le règlement.

C'est là, c'est dans cet office qu'on avait été prendre notre sous-directeur pour en faire le confident d'un empereur et le surveillant de ses prisonniers d'État!..... Aussi s'efforçait-il de mériter une pareille distinction, et je pus rendre bon compte à l'évêque de son zèle et de son activité quand il me demanda comment le sieur Wergrat s'acquittait de ses devoirs [1]. « C'est comme cela qu'il faut servir son souverain, me répondit Stephano: Sa Majesté, avec un tel gardien, peut avoir l'esprit en repos sur Spielberg, les abus n'y pénétreront plus. »

Après m'avoir entretenu pendant quelques instans des honneurs et des profits qui l'attendaient dans son évêché, don Paolowitz me congédia de la main en disant: « Nous nous reverrons encore: puissiez-vous alors être mieux inspiré, car le temps approche *où vous demanderez le Fils de l'Homme, et il n'y sera plus!...* — J'espère du moins, répondis-je en m'inclinant pour cacher le sourire qui malgré moi se montrait sur mes lèvres, j'espère que monseigneur voudra bien se souvenir de moi auprès de l'empereur. »

[1] Le sieur Wergrat envoyait chaque jour un rapport de tout ce que faisaient, disaient les prisonniers de Spielberg, et ce rapport était adressé cacheté au cabinet particulier de l'empereur.

L'évêque à ces mots fronça son noir sourcil. « Allez-vous recommencer à me parler de vos livres? Je serais bien reçu, ma foi, à présenter une telle requête à Sa Majesté!..... Vous n'avez fait que trop de lectures, et vous ne seriez pas où vous êtes aujourd'hui si vous n'aviez appris que votre catéchisme. Dans mon diocèse, moi, je veillerai à ce que dans les écoles et partout on n'ait de livres que juste ce qu'il faut pour connaître la religion et les devoirs envers notre auguste souverain, dont les intentions paternelles me sont trop bien connues à cet égard pour que je ne regarde pas les prétendus progrès des lumières et les déplorables développemens de la pensée comme la ruine des sociétés et la damnation des chrétiens. C'est dans la pensée que gît le mal, c'est elle qui enfanta l'orgueil et la rébellion des mauvais anges et de nos premiers pères, et c'est rendre hommage à Dieu, c'est travailler à l'éternelle félicité de ses semblables que de réprimer les audacieuses tendances, les découvertes, les dangereux efforts de l'esprit humain. Voilà le but que Sa Majesté se propose pour le bien de ses sujets dans toute l'étendue de ses vastes États; voilà pourquoi elle a prescrit des règles et des bornes à l'enseignement des universités, des colléges et des écoles; voilà pourquoi elle ne veut pas que nous en sachions plus que nos pères, et voilà pourquoi, enfin et *à fortiori*, elle veut purger votre pensée des idées philosophiques et révolutionnaires par la privation complète de toute lecture qui puisse alimenter le foyer de vos analyses. Jugez donc, après cela, si votre demande serait bien accueillie! Vous vous perdriez, aveugle jeune homme. — Mais, monseigneur, repris-je aussitôt que le prélat eut terminé sa fougueuse apostrophe, ce n'est pas de livres dont il s'agit : je voulais seulement vous prier de ne pas m'oublier auprès du souverain pour obtenir qu'on me mette dans une prison

un peu moins sombre que celle où je me trouve maintenant, afin de sauver mes pauvres yeux, qui en souffrent de jour en jour davantage. Je me suis adressé au gouverneur, qui m'a fait répondre que ce changement ne dépendait pas de lui, mais de Sa Majesté. — C'est vrai, c'est vrai, reprit l'évêque, rien ne se fait sans ordre précis, et c'est ainsi qu'il faut que cela soit. — Alors, continuai-je, j'ai donc bien raison de m'adresser à vous, monseigneur, pour que l'empereur puisse ordonner mon changement de prison. — Je m'en occuperai, n'en doutez pas, répliqua don Stephano d'un ton fort radouci; j'en parlerai à Sa Majesté; j'espère que la chose s'arrangera. »

Je m'inclinai de nouveau et regagnai mon cachot sous l'escorte de l'homme de confiance de l'empereur, du sous-directeur Wergrat, que je considérai alors comme un personnage important, destiné, comme les autres serviteurs zélés, à s'élever sur les ruines des malheureux prisonniers.

Ah! de quel prix n'aurais-je pas payé le bonheur d'épancher dans le sein d'un ami fidèle les sentimens orageux dont mon âme était remplie! Mais il fallut composer mon visage, mesurer mes paroles et paraître calme, satisfait même de mon entretien aux yeux de mon compagnon, qui ne se lassait pas de répéter : « Évêque en si peu de temps! quel crédit monseigneur de Cattaro ne doit-il pas avoir sur l'esprit de l'empereur! — Sans doute, disais-je, il peut beaucoup, et de lui va dépendre la libération prochaine de plusieurs d'entre nous. — Vous croyez? reprit S..... Monseigneur vous en aurait-il parlé clairement? — Clairement, non, mais il me l'a fait entendre : ne faut-il pas qu'il signale par quelque grâce son heureux avénement à l'épiscopat? Je présume d'ailleurs qu'il a dû vous donner quelque espérance, car vous êtes prisonnier depuis neuf ans, et votre conduite a

toujours été telle qu'elle ne peut que vous mériter la clemence du souverain ; toutes les probabilités sont donc en votre faveur : vous sortirez de prison, n'en doutez pas, et bientôt. »

A ces mots, la figure de mon compagnon devint radieuse, car nul n'est plus craintif pour son avenir que celui-là même qui a foulé aux pieds la bonne foi et l'honneur pour pactiser avec la honte et la trahison. « Vous me consolez, me dit-il en prenant ma main, qu'il voulut porter à ses lèvres ; mes pauvres enfans, ma pauvre femme, si je les revoyais !.....» Puis il se mit à genoux pour obtenir de la miséricorde divine que le cœur de l'empereur penchât vers la clémence... Et moi je le regardais prier en disant : « Faut-il donc que je sois condamné à voir constamment cet être déchu, dont la bassesse ne peut éteindre ni la croyance ni la sensibilité et qui fait tour à tour passer mon âme de la plus profonde pitié à une insurmontable aversion !..... » Et ma pensée se reportait alors avec force sur celui qui avait été l'instrument de sa perte..... sur ce don Stephano, dont l'élévation à l'épiscopat, en m'inspirant l'horreur et le dégoût, me paraissait alors aussi infâme, aussi sacrilége que celle du cardinal Dubois... « Lui premier pasteur de tout un diocèse ! me répétais-je sans cesse..... Ah ! c'est un exécrable abus, et jamais on ne fut plus en droit de s'écrier avec le prophète que « l'abomination des abominations est entrée dans le temple du Seigneur, que la désolation est dans le sanctuaire ! »

Tel était le cri qui s'élevait de mon cœur à la pensée d'une semblable profanation, telle était dans ces funestes momens l'indignation qui maîtrisait tout mon être..... indignation que la conduite de don Stephano dans cette dernière visite ne fit que porter à son comble. Jamais, en effet, il ne s'était montré plus intolérant, plus froidement

égoïste; jamais il n'avait mieux étalé les misères de son ignorance et les duretés de son orgueil que depuis qu'il portait cet anneau pastoral, signe d'amour et d'humilité.

Que lui faisaient les souffrances et le triste avenir des prisonniers pour lesquels son ministère de paix et de consolation n'avait été qu'une source d'afflictions et de désespoir? N'était-il pas devenu, grâce à eux, le favori d'un empereur? Ne s'était-il pas, comme le mauvais riche, engraissé de leurs maux, abreuvé de leurs larmes? Et lorsqu'il parlait avec emphase des honneurs qu'on lui rendrait dans son diocèse, du palais qu'il habiterait et de la bonne chère qu'il se promettait d'y faire, pouvait-il se rappeler qu'il s'adressait à des infortunés dont la plupart vivaient naguère dans l'abondance et qu'une volonté inexorable avait réduits à regretter dans leurs cachots les miettes qui tombaient, non de leur propre table, mais de celle de leurs serviteurs?... Que lui importait-il qu'ils eussent faim, qu'ils fussent vêtus de haillons, que la maigreur creusât leurs joues, que leur front fût chauve? n'était-il pas, lui, gras et fleuri! Leur adressa-t-il, dans ces derniers momens, une seule parole d'encouragement, une seule de ces charitables exhortations qui rafraîchissent comme une salutaire rosée le cœur des malheureux?..... Non, il les laissa pour toujours dans leur prison, avec la persuasion que la plupart d'entre eux devaient y périr par suite de ses rapports et de ses calomnies, sans que la pitié vînt un instant se mêler à la joie dont son cœur était inondé, à la pensée de cette mitre qu'il avait acquise en si peu de temps et avec moins de peine que Judas n'en avait eu à gagner les trente deniers, prix du sang de son divin maître.

Comment, hélas! après un tel exemple, aurais-je pu

éviter que mon cœur, livré à lui-même et sans aucun secours, mon cœur, révolté de tant d'abjections, ne s'égarât pas dans ses douleurs et n'accueillît comme une voix du ciel celle qui lui criait que ces menées odieuses, que ces profanations ne pourraient avoir lieu sans les abus du catholicisme et qu'il fallait rejeter comme contraire à la raison, à la justice et à la vérité un culte qui substituait, en matière de repentir et de réconciliation, l'intervention et l'autorité des hommes à celle bien plus sûre et plus efficace de la Divinité.

Dès lors toute hésitation cessa : je devins protestant de volonté, comme je m'efforçais depuis longtemps de l'être par le raisonnement, et je pris le parti de renoncer désormais à m'entretenir avec le prêtre qui devait remplacer l'évêque de Cattaro. Cette résolution, que je croyais irrévocable, fit d'abord trêve aux douloureux orages que l'arrogance de don Stephano et l'hypocrisie de S... ne cessaient de soulever dans mon âme. Le mépris seul y trouva place, et je fus délivré de l'irritation, de la colère, que je réprimais avec tant d'efforts, par la persuasion que de pareils hommes et de telles infamies étaient trop au-dessous de ma haute raison et d'une religion éclairée pour que je ne les regardasse pas en pitié..... tant il est vrai que nous parvenons plus facilement et plus vite à la tolérance par le sentiment de notre supériorité que par le sentiment de nos devoirs envers Dieu et envers nos semblables : seulement cette tolérance qui prend sa source dans notre amour-propre et non dans la charité n'est qu'éphémère et cède bientôt à de nouveaux sujets de mécontentemens.

Telle qu'elle était, elle servit du moins à me donner quelques instans de calme et à me fortifier de plus en plus dans la persuasion que c'était à la raison seule à reconnaître, à poser les bases de la foi, parce qu'elle

seule était le gardien sûr et infaillible placé par Dieu dans notre cœur pour interpréter ses révélations et pour admettre ou rejeter tout ce qui lui paressait venir des hommes.

Ce principe une fois bien arrêté, je procédai, autant que mes lumières et mes souvenirs me le permettaient, à une analyse des livres saints et des institutions de l'Église, analyse que j'avais le fol orgueil de croire profonde et impartiale parce qu'elle m'arrachait, en absorbant mes pensées, aux dévorans ennuis du cachot, et qu'elle satisfaisait la vanité de mon esprit, facile à s'abuser sur l'insuffisance de mon érudition et sur la légèreté de mes jugemens.

C'est ainsi qu'oubliant les paroles de Notre-Seigneur au prince des apôtres : « Tu es Pierre et sur cette pierre..... » je rejetai non-seulement la suprématie et l'infaillibilité du pape comme successeur de saint Pierre et chef de l'Église, mais encore l'infaillibilité et l'autorité des conciles ; d'où il résultait logiquement à mes yeux l'annulation de l'Église catholique, de ses commandemens, de sa liturgie et de ses pratiques. Les argumens et les preuves que je tirais des livres lus et de mon propre fonds étaient bien hasardés sans doute, mais ils me suffisaient, comme aux réformateurs du seizième siècle, pour saper jusque dans ses fondemens cette Eglise que dix-huit cents ans de controverses et d'attaques furieuses n'ont jamais ébranlée. Ils me suffisaient pour me confirmer dans cette maxime erronée, que l'on doit recourir au libre examen pour juger les questions religieuses et que tout doit être soumis en matière de foi au tribunal de la conscience et de la raison individuelle, qui ont le droit de n'accepter pour vérités que ce qui leur semble fondé sur l'Écriture sainte. De cet esprit primitif du protestantisme à une plus grande indépendance dans la liberté

d'examen il n'y a qu'un pas... et ce pas fut, hélas! bientôt franchi.

La confession auriculaire, considérée comme d'institution humaine et comme cause principale et permanente des abus et des scandales reprochés au clergé catholique, se changea dans mon esprit en confession particulière, en une simple réparation, en un cri de repentir poussé par le pécheur et compris, accueilli par Dieu seul, comme promesse d'une meilleure vie!... Toute intervention entre l'homme pleurant ses fautes et la Divinité miséricordieuse qui l'écoute et le juge me parut donc présomptueuse et indigne de la majesté de Dieu.

Le pouvoir de lier et de délier sur la terre, donné si solennellement par Jésus-Christ à ses apôtres et à leurs successeurs, ne me sembla plus qu'une figure qui ne pouvait renfermer le sacrement de pénitence tel que les catholiques l'ont institué, pas plus que ces autres paroles du Sauveur : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps donné pour vous, » ne renfermaient le sacrement de l'eucharistie tel que l'Église nous l'enseigne. M'appuyant uniquement, comme les protestans, sur les paroles qui suivent ces premières : « Faites ceci en mémoire de moi, » je ne voyais plus de la part de ceux qui s'approchaient de la sainte table qu'un acte de commémoration, et je rejetais la présence réelle et par conséquent le sacrifice de la messe.

Que dirai-je enfin!..... Persuadé que je faisais logiquement briller le flambeau de l'analyse sur les questions les plus épineuses, j'écartais successivement de ma croyance, comme contraires à ma raison et à ma justice, l'éternité des peines, l'indissolubilité du mariage, l'impossibilité d'être sauvé dans une autre religion que la religion catholique, etc., etc. Tant et si bien que je parvins bientôt à limiter le culte à la prière et aux bonnes

œuvres, à ne voir dans le Nouveau-Testament qu'une morale pure et sublime révélée par un Dieu..... Là je m'arrêtai, et satisfait d'avoir purgé l'œuvre divine de toutes les superstitions, de toutes les puériles pratiques dont les hommes l'avaient surchargée, je crus dans ma folle confiance que le doute désormais ne pouvait plus m'atteindre et que j'avais élevé dans mon cœur, par les lumières de mon esprit, un temple inébranlable, indestructible à la sagesse et à la vérité.

Triste erreur!..... ma science et ma foi n'avaient pas d'assez profondes racines pour résister aux sophismes renaissans de mon orgueilleuse raison, et la paix de mon cœur cessa bientôt d'exister!..... Portant jusque dans ses dernières conséquences cette liberté d'examen qui me constituait juge suprême et sans appel de ce que je devais croire ou renier, j'abordai les insolubles questions des mystères, dont un seul, la prédestination, portait le trouble dans mon cœur; les autres en effet, tels que la Trinité, l'immaculée conception, l'incarnation, la mort ou la résurrection d'un Dieu fait homme pour racheter en mourant sur la croix les péchés des hommes ses frères, n'étaient que supérieurs à ma raison; tandis que la prédestination, le péché originel, me paraissaient non-seulement contraires à cette raison, mais, ce qui est pire encore, contraires à notre justice. C'était là le nœud gordien, le problème qu'aucun argument, aucune conjecture ne parvenaient à resoudre, et lorsque après avoir plongé et replongé ma pensée dans cet abîme sans fond, j'arrivais pour toute solution à me répéter qu'un Dieu souverainement bon, souverainement puissant, souverainement prescient, avait créé librement des anges et des hommes dont il voyait au moment même de leur création et la chute et l'éternelle damnation, et que l'on nous faisait un article de foi, une base de tout notre édi-

fice religieux de cet acte odieux de sa divine puissance, que ma conscience, ma bonté, mes lumières rejetaient également comme injuste, cruel et incompatible avec les attributs de celui qui ne peut ni vouloir le mal ni être forcé à l'accomplir, alors ma tête s'égarait et je m'écriais dans la douleur de mon âme : « Qu'avait donc fait, ô père des miséricordes! qu'avait fait ce premier homme pour que tu le tirasses du néant et qu'en lui donnant l'être tu le destinasses, lui et sa postérité, à des tourmens sans fin comme punition d'une faute que tu l'avais condamné à commettre de toute éternité et que tu pouvais lui faire éviter..... Est-ce là, mon Dieu, de la justice et de la miséricorde?..... »

Si jamais nous avions en partage la puissance de la création en même temps que le don de la prescience, et que par le seul fait de notre volonté nous nous proposassions de donner l'être à des créatures dont le plus grand nombre seraient prédestinées à souffrir pendant toute la durée de leur existence, ne serait-on pas en droit de nous accuser d'inhumanité, de barbarie..... de nous comparer à ces hommes insensés et cruels qui transmettent à leurs enfans, avec connaissance de cause, une maladie chronique qui les condamne à languir, à souffrir toute leur vie?..... Et que ne faudrait-il pas dire si, persistant dans notre volontaire création, nous ajoutions aux tourmens des malheureux qui ne demandaient pas à naître l'éternité des peines pour eux et leurs descendans?..... Ne mériterions-nous pas d'être taxés d'injustice cruelle, d'être détestés par ces infortunés que nous aurions nous-mêmes exposés à la tentation et à une chute certaine?

C'est ainsi que je raisonnais dans l'*aberration de mon âme*, tournant et retournant dans un labyrinthe inextricable dont aucun fil sauveur ne pouvait me sortir parce

que j'arrivais toujours, *en mesurant la justice de Dieu à la justice des hommes*, à cette conclusion conforme à ma faible humanité — mais destructive de toute chrétienne croyance — que le péché originel était incompatible avec les attributs de la Divinité. Je m'efforçai bien, il est vrai, de recourir à la vérité des livres saints dès que j'entrevis sur quelle pente irrésistible je m'étais engagé, mais les preuves que ma raison y trouvait n'étaient plus désormais assez convaincantes pour vaincre ma répugnance et me forcer à courber la tête devant ce qui me paraissait absurde et contraire à toute justice, à toute charité, à toute miséricorde.

Ma foi étant ainsi ébranlée dans ses bases, je ne tardai pas, procédant toujours par le même principe de la liberté d'examen, je ne tardai pas, dis-je, à m'arroger le droit de rechercher si les Écritures, qui commençaient, suivant moi, par un blasphème contre le plus bel attribut de Dieu, la bonté, étaient réellement dans leur ensemble une révélation divine ou bien seulement une inspiration première augmentée, défigurée suivant l'intérêt, le caprice ou l'ignorance des hommes. Je reculai d'abord à la vue des conséquences d'un semblable examen, puis je m'habituai peu à peu à attaquer séparément chacune des parties de ces divins ouvrages où tout se lie, où tout ne forme qu'une chaîne immense de faits miraculeux et de preuves irrécusables dont on ne peut détacher un seul anneau sans s'exposer à faire une lacune fatale dans la voie de la vérité et à tomber à jamais dans les ténèbres du doute et de l'incrédulité.

Les objections ne pouvaient, hélas! me manquer dans cette orgueilleuse et folle analyse. N'avais-je pas encore dans la mémoire tous les sophismes de Bayle et des philosophes du dix-huitième siècle! Je déchirai donc page à page les divins Testamens, dépôts sacrés, inviolables de

toute vérité, de toute espérance, et, parvenu à la couronne du céleste édifice élevé par la clémence de Dieu pour le salut des hommes, aux mystères de la rédemption, c'est-à-dire à la divinité de Jésus-Christ, je n'hésitai pas à porter à la suite des Voltaire, des Gibbon, à porter, dis-je, les derniers coups à cette religion dont l'origine, dont la fondation et la propagation miraculeuse n'avaient plus rien à mes yeux qu'on ne pût expliquer par des causes purement humaines..... Le divin rédempteur ne fut donc plus un Dieu, mais un homme, le plus parfait, le plus vertueux de tous sans doute, mais un homme enfin qui n'avait d'autre supériorité sur ses semblables que celle de la sagesse et du génie.

« Telle fut la filiation des raisonnemens ou plutôt des *déraisonnemens* qui me ramenèrent au déisme..... filiation dont je n'ai donné ici la succincte histoire qu'afin de prouver dans quels égaremens peuvent et doivent tomber les hommes les plus désireux de trouver la vérité, ceux mêmes auxquels la religion est le plus nécessaire, quand ils secouent le joug salutaire d'une infaillible autorité pour ne s'en rapporter, en matière de foi, qu'aux inspirations de leur conscience et aux lumières de leur raison.

Ce retour au déisme, qui semblait satisfaire mon esprit mais ne remplissait pas mon cœur comme autrefois, avait été le résultat, il faut le répéter, de l'horreur que m'avaient inspirée la conduite anti-chrétienne de don Stephano et son élévation à l'épiscopat..... Sans lui, sans l'affligeant spectacle d'un compagnon d'infortune priant des lèvres et trahissant de cœur, je n'aurais pas ainsi renoncé de nouveau à la croyance que mes souvenirs d'enfance m'avaient fait retrouver et je ne serais pas tombé de doute en doute et d'incrédulité en incrédulité jusqu'à la plus fatale de toutes..... jusqu'à..... Mais je révélerai bientôt toutes les nouvelles misères de mon âme..... me

limitant à dire maintenant que les voies du Seigneur, pour être cachées, n'en sont pas moins sûres et admirables, et que le plus grand, le plus inépuisable des biens vient souvent, par sa volonté, du plus accablant de tous les maux.

Don Stephano nous avait en parlant laissé quelque espérance d'une libération prochaine, qui devait, il est vrai, ne s'appliquer qu'à peu d'entre nous; mais mon compagnon était de ce nombre, et la certitude d'en être bientôt séparé me fit prendre mon mal en patience, plus encore que les efforts de ma tolérance ou le séduisant espoir que je pourrais moi-même être compris dans cet acte de grâce. Les dernières paroles que l'évêque de Cattaro m'avait adressées en me donnant sa bénédiction pouvaient cependant s'interpréter favorablement : « Mon fils, m'avait-il dit, quoique vous ayez fermé l'oreille à mes conseils, je tâcherai pourtant de faire quelque chose pour vous; continuez à vous conduire sagement, et Sa Majesté, n'en doutez pas, prendra pitié de votre sort... »

« Que peut signifier ce discours, me disais-je souvent, si ce n'est que l'empereur est passablement disposé en ma faveur et qu'il attend un dernier rapport de l'évêque pour prendre une détermination? Or, don Stephano est pourvu, comblé de faveurs, il a la mitre..... Le mal qu'il pourrait me faire désormais serait purement gratuit..... Qui sait! peut-être lui viendra-t-il une bonne inspiration, et alors je pourrai quitter Spielberg en même temps que S..... »

Cependant des semaines s'écoulèrent sans que rien vînt justifier les espérances fondées sur les discours de monseigneur de Cattaro : la liberté, que j'avais rêvée quelques instans, ne me parut plus qu'une chimère de mon imagination, et S..... commença lui-même à craindre d'avoir été trompé, abandonné par celui qui n'avait ja-

mais dû connaître la bonne foi. Ah ! quelle amère pitié ne m'inspirait-il pas quand, dévoré d'inquiétudes, il venait près de moi épuiser le chapitre des conjectures et des probabilités pour calmer ses douloureuses anxiétés !..... « Si monseigneur ne m'avait pas dit la vérité, répétait-il, si nous devions attendre des années encore le moment de notre libération, ah ! j'en mourrais !..... Mais non, n'est-ce pas, il ne saurait abuser ainsi de la crédulité d'un pauvre père de famille, qu'une déception si cruelle conduirait au tombeau ? Dites-le-moi, mon cher compagnon, tranquillisez-moi en me répétant tout ce que vous avez entendu de la bouche de l'évêque. »

Je cédais à sa demande, et ces mots si touchans, même sur ses lèvres, *pauvre père de famille*, m'empêchaient chaque fois d'aggraver par un doute sa pénible perplexité..... Oui, le ciel m'est témoin que je l'encourageais, que je le soutenais en lui montrant sa délivrance inévitable et prochaine, comme il m'est aussi témoin que jamais il ne m'est échappé une seule parole qui pût blesser son honneur, ni un geste, une action, qui lui révélassent mon antipathie.

Don Marco, que j'appelais encore à la fenêtre, n'osait plus y venir dans la crainte d'être surpris par l'infatigable Wergrat, ou, s'il répondait à mes bonjours, c'était par quelques monosyllabes que mon oreille ne saisissait qu'à peine. J'aurais été plus heureux sans doute près de Maroncelli et de Pellico, qu'aucune considération n'arrêtait quand ils pouvaient faire du bien à leurs amis ; mais le pauvre Maroncelli s'était presque cassé la jambe en faisant une chute sur la neige gelée et glissante de la plate-forme, et depuis lors il ne pouvait plus se hisser jusqu'à la lucarne ; Pellico était trop faible pour le tenter : j'étais donc livré dans ce complet isolement à mes seules ressources, hélas ! bien épuisées, pour

supporter une existence qui devait me rendre furieux ou fou, je le sentais, si elle eût duré quelques mois encore.

Et qui pouvait me garantir que je serais enfin délivré du supplice continuel d'un tête-à-tête dont le terme dépendait de l'arbitraire volonté de l'empereur ? N'était-il pas possible qu'il nous abandonnât désormais à notre malheureux sort, après nous avoir dépouillés de tout ce qui pouvait en alléger les maux, après s'être assuré, par le choix du caporal aux exécutions, d'un Cerbère vigilant et incorruptible, que le régime cruel auquel il nous avait soumis, grâce aux dénonciations de l'évêque de Cattaro, serait rigoureusement exécuté jusqu'au dernier moment? C'était donc pour chasser ces noirs pressentimens, cette idée fixe d'une union indissoluble avec un tel compagnon, que j'évoquais les souvenirs du passé, que je discourais sans cesse, semblable à ces pauvres patiens qui, sur leur lit de douleur, parlent et reparlent encore pour éloigner d'eux la pensée de la mort, qui sans cesse revient à leur esprit. « Non, non, c'est impossible, mes forces sont à bout, me disais-je un soir où, fatigué des pénibles efforts d'une longue journée, j'allais chercher, dès la nuit close, et le repos et le sommeil, qui trop souvent fuyait mes yeux..... Il faut que je fasse prier le nouveau gouverneur de venir jusqu'à Spielberg, et peut-être obtiendrai-je qu'il écrive à l'empereur. Demain, c'est arrêté, j'en parlerai au sous-directeur, et S... en pensera ce qu'il voudra. »

Satisfait, consolé même de cette résolution, j'arrangeai ma paille pour mieux dormir. « Qui vient là dans le corridor ? demandai-je tout à coup à S..., qui se déshabillait. Ce n'est pas Wergrat, il fait moins de bruit ordinairement..... »

Je finissais à peine de prononcer ces mots que le gui-

chet s'ouvrit. « Monsieur S..., dit le sous-directeur, il faut vous habiller et me suivre.—Mais, comment? où?... s'écria mon compagnon avec anxiété. — Vous le saurez, lui répondit le mystérieux Wergrat. — En liberté, dis-je tout bas à S... en me rapprochant de lui. — Ah! mon Dieu! serait-il vrai! » reprit-il.

Et dans l'excès de son agitation il ne trouvait plus ses habits. « Don Stephano ne vous avait pas trompé, continuai-je du même ton. — Allons, allons, dépêchons-nous, » répéta le défiant Wergrat, qui s'approcha près de nous pour empêcher toute parole qu'il ne pourrait entendre. Mais cette précaution était inutile, car S..., revenu de sa première surprise, s'était déjà éloigné de moi. Sa pâle figure, éclairée par la lanterne de l'un des gardiens, n'exprimait plus que cette froide impassibilité, que cette résignation qui tant de fois m'avait fait tressaillir d'impatience alors qu'il disait en levant les yeux au ciel : « *Io sono nelle mani di Dio* (je suis entre les mains de Dieu) ; que sa sainte volonté soit faite !..... »

Quand il fut prêt à partir, je lui dis : « Puissiez-vous être heureux au sein de votre famille!..... — Hélas! répondit-il, j'ignore le sort qui m'est réservé, mais le Seigneur est miséricordieux..... »

Puis, sans manifester la moindre émotion, sans m'exprimer une parole de regret, il fit toucher des deux côtés de mon visage sa joue, en me disant un adieu si sec, si composé que je sentis jusqu'au fond du cœur qu'il n'y avait aucun ménagement, aucune pitié à attendre d'un homme qui pouvait, à l'annonce de sa liberté, rester ainsi de glace et ne pas céder à l'irrésistible besoin d'épancher son âme et de révéler par un mot, par une larme, au malheureux qu'il laissait dans les fers, qu'il avait pour lui une fraternelle compassion.

L'impression que j'éprouvai lorsqu'il eut passé le seuil

de la porte et que les verrous furent de nouveau tirés sur moi fut poignante, fut horrible!..... « Il n'y a donc, m'écriai-je dans toute l'amertume de mon ressentiment, il n'y a que les pervers qui soient épargnés ici-bas! la justice divine ne saurait les atteindre, et les bons seulement, les bons sont condamnés à gémir parce qu'ils ne transigent pas avec leur conscience!..... Il n'y avait parmi nous qu'un misérable indigne de souffrir pour une si belle cause, et il est libre!..... et seul il reverra cette Italie que nous voulions affranchir!..... Mais non, Dieu, que j'allais renier, tu as eu pitié de moi!..... Le cachot de don Marco s'ouvre..... il en sort..... il marche dans la galerie, sa voix se fait entendre..... il redemande son bréviaire..... Son bréviaire, pauvre cher don Marco! il n'oublie pas, lui, ses pieux devoirs! il priera pour nous!..... et moi, je le bénirai d'avoir par ses derniers accens conjuré dans mon cœur l'horrible tempête qui me faisait blasphémer Dieu! »

IV.

Tout dans le corridor était rentré dans le silence, et la porte de l'escalier, qui s'était ouverte pour donner passage aux délivrés, s'était refermée depuis longtemps que j'étais encore au guichet, prêtant l'oreille comme si le directeur de la police eût dû revenir pour chercher quelque autre gracié !... mais il ne revint pas, et aucun prisonnier autre que S....., don Marco et son compagnon n'avait été tiré de son cachot.

Deux sentimens dominèrent alors mon cœur : le regret de n'avoir pas été compris dans la libération et la joie, après tant de contrainte, de me trouver seul dans ma prison, de pouvoir y respirer à mon aise, d'y marcher sans craindre de m'entendre dire : « Vous me troublez dans ma prière... »

« Il est parti ! il est parti ! répétais-je en battant des mains, en bondissant dans ma sombre cellule..... je puis siffler, parler, marcher quand je le veux et comme je le veux..... je puis ouvrir la fenêtre, y causer avec mes voisins..... » A cette idée, je courus à la lucarne, je l'ouvris, et quoiqu'il fût nuit, j'appelai Maroncelli et Pellico pour leur dire, comme Moretti au moment où S..... le quitta : « Je suis libre, amis..... mon supplice est fini, réjouissez-vous avec moi..... »

Ils ne purent, hélas ! me répondre, intimidés qu'ils furent par les *still!* retentissans de toutes les sentinelles ; il me fallut donc réprimer l'explosion de ma joie et me

contenter, en restant à la fenêtre, de siffler quelques fragmens d'air qui coulaient de mes lèvres pour exprimer le soulagement de mon âme..... puis je redescendis dans ma prison, où régnaient les ténèbres les plus profondes, et j'étendis la main sur le lit de S..... pour me convaincre que ce n'était pas un songe, qu'il était réellement parti. Enfin, las de tourner et de retourner bruyamment dans mon cachot, dont il me semblait ainsi prendre possession, je me couchai heureux, oh! bien heureux, de ne plus avoir à deux pieds de ma tête cette autre tête dont les yeux me paraissaient toujours ouverts pour veiller sur moi.....

Le lendemain à l'heure du réveil, j'éprouvai un indicible contentement de ne plus avoir près de moi, sous mes yeux, le triste objet de tant de doutes et de dégoûts, mais la comparaison de son sort avec le mien jeta bientôt un voile de tristesse sur cette première joie! La liberté, dont il allait jouir, était trop belle, trop séduisante pour que l'image de tous les biens qu'elle apportait avec elle ne formât pas un pénible contraste avec les sombres voûtes de ma prison et les privations, les maux qui m'attendaient encore dans le cours de ma captivité! « Bientôt, me disais-je en soupirant, il reverra, il serrera dans ses bras sa femme, ses enfans et l'auteur de ses jours, tandis que je gémirai poursuivi par la désolante pensée que mon vieux père se meurt et que c'est moi qui abrége sa vie!... Tout ce que la nature a de doux, de suave, de régénérateur, il en jouira au retour du printemps! le soleil brillera pour lui, le réchauffera, lui rendra la santé, et quand il rentrera le soir après une belle journée, il sera comblé de soins et de caresses..... tandis que moi je n'aurai pas un pauvre être sur qui répandre les affections de mon âme!... pas un rameau de verdure pour réjouir mes yeux, pas un rayon de soleil qui vienne ranimer

mon corps, déjà si usé par les souffrances du cachot ! »

Hélas ! qu'elles étaient fraîches et riantes, les couleurs dont mon imagination peignait toutes les félicités, toutes les joies qui attendaient cet homme à son retour dans sa patrie, depuis les cris joyeux de ses enfans jusqu'aux hurlemens de son chien..... depuis sa rentrée dans la maison paternelle jusqu'à la vue de la moindre pierre et du moindre buisson ! Comme je me représentais bien son premier réveil sous le toit de ses pères et son bonheur, en ouvrant les yeux, de voir des fenêtres sans barreaux et d'entendre, au lieu du bruit des verrous et des chaînes, la voix chérie de tous les siens.....

Quels tableaux ! qu'ils étaient ravissans et quel accablant retour ne faisais-je pas sur moi-même lorsque, après avoir passé de longues heures à vivre par la pensée sous le ciel de notre France, près de ceux que je chérissais, j'étais ramené par les pas des sentinelles ou par un cliquetis de fers à l'horrible réalité de ma position !... Que d'amertume alors venait inonder mon cœur ! avec quelle résolution je m'efforçais d'écarter des souvenirs qui ne laissaient dans l'âme qu'angoisse et désespoir ! Mais ma volonté était moins forte que le penchant irrésistible qui nous porte dans de semblables momens à revenir sans cesse sur tout ce que nous avons perdu !... Je m'abandonnais donc sans réserve à ces retours vers le passé, à ces regrets, à ces désirs, qui devinrent si douloureux, si poignans que tout mon être en fut brisé et que je me sentis sans courage pour lutter contre tant de souffrances !

C'est alors que je voulus chercher des consolations dans la religion en demandant à Dieu d'avoir pitié de moi, en le conjurant d'abaisser sur moi un regard de miséricorde !... mon cœur restait aride, et la résignation n'y pouvait plus descendre ! Que pouvait désormais une faible croyance contre les assauts du désespoir et du découragement ? Le

déisme, auquel j'étais arrivé *par le libre examen*, était-il donc si bien prouvé, si bien assis dans mon âme, qu'elle pût résister aux doutes qui venaient de nouveau l'assaillir?... Non! hélas! non!... et mes aspirations à l'Être suprême, mes larmes, mes prières n'étaient plus, comme autrefois, suivies de ce soulagement, de cette espérance en la bonté divine, fruits d'une conviction peu raisonnée sans doute, mais vierge encore du scepticisme.

Ne trouvant aucun soulagement dans mes invocations à Dieu, je voulus du moins retremper mon courage par la pensée que je souffrais pour une belle cause et pour l'honneur..... Mais, là aussi, je fus déçu dans mon attente, car la foi commençait à m'abandonner pour les choses de ce monde comme pour celles du ciel!... Les sacrifices que j'étais si fier de m'être imposés tout récemment encore pour soutenir la dignité de mon caractère ne me paraissaient plus qu'une exagération que rien ne pouvait justifier aux yeux de la raison, et lorsque je me demandais de quelle utilité une semblable abnégation serait pour mon parti ou quelle gloire j'en retirerais moi-même, je répondais avec douleur : «Aucune! aucune!...»

Tout me manquant donc à la fois, et la confiance en Dieu et la foi dans mes propres œuvres, je tombai si bas dans mon abattement que mon âme, mes pensées ne furent plus que ténèbres et désolations!... et comme le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il pousse tout à l'extrême dans les sombres humeurs de l'adversité plus encore que dans les illusions de la fortune, je justifiai la triste vérité de cette terrible sentence des Écritures : « *Abyssus abyssum invocat* (l'abîme appelle l'abîme...) » en perdant la dernière ancre de salut qui me restait dans un si grand naufrage, la croyance à l'immortalité de l'âme et aux compensations d'une autre vie.

C'était avec un acharnement qui tenait du délire que

j'accumulais argumens sur argumens pour parvenir à me prouver que la pensée n'est pas immatérielle et que tout finit avec nous. Vainement appelais-je de cette funeste conclusion au sens intime du juste et de l'injuste que Dieu a mis dans notre cœur pour nous servir de guide dans notre conduite envers nos semblables et pour nous assurer qu'il est au delà de cette terre une autre patrie où toutes les injustices, toutes les infractions à l'ordre moral et universel sont punies et réparées : les systèmes des Spinosa, des Hobes, des Helvétius étaient là, présens à ma mémoire, pour me répondre que la morale et la justice humaine ne sont que conventionnelles et relatives ; que ce qui est vertu sous telle latitude, dans tel pays, à telle époque, est crime dans tel autre, et *vice versâ*, sans que le sens intime, qu'on appelle conscience, se révolte contre cette étrange appréciation du bien et du mal ; que cette conscience n'était que le résultat de la crainte, et que l'homme s'abandonnait sans remords aux excès les plus honteux dès qu'il pouvait les commettre impunément.

Vainement aussi recourais-je, pour combattre les matérialistes, à l'impossibilité de concevoir la matière intelligente et pensante : l'école d'Aristote, de Locke, Condillac, Tracy, soutenue par celle des Cabanis, etc., déroulait devant moi ses raisonnemens idéologiques et physiologiques pour m'établir analytiquement et logiquement qu'il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été d'abord dans les sens ; que nos idées ne sont que des sensations, et que la faculté pensante réside dans le cerveau, dont une simple pression, un coup, une lésion quelconque, suffisent pour déranger l'économie organique, réduisant cette âme immatérielle et immortelle, dont nous étions si fiers, à l'incapacité ou au néant.

Que me servait alors de répéter que le ciel et la terre proclament l'existence d'un Dieu et qu'on ne peut, sans

tomber dans la démence et l'absurdité, nier que tous ces mondes flottant si magnifiquement sous nos yeux ont été créés par un Être tout-puissant qui fut toujours et toujours sera ? S'ensuivait-il pour moi que ma pensée, qui s'élevait par l'admiration des œuvres jusqu'à la connaissance du souverain Créateur, fût destinée par lui à survivre à la dissolution de notre corps ?... Hélas ! non... rien ne me garantissait désormais qu'il n'en serait pas de notre intelligence, de notre âme enfin comme de celle des animaux, dont nous sommes forcés de reconnaître l'existence tout en affirmant qu'elle finit avec eux.

Et lorsque, effrayé, consterné même de cette assimilation, je me roidissais encore contre ces fatales conséquences en établissant notre supériorité sur tous les êtres qui habitent la terre avec nous, en me démontrant que cette supériorité n'est pas seulement un degré de perfection de plus sur l'échelle des intelligences, mais une différence complète dans l'organisation et dans la nature de la pensée, je ne tardais pas à me répéter avec amertume que cela pouvait être, mais que cela ne suffisait pas pour prouver que cette pensée qui nous rendait les maîtres de la création ne s'éteignait pas avec nous..... Que pouvaient en effet les pressentimens et les inductions contre les preuves sensibles et palpables des matérialistes ? Où trouver dans son propre moi, dans son esprit ou dans son cœur des argumens assez convaincans, des intuitions assez divines pour défendre les vérités de la religion naturelle, quand on n'en est plus aux convictions premières de la jeunesse et du sentiment, qu'on a passé par l'analyse de doute en doute, d'incrédulité en incrédulité, et qu'on est en présence des sophismes spécieux de ces hardis philosophes de tous les âges qui se sont efforcés, en entassant blasphèmes sur blasphèmes, de déshériter l'âme de son immortalité ?... Ne m'apparaissent-ils pas tous,

comme autant de démons à face trompeuse et ironique, écrivant tour à tour en lettres de feu leurs déplorables systèmes sur les murs de mon cachot et m'amenant malgré moi à proclamer avec eux que la croyance en une autre vie n'existe que dans notre imagination et dans l'horreur que nous inspire le néant? Et si parfois je reculais épouvanté devant cette désolante démonstration, si je m'écriais : « Ce besoin, cet espoir d'une autre vie n'est-il donc, ô mon Dieu! qu'une amère déception?... » n'entendais-je pas leurs voix qui me répétaient à l'envi : « C'est en vain que tu fermes les yeux à l'évidence, que tu te débats contre les immuables lois de la nature..... Tout finit avec cette vie..... tout! »

Ah! dans quel abîme de douleurs ne tombai-je pas alors et quel être fut jamais plus torturé, plus désespéré que moi, misérable captif auquel il ne restait pour dédommagement de la perte du ciel et de la terre que des fers et une prison!

Mais combien je devins plus à plaindre encore quand, cessant de vouloir ranimer la foi en Dieu, morte dans mon cœur, je voulus au moins, pour calmer ma conscience, qui se révoltait à l'idée que l'intérêt personnel et les passions ne pouvaient avoir d'autre frein que celui des lois et de la volonté, je voulus, dis-je, à la suite des Tracy et des Bentham, me prouver que le principe de l'utilité est le seul sur lequel on puisse sagement et naturellement fonder la morale des sociétés et celle des individus, et qu'il suffisait de bien entendre, bien développer ce principe inhérent à la nature de l'homme, pour le convaincre que le bonheur est dans l'accomplissement des devoirs, et que les devoirs sont d'être bon et juste partout et toujours envers ses semblables... car ce système tant vanté de nos jours, que rien ne garantit, rien ne sanctionne s'écroula vite sous le souffle de l'égoïsme,

me laissant en dernière analyse cette déplorable conclusion, qu'il faut dans ce monde tout soumettre au calcul, et que nos actions doivent être considérées comme étant bonnes ou mauvaises selon que notre moi en profite ou en souffre.

Une fois arrivé là, comment ne pas juger comme des actes de duperie ou de folie tout sacrifice fait à la vertu dont on aurait pu se dispenser sans nuire ostensiblement à sa réputation? Et appliquant cette même mesure de moralité à mes propres actions, comment n'aurais-je pas pris en pitié tous les scrupules qui m'avaient agité dans le temps où je vivais parmi les hommes? Comment surtout n'aurais-je pas regardé comme le comble du délire ou de l'imbécillité d'avoir préféré la mort, puis une prison sans fin aux plus douces jouissances de la vie, pour obéir aux factices devoirs, aux absurdes préjugés de la conscience et de l'honneur? Que serais-je devenu, hélas! si Dieu, pour mon malheur, eût permis que je rentrasse dans le monde avec de semblables principes? N'aurais-je pas été un exemple de plus que nul n'est aussi enclin à se jouer des plus saints devoirs que l'homme qui pose pour système que notre corps est tout, que notre âme n'est rien et que l'utilité seule est l'unique règle et la sanction dernière de nos actions et de notre conduite?... De telles maximes, qui, dans la société, n'ont pour résultat qu'une plus grande facilité de satisfaire sans scrupule et nos désirs et nos passions, ne peuvent conduire, sous les voûtes d'un cachot, qu'à des accès de rage ou de folie.

J'en fus, hélas! une déplorable preuve!..... Et celui qui m'aurait vu, dans ces affreux momens, passer des emportemens d'une fureur insensée à la sombre stupeur d'une désolation sans bornes, tantôt me tordant les bras avec des exclamations de désespoir, tantôt me jetant sur la paille de mon lit pour y cacher mon visage, pour

étouffer des sanglots qui s'échappaient de mon sein aux poignans souvenirs des joies de cette terre, des joies d'amour, dont je ne devais plus jouir..... celui, dis-je, qui aurait lu dans mon cœur, flétri, desséché par le feu calcinant de l'incrédulité, se serait retiré de moi comme d'un effroyable objet de la colère divine, en se disant que l'enfer seul peut offrir des tortures plus affreuses que celles éprouvées par le matérialiste aux prises avec une adversité qui n'a d'autre terme que la cessation de l'existence et d'autres témoins que les impassibles gardiens d'une mystérieuse prison !

Je ne saurais me rappeler depuis combien de temps duraient ces mortels paroxismes d'une âme en proie à toutes les horreurs du désespoir, lorsque, me trouvant à la promenade, où m'avaient attiré pour la première fois depuis quelques semaines les doux et chauds rayons d'un soleil de printemps, je fus tiré de mes amères tristesses par un bruit de fers et par l'aspect d'un galérien qui arrivait en se traînant dans le bastion situé au-dessous de notre plate-forme. Ses mains, ses jambes et tout son corps étaient chargés d'énormes chaînes dont le poids semblait l'accabler, car il chancelait, trébuchait, et quoiqu'il ne pût écarter ses pas que d'un demi-pied au plus, il s'arrêtait néanmoins à chaque instant pour reprendre haleine et haletait comme si la vie allait lui échapper.

Touché d'abord à la vue de tant de souffrances, indigné même de la dureté de ses gardiens, qui, le voyant près de tomber, le faisaient relever à coups de crosse de fusil, je m'étais penché sur le parapet pour mieux distinguer le visage jaune et décharné du misérable forçat, dont les traits, il me semblait, ne laissaient pas que d'avoir une sorte de beauté que ne défiguraient pas de longs cheveux roux s'échappant en désordre d'une toile

ensanglantée dont sa tête était entourée. « Quel est cet homme ? demandai-je au soldat qui m'accompagnait. Qu'a-t-il fait pour qu'on le charge ainsi de chaînes et qu'on l'accable de mauvais traitemens ? — Lui !..... répondit le gardien... C'est Lévi, le juif, l'apostat, le plus scélérat de tous les bandits qui sont au *carcere durissimo* (à la prison très-dure). »

A ces paroles, prononcées d'une voix assez haute pour être entendues du bastion, Lévi s'arrêta, leva la tête et les yeux, fixant sur nous des regards fauves et perçans. « Les menottes que vous lui voyez aux mains, ajouta mon surveillant, lui ont été mises pour avoir voulu assassiner notre commandant, auquel ce brigand a donné un coup de couteau. — Oui, s'écria le juif en levant avec peine ses deux bras vers le gardien, oui, c'est pour ça que vous m'avez garrotté comme une bête féroce ; c'est pour ça que vous voulez me faire mourir sous le bâton ; mais je ne m'en repens pas et je supporterais avec joie tous ces tourmens-là et les tortures de l'enfer par-dessus le marché, s'il y en avait un, pour me venger de votre gueux de commandant et de vous tous, infâmes que vous êtes ! — Tais-toi, chien d'impie, tais-toi !... répéta d'une voix tonnante l'un des soldats qui escortaient le galérien, tandis que l'autre lui appliqua un si violent coup de crosse qu'il le fit tomber la face contre terre. — Allons ! vas-tu te relever, mauvaise bête ! lui crièrent-ils tous deux, tout en secouant rudement le juif, qui ne bougeait pas plus que s'il eût été mort.

— Ah ! c'est comme ça ! répétèrent-ils après avoir vainement tenté de le faire remuer à coups de pied et de crosse de fusil... Attends, brigand, voilà le caporal qui passe, nous allons l'appeler pour qu'il t'administre la bastonnade ; nous verrons si tu ressusciteras. »

Au mot de bastonnade, Lévi remua la tête, qu'il essaya

de tourner vers ses gardiens, puis il leur dit : « Vous voyez bien que je ne puis pas me relever seul. — Nous, t'aider, gibier de potence ! Nous, toucher de nos mains un scélérat qui renie Dieu !.... Tu vas sentir, hérétique maudit, ce que pèse le bras du caporal. »

A cette menace le juif fit d'incroyables efforts pour se redresser sur ses genoux. « Ah !... ah !... fit un des gardiens, regarde-le, voilà le loup qui se remue. Je te le disais bien que tu ressusciterais, brigand ! »

La figure du galérien, devenue plus livide encore, prit alors une telle expression de colère et de férocité que les soldats, malgré sa faiblesse et ses chaînes, se mirent sur leurs gardes. « Ressuscité !.... s'écria le bandit en agitant sa tête et en tournant ses yeux étincelans. Oui ! oui.... et cela m'arrivera encore plus d'une fois, en dépit de vous tous, bourreaux, et de votre Christ, qui n'est jamais ressuscité, lui ! »

Un coup de pied, accompagné d'un « Fils de satan ! » fut la seule réponse des surveillans, qui voulurent forcer le juif à aller plus loin ; mais celui-ci s'accroupit et, se tournant du côté du soleil, demeura impassible et sourd à leurs menaces. « Ils peuvent l'assommer, me dit mon gardien, sans qu'il bouge d'un pas. »

L'obstination du juif fut en effet plus forte que les mauvais traitemens des gardes ; il resta à la même place, tellement pâle et immobile qu'on eût pu le croire mort si le tremblement convulsif de ses membres ne fût venu trahir par intervalles la fureur dont il était animé.

Lorsque mon gardien, qui s'était éloigné de moi, revint sur ses pas, il me dit : « Vous croyez peut-être qu'il cédera enfin, qu'il ira ailleurs ? Oh ! bien oui !..... le laisserait-on deux heures dehors, que c'est là qu'il resterait, l'entêté, se chauffant au soleil du bon Dieu, comme s'il en était digne ! car, tel que vous le voyez,

continua-t-il avec un geste d'horreur, ce scélérat ne croit ni à Jésus-Christ, ni à l'enfer, ni au diable..... Qu'on vole, qu'on assassine, ça se voit, ça se comprend, surtout ici; mais qu'on renie sa religion et qu'on dise que nous sommes comme les chiens, sans âme et sans Dieu! ah! ça... c'est ce qui fait dresser les cheveux sur la tête! c'est ce qui fait aussi que ce bandit de juif est en exécration aux gardiens et aux forçats. — Aux forçats !.... répétai-je. — Oui, oui, aux forçats. Il n'en est pas un qui ne lui cracherait à la figure s'il le pouvait, parce qu'ils savent bien qu'on ne peut avoir confiance dans un blasphémateur et un impie. »

A ces mots, mon cœur se troubla, la pâleur couvrit mon visage, et ce ne fut qu'avec une peine extrême que je pus dire au gardien : « A-t-il commis bien des crimes ? — Lui !... il a plus d'assassinats sur la conscience qu'il n'y a de jours dans le mois. — Et comment n'a-t-il pas été condamné à mort, exécuté ? — Parce qu'il n'a jamais voulu avouer, quoiqu'on l'ait roué de coups de bâton pour l'y forcer, et puis parce qu'il a fait semblant d'abjurer... C'est un malin, allez !.... qui est instruit comme un rabbin, qui connaît tout, qui a tout lu. Quand il a vu que son affaire allait mal pendant son dernier procès, il a demandé à être chrétien, et cela l'a sauvé. Arrivé à Spielberg, il a d'abord fait le repentant, dans l'espoir qu'on lui ferait grâce du *carcere durissimo ;* mais quand il a été certain que cela ne venait pas, il n'a plus voulu voir le prêtre et s'est mis à crier à qui voulait l'entendre qu'il ne croyait pas plus à Notre-Seigneur qu'à la vie éternelle..... Puis il a fait le fou, hurlant dans son cachot comme une bête féroce, mordant ses fers et blasphémant si horriblement qu'on a été obligé de lui mettre un bâillon. Que n'a-t-il pas fait, le scélérat, pour tromper ses gardiens jusqu'au jour où il voulut assassiner notre

commandant pour prix des bontés qu'il avait eues pour lui ! Depuis lors il n'y a plus eu de pitié pour lui, et ses compagnons mêmes l'auraient mis en pièces s'il fût tombé entre leurs mains, parce qu'ils aiment tous le commandant et qu'on est devenu beaucoup plus rigoureux à leur égard depuis cet assassinat. Tenez..... tenez..... en voilà plusieurs qui vont passer près de lui, vous allez les entendre.

Un hourra d'invectives partit au moment même du groupe des forçats, qui s'arrêtèrent devant le juif. « Renégat ! impie ! fils de Satan ! » s'écrièrent-ils, les uns en le menaçant, les autres en se signant ; mais le juif ne donnait pas signe de vie. Seulement, lorsque les vociférations lui parurent intolérables, il releva la tête, et montrant des yeux étincelans qui firent reculer les plus hardis et leur imposèrent silence, il s'écria : « *Bestie !* (brutes) ! ..... il n'y a de diables que les gardiens qui vous tourmentent, et de Dieu que celui qui, comme moi, voudrait vous délivrer... »

Alors les soldats le frappèrent, et les forçats, contraints par eux de s'éloigner, répétèrent avec des gestes d'horreur : « Renégat ! renégat !... impie ! impie !...[1]. — Impie !... répétai-je à mon tour en me couvrant les yeux de mes deux mains, comme si j'eusse craint qu'on pût lire sur mon front cette parole de réprobation... Impie !... » Et dans mon cœur, pénétré de honte et de terreur, s'élevait une voix qui disait : « Oui, impie !... c'est là le nom que tu mérites désormais ! et comme cet abominable juif, tu deviendrais un objet d'exécration pour ces misérables galériens dont tu entends encore les cris, s'ils savaient que tu as perdu toute croyance à la vie future, si on leur révélait que tu es devenu aussi irréli-

[1] Le peuple est tellement religieux dans les États d'Autriche que les forçats mêmes conservent leur croyance.

gieux, aussi incrédule, aussi athée que l'infâme assassin du commandant de Spielberg. »

La vérité de cette hideuse ressemblance m'apparut sous un jour si lumineux et si effrayant que j'en fus accablé !... mon âme s'en troubla, mes forces m'abandonnèrent, et je serais tombé si je n'eusse été soutenu par le parapet, où j'appuyai fortement ma tête comme pour en chasser les horribles pensées qui venaient d'y prendre naissance... Quand je la relevai à la voix du gardien, qui m'avait averti à plusieurs reprises que le moment de rentrer était venu, mes yeux tombèrent sur le juif, dont le visage livide, éclairé par le soleil, avait quelque chose de si satanique que je reportai aussitôt mes regards vers le ciel en m'écriant : « Non, celui qui fait briller cet astre bienfaisant n'a pas créé les hommes pour que le juste souffrant en ce monde et cet être couvert de crimes n'eussent qu'une même fin !... Il n'y a que l'insensé ou le pervers qui ait dit dans son cœur : « Il n'y a point d'autre vie au delà du tombeau ! »

A peine fus-je rentré dans mon cachot que les larmes, qui déjà mouillaient mes yeux, coulèrent avec abondance : le voile qui avait si longtemps obscurci ma pensée se déchira... j'eus honte de ma démence et de ma frénésie, et pour la première fois depuis bien des jours je me mis à genoux pour demander à Dieu d'avoir pitié de moi... pour le supplier de m'éclairer et de me sauver à l'avenir des horribles tourmens de l'incrédulité... Ma prière fut écoutée sans doute, car je reçus le lendemain par le galérien Caliban quelques lignes de mon bien-aimé Frédéric, qui me faisait le plus grand éloge du jeune prêtre successeur de don Stephano. Dès ce jour ma résolution fut prise, et pour hâter le moment où je pourrais le voir, je le fis supplier de m'accorder un moment d'entretien.

V.

« L'ecclésiastique vous demande, vint bientôt m'annoncer le sous-directeur Wergrat; veuillez me suivre auprès de lui. »

J'obéis avec empressement, et bientôt je me trouvai en présence de celui qui devait désormais nous enseigner la parole de Dieu. Il se leva en me voyant, me tendit la main en me disant en italien : « *Che sia il ben venuto* (soyez le bienvenu). »

Sa voix était douce et sa physionomie si bienveillante que je me sentis attiré vers lui dès les premiers instans. Ce n'était plus le séminariste timide, embarrassé, n'osant ni parler ni lever les yeux, comme je l'avais vu en présence de l'évêque de Cattaro, mais un jeune prêtre au maintien pieux et digne, portant sur une figure aimable la candeur et la bonté d'une belle âme.

« Asseyez-vous, me dit-il avec une prévenance affectueuse en voyant que je demeurais debout devant lui..... Vos fers sont si pesans et vous devez être si faible que vous avez, comme un malade, toujours besoin de repos. Vous êtes seul, pauvre jeune homme... Hélas ! c'est une cruelle peine qu'une pareille solitude quand on n'a rien pour remplir le vide de ses journées... — Mieux vaut, dis-je alors, l'isolement qu'une union mal assortie. »

Il sourit tristement et reprit bientôt : « Peut-être vous remettra-t-on quelque jour avec votre ancien compa-

gnon Confalonieri. — C'est mon vœu le plus ardent, répondis-je, mais je ne l'espère pas : nous ne sommes point habitués ici à voir nos désirs s'accomplir, et notre lot est de souffrir. — Je ne le vois que trop, *caro signor*, et j'étais loin d'imaginer que votre existence fût aussi affreuse ; mais ce temps d'épreuves passera, et les maux que vous supportez ici-bas vous seront comptés dans une autre vie... Prenez donc patience et songez que Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui. — Hélas ! monsieur l'abbé, la confiance se perd quand le mal se prolonge et que tout ce qui vous arrive et vous entoure vous porte à douter de la miséricorde divine..... Il y a déjà si longtemps que nous gémissons sous les verrous ! — Oh ! oui, sans doute, dit-il alors avec la plus touchante bonté, votre sort est affreux !... cent fois plus cruel que celui des galériens ordinaires ; qui pourrait le nier ?... Ce n'est pas moi, qui en vois sur vous toutes les fatales conséquences ; mais ces défiances, ces découragemens dans lesquels vous tombez si naturellement ne doivent jamais altérer votre foi en Dieu et en sa miséricorde infinie... Offrez-lui vos souffrances et il les acceptera par amour de notre Rédempteur... »

Je gardai le silence. « Vous vous taisez, ajouta-t-il ; ne sentiriez-vous pas qu'il n'est aucune tribulation qu'on ne puisse supporter avec patience, avec joie même quand on a dans le cœur la consolante conviction que c'est pour Jésus-Christ et qu'il vous en tiendra compte au jour de son jugement ? N'allez pas croire au moins que je ne vous plaigne pas de toute mon âme !... Je sens tout ce que vous avez perdu, tout ce que vous regrettez..... votre famille, votre patrie, votre jeunesse qui se flétrit, vos forces, qui se consument, votre esprit, qui s'éteint faute d'étude, et votre cœur, pleurant toutes ses affections !... Oui, je sens tout ce qu'une pareille destinée a d'horribles

souffrances pour un homme de votre âge !... et mes larmes coulent sur vous, pauvre captif! Croyez donc bien alors que mes paroles n'ont d'autre but que de vous encourager à chercher un refuge contre de telles rigueurs dans vos sentimens religieux, car c'est la piété qui vous sauvera dans ce monde comme elle assurera votre salut dans l'autre. »

Il y avait tant d'onction et de simplicité dans ces paroles que je me laissai aller vers lui avec l'espoir que je trouverais un consolateur, un ami dans l'homme sensible et bon qui comprenait si bien sa sainte et charitable mission : mon cœur s'ouvrit, et si je ne l'épanchai pas entièrement dans le sien dès cette première entrevue, si je retins l'aveu de toutes les récentes désolations, de toutes les plaies de mon âme, c'est que j'avais honte en présence de tant de foi, d'avouer que j'avais pu, en des jours à jamais déplorables, renoncer à toute croyance, et que je flottais encore dans les ténèbres du doute et de l'incrédulité..... Mais il avait deviné tout d'abord, au peu de mots échappés de mes lèvres, l'état de malaise et les angoisses d'une conscience aveugle en lutte avec les sophismes de l'orgueil..... Il ne tarda donc pas à me rappeler une seconde fois, et moi, touché de son évangélique bonté, je lui confiai sans restriction mes souffrances et mes erreurs.

Après lui avoir fait l'histoire de mon retour au catholicisme, je lui dis quelles causes m'avaient ensuite amené à pencher vers le protestantisme ; mes doutes, mes hésitations jusqu'au moment où je m'étais décidé à adopter la religion réformée ; je lui développai comment j'étais arrivé, en appliquant le principe de la liberté d'examen en matière de foi, à écarter de ma croyance non-seulement les articles rejetés par les protestans, mais encore et successivement tous les autres dogmes de la révéla-

tion, y compris la divinité de Jésus-Christ. « Oui, monsieur l'abbé, lui dis-je en lui prenant la main, qu'il ne retira pas malgré la surprise et la douleur qui se peignirent sur ses traits, c'est là, je dois vous l'avouer, où je suis parvenu par l'analyse; c'est en ne prenant pour guide que ma seule raison que j'ai été amené à me dire avec conviction : « Le christianisme n'est, comme tous les autres cultes, que l'œuvre des hommes; il n'y a qu'une religion raisonnable et vraie, c'est le déisme..... » — Pauvre jeune homme! pauvre jeune homme! répétait à chaque instant le pieux ecclésiastique, qui m'écoutait avec une compassion si indulgente que mon cœur attendri se pénétrait de reconnaissance, dans quelles erreurs n'êtes-vous pas tombé! et que vous avez dû souffrir avant d'arriver à renier la religion de vos pères, vous, hélas! qui aviez tant besoin d'une ferme croyance pour soutenir les épreuves que Dieu vous envoyait!..... car le déisme est bien vague, bien aride quand l'âme est à bout de ses forces et qu'elle se lève vers le ciel pour y chercher du soulagement et des espérances! Ne l'avez-vous pas éprouvé? me demanda-t-il d'une voix douce et persuasive, et ne vous est-il pas arrivé dans vos jours de détresse de recourir en vain à ce que vous appeliez vos pieuses inspirations? Ne vous sentiez-vous pas plus abattu, plus doutant de la Providence après chacune de ces éphémères invocations? — Hélas! oui, répondis-je... et désespérant bientôt d'obtenir la résignation et le courage par de stériles prières auxquelles je commençais à n'avoir plus foi, je tombai dans le scepticisme le plus horrible. Ce n'est pas tout encore, repris-je avec une émotion profonde et non sans quelque hésitation : j'arrivai bientôt, le pourrez-vous croire? oui, j'arrivai au dernier degré de l'aberration mentale, je devins..... — Matérialiste, se hâta d'ajouter l'excellent homme. C'était

une conséquence obligée du système que vous aviez embrassé : entre le catholicisme et le matérialisme, il n'y a pas de milieu raisonnable dans lequel l'esprit humain puisse s'arrêter... Votre grand Fénelon l'a dit, comme il a dit aussi que le matérialisme, véritable suicide philosophique, est le désespoir de la raison et de l'intelligence. Mais je suis sûr, ajouta le digne ecclésiastique, que votre cœur n'a pas tardé à se révolter contre la monstrueuse erreur de la matérialité de l'âme, et que vous avez trouvé dans votre conscience des argumens assez forts pour vous faire douter de l'infaillibilité de la raison en matière de foi. Dites-moi : ne vous sentîtes-vous pas bien malheureux, bien désespéré lorsque vous vous vîtes réduit pour tout avenir aux tristes jours de cette courte vie ? — Tellement malheureux, m'écriai-je, que j'aurais certainement mis un terme à mon existence si cet état d'incrédulité se fût prolongé quelques semaines encore !... Comment en effet aurais-je pu résister à l'horrible tentation de me soustraire en quelques secondes aux tourmens d'une semblable captivité ?..... — Pauvre jeune homme! vos souffrances sont grandes, il est vrai, votre situation cruelle est de nature à faire perdre tout espoir..... Eh bien ! c'est précisément parce que les consolations du monde vous manquent qu'il faut vous rattacher à celles qui nous viennent d'en haut ! On les trouve, ces consolations, dans une foi sincère, inébranlable, mais ce n'est pas assez de croire en Dieu et à l'immortalité de l'âme pour celui qui se trouve condamné comme vous à vivre sous les silencieuses et sombres voûtes d'une prison : le déisme ne saurait être la religion des longues infortunes, vous en avez la triste expérience, et vous avez trop pensé désormais pour ne pas être convaincu qu'il est trop faible, quelle que soit sa primitive exaltation, pour se défendre contre les attaques du scepticisme et du matérialisme,

de même que vous avez dû vous persuader que notre sens intime du juste et de l'injuste est insuffisant pour fixer sur des bases immuables nos devoirs envers Dieu et envers nos semblables. Ne suit-il pas de là que nous aurions été en droit d'accuser la justice et la bonté du Créateur s'il nous avait ainsi abandonnés aux trompeuses lumières de notre raison sans nous donner lui-même une loi révélée qui renfermât tous nos devoirs ? Cette loi révélée, grâce à la miséricorde divine, existe dans des livres dont il nous importe avant tout de bien constater la céleste origine : c'est donc de toutes les études la première et la plus urgente. — Je le sais, repris-je alors avec empressement, et c'est pour cela que j'avais demandé avec tant d'empressement à don Stephano et à l'empereur la Bible et quelques autres bons livres, mais ils me furent refusés..... irrévocablement refusés ! ajoutai-je en soupirant. — Eh bien ! me dit le bon Wrba, nous étudierons ensemble, et si je ne puis vous remettre des livres pour emporter dans votre prison, je tâcherai au moins de vous les faire lire auprès de moi..... Heureux si je parviens, comme je n'en ai nul doute, à rendre à votre âme, avec sa foi première, la paix, la résignation et l'espérance !... heureux encore si vous pouvez trouver dans nos entretiens quelques soulagemens à vos chagrins !... Consoler les affligés en prenant part à leurs maux est le plus bel attribut de notre ministère, et je demande à Dieu chaque jour de bénir ma douloureuse mission ! — Il la bénira, lui répondis-je avec une voix qui trahissait la profonde émotion de mon âme..... les douces larmes que vous faites couler de mes yeux en sont un sûr garant.... Il y a si longtemps que je n'en avais versé que d'amères !..... Que Dieu vous récompense, mon père, du bien que vous m'avez déjà fait par votre indulgence et votre charité..... Vos paroles, n'en doutez pas, ont trouvé

le chemin de mon cœur et elles y porteront fruit. »

La figure du jeune prêtre s'éclaira à ces mots d'une ineffable joie... Il y avait tant de reconnaissance envers Dieu et tant d'amour du prochain dans ses regards que je me jetai dans ses bras comme dans ceux d'un frère... et lorsque je l'entendis me dire avec une voix d'ange : « Que Dieu ait pitié de vous, pauvre affligé !... » il me sembla que c'était une bénédiction qui me venait du ciel.

Profondément touché, je voulais sur-le-champ m'agenouiller devant lui et le supplier de me réconcilier avec moi-même en me réconciliant avec Dieu ; mais il m'arrêta en disant : « Votre conversion, pour être désormais efficace et durable, doit être la conséquence d'une conviction réfléchie ; c'est là le but que nous devons nous proposer dans nos entretiens, comme ce doit être aussi celui de vos méditations. »

Ce conseil était sage et je le suivis avec empressement : toutes mes pensées se dirigèrent donc avec plus d'intensité que jamais sur l'examen des vérités religieuses, et grande fut ma joie quand, par un bonheur inouï, j'obtins d'avoir pour quelques jours entre les mains le petit volume des *Pensées de Pascal* que nous avions naguère sauvé du naufrage. C'était pour moi un don de la Providence, un guide sûr dans la solution du problème que j'étais appelé à résoudre. Je ne dirai point par où ni comment me vint cet inestimable livre, mais j'appelle encore aujourd'hui de toutes les forces de mon cœur les bienfaits du ciel sur celui à qui je l'ai dû.

J'avais autrefois parcouru cet admirable et profond ouvrage, mais j'étais libre alors, jeune et peu capable de comprendre toute la portée de ces pensées sublimes qui, tout isolées, tout incomplètes qu'elles puissent paraître, forment cependant l'œuvre la plus grande et la plus

irréfragable que le génie ait conçue pour prouver les vérités religieuses par la dialectique et la raison... Plusieurs fois, depuis ma captivité, j'avais bien, il est vrai, repris le livre de Pascal, admirant la sagacité du penseur et la facilité merveilleuse de l'écrivain à rendre souvent avec précision et clarté les idées les plus abstraites, sans entrer néanmoins dans toute la force de ses argumens, parce que je possédais beaucoup d'autres livres, que j'étais plein d'illusions et que, tout envahi par mes études et mes folles espérances de célébrité, j'avais été effrayé de l'esprit d'humilité, du mépris de la gloire et de la détestation de soi-même qui s'y révèlent presque à chaque page.

Mais le temps était enfin arrivé où la recherche de la vérité pouvait seule apaiser mon cœur en le sauvant des tourmens du scepticisme et des angoisses du désespoir! J'avais trop analysé les choses d'ici-bas pour ne pas en connaître le vide et la fragilité; j'étais trop brisé par les souffrances du présent et par le manque d'avenir, trop épouvanté du vague intellectuel dans lequel je me consumais depuis tant de mois, pour ne pas prendre et lire les *Pensées de Pascal*, comme saint Augustin avait un jour pris et lu les *Épîtres* de saint Paul, dans l'espoir de voir enfin la lumière et la paix descendre dans mon âme, si longtemps troublée par le doute et l'irrésolution.

Cet espoir ne devait pas être trompé, car je fus convaincu jusqu'à l'évidence, dès les premières pages de ce livre par excellence, que les intuitions du cœur et les lumières de la raison, suffisantes pour nous amener au déisme, ne l'étaient pas assez cependant pour fixer d'une manière invariable les dogmes, la morale et le culte de la religion naturelle et pour bannir à jamais de notre esprit les incertitudes et les doutes que les passions, l'igno-

rance et le savoir même ne cessent d'y faire naître... qu'une révélation était donc nécessaire, indispensable, autant pour expliquer à l'homme les contradictions et les mystères de sa propre nature que pour sanctionner irréfragablementses croyances et mettre en paix sa conscience en prescrivant dans une loi écrite,venant de Dieu, les règles invariables de ses adorations et de ses devoirs ; que le Créateur était trop juste et trop bon pour que cette loi révélée n'existât pas quelque part, et que notre premier besoin comme notre première obligation était de la chercher avec une constance infatigable jusqu'au moment où nous aurions mis fin, en la trouvant, aux dangereuses erreurs de notre intelligence et aux fatales séductions de nos passions.

Et comment alors ne pas se laisser entraîner et convaincre par la dialectique pressante et par les preuves lumineuses que Pascal tire si admirablement de l'Ancien et du Nouveau Testament pour établir victorieusement l'existence d'une révélation ? Comment ne pas être frappé lorsqu'il nous montre toutes les nations de la terre plongées dans l'ignorance ou l'idolâtrie, tandis que le peuple juif, si misérable, occupant sur le globe une si petite place, ne connaissait et n'adorait qu'un seul Dieu, dont il conservait les sacrés commandemens dans des livres les plus anciens du monde ; un seul Dieu, dont il suivait la loi, la plus parfaite, la plus sage, la plus équitable de toutes les lois, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État ? Comment aussi ne pas remarquer avec Pascal que l'histoire de ce peuple renferme dans sa durée celle de toutes nos histoires, et qu'elle est la seule qui remonte par un enchaînement de faits et de traditions non interrompues jusqu'à la création du premier homme ? Qu'objecter en outre lorsqu'il vous dit que la conservation de cette histoire par

le peuple juif, qu'elle déshonore en constatant à chaque page sa désobéissance et son ingratitude envers Dieu, est une preuve sans réplique de son authenticité, parce qu'une telle sincérité n'a ni exemple dans le monde ni racine dans la nature? N'est-on pas alors forcément conduit à reconnaître que ce peuple est un peuple à part, choisi, élu par Dieu lui-même pour conserver en dépôt et transmettre aux nations ses promesses, son culte et ses lois?

Lorsque ensuite on a étudié plus à fond encore ces admirables livres, si remarquables par l'harmonie de leur langage, quoiqu'ils aient été écrits par tant de personnages différens et pendant une si longue suite de siècles, et qu'on a reconnu, à n'en pouvoir douter, que la nature de l'homme et sa condition d'ici-bas ne sont qu'un problème insoluble, un abîme incommensurable si l'on ne recourt à une chute, à une décadence d'une perfection primitive et à une rédemption; que cette rédemption promise par Dieu à notre premier père a été annoncée successivement et toujours plus clairement par les patriarches et les prophètes jusqu'au jour où Jésus-Christ est venu accomplir cette promesse divine par sa mission de paix et de miséricorde, par la prédication de l'Évangile, par sa mort et sa résurrection;— lorsqu'on a vu, touché au doigt enfin que cette religion, tellement contraire à notre nature déchue qu'elle nous apprend et nous commande de nous haïr quand nous sommes portés à n'aimer que nous, d'être humbles quand nous naissons avec le germe de l'orgueil, de penser à la mort quand tout ce que nous éprouvons, comme tout ce qui nous entoure, nous détourne de cette funeste contemplation, lorsqu'on a vu, dis-je, que cette religion, qui nous impose une foi et un culte qui désespèrent tout ensemble notre raison et notre amour-propre en détrui-

sant l'idolâtrie du moi, fut prêchée dans son origine par quelques pauvres pêcheurs ignorans et obscurs, sans art, sans éloquence selon le monde, et qu'elle a triomphé de tous les obstacles, de tous les intérêts, de tous les préjugés, de toutes les persécutions des philosophes et des empereurs romains, comment ne pas proclamer que Dieu a parlé et que la vérité est là?...

Que nous importe alors qu'il y ait dans les Ecritures des mystères au-dessus de notre raison? Que nous importe même, pour parler avec Pascal, que le péché originel et sa transmission, nœud gordien de notre religion, soit non-seulement contraire à notre raison, mais encore à notre misérable justice?

N'avons-nous pas acquis la conviction raisonnée, réfléchie, que les Écritures sont saintes, divines, et qu'elles constituent une autorité suprême devant laquelle doivent plier à jamais et sans murmures les répugnances de notre orgueil et les vains raisonnemens de notre esprit?

La prédestination, contre laquelle notre cœur se révolte si souvent quand il s'agit du libre arbitre et surtout des êtres créés volontairement par Dieu et destinés par lui, de toute éternité, à des malheurs sans fin, la prédestination doit être acceptée par la foi comme un mystère terrible, impénétrable dont nous aurons sans doute un jour la solution, mais qui ne peut en aucune façon nous empêcher ici-bas d'adorer Dieu, de le servir et de mériter par notre piété, par nos actions de recevoir les récompenses promises par le Rédempteur à ceux qui s'efforceront de suivre sa loi.

Voilà ce que je disais dans l'un de nos entretiens, avec toute la chaleur de la conviction, à l'excellent Wrba, qui pleurait de joie en me voyant ainsi converti. « Sans doute, sans doute, répétait-il. Que signifie d'aller se perdre dans les arcanes de la prédestination et

du libre arbitre quand nous sommes sûrs que les livres saints viennent de Dieu?... La question est là, et dès qu'elle est résolue affirmativement, il ne s'agit plus de savoir ce qu'on croira et ce qu'on ne croira pas, mais de faire taire notre impuissante raison et de supplier Dieu de nous instruire par le cœur à lui obéir et à l'aimer. — Oui, repris-je, toute la question est là, et ce qui constitue à mes yeux la supériorité de Pascal sur tous les autres théologiens, c'est qu'il est le seul, je pense, qui ait abordé aussi franchement et aussi nettement la question en disant : « La religion chrétienne est contraire à tous les penchans de notre nature, je le sais ; le péché originel n'est que folie devant les hommes, je l'avoue ; mais cette folie, plus sage que la sagesse humaine, nous est annoncée dans les livres dont vous ne pourrez contester la céleste origine dès que vous les aurez lus et étudiés... Lisez donc, examinez avec moi, et lorsque vous aurez été convaincus qu'ils ont été dictés par la Divinité, baissez la tête et adorez... car ce qui vient de Dieu ne peut être que justice et vérité!»—Ah! de quelle satisfaction vous pénétrez mon cœur, me dit le pieux ecclésiastique, et qu'il m'est doux d'espérer que cette conviction d'une loi surnaturelle et révélée prendra de plus en plus de profondes racines dans votre âme, qu'elle comblera de consolations! Mais cette loi une fois admise, il faut encore reconnaître une autorité supérieure qui parle à tout moment pour l'interpréter, parce que Dieu, comme dit votre Fénelon, aurait manqué aux besoins de presque tous les hommes, en leur donnant une loi écrite, s'il ne leur avait pas donné en même temps un interprète sûr et infaillible pour empêcher que le livre des lois, abandonné à leur libre examen, ne devînt pour eux une source fatale de confusion, de doutes et de discorde.

« Cet interprète sûr et infaillible, cette autorité certaine qui doit venir au secours de notre esprit, naturellement incertain et si facile à devenir le jouet de ses propres raisonnemens, où les trouver si ce n'est dans l'Église catholique, qui réunit en elle l'autorité de tous les siècles et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine? Comment pouvoir atténuer, après un mûr examen des Écritures, la force des promesses que Jésus-Christ a faites à son Église en lui disant que tout ce qu'elle liera sur la terre sera lié dans le ciel, qu'il sera toujours avec elle jusqu'à la consommation des siècles, que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, que celui qui l'écoute l'écoute lui-même, que celui qui la méprise le méprise, et qu'enfin elle est la base et la colonne de vérité? Avec quelle apparence de succès les protestans peuvent-ils se soustraire à l'autorité de semblables promesses et soutenir qu'à la raison seule est réservée l'interprétation des livres saints et que chaque fidèle a dans sa propre conscience le juge souverain de tout ce qu'on doit admettre ou renier en matière de foi et de culte?..... Comment ont-ils pu prétendre que l'Église catholique, en se proclamant le dépositaire fidèle de la foi, s'était arrogé un droit qui n'était fondé ni dans le texte des Écritures ni par la tradition?

« Et quels étaient donc les titres des fondateurs de la religion réformée pour substituer leur propre autorité à celle de l'Église appuyée sur les Évangiles mêmes, sanctionnée par les conciles et par l'assentiment général de tous les peuples chrétiens durant quinze siècles? Les voyons-nous, comme les premiers apôtres, justifier leur mission par la pureté de leurs mœurs et la sainteté de leur vie? Ne nous ont-ils pas au contraire donné le spectacle des plus grands désordres et des plus graves dissensions, eux qui se prétendaient envoyés pour mettre

fin aux scandales du clergé catholique et purger la religion chrétienne de toutes les superstitions dont la cour de Rome l'avait surchargée?..... Qu'est-ce donc en effet que Luther, Zwingle, Calvin, Henri VIII?..... Des hommes ambitieux ou pleins de concupiscence, qui, fatigués de mettre un frein à leurs passions, à leur orgueil, saisirent le prétexte des abus introduits par les hommes et les temps dans la discipline de l'Église pour en secouer le salutaire joug si indispensable au maintien d'une seule vérité, d'une seule foi : comme si l'abus d'une chose devait suffire pour en proscrire l'usage!

« Qu'est-il résulté de cette protestation insensée, de cette séparation de l'arbre de vie? Votre grand Bossuet vous le dira : « Les réformateurs, adoptant pour toute autorité le jugement particulier de leurs propres lumières, passant de doute en doute, d'hérésie en hérésie, se divisèrent bientôt en vingt sectes différentes, toutes plus ennemies les unes des autres qu'elles ne l'étaient de l'Église catholique. » L'esprit de réforme devint pour la plupart un esprit de révolte contre toute autorité, et cent ans ne s'étaient pas écoulés, comme dit le célèbre Starck, que Luther et Zwingle, s'ils fussent revenus sur terre, n'auraient plus reconnu l'ouvrage de leurs mains, tant on avait introduit de changemens dans les professions de foi, qui se sont succédé dans la religion protestante comme les feuilles se succèdent sur les arbres, et tellement qu'on se ferait lapider aujourd'hui en Allemagne si l'on y soutenait que la confession d'Augsbourg, qui était l'Évangile du seizième siècle, oblige les consciences.

« Ayant éprouvé vous-même, mon jeune ami, jusqu'où peut conduire le principe du libre examen en matière de religion, vous pourriez donc juger par analogie ce qui a dû se passer parmi les diverses sectes du protestantisme; mais vous l'apprécierez mieux encore quand nous aurons

parcouru ensemble quelques-uns des auteurs modernes qui ont traité à fond ces importantes matières, et vous verrez alors d'*où l'on part et où l'on arrive* quand on rejette l'autorité de l'Église et que l'on s'embarque sans cette infaillible boussole sur la mer des controverses religieuses. »

Je dus en effet à la bonté parfaite du digne Wrba d'étudier pendant la durée de nos entrevues plusieurs ouvrages de théologie, tels que saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, dont la fructueuse lecture, jointe aux remarques judicieuses dont il l'accompagnait, me convainquit entièrement et pour toujours qu'il n'y avait qu'une vérité et que cette vérité, d'où dérivent toutes les autres, se trouve dans la religion catholique ; que hors de là il n'y a que doutes et qu'erreurs, car le catholicisme en nous faisant remonter, par une chaîne merveilleuse et non interrompue de traditions, depuis le pape actuel jusqu'à saint Pierre, prince des apôtres, jusqu'à Moïse, jusqu'aux patriarches, jusqu'à l'origine du monde, place ainsi nos croyances sous la sauvegarde d'une autorité immuable et infaillible, ramène tout à l'unité, garantit à jamais notre foi des erreurs et des dissidences ; tandis que le protestantisme, qui s'est séparé du catholicisme en recourant au libre examen pour juger les questions religieuses, en soumettant tout à la raison individuelle, dogmes, faits, livres, morale, ouvre la porte à toutes les interprétations, à toutes les discussions, affaiblit et détruit la foi, parce qu'il n'y a pas de foi pure et inaltérable sans une autorité fixe et visible — l'Église — qui nous dise à tous, aux savans comme aux simples, au roi comme au paysan : « Voilà le vrai sens de l'Écriture sainte, voilà ce que vous devez croire, voilà les lois qu'il faut observer. »

Telles furent les convictions religieuses qui passèrent,

non sans de rudes et longs combats où l'orgueil se défendait pied à pied contre l'évidence, qui passèrent, dis-je, du domaine de l'analyse à la croyance la plus inébranlable ; tel fut le résultat des pieux entretiens du meilleur, du plus tolérant des hommes, qui me disait avec Pascal :

« Maintenant que vous avez examiné et que vous avez cru, fermez les livres et pratiquez..... Car après l'avoir connu, Dieu veut qu'on l'adore et qu'on le serve... Et où pouvez-vous le mieux servir, le mieux aimer que dans l'état de misère et de douleurs où vous gémissez!... état plus méritoire à ses yeux, si vous êtes résigné, que celui des anges, qui aiment dans la jouissance et les plaisirs! Donnez-vous donc entièrement à notre divin Rédempteur, humiliez-vous devant sa croix, offrez-lui vos larmes, souffrez pour lui, et vos tribulations, n'en doutez pas, se changeront en consolations et en espérances! N'est-il pas le Dieu des affligés? N'a-t-il pas dit à ses disciples : « *Vous pleurerez et vous gémirez, vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie?* » Ne vous alarmez pas surtout des langueurs et des découragemens qui s'empareront encore de votre âme, car on n'arrive pas sans de longues et difficiles épreuves à cette foi qui nous fait dire avec l'apôtre : « *Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations.* » Soyez doux, soyez patient... Édifiez ceux qui vous entourent en portant vos chaînes pour l'amour du Dieu des miséricordes, qui nous apprend à pardonner à ceux qui nous persécutent et à nous aimer les uns les autres! Elles sont lourdes, ces chaînes!..... nul ne le sait mieux que moi! Et plût au ciel, mon frère, que je pusse les porter à votre place!... Mais la résignation en allégera le poids, et le temps des souffrances passera pour faire place, même ici-bas, à des jours d'allégresse!..... C'est ce que je demande chaque jour pour vous dans mes prières!.....

« Oui, ajouta-t-il avec une sainte inspiration, oui, j'en ai l'espérance, vous reverrez votre patrie, votre famille... Vous revivrez au milieu du monde!..... Ah! que votre conduite, que votre bouche alors, rendent témoignage à notre sainte religion, dont rien ne saurait désormais obscurcir à vos yeux l'éclatante vérité. C'est un devoir sacré que vous aurez à remplir envers Dieu et envers vos semblables, qui seront d'autant plus disposés à écouter vos paroles et à suivre votre exemple que vous vous présenterez à eux en leur disant : « Ma croyance en la religion catholique n'est point la fleur éphémère du sentiment et de l'exaltation, mais un fruit lentement mûri sous les voûtes de la prison par la méditation et l'examen. Ma foi est celle d'un homme consciencieux et éclairé qui croit fermement après s'être convaincu lui-même qu'il doit croire. C'est grâce à cette foi profonde, à cette confiance inébranlable dans la vérité de la révélation et dans les promesses du Dieu sauveur que j'ai été plus fort dans ma longue captivité que l'abattement et le désespoir, que j'ai souri au milieu même des maux dont je ne prévoyais pas le terme, et que j'ai attendu avec calme l'instant où la mort viendrait mettre fin à mes douloureuses épreuves. » Votre voix, en leur parlant ainsi, pénétrera dans leur cœur, et ils se diront peut-être : « Cette religion qui sort triomphante du creuset de l'analyse et qui fait descendre dans l'âme du captif la lumière, la consolation et l'espérance n'est-elle pas la religion qu'on nous avait enseignée dans notre jeunesse et que nous avons ensuite négligée, méprisée, faute de la connaître et de l'examiner!... » Heureux, mille fois heureux alors si un seul doute, en les faisant rentrer en eux-mêmes, venait les convertir par vous et à cause de vous... car le salut d'une âme est plus méritoire aux yeux de Jésus-Christ que la conquête de tous les royaumes de la terre!...

Promettez-moi donc, mon jeune ami, pour ne pas être ingrat envers la Providence, que nul respect humain ne vous empêchera dans aucune circonstance de manifester vos convictions religieuses et que vous accomplirez la mission que Dieu vous réserve, en vous unissant à ceux qui dans toutes les conditions où il les a placés prêchent son saint nom par leurs actions et leurs fermes croyances. »

Je le promis avec l'effusion de la reconnaissance, et nous terminâmes ce pieux entretien, selon la coutume que nous avions prise, par la consolante lecture du discours de Jésus-Christ après la cène, dans l'évangile de saint Jean.

La lecture de cette partie de mes Mémoires m'a valu depuis leur publication de touchans témoignages d'intérêt et d'approbation de la part des catholiques, et des marques sincères d'estime accompagnées de quelques réclamations de la part des protestans. Plusieurs, parmi ces derniers, hommes sérieux et de grande foi, m'ont adressé à ce sujet des observations que je me suis fait un devoir d'examiner avec la plus scrupuleuse attention.

« Vous avez méconnu l'esprit du protestantisme, m'assurent-ils, et nous en appelons à votre impartialité et à votre bonne foi pour rectifier des erreurs qui ne peuvent provenir que de l'insuffisance de vos connaissances sur ce qui concerne notre religion. » J'ai répondu à leur bienveillant appel ; j'ai étudié plus profondément, plus consciencieusement que jamais le système du protestantisme, et plus que jamais je me suis convaincu que la religion réformée, en reniant, en matière de dogmes et de foi, toute autorité extérieure et visible, pour n'adopter,

contrairement à une partie de ses propres doctrines, que la méthode de l'examen libre et individuel, ne pouvait conduire qu'aux doutes et à l'erreur, ainsi qu'au fractionnement et à la décomposition inévitable de ses adhérens en une multitude de sectes rivales et ennemies.

Parmi les objections qui m'ont été faites pour me prouver que je ne comprenais pas l'esprit du protestantisme, je n'en citerai ici qu'une seule, faute d'espace d'abord et puis ensuite parce qu'elle me semble la plus importante et en apparence la plus spécieuse.

« Vous affirmez, monsieur, dans plus d'un endroit de vos Mémoires, me dit un membre influent du culte réformé, que les protestans expliquent la Bible par leur seule raison, et vous ajoutez que du principe du libre examen proviennent les aberrations de tout genre et les dissensions sans nombre dans lesquelles ils sont tombés depuis la réforme. Laissez-moi vous assurer que vous commettez une grave méprise en prenant pour le véritable protestantisme la fausse application de sa doctrine par des hommes égarés que nous renions comme chrétiens, parce qu'ils veulent comprendre la parole de Dieu d'après leurs propres vues et non d'après le Saint-Esprit. Le véritable protestant, monsieur, ou plutôt le vrai disciple du Sauveur, le chrétien, doit interpréter la Bible par la Bible elle-même, en implorant les lumières de l'esprit de Dieu pour la comprendre à salut. Le véritable protestant, et vous le reconnaîtrez à ses œuvres, est celui qui prend pour guide la Bible, rien que la Bible et toute la Bible, et qui, conformément au grand principe de la réforme, détrône la raison humaine pour ne se soumettre qu'à Dieu, qui seul peut subjuguer entièrement notre incrédulité naturelle ; c'est ce qui le distingue essentiellement des protestans rationalistes, qui n'ont recours qu'à la seule raison pour l'interprétation

des Écritures, et qui, malheureusement, n'ont que trop prouvé et ne prouvent encore que trop tous les jours par leurs doctrines erronées et par leurs tristes œuvres que le culte en plusieurs localités est frappé d'une absence fatale de foi et de vie. »

Il devrait évidemment résulter d'après cette assertion une différence fondamentale entre le système protestant du libre examen, ou rationalisme, et le système de l'inspiration de l'Esprit divin, tel qu'il vient d'être défini ci-dessus. J'ai cherché dans mon âme et conscience à bien apprécier cette différence, et je proteste qu'il m'a été impossible d'en trouver aucune, quant à la conservation pure et intacte des vérités de l'Évangile, et quant au maintien de l'unité et de l'invariabilité des dogmes et des croyances parmi les chrétiens réformés.

En effet, quelle distinction essentielle peut-on établir pour l'interprétation du sens des Écritures entre le partisan du libre examen et celui de l'inspiration de l'Esprit divin? Ne faut-il pas, en dernière analyse, que tous les deux, l'inspiré comme le rationaliste, aient recours à leur intelligence, à leur raison pour étudier et comprendre la Bible? Et dans les cas douteux, dans les cas de controverse ne se trouvent-ils pas dans la même incapacité d'arriver à une solution satisfaisante et inattaquable, puisque le partisan de l'inspiration de l'Esprit divin, de même que le rationaliste, ne veut et ne peut laisser, d'après son système, d'autres hommes lui imposer leur manière de comprendre la parole de vie?

Il n'existe donc, ni pour la première ni pour la seconde, d'autre autorité en matière de foi que celle de la raison, car c'est une illusion inexplicable de la part de l'inspiré, que de prétendre trouver cette autorité dans la Bible et rien que dans la Bible sous *l'inspiration de l'Esprit divin*, quand il dit d'un autre côté que la rai-

son doit nous servir à rassembler toutes les lumières que la révélation nous donne sur elle, à comparer telle et telle de ses déclarations avec telle autre, afin de nous les expliquer et d'arriver ainsi à la vérité.

Qui ne voit alors, je le répète, que les deux systèmes n'en font qu'un, quant à l'esprit et aux conséquences, et que les inspirés, tout en proclamant qu'ils ne se soumettent qu'à l'autorité de la parole de Dieu comme unique règle de foi, n'interprètent en dernière analyse le sens de cette parole que par leurs propres lumières, et qu'ils sont rationalistes dans leur méthode parce qu'ils ne croient pas le fait qu'a l'autorité de leur seule raison? Soutenir le contraire serait vouloir jouer sur les mots ou s'abuser volontairement, car l'histoire des temps et l'expérience de chaque jour sont là pour nous prouver qu'avec le système de l'interprétation des Écritures par l'inspiration de l'Esprit divin, chaque fidèle abonde et doit abonder dans son sens, et que, n'admettant aucune autorité visible et infaillible pour mettre d'accord les dissidens entre eux, il en résulte des variations à l'infini dans les croyances, de déplorables aberrations et des disputes éternelles. Redisons-le donc bien, tant que les réformés protestans, luthériens, calvinistes, évangélistes, méthodistes, etc., ne reconnaîtront pour autorité en matière de foi que l'examen libre et individuel ou l'inspiration, ils resteront plongés dans cette mer orageuse de doutes et de controverses où la confusion est partout et la vérité nulle part.

Cette autorité visible et infaillible qui leur manque, il faut bien qu'elle soit quelque part, car si Jésus-Christ n'a fourni à l'Église chrétienne aucun moyen d'interpréter sûrement le sens des divines Écritures, il faudrait dire qu'il n'a pas pourvu suffisamment au maintien de la pure doctrine parmi ses disciples, et qu'il ne leur a

laissé d'autre règle de croyance que celle que Platon avait donnée avant lui ; le prince des philosophes avait dit : « *Chacun doit reconnaître comme vrai ce qui paraît tel à sa raison particulière.* » Or, comme ce principe mis en pratique avait divisé en une foule de sectes les disciples de Platon, qui ne cessaient de disputer entre eux, il s'en suit que le système de l'examen libre et individuel doit aussi éterniser les disputes au sein du christianisme.

Le fils de Dieu venant tout ramener à l'unité devait donc imposer en matière de foi une autorité extérieure et visible qui soumettrait tous les esprits et ferait disparaître toute individualité. Cette autorité infaillible devant laquelle disparaissent les doutes et les incertitudes est celle de l'Église catholique, dont l'esprit ne varie jamais parce qu'elle ne peut enseigner que conformément à la tradition de tous les siècles, tandis que le sens propre de chaque individu varie sans cesse...

C'est dans le sein de cette Église, colonne de vérité, lumière du monde, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas, que se conservent dans leur harmonieuse et pure intégrité les doctrines sacrées confiées aux évêques par les apôtres, qui les avaient reçues de Jésus-Christ ; et en effet, quel homme de bonne foi n'est pas frappé du contraste qui existe entre la confusion des sectes protestantes, qui se divisent et se déchirent entre elles sous nos yeux, et la majestueuse unité de l'Église catholique, qui, depuis dix-huit siècles, n'a qu'une même foi dans toutes les parties du monde ?... Comment ne pas reconnaître à ce caractère d'unité l'Église de celui qui a prié pour que tous ses disciples fussent *un ? ut sint unum.* (Saint Jean.)

Ce 2 août 1840.

VI.

Après avoir retrouvé un peu de calme, je pus enfin, sans m'abandonner au désespoir, reporter ma pensée sur les objets si chers que depuis si longtemps je n'osais plus invoquer. Que devenaient-ils ? Hélas ! j'en avais la conviction, ils faisaient plus que le possible pour obtenir ma liberté, au moment même où par ma fatale incrédulité je semblais être abandonné de Dieu !... Aussi quelles furent mon émotion, ma tendre reconnaissance lorsqu'en lisant le journal de ma sœur aux jours de la délivrance, j'y trouvai de nouvelles preuves que le pauvre captif ne cessa jamais de vivre dans le cœur de ceux qu'il chérissait. Je transcris ici des fragmens de ce précieux journal :

« *Paris*, 31 *décembre* 1826. — Depuis plus d'un an ce journal est abandonné. Commencé d'abord pour retracer à ma famille le souvenir de tout ce que nous avons tenté pour notre pauvre prisonnier et surtout pour conserver le témoignage de tout ce qu'il fut lui-même, je n'ai plus rien à y déposer puisque nous sommes condamnés à la plus cruelle inaction et que l'infortuné est pour nous comme s'il avait cessé d'exister ! Cependant je veux à la fin de chaque année confier encore à ce journal si longtemps délaissé les signes de vie qui parfois peuvent s'échapper du Spielberg et arriver jusqu'à nous.

« Deux bulletins nous sont parvenus depuis mon retour de Milan : tous deux étaient adressés par le prince

de Metternich à M. le comte Appony, qui me les a transmis avec beaucoup d'empressement. Hélas ! il disait seulement que, par *exception spéciale*, Sa Majesté impériale ayant daigné permettre que la famille d'Alexandre Andryane, détenu à la forteresse de Spielberg pour crime d'État, fût de six mois en six mois informée de l'état de santé du prisonnier, M. le comte Appony était invité à la prévenir qu'Alexandre Andryane se portait aussi bien que le comportait la situation où il se trouve.

« La brièveté de ces détails les rend plus douloureux qu'ils ne sont consolans ! En les lisant, le cœur se serre avec une horrible souffrance..... et tout en rendant grâce à la Providence, qui vous les accorde, on ne peut retenir ce cri de douleur : « Est-ce là tout, mon Dieu ! est-ce là tout !... »

« Une espérance nouvelle est venue nous soutenir pendant quelques mois. L'une de mes amies bien dévouée, qui depuis longtemps possède la confiance et l'amitié de la princesse de Wagram, née princesse de Bavière et cousine germaine de l'impératrice d'Autriche, lui a parlé de nos malheurs. Avant même qu'elle sollicitât son intérêt pour nous, la princesse s'était écriée avec l'élan du cœur qu'elle mettrait tout en œuvre auprès de l'impératrice pour obtenir par son intercession la grâce du malheureux prisonnier.

« M^me^ de Wagram écrivit en effet avec autant de chaleur que si le bonheur de sa vie eût été attaché au succès de sa prière. Comment dirai-je l'excès de ma reconnaissance et le bonheur que j'éprouvai en l'exprimant à cette femme si parfaitement bonne et si simple dans sa bonté ?..... Comment parler aussi de l'espoir auquel nous osions nous livrer ?..... C'était là une réunion de sentimens si doux qu'ils donnent courage et patience !..... mais que la déception en fut douloureuse !.....

« La réponse si désirée arriva enfin après trois mois d'attente, et je lus avec bien des larmes que l'impératrice avait échoué malgré toutes ses tentatives auprès de son époux ; qu'elle eût été heureuse, bien heureuse de réussir, mais que l'empereur ne *pouvait par devoir écouter la voix de son cœur qui le portait à la clémence.*

« Ma pauvre Teresa m'a écrit plusieurs fois dans le courant de cette année. C'est en vain qu'elle épuise sa vie pour faire arriver quelques secours à nos malheureux prisonniers : tout est mort aussi pour elle.

« C'est donc ici que s'arrête tout ce que j'ai pu recueillir en 1826..... Que le ciel permette que l'année qui va commencer ne soit pas aussi stérile !

« *Paris*, 31 *décembre* 1827. — Ce vœu prononcé il y a un an, Dieu ne l'a point exaucé ! Qu'il en soit ainsi que l'ordonne sa providence, sans que le murmure approche de nos lèvres.

« Les premiers mois de cette année m'ont apporté un nouveau chagrin. La comtesse Frecavalli, cette amie si dévouée de Teresa, que je vis à Milan avec tant d'intérêt, a cessé de vivre après une courte maladie. Teresa me l'écrivit avec une profonde douleur !..... Pauvre ange ! à combien d'épreuves est-elle donc réservée ! Encore une chance de salut qui nous échappe, car Mme Frecavalli était animée d'un tel dévouement que j'avais foi en elle comme en la comtesse Confalonieri pour soulager nos infortunés captifs.

« Teresa insistait tellement dans l'une de ses lettres pour que nous ne cessassions pas d'implorer l'empereur, que mon beau-père a présenté pour la troisième fois depuis mon retour de Milan la requête la plus touchante. Nous comptions les jours pour arriver à celui qui pouvait nous apporter quelques lueurs d'espoir, lorsqu'une lettre, écrite confidentiellement de Vienne à un ami que

je ne puis nommer, est venue nous replonger dans un découragement dont nous ne pouvons plus entrevoir le terme..... On nous apprend d'une manière positive que l'empereur, satisfait de la conduite d'Alexandre, touché des démarches réitérées que nous avons faites, semblait prêt à se laisser fléchir ; mais que les portes du Spielberg se sont plus que jamais fermées sur notre malheureux enfant par suite des dénonciations faites contre lui par un compagnon d'infortune qui l'a représenté comme *n'étant pas corrigé*.

« Quel surcroît de malheur!.... Toucher au terme d'une captivité horrible et la voir se prolonger indéfiniment!..... Pourquoi, dans cette circonstance, notre pauvre prisonnier, toujours porté à la confiance, à l'abandon, est-il l'obstacle contre lequel tous nos efforts viennent se briser?..... Mais aussi comment une âme qui ne connut jamais les détours, encore moins la bassesse et la trahison, aurait-elle pu les soupçonner dans un être aussi à plaindre que lui?..... Hélas! je ne sais plus que répéter ce qui est incessamment le cri de mon cœur : « Soutenez son courage, ô mon Dieu ! soutenez celui de tous ceux qui lui sont chers, et que votre volonté s'accomplisse ! »

VII.

Quoique la conviction profonde et réfléchie que j'avais acquise des vérités de la religion catholique ne pût me déterminer à mettre *la main à la charrue* pour ne plus regarder en arrière, quoique je dusse rester quelque temps encore dans cet état de trouble et d'irrésolution que saint Augustin nous peint si admirablement dans ses *Confessions* et qu'il appelle le combat de ses anciennes attaches contre la volonté nouvelle, je n'en éprouvai pas moins une tranquillité, une paix de conscience et d'esprit que je ne connaissais plus depuis bien des mois ; mon imagination, que les arides et sombres idées de matérialisme, destruction, néant..... semblaient avoir éteinte pour jamais, se ranima ; mon cœur, que le souffle de l'incrédulité avait desséché, mon cœur, qui croyait ne plus avoir de joie à espérer, se rattachant à la terre par ses souvenirs et au ciel par ses espérances, retrouva quelques-unes de ses bienfaisantes inspirations, dont j'essayai plus tard de rendre les élans régénérateurs dans les vers suivans, qui n'ont d'autre mérite que d'avoir été faits *de mémoire* dans les cachots de Spielberg et de montrer comment le captif privé d'avenir tend à unir ses impressions, ses douleurs et ses joies présentes aux affections et aux scènes de sa vie passée.

LE LAC.

Connaissez-vous le lac aux flots bleus et limpides
Qu'entourent le Jura, les Alpes, des cités;

Ce lac, un des plus beaux de ces miroirs splendides
Que Dieu dans sa grandeur sur la terre a jetés
Pour qu'elle y réfléchit ses agrestes beautés?
Avez-vous sur ses bords admiré les merveilles
D'un soleil qui se couche et les teintes merveilles
Dont la neige des monts se pare avec amour
Sous les baisers d'adieu que lui donne le jour,
Jusqu'à ce qu'à regret, fuyant de pente en pente,
De ses derniers rayons la lumière expirante
Couronne du Mont-Blanc le sommet glorieux,
Et longtemps de la nuit aimant à le défendre
Y jette une lueur si céleste et si tendre
Que notre âme en extase adore..... et que nos yeux
Cherchent sur cette cime un envoyé des cieux!

Et lorsque avec lenteur vous détourniez la vue
De ce dôme éclairé qui trop tôt pâlissait,
Lorsque votre regard, plongé dans l'etendue,
Fottait de site en site où tout disparaissait,
Votre cœur des humains oubliant l'existence
Ne sentait-il alors rien de mystérieux
Dans les ombres du soir et le vague silence
Qui glissait sur la terre en descendant des cieux,
Tandis que sur les eaux une brise légère,
Caressant ce beau lac qui paraissait gémir,
Imitait les doux chants d'une amoureuse mère
Berçant son tendre fils qu'elle veut endormir?

C'est là qu'errant le soir sur des rives fleuries,
J'abandonnais mon âme aux longues rêveries
Qu'inspiraient à cette heure et les monts et les flots,
Et qu'enivré d'encens que la colline exhale,
Dans la prairie au loin j'entendais la cigale,
Dont les cris troublaient seuls le nocturne repos.
Jamais, comme en ces jours, jamais la solitude
Ne m'avait révélé de plus secrets plaisirs;
Jamais de mes pensers la vague inquiétude
Ne s'était mieux changée en de divins désirs :
Mon esprit vers le ciel montait d'un vol rapide,
Mon sein était fécond et mon cœur si fervide,
Si brûlant de tendresse et si plein de fraicheur,

Que j'embrassais l'espoir comme à l'âge candide
Où l'avenir n'est rien qu'innocence et bonheur !

Ah ! qu'ils sont ravissans ces retours à la vie
D'une âme à son insu trop longtemps éblouie
Par de fausses clartés que l'homme appelle jour,
D'une âme qui vers Dieu se sentait attirée,
D'une âme qui brûlait d'être désaltérée
Dans les flots toujours purs de la source sacrée
D'où s'écoulent sans fin la justice et l'amour !

Ah ! qu'ils sont ravissans ces hymnes d'espérance,
Ces élans surhumains d'un cœur où la croyance
De l'incrédulité vient d'éclairer le deuil,
Quand, frappés tout à coup d'une lueur divine,
Nous retrouvons en nous la céleste origine
Et les germes féconds de la sainte doctrine
Que nous avions éteints sous le doute et l'orgueil !

Et qu'enfin retrempés par le divin baptême,
Rejetant loin de soi tout aride système
Qui ternit l'univers à son pâle flambeau,
Notre esprit, affranchi d'une vile poussière,
Embrasse avec transport l'infini pour carrière,
Et contemple aux rayons de sa seule lumière
Ce que la vie humaine a de noble et de beau !

Alors tout s'agrandit, tout brille, tout s'épure ;
L'homme, ce vain jouet d'une aveugle nature,
Reprend le sceptre d'or qu'il avait rejeté.....
Alors chaque pensée est grande et magnanime ;
Alors, tout palpitant d'une ivresse sublime,
Il sent, il reconnaît à l'ardeur qui l'anime
Le souffle inspirateur de la Divinité.

Qu'on trouve en ces instans de suprême délice,
Qu'on trouve un dévoûment, des vœux, un sacrifice
Plus grands que les désirs de cet enfant du ciel ;
Qu'on voie, à la clarté de la foi qui l'inspire,
Son univers paré d'un céleste sourire,

Et qu'on dise, à l'aspect de ce pieux délire,
Si cet être inspiré n'est que bonc et que fiel!

Pourquoi faut-il, mon Dieu, qu'en éclairant notre âme
Les émanations de ta céleste flamme
S'éteignent comme un feu que la terre a produit!.. ..
Quand on plana si haut, comment ramper encore,
Et d'un jour si divin quand on a vu l'aurore,
Ce jour de vérité que rien ne décolore,
Comment sans désespoir retomber dans la nuit!.....

Mais que dis-je..... Est-ce à moi d'insulter à ta grâce!
Avais-je mérité que cette pure extase
Comme un flot éthéré vînt inonder mon cœur?
Si je perdis sitôt cette douceur extrême,
Dois-je moins en bénir ta clémence suprême,
Qui permit que l'amour en m'élevant moi-même
Fit briller dans mon sein l'éclair de ta grandeur?

L'amour! Oui, c'est de lui que jaillit l'étincelle
Qui rajeunit un cœur, l'enflamme et lui rappelle
Ces mots sacrés du Christ : « Aimez..... voilà ma loi..... »
Par lui nous franchissons les bornes de notre être,
Par lui, par lui surtout, quand il commence à naître,
Nous pouvons ici-bas entrevoir et connaître
La douce charité, l'espérance et la foi!

Ah! quand d'un seul objet nous embrassons le culte
Et que vivant en lui l'âme enchantée exulte
De lui sacrifier jusqu'au moindre désir,
Que soudain devenus bons, humains, charitables,
D'une tendre pitié nous aimons nos semblables,
Sommes-nous donc si loin des dogmes adorables
Connus par les mortels que Dieu daigne choisir?

Et le moyen alors de garder le silence!
Si d'un Dieu par l'amour j'ai connu la puissance!
Si, malgré l'égoïsme et la légèreté,
J'ai vu naître en mon sein des élans de bonté
Sous les rayons vivans de sa sainte influence!
Si je dois à lui seul qu'un reflet d'espérance

Ait parfois sur mes jours répandu sa clarté !
Si grâce à cet amour, en remontant ma vie,
Que partout en son cours le néant a suivie,
Je vois de loin en loin parmi l'ombre et l'erreur
Poindre de la vertu quelque douce lueur !
Si, l'espoir renaissant dans mon âme alarmée,
J'ose encore m'écrier : « Seigneur, Seigneur, Seigneur !
Ta main pour me punir est justement armée,
Mais que le peu de bien dont ma vie est semée
Suffise à conjurer les traits de ta rigueur ! »

Ne dois-je pas sans cesse en conserver l'image,
Et fier de ses bienfaits, les chanter, les bénir
Comme un tribut du cœur, un consolant hommage
Rendu par le captif au plus cher souvenir,
Le seul que de ses jours il ne voudrait bannir !

Va donc en ces beaux lieux, va donc, ô ma pensée !
Chacun des frais tableaux de ces divins momens
Ne fut-il pas toujours pour mon âme épuisée
Ce qu'est dans les enfers la goutte de rosée
Que le riche au cœur dur implore en ses tourmens ?

Va, retourne au rivage où j'ai versé les larmes
Qu'un œil longtemps voilé verse en voyant le jour,
Où d'un vaste désir éprouvant tous les charmes,
J'aimais, pleurais, pensais et priais tour à tour !
Fais que devant mes yeux le beau lac se déroule,
Que la lune en ses flots se reflète et s'écoule,
Et que d'un pas distrait, seul et fuyant la foule,
Je retrouve les lieux où je rêvais l'amour !

Ces pieuses et tendres rêveries, dont ces vers ne sauraient donner qu'une idée faible et bien imparfaite, ces retours à Dieu entremêlés à des fleurs de souvenance et d'imagination, furent dans ces instans une grâce du ciel, un bouclier de patience et de fortitude pour m'aider à supporter l'affliction que me causait l'affaiblissement toujours croissant de ma vue, affaiblissement produit par

l'obscurité du cachot. J'avais bien, il est vrai, prié, sollicité le comte Insaghi, devenu gouverneur de la Moravie, de me mettre dans la prison voisine, que je savais être moins sombre que la mienne, mais il me fit répondre que cela n'était pas en son pouvoir et qu'il allait en référer à Sa Majesté.

Après quelques semaines d'attente, l'on me signifia le refus de l'empereur et je dus renoncer à un soulagement qu'il eût pourtant été si facile de m'accorder!

Forcé de m'abstenir d'écrire sur les murs pour ne pas fatiguer mes yeux, ne pouvant, grâce à la surveillance du sous-directeur, ni m'entretenir avec Pellico et Maroncelli, dont les santés s'altéraient chaque jour d'une manière plus grave, ni correspondre avec Confalonieri, je me serais donc trouvé sans défense contre les ennuis de l'isolement et les inquiétudes d'une prochaine cécité si je n'eusse trouvé dans mes croyances religieuses et dans quelques travaux intellectuels une ressource qui me faisait espérer de ne plus succomber de longtemps au mal de la prison.

J'avais d'ailleurs dans les *Pensées* de Pascal et dans les *Confessions* de saint Augustin, qu'une main secourable me confiait de temps en temps, une source inépuisable de méditations. Je compris alors par les fruits et les consolations que je ne cessais de retirer de ces précieuses lectures combien il y avait de profondeur et de portée dans cette sentence de saint Thomas d'Aquin: « *Timeo virum unius libri*..... (je crains l'homme qui n'a, qui ne lit qu'un seul livre). » Il est impossible, je pense, quand on ne l'a pas éprouvé, de se faire une juste idée des résultats immenses, moralement et intellectuellement parlant, qu'une attention soutenue, qu'une pensée investigatrice, peuvent acquérir par l'étude approfondie et constante d'un bon livre; il est tel que je crois avoir

plus fait en quelques mois d'une semblable analyse pour le développement de mon esprit et le perfectionnement de mon cœur que dans tout le reste de ma vie..... C'est que j'étais mûr alors pour la vérité, que l'heure était venue où je devais envisager mon propre moi et les choses de ce monde, non plus à la lueur faible et incertaine de ma folle raison, mais aux inaltérables clartés de la foi; c'est qu'aucune considération personnelle, qu'aucune influence étrangère, ne pouvaient désormais se mêler à mes consciencieuses analyses, et que je jugeais les hommes et les choses comme étant destiné à ne plus vivre sur la terre..... J'étais enfin, je le répète avec joie, j'étais sur le terrain de la vérité, et la vérité a tant de charmes qu'il m'arrivait parfois de passer des journées entières à commenter, à développer quelqu'une des profondes pensées de Pascal, renonçant même à la promenade pour ne pas interrompre le cours de mes idées.

VIII.

« Eh quoi ! vous vous abstenez aujourd'hui encore de prendre l'air, me dit un matin le gardien chargé de nous accompagner. Êtes-vous malade ? — Non... mais il fait froid, je préfère rester. — C'est bien, je ne mettrai pas le cadenas à la porte et si vous vous ravisez, vous n'avez qu'à frapper.»

Je le remerciai de son attention et je m'étendis de nouveau sur ma paillasse pour me livrer en paix à mes méditations ; mais, fatigué d'une trop longue tension d'esprit, j'abandonnai bientôt les pensées sérieuses pour les souvenirs du cœur, que je pouvais évoquer maintenant sans que l'amertume des regrets, sans que le désespoir vinssent troubler mon âme et m'arracher des cris de détresse et de rage comme en mes jours d'incrédulité !

Immobile et les yeux fermés, dans cet état de vague somnolence qui n'est déjà plus la veille sans être encore entièrement le sommeil, je voyais mieux qu'en rêve flotter les douces images de celles qui, depuis mon enfance jusqu'au temps des épreuves de la captivité, avaient semé ma vie d'espérance et de consolations !..... Je voyais les beaux lieux où j'avais goûté tant de pures jouissances, tant de rares bonheurs du cœur !..... les bois de Chantilly, la Provence et Genève surtout, où j'avais si souvent éprouvé ce que peut l'influence d'une femme sur les joies et les afflictions de l'âme, sur le développement de la raison et de l'esprit..... Oui, je revoyais

Lucy et toutes celles qui avaient été mes anges gardiens sur cette terre..... J'étais heureux, et si heureux que j'éprouvai une sensation douloureuse quand j'entendis tirer les verrous de la porte et qu'il fallut m'arracher à mon songe quoique je continuasse à fermer les yeux et à feindre de dormir, pour ne pas rompre les fils de mes ravissantes rêveries en donnant un autre cours à mes idées.

Croyant que c'était un des gardiens qui venait inspecter la prison, je ne bougeai donc pas..... Mais quelle fut ma surprise lorsqu'un léger bruit de chaînes parvint à mon oreille et que je vis en entr'ouvrant les paupières une femme, la première que j'eusse aperçue d'aussi près depuis mon séjour à Spielberg..... une femme vêtue de blanc, que j'aurais prise pour une vision ou pour quelque sainte fille d'une pieuse communauté si le cliquetis de ses fers ne me l'eût fait reconnaître bientôt pour l'une de ces infortunées créatures qui expient à Spielberg les fautes et les crimes qu'elles ont commis contre les lois et la société.

Elle tressaillit en m'apercevant et ne put retenir un cri; mais, voyant mon immobilité, elle me crut malade ou endormi. Elle était grande et mince, et lorsqu'en s'approchant de moi je pus distinguer ses traits, elle me parut si jolie, avec ses beaux cheveux blonds si propres et lissés avec tant de soin, avec ses yeux d'un bleu d'azur, ses longs cils et ses lèvres roses, qu'oubliant son habit et sa déplorable condition de galérienne, je me serais aussitôt levé pour la mieux regarder, pour lui parler, si la voix des gardiens qui retentissait dans le corridor ne m'eût fait craindre d'en être entendu et de voir par conséquent éloigner cette jeune fille, sur laquelle je fixais des regards de compassion et de vive curiosité; car elle avait à peine vingt ans, elle était belle..... et me

semblait si modeste, si candide dans son maintien, si fort au-dessus d'une femme de basse extraction que tous mes sens, toutes mes pensées se révoltaient à l'idée qu'une aussi charmante créature eût pu se rendre coupable d'un crime. « Qui était-elle? qu'avait-elle fait? » Voilà ce que je me demandais, ce que j'aurais voulu connaître, dût-il m'en coûter des jours et des semaines de *carcere durissimo*..... Pauvre enfant! quelle pitié n'excita-t-elle pas dans mon cœur quand je la vis prendre un énorme seau d'eau qu'une de ses compagnes venait de déposer à la porte, le mettre au milieu de la prison, le verser en partie sur le plancher, où elle s'agenouilla, tandis que, tenant en main une torche de paille, elle s'en servit pour frotter les planches du cachot. Comme elle me paraissait gracieuse encore dans cette humble posture, et combien n'étais-je pas touché de voir les précautions qu'elle prenait pour ne pas me réveiller! Toujours courbée, l'ouvrage était pénible..... si pénible qu'elle s'arrêtait souvent pour reprendre haleine, redressant alors sa taille fine et son visage, dont je suivais les moindres mouvemens. Ses yeux ayant rencontré les miens dans un de ces momens de repos, elle rougit, s'effraya, voulut se relever pour sortir; mais je lui dis si doucement en allemand : « Continuez, n'ayez nulle crainte..... » qu'elle resta, n'osant ni poursuivre son travail ni tourner de nouveau vers moi ses regards étonnés. « Calmez-vous, repris-je d'une voix si basse que les gardiens ne pouvaient l'entendre, calmez-vous, mon enfant..... Celui qui vous parle n'est pas un galérien ordinaire, vous devez le savoir; vous n'avez donc rien à redouter près de lui. Regardez-moi, de grâce; dites-moi qui vous êtes et comment vous vous trouvez dans cette horrible position, vous si jeune et d'une physionomie si modeste!...

Des larmes, à ces paroles, coulèrent de ses yeux. « Vous ne me répondez pas, lui dis-je en prenant un accent plus persuasif encore... Votre faute est-elle donc si grave ?... — *mein Gott! mein Gott!* (mon Dieu ! mon Dieu !) s'écria la pauvre fille, pourquoi ne suis-je pas morte !... — Chut ! lui répondis-je en mettant un doigt sur ma bouche... parlez plus bas... A combien d'années de Spielberg êtes-vous condamnée ? — Quinze ans. — Y a-t-il longtemps que vous y êtes ?— Un peu plus de dix-huit mois. — Quel âge avez-vous, pauvre enfant? — Vingt et un ans. —Quel est votre pays ? »

Elle ne me répondit pas. « Et votre nom ?...»

Même silence. « Mais il est impossible, repris-je, que vous vous soyez rendue coupable d'un crime ; votre figure, votre air d'innocence, m'empêcheraient d'y croire si on me l'assurait. — Ah! c'est une bien triste histoire que la mienne, dit-elle enfin en soupirant profondément..... Mais Dieu aura pitié de moi et il me donnera la force de supporter mon malheureux sort ! — Vous avez donc foi dans sa miséricorde ? » lui demandai-je.

Elle leva les yeux au ciel, joignit les mains et pria. « Puisse le ciel exaucer ta prière ! » ajoutai-je en maîtrisant à peine l'attendrissement que me faisait éprouver une telle confiance en la bonté divine.

Et j'allais dans mon émotion quitter le lit de camp pour être plus près encore de la pauvre fille ; mais au même moment, des pas, des voix, une rumeur soudaine me forcèrent à rester sur ma paille, à feindre le sommeil, tandis que la pauvre galérienne, effrayée du bruit et des juremens retentissant dans le corridor, se mit à laver le plancher de la prison.

C'était notre gardien, qui, furieux contre ses camarades, les grondait en termes énergiques de s'être trompés de prison et d'avoir introduit une détenue dans le cachot

d'un de ses prisonniers. « Debout ! debout ! me cria-t-il du seuil de la porte : vous allez, puisque c'est ainsi, passer dans une autre prison. — De suite, » répondis-je.

J'obéis, mais lentement, mais avec peine, avec tristesse... et je me serais éloigné, je l'avoue, le cœur plus triste encore si la jeune fille n'eût un instant levé sur moi un doux et suppliant regard qui semblait dire : « Merci de votre compassion, de votre charitable indulgence..... Croyez-le, je n'en suis pas tout à fait indigne..... »

Elle lut dans mes yeux que je l'avais comprise, car un éclair de joie brilla sur sa mélancolique figure, et au moment où je passais près d'elle pour m'éloigner, elle prit ma main, qu'elle porta respectueusement à ses lèvres. « *Heraus ! heraus !* (dehors ! dehors !) répétait le gardien : il faut que l'ouvrage se fasse. »

Avant de franchir le guichet je me retournai une fois encore vers la jeune galérienne, qui avait déjà repris son fatigant travail ; je la regardai, puis je me dis, tout pénétré des regrets d'une tendre pitié : « Puisse Dieu veiller sur toi, pauvre victime ! »

L'impression que cette infortunée avait produite sur moi était trop vive, trop profonde pour qu'elle pût s'effacer de longtemps... Son gracieux visage, sa touchante physionomie, ses cheveux blonds, en parlant à mes yeux, à mon âme, m'avaient rappelé des ivresses dont je ne devais plus jouir !..... des larmes amères baignèrent alors mes joues brûlantes, des soupirs douloureux s'exhalèrent de mon sein et je répétais avec angoisse des mots sans suite, expression d'une douleur poignante !

C'est qu'hélas ! j'étais bien jeune encore et que de toutes les félicités perdues pour moi, celles que je pleurais le plus étaient les joies d'un pur amour.

Que de douleurs, mon Dieu ! devaient encore abreu-

ver mon âme avant que cette plaie toujours saignante à la moindre souvenance pût se cicatriser !... Mais, que dis-je ! elle ne se cicatrisa jamais, et quand toutes mes illusions se furent évanouies une à une, quand les plaisirs et les grandeurs du monde ne furent plus pour moi que misère et néant, quand j'eus enfin renoncé sans retour aux vides réalités de cette vie pour les espérances du ciel, je regrettai encore, je regrettai toujours, comme de saintes béatitudes, les ineffables jouissances que l'homme de cœur, que l'époux tendre et fidèle éprouve dans les chastes embrassemens d'une femme chérie, dans les caresses de ses enfans..... Ce fut là le seul bien que j'appelai de toute l'ardeur de mes vœux, de toutes les forces de mon cœur jusqu'aux derniers momens de ma captivité.

Miné par les ennuis et mort à la vie, je ne cessais pas de sentir cependant que les soins d'une douce compagne me feraient renaître, que sa tendresse ranimerait mon âme flétrie, que je serais près d'elle dans un imperdable paradis..... je me la figurais bonne, belle, indulgente, d'une inaltérable égalité d'humeur, d'un esprit élevé, d'une imagination pure !..... j'entendais sa douce voix qui dissipait les tristesses de mon âme comme la harpe de David dissipait les sombres fureurs de Saül..... et je m'identifiais si bien à toutes les phases bienfaisantes de cette conjugale existence qu'une peine mortelle m'assaillait chaque fois que mon rêve finissait et qu'il fallait me dire : « Tous ces désirs sont vains..... Si jamais ma prison vient à s'ouvrir, je n'en sortirai que vieux et brisé..... incapable d'unir mon sort à l'ange d'innocence et de beauté qui vit sans cesse en ma pensée ! »

Ah ! qu'elles me semblaient poignantes les souffrances que j'éprouvais alors ! mais insensé que j'étais de ne pas tout espérer de la bonté de ce Dieu miséricordieux, qui

devait amener enfin le temps des compensations en m'accordant la liberté, en me donnant pour compagne une femme accomplie qui surpasse encore de beaucoup tout ce que mon imagination de captif avait pu se créer de parfait, d'adorable..... et qui me fait dire chaque jour de ma vie : « Tu m'as plus que payé, Seigneur, de mes longues années de larmes !..... *tu m'as rendu plus que tu ne m'avais pris !* »

L'infortunée jeune fille dont la vue avait excité dans mon âme tant d'amers regrets, qui était-elle ? par quel enchaînement de tristes circonstances se trouvait-elle à Spielberg ? C'est à quoi je pensai tout le jour et c'est ce que je demandai le lendemain au gardien qui m'accompagnait à la promenade.

« Ce qu'elle a fait? me répondit-il..... Ah ! par ma foi, je n'en sais trop rien ; de la fausse monnaie, je crois. — Comment ! de la fausse monnaie ? — Oui, oui, des billets de banque, c'est la même chose. Il y en a qui disent qu'elle n'a fait cela que pour obéir à son père ; mais qui pourrait y croire? Ce n'est pas que je veuille dire qu'elle ressemble aux autres galériennes, il s'en faut, car les surveillans ne savent quel bien en dire : « C'est doux, docile ; ça prie le bon Dieu, quoiqu'il y en ait plus d'une qui en font autant et qui n'en sont pas moins méchantes pour cela. » Au surplus, puisque vous désirez connaître l'histoire de cette condamnée, je m'en informerai plus exactement et je vous en rendrai compte demain. »

Le jour suivant, il me conta effectivement que la galérienne appartenait à une bonne famille, qu'elle avait reçu de l'éducation et qu'elle avait été condamnée à la peine des travaux forcés, ainsi que ses frères, pour avoir cherché, d'après leurs conseils, à sauver son père d'une ruine totale et de la misère en faisant de faux billets.

« La pauvre enfant ne connaissait guère à quoi elle s'exposait, continua le gardien, et les juges auraient eu pitié de sa jeunesse si elle avait voulu charger ses frères..... mais il n'y a pas eu moyen de lui arracher une parole, ou bien elle répondait en sanglotant qu'elle ne croyait pas avoir fait du mal et qu'elle en demandait pardon à Dieu. Disait-elle vrai? Je l'ignore ; mais tant il y a qu'elle fut condamnée et qu'elle ne l'aurait pas été si elle avait cédé..... vous entendez..... aux demandes d'un certain juge. D'ailleurs, qui peut savoir? elles sont si malignes, ces galériennes, et elles mentent si bien! Ce n'est pas qu'on puisse rien reprocher à celle-ci, bien au contraire, car elle est la meilleure de toutes, si triste, si pieuse et si résignée que cela vous attendrit le cœur. C'est que c'est un rude malheur que d'être, à vingt ans et quand on est si belle, condamnée aux galères! Il y a longtemps qu'elle serait morte, dit-on, sans la foi qu'elle a dans la bienheureuse vierge Marie, qu'elle ne cesse d'invoquer. »

Le récit du soldat, quelque incomplet qu'il fût, m'avait soulagé le cœur ; il m'était permis de conclure que la malheureuse fille, dont le mélancolique aspect était toujours présent à ma pensée, ne pouvait être mise au nombre de ces misérables créatures qu'un crime prémédité avait conduites à Spielberg et que le séjour des galères achevait de pervertir ; je n'avais donc pas à me repentir de l'intérêt qu'elle m'avait inspiré ; je pouvais, en la plaignant, admirer et bénir l'influence de notre sainte religion, qui soutenait la pauvre affligée au milieu de si dures épreuves et qui l'avait sauvée jusqu'alors, j'aimais à me le dire, de la funeste contagion que le vice et le crime répandent autour d'eux dans cette infâme demeure : je me persuadais même qu'elle échapperait, grâce à la divine protection de la mère de celui qui fait

notre espérance, aux dangers qui ne cessaient de l'environner.

Plein de cette pensée, j'adressai, le dimanche suivant, dans l'église, une fervente prière à la reine des anges pour le salut et la délivrance de la jeune galérienne, répétant avec la conviction de la foi et l'attendrissement de l'espérance ces litanies qui revenaient à ma mémoire aussi fidèlement qu'au jour où je les récitais avec ma mère : « *Sanctuaire de la charité, arche d'alliance, porte du ciel, étoile du matin, ressource des infirmes, refuge des pécheurs, consolation des affligés, priez pour elle, priez pour nous !* »

Jamais je n'avais assisté à l'office divin avec autant de recueillement, jamais je n'avais mieux senti tout ce que la religion catholique peut inspirer de confiance, peut donner de consolations, de bonheur même aux fidèles qui souffrent pour l'amour de leur Dieu!..... Jamais non plus je n'avais mieux lu sur la pâle et belle figure du jeune capucin qui nous disait la messe ce qu'il y a de sublime et de surhumain dans cette foi qui met toute sa gloire dans l'humilité et ses joies dans la pauvreté et les souffrances... Il me semblait, en le contemplant, qu'aucun sacrifice ne pouvait être désormais au-dessus de mon courage, que je serais patient, résigné en tous les temps et jusqu'au dernier jour... et je ne demandais à Dieu, en levant les yeux vers la tribune grillée où se trouvait Confalonieri, que de m'accorder la grâce de pouvoir encore lui consacrer mes soins.

Mes regards étant tombés ensuite sur le pauvre colonel Moretti, qui, toujours seul comme moi, se trouvait à l'autre extrémité de la chapelle, il me prit au cœur une telle pitié en le voyant si faible, si décharné que je me précipitai vers lui au moment de quitter l'église, que je lui pris la main malgré la présence des gardiens, en lui

disant : « Pourquoi faut-il que nous ne soyons pas ensemble ! — Ce serait trop de bonheur ! » me répondit-il. Puis nous nous séparâmes, hélas ! pour ne plus nous revoir en ce monde, car lui aussi devait mourir sur la terre étrangère !

IX.

« Vous allez me suivre, me dit, à quelques jours de là, le sous-directeur Wergrat. — Le gouverneur a donc enfin fait droit à ma requête, lui demandai-je, et je vais être mis dans une prison moins obscure? — Mieux que cela..... me répondit-il d'un air de mystère ; mais suivez-moi, vous le verrez.»

L'espoir vit tant au cœur du prisonnier que ma pensée alla jusqu'à la liberté..... Mais ce ne fut qu'un éclair qui se dissipa dès que j'eus passé le seuil du guichet et que nous eûmes fait quelques pas dans la galerie. « Si du moins, me disais-je, je me trouvais dans ma nouvelle cellule avec l'un de nos compagnons... » Et nous allions toujours, laissant de côté plusieurs cachots que je présumais être vides. Alors la bienfaisante pensée que je pouvais être réuni à Confalonieri me vint dans l'âme ; mais je rejetai bientôt cet espoir, l'évêque de Cattaro ne m'avait-il pas dit que l'empereur se repentait de nous avoir mis ensemble! quelle apparence alors qu'il pût avoir changé d'opinion.

Cependant nous continuions à marcher dans le corridor ; les portes des prisons de Palavicini, Borsieri, Castillia étaient déjà derrière nous ; il n'en restait plus qu'une... celle de Frédéric... Dieu! qui avez eu pitié de moi, quelle fut mon émotion, quelle fut ma joie quand cette dernière porte s'ouvrit et que le sous-directeur me dit : « Vous allez être avec votre ancien compagnon... »

J'entrai précipitamment, je cherchai mon ami si cher... la prison était vide... Cruellement désappointé, je me retournai vers mon introducteur pour lui reprocher cette inconcevable mystification, mais il me prévint en m'annonçant que mon ami était en ce moment près de l'ecclésiastique.

Après quelques minutes d'une pénible attente, j'entendis dans la galerie des pas précipités, un bruit de chaînes... la porte s'ouvrit et je me trouvai dans les bras de mon pauvre Frédéric, dont l'attendrissement était égal au mien, dont la joie de notre réunion était telle qu'il ne pouvait pas plus que moi s'exprimer par des mots. « Quel bonheur inespéré ! lui dis-je enfin, de me retrouver près de toi ! quelle compensation aux tourmens du passé et quel secours pour ceux qui nous attendent encore dans l'avenir ! — La plus grande consolation, me répondit mon ami, que je pusse espérer au Spielberg, était sans doute d'être réuni à toi, mais que j'étais loin de penser qu'elle me serait accordée !... car j'avais espéré ta liberté, mon Alexandre, et ce n'est qu'en ce moment que je renonce à une croyance qui m'était si chère !... Pauvre infortuné ! Dieu sait maintenant quand les portes du Spielberg s'ouvriront pour toi !... — Laissons faire, lui dis-je, à celui qui peut tout, et au temps, ce grand maître. Pensons qu'on aurait pu nous tenir séparés, et bénissons le jour qui nous donne un bonheur que nous n'aurions pas osé espérer il y a une heure encore !... Que de mois se sont écoulés depuis que je ne t'ai vu, mon Frédéric, que d'inquiétudes m'ont torturé pour toi !... ta santé, ce projet de fuite !.... — Auquel j'ai renoncé pour ne compromettre personne, » se hâta-t-il de répondre.

Et il me conta en peu de mots comment sa conscience lui avait fait un devoir d'abandonner cette dernière an-

cre de salut..... « Ainsi donc, ajoutai-je, aucune nouvelle d'Italie, de ta famille, de ta Thérèse ? — Aucune, reprit-il avec tristesse, et, selon toute apparence, la présence du vigilant sous-directeur me condamne à n'en recevoir jamais ! Hélas ! je comptais sur toi, si tu avais été délivré, pour instruire ma pauvre Thérèse de tout ce qui me concerne; mais ce bonheur ne m'était pas réservé, il faut se soumettre à sa destinée !..... Parle-moi maintenant de tout ce que tu as éprouvé depuis notre douloureuse séparation. »

Je lui fis part de ma contrainte, de mes douleurs, de ma patience, de mes ennuis pendant les tristes et longues journées passées près de S...; je lui contai tout ce que j'avais fait pour l'adoucir, pour lui ôter l'idée de me nuire ; je lui parlai de la conduite de don Stephano, évêque de Cattaro, auquel nous devions tous les maux qui nous accablaient ; puis je terminai mon récit en lui disant : « Oui, j'ai bien souffert, mon Frédéric, mais la consolation de ne plus te quitter adoucit toutes mes blessures. »

Nous nous entretînmes ensuite de nos compagnons d'infortune et des tristes effets de la captivité sur leur santé, de plus en plus délabrée ; nous plaignîmes le pauvre Maroncelli, dont la jambe commençait à donner de graves inquiétudes, et notre Pellico, qui souffrait plus encore des douleurs de son ami que s'il en eût été atteint lui-même. La faiblesse de mes yeux fut aussi un sujet d'affliction et une preuve que chacun de nous était appelé à payer le tribut au *carcere duro*...

Nous avions, après une si longue séparation, tant de pensées intimes à nous communiquer que les premières journées ne suffisaient point à nos fraternels entretiens. Après nous être communiqué nos conjectures, nos alarmes, lui sur son infortunée Thérèse, moi sur mon vieux père,

dont l'évêque de Cattaro m'avait annoncé la maladie grave, nous revînmes à nos croyances religieuses, qui avaient si longtemps donné lieu à nos méditations, à nos réciproques épanchemens... « Oui, mon ami, dis-je en achevant de lui ouvrir mon cœur sur toutes les angoisses que j'avais éprouvées depuis notre séparation ; oui, toutes mes incertitudes, toutes mes répugnances se sont évanouies devant la vérité dès qu'il m'a été démontré que les Écritures étaient une révélation de la Divinité ; alors j'ai baissé la tête et j'ai cru sans difficulté comme sans arrière-pensée.

« La prédestination et le péché originel, qui avaient si longtemps révolté ma raison et ma justice, je les ai acceptés comme un fait inexplicable sans doute dans sa cause première, mais réel, mais indispensable à la solution du problème incompréhensible de la nature déchue de l'homme, si étrangement mêlée de grandeur et de faiblesse ; il en a été de même et plus facilement encore pour les autres mystères.

« Quant à la terrible sentence que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu et qu'il n'est point de salut hors de l'Eglise... sentence contre laquelle j'avais protesté pendant un si grand nombre d'années, m'écriant avec les philosophes, les déistes, avec les cœurs sensibles et les esprits légers qu'un semblable anathème était non-seulement absurde mais contraire à toutes les idées que nous avions de la bonté, de la justice de Dieu, qui ne peut vouloir l'éternel malheur de ceux qui n'ont pas connu sa loi révélée, il a bien fallu pourtant que j'en reconnusse la sagesse et l'équité, parce qu'une fois admis que le Tout-Puissant a parlé et que la vérité existe, on doit proclamer et soutenir, pour être cohérent avec ses principes et ses convictions, que cette vérité est une et que tout ce qui est en dehors d'elle n'est qu'erreur et

mensonge, m'en remettant du reste, comme saint Augustin, à la miséricorde divine et espérant comme lui que nul ne sera condamné que parce qu'il n'aura point profité de ce qu'il a su pour mériter d'en savoir davantage.

« De l'exclusivité et de l'unité en matière de foi, répétons-le cependant, dépend la stabilité de l'existence de la religion elle-même, dont le divin édifice crouleraît bientôt si sa base, telle qu'un roc inébranlable, ne résistait pas aux flots toujours agités, toujours grondans de l'inconstance, de l'orgueil et des aberrations de l'esprit humain. De là encore la nécessité à mes yeux d'admettre l'autorité de l'Église catholique comme interprète infaillible des livres saints, comme guide absolu en matière de dogmes et de cultes, parce que Jésus-Christ l'a instituée telle, parce que je me suis convaincu par ma propre expérience et par tout ce qui est arrivé aux protestans que la liberté d'examen et d'interprétation appliquée à la loi révélée ne peut conduire qu'à la confusion et au relâchement des croyances, ainsi qu'au scepticisme et à l'incrédulité.

« Voilà, mon ami, ma profession de foi : je suis catholique de raisonnement et de cœur, avec la certitude que le catholicisme, comme centre et foyer de toutes les vérités, loin de redouter le progrès des lumières, loin d'être en opposition avec les idées libérales, ne peut, au contraire, quand on en comprend bien l'esprit, que favoriser le développement de la civilisation et celui des sages libertés. Ce point, un des plus importans et des plus difficiles à mes yeux du problème religieux, étant une fois résolu, il ne pouvait me rester d'autre désir que de voir cette conviction intellectuelle devenir par la grâce de Dieu une croyance de cœur, une croyance efficace... C'est ce que je demande chaque jour à celui d'où vient la foi et l'amour, me promettant, si jamais la liberté

m'était rendue par sa miséricorde, de dire et répéter dans la persuasion de mon âme à ceux qui, faute d'études ou de réflexions, ignorent et nient les vérités de la religion catholique : « Au nom de la raison et de votre salut, ne vous reposez pas avec tant d'assurance dans votre superficielle incrédulité.... car j'étais comme vous, croyant savoir et sachant peu ou rien.... tranchant *ex professo* les questions religieuses les plus graves et les plus abstraites sans les avoir examinées, regardant en pitié les cœurs simples et les esprits droits qui mettent toute leur science à bien connaître les livres saints, leur pieuse ambition, leur bonheur, à bien en pratiquer les divins préceptes.... Ah ! prenez-les, je vous en conjure, ces livres révérés : lisez-les, méditez-les, et si vous ne fermez pas volontairement les yeux à la lumière, si vous persistez jusqu'au bout dans votre impartiale recherche, je vous assure, moi dont le témoignage ne saurait vous être suspect, puisque je n'ai pas failli dans le malheur et que je n'ai cédé après de longues années qu'à l'évidence, je vous assure, dis-je, que vous arriverez à reconnaître, comme tous ceux qui ont été de bonne foi dans ces importantes études, qu'il n'y a rien de plus juste et de plus vrai que cette maxime de Bacon : « *Un peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène.* »

Ce que je disais à Confalonieri, ce que je promettais à Dieu au temps de la captivité, je l'ai tenu aux jours de la délivrance, et c'est avec plus de conviction que jamais que je viens aujourd'hui, après quelques années de profondes et consciencieuses études faites au sein du bonheur et dans l'abondance des documens et des livres, que je viens, en bénissant Dieu, témoigner encore qu'il n'y a de vérité, de stabilité et de certitude que dans la religion catholique. « Je n'ai jamais douté, reprit Confalonieri après m'avoir écouté avec une profonde attention,

que tu arriverais à cette inévitable conclusion où ton âme peut trouver la paix et la consolation ; je suis heureux de penser que les pieuses conférences que nous continuerons à avoir avec le digne Wrba achèveront de te confirmer de plus en plus dans cette salutaire croyance, la seule qui peut satisfaire à la fois l'esprit, la raison et le cœur. Puissions-nous conserver longtemps cet excellent ecclésiastique, dont nous avons déjà reçu tant de preuves d'intérêt et de véritable charité! Sa perte serait douloureuse, irréparable..... c'est pour cela que je la crains..... Mais chaque jour suffit à sa peine ; jouissons donc alors du bien présent que Dieu nous donne, remettant en ses mains notre triste avenir. — Oui, reprisje à mon tour, jouissons du bonheur d'être ensemble, c'est là le point essentiel, la base de notre courage, de notre résignation..... que le reste se dispose ensuite selon que la Providence en ordonnera. »

Le jour qui suivit ma réunion avec Confalonieri étant un dimanche, j'eus la joie, si l'on peut appeler joie ce que le cœur éprouve dans un pareil moment, de revoir, d'embrasser encore, en allant à la messe, Castillia, Borsieri, Palavicini. Qu'ils me parurent amaigris depuis que je les avais quittés!..... Combien je voyais mieux encore avec quelle rapidité la prison les avait fait passer sans transition de la fraîcheur de la jeunesse à la faiblesse et aux rides de la vieillesse!..... Pauvres amis! quels témoignages d'intérêt ne me donnèrent-ils pas et qu'il m'était consolant de les entendre parler de leurs souffrances et des tristesses de la captivité avec ce calme, cette résignation, cette fortitude que la religion et la générosité des caractères peuvent seules inspirer et soutenir dans une si longue épreuve!..... L'impression douloureuse que j'avais ressentie à leur aspect s'en adoucit; déjà même la confiance et l'espoir étaient rentrés

dans mon cœur quand la vue de notre infortuné Pellico, plus pâle, plus faible qu'il ne le fut jamais, vint de nouveau plonger mon âme dans l'affliction et le découragement..... Pauvre Silvio! que sa douce figure était mélancolique et qu'on y voyait bien, hélas! les pénibles traces des inquiétudes causées par l'état alarmant de son cher Maroncelli, qui ne pouvait malgré tous ses efforts se traîner jusqu'à l'église, tant sa jambe le faisait souffrir. « Je crains bien, me dit Borsieri avec l'accent d'une profonde tristesse, que mon bien-aimé Silvio ne succombe à cette nouvelle épreuve! sa vie ne tient plus qu'à un fil, et ce fil sera brisé sans aucun doute si Maroncelli lui est enlevé!..... Voilà pourtant comme nous finirons tous! un peu plus tôt, un peu plus tard, nous paierons le tribut de mort à cette inexorable captivité. »

En sortant de l'église, au moment même où, sentant plus que jamais le besoin d'épancher nos tristesses, nous allions nous dire encore de ces mots du cœur qui soulagent et raniment, il nous fallut regagner en silence nos prisons pour ne pas enfreindre les ordres du sous-directeur Wergrat, que nous n'avions pas aperçu en nous rendant à la chapelle, mais dont la surveillance ne fut que plus active au retour. Depuis lors, toujours suivis, toujours observés, nous dûmes chaque dimanche marcher à distance les uns des autres, sans pouvoir échanger quelques paroles, et nous perdîmes ainsi par cette nouvelle rigueur un de nos plus chers soulagemens.

Une autre consolation, la plus douce, la plus salutaire de toutes celles que Dieu nous avait accordées, devait encore nous être ravie!..... Le bon, le charitable Wrba, dont les pieux entretiens étaient pour nous une source inépuisable d'instructions et d'encouragemens, fut remplacé par un autre prêtre appelé Ziack, choisi par don Stephano, qui l'avait fait venir de Brünn à Vienne pour

étudier l'italien, et qu'on nous renvoyait, après quelques mois de séjour à l'Institut Sublime, comme confesseur ordinaire.

Je n'essaierai pas de peindre la douleur qui me saisit au cœur en apprenant que je devais renoncer aux bienfaisantes conférences, aux évangéliques leçons de ce digne Wrba..... mais je dirai que mes larmes coulaient avec tant d'abondance au moment de me séparer de lui que je me jetai dans ses bras sans pouvoir articuler une parole, l'embrassant, le serrant sur mon sein, comme si j'eusse perdu en lui l'ange consolateur d'où me venaient la lumière et la foi ! « Consolez-vous, consolez-vous, me disait-il avec bonté ; le père Ziack est un respectable ecclésiastique dont vous serez parfaitement content ; vous pourrez continuer avec lui vos instructions religieuses, car il est fort érudit et plein de zèle. »

Mais je pleurais toujours, sachant bien qu'on ne retrouve pas deux fois une âme aussi tendre, aussi candide, aussi animée de l'amour du prochain et de l'amour de Dieu que l'était celle de notre tant regretté Wrba..... Ah ! c'est qu'il était impossible d'être plus tolérant, meilleur que ce digne serviteur de Jésus-Christ ! Ses persuasives paroles, pleines d'onction et de vérité, ne manquaient jamais d'aller à notre cœur et d'en adoucir les afflictions. Toujours guidé par la compassion et l'indulgence, il savait nous plaindre et nous encourager, parce qu'il comprenait toutes les misères de notre sort, tous nos regrets du monde, toutes nos larmes, et qu'il ne demandait pas, comme don Stephano, que nous fissions abstraction de nos plus chères affections, de nos plus douces espérances, pour ne songer qu'au repentir et à une autre vie.

Le bien qu'il m'a fait fut immense, inappréciable, car c'est à lui que je dois d'être rentré de pleine conviction et

pour toujours dans le sein de la religion catholique, sans parler des salutaires soulagemens que son ingénieuse charité sut me procurer pendant le peu de temps que j'eus le bonheur de jouir de ses consolans entretiens. Que son nom soit donc à jamais révéré et béni dans mon cœur et parmi les miens!..... qu'il vienne toujours dans mes prières!..... Puisse-t-il recevoir ici-bas, comme dans un meilleur monde, la récompense des angéliques consolations qu'il sut donner, malgré la courte durée de sa mission, aux malheureux captifs du Spielberg!

X.

L'affliction profonde où m'avait jeté l'éloignement de notre bon prêtre n'était pas encore calmée que je fus appelé à de nouvelles douleurs. Dans le courant d'octobre 1828, le directeur de la police me fit appeler un matin dans la chancellerie. « Que me veut-il? dis-je à Frédéric. Fasse le ciel que ce ne soit pas une nouvelle séparation! — Je suis chargé, d'après les ordres de Sa Majesté, de vous communiquer cette lettre, me dit le directeur dès que j'eus pris place sur le siége indiqué; elle est de Mme votre sœur.— De ma sœur, monsieur!... Ah! donnez, donnez, que je la voie, que je la lise! — Non pas... je ne puis la remettre entre vos mains, je dois seulement vous en faire la lecture. — J'écoute, monsieur; commencez, de grâce. »

Et en parlant ainsi je m'agitais sur ma chaise, je me levais pour apercevoir les caractères de celle qui, j'en étais certain, n'avait pas laissé passer un jour sans travailler à ma délivrance.

Le directeur de la police, auprès duquel vinrent se placer deux autres personnages que j'avais à peine entrevus en entrant, se mit enfin à lire..... mais avec quelle lenteur! quel accent, mon Dieu!..... et comment dire l'excès de mon impatience, de mon anxiété en apprenant ainsi mot par mot que mon pauvre père se trouvant gravement malade, ma famille, par simple mesure de prudence, avait jugé convenable de s'adresser à l'empereur lui-

même pour obtenir que je pusse donner une procuration générale, nécessaire et valable en France, où je n'étais pas mort civilement. « Ah! monsieur, m'écriai-je en interrompant le directeur, mon père n'existe plus..... j'en suis certain..... — Non, non, rassurez-vous, ce n'est là qu'une précaution; pour vous calmer, venez ici près de moi, vous lirez vous-même. »

Je m'élançai vers lui, je jetai les yeux sur la lettre, mais l'abondance de mes larmes m'empêcha de distinguer un seul mot. « Tenez, prenez, reprit le directeur, qui eut pitié de mon émotion. — Merci! ah! mille fois merci, monsieur!..... »

Et je portai à mes lèvres ce signe de vie, le premier qui me fût parvenu depuis près de cinq ans..... — Mon pauvre père, disais-je à chaque ligne, il est bien mal..... bien mal, et je ne le verrai plus! Ma sœur, s'il en était autrement, m'aurait épargné cette poignante inquiétude..... Ah! monsieur le directeur, après tant d'années d'une mystérieuse captivité, ce sont de tristes nouvelles que celles qui vous préparent à la mort d'un père..... Qui sait même s'il n'y a pas quelque autre lettre confidentielle! — Nullement, je vous l'assure, il n'y a que ce modèle de procuration, que vous allez copier et que M. le bourgmestre et M. le conseiller certifieront. Voilà de l'encre et du papier. »

Il fallut donc, quelle que fût mon agitation, transcrire immédiatement la procuration, par laquelle je donnai mes pouvoirs au général Eugène Merlin, dont j'avais été l'aide de camp. Ce choix était selon mon cœur, et je me préparais à l'exprimer dans des instructions particulières que je demandais la permission d'ajouter à la procuration, lorsque le directeur de la police, qui suivait attentivement par-dessus mon épaule chaque mot que je traçais sur le papier, m'arrêta en m'observant que je devais

strictement me limiter à ce qui se rapportait à mes affaires. « C'est la volonté de Sa Majesté, » ajouta-t-il.

Je m'abstins donc de toute expression amicale, regrettant profondément de ne pouvoir parler de ma reconnaissance à celui qui ne cessa jamais de me donner les preuves les plus touchantes d'une généreuse amitié. « Ne puis-je au moins adresser quelques lignes à ma sœur? demandai-je au directeur. — Non, non, je n'ai pas d'ordre. — Quoi! pas un mot? — Pas un seul. Maintenant que vous avez fini de copier la procuration, vous pouvez vous retirer. »

Après avoir tristement salué le directeur et les autres personnes, je regagnai ma prison le cœur rempli d'inquiétude sur mon père et pourtant quelque peu consolé d'avoir pu lire une lettre de ma sœur. Confalonieri prit part à cette nouvelle douleur, me plaignit, m'encouragea en me disant que mon père n'était peut-être pas aussi malade que ma sœur l'annonçait. « Elle a pu exagérer le mal, me dit-il, pour que sa lettre te parvînt, et en cela tu es plus heureux que nous tous, qui n'avons pas reçu la moindre nouvelle de nos familles depuis notre départ de Milan. Cette procuration est d'ailleurs une preuve que l'empereur n'a pas l'intention de te garder ici toujours, car autrement à quoi servirait-elle ? Reprends donc courage, tu es destiné à de beaux jours encore dans la vie! Plût à Dieu que je fusse aussi rassuré sur le sort de Pellico et surtout de Maroncelli : ce mal de genou qui s'aggrave chaque jour me fait trembler pour la perte de sa jambe, peut-être même pour celle de son existence!... »

Alarmé de les savoir malades à ce point, je fis si bien que j'obtins de Caliban ce qu'il fallait pour écrire à nos infortunés amis. Leur réponse n'était pas de nature à nous rassurer. Le genou se gonflait chaque jour davantage, la jambe ne pouvait plus se plier, le pauvre malade

maigrissait, se décomposait et s'affligeait malgré tout son courage. Pellico lui-même n'était guère mieux que le malheureux Maroncelli, disait ce triste bulletin, où l'amitié avait su néanmoins trouver pour moi quelques paroles de consolations et d'espérance.

Quoique nos santés ne fussent pas aussi déplorables que celles de Silvio et de son infortuné compagnon, nous commencions cependant à ne plus être un jour sans souffrir : Confalonieri, de plus en plus faible, éprouvait au cœur et dans toutes les articulations des douleurs vives et aiguës qui le forçaient à garder le lit des journées entières, tandis que l'abaissement de ma vue et les souffrances que j'éprouvais aux yeux, en m'alarmant davantage, amenaient avec elles l'horrible pressentiment que je pouvais bientôt les perdre entièrement..... En peu de temps cette pensée devint la cause continuelle de mes inquiétudes et de mes tristesses. Pour me sauver d'un tel malheur, je renonçai à écrire sur les murs et j'eus recours au médecin de Spielberg, ainsi qu'au gouverneur de la Moravie, pour obtenir une consultation des hommes de l'art attachés à son gouvernement. Les deux docteurs vinrent en effet, prescrivirent cataplasmes, saignées, tisanes, me promettant que tout irait au mieux si je suivais strictement leurs ordonnances. J'y fus exact, mais je n'en éprouvai aucun soulagement; le seul avantage que je retirai de leur consultation se réduisit à une visière verte qui me fut accordée d'après leur ordre et que je ne cessai pas de porter depuis lors.

Ce fut à peu près à la même époque que l'on obtint pour nous à Vienne la permission de percer une porte dans le mur qui nous séparait de la prison voisine. Nous eûmes alors la satisfaction de pouvoir, tout en restant ensemble, prendre l'air à la lucarne, reposer, dormir chacun séparément. Il faut avoir vécu des années deux

à deux dans un étroit cachot pour apprécier le bien-être que l'on peut éprouver en se trouvant tout à coup maître de quelques pieds de terrain.

Je voulus, pour dompter les ennuis qui dominaient mon âme, reprendre de mémoire quelques-uns de mes argumens favoris de tragédies et de drames ; j'y travaillai avec persévérance, avec opiniâtreté ; mais l'imagination était stérile, et tout ce que je retirai dans les premiers momens de cette pénible et ingrate occupation fut d'abréger les sombres et interminables journées d'hiver. Bientôt de violentes douleurs de tête, causées par la chaleur suffocante du poêle mitoyen de l'un de nos gardiens, me forcèrent à suspendre toute occupation et me privèrent ainsi de ma dernière ressource.

C'était en vain que je suppliais chaque soir mon incommode voisin de ne pas m'étouffer la nuit ; c'était aussi inutilement que je lui disais chaque matin en lui montrant mon visage et mes yeux enflammés : « Voyez, je ne puis dormir, j'ai la fièvre, vous me suffoquez ; par pitié, ne faites pas tant de feu..... » Il me répondait : « Que voulez-vous ! j'ai froid, moi..... Adressez-vous au commandant. »

Je le suppliai en effet d'ordonner qu'on établît une séparation en briques dans ce poêle maudit. « Je ne puis vous accorder votre demande, me répondit-il, bien que j'en conçoive la nécessité ; mais il faut que je fasse mon rapport à son excellence le gouverneur. — Quoi ! pour une séparation en briques qui demanderait à peine deux heures de travail ? repris-je avec étonnement. — Eh ! oui, sans doute. — Mais cela peut durer des semaines et j'aurai le temps jusque-là de faire une maladie et de succomber, car je suis obligé pour ne pas suffoquer de tenir une partie de la nuit la lucarne ouverte par un froid de quinze à seize degrés : cela n'est pas tenable. — Je suis

de votre avis, me dit encore le commandant, je vous répète seulement que je ne puis qu'en référer au gouverneur. »

Le rapport fut fait le même jour, mais Son Excellence, trouvant la chose trop grave pour prendre de lui-même une décision, en écrivit à Vienne, d'où il ne vint de réponse que six semaines plus tard. Jusque-là il me fallut attendre et passer sans sommeil des nuits entières dans des souffrances inouïes. Le rescrit impérial étant enfin arrivé, on pratiqua en deux ou trois heures la légère cloison de briques et je fus alors délivré des maux de mon étuve et de mes douloureuses insomnies.

L'espoir que j'avais d'abord conçu de pouvoir désormais continuer avec fruit mes poétiques travaux ne se réalisa pas ; j'avais bien reconquis le sommeil, ma tête était plus libre, mais les facultés intellectuelles demeuraient inertes, quelque effort que je fisse pour les ranimer. N'osant communiquer à mon pauvre Frédéric les langueurs et les ennuis de mon âme dans la crainte d'augmenter ses afflictions, il m'arrivait souvent de rester des heures et des jours entiers dans une complète inaction d'esprit et de corps, accablé que j'étais sous le poids de ces maux, dont la prière et la confiance en Dieu ne pouvaient pas toujours adoucir la croissante amertume.

C'est l'un de ces jours de douleurs, hélas! si répétés, que je viens rappeler ici dans des vers où j'essayai d'en retracer l'image quand le printemps eut rendu un peu de vie à tout mon être :

JOURNÉE D'HIVER DANS LES CACHOTS DE SPIELBERG.

C'était un jour d'hiver, un jour de Moravie.....
Dont la lumière pâle, incertaine et sans vie

Teignait sans l'éclairer mon obscure prison
D'un faible crépuscule..... Et le seul horizon
Qu'à travers les barreaux pût découvrir ma vue
Était dans le lointain un lambeau d'une nue
Qui s'étendait au ciel comme un drap de cercueil ;
Et tout dans la nature était mort..... Et son deuil,
En redoublant celui de ma triste demeure,
M'accablait tellement que l'heure suivait l'heure
Sans qu'une seule idée, un souffle, un mouvement,
Vînt de la vie en moi trahir le sentiment ;
Et l'âme sous ce poids, languissante, oppressée,
Voulait pour s'y soustraire évoquer la pensée
Du néant où l'ennui semblait l'ensevelir.....
Mais l'appel était vain..... Que pouvait-il jaillir
D'un cœur et d'un esprit par des ans d'esclavage
Hélas ! si desséchés !..... Aussi pas une image,
Pas un frais souvenir n'en sortait..... ou parfois
Si quelques doux tableaux des scènes d'autrefois,
Quelque bonheur d'enfance ou quelque trait d'histoire
Se montraient par momens aux champs de la mémoire,
Ils y venaient flotter si ternes, si confus
Que l'âme, renonçant aux efforts superflus
De puiser un peu d'eau dans une source aride,
Les laissait de nouveau retomber dans le vide
Où rien depuis longtemps ne pouvait se former ;
Puis, lasse d'un travail qui sans la ranimer
Au lieu de l'adoucir aigrissait sa souffrance,
Elle se replongeait dans sa morne indolence,
Comme le voyageur que le froid a saisi
Et dont le sang déjà dans les veines transi
Remonte vers le cœur, qui lentement palpite,
Quelques instans encore, se débat et s'agite
Pour vaincre sa torpeur par un dernier effort,
Mais qui, cédant enfin à ce sommeil de mort,
Qu'il préfère aux tourmens d'une lutte inutile,
Retombe, clôt les yeux et puis reste immobile.....

. . . . . .

. . . . . .

Et je demeurai là, perdu le long du jour
Dans un vague, un sommeil qu'éprouve tour à tour

Celui qui comme moi dans sa tête affaissée
Sous la nuit du cachot sent mourir sa pensée
Et dans son cœur flétri s'évanouir l'espoir.....
Et mes yeux par instans s'ouvraient..... non pour y voir.

Quels objets désormais auraient pu les distraire!
Mais d'un regard éteint, mourant, involontaire,
Ils erraient sur des murs dont l'unique ornement
Étaient de lourds anneaux, des chaînes qui souvent
Après un long supplice avaient cédé leur proie
Aux lieux où vont finir et les pleurs et la joie.....
Et malgré l'habitude, à l'aspect de ces fers
Qui, rappelant les mots écrits sur les enfers,
Disaient : « Ici l'espoir meurt pour ne plus renaître..... »
Je ne sais quel frisson s'emparant de mon être
Faisait que par instinct je soulevais les yeux
Vers le dernier appui..... ce ciel, point lumineux
D'où descendait encor dans la nuit de mon âme
Un jour consolateur dont le divin dictame
Me donnait pour un temps la force de souffrir!
Cette fois vainement j'y voulus recourir.....
Le firmament, voilé par un sombre nuage,
N'était plus à mes yeux qu'un funeste présage,
Un indice que Dieu se retirait de moi.....
Et dans mon cœur alors on eût dit que la foi
S'était évanouie en perdant la lumière;
Et que doutant de Dieu j'eusse aimé que la terre,
Pour mieux sympathiser avec mon désespoir,
Demeurât pour jamais dans les ombres du soir.
J'avais besoin du vide et d'une nuit profonde;
Mon âme en s'y plongeant désirait que le monde
Pût cesser..... et sentit un secret déplaisir
Quand le voile du ciel, au lieu de s'épaissir,
S'entr'ouvrit sous le vent qui se faisait entendre,
Et que du haut des airs commença de descendre
La neige, qui tombait en légers tourbillons.
J'en regardais voler tous les pâles flocons,
Je les voyais glisser, flotter de place en place,
Se suivre, se mêler, se fondre dans l'espace,
S'y mouvoir en tous sens et partout s'y montrer,
Sans pourtant le remplir et sans le colorer.

C'était un blanc chaos s'agitant en silence
Que mes yeux contemplaient sans que l'intelligence
De la moindre étincelle animât mon regard.....
Et puis, soit volonté, soit l'effet du hasard,
Je comparai bientôt tous ces flottans atomes
A ces vagues pensers, ces songes, ces fantômes
D'un esprit affaibli qui ne peut que rêver.....
, ...
. . . . . .
. . . . . .

Cette triste peinture de nos mortelles journées d'hiver est fidèle sans doute, mais qu'elle est encore loin, grand Dieu! de donner une juste idée des désolations de mon âme dans ces jours d'abattement et de torpeur intellectuelle! et quelle pitié ne ressentirait-on pas pour les prisonniers de Spielberg si je pouvais analyser et montrer une à une les souffrances morales et physiques qu'ils eurent à supporter dans les dernières années de leur captivité! car les rigueurs n'allaient qu'en augmentant, tandis que les forces de l'esprit comme celles du corps déclinaient rapidement et en raison même de la durée d'une détention sans exemple par son inexorabilité.

Aussi, soit détachement des choses de ce monde, soit faiblesse de tête, me sentais-je, à mon grand désespoir, chaque jour plus incapable de résister longtemps encore à ce régime destructeur. Et c'est en passant tour à tour de l'horrible crainte de perdre la vue à celle peut-être plus accablante encore de l'anéantissement de mes facultés mentales que s'écoulèrent les semaines et les premiers mois de l'hiver de 1828 à 1829, jusqu'au jour où le directeur de la police, qui ne manquait jamais de nous faire chaque mois et plutôt deux fois qu'une ses vexatoires perquisitions, me fit appeler dans la chancellerie.

Les mêmes personnages assistant à la dernière entre-

vue se trouvaient encore près de lui ; des papiers étaient sur la table et quelques feuilles écrites dans ses mains : « Je dois vous donner communication d'une seconde lettre de madame votre sœur et de votre fondé de pouvoirs, me dit-il sans autre préambule..... C'est une faveur extrême de Sa Majesté. »

Puis il me fit signe d'écouter :

« Soumets-toi, mon ami, aux décrets de la Providence ; accepte avec résignation l'irréparable malheur qu'elle a voulu ajouter à tant d'autres!..... Ton pauvre père a succombé à la maladie si longue et si cruelle..... »

En entendant ces tristes paroles, je me couvris la figure de mes deux mains en poussant un profond gémissement... Le directeur de la police continuait sa lecture, mais je ne l'entendais plus..... La fatale nouvelle m'avait si cruellement frappé au cœur que je restai pendant plusieurs minutes oppressé, anéanti, sans pouvoir ni reprendre haleine, ni pleurer, ni me plaindre... jusqu'à ce que les larmes jaillissant enfin de mes yeux, je m'écriai : « Mon père!..... mon pauvre père!..... » « Voulez-vous écouter le reste de la lettre? reprit le directeur ; nous ne pouvons rester longtemps ici.— Accordez-moi quelques instans, monsieur, lui dis-je en m'efforçant d'étouffer mes sanglots..... La nouvelle que je viens de recevoir est si funeste!..... — Assurément ; mais votre père était vieux. Écoutez donc ce que vous mande Mme votre sœur. »

Et il continua la lecture de sa lettre.

Au moment où j'entendis ces mots : « Tu as été jusqu'au moment suprême présent au cœur de ton père..... « *Transmettez, ma fille, ma bénédiction à mon pauvre enfant* » furent ses dernières paroles... » je sentis un si poignant regret de n'avoir pu recueillir le dernier soupir de mon pauvre père que je serais tombé à genoux pour

demander pardon à Dieu des chagrins que je lui avais causés si le directeur ne m'eût rappelé à moi en me disant à deux ou trois reprises : « J'ai encore une autre lettre à vous lire dans laquelle on vous demande une nouvelle procuration, la première n'étant pas en règle : désirez-vous l'entendre? »

Je ne répondis pas, mais je relevai la tête comme pour m'assurer que tout ce que j'avais entendu était bien vrai..... Puis j'étendis la main vers la lettre, déposée sur la table. « Cela n'est pas permis, » me dit le directeur.

Il consentit cependant à ce que je retinsse pendant quelques instans ces tristes feuilles, dont le liséré de deuil m'aurait seul prouvé que j'avais bien compris. « Avez-vous fini? reprit-il bientôt. — Encore quelques secondes, monsieur..... La perte d'un père est cruelle dans toutes les positions de la vie, mais ici!.....

— Nous allons maintenant nous occuper de la procuration que demande Mme votre sœur. — Je suis prêt, monsieur, répondis-je en essuyant mes larmes; dictez, je vais écrire. — Non, ce serait trop long : voilà le modèle, copiez-le. »

Je pris la plume, j'écrivis sans comprendre un seul mot de ce que je copiais ; seulement au moment de finir, je m'arrêtai à la pensée que ce serait probablement la dernière fois que j'aurais des nouvelles de ma famille..... « Puis-je adresser une supplique à Sa Majesté, dis-je alors au directeur de la police, pour qu'elle me permette de demander un compte rendu de la succession de mon père à mon fondé de pouvoirs? — Je n'ai pas d'ordre à cet égard; mais écrivez toujours, je remettrai votre demande au gouverneur, qui fera ce qu'il jugera convenable. »

La requête fut faite. « M'est-il accordé de répondre

quelques mots à ma famille? — Non. Maintenant que tout est terminé, rentrez dans votre prison. »

Je sortis, et lorsque je fus arrivé près de Confalonieri, qui m'attendait avec anxiété, je ne pus que m'écrier en me jetant dans ses bras : « Ton pauvre Alexandre n'a plus de père!..... — Hélas! hélas! s'écria-t-il, le calice des douleurs est-il donc inépuisable pour nous? »

XI.

Les consolations et les soins de l'amitié sont précieux et salutaires dans les circonstances ordinaires de la vie pour adoucir, en les partageant, les chagrins et les malheurs que Dieu nous envoie ; mais combien ne le sont-ils pas davantage dans une prison, où nous sommes toujours en présence de notre douleur sans que rien puisse nous en distraire!..... Avec quelle ingénieuse bonté Confalonieri ne chercha-t-il pas à ramener dans mon cœur la résignation, qui m'avait abandonné!..... Comme il savait compatir à mes peines, comme il écoutait bien, sans jamais en paraître fatigué, toutes les plaintes, tous les tristes récits que m'inspiraient le souvenir de mon père et le douloureux sentiment de son irréparable perte! Jamais personne ne posséda mieux que cet ami si dévoué le don de soulager les affligés par de ces mots profondément sentis qui rendent les larmes moins amères en portant l'âme à de tendres épanchemens : en l'écoutant, je reprenais courage et je bénissais Dieu, dont la main sévère mais miséricordieuse m'avait toujours donné en faisant la blessure le baume qui devait en adoucir la douleur.

Je reçus aussi des preuves du plus touchant intérêt de mes autres compagnons d'infortunes. Borsieri et Castillia, qui tremblaient tous deux de ne plus revoir leurs pères, déjà fort avancés en âge, sympathisèrent vivement à mes chagrins. Pellico, Maroncelli lui-même, malgré les atroces souffrances de sa jambe malade, s'efforcèrent

également de me donner des consolations dans une de ces lettres dans lesquelles Pellico, laissant parler son âme, prouvait si bien que la religion et l'amitié sont deux biens inestimables qui encouragent et consolent les malheureux captifs jusque dans les plus terribles adversités.

Un mois ne s'était pas écoulé depuis la nouvelle de la mort de mon père qu'enfin Confalonieri reçut, après tant d'années d'attente et d'inquiétudes, non pas une longue réponse, mais un signe de vie de ses amis!..... Ce signe de vie, preuve chère et sacrée de leur actif dévouement, je l'aurais passé sous silence, comme tant d'autres traits de générosité dont je fus le témoin et souvent le sujet, si ma conscience ne me faisait un devoir de rendre témoignage à la sublime abnégation de celui qui a des droits éternels à ma reconnaissance.

Quoiqu'il ne puisse y avoir d'inconvéniens à entrer dans des détails plus circonstanciés, je dois cependant me limiter à raconter que le gardien auquel le vieux Schiller avait confié nos secrets trouva moyen de nous dire un soir à travers la petite ouverture du guichet : « *L'uomo è quà* (l'homme est ici), à Brünn, porteur d'une lettre qu'il m'a remise et que voici; il est prêt à favoriser votre fuite... Je suis moi-même disposé à tenter l'entreprise et j'ai tout préparé pour exécuter l'évasion demain dans l'après-dînée. Donnez-moi donc votre réponse dès le matin. »

Qui pourrait exprimer l'agitation qui s'empara de nous après cette annonce inespérée!..... Confalonieri, plein d'une indicible émotion, s'empressa de lire la lettre, qui ne contenait que ces mots : « Choisi par vos amis exilés pour vous aider dans vos projets de fuite, je suis arrivé à Brünn muni de passe-ports bien en règle et d'une bonne voiture; j'attendrai le moment opportun; hâtez-

vous cependant. J'apporte les habits nécessaires, un chapeau pliant, une redingote, etc., etc. Je les remettrai demain au gardien. Comptez sur moi comme sur vous-même. »—« Eh bien! qu'en dis-tu? me demanda mon ami. — Ce que j'en dis?... C'est qu'il faut tomber à genoux tous deux pour rendre grâce à Dieu d'une faveur si grande; c'est qu'il faut saisir avec empressement et sans hésiter ce moyen inespéré de salut! Songe, ô mon Frédéric, que tu vas rendre ta Thérèse à la vie!..... — Ne sais-tu pas, reprit-il, que c'est là mon unique pensée, le seul but qui me rattache à l'existence!... et ne vois-je pas ici, par quelques lignes tracées par l'un de mes plus chers amis, que la santé de ma Thérèse est gravement altérée, que ma présence seule pourrait la soulager! — Eh bien, donc! m'écriai-je alors, il faut tenter avec assurance cette fuite, qui sauvera d'une mort certaine ton angélique femme et toi-même, car il n'en faut plus douter, ami, tant que l'empereur existera, tu resteras à Spielberg pour y languir, pour y finir tes jours. — Tout ce que tu me dis est vrai, me répondit Frédéric.— Quoi! repris-je avec une sorte d'impatience, tu n'exultes pas de bonheur à l'idée que tu peux te soustraire dans vingt-quatre heures à cette affreuse destinée? aucun signe de joie ne se peint sur ta figure... tu restes triste!... Quelle est donc ta pensée, Frédéric?... hésiterais-tu? — Dans cette lettre il n'est question que d'un seul, et te laisser ici... — Me laisser ici!... eh! qu'importe? Suis-je dans la même catégorie, dans la même position que toi? Ai-je une femme adorable dont l'existence est attachée à ma liberté? — Par pitié, tais-toi, me dit Confalonieri, laisse-moi réfléchir..... dans quelques instans je t'appellerai... »

En disant ces mots il se retira dans sa prison en me recommandant de me coucher. « N'oublie pas, repris-je encore, que c'est demain de grand matin qu'il faut don-

ner ta réponse : notre homme sera au guichet ; je vais de mon côté penser à tout ce qui est indispensable pour ta fuite, quoique nous en ayons tant de fois calculé toutes les chances. Quel bonheur que ta chaîne ne soit qu'à une jambe!..... ah! le succès est immanquable..... Celui qui nous sert est adroit, entreprenant... tout réussira... Frédéric, je t'en conjure, que la pensée de Thérèse soit avec toi. »

Quel que fût le besoin que j'eusse, dans un pareil moment, de marcher, de m'agiter dans mon cachot, je m'assis cependant sur les planches de mon lit pour ne pas troubler les réflexions de mon ami ; souvent je retenais ma respiration comme si j'eusse voulu écouter mieux et saisir plus rapidement la première parole qu'il prononcerait. La soirée s'avançait..... la nuit était obscure, profonde... la pluie tombait par torrens, et le vent en s'engouffrant dans l'étroite embrasure de la lucarne en secouait si violemment le mince châssis que je m'attendais à chaque instant à ce que tout fût brisé.

« Pourvu que mon pauvre Frédéric n'ait pas demain cet effroyable temps, me disais-je... Il est si faible de santé ! les routes seront mauvaises, le froid intense, les fatigues mortelles... pourra-t-il les supporter ?..... Oh! oui, mon Dieu ! l'espoir de revoir sa Thérèse ranimera ses forces et vous ne l'abandonnerez pas ! »

Le vent sifflait toujours, toujours plus fort, et quand les *werda ?* (qui vive ?) longs et retentissans des sentinelles du bastion venaient s'y mêler de quart d'heure en quart d'heure, je sentais un frémissement involontaire à l'idée des obstacles qu'une semblable surveillance opposait à tout projet de fuite.

Cependant j'avais entendu sonner onze heures, minuit... puis une heure..... et Frédéric ne m'appelait pas, ne bougeait pas !..... S'était-il endormi, ou, trop faible

pour supporter de telles émotions, était-il retombé dans un de ces évanouissemens qui m'avaient causé tant d'alarmes lors de notre voyage de Milan à Spielberg ? Tremblant à cette idée pour une santé si chère, j'allais courir vers lui lorsque sa voix parvint jusqu'à moi.

En moins d'une seconde je fus près de lui. « Qu'as-tu résolu ? lui demandai-je avec anxiété. — De rester à Spielberg. — C'est impossible, m'écriai-je, c'est impossible !..... — Cette résolution est irrévocable, s'empressa de me dire Confalonieri ; je ne puis abandonner ici mes compagnons de captivité à leur malheureux sort..... Je ne puis te laisser, mon Alexandre, seul, exposé au mécontentement de l'empereur, qui ferait retomber sur toi toute sa colère..... ma conscience, mon honneur, me le défendent. Si j'avais pu te sauver avec moi, comme je l'espérais, je n'aurais pas hésité un seul instant, parce que l'amitié, le devoir, m'en auraient fait une loi..... mais du moment où je suis seul à retrouver la liberté, je dois y renoncer : jamais Confalonieri ne profitera d'un bien qui pourrait être nuisible à ses frères d'infortune. — Mais ne remplis-tu pas un devoir encore plus sacré en t'exposant à tout pour rejoindre ton infortunée Thérèse !..... Crois-tu qu'il te sera facile de retrouver une semblable occasion ?..... C'est la dernière, Frédéric, songes-y bien..... Je t'en supplie, ami, je t'en supplie à genoux, reviens à une résolution plus sage..... Le sacrifice que tu nous fais avec une si admirable générosité ne profitera à aucun de nous..... que dis-je !..... nul doute au contraire que l'empereur hâtera le moment de notre délivrance quand tu ne seras plus à Spielberg. Rien ne peut donc justifier ta déplorable résolution..... Veux-tu que je me dise chaque jour, à chaque heure de ma triste vie, que tu t'es condamné volontairement pour moi à une captivité perpétuelle ? »

C'est ainsi que je l'implorai longtemps en invoquant les noms les plus chers à son cœur, en mouillant ses mains de mes larmes pour le faire changer de détermination, mais il me disait seulement : « Assez..... assez, mon Alexandre... je ne dois pas déserter mon poste : j'y veux mourir s'il le faut plutôt que de risquer d'aggraver votre sort à tous : c'est ma volonté, elle est immuable comme le devoir. »

Je voulus insister encore, mais il m'interrompit en s'écriant : « Au nom du ciel, épargne-moi !..... ne me force pas à remettre en question ce qui est irrévocablement décidé. Je n'ai déjà que trop éprouvé, pendant les heures qui viennent de s'écouler, tout ce qu'une semblable indécision a de torturant pour m'y exposer de nouveau : laisse-moi, mon Alexandre, j'ai besoin d'être seul..... »

Puis il m'attira sur son cœur, et nous restâmes longtemps dans les bras l'un de l'autre sans prononcer un seul mot, mais sentant bien que nos âmes étaient plus que jamais fraternellement identifiées.

Le lendemain, Confalonieri fit savoir à celui qui était venu le chercher à travers tant de périls qu'il ne pouvait partir avec lui, et accomplit ainsi avec une adorable simplicité, dans le mystère d'un cachot où tout faisait présumer qu'il finirait ses jours, le plus grand sacrifice qu'un homme d'honneur puisse faire à ses compagnons d'infortune.

Soit que la police eût conçu quelques soupçons, soit qu'il fût arrivé de nouvelles instructions de Vienne, nous nous vîmes peu de jours après exposés à une surveillance encore plus sévère : le nouveau commandant de Spielberg, qui avait succédé au capitaine Schmerskek, le sous-directeur Wergrat, eurent un redoublement de zèle et d'activité ; le directeur de la police vint plus souvent

inspecter nos cachots ; les gardiens furent changés..... tout enfin nous prouva que nous devions être soumis sans relâche au fatal système d'oppression et d'isolement dont nous éprouvions déjà si cruellement les funestes effets.

Nos cœurs, on peut le croire, étaient donc bien abreuvés de tristesse et d'amertume !..... Les jours se traînaient péniblement, nos conversations étaient rares et languissantes, car l'espoir de l'avenir en était banni, et le passé laissait au cœur des regrets trop vifs pour que nous n'évitions pas de nous en entretenir. Le printemps de 1829 s'écoula pour nous comme si la terre n'eût pas revêtu sa ravissante parure, et les inquiétudes sérieuses que nous commencions à concevoir non-seulement sur la jambe mais sur l'existence de Maroncelli, ne pouvaient que rendre l'été plus désolant encore..... Les souffrances que cet infortuné supportait depuis tant de mois avec un courage héroïque étaient intolérables et de nature à le conduire infailliblement au tombeau si l'on n'y apportait promptement les remèdes nécessaires ; mais que pouvait-on attendre des soins et de l'habileté des médecins de Spielberg ? Ils traitèrent d'abord la chose légèrement et torturèrent ensuite le malade en employant les remèdes les plus douloureux pour lui sauver la jambe ; le mal n'en fit pas moins d'effrayans progrès..... bientôt il devint incurable, et il ne resta plus que l'amputation pour arracher le pauvre infortuné à une mort certaine.

Pellico nous a dit dans ses admirables *Prisons* comment il fallut demander à Vienne l'autorisation de passer à cette urgente et indispensable amputation..... La permission demandée étant enfin venue, on transporta le malade dans une salle contiguë à notre prison. La veille de l'opération nous entendîmes la voix de Maroncelli, qui semblait nous faire ses adieux dans un chant tendre et mélancolique.

Le lendemain vers les dix heures, nous comprîmes au bruit que l'on faisait dans le corridor que le moment fatal était arrivé..... Ah! quelle angoisse cruelle nous éprouvions!..... que les minutes nous semblaient longues jusqu'à l'instant où le sous-directeur, qui avait été présent à l'amputation, vint nous dire qu'elle était heureusement terminée.

Une heure après, au moment où nous nous rendions sur la plate-forme, nous aperçûmes dans un baquet laissé non loin de notre porte la jambe de l'infortuné Maroncelli..... Et détournant les yeux de cette horrible vue, nous nous dîmes avec un affreux serrement de cœur : « Ce ne sera donc que perclus ou mutilés que nous pourrons sortir du Spielberg si jamais ses portes s'ouvrent pour nous! »

XII.

L'amputation de Maroncelli, dont les douleurs et la faiblesse continuèrent longtemps encore, le dépérissement visible de Pellico, qui, après avoir épuisé ses forces à soigner son malheureux ami, tomba lui-même gravement malade, la sombre tristesse de mon pauvre Frédéric, les regrets de la mort de mon père, les inquiétudes toujours croissantes sur l'affaiblissement de ma vue, tout enfin semblait se réunir pour plonger mon âme dans l'abattement et la porter, en n'espérant plus rien sur la terre, à chercher ses consolations et son refuge dans les cieux... Je le disais souvent dans mes heures de tristesse, je le demandais à Dieu avec ferveur!..... Et pourtant il suffisait des accords lointains d'une musique militaire, d'un horizon éclairé par un brillant soleil, d'une ranimante chaleur ou d'un doux souvenir pour réveiller en moi l'amour de la vie, pour me faire sentir que j'étais jeune encore et que bien des joies, bien des espérances m'attendaient dans le monde si la prison s'ouvrait tout à coup devant moi!..... Et que ne faisaient pas pour y parvenir mes amis, mes compatriotes, sous l'inspiration de ma bien-aimée sœur! Encore aujourd'hui il m'est doux de me le rappeler en transcrivant ici les extraits de son journal :

« *Paris*, 31 *décembre* 1829. — Cette année se termine, comme toutes celles qui l'ont précédée, sans aucun résultat heureux, quoiqu'elle ait été remplie par une foule

de démarches restées toutes infructueuses. Depuis 1825, je n'ai jamais laissé passer trois mois sans écrire à M. le prince de Metternich, ainsi qu'il me le permit alors, en y joignant une lettre de l'un de nous pour Alexandre, tout en ignorant si une seule ligne a pu arriver jusqu'à lui. Au mois d'avril de cette année j'écrivais au prince :

« Vos yeux se sont remplis de larmes, monseigneur, « lorsque vous vîtes toute ma douleur, il y a quatre « ans... Dès ce moment je sentis que je devrais au cœur « si noble qui me comprenait le plus grand bonheur de « ma vie..... la liberté de mon frère !... Non, ce ne sera « pas en vain que je l'aurai espéré, vous serez ma Pro- « vidence !

« Et comment ne placerais-je pas toute mon espé- « rance en celui qui n'a cessé d'être pour moi tout ce « que sa position peut lui permettre, en me faisant dire « par son ambassadeur de ces mots consolans, encou- « rageans, qui me sont toujours une preuve certaine « qu'il me conserve bienveillance et intérêt ! »

. . . . . .

. . . . . .

« Il est encore d'autres souvenirs qui font du bien au cœur ! j'en veux rappeler un ici dont le temps ne pourra jamais affaiblir la douceur. Au commencement de cette année, je cherchai à connaître celle qu'on trouve partout où il y a un malheur à secourir, une larme à essuyer... la belle et bonne M^me^ Récamier, qui sut toujours donner des consolations pour toutes les douleurs. Le chagrin qui oppressait mon cœur devait trouver sympathie dans le sien... Aussi fut-elle pour moi une tendre sœur, et dès ce moment tout son dévouement me fut acquis ; il me valut l'intérêt de M. de Châteaubriand, ambassadeur à Rome, et celui du prince de Montmo-

rency-Laval, représentant la France à Vienne. Mme Récamier avait envoyé plusieurs de mes lettres à ce dernier en lui écrivant elle-même avec cette chaleur de cœur qui touche et persuade, et M. de Laval, après de pressantes tentatives, s'empressa de me donner les détails suivans :

« *Vienne*, 28 *août* 1829. — Toutes les démarches que « j'ai faites jusqu'à ce jour, madame, n'ont point été mal « accueillies, mais sont restées sans résultat. Il m'est « maintenant démontré que s'il existe un seul moyen « d'obtenir la délivrance de votre malheureux frère, « c'est au cœur de l'empereur que je dois directement « m'adresser : tout autre moyen serait impuissant. Cette « démarche, je la ferai, madame, je m'y engage avec « vous..... Je n'ai rien autre chose à lui demander pour « moi, et ce que je puis vous attester, c'est que cette « liberté, que je prie le ciel de m'accorder, sera pour « mon cœur une satisfaction aussi douce qu'elle pourra « l'être à vous-même. »

« Et l'excellent homme écrivait en même temps à son amie Mme Récamier : « Ne doutez pas un moment que « le succès à Vienne qui contenterait le plus mon cœur « serait d'essuyer les larmes de cette famille si à plain- « dre, de cette pauvre sœur si constante dans sa douleur « et dans son dévouement. »

« Le prince de Montmorency-Laval quitta l'ambassade de Vienne au mois de septembre dernier et vint aussitôt à Paris. Je me présentai chez lui dès le lendemain de son arrivée, et c'est de sa bouche que je recueillis les paroles suivantes :

« J'aurais été trop heureux, madame, j'aurais éprouvé « un inexprimable bonheur si j'avais été appelé à être « l'instrument de la Providence pour faire cesser une « si grande infortune ! Je fus prendre congé de l'empe-

« reur à Linz, où il faisait exécuter les grandes manœu-
« vres. Là je lui remis mes lettres de créance, et il me
« demanda, selon l'usage, ce qu'il pouvait faire pour
« moi qui me fût agréable. « Votre Majesté peut bien
« plus encore en m'accordant une grâce qui ferait
« le bonheur de toute ma vie..... la liberté d'An-
« dryane. »

« L'empereur me répondit qu'il regrettait que cela lui
« fût impossible; mais que votre frère était avec Confa-
« lonieri, dont il connaissait tous les secrets, et que ni
« l'un ni l'autre n'étaient assez corrigés...

« Il ne m'a pas permis d'insister; cependant je puis
« vous assurer, madame, que cette délivrance tant dési-
« rée tient à peu de chose... Il faut mettre de côté toute
« démarche étrangère et vous adresser vous-même au
« cœur de l'empereur, il vous entendra. Partez pour
« Vienne, croyez-moi, c'est le seul moyen de réussir. Si
« je ne savais, madame, que la position de votre fortune
« vous donne les moyens de subvenir aux frais de ce
« voyage, j'aurais été heureux, bien heureux qu'il m'eût
« été permis de vous offrir tous mes services pour l'en-
« treprendre. »

« Je ne pus répondre que par des larmes à une bonté si noble et si touchante!..... L'excellent homme pleurait lui-même, et lorsqu'en le quittant je le suppliai de me donner les moyens de lui exprimer ma reconnaissance, il me répondit en me serrant les mains avec force : « Priez pour ma mère!..... »

« Le conseil de M. de Laval n'a pu être suivi, car mon mari ne doit pas aller seul à Vienne; puisque c'est à moi que l'empereur a promis de rendre le prisonnier, il faut que ce soit moi qui lui rappelle la parole qu'il m'a donnée... et ma santé, très-mauvaise en ce moment, ne me permettrait pas, hélas! d'entreprendre un tel

voyage à la fin de l'automne. Il faut donc rester avec la pensée désolante qu'un grand devoir est ajourné.

« Les lettres de mon adorable Teresa deviennent rares et d'une brièveté désolante! Elle cherche en vain à me le cacher, je vois que l'excès de sa douleur la conduit au tombeau! Un mur d'airain semble entourer Spielberg, et chaque tentative pour secourir nos prisonniers restée sans résultat est pour elle un acheminement à la fin de tous ses maux.»

XIII.

L'état de succession paternelle que j'avais demandé à mon fondé de pouvoirs, afin d'avoir par ce moyen des nouvelles de ma famille, me fut apporté quelques mois après par le directeur de la police ; une lettre l'accompagnait et m'annonçait dès les premières lignes de grands désastres de fortune... procès perdus, propriétés incendiées... L'impression que j'en ressentis fut douloureuse. « La Providence ne m'a donc réservé que des malheurs ! m'écriai-je en entendant sortir de la bouche du directeur cette triste nomenclature... Jamais de relâche ! jamais !» Après la lettre vint un compte détaillé, volumineux : la lecture en fut longue, pénible, car il me fallut apprendre une à une, dans une mauvaise prononciation qui souvent laissait à peine comprendre, les pertes que ma famille avait éprouvées. « Sa Majesté a permis qu'on vous laissât écrire vos instructions si vous le désiriez après que l'on vous aurait donné connaissance du compte : voilà une plume et du papier. — Mais il est impossible, monsieur, que je puisse répondre de suite et après un simple aperçu à une communication aussi importante : il faudrait que j'eusse sous les yeux pendant plusieurs jours l'état que vous venez de me lire, dont je n'ai saisi que les principaux faits ; sans cela je risquerais de tomber dans des erreurs préjudiciables aux intérêts de ma famille.— Je le comprends, et je vais, si vous le voulez, relire de nouveau. — Ce sera pour vous, monsieur, lui dis-je, une

grande fatigue que vous éviterez si vous me permettez de parcourir ce compte moi-même. »

Après quelques difficultés, le directeur de la police consentit cependant à ce que je jetasse les yeux rapidement sur le manuscrit, qu'il tenait bien précieusement entre ses mains. « Est-ce assez ? me dit-il après quelques minutes, pouvez-vous maintenant prendre la plume ? — Impossible, monsieur, mes notions sont trop imparfaites pour que je puisse me former une opinion ; je vous demande quelques jours de réflexion : pouvez-vous me les accorder ? »

Le directeur, après avoir consulté son secrétaire, répondit affirmativement. « Vous serait-il possible de me laisser le manuscrit ? — Ah ! pour cela, non. C'est bien assez déjà que je vous aie permis de jeter les yeux sur son contenu. »

J'allais lui répondre que mes instructions seraient illusoires, par conséquent inutiles, et que j'y renonçais ; mais la pensée de ma famille survint et je m'éloignai en disant : « Demain ou après, quand il plaira à monsieur le directeur, je serai prêt. — Tu as reçu de fâcheuses nouvelles, s'empressa de me dire Frédéric. — Oui, ami, la Providence m'envoie de nouveaux tourmens... J'aurai sans doute la sagesse de m'y résigner ; mais aujourd'hui je sens vivement surtout ceux qui atteignent également mes bien-aimés parens. On m'adresse des comptes qui me montrent la fortune paternelle cruellement ébranlée ; on me demande des instructions qui exigent une étude approfondie de la situation qu'on m'envoie, puisqu'il y a des partis décisifs à embrasser, et la communication des documens ne m'est accordée que par une simple lecture! N'est-ce pas une sorte de torture pour un pauvre captif, qui peut ainsi mettre en question tout ce qu'il possède ? Mais je raisonne comme si j'étais encore de ce monde et

que je dusse un jour retrouver cette fortune..... Ah ! laissons à la Providence, à mes amis le soin de régler mon avenir, s'il en existe encore pour moi..... »

Quelques jours après, j'écrivis, sous les yeux du directeur de la police, les observations suggérées par la superficielle lecture du compte rendu de la succession de mon père. Je vis, hélas ! il faut l'avouer, par les regrets que me causa la perte d'une si brillante fortune, combien je tenais encore aux plaisirs, aux jouissances de la terre !

Le commencement de 1830 n'amena pour moi qu'un affaiblissement toujours progressif dans l'organe de la vue ; c'est inutilement que je suivais avec une scrupuleuse exactitude le traitement prescrit par le médecin : les douleurs augmentaient, le nerf optique s'altérait et déjà je sentais au cœur la désolante conviction d'une prochaine cécité. Je demandai alors avec anxiété au médecin de Spielberg de faire un rapport pour obtenir qu'un oculiste vînt me visiter ; il me plaignit, me promit tout, mais rien ne venait, et le mal allait en empirant.

Ce fut vers cette époque que nous eûmes à l'improviste la visite d'un fonctionnaire que je jugeai tout d'abord de la plus haute importance par les marques de déférence que lui prodiguaient le directeur de la police et le commandant de Spielberg ; nous apprîmes bientôt après que c'était Son Excellence le comte Sedlenitski, frère du ministre de la police de l'empire autrichien.

Que venait-il faire près de nous ? Je ne fus pas longtemps à le savoir, car à peine m'eut-il salué que le directeur prit les deux ou trois petits livres de dévotion déjà tant de fois visités et les présenta en les feuilletant à l'inconnu, qui suivait attentivement des yeux cette minutieuse inspection. « Votre Excellence peut se convaincre que les ordres de Sa Majesté sont ponctuellement

exécutés, » semblait dire le chef de la police de la Moravie; et l'Excellence, en jetant des yeux scrutateurs sur nous et sur toutes les misères de notre prison, semblait répondre : « Sa Majesté ne peut être que satisfaite de votre zèle. »

Je me plais cependant à rendre justice à la politesse et aux égards que le comte Sedlenitski nous montra dans cette circonstance, et je suis heureux de pouvoir dire encore qu'il entendit avec compassion et bienveillance les plaintes que je lui adressai sur le triste état de mes yeux et sur la rigueur excessive de notre captivité.

Si cette visite nous confirma dans l'opinion que la sévérité de l'empereur était loin de se relâcher, elle nous fit en même temps espérer que Maroncelli, pour lequel le frère du ministre s'était montré plein d'intérêt et de pitié, pourrait obtenir par suite de son rapport une amélioration à son sort plus efficace que celle d'aller se promener quelques quarts d'heure de plus que nous sur notre triste plate-forme.

Je ne sais si ce fut à cette bienveillante influence que je dus de voir enfin mes réclamations écoutées; mais toujours est-il qu'au mois de juin suivant, Wergrat vint me prendre pour me conduire auprès de quatre médecins, dont trois étaient oculistes, envoyés spécialement par l'empereur pour constater l'état de mes yeux.

Ces messieurs m'examinèrent scrupuleusement, m'interrogèrent en français sur l'origine et les progrès du mal, m'encouragèrent, sans pourtant me dissimuler que beaucoup de soins étaient indispensables.... « Des soins, leur dis-je... et comment voulez-vous que je les obtienne? L'unique cause de ce mal est dans le rigoureux traitement auquel nous sommes soumis, dans le manque d'air, de lumière, dans la mauvaise nourriture, les privations de toute espèce que nous supportons et plus en-

core dans les souffrances morales d'une captivité où l'esprit est mille fois plus torturé que le corps... Le remède indispensable, s'il en existe un pour couper le mal dans sa racine et me sauver un organe dont la perte totale serait plus cruelle que la mort, le remède, messieurs, vous le connaissez : c'est la liberté.»

Le médecin qui m'avait adressé la parole traduisit à ses confrères à voix basse en allemand tout ce que je venais de dire, puis ils continuèrent à se consulter dans leur langue, sans avoir le moindre soupçon que je pusse les comprendre, et répétèrent plusieurs fois : « La chose est grave, très-grave, et si la captivité de ce pauvre jeune homme se prolonge, il n'y aura plus de remède. »

Dieu sait quelle douleur me saisit au cœur en entendant cette triste sentence !... « Je me recommande à vous, messieurs, leur dis-je en les quittant : de votre rapport dépendra le salut ou la perte de ce qui m'est plus précieux que la vie. »

Confalonieri, toujours bon et dévoué, s'efforça longtemps d'atténuer le déplorable effet que les paroles du médecin avaient produit sur mon esprit. « Il est impossible, ajoutait-il, que cela ne fasse pas quelque impression sur l'empereur et qu'il ne hâte pas le moment de ta délivrance... espère donc..... peut-être dans quelques mois seras-tu de retour dans ta patrie..... » La sombre tristesse de mon âme se dissipait à ces bienfaisantes paroles, et j'avais tant de foi dans le jugement de mon ami, tant de besoin d'éloigner de ma pensée la fatale perspective d'une complète cécité que j'espérais... que je me livrais à des illusions trop douces pour ne pas les accueillir, malgré l'expérience du passé.....

Nous étions arrivés au 1er août 1830, c'était un dimanche après la messe, au moment où l'on venait de nous apporter notre pitance, lorsque j'entendis dans le

corridor les pas du directeur de la police, que la finesse d'une oreille de prisonnier pouvait seule me faire reconnaître. « C'est lui, dis-je à Confalonieri. Quoi ! ne serons-nous pas exempts de ses insupportables visites même les jours de fête ?... » Tout en parlant, je me hâtais de mettre en sûreté une aiguille, un clou pour écrire sur le mur et deux ou trois épingles qui me servaient à rattacher mes vêtemens lorsqu'ils tombaient trop en lambeaux, ou bien à piquer des mots sur le papier quand je voulais écrire à nos amis. « Mais, repris-je, il est resté dans la chancellerie, car je n'entends pas la rumeur de son escorte. »

J'avais à peine achevé ces mots que le bruit des béquilles du pauvre Maroncelli retentit à l'autre extrémité du corridor : il s'avançait lentement, et quand il passa devant notre guichet, je reconnus la voix de Pellico. « Sans doute quelque interrogatoire, dis-je à mon ami, ou peut être des nouvelles de leurs familles..... »

Quelques minutes après, ils repassèrent ; Maroncelli toussa en disant « *Addio !* (adieu !). »

A peine leur porte fut-elle fermée sur eux que nous entendîmes ouvrir celle de Tonelli, qui fut conduit à son tour à la chancellerie ; puis nous distinguâmes qu'on ne le ramenait pas dans son cachot, mais dans celui de Pellico. « Cette réunion, disions-nous, doit présager quelque chose d'extraordinaire..... » Et nous allions nous perdre en de vagues conjectures lorsque le galérien Caliban, en venant enlever les gamelles de notre dîner, nous glissa un papier. Nous l'ouvrîmes et nous lûmes avec peine ces mots tracés avec des piqûres d'épingle : « *Il direttore di polizia ci ha annunziato la grazia..... questa sera noi partiremo da Spielberg col cuore afflittissimo di lasciare i nostri cari fra i ceppi..... Non perder speranza, ci rivedremo un giorno.* (Le directeur de

la police nous a annoncé notre grâce : ce soir nous quitterons Spielberg le cœur plein de tristesse de vous y laisser, ô chers amis ! Ne perdez pas l'espérance, nous nous reverrons un jour.) « Dieu soit béni, m'écriai-je dès les premiers mots, eux aussi sont délivrés !..... Encore quelques mois de prison, et les infortunés auraient cessé d'exister !..... Ah ! quelle joie de les savoir libres !... »

Mais à ce premier mouvement de bonheur vint se mêler bientôt un sentiment de tristesse inspiré par la réflexion que je n'étais pas compris dans cette grâce malgré le rapport des oculistes.

« C'en est donc fait, dis-je à Confalonieri, il est écrit dans le ciel que je perdrai la vue en prison, que j'y mourrai !... Puisque l'empereur ne m'a pas compris dans cette mesure, c'est qu'il veut me garder à Spielberg des années encore, et alors... Mais ne songeons qu'à notre Pellico, si usé par la souffrance, à cet infortuné Maroncelli, si cruellement mutilé... Ah ! que de larmes les pauvres mères vont verser en revoyant leurs fils si défaits, si souffrans !... Hélas ! ce n'est qu'ainsi que Spielberg rend ses victimes ! »

En parlant de la sorte, j'avais pris une épingle et je me mis à piquer quelques mots sur un morceau de papier gris dans l'espoir que Caliban pourrait encore le remettre à Pellico. Je le priais, ainsi que Maroncelli, de faire savoir à ma sœur que nous nous étions connus, aimés..... soutenus réciproquement dans les cachots de Spielberg..... de l'assurer que j'avais bon courage !...

Toujours aussi adroit que dévoué, notre galérien s'empara du billet et le remit fidèlement. Vers le soir, le directeur de la police vint chercher les graciés, dont nous distinguâmes les pas dans le corridor jusqu'au mo-

ment où le guichet principal se referma sur eux... Mon cœur alors se serra et mes larmes coulèrent longtemps encore avant que le sommeil vînt me faire oublier tous mes maux.

XIV.

La liberté de Pellico fut un sujet de joie pour tous, mais c'était aussi une perte sensible dont nous sentions chaque jour l'étendue. Bien que notre correspondance eût été presque abandonnée dans les dernières années, par suite de la surveillance toujours plus active des autorités et du dénûment de tout ce qu'il faut pour écrire, nous n'en avions pas moins conservé la douce habitude de nous envoyer quelques lignes difficiles à tracer, il est vrai, mais qui suffisaient pourtant pour exprimer nos sentimens réciproques et nous encourager mutuellement; nous pouvions aussi nous apercevoir de loin chaque dimanche à l'église, nous faire quelques signes d'amitié... et lorsque, au retour de la messe, nous nous disions que notre Pellico semblait moins faible, Maroncelli moins souffrant, nous en éprouvions une consolation dont nous comprîmes mieux toute la douceur lorsque nous en fûmes privés le dimanche suivant en ne les voyant plus à leur place accoutumée... Nous étions heureux, Confalonieri et moi, de la délivrance de Pellico, mais il nous manquait et nous sentions sans nous le dire que notre captivité s'était resserrée plus encore depuis que nous l'avions perdu!... C'est qu'un seul mot de cet ami si cher était un baume pour nos cœurs lorsqu'ils succombaient sous leurs peines; c'est que son âme exhalait un parfum d'indulgence, d'amour, de charité qui se révélait dans chacune de ses actions, et que son angé-

lique patience était pour nous une constante et salutaire exhortation à supporter avec résignation les jours mauvais que la Providence nous envoyait. Estimé, chéri de tous ses compagnons d'infortune, il ne laissa parmi eux que des regrets et des bénédictions!...

La visite des oculistes et leurs rapports n'ayant apporté aucun changement à mon sort, je me regardai comme entièrement sacrifié... Les douleurs de mes yeux en augmentèrent et ma santé s'en altéra. Accablé par les malheurs de ma famille, en proie aux plus sombres alarmes, je me plaignais un jour avec amertume de ma cruelle destinée à l'ecclésiastique qui avait remplacé le digne Wrba. « L'existence qui m'est réservée m'effraie, lui dis-je... Je préférerais la mort à la perte de la vue!... Et ce malheur m'arrivera si l'on ne m'accorde aucun soulagement... J'espérais que l'empereur aurait quelque pitié de ma triste position, mais je ne vois que trop qu'il en sera de mes yeux comme de la jambe de Maroncelli..... l'ordre viendra d'en avoir soin quand le mal sera sans remède. »

Le père Ziack tâchait d'expliquer le retard en me disant que l'empereur ignorait peut-être mon état..... « Non, monsieur l'abbé, non, il ne l'ignore pas..... tout ce qui nous concerne lui est connu. Ne reçoit-il pas des rapports quotidiens sur notre position? Ne s'adresse-t-on pas à lui pour la chose la plus insignifiante?... N'a-t-il pas fallu un décret impérial pour conserver à l'un de nos compagnons un pauvre petit passereau qui était venu par un temps froid se réfugier dans la prison?..... — Mais que savez-vous, reprit le père Ziack, s'il n'y a pas quelque grand événement en Europe qui préoccupe le souverain? Votre pays est sujet à tant de secousses, à tant de révolutions! — Serait-il arrivé quelque changement en France? »

Le père Ziack sourit : « Les Français ont la tête chaude ; ils ne sont jamais contens, vous le savez, de ceux qui les gouvernent... un rien les met en émeute... »

Ma curiosité était au comble. « Enfin, monsieur l'abbé, que s'est-il donc passé ? —Des événemens fort graves et plus que suffisans, je vous assure, pour détourner l'attention de l'empereur des prisonniers du Spielberg. Pellico et Maroncelli ont été bien heureux !... »

Et quelque instance que je fisse, le père Ziack fit la sourde oreille et s'en tint là.

Mais quel était cet événement ? qu'arrivait-il en France ? Voilà ce que nous nous demandions cent fois le jour et ce que nous apprîmes fort imparfaitement en interrogeant adroitement nos gardiens, dont nous parvînmes seulement à savoir qu'une grande révolution avait éclaté en France et qu'on parlait déjà de lever la landwehr dans les États autrichiens.

Je laisse à penser à quelle foule de conjectures nous nous abandonnâmes... Le secret que l'on observait à notre égard était trop sévèrement exigé pour qu'on ne redoublât pas de surveillance en pareille circonstance : les gardiens ordinaires furent changés et tout ce que nous retirâmes de cette demi-lumière fut la persuasion que l'empereur François devait être extrêmement mécontent de ce qui s'était passé et la certitude que le Spielberg était fermé pour nous aussi longtemps qu'il existerait.

Les oculistes ayant particulièrement recommandé qu'on me fît avant tout prendre l'air, l'empereur ordonna *quelques heures de plate-forme de plus pour le prisonnier Andryane*, et vers la fin du mois d'août l'on m'accorda, comme on l'avait fait à Pellico et à Maroncelli, la permission de rester sur cette plate-forme quand les autres prisonniers ne s'y promèneraient plus ; les dimanches mêmes n'en furent pas exceptés. Cette faveur ne

s'étendit malheureusement pas à mon pauvre Canfalonieri.

J'étais trop affaibli de corps et d'esprit pour ressentir d'abord les salutaires effets de ces promenades : j'y venais... mais tristement, mais à contre-cœur, parce que j'y venais seul, et ce ne fut qu'au bout de quelques jours seulement que je commençai à trouver quelque charme et quelque soulagement à respirer l'air pur de la montagne, à suivre longtemps les nuages dans les cieux..... Hélas ! quels funestes changemens la captivité n'avait-elle pas produits en moi !... Les idées, les images, les souvenirs, qui dans les premières années se seraient présentés en foule à mon imagination à la vue d'un soleil couchant ou des riches moissons qu'on rentrait alors dans la campagne, ne naissaient maintenant qu'avec peine dans mon esprit, qui me semblait condamné pour toujours à la divagation, à la stérilité... et j'en éprouvais une douleur profonde !... douleur qui devenait plus poignante encore lorsqu'en jetant les yeux sur le paysage, sur les collines, sur la vallée, je m'efforçais en vain d'y distinguer les mêmes beautés que j'avais tant de fois admirées à mon arrivée à Spielberg.

« Tout s'éteint, tout meurt en moi, pensais-je avec amertume... la lumière du jour, celle de l'intelligence, me seront ravies en même temps, et je ne serai plus, comme dit Milton, que le donjon de moi-même !..... » Alors j'allais m'asseoir du côté de l'église sur un banc d'où l'on ne pouvait rien découvrir, et la tête cachée dans mes mains, j'y pleurais sur moi-même jusqu'à ce que le retentissement de l'horloge, le vol d'une hirondelle ou le frémissement des feuilles, en changeant mes idées, vinssent rappeler à mon cœur les années de ma joyeuse enfance et ces bords chéris du lac où j'allais rêver le bonheur.

Plus je vivais à ciel ouvert sur la plate-forme, plus ces touchans souvenirs ranimaient mon âme en s'offrant à ma mémoire... mes pensées en devinrent plus fraîches, plus suaves, mon imagination moins stérile, et c'est après avoir ainsi revécu tout un jour dans un village de mes prédilections où j'avais autrefois, près de Genève, placé tant d'espérances de félicités intimes, que j'essayai de rendre les douces jouissances que j'y avais éprouvées.

SOUVENIRS.

Quoi déjà le jour cesse
Et le dernier rayon
Du soleil qui s'abaisse
S'évanouit et laisse
La nuit dans ma prison!

Quoi! sans être traînée
De langueur en langueur,
Cette rare journée
Courte s'est terminée
Comme un jour de bonheur!

D'où vient cette conquête
Sur le temps et l'ennui,
Cette verve en ma tête
Et ce flambeau de fête
Qui dans mon cœur a lui?

Ah! c'est que ma pensée,
Ranimant le tableau
D'une scène passée,
En un vert élysée
Transformait mon tombeau!

C'est que j'étais en France
Près d'elle..... dans ces lieux
Dont chaque souvenance
Est la fleur qui nuance
Un fond mystérieux ;

C'est que sous ma paupière,
Comme un rêve au matin,
J'ai vu, ceints de lumière,
Flotter l'humble chaumière
Et le riant jardin

Où seuls et sans contrainte
Nous avons tout un mois
Connu l'heureuse étreinte
Qu'en leur pompeuse enceinte
Ne trouvent pas les rois.

Ce n'était pas l'ivresse
De folâtres amours
Dont l'ardente tendresse
Passe, s'éteint et cesse,
Même en disant : Toujours !

Mais une joie intime
De cœurs à l'unisson
Qui pure les anime
Et toujours plus sublime
Croît avec la raison ;

Un bonheur sans nuage,
Tout accord..... et pareil
Au suave assemblage
Des parfums que dégage
L'aurore à son réveil.

Qu'au sein de cet asile
Et qu'en ces doux loisirs
Dans sa marche tranquille
Chaque heure était fertile
En ravissans plaisirs !

Assister pleins d'extase
Aux terrestres concerts
Lorsque le soleil rase,
Blanchit, colore, embrase
L'horizon et les airs ;

Sentir que Dieu lui-même,
Dans l'astre renaissant,
Rappelle à ceux qu'il aime
Son précepte suprême :
Homme, sois bienfaisant !

Puis, dans la conscience
D'avoir par quelque bien
Soulagé l'indigence
Qui souffrait en silence
Timide et sans soutien,

Se livrer, l'âme pure
Et pleine de fraîcheur,
Aux charmes que procure
Une aimable lecture
Quand l'accent vient du cœur ;

Parfois dans la vallée,
S'égarant pas à pas,
Prendre sous la feuillée,
Vers la source isolée,
Un champêtre repas ;

Si son murmure inspire,
Y chanter..... Puis soudain
Par un signe, un sourire,
Comprendre sans se dire
Qu'on reviendra demain.

Ces vers, que j'avais faits avec facilité, me rendirent quelque confiance en mes facultés ; ma volonté s'en retrempa et je résolus, encouragé par Confalonieri, de m'a-

donner plus sérieusement à la poésie que je ne l'avais fait jusqu'alors. « Travaille, me disait cet ami si parfait, ton imagination est fraîche encore, tu peux te créer pour longtemps une ressource que rien ne saurait t'enlever et qui te sauvera de la mortelle influence de la prison. »

Je suivis son conseil; je repris avec courage, avec ardeur quelques compositions déjà ébauchées; j'en idéalisai de nouvelles, et m'armant de persévérance et de vouloir, j'allais... j'allais toujours, et je bénissais Dieu chaque fois qu'une pensée heureuse ou quelque création dramatique m'était preuve que le flambeau de l'intelligence brillait encore en moi. Alors, envisageant avec moins d'effroi la perte de ma vue, je me disais : « Qui sait si la Providence, pour prix d'une si terrible épreuve, ne m'a pas réservé, même en ce monde, les plus douces compensations?..... qui sait..... »

C'était un dimanche que je parlais ainsi..... et j'avais bien prié!..... Et lorsqu'on me conduisit sur la plateforme, où je demeurai seul, je m'assis sur le banc pour mieux entendre les sons de l'orgue et les psaumes que chantaient les pauvres condamnés, dont les voix m'allaient au cœur; et ces chants pieux et solennels que j'écoutais avec recueillement réveillèrent en mon âme le souvenir d'une vertueuse famille française où tout était en harmonie..... où la mère, le père et les deux jeunes filles, en mêlant leurs accens, formaient de ravissans concerts..... Cette touchante image d'un bonheur domestique avait pour moi quelque chose de si doux et de si attrayant que je me complaisais à me rappeler les rares qualités des parens, les traits enfantins mais déjà si charmans des deux inséparables sœurs..... de l'une surtout, aux cheveux blonds tombant en boucles sur ses épaules, aux yeux bleus et candides, aux regards d'ange!..... Et je me disais en soupirant : « Elle doit être devenue bien

belle, bien séduisante, cette gentille Adèle que je caressais tant et dont la voix semblait venir du ciel..... » Puis j'ajoutais encore : « Quelles joies célestes on goûterait avec une telle compagne !... » Et dans le moment même où ce désir se formait dans mon cœur, j'entendis les voix qui chantaient dans l'église : « *Unser Gott..... ist unsere hoffnung....* (notre Dieu est notre espérance). ». Et, tout ému, je répétai, comme inspiré par un divin pressentiment :

« Notre Dieu est notre espérance, et il enverra son ange pour consoler ses serviteurs! »

XV.

Je faisais donc des vers.... c'était là désormais où tendaient toutes mes pensées..... c'était mon espoir de salut, c'était ma vie ! et rien, non, rien ne peut donner l'idée du transport qui m'électrisait quand j'avais composé quelques strophes et que j'entendais l'indulgent Confalonieri me dire : « Il y a là de l'imagination, de la verve : continue..... continue..... » Hélas ! mon Dieu ! qu'il faut souvent peu de chose pour ranimer un pauvre cœur qui se croyait mort à toutes les joies !..... et qu'ils étaient touchans et salutaires ces encouragemens, ces éloges donnés à son jeune compagnon d'infortune par celui qui n'espérait plus rien sur la terre !..... Aussi, le bénissais-je alors comme je le bénis aujourd'hui, comme je le bénirai toujours, de cette charitable approbation, de cet intérêt vif, éclairé qu'il savait prendre à mes poétiques essais, car mes journées, entièrement consacrées à mes études chéries, s'écoulaient vite encore, et lorsque arrivait le soir, je me disais avec une indicible consolation : « Peut-être à force de travail parviendrai-je à chanter dignement les louanges de Dieu, à devenir poëte..... »

Il est vrai qu'il fallait une force de volonté et une tension d'esprit prodigieuses pour se monter l'imagination après tant d'années de captivité, et qu'il n'est rien de plus fatigant que de répéter sans cesse les vers déjà faits

pour ne pas les oublier, tandis que de mémoire on en compose de nouveaux.

Mais qu'étaient la lassitude et les douleurs mêmes que j'éprouvais parfois au cerveau auprès des jouissances qui m'attendaient pendant et après mon travail! Comment en effet aurais-je pu supporter, sans cette consolante distraction, le redoublement de rigueurs et de surveillance dont nous étions les tristes victimes? Grâce aux ordres arrivés de Vienne, le tricot et la charpie étaient devenus une intolérable corvée, un supplice de tous les instans, dont les exigences et les brusqueries du nouveau commandant aggravaient encore les ennuis..... Vainement réclamions-nous contre la tâche : il fallait à tout prix terminer son *pensum*, sous peine d'être mal noté à Vienne ou d'encourir quelque châtiment.

Demandions-nous de nouveaux livres pour remplacer les pauvretés que don Stephano nous avait fait octroyer quelques années avant, le gouverneur nous faisait répondre par l'organe du père Ziack que Sa Majesté ne nous en accorderait pas davantage..... Et pour bien se convaincre que nous n'en avions pas d'autres, le directeur de la police redoublait de fréquence et de zèle dans ses perquisitions. Cherchions-nous à faire parler nos gardiens sur les mouvemens du dehors, sur ce qui se passait en Europe, on les changeait..... ou bien l'on nous entourait de soldats slaves qui, pour plus de sûreté, ne parlaient pas un mot d'allemand ; enfin tout, jusqu'à la mise en liberté du pauvre Caliban, se réunit pour rendre notre situation plus misérable, plus désespérée que jamais. Qu'on ajoute à tous ces tourmens le chagrin causé par la mort de mon père et les dévorantes inquiétudes de mon ami sur sa Thérèse, et l'on pourra peut-être se faire une idée de ce qu'était notre existence sous les voûtes du Spielberg pendant l'hiver de 1830 à 1831.

Les inquiétudes de Confalonieri devinrent, hélas ! bien plus cruelles encore ! Quelques mots échappés au directeur de la police s'étant trouvés d'accord avec les craintes qu'avaient fait naître en son cœur sur la santé de son angélique femme les nouvelles reçues au moment de la dernière tentative d'évasion, il y vit la confirmation de son fatal pressentiment et s'abandonna dans ces premiers instans à toute l'amertume de sa douleur..... C'est en vain que je cherchais à le détourner de ses pensées funestes en lui faisant entendre des paroles d'espérance et de consolation..... Il m'écoutait, il se montrait touché de mes tendres empressemens ; mais, répétant avec un accent qui me brisait le cœur : « Je ne la verrai plus, ami, je ne la verrai plus ! » il me priait de le laisser seul pour pleurer celle dont il aurait voulu, au prix de son sang, connaître la destinée... Et les jours et les nuits, je l'entendais pousser de longs gémissemens et s'écrier au milieu des sanglots : « Thérèse !... pauvre Thérèse !... »

Ce fut une poignante agonie dont le temps, il est vrai, amortit un peu les angoisses, parce que l'affreux malheur que son cœur lui faisait pressentir n'était pas sûr enfin aux yeux de la raison, et que la bonté divine a permis que l'homme, en présence même des plus irréparables infortunes, pût s'abandonner parfois encore aux salutaires illusions de l'espérance... Mais rien ne put dissiper la désolation qui de son âme avait passé dans la mienne, et nous nous débattions en vain contre la main de fer de l'adversité.

Confalonieri, toujours plus faible, ne quittait pas son lit, et j'éprouvai bientôt de telles crampes d'estomac qu'il m'était impossible de rien digérer désormais. Une ancre de salut me restait pourtant dans ce naufrage si complet de tout espoir, c'était la poésie... la poésie, pour laquelle je me passionnais chaque jour davantage en raison même

des efforts qu'elle me coûtait..... Mais je ne tardai pas, hélas ! à ressentir les tristes effets de ma trop grande ardeur au travail : les hémorrhagies, les défaillances, les douleurs au cerveau, qui d'abord n'étaient que passagères, se renouvelèrent bientôt avec plus de fréquence et d'intensité, et la prudence me disait de suspendre, de m'arrêter quand il en était temps encore.

Pourtant je persistai à composer malgré ces alarmans symptômes, et je restai sourd aux conseils, aux prières de Frédéric et de mes autres amis, qui ne cessaient de me répéter que l'excès de mon opiniâtreté ferait dégénérer mes souffrances en fièvre cérébrale. Je le sentais, je convenais avec eux de la justesse de leurs conseils, sans avoir néanmoins la force de résister à la séduisante tentation d'abréger, d'adoucir encore par les œuvres de l'imagination les heures toujours plus accablantes de notre existence : il m'importait peu de souffrir, de détruire ma santé, pourvu que j'échappasse aux ennuis, aux regrets cuisans en nourrissant le feu sacré de mon intelligence... Je voulus même, en pensant à Schiller et à ces jeunes poëtes dont l'âme trop ardente avait avant le temps consumé la vie, je voulus exprimer dans les vers suivans, dédiés à mon ami Pietro Borsieri, cet irrésistible besoin de poétiques créations que j'éprouvais moi-même à un si haut degré et auquel j'aurais sans hésiter sacrifié mes jours.

LAI DU POÈTE.

Ah ! par pitié, cachez, cachez encore
Ces larmes, ces soupirs, ces déchirans regrets,
Vous dont le cœur gémit, dont la bonté déplore
L'ardente soif de gloire, hélas ! qui me dévore,
Et mêle aux feux de mon aurore
Les sombres couleurs du cyprès.

Pourquoi le répéter cet oracle funeste
Que le dieu d'Épidaure a lancé sur mes jours ?
De mes derniers instans pourquoi troubler le reste ?
Le destin a parlé..... qui peut changer son cours !

Nul ne sait mieux que moi que la brûlante flamme
Qu'un souffle inspirateur fait jaillir de mon âme
En redoublant la vie en use le flambeau.....
Que chaque enfantement d'un dévorant génie
N'est que le fruit fatal d'une ardente agonie
Dont chaque accès mène au tombeau !

Nul ne sent mieux que moi qu'entraîné par le zèle
De donner à mes chants une empreinte immortelle,
La vie à chaque effort s'exhale avec mes vers ;
Que mon sang embrasé se dessèche et se brûle,
Et que mon jour mourant n'est plus qu'un crépuscule
Sillonné par de longs éclairs.

Mais, ainsi qu'un flambeau qu'on souffle et qu'on rallume,
Puis-je éteindre à mon gré ce feu qui me consume
En remplissant encor d'enivrantes chaleurs
Mon sein déjà flétri par de longues douleurs ?
Ce feu qui de mon âme épure la pensée,
Dans un ciel inconnu la transporte embrasée,
Et la ravit si haut, en ses brûlans essors,
Qu'elle croit par momens sentir les saints transports
Et les frémissemens qu'éprouvaient les prophètes
Lorsque l'esprit divin descendait sur leurs têtes,
Et que changeant leurs cœurs il transformait en dieux
Des hommes jusqu'alors obscurs à tous les yeux.
Quoi ! de mes jours douteux, pour prolonger la trame,
Il faudrait pour toujours comprimer cette flamme
Qui jette sur mes pas et lumière et bonheur !.....
A l'aspect de la mort, glacé par la terreur,
De mes tremblantes mains, laissant tomber ma lyre,
Je devrais repousser comme un mortel délire
Ce rêve harmonieux..... ces ravissans tableaux
Qui jamais sous mes yeux ne flottèrent si beaux.....
Ces inspirations, ces chants..... les seuls peut-être
Qui, révélant enfin les secrets de mon être

Et respirant le feu dont mon cœur est rempli,
Auraient sauvé mon nom d'un éternel oubli.....
Et tout cela, grand Dieu ! pour qu'en un long supplice
Mon âme au désespoir se repente et gémisse
D'avoir sacrifié — méprisant son destin —
La céleste rosée et l'éclat tout divin
D'une aube radieuse et de gloire suivie
Aux longs jours sans soleil d'une stérile vie !

La vie !..... et que pourrais-je en faire désormais
Quand vous m'auriez, amis, détourné pour jamais
Du seul but enchanteur qui lui donnait des charmes !
Quand semblable au guerrier qui né pour les alarmes,
Mais qu'un corps mutilé retient loin des combats,
Aux récits entraînans d'un glorieux trépas,
Ou des lauriers cueillis dans ma noble carrière,
Mes soupirs, mes regards, les pleurs de ma paupière
Et des élans suivis d'une morne douleur,
Vous trahiraient le mal qui rongerait mon cœur !
Quand en vain prononcé par la voix la plus tendre
L'espoir jusqu'à ce cœur ne pourrait plus descendre,
Que l'ennui voilerait mes jours..... que l'avenir
Comme un livre des morts ne saurait contenir
Qu'oubli, larmes, néant, écrits à chaque page,
Et qu'un sombre regret empreint sur mon visage
Vous redirait sans fin — ce que disait un jour,
D'une vaine raison maudissant le retour,
L'Athénien déçu qui pleurait ses navires : —
« Que m'avez-vous donné pour mes divins délires !..... »

Vous que je vois pleurer sur mon fatal destin,
Ignorez-vous, hélas ! la déplorable fin
De ces arbres hâtifs qu'avec zèle on transporte
Loin du site propice où leur sève trop forte
Dès les premiers printemps, déployant son essor,
De fleurs, de fruits exquis prodiguait un trésor.....
On veut pour les sauver d'une prompte vieillesse
Retarder, ménager leur rapide richesse.....
Mais à peine arrachés du terrain généreux
Que la nature même avait choisi pour eux,

Leur vie, en peu de jours, languit, touche à son terme.....
Ou si de leur vigueur conservant quelque germe,
De verdure, au printemps, on les voit se couvrir,
Même avant que leurs fleurs puissent s'épanouir
Ou que leurs fruits tardifs se forment et mûrissent,
La sève se tarit..... les rameaux dépérissent.....
Leur feuille se jaunit..... tombe..... et quand de l'été
Tout montre encor l'éclat et la fertilité,
Ils sont là..... dépouillés!..... sans que dans leur feuillage
La brise en se jouant puisse prendre un langage,
Ou que l'oiseau du ciel vienne abriter son nid.....
Aussi secs, aussi nus que le figuier maudit.

Alors, instruit trop tard qu'un excès de prudence
A tari dans son cours leur précoce abondance,
On s'accuse, on se dit, en les voyant mourir :
Qui sait combien de fois ils auraient pu fleurir,
Si, les laissant en paix achever leur carrière,
Nous avions mieux connu ce luxe de la terre?.....
Puis de leur triste aspect quand les yeux sont lassés,
On y porte la hache, et de tous méprisés
On jette leurs débris et leur creuse racine
Aux lieux où vont pourrir le bois mort et l'épine.

Voilà, n'en doutez pas, l'image de mon sort,
Amis..... Et je pourrais au prix d'un seul accord,
D'un seul son de ma lyre, acheter une année
De cette ombre de vie à gémir condamnée?
Ah! que plutôt mon âme en un divin transport
S'exhale!..... et remplissant ainsi sa destinée,
Remonte à son auteur sans laisser un remord
Aux êtres adorés dont l'amoureux effort
Embellit ici-bas ma terrestre journée.

Ce premier chant devait être suivi de plusieurs autres où j'aurais essayé de peindre les amers regrets, les poignantes angoisses, les héroïques efforts et le désespoir du malheureux poëte luttant en vain contre les progrès du mal qui le conduit au tombeau... Mais les forces me

manquèrent, les souffrances cérébrales l'emportèrent sur la volonté ; il me fallut, après des tentatives toujours plus douloureuses, céder... abandonner ma consolante tâche en m'écriant avec l'infortuné dont j'éprouvais trop bien la mortelle agonie :

Et mon cœur est brisé d'une lutte cruelle,
Et je veille..... et je souffre et vainement j'appelle
Mes antiques accens !
De l'inspiration la voix reste muette,
Le deuil est dans mon âme..... et ma harpe ne jette
Que des sons impuissans !

XVI.

J'ai lu dans un poëte allemand que la vie humaine serait, hélas! bien pauvre de parfum, de lumière et de couleurs si nous ne pouvions à la réalité entremêler les illusions et les songes!.....

Que dire alors de l'existence des prisonniers de Spielberg, de cette interminable agonie où chaque pensée ne pouvait être qu'une douleur, où le passé n'était que cicatrices, le présent que blessures et l'avenir que misères et désolations?.....

Et que me restait-il désormais pour réagir contre les maux qui s'accumulaient sur moi? N'avais-je pas épuisé toutes les ressources, toutes les espérances que le cœur et l'esprit peuvent inspirer au malheureux captif? N'avais-je pas défendu jusqu'au bout avec l'opiniâtreté du désespoir mon intelligence et ma vie contre d'inexorables tortures sans cesse renouvelées?..... Et maintenant que toute résistance était vaine, maintenant qu'il fallait baisser la tête, s'avouer vaincu et se dire : « Tout est fini, je n'ai plus qu'à languir misérablement et mourir..... » ne devais-je pas tomber dans cet accablement fatal, dans cette sombre et consumante apathie qu'un mal sans relâche et sans remède traîne infailliblement à sa suite?

Tels étaient en effet le découragement et la détresse de mon âme que j'aurais succombé à tant de douleurs si ma

croyance en Dieu, si ma foi dans ses divines paroles, en tournant mes pensées vers le ciel, ne m'eussent enfin appris à me résigner, à renoncer aux espérances de la terre !..... Mais que de soupirs, de regrets et de combats avant d'en arriver à cette pieuse et salutaire abnégation..... et comme il suffisait, hélas ! d'un mot, d'un incident léger pour ramener encore mon cœur et mes désirs vers ce monde, dont je me croyais détaché pour jamais !

En voici un exemple bien frappant.

Le gardien qui m'accompagnait depuis quelque temps sur la plate-forme était un Polonais de la Galicie. Presque toujours seul avec lui, j'avais eu souvent l'occasion de juger de la bonté de son cœur aux paroles de compassion qu'il m'adressait et aux soins qu'il prenait de moi pendant la promenade. Quoiqu'il parlât fort peu l'allemand, nous avions fini cependant par nous entendre : je l'entretenais des campagnes qu'il avait faites, de ses blessures, de son pays..... Il m'écoutait, et peu à peu la confiance fit place à la réserve. « Moi, bien aimer les Français, m'avait-il dit un jour ; eux bons soldats, eux bons camarades avec les Polonais..... »

Puis il s'arrêta, jeta les yeux autour de lui afin d'être mieux assuré que personne ne l'écoutait, revint plus près de moi, et baissant la voix, il ajouta : « Polonais battre les Russes !..... — Les Russes ! lui dis-je avec étonnement..... — *Ia*, *ia*..... à Varsovie révolution... Polonais chasser les Russes..... battre les Russes..... »

Et il frappait des mains en répétant : « Russes morts ! — Une révolution à Varsovie ! repris-je. Y a-t-il longtemps ? — Quelques mois. Depuis, beaucoup de batailles ; Russes, tués tous, a dit hier un courrier. A Brünn, tout le monde parler de cela, tout le monde content..... et moi aussi, n'y plus tenir de joie et j'ai tout dit à vous. »

Après l'avoir remercié de sa confidence, je l'interrogeai avec anxiété sur cette révolution de Pologne, sur la France, sur l'Italie, mais les renseignemens du pauvre soldat se limitaient à des on dit de corps de garde, et tout ce que je pus en tirer ne parvint pas à me sortir de mes incertitudes : il m'en avait dit assez pourtant pour exciter mon intérêt au plus haut degré et pour me tenir dans une agitation fébrile..... La nuit, le jour, je ne pensais, je ne rêvais qu'à la France, à la Pologne combattant pour son indépendance ; et, en songeant au sort de tant de braves destinés à mourir les armes à la main pour défendre les libertés de leur pays, je sentais une poignante envie, un profond désespoir de rester enchaîné dans mon cachot, tandis que ces favorisés du ciel versaient glorieusement leur sang sur les champs de bataille!..... Puis, jugeant à mes transports que mon dévouement pour la sainte cause des nations asservies vivait encore dans mon âme, que j'étais prêt à traîner vingt ans ma misérable vie dans les cachots sans me plaindre, pourvu que l'Italie et la Pologne devinssent libres, j'éprouvais une sorte de consolation et d'orgueil d'avoir conservé ardens et purs dans mon cœur les généreux sentimens d'un patriotisme éclairé.

Le bon Polonais avait trop vivement piqué ma curiosité pour que je ne l'interrogeasse pas chaque jour sur ce qui se passait en Europe ; mais il n'en savait rien, disait-il, ou peu de chose..... Et ce peu de chose, j'en fus bientôt privé par son éloignement. Alors tout rentra dans le silence et le mystère, et je retombai plus que jamais dans la morne apathie dont cet incident m'avait un instant fait sortir.

Les jours du printemps et ceux de l'été de 1831 ne furent qu'une longue suite de douleurs physiques et de cuisans chagrins causés par les efforts que je ne cessais

de faire pour reprendre mes travaux chéris. Ma vue, mon estomac, l'organe du cerveau, tout souffrait, tout faiblissait en même temps. « Encore un an ou deux d'une pareille vie, répétais-je à Confalonieri, et il ne restera pas un seul prisonnier d'État à Spielberg..... tous y succomberont. » Cet ami si parfait, plus faible encore que moi, ne reconnaissait que trop, hélas! la vérité de ce triste présage; mais il s'oubliait lui-même pour m'encourager, et si sa voix ne faisait plus descendre l'espoir dans mon âme, elle y ramenait au moins la résignation : plus calme alors, plus soumis aux décrets de la Providence, j'offrais mieux mes douleurs à Dieu, je lui demandais avec plus de ferveur de m'accorder la grâce de ne songer désormais qu'à mon salut..... Il m'exauça sans doute, car la conviction de finir bientôt ma vie à Spielberg devenait moins poignante à mesure qu'elle pénétrait davantage dans mon cœur; le détachement des choses de la terre s'accomplissait en moi, et les intérêts, les jouissances, les grandeurs du monde s'effaçaient, disparaissaient devant la contemplation de l'éternité, toujours présente à ma pensée.

Cet abandon de tout espoir, ce renoncement aux douceurs de la vie, devenus pour chacun de nous l'idée fixe, le thème unique de nos profondes méditations, ne pouvaient plus former, dans ces journées d'abattement et de deuil, le sujet de nos conversations : ne connaissions-nous pas réciproquement tout ce qui se passait dans notre esprit? et comme ces frères infortunés, prisonniers de Chillon, n'avions-nous pas éprouvé, depuis longtemps déjà, que les causeries, les paroles d'espérance, les souvenirs, *even at length grew cold,* étaient enfin devenus inefficaces et froids..... Tristes et silencieux, nous passions nos longues et pénibles heures, Confalonieri sur son lit, où le retenaient ses douleurs,

moi debout, toujours en mouvement, allant et revenant sans cesse de la lucarne au guichet et du guichet à la lucarne, jusqu'à ce que mes pieds, meurtris par les chaînes et déchirés par mes grossières chaussures, me forçassent à suspendre ce fatigant et monotone manége.

C'était là notre douloureuse existence au mois d'août 1831, lorsqu'un incident vint encore en assombrir le funeste horizon. En regardant un jour les sentinelles du bastion, Confalonieri s'aperçut que les grenadiers de la ligne avaient été remplacés par les soldats de la landwehr; nous en conclûmes qu'il fallait que les événemens fussent devenus en Europe de plus en plus importans..... Mais quels étaient ces événemens?

C'est ce que je tentai de savoir en interrogeant les gardiens et le sous-directeur; mais tous gardant le silence, je m'adressai directement au père Ziack, qui balbutia d'abord et ne trouva ensuite d'autre expédient pour sortir d'embarras que de me parler d'un cordon sanitaire qu'on avait été obligé d'établir sur les frontières de la Pologne, de la Transylvanie, etc., pour garantir les États autrichiens du choléra-morbus... « Ces cordons, ajouta-t-il, exigent des troupes nombreuses, et l'on a eu recours à la landwehr pour les remplacer dans l'intérieur. »

Quoiqu'il me fût aisé de m'apercevoir que ce n'était pas là une raison suffisante pour expliquer cette levée de la landwehr, qui n'a lieu que dans le cas des plus grandes guerres, je n'en restai pas moins frappé de cette étrange parole : choléra-morbus! « Quoi! nous serions menacés, dis-je à l'ecclésiastique, de ce terrible fléau qui fait aux Indes de si affreux ravages? — On le craint, répondit le père Ziack, car les mesures les plus rigoureuses, les cordons, les quarantaines, n'ont pu l'empêcher de pénétrer en Hongrie, où des villages et des villes ont été dépeuplés. — Mais nous ne sommes ici

qu'à vingt-six lieues au plus des frontières de la Hongrie, répliquai-je, et nous devons par conséquent nous attendre à ce que la Moravie sera complétement envahie par le choléra. — C'est bien à redouter sans doute, ajouta-t-il ; aussi fait-on déjà à Brünn tous les préparatifs nécessaires. — Et connaît-on les symptômes et les remèdes de cette horrible maladie dont le nom frappe d'épouvante les populations indiennes ? — Rassurez-vous, mon fils, Dieu peut encore détourner de nous la terrible calamité. — Que sa volonté soit faite! répondis-je..... Le choléra peut et doit être un fléau pour les heureux du monde, mais pour nous, mon père, pour nous, tristes enfans de l'adversité, il ne sera, s'il vient à nous atteindre, qu'un bienfait de la Providence. »

Le père Ziack, qui se reprochait sans doute de m'en avoir trop dit, s'abstint de répondre davantage à mes questions, faute de renseignemens précis, assurait-il..... Du reste, en me congédiant, il promit de nous faire connaître tout ce qu'il aurait appris à ce sujet dès que le moment serait venu.

Rentré près de Confalonieri, qui n'avait pu m'accompagner dans cette conférence, je l'informai de ce que je venais d'apprendre. Sa surprise fut égale à la mienne. Le choléra-morbus, dont l'imminente invasion ne l'effrayait pas plus que moi, devint pendant quelques jours le sujet de nos entretiens : cherchant à nous rappeler les caractères de cette peste, sur laquelle nous n'avions que des notions incertaines, nous arrivions toujours à conclure que c'était là notre libérateur.

Puis nous nous demandions si l'empereur se relâcherait de ses rigueurs ; s'il nous accorderait une nourriture plus saine, des habits plus chauds, des promenades plus longues; s'il permettrait que nous eussions une infirme-

rie..... Et nous nous répondions que l'humanité seule lui en faisait un devoir.

Le dimanche suivant, nous prévînmes nos compagnons de ce qui se passait et nous convînmes avec eux que nous ferions appeler le médecin de Spielberg pour lui parler du choléra et le prier de présenter à ce sujet une requête au gouverneur. Le docteur, étonné que nous connussions l'existence du choléra en Hongrie, finit par nous avouer que plusieurs villages de la Moravie en étaient atteints. « N'est-ce pas une raison de plus, lui dîmes-nous, pour que vous vous chargiez de demander, en notre nom, à Son Excellence le gouverneur, de vouloir bien faire un rapport à ce sujet à l'empereur, pour le supplier :

« 1° Qu'on nous fasse connaître, dans un écrit de quelques lignes, les symptômes du choléra ainsi que les premiers remèdes à employer;

« 2° Qu'il soit permis, en cas d'attaque, d'entrer la nuit dans nos cachots pour nous administrer de suite les secours nécessaires;

« 3° Qu'on nous accorde enfin, comme aux autres galériens, une infirmerie où nous puissions être transportés et soignés par les infirmiers ordinaires. Car vous comprenez, monsieur, dis-je alors au médecin, qu'il y aurait cruauté à laisser dans la même prison le malheureux frappé du choléra près de son compagnon qui en serait encore exempt, ou ce serait vouloir que la contagion, le manque d'air et d'espace les condamnât tous deux à une mort certaine. Nous tenons sans doute bien peu à la vie, mais la raison et la foi que nous avons en Dieu nous font un devoir de chercher à conserver cette existence, toute misérable qu'elle soit. C'est pour cela, monsieur le docteur, que nous en appelons à l'humanité, à la religion de Sa Majesté, qui ne pourra nous refuser, dans une cir-

constance si périlleuse, d'assimiler notre sort à celui des forçats. »

Le médecin promit de présenter notre demande au gouverneur et de l'appuyer de tout son crédit ; mais pour plus de sûreté, et afin que Son Excellence ne pût arguer d'ignorance, nous chargeâmes le commandant de Spielberg et le directeur de la police de la même requête. Force fut bien alors d'écouter notre réclamation et d'y faire droit dans un rapport adressé à l'empereur.

Le mois de septembre et une partie de celui d'octobre s'écoulèrent sans que nous reçussions aucune réponse à notre demande, et pourtant le choléra s'étant déclaré dans les environs de Brünn, dans les faubourgs mêmes de la ville, l'épouvante fut bientôt au comble parmi les habitans.

Les autorités redoublèrent alors de zèle pour diminuer l'intensité du mal, et leur sollicitude s'étendit jusqu'aux forçats, pour lesquels on disposa de nouvelles salles d'infirmerie dans le Spielberg, abondamment pourvues de tout ce qui est nécessaire pour traiter les cholériques : nul n'était donc oublié dans les mesures préservatives de l'administration..... nul, si ce n'est nous, qui réclamions en vain contre un pareil abandon, nous, qui ne recueillions que ces dures paroles : « Vous dépendez de Sa Majesté, cela ne nous regarde pas. »

Comment alors ne pas nous convaincre que nous étions destinés à succomber sous la mortelle influence de l'épidémie, que c'était là l'inévitable fin qui nous était réservée après tant de calamités ?..... L'attente était funeste !..... mais, loin de porter dans notre âme le trouble et l'abattement, elle n'y fit naître au contraire que ce calme d'esprit, que cette résignation aux volontés de Dieu, que cette tendresse de cœur qu'éprouvent au moment de quitter la vie ceux qui n'attendent

plus sur la terre que souffrances et tribulations..... Notre amitié devint encore, s'il est possible, plus expansive, plus dévouée..... Nous sentions davantage le besoin de nous dire que nous nous aimions, que nous avions tout fait pour adoucir réciproquement notre captivité..... et lorsque arrivèrent les jours anniversaires de la naissance et du mariage de mon Frédéric, jours que nous célébrions chaque année par des vœux et des prières, je ne pus résister à l'ardent désir d'exprimer en vers, malgré les douleurs toujours plus aiguës de mon pauvre cerveau, les sentimens d'estime, de reconnaissance et de pieux amour que je ressentais si profondément pour lui et pour son angélique Thérèse.

C'était dans ce fatal moment un consolant hommage rendu à la vérité, un dernier cri du cœur qui ne devait alors retentir, je le croyais, hélas ! que sous les voûtes du Spielberg, et que je suis heureux et fier de pouvoir rappeler ici comme un précieux souvenir, comme une preuve irréfragable de tout ce qu'était pour moi ce frère d'infortune dont j'ai tant pleuré les malheurs.

A FRÉDÉRIC CONFALONIERI.

Octobre 1831.

C'est donc en vain que d'un cœur ferme,
Luttant contre l'adversité,
Nous attendions enfin le terme
D'une longue captivité !
C'est donc en vain qu'avec constance,
Traînant une morne existence
Dans un cachot mystérieux,
Nous avions dit : — Peut-être encore
Reverrons-nous poindre l'aurore
Sur la terre de nos aïeux !

Hélas ! chaque jour plus à plaindre,
Vases comblés d'afflictions,
Nous vîmes tour à tour s'éteindre
Jeunesse, force, illusions !.....
Et quel est notre seul présage
Après dix ans d'un esclavage
Pareil à la nuit des tombeaux ?
Oui..... quelle est l'unique lumière
Qui, d'une grâce avant-courière,
Annonce la fin de nos maux ?

C'est l'éclair qui sillonnant l'ombre
Montre l'abîme au lieu du port,
C'est la lueur, quand tout est sombre,
Qui s'élève aux champs de la mort ;
C'est la prodigieuse attente
D'un mal qui porte l'épouvante
En tous les lieux, dans tous les cœurs ;
D'un mal que le Gange a vu naître
Et qui ne semble ici paraître
Que pour couronner nos malheurs.

Eh bien !..... soumettons-nous sans plainte
A ce dernier coup du destin :
Lorsqu'au cœur la vie est atteinte
Pourrait-on en craindre la fin ?.....
Mais avant qu'un fléau funeste,
De mes jours menaçant le reste,
Rende mes esprits impuissans,
Je veux que mon âme sincère
Au compagnon de ma misère
Adresse ses derniers accens.

Comme à cette heure solennelle
Où l'homme ne parle qu'à Dieu,
Entends ma voix..... ami fidèle !.....
— Peut-être, hélas ! est-ce un adieu ; —
Entends ma voix en ces journées
Qui marquent dans tes destinées

L'hymen, la naissance et l'amour,
Où tout jadis n'était que charmes,
Mais qui n'apportent plus que larmes
Et douleur à chaque retour!

Sans causer un morne sourire
Pourrais-je encor former des vœux?.....
Parler d'espoir..... quand tout conspire
A rendre ton ciel ténébreux?.....
Ta douleur sombre et sans langage
N'est plus de celles qu'on soulage
Par l'aspect d'un vague horizon :
Tout lui manque..... Et ce doux dictame
Qu'une âme verse dans une âme
Pour elle se change en poison.

Alors!..... Alors qu'une parole,
Que nul ne peut égaler,
Pénètre, ranime et console
Ceux que rien ne peut consoler!
Le cœur où pèse la disgrace
Par elle sent fondre la glace
Dont le poids le faisait mourir ;
Par elle l'âme libre et neuve,
Plus forte enfin que son épreuve,
Dit à son Dieu..... Je sais souffrir!

Lève donc avec assurance,
Lève tes regards abattus
Vers celui qui juge et compense
Maux et biens, fautes et vertus.
Ne sait-il pas que, né candide,
Toujours ton cœur a pris pour guide
La justice et la vérité;
Et qu'ici-bas ta noble envie
Était de signaler ta vie
Par des traces d'utilité?.....

N'a-t-il pas écrit sur ta page
— Dans ce livre où rien ne périt —
Chaque bien qui fut ton ouvrage,
Chaque œuvre dont tu fus l'esprit?.....

Et l'œil qui se fraie une route
Jusque sous la plus sombre voûte
En daignant s'abaisser sur nous,
N'a-t-il pas vu des misérables
Aidés par les mains secourables
Du plus infortuné de tous?.....

Crois-tu qu'il ferme son oreille
A cet ange dont le soupir
Monte..... monte dans une veille
Que toi seul pourrais assoupir?
Crois-tu que tant d'autres prières,
Tant de pleurs sous d'autres paupières,
S'élèvent et coulent en vain?...
Et si ma lèvre ne l'implore,
Crois-tu pour cela qu'il ignore
Ce que pour toi nourrit mon sein?

Son qui frémit, mot qui s'élance,
Pour d'autres doivent retentir;
Mais lui..... c'est le Dieu du silence
Qui nous voit aimer et souffrir!...
Il n'a pas besoin pour m'entendre
Que d'un accent pieux et tendre,
Ma voix, s'élevant jusqu'à lui,
Dise qu'en cet affreux orage
Tu fus ma planche de naufrage,
Mon sauveur, mon constant appui.

Il n'a pas besoin que ma bouche
Vous unissant... ô noms chéris!
Quand votre souvenir me touche,
L'invoque pour vous à grands cris!...
Non... non... il sait, couple que j'aime,
Couple dont l'infortune extrême
Me fait oublier mes malheurs,
Qu'après cette sœur de mon âme
Mon cœur attendri vous proclame
Les premiers de mes bienfaiteurs!

Dans les mains de ce divin juge,
En l'abandonnant tout entier,
Des jours passés, comme un refuge,
Ami..... remonte le sentier :
Tu retrouveras sur ses pentes
Des arbres, de fertiles plantes
Dont la tige porte ton nom,
Plus heureux que l'oisive race
Qui comme moi pour toute trace
Ne laisse que ronce ou limon.

Quoique dans cette triste enceinte
Des cœurs que la peine aigrissait
Trop souvent t'aient fait une absinthe
Du miel que ta main leur versait,
Belle, d'intentions si pures,
Que ton âme sur ses blessures
Sente pourtant quelques douceurs,
A la consolante pensée
Que Dieu ne l'a point délaissée
Puisqu'elle essuie encor des pleurs.

Hélas ! qui plus que moi déplore
L'ombre où ton avenir languit !
Cependant que tes yeux encore
Osent en affronter la nuit :
Celui que le ciel a fait naître
Plein de ses dons..... et qui sait être,
Comme toi, juste et bienfaisant,
Quel que soit son âge ou sa sphère,
Saura toujours sur cette terre
Jeter des fleurs sur le présent.

Si pourtant... ô funeste doute !...
Tu succombais sous tes douleurs,
Si la mort... et qui la redoute
Quand seule elle tarit nos pleurs ?...
Ce n'est pas toi, triste victime,
Dont le cœur ne sent et n'exprime

Qu'un seul regret, qu'un seul désir ;
Toi, dont la mourante nature
Entendrait ce divin murmure :
Viens..... c'est au ciel qu'on doit s'unir !

Non, mon Dieu ! non !... La nuit s'éclaire,
Ton bras le tire du cercueil,
Sa prison s'ouvre..... un sort prospère
Compense ses longs jours de deuil.....
Que ta clémence en soit bénie !...
Et si tu dois trancher ma vie,
Qu'il dise, oubliant mes défauts :
Souvent il me parlait d'estime,
D'amour, de gratitude intime.....
Ah ! ce cœur-là n'était pas faux !

XVII.

Le choléra était à Brünn : les convois funèbres que nous apercevions de la plate-forme se succédaient sans interruption ; ils devinrent bientôt si fréquens que les ecclésiastiques ne suffisaient plus à les accompagner ; la cloche des trépassés ne sonnait plus, afin de ne pas répandre l'alarme... On mourait, on enterrait en silence... et la ville, dont aucun bruit ne parvenait jusqu'à nous, semblait plongée dans le deuil et la consternation!

Une nuit nous entendîmes en dessous de nous, dans les casemates, un bruit confus de chaînes et de voix, puis des gémissemens..... des cris..... C'était un malheureux galérien qu'on transportait à l'infirmerie.

« Le choléra est à Spielberg, dis-je à Confalonieri, voilà sa première victime..... »

J'appris le matin que je ne m'étais pas trompé. Alors je fis appeler le commandant et le médecin : « Le choléra est ici, messieurs, leur dis-je, nous le savons, nous avons entendu cette nuit les cris d'un malheureux frappé par le fléau ; avez-vous reçu des instructions qui nous soient relatives? L'infirmerie que nous avons demandée nous est-elle accordée? Pourra-t-on pénétrer la nuit dans nos prisons si l'un de nous est atteint? »

Ils me répondirent qu'aucun ordre n'était arrivé. « Il est alors impossible, repris-je, que l'empereur ait été prévenu!..... — Le gouverneur a fait son rapport à Sa Majesté, nous en sommes certains, me dirent-ils de nou-

veau. — Retournez près de lui, messieurs, et dites bien que nous nous bornons à demander à être transportés, en cas d'attaque, dans l'hôpital des galériens : c'est à son humanité que nous en appelons. »

Le commandant revint le jour même m'annoncer qu'il s'était acquitté de ma commission, mais que Son Excellence le gouverneur n'osait prendre sur lui-même une aussi grande responsabilité. « Ce qui signifie, repris-je, que nous n'avons plus désormais rien à attendre des hommes et que Dieu seul peut nous sauver..... La situation est cruelle, mais nous saurons nous y soumettre. »

Notre réunion du dimanche fut triste et touchante : qui pouvait répondre que nous nous reverrions encore ! Castillia, Borsieri parlaient de leur père, de leur chère famille..... les larmes coulaient de nos yeux. Nous priâmes tous avec ferveur, et en nous séparant, en nous disant adieu, nous nous demandâmes pardon, comme sur un lit de mort, des torts involontaires que nous avions pu avoir les uns envers les autres.

L'influence cholérique devait être sensible sur des corps aussi exténués que les nôtres : des vertiges, des douleurs intestinales, des faiblesses inaccoutumées ne nous l'indiquaient que trop ; c'étaient à nos yeux les signes certains que nous n'échapperions pas au fléau. Un soir après la dernière visite, Confalonieri fut pris de frissons et de violentes douleurs d'entrailles..... D'autres symptômes alarmans se manifestèrent..... ce fut pour mon cœur un horrible moment !... Je frappai au guichet pour demander du secours, mais les gardiens ne répondirent pas d'abord, et lorsque l'un d'eux vint enfin à mes coups redoublés, il me dit que les clefs étaient chez le commandant et qu'on n'entrerait dans la prison qu'à cinq heures du matin. Vainement lui criai-je dans mon anxiété qu'il y avait urgence, qu'ainsi abandonné, mon

ami pouvait succomber faute de secours, que je le suppliai d'avoir pitié de nous, il se borna à me répéter : « Je n'y puis rien..... je n'y puis rien..... Le commandant a défendu qu'on aille l'interrompre. »

L'indignation, la fureur, le désespoir, s'emparèrent alors tellement de mon âme que je serais tombé dans des accès de rage, que je me serais élancé contre la porte pour la briser, si le douloureux aspect de mon infortuné Frédéric, que le mal saisissait de plus en plus, ne m'eût fait éprouver une angoisse si poignante que je ne songeai plus qu'à le soigner..... Le soigner!..... mais avec quoi, mon Dieu!..... et que pouvais-je faire, hélas! dans le dénûment absolu de tout remède et de tout secours!

Ah! quelle désolation était dans mon cœur lorsque je tentais vainement de le réchauffer! le froid gagnait ses membres, et les frictions ne calmaient ni les spasmes ni les crampes; le peu d'eau que nous possédions fut bientôt épuisé pour étancher la soif du pauvre souffrant, dont le courage, le sang-froid et l'abnégation semblaient croître à mesure que les symptômes devenaient plus alarmans. « Ne te désole pas, mon Alexandre! ne cessait-il de me répéter; je souffre, mais les forces ne me manquent pas encore; peut-être n'est-ce qu'une fausse attaque... Dieu est bon, il aura pitié de nous. »

Cette confiance en la miséricorde divine, cette tranquillité d'âme, furent sans doute la cause de son salut; après des heures passées dans de mortelles angoisses, la crise se calma, les symptômes cholériques devinrent moins alarmans, la circulation du sang commença à se rétablir et j'eus vers le matin l'inexprimable joie de voir mon pauvre ami respirer plus à l'aise et tout à fait hors de danger. C'est alors que je sentis profondément qu'on peut, quand on est malheureux et fatigué de la vie, accueillir pour soi-même la mort comme un bienfait, mais qu'elle

n'est plus à nos yeux que le plus grand des maux lorsqu'elle frappe les infortunés que nous chérissons.

Le médecin, que nous n'avions pas demandé, accourut cependant pour s'informer de la position de Confalonieri : ce n'était, dit-il après nous avoir entendus, qu'une atteinte de cholérine..... « Qui pouvait et devait finir par une attaque de choléra et par la mort du malade, repris-je avec force, si la Providence n'avait veillé sur lui..... Et n'est-ce pas nous condamner à périr que de nous laisser ainsi pendant la nuit sans médicamens, sans secours, sans médecin ? Mon ami, sérieusement attaqué, n'aurait-il pas eu le temps de succomber avant votre visite? Je vous le demande, monsieur le docteur, a-t-on jamais traité de pauvres prisonniers avec une barbarie plus froidement cruelle que celle dont nous finirons par être les victimes ? »

Le médecin, craignant de se compromettre s'il écoutait mes justes plaintes, nous salua en me disant : « Monsieur le sous-directeur, ici présent, sait bien qu'il ne dépend pas de moi qu'il en soit autrement. »

Ces paroles étaient vraies : cédant plus d'une fois aux sollicitations du père Ziak, notre confesseur, dont la conduite fut digne d'un bon prêtre en cette circonstance, il fit de nouvelles instances auprès du gouverneur pour qu'il prît sur lui de nous accorder quelques soulagemens ; le père Ziak lui-même ne cessait de plaider notre cause pour que Son Excellence écrivît à Vienne. On écrivait en effet ; mais les demandes restaient sans aucun résultat, et tout ce que l'on put obtenir de l'empereur fut la permission de transporter ceux d'entre nous qui seraient atteints du choléra dans des prisons inoccupées et voisines des nôtres, où ils seraient soignés séparément par les gardiens.

Il ne nous restait donc, après de telles preuves de dé-

laissement et d'inhumanité, qu'à attendre avec résignation le moment où le choléra viendrait mettre un terme aux tristesses, aux persécutions d'une si misérable existence, et le malaise croissant que nous éprouvions tous, les cas assez nombreux parmi les galériens devaient avec raison nous faire craindre de n'être pas épargnés. Aussi nous disions-nous à la fin de chaque journée, en nous séparant pour le repos de la nuit : « Peut-être apprendrons-nous demain que plusieurs de nos compagnons ont cessé de vivre..... Peut-être est-ce la dernière fois que nous nous parlons..... » Et nous nous serrions la main avec plus de force que de coutume et nous nous embrassions comme deux tendres frères qui ne doivent plus se réunir que dans le sein de Dieu!.....

Les jours se succédaient cependant sans qu'aucun accident justifiât nos alarmes ; aucun de nous n'était atteint... Le dimanche en nous retrouvant tous, nous nous félicitions en souriant tristement de pouvoir encore prier ensemble pour les élus de nos cœurs. Dans ce temps de funeste attente, les liens de l'infortune se resserraient de plus en plus, et chacun de nous, en apercevant à la messe les prisonniers vénitiens, aurait voulu leur dire : « J'ai la joie au cœur de voir que vous vivez..... » La voix du pauvre Moretti, invisible à nos yeux, nous faisait tressaillir..... en l'entendant tousser, nous répétions : « Il est là !... »

Le ciel m'est témoin cependant que nous étions pour la plupart bien indifférens à la vie..... et que jamais il ne sortit de mon cœur un désir, de mes lèvres une prière, pour que Dieu me la conservât..... Entièrement soumis à sa volonté sainte, nous attendîmes sans crainte, avec abnégation, pendant des semaines et des mois, l'instant où le fléau nous compterait aussi au nombre de ses victimes.

Nous parvînmes ainsi jusqu'au mois de février 1832 ;

le choléra sévissait encore, mais il était enfin dans la période de décroissance; les cas devenaient plus rares, bientôt même, grâce au froid de la saison, ils disparurent presque entièrement. La ville de Brünn avait beaucoup souffert. Spielberg seul avait eu moins de victimes, par suite, disait-on, du bon air qu'on y respirait.

Délivrés de cette attente inquiète, de ces agitations du jour et de la nuit qui souvent attristaient mon âme, mais qui jetaient quelque animation sur nos monotones journées, je retombai bientôt dans mon accablante torpeur... regrettant plus d'une fois que la Providence ne m'eût pas enlevé de ce monde, où je n'attendais plus que douleurs et tribulations. Aussi éprouvai-je une sorte de joie lorsque, dans les premiers jours de mars, j'entendis vers le soir le croassement prolongé d'un corbeau qui venait de s'abattre sur le mur en face de ma lucarne.

C'était pour ma tête affaiblie, pour mon cœur accessible à tous les pressentimens, un présage de mort que je recevais comme l'annonce de ma délivrance..... et lorsqu'au matin le même oiseau se posa sur le rebord de mon étroite fenêtre et se mit à pousser ses lugubres cris, je ne doutai plus, tant la superstition agit sur le malheur, que je ne fusse menacé de quelque nouvelle adversité..... Ce ne pouvait être la cessation de ma douloureuse existence... non!... la mort n'était-elle pas un bienfait pour moi!... mais la perte de quelqu'un des miens, de ma sœur chérie, dont la pensée me revenait alors sans cesse à la mémoire...

Ces sombres inquiétudes, que je confiais à Confalonieri, ne firent qu'augmenter par la présence continuelle du corbeau, qui du matin jusqu'au soir se tenait immobile tantôt sur le mur, tantôt sur ma lucarne. Vainement cherchais-je à l'effrayer par du bruit, par la voix, toujours il était là... croassant tristement comme sur un tombeau!... « C'est un enfantillage, une faiblesse, disais-je à Frédé-

rie, mais j'ai dans l'âme une perplexité, une crainte qu'on n'éprouve qu'à la veille d'une catastrophe..... La vue de cet oiseau au noir plumage, ses chants funèbres, me frappent l'imagination... j'en souffre... je m'en tourmente.

Deux jours encore il revint à la même place, poussant les mêmes cris. Au matin du troisième, après avoir becqueté les barreaux de la fenêtre, il prit son vol et disparut... C'était le 13 mars, un mardi... Le soleil, depuis longtemps voilé, éclairait l'horizon ; on eût dit que les champs, que la ville, purgés par ses radieux rayons des derniers miasmes du choléra, avaient revêtu la parure du printemps pour célébrer la disparition du terrible fléau. L'air était presque doux, et en le respirant sur la plate-forme, je sentais ma poitrine se dilater... mon cœur même, si longtemps abattu, semblait renaître!... C'était, depuis bien des mois, le premier instant de répit à mes sombres chagrins.

En rentrant dans ma prison je cherchai sur la lucarne, sur le mur le malencontreux corbeau : il n'avait pas reparu... J'en fus soulagé, car quelque effort que je fisse pour m'expliquer son opiniâtreté à rester ainsi près de moi, ou pour me raisonner sur la vanité des présages et des pressentimens, ses cris n'en attristaient pas moins mon âme comme les tintemens d'une cloche funèbre.

Nous parlâmes longtemps en ce jour de ceux qui nous étaient chers... nous répétant que leur affection seule pourrait encore nous rattacher à la vie. Puis nous revînmes, pour la première fois peut-être depuis bien des années, sur la consolation, sur le bonheur que nous éprouverions si, tous deux libres, nous nous trouvions en France, vivant dans le même lieu, augmentant les joies que nous saurions nous y créer et répandre autour de nous par le souvenir de nos longues années de douleurs!... Ces discours, hélas! moururent bientôt sur nos

lèvres à la triste pensée que pour tout avenir nous avions devant nous deux ou trois ans au plus d'une existence de tortures... et pour lieu de repos la fosse commune des galériens !

Le soir étant venu en conversant ainsi, l'horloge de l'église avait sonné sept heures que nous marchions encore dans notre étroit cachot, prononçant par intervalles quelques mots, quelques phrases suivies d'un long silence... « La grande porte du corridor vient de s'ouvrir,» me dit Confalonieri.

J'écoutai, et n'entendant rien, je prétendis que ce qu'il avait pris pour le bruit des verrous n'était que le cliquetis de nos fers... « Non, non, reprit-il, je ne me suis pas trompé, on marche dans la galerie... »

Je ne sais quelle lueur d'espérance traversa ma pensée... mon cœur battit avec violence... « C'est le directeur de la police, dis-je à voix basse à Confalonieri... A cette heure inaccoutumée, ce ne peut être que pour un élargissement... S'il venait me chercher !... — Que le ciel le veuille ! » répondit mon ami en me serrant la main avec force.

Ce vœu du cœur était à peine exprimé que le guichet s'entr'ouvrit, nous laissant voir le sous-directeur Wergrat, qui, s'adressant à moi, dit aussitôt : « Le directeur de la police vous attend de suite dans la chancellerie.»

En entendant ces mots, je me jetai dans les bras de Frédéric sans avoir la force de prononcer une seule parole... et lui, le tout dévoué, me répétait en m'embrassant : « *Son felice... son felice* (je suis heureux, je suis heureux).—M. le directeur vous attend, dit de nouveau Wergrat en s'avançant vers nous... venez, monsieur. »

Je donnai les derniers embrassemens d'adieu à Confalonieri, et, tenant sa main, qui tremblait, dans la mienne, je pus lui dire enfin : « Que Dieu te récompense du bien

que tu m'as fait ! — Allons, allons, reprit le sous-directeur, il est temps... »

Je m'arrachai alors des bras de mon ami, et lorsque la porte se referma sur lui, l'infortuné, je sentis, à la douleur qui pénétra mon âme, qu'il n'était pas de liberté pour moi tant que le frère de mes malheurs, le sauveur de mes jours gémirait dans les fers.

Dans le court trajet de la prison à la chancellerie, Wergrat, d'un air de mystère et me prenant la main, articula des mots dont je ne compris pas le sens. « Il est là, me dit-il en frappant à la porte, entrez sans crainte, mon cher monsieur. »

Le directeur de la police était debout, près de la même table où il m'avait appris la mort de mon pauvre père. « Je suis charmé, dit-il, bien charmé, monsieur, d'avoir quelque chose de bon à vous apprendre... »

Et il me faisait signe d'approcher. « Sa Majesté, en considération de votre mauvaise vue, de votre mauvaise santé, a daigné ordonner qu'on vous transférât dans un lieu de détention où vous serez mieux qu'à Spielberg. »

Je crus un instant qu'il disait vrai et que c'était à cette demi-mesure que se réduisait la clémence de l'empereur... Mais je connaissais trop le mystère dont on entourait les libérations des prisonniers d'État pour ne pas comprendre bientôt que le directeur de la police, si prévenant, si affable contre son habitude, avait autre chose de plus important, de plus décisif à me communiquer. J'allais le remercier de la bonne nouvelle qu'il venait de me donner lorsqu'il ajouta en souriant : « C'est bon signe, c'est bon signe, voyez-vous... une première grâce en amène une autre ; maintenant nous allons descendre. »

Il appela Wergrat, qui attendait dans le corridor avec

plusieurs gardiens, puis il sortit de la chancellerie en m'ordonnant de le suivre en silence. « Pauvre Frédéric, me dis-je en passant pour la dernière fois devant notre guichet, il est là... il écoute !... » et mon cœur se serra! Le bruit des chaînes de Castillia et Borsieri, qui si longtemps avait frappé mon oreille, s'étant fait entendre, je heurtai fortement les miennes pour leur faire mes adieux. « Chut! chut! me fit le sous-directeur, pas de bruit. »

Arrivé à la porte de l'escalier, je m'arrêtai pour jeter un dernier regard sur cette galerie, sur ces prisons dont je ne croyais plus sortir que pour aller rejoindre Oroboni et le pauvre Villa. « Maintenant il faut descendre,» me dit le directeur.

Je l'essayai doucement, mais après quelques marches, je fus obligé de m'appuyer sur Wergrat. Nous traversâmes ainsi lentement la grande cour, à l'extrémité de laquelle se trouvait la chancellerie — ou greffe — des galériens. « Le serrurier est-il là? » demanda en allemand le directeur de la police, puis il reprit en français en se tournant vers moi : « On va vous ôter vos fers. »

Le forgeron arriva bientôt avec son enclume et son marteau. « *Das ist gut* (cela est bon), » me dit-il en frappant à coups redoublés sur les charnières des bracelets que lui-même avait rivés sur mes jambes.

Quelques minutes après j'étais délivré de ces chaînes que j'avais portées pendant près de neuf ans. Le serrurier me regarda..... sourit... puis il ajouta d'un air satisfait : « J'avais toujours dit à Schiller que c'était moi qui vous les ôterais..... Adieu, monsieur Français, moi bien content. »

Je lui pris la main en lui répétant plusieurs fois : « *Dank, dank, mein lieber* (merci, merci, mon cher.) »

Pendant ce temps, le directeur de la police veillait aux formalités nécessaires à la levée de l'écrou, ainsi

qu'à la consignation de l'argent et des objets précieux. « Vous devez être bien heureux, » me dit alors Wergrat, dont la figure exprimait la satisfaction.....

Je ne répondis rien, car la joie n'était pas dans mon cœur!..... Presque insensible aux indices certains d'une imminente liberté, je regardais avec indifférence tout ce qui se passait autour de moi... Les habits qu'on me fit mettre pour remplacer mes haillons de galérien ne me causèrent aucune sensation, et lorsque le directeur ordonna qu'on fît avancer la voiture qui devait à l'instant nous transporter à Brünn, je ne montrai pas d'empressement pour y monter. Wergrat, bon homme au fond, dont je n'avais jamais eu personnellement à me plaindre malgré l'excès de son zèle, me soutint jusqu'au marche-pied. « Je vous souhaite beaucoup de bonheur, » me dit-il d'une voix émue. Alors je lui tendis la main, qu'il serra fortement dans la sienne, pendant qu'il essuyait de l'autre une larme qui mouillait ses yeux.

Bientôt on ferma la portière, et les chevaux se mirent en mouvement, pas à pas, escortés par des soldats du Spielberg portant des lanternes. Nous sortîmes ainsi des cours, puis des bastions jusqu'aux portes extérieures, qui s'ouvrirent en criant sur leurs gonds. Hélas! mon Dieu! qu'il fallait que j'eusse souffert pour les franchir sans qu'un seul sentiment de joie vînt ranimer mon cœur!.....

Parvenu à la dernière enceinte, je voulus une fois encore voir le triste séjour où je laissais, hélas! l'ami que Dieu m'avait donné dans les jours de malheur!..... Mais il faisait trop sombre pour que je pusse rien distinguer. « Le froid est piquant, me dit alors le directeur, qui pour la première fois m'adressait la parole; fermez cette glace, je vous en prie. »

Je hasardai alors quelques questions sur ma famille,

sur la France; il y répondit si brusquement, si sèchement que je commençai à croire que toute la grâce se limiterait, comme il me l'avait annoncé d'abord, à un changement de prison. Nous parvînmes enfin au pied de la colline, et quelques minutes suffirent ensuite pour entrer dans la ville et arriver à la direction générale de la police, où l'on me fit descendre.

Arrivé dans son cabinet, le directeur, qui me précédait, renvoya ses gens, ferma la porte, s'assit gravement à son bureau et me dit d'un air gracieux, après m'avoir avancé un siége : « Il y a de bonnes choses à vous apprendre..... de bien bonnes choses !..... Vous allez être bien content !..... »

Il prit alors une dépêche, me la montra, mais avant de la lire il m'apprit qu'un courrier expédié de Vienne l'avait apportée le matin, à midi, à Son Excellence le gouverneur. « Je vais vous la traduire, ajouta-t-il, écoutez-moi :

« Monsieur le gouverneur de la Moravie fera remettre immédiatement en liberté le prisonnier Alexandre Andryane, que je rends à sa sœur, Mme Andryane, qui le recevra à Schærding, où elle l'attend. »

Au nom de ma sœur, de ma seconde mère, je fus saisi d'une telle émotion qu'il me fut impossible d'articuler un mot de remercîment. « Ma sœur, monsieur !... m'écriai-je enfin; mais elle est donc à Vienne ? — Oui, certainement, avec l'un de vos parens : c'est elle qui a demandé, obtenu votre grâce..... — Elle !..... Ah ! mon Dieu, je te remercie !..... »

Et je pleurais ! « Calmez-vous, calmez-vous, reprit le directeur, vous la reverrez bientôt; elle doit vous attendre aux frontières de la Bavière, à Schærding. »

L'attendrissement, la joie, que je ressentis seulement alors, avaient rompu la glace de mon cœur... mes larmes

coulaient, douces et salutaires comme au temps du bonheur!..... J'appelais ma sœur, je la bénissais dans le fond de mon âme. « Il me reste encore quelque chose à vous communiquer, me dit le directeur après quelques minutes de silence : c'est une promesse que vous devez signer de ne plus rentrer dans les États de Sa Majesté sans sa permission expresse et sous peine, si vous y manquiez, de dix années de prison. »

Je laisse à penser si je souscrivis avec empressement à un tel engagement!..... « Maintenant que vous savez tout, ajouta le directeur, et que vous êtes un peu remis de votre émotion, je vais vous conduire à votre appartement. »

Il prit une lumière et je le suivis en traversant plusieurs salons dont l'ameublement me semblait magnifique, à moi pauvre habitant des cachots!.....

Parvenus à une dernière porte, nous nous trouvâmes, après l'avoir franchie, dans un corridor, en face d'un guichet armé de barres de fer et de verrous. « Je suis bien fâché, dit-il, de ne pouvoir vous mieux loger, mais je n'ai de vacant que cette chambre. »

Le geôlier, qui était accouru, s'empressa d'ouvrir, et j'entrai, non pas dans un appartement, mais dans la prison de sûreté de la police. « Vous pouvez demander tout ce dont vous avez besoin, me dit le directeur ; mais j'oubliais..... voilà une lettre arrivée par le courrier de ce matin ; elle est de madame votre sœur. »

Il n'en fallut pas tant pour effacer l'impression pénible que j'avais éprouvée en me retrouvant encore sous les verrous. Je pris la lettre avec transport et j'allais me hâter de la lire pour la rendre au directeur lorsqu'il me prévint en me disant que je pouvais la garder et la lire tout à mon aise. « Il faut alors, observa le geôlier, laisser de la lumière au prisonnier? — *Naturlich* (natu-

rellement), répondit le chef de la police, jusqu'à dix heures. Bonsoir, mon cher, à demain. »

Et cela dit, geôlier et directeur disparurent.

Mais j'avais ma lettre, ma chère lettre!..... que je lisais en m'interrompant à chaque mot, à chaque ligne, pour donner un libre cours à mon émotion!... Ma sœur me disait qu'elle était arrivée à Vienne avec son cousin Berthelin, si bon, si dévoué, l'ami de toute sa vie! que mon frère, sa fille se portaient bien..... et qu'elle m'attendait à la frontière.

C'était trop de bonheur après tant de souffrances!..... et j'eusse été trop faible pour le supporter sans les actions de grâces que j'adressai à Dieu dans toute l'effusion de mon cœur!.... Puis je relus vingt fois encore chacune des pages de cette touchante lettre, qui finissait par ces mots : « Quand nous serons réunis à Schærding, tu sauras, mon enfant, ce que nous avons fait pour obtenir la délivrance et comment Dieu a béni notre sainte entreprise. »

Cet intéressant récit, que j'étais si impatient d'entendre, puisqu'il allait m'apprendre tout ce que je devais à ma famille, à ma libératrice, je le transcris ici tel qu'il fut écrit dans son journal, comme un simple et touchant témoignage de dix années de persévérance et de dévouement.

XVIII.

« *Paris*, 8 *février* 1832. — Sept ans se sont écoulés depuis que j'ai terminé l'infructueux voyage que je fis à Milan pour obtenir la grâce de mon malheureux frère ; prête à partir pour Vienne, où je vais essayer de fléchir l'empereur en lui rappelant la promesse qu'il me fit alors, je veux avant de commencer le récit détaillé de tout le bonheur ou du chagrin profond que je recueillerai dans ce voyage, je veux, dis-je, retracer ici tout ce que j'ai su de sa triste destinée depuis la fin de 1829, où le découragement me fit cesser d'écrire.

« L'année 1830 ne nous offrit aucune chance de succès pour arriver au terme de cette affreuse captivité ; le printemps avait d'abord été fixé pour que mon mari et moi accomplissions ce voyage de Vienne si justement conseillé par le prince de Montmorency-Laval ; mais le mariage de ma fille nous avait enchaînés à Paris : son bonheur y était assuré, comment le différer ?..... La révolution de juillet vint nous jeter loin du port et nous fit déplorer d'avoir fixé le moment de notre départ à celui même où elle éclata : sans doute elle nous promettait appui et sympathie de la part du nouveau gouvernement ; mais en même temps elle irritait l'empereur et nous défendait toute tentative auprès de lui.

« Le mois de septembre de cette année devait amener une irréparable perte..... La comtesse Confalonieri fut enlevée à l'amour, à l'admiration de tous ceux qui la

connaissaient! elle avait bu jusqu'à la lie le calice des plus amères douleurs, son temps d'épreuve était fini; Dieu voulut lui en donner le prix en l'appelant à lui après une maladie longue, douloureuse, pendant laquelle, en conservant toutes ses facultés, elle put chaque jour sentir son cœur percé d'un glaive, à la pensée qu'elle laissait au comble de l'infortune un mari adoré qui voyait s'éteindre en la perdant tout espoir de quelques jours de bonheur encore sur cette terre!... Pauvre Teresa!... Angélique femme que je pleurerai toute ma vie, que je vénérerai dans le fond de mon âme comme une sainte martyre de l'amour conjugal, que de larmes amères tu m'as coûtées!..... Morte dans les bras d'un frère qu'elle aimait tendrement, elle lui avait légué toutes les espérances qu'elle nourrissait encore malgré tant de fatales déceptions; et confiante dans un avenir qui permettrait que ses lettres arrivassent jusqu'à Spielberg, elle eut l'admirable courage d'en écrire plusieurs dont les dates, se suivant à une longue distance, pouvaient cacher pendant longtemps à son mari la perte irréparable qu'il avait faite..... Ange de dévouement pendant sa vie, elle voulut encore être ange consolateur sur cette terre après l'avoir quittée!

« Tout ce que nous avions tenté pour notre pauvre prisonnier n'ayant amené aucun résultat, il fallut pourtant reprendre courage et recommencer sur des erremens tout à fait nouveaux. Au mois d'octobre, je vis le général Lafayette, alors commandant des gardes nationales de France. Déjà mon mari avait eu de lui les promesses les plus consolantes... aussi me reçut-il avec une bonté toute paternelle, en me disant que cette affaire lui devenait personnelle; qu'ayant été lui-même prisonnier de l'Autriche à Olmutz, il devait tout faire sans relâche pour obtenir la fin d'une aussi longue infortune. Ce fut vers

cette même époque et dans l'hiver qui suivit que nous eûmes, mon mari et moi, plusieurs fois et alternativement, le bonheur de voir la reine dans des audiences particulières où elle fut une perfection de bonté, en nous promettant d'écrire à l'empereur d'Autriche, son beau-frère.

« Au mois de février 1831, je reçus une lettre de M. d'Appony qui me mandait, de la part de M. de Metternich, que les yeux du prisonnier s'affaiblissaient sensiblement, qu'il en souffrait et que son moral en paraissait vivement affecté. L'ambassadeur me confirma ces tristes détails de vive voix en me lisant une lettre du prince de Metternich, qui lui recommandait de me transmettre cette douloureuse circonstance avec tous les ménagemens possibles.

« Le 14 février de cette même année 1831, je reçus de Silvio Pellico, que je croyais encore détenu au Spielberg, la lettre que je transcris ici :

« Madame, compagnon de malheur de notre Alexandre, je ne ne l'eus point, hélas! pour compagnon au jour de ma sortie de Spielberg, mais je le vis encore le matin même où la grâce me fut annoncée : c'était le 1er août 1830. Toute communication entre nous fut toujours défendue : je ne le voyais que le dimanche à la messe sans pouvoir lui parler; cependant, madame, dans le cours de tant d'années de douleurs communes, nos cœurs trouvèrent plusieurs fois la manière de se dire l'un à l'autre ce qu'ils souffraient. Souvent il m'a recommandé, si je sortais avant lui, de donner de ses nouvelles à sa famille, à sa sœur bien-aimée. Il était en bonne santé le 1er août, et son visage, quoique plein de tristesse, respirait le courage et la résignation. S'il vous arrive, madame, de recevoir de bonnes nouvelles d'Alexandre, je vous supplie, par la fraternité de larmes

qui m'unit à lui, de me les transmettre par quelque occasion particulière. »

« Cette lettre n'était, hélas! que le précurseur des émotions cruelles que je devais bientôt éprouver..... Peu de jours après, un homme encore jeune, et si cruellement estropié qu'il ne pouvait se soutenir qu'à l'aide de deux béquilles, se présenta chez moi en disant qu'il venait nous donner des nouvelles de mon frère le prisonnier. A ce mot seul toutes les portes lui furent ouvertes; mais de quelle douleur ne remplit-il pas nos cœurs en nous disant que, captif au Spielberg pendant neuf ans avec Silvio Pellico, il avait été mis en liberté en même temps que lui..... L'infortuné avait perdu la jambe droite par suite de l'intolérable régime de la prison!

« Je n'essaierai pas de retracer ici toute l'horreur du récit que me fit Maroncelli, ni l'excès de leurs souffrances, ni celui du mal affreux qu'il nous causa!..... Savoir un être aussi bon que notre pauvre Alexandre privé de tout, chargé de fers, sans aucun livre, sans aucun moyen d'occupation et sans aucune nouvelle de sa famille!..... Que d'illusions détruites par ce cruel récit!..... car je m'étais flattée, malgré tout ce que m'avait dit Mme Confalonieri, que leur traitement n'était pas aussi horrible que je l'apprenais en ce moment..... J'en restai comme anéantie, et tout ce que ce malheureux ressuscité me disait de l'admirable courage d'Alexandre, de sa douceur et de sa résignation ne pouvait même pas me ranimer.

« Dès ce moment, Maroncelli devint pour moi un frère, un ami; je fis tout ce qui était en moi pour améliorer sa position, pour lui rendre par mes soins et mon dévouement une famille et une patrie. Mon mari le présenta au roi, qui lui témoigna un vif intérêt. Peu de temps après, je désirai vivement qu'il pût entretenir le

duc d'Orléans, afin de donner au jeune prince une juste idée de ce qu'on souffre au Spielberg et de redoubler par là l'intérêt que je voulais lui inspirer pour mon frère. Le duc d'Orléans, n'accordant pas d'audience aux femmes, me fit prier de me trouver tel jour et à telle heure chez le général Lafayette, où il serait. Il fut en effet exact au rendez-vous et témoigna un touchant intérêt au pauvre Maroncelli lorsque je le lui présentai comme une preuve vivante de tout ce qu'on souffre dans la tombe anticipée de Spielberg!....

« Nous causâmes longtemps avec le prince dans le cabinet du général. Je me hasardai à lui dire que toute la destinée de mon frère pouvait dépendre d'une démarche du roi auprès de l'empereur ; que j'avais lieu d'espérer qu'une lettre écrite par Sa Majesté pour demander la liberté du prisonnier ferait ouvrir immédiatement les portes de Spielberg!..... que c'était au noble cœur du duc d'Orléans que je me confiais pour obtenir du roi cette lettre si désirée.

« Le prince rougit beaucoup et me répondit avec émotion : « Je n'étais pas préparé, madame, à la demande que vous me faites ; j'ignore donc si mon père pourra m'accorder cette lettre ; mais ce que je vous promets, c'est de la lui demander avec toute la chaleur de mon cœur. »

« En entendant l'accent de sa voix, en voyant ses yeux pleins de larmes, il était impossible d'en douter.

« Ayant appris que le roi n'avait pu consentir à la prière du duc d'Orléans, mais que la reine venait d'adresser à l'empereur la lettre la plus pressante, j'éprouvai le besoin de lui exprimer ma profonde reconnaissance. Elle me reçut avec cette bonté qui va au cœur, cette bonté qui la rendrait le modèle des femmes, comme elle est le modèle des épouses et des mères, alors même

que la Providence ne l'aurait point placée dans un rang aussi élevé.

« Nous attendions depuis six mois le résultat de cette précieuse lettre lorsque les journaux annoncèrent à l'article *Vienne*, dans les premiers jours du mois dernier, que l'empereur accomplissant, le 1er mars prochain, la quarantième année de son règne, cet heureux anniversaire devait être célébré dans tout l'empire par des fêtes brillantes et surtout par beaucoup de promotions et de grâces accordées par le souverain. Comment ne pas saisir l'espérance que l'empereur réservait cette époque pour accorder la liberté aux prisonniers si cette liberté lui est demandée ?

« Avec une telle pensée tout devient possible et tout doit être entrepris ; cependant mon mari, retenu à Paris dans les intérêts mêmes de son frère, par un procès considérable, ne pouvait faire le voyage de Vienne : alors ce n'est pas en vain que j'ai réclamé le dévouement d'un parent, d'un ami de toute ma vie..... Mon cousin Berthelin, un second père pour moi et aujourd'hui le fondé de pouvoirs d'Alexandre, m'accompagne à Vienne.....

« Nous devons partir dans trois jours, afin d'avoir le temps d'arriver au terme de notre voyage avant le 1er mars.

« J'ai été faire mes adieux au prince de Laval, qui m'a fort approuvée et qui m'a recommandé plus que jamais de m'adresser seulement au cœur de l'empereur et de laisser de côté toute diplomatie. Malgré ce conseil, que l'expérience de M. de Laval ne saurait rendre indifférent, j'ai cherché des moyens d'appui auprès de l'impératrice : j'emporte avec moi la lettre la plus pressante de sa sœur, la duchesse de Leuchtenberg, veuve d'Eugène Beauharnais, en ce moment à Paris pour les couches de sa fille l'impératrice du Brésil ; elle a mis une

grâce infinie à m'accorder cette faveur..... Celle qui fut toujours pour moi un ange de bonté, ma si chère princesse de Wagram, m'a également remis ses lettres pour l'impératrice : elle lui parle d'Alexandre comme le ferait la plus tendre sœur, et de moi comme d'une amie qui lui est chère..... Que Dieu la récompense de tant de dévouement !

« 10 *février* 1832. — Nous avons nos passe-ports ; ils m'ont été remis par M. le comte d'Appony, qui m'a glacé le cœur en ne me donnant aucun espoir, quoiqu'il approuve ma démarche..... J'ai obtenu ce matin la faveur de voir la reine ; son angélique bonté m'a pénétrée de reconnaissance lorsqu'elle m'a dit, avec les yeux pleins de larmes, que tous ses vœux m'accompagnaient !

« Nous partons demain en poste ; tout est prêt... Que Dieu bénisse cette sainte entreprise !..... Je m'éloigne de ma famille avec le cœur bien triste, car tout est sombre dans mon âme, dans mon esprit, et je n'ai aucun pressentiment heureux !.... Quoi qu'il arrive cependant, nous aurons rempli un grand devoir : cette pensée donnerait du courage aux plus faibles ! Mon Dieu, protégez les pauvres voyageurs !

« *Epernay*, *samedi soir* 11 *février*. — Déjà trente lieues entre Paris et nous !.... Ce matin avant sept heures nous étions en voiture ; il faisait à peine jour, la pluie tombait, le temps était sombre comme nos cœurs ! mon pauvre cousin regrettait sa femme et son fils, qu'il ne quitte jamais : je sentais son chagrin, il m'oppressait, et nous avons fait plusieurs postes sans pouvoir échanger quelques mots...

« *Strasbourg*, *mercredi* 15. — Il est doux, consolant de faire une halte auprès d'amis dévoués et sincères. Ce matin, avant dix heures, Mme Marchand, ma bonne et aimable Mathilde, prévenue de mon arrivée, était chez

moi avec son mari [1] et son frère, tous trois heureux de nous voir et venant me prendre pour passer le jour avec eux chez leur père, le général Brayer, qui commande ici la division militaire : il nous a reçus avec une effusion de cœur qui nous a vivement touchés. Nous avons visité la cathédrale, où j'ai demandé à Dieu d'abaisser sur nous un regard de miséricorde !

« *Pforsheim, jeudi* 16. — Nous avons quitté Strasbourg de grand matin ; déjà je ne comprends plus ce qui se dit autour de moi ; cette première preuve de l'éloignement de la patrie fait toujours éprouver un sentiment pénible ! A sept heures nous avons traversé le Rhin, et nous étions alors dans le grand-duché de Bade, qui me paraît être un admirable pays.

« *Marlkt*, 20 *février*. — Nous touchons à la frontière d'Autriche ; demain de très-bonne heure nous serons à Grodnau, ville où Marie-Louise fut remise en 1810 aux envoyés français. Nous sommes ici dans un mauvais village, dans une chambre tout à fait misérable et servis par une jeune fille si bizarre dans son costume et dans ses manières que le rire nous gagne à chaque instant..... Nous osons nous livrer à des éclairs de gaîté, et nous ne sommes qu'à deux cents pas de l'Autriche !...

« *Wells, mardi* 21 *février*. — Enfin nous sommes dans l'empire autrichien !... Le cœur me battait avec force au moment où nous franchissions le pont de Grodnau, qui réunit les deux frontières ; en voyant ces couleurs autrichiennes jaune et noir, j'éprouvai à mon arrivée à la douane une véritable terreur..... terreur que j'ai concentrée depuis le commencement de mon voyage et que je me serais bien gardée de communiquer à mon cousin ;

[1] M. Marchand, dont le nom passera à la postérité pour avoir été le fidèle compagnon d'exil de Napoléon à Sainte-Hélène.

je tremblais qu'on nous empêchât d'entrer en Autriche.

« Nous avons alors livré nos passe-ports et nos clefs pour laisser inspecter nos bagages. Il régnait parmi les employés un air de mystère qui me faisait frémir..... on allait, venait, on se parlait bas sans cesse..... Je ne respirais plus ! Nous avons pourtant été traités avec beaucoup de politesse, et après l'inspection la plus prompte, nous sommes remontés en voiture avec un véritable transport de joie... car mon pauvre cousin avait été agité des mêmes craintes que moi et s'était bien étudié à me les cacher. Après-demain dans le courant du jour nous serons à Vienne..... Mon Dieu ! protégez-nous !.....

« *Vienne, jeudi* 23 *février.* — Nous voilà parvenus au terme de notre long voyage : y trouverons-nous, hélas ! celui d'une si longue douleur? Les environs de Vienne m'auraient paru beaux si l'excès de mon agitation m'eût laissé distinguer quelque chose. Toutes mes terreurs de Grodnau se sont renouvelées en entrant dans la ville, en remettant nos passe-ports... Pourtant nous avons passé sans nulle entrave, et à trois heures nous étions descendus à l'hôtel du *Cygne-Blanc*, sur le marché aux grains. A peine arrivés, nous éprouvons une cruelle déception par l'assurance positive que l'empereur a changé d'avis et qu'il n'y aura pour le 1^er^ mars aucune fête *ni aucune grâce accordée*..... Mon cousin a remis lui-même à l'ambassade de France toutes les lettres que j'apporte de ma famille et de mes amis pour le maréchal Maison.

« *Vendredi* 24 *février.* — Dès aujourd'hui il faut agir. J'ai commencé ma journée en écrivant longuement au prince de Metternich, je lui demande le bonheur de le voir bientôt. Je venais de terminer cette lettre lorsque le maréchal Maison est arrivé chez moi ; j'étais seule : il a beaucoup insisté pour que nous allassions loger à l'ambassade en répétant plusieurs fois que nous aurions

un appartement tout à part dans lequel nous serions parfaitement libres. Je lui ai rendu grâce d'une offre aussi aimable, mais j'ai refusé. Puis nous avons entamé le sujet de la grande affaire qui m'amène. Le maréchal m'a dit aussitôt avec la franchise qui le caractérise : « Je savais que vous deviez arriver, le prince de Metternich me l'avait annoncé en ajoutant qu'il aurait bien désiré que la grâce de monsieur votre frère fût accordée avant votre arrivée, parce qu'il sait quel prix j'attache au succès, mais il n'était pas possible d'y penser. Depuis six mois je n'ai cessé de m'en occuper, et je dois à la vérité de vous assurer que M. de Metternich y porte le plus grand intérêt ; c'est d'après son conseil motivé que je n'ai pas remis moi-même à l'empereur la lettre que la reine lui a écrite il y a six mois pour lui demander la grâce de votre frère. Vous échouerez, madame, je ne dois pas vous le cacher. Si vous m'eussiez consulté avant de venir ici, je vous aurais engagée à vous en abstenir. Je vais à l'instant chez le prince de Metternich ; je lui demanderai la permission de vous présenter à lui. — Veuillez, monsieur le maréchal, lui remettre cette lettre écrite pour lui ce matin. »

« Il me le promit et me quitta en me donnant rendez-vous à l'ambassade à trois heures : c'est le moment où je pourrai rencontrer la maréchale.

« Cette visite m'a consternée..... Mon Dieu ! mon Dieu ! serait-il donc vrai que ce voyage n'ouvrira pas les portes du Spielberg à mon malheureux frère ! que la joie de le revoir nous sera refusée !..... Pour m'arracher un peu à ces tristes pensées, mon cousin m'a conduite au Prater, admirable promenade où nous avons vu le jeune Napoléon se promenant à cheval, accompagné d'un général et d'un domestique sans livrée ; il m'a paru d'une tournure et d'une figure charmantes. A trois heu-

res nous étions chez la maréchale, qui nous a reçus avec beaucoup de bonté. L'ambassadeur est arrivé presque aussitôt en me disant : « Je ne serai pas demain votre introducteur auprès du prince de Metternich, car il a répondu à la demande que je lui en ai faite : « Je connais trop Mme Andryane et lui porte trop d'intérêt pour qu'elle ait besoin de m'être présentée ; dites-lui que je l'attendrai demain à huit heures du soir avec un vrai plaisir. » Ces bonnes paroles m'ont ranimée !.... A demain donc pour voir mes espérances s'accroître ou s'anéantir !.....

« *Samedi* 25 *février*.—J'étais à huit heures chez M. de Metternich, où je n'ai attendu que peu d'instans dans une vaste galerie. L'on m'introduisit presqu'aussitôt dans son cabinet, faiblement éclairé par deux bougies. Il s'avança vivement vers moi, en me prenant les mains avec affection, il me dit du ton le plus bienveillant : « Je suis heureux de vous voir, madame, vraiment bien heureux !... et je le suis d'autant plus que vous avez bien fait, je crois, de venir implorer l'empereur. — Ah ! monseigneur, est-il possible ?... Répétez-moi, je vous en conjure, ces paroles pleines d'espérance..... — Oui, vous avez bien fait de venir..... car jamais l'empereur ne cédera *qu'à une démarche de famille ;* peut-être avez-vous quelque motif d'espérer... Je l'ai prévenu de votre arivée, il a souri et m'a dit : « Je la verrai avec plaisir... »

« J'interrompis le prince par une exclamation de joie... Il en paraissait heureux et me fit asseoir vis-à-vis de lui, près d'une petite table qui nous séparait et sur laquelle étaient placées deux bougies si près de moi qu'il pouvait lire parfaitement sur ma physionomie tout ce qui se passait dans mon cœur. J'étais heureuse qu'il y vît confiance et reconnaissance pour lui !—Monseigneur, donnez-moi, je vous en supplie, des nouvelles de la san-

té de mon prisonnier?—Sa santé est bonne ; je puis vous assurer qu'ils sont bien nourris, bien traités... du moins pour des galériens, car vous ne devez jamais oublier qu'ils le sont en effet..... »

« En prononçant ces derniers mots, le prince parlait presque bas, comme pour diminuer l'impression douloureuse qu'il savait me causer..... Il se fit un instant de silence : ce mot de galérien m'avait montré mon frère chargé de chaînes, je ne retrouvais plus mes idées..... Enfin je me remis assez pour ajouter : « Que dois-je faire, monseigneur, afin d'arriver au but de mes espérances? —Me laisser agir. Je vous promets que l'empereur vous recevra ; je vous ferai connaître le jour et l'heure : donnez-moi votre adresse.— Je suis chargée d'une lettre de la duchesse de Leuchtenberg et d'une autre de la princesse de Wagram pour l'impératrice, ne dois-je pas solliciter une audience pour les lui remettre? — Non, madame, ne le faites pas : l'impératrice s'intéresserait à cette affaire, elle en parlerait à l'empereur, et quelle que soit la tendresse si méritée qu'il a pour elle, il pourrait être mécontent d'une démarche de sa part, car il ne souffre pas que personne au monde cherche à influencer son autorité. — Mais ne dois-je pas craindre, monseigneur, de manquer au respect que je dois à Sa Majesté en gardant des lettres qui lui sont adressées par sa sœur et par sa cousine? — Remettez-les-moi, madame ; j'expliquerai à l'impératrice le motif qui vous empêche de solliciter la faveur de la voir.— Je ferai, monseigneur, tout ce qui me sera prescrit par vous, à qui je dois tant! Le maréchal Maison ne m'a laissé rien ignorer de votre constant intérêt..... — Le maréchal vous a dit la vérité, madame. J'aurais été heureux de trouver le moment favorable pour avancer le terme de la captivité de monsieur votre frère : toutes les fois que j'ai trouvé le joint pour

amener l'empereur à des dispositions favorables, je ne l'ai pas laissé échapper, mais plusieurs mois se sont souvent écoulés sans que cela me fût possible; mes constans efforts ont tendu non pas à chercher à obtenir un *oui* de l'empereur, car je savais que le moment n'était pas venu, mais surtout à l'empêcher de dire un *non* qui, une fois prononcé, aurait été irrévocable : c'est ainsi que dans votre intérêt j'ai demandé et obtenu avec peine du maréchal Maison qu'il ne présentât pas à Sa Majesté la lettre que la reine Amélie l'avait chargé de lui remettre. Si votre ambassadeur n'eût pas cédé à mes observations et qu'il eût persisté, toutes nos espérances se seraient détruites... L'empereur répondait *non* par la seule raison que cette demande officielle lui aurait semblé une sorte d'atteinte à son autorité. C'est par suite de l'expérience que j'en ai acquise que je crus devoir dire à l'empereur en lui remettant cette lettre : « Sans doute Votre Majesté n'accueillera pas la prière de la reine Amélie..... » Et pourtant je connaissais de longue date combien il a d'attachement pour elle, de vénération pour ses vertus..... Cet attachement est si vrai que si elle eût été libre lorsque l'empereur l'était lui-même, elle serait devenue impératrice d'Autriche. Pour vous rendre encore plus positive la vérité que je viens de vous développer, je dois vous affirmer que si tous les souverains de l'Europe et le roi des Français s'étaient intéressés en faveur de votre frère, jamais il ne serait gracié... L'empereur ne cédera *qu'à une influence de famille*, parce qu'il ne veut pas d'autre intervention que celle du cœur. Il me reste à vous assurer, madame, qu'on n'a jamais eu sujet d'adresser aucun reproche à monsieur votre frère depuis le commencement de sa captivité; sa conduite a toujours été bonne, très-bonne : j'espère donc que ce ne sera pas en vain que vous adresserez vos supplications à Sa Majesté.»

« Le prince me demanda ensuite quelques détails sur mon voyage, sur le parent qui m'avait accompagnée, en me recommandant le silence le plus absolu sur les espérances qu'il m'était permis de concevoir, de taire également le sujet de notre conversation et l'audience impériale que je pouvais attendre ; puis, après trois quarts d'heure d'entretien, il me dit adieu en me priant de venir le voir en sortant de chez l'empereur.

« Je suis rentrée chez moi au comble de la joie !..... Qui pourrait exprimer celle de mon bon cousin !... Nous avons prolongé la soirée jusque bien avant dans la nuit pour répéter cent fois : *Vous avez bien fait de venir*..... pour commenter ces bienheureuses paroles ! Ne sont-elles pas de nature à me donner de vives espérances lorsqu'elles sortent de la bouche du prince de Metternich ?..... Ah ! qu'il nous a fait de bien ! Puisse Dieu le récompenser dans ses plus chères affections !

« *Lundi* 27.—Nous visitons Vienne et les beautés qu'il renferme, mais je ne vois tout que machinalement..... l'esprit est ailleurs ; il ne me restera nul souvenir de cette capitale. Nous avons dîné en petit comité chez notre ambassadeur, toujours parfait pour nous ; c'est une grande jouissance que celle de retrouver des compatriotes. L'empereur donne audience tous les mercredis, c'est donc après-demain que j'espère être admise auprès de lui..... Que les heures passent lentement dans une telle attente !

« *Mardi* 28. — J'ai reçu ce soir une lettre du prince de Metternich, qui m'écrit lui-même que l'empereur me recevra demain à dix heures. Ah ! Dieu de bonté, inspirez-le !... Quel moyen d'espérer le sommeil pendant les heures qui vont précéder celle qui sera si solennelle ?...

XIX.

« *Mercredi 29 février.* — A dix heures moins quelques minutes, je suis montée en voiture, si tremblante que je pouvais à peine me soutenir..... non que je fusse intimidée par la pensée de voir un souverain, mais émue jusqu'au fond de l'âme d'être enfin arrivée à ce moment décisif qui devait ranimer une existence ou la briser à jamais..... Mon pauvre cousin avait à peine la force de me parler; il est sorti en même temps que moi pour essayer d'échapper à lui-même en visitant l'église de Saint-Étienne.

« Arrivée en peu d'instans au Burg, palais impérial, je suis montée au troisième par un escalier en bois : c'est là qu'habite le souverain de tant de peuples divers. Un huissier a regardé ma lettre, puis a cherché mon nom sur une liste et m'a fait signe d'avancer. Je suis entrée alors dans une vaste galerie au milieu de laquelle était le trône impérial; plusieurs personnes attendaient : toutes se tenaient debout, même les femmes, par respect pour le lieu où elles se trouvaient. L'excès de mon émotion ne me permit pas d'observer l'étiquette, car mes genoux tremblans ne pouvaient plus me soutenir, et je m'assis tout près du cabinet de l'empereur, à l'extrémité de la galerie. A la porte était un garde noble hongrois, le sabre nu.

« *Dix heures* sonnaient à la pendule au moment où la

porte du cabinet s'ouvrit et où l'on me fit signe d'avancer... L'appartenent était si petit qu'en entrant je me trouvai près de l'empereur, debout, revêtu du costume de général autrichien et la poitrine couverte de ses ordres.

« Je m'inclinai profondément et je commençais ma supplique lorsqu'il m'interrompit dès le premier mot en disant : « J'ai fait une bêtise... une grande bêtise... »

« Et Sa Majesté, voyant que j'ouvrais de grands yeux, que je restais stupéfaite, se hâta d'ajouter : « Sans doute, car si je consens un jour à rendre votre frère à la liberté, je n'aurais pas dû le mettre avec Confalonieri..... Il sait tous ses secrets, il peut les dévoiler..... — Ah ! sire !.... il tant souffert et depuis si longtemps.... Au nom de la miséricorde divine, écoutez la voix de votre cœur, rappelez-vous ces paroles prononcées il y a sept ans par Votre Majesté : « *Je vous le rendrai un jour, je vous le promets...* » Elles ont été le consolant espoir qui ranimait une famille bien à plaindre..... Sire, ne repoussez par ma prière, grâce, grâce pour lui... »

« Et je tombai à genoux en fondant en larmes... « Debout, debout, madame..... »

« Mais il me le dit avec douceur et en me tendant la main pour m'aider à me relever. « Et que diraient mes sujets italiens relativement aux autres prisonniers d'État, qui ne méritent pas leur grâce comme votre frère, qui était le meilleur de tous ? Il a, je le sais, pour Confalonieri une vive amitié, une grande vénération, un dévouement sans bornes..... — Sire, comment pourrait-il en être autrement, ils ont tant souffert ensemble ? — Sans doute, sans doute, je ne lui en fais pas un crime, et il est bien certain que si l'un des deux avait mérité d'être pendu, ce n'était pas votre frère. J'ai beaucoup adouci leur sort ; j'ai accordé aux prières de la comtesse

Confalonieri que son mari aurait du café, qui était nécessaire à sa santé. Si je vous rends votre frère... — Ah ! sire, m'écriai-je en joignant les mains, serait-il donc vrai que vous me le rendriez ?... — Alors, répondit l'empereur en souriant, me promettriez-vous que vous garderiez ici le secret le plus absolu, que vous diriez que je n'ai point accueilli vos prières ? M'assurez-vous que vous ne l'écririez même pas en France ? — Ah ! sire, les ordres de Votre Majesté ne sont-ils pas pour moi tout ce qu'il y a de plus sacré !.... Je promets de faire taire ma reconnaissance et ma joie... Mais Votre Majesté me refusera-t-elle la permission d'écrire à ma famille en lui recommandant le plus profond secret? — Oui, j'y consens, mais à votre famille seulement ; car, voyez-vous, je ne veux pas être tourmenté par mes sujets italiens. Eh bien ! madame, je cède à vos prières..... — Ah ! sire, soyez mille fois béni !.... »

« Et les paroles expirant sur mes lèvres, je ne pus ajouter un mot de plus. « Calmez-vous, calmez-vous, me dit l'empereur..... Ah ça ! vous irez, n'est-ce pas, l'attendre à la frontière ? Je vais donner mes ordres à Metternich, il vous instruira de tout ce que vous aurez à faire ; mais cela demandera plusieurs jours parce qu'il faut qu'on l'habille, qu'on lui fasse des vêtemens chauds ; s'il n'en avait pas, il s'enrhumerait et j'en serais responsable. »

« Après avoir encore adressé mille bénédictions à l'empereur, je pris congé de lui ; il me fit un signe de tête affectueux et ajouta : « Si vous désirez, madame, me voir encore une fois avant votre départ, je vous recevrai avec plaisir. — Votre Majesté me comble d'un bonheur que je n'aurais osé espérer..... »

« Et légère comme un oiseau qui a retrouvé sa liberté, je fus bientôt chez le prince de Metternich, où je n'at-

tendis pas un seul instant. Je m'écriai en entrant dans son cabinet : « Ah ! monseigneur, que je suis heureuse ! »

« Le prince me serra les mains avec une vive affection, puis me dit avec les yeux pleins de larmes : « Je n'en doutais pas, quoique l'empereur ne m'eût pas confié son intention ; mais lorsqu'il apprit de moi votre arrivée, il me répondit : « Je suis bien aise qu'elle vienne, cette bonne femme, car je ne veux céder *qu'à une démarche de famille*, et je serai bien aise en même temps de pouvoir faire plaisir à la reine Amélie. Voyons, ajouta le prince, causons maintenant de tout ce qu'il conviendra de faire. Asseyez-vous là... »

« Et il me montra ma place à la petite table : « Contez-moi d'abord tout ce que vous a dit Sa Majesté... »

« Je commençai mon récit, et lorsque j'arrivai à la permission d'écrire en France à ma famille, le prince m'interrompit en disant : « Je fais partir ce soir un courrier pour le comte Appony ; remettez-moi vos lettres, je l'en chargerai. — Puis-je aussi, monseigneur, vous en donner une pour mon prisonnier ? Ne pourriez-vous l'envoyer à Spielberg ? — Oui, je vous le promets.»

« Lorsque j'eus terminé mon récit, M. de Metternich s'enthousiasma sur la bonté de l'empereur, puis il ajouta : « Pour exécuter ponctuellement les désirs de Sa Majesté, il ne faut pas que vous partiez sous votre nom, car il a retenti dans les journaux et dans tout le midi de l'Allemagne, où l'on tolère la liberté de la presse. Vous savez que l'usage établi vous oblige à signer un registre à chaque relais et à l'entrée de toutes les villes : c'est ainsi qu'en un instant on y apprend votre arrivée, on se passionne pour une illustre victime du despotisme, on vous envoie des sérénades, une députation vous invite à un banquet, que vous ne pouvez refuser, et là on vous fait porter un toast à la mort de l'empereur... »

« Je ne pus retenir un mouvement d'indignation et je m'écriai avec beaucoup de force : « Grand Dieu ! monseigneur, pourriez-vous m'en croire capable ?... — Non certainement, répondit le prince ; c'est précisément parce que je sais à quel point vous en auriez horreur que je veux vous l'éviter. Ainsi donc, donnez-moi le nom du parent qui vous accompagne. »

« Et il l'écrivit avec un crayon. « C'est très-bien ; il sera votre mari, et vos passe-ports seront au nom de M. et Mme Berthelin ; M. Andryane sera M. Berthelin frère. Voilà qui est réglé. Je ferai viser vos passe-ports sous ces noms aux différentes légations, et je vous les remettrai au moment de votre depart. Je vais prendre les ordres de Sa Majesté. Veuillez vous rendre ici après-demain, je pourrai sans doute vous apprendre quelque chose. Venez d'ailleurs toutes les fois que vous le désirerez, ma porte vous sera toujours ouverte. »

« Qu'il me tardait de quitter le prince pour aller auprès de mon excellent ami, dont je comprenais les angoisses ! Il y avait plus d'une heure que je l'avais quitté. Le bruit de ma voiture avait dû l'instruire de mon retour, je croyais le trouver sur mon escalier, mais son anxiété, portée au comble, le clouait dans son appartement, sans qu'il pût faire un pas pour connaître plus tôt notre sort... Je m'élançai vers lui et m'écriai en tombant dans ses bras : « Nous l'avons ! il nous est rendu !!!... »

« Ses larmes, ses sanglots furent sa seule réponse... L'excès de notre joie ne pouvait s'exhaler que par des exclamations, des mots entrecoupés !... Mon bon cousin, pénétré jusqu'au fond de l'âme, voulut écrire à sa femme et à son fils, mais son émotion trop vive ne lui permit pas de tenir la plume, il ne put tracer que quelques mots à peine lisibles. Étais-je donc moins transportée de bonheur puisque j'écrivis à tous les miens à Paris et une

lettre de quatre pages à mon pauvre prisonnier? J'allai ensuite remettre ces dépêches à M. de Metternich, qui les fit expédier en ma présence. Tout le reste du jour s'est passé à savourer notre bonheur, à nous appesantir sur chaque détail, à nous répéter cent et cent fois : « C'est une félicité si au-dessus des forces qu'il faut s'en entretenir avec Dieu pour retrouver du calme! *Que le 29 février* 1832 soit à jamais béni! qu'il soit un jour d'éternelles actions de grâces et d'un bonheur sans mélange. »

« *Jeudi 1er mars.* — Après toute une nuit sans sommeil, j'ai senti le besoin d'aller remercier Dieu plus encore que je n'avais été capable de le faire dans l'excès de mon agitation..... de me trouver seule à seule avec lui dans son temple..... Oh! comme je l'ai remercié avec la ferveur d'un cœur profondément reconnaissant! Que mes larmes étaient douces en m'unissant à tous les assistans qui chantent en chœur, après la messe, des cantiques allemands avec un accord, une harmonie, qui pénètrent l'âme des sentimens les plus consolans! Rentrée chez moi, je ne suis plus sortie, car je suis exténuée de fatigue : un aussi grand bonheur fait donc mal aussi?

« *Vendredi 2 mars.* — J'ai vu M. de Metternich, qui ne peut pas encore me fixer le moment de notre réunion si désirée, parce que l'empereur ayant donné lui-même tous les ordres relatifs à notre affaire, au lieu d'en charger le prince, la conclusion en sera retardée ; il faut aussi que ses lettres de grâce soient entérinées, cela peut demander huit ou dix jours..... Tâchons d'être calmes et de ne sentir que l'étendue de notre bonheur! Je le serais sans doute si le maréchal ne m'avait bouleversée aujourd'hui..... Après avoir dîné chez lui, il m'a confié qu'une nouvelle importante arrivée le soir même de mon audience avait vivement irrité l'empereur et M. de Metternich..... Les Français sont entrés à Ancône et l'ont oc-

cupé..... Le maréchal n'est pas tranquille sur les retards que m'annonce le prince de Metternich, il craint que l'empereur ne retire sa parole en raison du mécontentement qu'il éprouve contre la France..... « Vous ne tenez pas encore votre prisonnier, me dit-il, vous ne connaissez pas ce pays..... »

« Il est des momens où mon inquiétude est à son comble; puis je me rassure en me disant que ce serait douter de tout ce qu'il y a de plus sacré! Quel bonheur cependant que cette nouvelle de l'occupation d'Ancône ne soit arrivée que le soir de mon audience..... Quelques heures plus tôt et je n'obtenais rien!..... Vous m'avez protégée, mon Dieu! éternelles grâces à votre divine providence!

« Nous avons été au théâtre de la cour avec la maréchale; on donnait une comédie allemande qui m'aurait fort ennuyée si je ne fusse restée constamment occupée à regarder la loge impériale, en face de nous: l'empereur et l'impératrice y sont venus pendant une heure, les archiducs et la charmante archiduchesse Sophie, qui causait beaucoup avec le jeune Napoléon, qu'on distingue bien vite au milieu de ses cousins par sa taille élégante et son admirable chevelure blonde; tous ses mouvemens sont gracieux, doux, et il a l'air si profondément triste et mélancolique qu'on ne peut détacher ses regards de ce pauvre jeune homme destiné à tant de grandeur et si abandonné aujourd'hui.

« *Lundi* 5 *mars*. — J'ai passé quelques momens avec le prince de Metternich, toujours bon, toujours le même; il m'a parlé de sa femme, accouchée il y a trois jours, de la petite fille qu'elle lui a donnée avec l'accent d'un bon père et d'un bon mari; il ne pense pas que notre pauvre ami soit instruit de sa prochaine délivrance..... Que les heures me pèsent pour lui!

« *Vendredi* 9 *mars*. — Nous cherchons à diminuer

la longueur des jours en courant à Schœnbrunn, à Laxembourg, dans tous les environs de Vienne et en visitant ce que ces lieux renferment de plus intéressant; mais le temps ne s'écoule pas moins avec une lenteur désespérante! Tous les deux jours je vais chez le prince de Metternich pour essayer de me ranimer. J'ai bien réussi ce matin, puisqu'il m'a assuré que dans peu nous pourrions quitter Vienne, qu'il fallait tout préparer pour notre départ : l'empereur lui a dit que les formalités étaient remplies, qu'Alexandre devait être en ce moment séparé des prisonniers et qu'on allait l'habiller, puis le faire partir..... Ah ! mon Dieu, permettez que ces paroles de bonheur soient bientôt celles de la vérité !..... J'en avais bien besoin, car le maréchal me tourne la tête par tout ce qu'il me fait craindre !..... Chaque jour voit naître une scène violente entre lui et le prince de Metternich relativement à l'occupation d'Ancône.

« *Dimanche* 11 *mars*. — Nous continuons nos excursions, nos promenades, pendant lesquelles nous rencontrons presque tous les jours plusieurs membres de la famille impériale dans une simple voiture sans escorte ou bien à pied sans aucune suite.

L'empereur et l'impératrice mènent une vie très-retirée. Il en est de même du roi de Hongrie, futur souverain de la couronne impériale: ce pauvre prince, d'une santé déplorable, est constamment triste et craintif; on le voit au Prater avec sa femme, qui ne le quitte jamais; tous deux marchant sans se parler dans les allées solitaires, suivis d'un seul domestique, ont l'air si malheureux qu'ils inspirent une profonde pitié !

« *Lundi* 12 *mars*. — Nous sommes allés ce matin au Prater par un temps bien sombre, et nous étions arrivés, tout en causant de notre prisonnier, jusqu'à l'extrémité de la promenade, devenue solitaire en ce lieu, lorsque

nous avons aperçu le jeune duc de Reichstadt à cheval, toujours suivi d'un vieux général et d'un domestique. Depuis longtemps j'éprouvais un grand désir de le voir de près..... Le Prater étant désert en cet endroit, il était facile de s'arrêter près du prince sans être remarqué. Nous étions appuyés depuis un moment contre un arbre lorsqu'il passa près de nous en nous croisant: nous lui fîmes tous deux un profond salut auquel il répondit avec une extrême promptitude en ôtant son chapeau, et se retournant vers nous, il jeta les yeux sur le ruban rouge de la Légion d'honneur que mon cousin avait à sa boutonnière: sa tête découverte, en laissant voir son front et son regard vif, étincelant, lui donnait une telle ressemblance avec l'empereur Napoléon, que je ne pus m'empêcher de m'écrier assez haut: « Mon Dieu! comme il ressemble à son père! »

« Il fit un mouvement de surprise en entendant ces paroles, et me fixant alors avec un air plein d'intérêt, il mit son cheval au petit pas, resta tourné de notre côté aussi longtemps qu'il put nous voir..... Mon cœur battait avec force; je ne me croyais pas susceptible d'une telle émotion..... Elle m'a fait comprendre tout le fanatisme qu'on peut éprouver pour un roi malheureux et détrôné... Pauvre jeune homme! quelle sera sa destinée?...

« Nous avons dîné chez notre ambassadeur, et nous l'avons accompagné à l'Opéra, où l'on donnait un ballet de carnaval qui m'a fort amusée. J'ai parlé au maréchal de la vive impression que m'a causée le jeune Napoléon, et tout en causant pendant l'opéra, qui était détestable, voilà ce que j'ai pu recueillir sur lui: « Le duc de Reichstadt est avide de tout ce qui peut lui parler de son père: il a vu le duc de Raguse il y a quelques mois et l'a supplié, avec la permission de l'empereur, de venir tous les matins passer deux heures au Burg pour lui

expliquer les campagnes de son père, dont il a lu tous les mémoires. Pendant trois mois, le duc de Raguse alla chaque matin au palais impérial, et lorsqu'il quitta Vienne, il reçut le portrait du jeune prince avec cette inscription: « Au duc de Raguse, au compagnon de la gloire de mon père, un fils reconnaissant. »

« La révolution de juillet éveilla dans son cœur de grandes espérances; il semble s'éteindre en les voyant s'anéantir..... C'est depuis cette époque que sa mélancolie est profonde. Au mariage du roi de Hongrie, il y a dix-huit mois, il y eut gala à la cour; la table où dînaient l'empereur, l'impératrice et les archiducs était dans le manège impérial, tandis que les grands dignitaires circulaient dans une galerie formant balcon au premier étage. Le duc de Reichstadt, qui n'avait pas le droit d'être assis au banquet de famille, se promenait tristement lorsqu'une dame lui dit en lui montrant toute la cour: « Eh bien! monseigneur, vous devez jouir... voilà un beau triomphe pour vous!... — Dites plutôt une honte, madame; mais il faudra qu'elle finisse bientôt.»

« La première fois qu'il rencontra le maréchal Maison, c'était dans un bal; il évita de danser afin de pouvoir s'approcher de lui, et dit en l'abordant : « Vous avez été le compagnon d'armes et de gloire de mon père, monsieur le maréchal; apprenez-moi de grâce quelle est votre opinion sur sa campagne de Russie. — Ce n'est pas ici, monseigneur, que je puis répondre à une question aussi grave..... » Et le maréchal s'éloigna. Cependant le pauvre jeune homme n'en garda pas rancune, car au moment où la cour et les ambassadeurs allèrent se fixer à Schœnbrunn, pendant l'invasion du choléra, le maréchal eut une attaque de goutte qui le retint pendant six semaines dans son appartement, et pendant tout ce temps, le prince envoya deux fois par jour demander des nou-

velles du malade... uniquement parce qu'il était Français!

« Le duc de Reichstadt paraît sentir profondément sa position ; il cherche à imiter son père dans tout ce qui est en son pouvoir, en faisant manœuvrer à toute heure du jour et par tous les temps le régiment qu'il commande. Sa vie est triste, ennuyeuse..... Il mange avec l'empereur. A la cour d'Autriche, on dîne à une heure, on soupe à neuf, et à dix heures on se retire..... Pauvre enfant, si bien organisé! quelle existence et quel avenir!... Comment ne pas se représenter la joie et l'orgueil de son père s'il l'eût vu ce qu'il est aujourd'hui!

« *Mardi* 13 *mars*. — Nous avons dirigé ce matin notre promenade en voiture sur les bords du Danube et sur la route de Moravie ; nous vîmes de loin Wagram et l'île de Lobau, qui rappellent tant de gloire à tout cœur français!..... Au retour, nous rencontrâmes des chevaux de poste qui avaient conduit à Vienne des voyageurs venant de Moravie..... Une pensée rapide me traversa le cœur et fut aussitôt exprimée : « Si ce postillon venait d'amener notre cher prisonnier, s'il était à notre hôtel à nous attendre... » Et tout en disant : « C'est impossible, » nous revînmes au grand galop de nos chevaux!..... C'était une folie à laquelle on ne pouvait croire, mais qui cependant amena une pénible déception!

« *Jeudi* 15 *mars*. — J'étais seule le matin à deux heures, lorsqu'un secrétaire du prince de Metternich est venu me remettre la lettre suivante, comme toujours, entièrement écrite de sa main :

« Je m'empresse, madame, de vous envoyer les détails ci-joints sur la manière dont les ordres de l'empereur ont reçu leur exécution à l'égard de M. votre frère.

« Vous verrez par ces mêmes détails, extraits du rap-

port officiel, que M. Andryane sera rendu à Schærding le mardi 20 de ce mois.

« Je vous conseille ainsi de vous mettre en route samedi : vous arriverez à Schærding avant lui.

« Je demanderai les ordres de Sa Majesté au sujet de votre audience. L'empereur n'a point donné celles générales hier, car il souffre d'une fluxion aux dents. J'aurai l'honneur de vous prévenir de la décision de Sa Majesté.

« Veuillez, madame, recevoir l'assurance de mes hommages.

« METTERNICH.

« Ce 15 mars 1832. »

« A cette lettre était jointe la copie d'un rapport ainsi conçu et adressé au ministre de la police générale par le directeur de la police de Moravie. M. de Metternich avait bien voulu me l'envoyer traduit en français :

« Conformément aux ordres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de me donner le 13 de ce mois relativement à Alexandre Andryane, je me suis rendu au Spielberg dans l'après-dînée du même jour ; j'ai fait appeler Andryane dans la chancellerie, et après l'avoir pourvu des vêtemens nécessaires, il m'a été formellement remis sous prétexte d'un ordre de le transférer ailleurs. Depuis qu'il a été appelé à la chancellerie, il n'a donc plus été en contact avec Confalonieri ni avec aucun autre détenu. Arrivé à l'hôtel de la direction de la police, je lui ai fait connaître la décision par laquelle Sa Majesté a daigné lui faire grâce, et j'ai eu soin de le préparer par degrés à cette nouvelle. Andryane n'a pu répondre à cette intimation que d'une voix que la joie rendait tremblante ; il a été longtemps avant de pouvoir se remettre de son émotion.

« Quant au départ d'Andryane, il ne saurait avoir lieu

avant le 17 au matin, car il faut au moins trois jours pour lui faire faire des habits. Il arriverait ainsi à Schærding le 20, à une heure qu'il est impossible de préciser au juste. Selon les ordres de Votre Excellence, je chargerai le commissaire de police Prohasko, qui doit l'accompagner, de tous les détails du voyage.

« Brünn, le 13 mars 1832. »

« Ai-je besoin de dire quelle profonde émotion nous a causée ce récit!..... Pauvre cher ami! voilà donc deux nuits qu'il passe hors de son tombeau et où il peut se croire rendu à la vie!.....

« Je n'étais pas encore remise du trouble causé par cette heureuse nouvelle lorsque je reçus une lettre écrite et envoyée par la grande-maîtresse de l'impératrice; elle me disait :

« Madame,

« Sa Majesté l'impératrice apprit avec mille regrets que vous aviez été porteur des lettres de Leurs Altesses Mme la duchesse de Leuchtenberg et Mme la princesse de Wagram, qui ne lui furent remises qu'aujourd'hui, et que vous aviez le désir de lui faire votre cour. Sa Majesté sera charmée d'avoir l'occasion de vous remercier de vous être chargée de cette commission et daigne me donner l'ordre de vous prévenir qu'elle vous recevra demain vendredi à midi et demi.

« Agréez, madame, l'expression des sentimens d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre obéissante servante,

« Comtesse de LEZENZKI,
grande-maîtresse de S. M. l'impératrice.

« Vienne, jeudi 15 mars. »

« J'ai couru chez M. de Metternich pour le remercier du rapport qu'il m'a fait traduire et pour lui demander

de nouveaux détails sur le moment de notre départ. Il m'a répété qu'Alexandre partirait de Brünn le 17 en poste, accompagné d'un commissaire de police; que de notre côté il fallait nous mettre en route après-demain pour être le 18 à la frontière de Schærding, où notre ami arrivera le 20 : nous serons obligés d'y faire trois jours de quarantaine à cause du choléra, qui est encore en Autriche. Le prince m'a dit que l'empereur me recevrait demain à dix heures et m'a priée de venir lui faire mes adieux à l'issue de cette audience.

« *Vendredi* 16 *mars*. —Je me suis présentée ce matin chez l'empereur, qui ne recevait que moi.

« J'ai traversé la salle du trône, le cabinet où déjà j'avais été reçue, puis j'ai été priée d'attendre dans une vaste antichambre toute garnie d'armoires de noyer dans lesquelles des valets de chambre rangeaient des tasses en porcelaine blanche unie qui paraissaient avoir servi au déjeuner de Sa Majesté, que j'entendais parler très-haut en allemand dans la pièce contiguë.

« Après un quart d'heure d'attente, on me fit entrer dans un salon, le plus simple qu'on puisse imaginer. L'empereur était seul, vêtu d'un habit et d'un pantalon bleus, sans aucun ordre. Il me parla longuement avec beaucoup de bonté de mon départ, de mon attente à Schærding, en me recommandant les soins qu'exigeait la santé du prisonnier : il fallait le laisser peu manger, parce que son estomac était fatigué, l'habituer graduellement au grand air.....

« J'assurai Sa Majesté que j'avais observé religieusement les ordres qu'elle m'avait prescrits, puis j'ajoutai : « Je ne connaissais que deux personnes à Vienne et j'ai dit, sire, à toutes deux que je partais le cœur navré parce que Votre Majesté m'avait refusé la grâce de mon frère. — C'est bien, fort bien, je suis très-content. —

Avant de prendre congé de Votre Majesté, je dois lui demander pardon d'avance de tout ce qui retentira bientôt dans les journaux de France à notre arrivée; je la supplie de croire que ce sera malgré nous, à notre insu, et si Votre Majesté, en les lisant..... — Moi! ah! je ne lis pas tout cela..... »

« Et il riait de tout son cœur.

« Je lui exprimai ma vive reconnaissance; j'espère l'avoir fait avec l'accent qui vient de l'âme.

« L'empereur me congédia en disant : « Adieu, madame, soyez heureuse, » et il accompagna ces mots d'un profond salut.

« A l'heure fixée pour mon audience, je me suis rendue chez l'impératrice : elle loge au second; son escalier est le même que celui de l'empereur. Un garde hongrois se tenait à l'entrée des appartemens et me fit signe que je pouvais entrer. Je traversai deux salons entièrement déserts, ornés avec goût, délicieusement meublés : ce n'était plus cette simplicité bourgeoise qui règne chez l'empereur, mais une élégance bien entendue. En entrant dans un troisième salon, j'aperçus enfin une créature vivante..... c'était un chambellan qui, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, m'indiqua un canapé en me disant en français avant que je lui eusse adressé la parole : « Veuillez vous asseoir, madame »

« Puis il ouvrit en même temps une porte et me dit aussitôt : « Donnez-vous la peine d'entrer. »

« Je crus que j'allais le suivre et traverser au moins une galerie avant d'arriver chez l'impératrice... Mais comment exprimer ma surprise lorsque je la vis elle-même debout au milieu du salon, sa grande-maîtresse à quelques pas derrière... Elle était en costume de soirée : une toque de velours rouge ornée de plumes blanches, une robe de satin blanc brochée garnie de blondes, le

cou et les bras nus, des perles et des diamans..... Je m'avançai vers elle et je la saluai avec le plus profond respect.

« L'impératrice me prit la main en disant d'une voix douce qui allait au cœur : « Je suis bien aise de vous voir, madame... Je sais que ma cousine a pour vous la plus tendre amitié ; elle me mande que vous êtes intimement liées, et je suis doublement heureuse de vous voir dans une circonstance où vous devez éprouver tant de bonheur ! »

« Je lui parlai de ma reconnaissance pour l'empereur... L'impératrice me serra la main en me disant : « N'est-ce pas, comme il est bon !... » Et son accent exprimait une profonde tendresse pour son mari. Elle me demanda beaucoup de détails sur la princesse de Wagram, ses enfans : « Lina est-elle heureuse dans son mari? Et cette petite Anna, si délicieusement jolie, a-t-elle tenu tout ce qu'elle promettait ? »

« L'impératrice m'adressa ensuite des questions pleines d'intérêt sur ma famille, sur mon retour en France, et se retournant vers sa grande-maîtresse, elle lui dit combien j'allais être heureuse dans peu de jours en retrouvant mon prisonnier... La bonne dame leva les mains et les yeux au ciel sans prononcer une parole... L'impératrice ajouta : « La pauvre comtesse Confalonieri n'a pas été appelée au même bonheur que vous !... J'avais beaucoup d'amitié pour elle, et je l'ai bien plainte et vivement regrettée... — Ah ! madame ! combien elle sentait profondément tout ce qu'elle devait à votre Majesté... »

« Et voyant une empreinte de tristesse se répandre sur ses traits, je n'osai lui parler de l'admirable bonté dont elle donna tant de preuves il y a neuf ans.

« L'impératrice n'est point jolie, elle a quarante-deux ans, mais elle a une physionomie de sensibilité et de dou-

cœur si adorable qu'on se sent disposé à la trouver belle. Je l'ai quittée après vingt minutes de conversation, le cœur pénétré de son affectueuse réception et triste en même temps de la pensée que je ne la reverrais jamais.

« En prenant congé du prince de Metternich, je n'ai pu retenir mes larmes en lui disant adieu, tant je lui ai voué attachement et reconnaissance. Nous avons longuement causé, il m'a répété plusieurs fois : « Dans l'intérêt des prisonniers qui restent à Spielberg, empêchez les journaux de France et la tribune de s'occuper d'eux ; point de démarches surtout pour Confalonieri, car on le ferait rester dix ans de plus, par la seule raison que l'empereur ne souffre pas qu'on se mêle de ce qui se passe chez lui. Dites à la reine Amélie que l'empereur, malgré tout son désir de lui prouver son amitié, ne pouvait dans cette circonstance céder qu'à *une démarche de famille ;* et à vous-même, madame, dites-vous, pour votre consolation, que l'estime que nous a inspirée votre caractère constamment vrai a été pour beaucoup dans le succès que vous avez obtenu... Il m'est doux de penser que j'ai pu y contribuer... — Ne serai-je plus appelée, monseigneur, au bonheur de vous revoir en France? — Je ne pense pas que j'y retourne désormais... Je n'irai qu'au Johannisberg quand je pourrai être libre de prendre un peu de repos ; mais que je vous revoie ou non, dites-vous bien, madame, dans tout le cours de votre vie, que vous avez en moi un ami véritable ; que tout ce que vous pourrez me demander vous sera toujour accordé si la chose est en mon pouvoir... »

« Puis il me dit adieu avec les yeux pleins de larmes, sans doute parce qu'il reconnaissait l'accent de la vérité dans tout ce que je lui exprimais... Pour moi, je pleurais bien fort en regagnant ma voiture, en me disant que je ne reverrais plus celui qui fut si bon pour moi !

« Je suis retournée ce soir chez le prince pour demander à un secrétaire nos passe-ports légalisés, ainsi qu'il avait été convenu. Pendant ce temps M. de Metternich les envoyait chez moi sous enveloppe avec l'adresse écrite de sa main. J'aime à me rappeler toutes ces preuves de sa bonté, à me dire qu'un ami tendre et dévoué ne pouvait pousser plus loin les soins aimables et empressés.

« Notre ambassadeur et sa femme m'ont priée de leur écrire aussitôt que nous aurions vu mon frère.

« Je suis effrayé de ce moment, m'a dit le maréchal, j'en souffre d'avance pour vous, car ce ne sera pas du bonheur... »

« Je suis restée surprise et touchée qu'un homme de guerre pût éprouver une telle délicatesse de sentimens et je l'en ai remercié avec effusion.

« *Schœrding*, *dimanche* 18 *mars*. — C'est donc ici qu'il nous sera rendu !... ici que nous le reverrons dans deux jours... J'ose à peine croire à tant de bonheur !...

« Nous avons quitté Vienne hier matin à neuf heures. En me trouvant dans cette calèche, en voyant cette place qu'il occupera bientôt, je me suis mise à fondre en larmes !... Mon bon cousin m'a comprise, nous nous sommes serré la main sans pouvoir parler. Après une heure de repos à Moëlk, nous nous sommes remis en route pour marcher toute la nuit, car nous voulions être à Schœrding longtemps avant lui. A huit heures, ce matin, nous étions à Lintz, à quarante lieues de Vienne, dans cette même ville où l'empereur, en 1829, refusa la grâce d'Alexandre au prince de Laval.

« Nous avons passé une demi-heure dans un bel hôtel, où nous nous fîmes servir à déjeuner tandis qu'on mettait les chevaux ; l'appartement où nous étions m'inspira tout à coup une sorte d'intérêt par la pensée que peut-être le lendemain notre ami s'y arrêterait aussi.....

Et, tout occupée de cette idée aussi vague que rapide, je vis sur une commode un encrier et un grand cahier de papier... Je ne sais quel instinct me fit prendre la plume et j'écrivis sur le haut de la feuille : « *Noi t'aspettiamo à Schœrding coll' anima colmata di gioja. P. A.* (Nous t'attendons à Schœrding l'âme comblée de joie). »

« Mon ami, dis-je à mon cousin, qui sait si demain notre enfant ne passera point ici ? qui sait s'il ne jettera pas les yeux sur ce papier ?... Écrivez aussi et laissons ce cahier à la place où nous l'avons trouvé... »

« Il prit la plume sans me répondre et écrivit au-dessous de moi : « *Sì, sì, t'aspettiamo. B.* (Oui, oui, nous t'attendons). »

« En quittant l'auberge nous dîmes au domestique qui nous avait suivis que deux messieurs, dont l'un était Français, s'arrêteraient le lendemain à cet hôtel et qu'il devait les assurer de notre bonne santé. A six heures nous étions à Schœrding, dernière ville frontière, si l'on peut toutefois lui donner ce nom. Nous sommes logés à la poste, tenant de si près à la porte de la ville que de mon balcon je plane sous la voûte de manière à ce que rien ne saurait y passer inaperçu ; ainsi c'est de là que nous devons le voir arriver !... A peine étions-nous descendus de voiture que mon cousin est allé chez le commissaire de police pour fixer le moment où commencera notre quarantaine.

« J'occupe un appartement vaste dans lequel est le portrait de l'empereur en pied, de grandeur naturelle.

« *Lundi* 19 *mars*. — Cette journée nous semble éternelle ! Ce n'est que pour demain que son arrivée nous est promise ; mais qui sait s'il ne pourra pas hâter ce moment si désiré ?... Dans cette attente, nous ne respirons ni le jour ni la nuit... et malgré la pluie, qui n'a cessé de tomber par torrens, je n'ai pu m'arracher du balcon.

« *Mercredi 20 mars! Jour d'éternel bonheur, il nous est rendu!...* — Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir choisie pour être l'instrument de votre providence et rendre à l'existence un être si bon, si malheureux!.....

« Au point du jour j'étais sur le balcon après avoir demandé à Dieu force et courage pour tous, car je tremblais que l'excès des émotions ne fît bien mal à mon pauvre ressuscité!..... La seule vue des voitures nous indiquait que ce ne pouvait être la sienne..... Enfin vers deux heures, une calèche en poste a paru..... J'ai appelé mon cousin, pouvant à peine m'exprimer..... « O mon ami! voyez donc, un homme d'une haute stature descend de la calèche avec une extrême difficulté..... C'est lui, j'en suis sûre..... Alexandre! réponds-moi..... »

« Une figure pâle, livide se retourna et leva les yeux vers moi en entendant ma voix.

« Je ne pus retenir un cri de douleur!..... « Grand Dieu, c'est lui, mais qui pourrait le reconnaître..... »

« Et je tombai sur un siége sans pouvoir trouver ni forces ni paroles!

« Mon cousin s'était élancé sur l'escalier... avant que j'eusse pu essayer de me tenir debout. Il parut traînant, soutenant notre malheureux ami, qui se jeta dans mes bras abîmé dans ses larmes et répétant seulement à travers ses sanglots : « *Vieux..... vieux..... mort là sans vous!.....* »

« Il est des momens dans la vie qui laissent un souvenir solennel, ineffaçable, qu'il est impossible de retracer..... Je ne l'essaierai pas.

« Nos pleurs, nos mots entrecoupés, les témoignages de sa reconnaissance, l'excès de son émotion à chacune de nos paroles, tout cela peut se comprendre, mais qui l'a éprouvé ne saurait vouloir l'exprimer!.....

« Plus d'une heure s'est écoulée sans que nous pussions retrouver un peu de calme..... Nous étions dans l'appartement de mon cousin, je me retirai un instant dans le mien afin de me soulager par d'abondantes larmes... Non, rien ne m'avait préparée à le revoir mourant, présentant l'aspect d'un vieillard par la courbure de sa taille, par son teint cadavéreux... Pauvre Alexandre! que de souffrances pour arriver là!... Cette pensée briserait le cœur le plus indifférent!

« Quand je revins près de lui, je vis un éclair de joie animer ses yeux morts en me regardant d'assez près pour distinguer mes traits..... « Pauvre sœur, approche-toi, car ma vue est si faible... Hélas! le vent de l'adversité a passé sur tes cheveux et les a blanchis, mais tu n'es pas aussi changée que je le croyais en pensant à toutes les larmes que je t'ai coûtées... Et mon pauvre père... Ah! mon Dieu!.....

« Son frère, sa nièce, Thérèse Confalonieri devinrent l'objet de ses pressantes questions..... A ce dernier nom, je fis un effort pour lui cacher la vérité..... « C'est un ange, lui dis-je... nous parlerons d'elle plus tard. Et son malheureux Frédéric? — Ah! mes amis, ma sœur, si vous me voyez encore, c'est à lui que vous le devez..... Il a été mon sauveur, ma Providence..... et je l'ai laissé seul, abandonné à toutes ses souffrances, sans nulle consolation! Son souvenir ne me quitte pas, il empoisonne jusqu'à l'ineffable bonheur de vous retrouver. »

« Le commissaire de police Prohasko avait respecté les premières heures de notre réunion, il ne vint nous rejoindre qu'au moment où le dîner fut servi, et quoiqu'il dût être étranger à toutes nos émotions, ce fut inutilement que lui aussi essaya d'y faire honneur. J'éprouvai alors le désir de proposer la santé de Sa Majesté autrichienne, mais retenue par la crainte de causer une

impression pénible au pauvre délivré ou de voir sa physionomie s'altérer, car il avait tressailli en reconnaissant le portrait de l'empereur, j'hésitais..... j'hésitais encore lorsqu'il proposa lui-même cette santé..... Prohasko ne put retenir une exclamation de joie : c'est un bon, excellent homme, qui n'a pas cessé d'avoir les plus grands soins d'Alexandre depuis quatre jours qu'il est sous sa garde. Il nous a quittés pour aller chercher le commissaire de police de Schœrding afin de régler avec lui tout ce qui est relatif au prisonnier et à notre départ, fixé par faveur spéciale à demain midi malgré la quarantaine. « Je te remercie, dis-je à mon frère, d'avoir prévenu mes désirs en portant la santé de l'empereur ; je n'osais te le proposer... — Je serais bien à plaindre, mes amis, si la haine ou la vengeance avait pris place dans mon cœur !..... Cependant je dois convenir que le souvenir de Frédéric et de mes autres compagnons a été mon seul mobile; un grand devoir m'est imposé : éviter tout ce qui peut me mettre en évidence, tout ce qui serait de nature à irriter l'Autriche, doit être la règle constante de mes actions aussi longtemps que mes amis gémiront à Spielberg. Quelques jouissances d'amour-propre pourront y être sacrifiées en rentrant dans ma patrie, mais qu'est-ce que cela auprès du devoir sacré que je veux religieusement accomplir? »

« Cependant nous étions avides d'apprendre de notre ami le récit de toutes les sensations dont son cœur avait dû être assailli en apprenant sa délivrance. Déjà, dans les premières heures de notre réunion, il avait essayé à plusieurs reprises, mais sans ordre, sans pouvoir y mettre de suite, de nous dire tout ce qu'il éprouva au moment où, le soir du 13 mars, il fut séparé de Confalonieri ; ce qu'il ressentit de joie, de bonheur en apprenant que c'était à nous qu'il devait sa liberté..... puis son émotion en

recevant ma lettre, en la lisant dans les prisons de la police à Brünn.....

« Devenu plus calme, il put satisfaire notre impatience, et se mettant entre nous deux sur un canapé, chacune de ses mains dans les nôtres, il poursuivit ainsi. »

XX.

« Lorsque le geôlier, fidèle exécuteur des ordres de son chef, m'eut enlevé la lumière, j'éprouvai une vive peine de ne plus pouvoir relire ma lettre... Il me semblait que toutes mes joies allaient s'évanouir en rentrant dans l'obscurité ; on m'avait fait un lit, mais des heures se passèrent encore avant que je songeasse à m'y reposer, et puis, vous le dirai-je?..... j'avais peur par momens que tout ce qui venait de se passer ne fût qu'un songe... Je me répétais à haute voix ce que le directeur de la police m'avait dit, je pressais ma lettre dans mes deux mains pour me convaincre que tout était bien vrai, que c'était à vous, ô mes amis, que je devais cette liberté, à laquelle, sans votre dévouement, j'eusse attaché si peu de prix.

« Longtemps je marchai dans la prison..... Habitué au bruit de mes chaînes, je m'arrêtais souvent, surpris de ne pas les entendre..... je les cherchais et me mettais ensuite à faire de grands pas pour m'assurer que mes jambes étaient libres.

« Plus tard je voulus me coucher, mais je ne pus dormir : de quart d'heure en quart d'heure j'écoutais sonner les horloges de la ville en me disant : « Qu'il y a loin, mon Dieu, jusqu'au jour! » Puis ma pensée se reportait sur Spielberg, sur mon malheureux Frédéric, dont le réveil serait si triste!... Et mon cœur se serrait!... Alors je revenais sur tout ce que nous avions souffert ensemble,

sur les sacrifices que nous avions faits à notre cause..... Ils sont bien grands, hélas!... si grands que je me sentais dans l'âme une amertume profonde en pensant que pour un pays qui n'est pas le mien, pour une nation asservie qui jamais ne me saura gré de ce que j'ai voulu faire pour son indépendance, j'ai détruit ma santé, affaibli mon intelligence et brisé, anéanti, sans doute pour toujours, les espérances et les illusions qui embellissent et font aimer la vie.

« Où est la compensation à tant de chagrins, à tant de pertes irréparables? me disais-je..... Qui me rendra mon pauvre père? qui m'inspirera du goût pour l'existence?... Et j'aurais maudit l'entraînement fatal de ma trop dévouée, trop aveugle jeunesse si votre souvenir ne fût venu adoucir mes cuisans regrets, si je n'en eusse appelé au témoignage de ma conscience et si surtout je n'eusse senti en moi la consolante conviction que j'avais acquis, pour prix d'une si longue épreuve, une ferme croyance à la religion catholique et l'espoir de mériter un jour les récompenses qu'elle promet à ceux qui observent fidèlement ses saints préceptes. »

« En achevant ces mots, qu'il avait prononcés avec beaucoup de force, notre cher enfant exprima un tel attendrissement en portant nos mains à ses lèvres que nous eûmes peine à retenir nos larmes!.....

« Quelques minutes après il reprit ainsi: « Levé avant cinq heures, j'attendais, dans une impatience extrême, que l'on entrât dans la prison; mais la matinée était déjà fort avancée que personne n'avait paru. Je crus, pendant quelques instans, qu'un contre-ordre de Vienne était arrivé, qu'on allait me reconduire à Spielberg..... Enfin la porte s'ouvrit; le directeur de la police vint à moi suivi du geôlier. « A midi, me dit-il après m'avoir souhaité le bonjour, on viendra vous prendre mesure d'habits;

demain, à la même heure, vous sortirez quelques momens en voiture pour vous habituer au grand air, et j'aurai soin de vous apporter moi-même tous les petits objets dont vous pourriez avoir besoin. Le geôlier a l'ordre de vous donner tout ce que vous lui demanderez... Dans trois jours vous partirez et dans six vous serez auprès de vos parens. Il s'est passé beaucoup de choses dans votre pays... beaucoup de choses... mais madame votre sœur vous contera tout cela. — Ne pourrais-je avoir quelques livres ? lui demandai-je. — Si, vraiment, je vais vous en envoyer. — Et ne puis-je obtenir une chambre moins sombre que cette prison ? — Non, c'est impossible ; il faut du secret..... Adieu. »

« Une demi-heure après, le geôlier rentra m'apportant à déjeuner. « *Das ist gut, das ist sehr gut* (c'est bien bon), » me disait-il en me montrant tous les mets et sa bouteille de bière.

« Je voulus goûter ce qu'il me vantait si fort, mais je ne pus manger, au grand étonnement du bon homme, qui ne cessait de répéter : « *Das ist jedoch sehr gut* (cela est pourtant bien bon), et vous devez avoir faim, car la cuisine n'est pas bonne là-haut. »

« Le directeur, ainsi qu'il me l'avait promis, m'envoya quelques livres italiens, que je ne pus lire : l'agitation, l'attente de notre réunion prochaine, la France et tous les souvenirs du monde où j'allais revivre, souvenirs depuis si longtemps abandonnés, préoccupaient, dominaient ma pensée. Ma seule lecture était ta lettre, ma sœur : je l'avais laissée ouverte sur ma table, et en allant et venant dans la prison, je m'arrêtais à chaque instant pour en lire quelques lignes.

« A midi le tailleur vint me prendre mesure, accompagné du directeur de la police. « Ce que je vous demande, lui dis-je, c'est d'aller vite ; je paierai double, triple s'il

le faut, pourvu que vous m'apportiez tout cela demain. — On ne le pourrait même pas à Paris, reprit le directeur de la police ; il se passe d'étranges choses dans ce Paris ; vous y trouverez beaucoup de changemens... Mais madame votre sœur vous dira tout cela. »

« Le reste de la journée me parut éternel ! La nuit se passa comme la précédente, sans une minute de sommeil : mon cœur était si plein!

« En France, la mise en liberté d'un prisonnier d'État par clémence souveraine a quelque chose de providentiel qui fait entrer la confiance et la joie sous les voûtes mêmes de la prison ; mais en Autriche on prend autant de soins pour cacher une grâce qu'on en met souvent ailleurs pour dérober la connaissance d'une arrestation : le libéré, comme le condamné, demeure au secret le plus absolu, et nul, parmi ceux qui l'entourent, n'oserait le féliciter sur son élargissement.

« Je ne voyais donc que le geôlier, dont toute la conversation se réduisait, aux heures de repas, à son éternel : « *Das ist sehr gut* (cela est très-bon.....), suivi de : *Das ist kurios, er ist nichts* (cela est curieux, il ne mange pas). »

« A l'heure convenue, le directeur vint me prendre et me remit entre les mains d'un commissaire de police, de cet excellent Prohasko, qui m'avait reçu à mon entrée à Spielberg et qui eut peine à me reconnaître. « Monsieur va vous conduire à la promenade, me dit le directeur; c'est lui qui vous accompagnera jusqu'à Schærding. »

« Nous descendîmes en effet et montâmes dans une calèche fermée, qui nous fit traverser la ville, où je ne regardais rien. Surpris de mon peu de curiosité ainsi que de mon silence, Prohasko me demanda avec tant d'intérêt si je souffrais, si je ne voulais pas rentrer, que je sentis de suite que cet homme, comme en général

tous ses compatriotes, devait avoir le cœur bon. Nous causâmes alors, et peu de paroles suffirent pour me convaincre que je n'aurais pas à me plaindre de lui. « Nous voici sur la route d'Olmütz, me dit-il, nous allons nous y promener pendant une heure, puis nous reviendrons en ville. »

« Mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé que nous rencontrâmes une longue file de charrettes chargées de soldats de diverses armes et différens uniformes. « Savez-vous quels sont ces soldats? me demanda Prohasko. — Non, en vérité; comment pourrais-je le savoir? — Eh bien! ce sont des Polonais réfugiés. — Des Polonais!..... »

« Et je regardai de tous mes yeux ces pauvres infortunés. « Il y a eu une révolution en Pologne, ajouta Prohasko; les Russes ont été vaincus d'abord, mais la trahison s'en est mêlée, et les Polonais, après s'être battus comme des lions, ont dû se réfugier les uns en Galicie, les autres en Prusse. »

« La compassion, le regret, l'admiration, se partagèrent tellement mon cœur que j'aurais voulu faire arrêter la voiture, saluer ces braves gens, leur presser la main... leur dire que leur cause m'était chère, que j'aurais été fier de combattre dans leurs rangs, d'y mourir plutôt que de consumer ma vie dans les cachots! « Ah! c'eût été trop de bonheur! » continua mon pauvre frère, dont la voix trahissait tout le dévouement qu'il conserve encore pour la cause de l'indépendance. « Mais puis-je donc me plaindre, reprit-il, ne vous dois-je pas la liberté, ne suis-je pas près de vous!..... et la Providence ne m'a-t-elle pas donné un second père dans cet ami de mon enfance dont le cœur est si bon!..... »

« Quand son émotion fut un peu calmée, il nous dit : « Cette première promenade dura une heure; j'en étais

fatigué, mais j'avais respiré l'air pur dans la campagne, j'avais été délivré de la triste vue des barreaux et des grilles..... plus j'allais cependant, plus les journées me semblaient interminables et l'attente pénible! j'éprouvais un impérieux besoin de voir des figures nouvelles, de parler, de m'occuper des préparatifs du voyage, et l'on me laissait impitoyablement dans l'isolement et le silence. La nuit vint; pour l'abréger je priai le geôlier de me laisser la lumière plus tard que la veille. « Je vais en demander la permission à M. le directeur général... me répondit-il; dans cinq minutes je suis de retour. — M. le directeur, dit en rentrant le geôlier, veut bien permettre qu'on vous laisse la lumière une demi-heure de plus, jusqu'à dix heures et demie..... hein?..... êtes-vous satisfait? — Il y a vraiment de quoi, » lui dis-je en souriant.

« Le jour, que j'attendais en priant Dieu, en pensant à vous, parut enfin et je m'écriai : « Demain je serai sur la route qui doit me rejoindre à mes libérateurs! »

« Je ne vous dirai pas tout ce que la matinée du troisième jour eut de mortel pour moi! j'aurais voulu briser la porte de la prison..... j'étouffais!.....

« A midi Prohasko vint me prendre. « Nous irons aujourd'hui, me dit-il, à l'*Augarten* et à *Petersberg*, c'est fort joli. »

« Le brave homme, qui déjà me comblait de soins et d'attentions, se réjouissait de me voir jeter les yeux sur les monumens de la ville. Arrivés à l'*Augarten*, il me fit descendre, et me donnant le bras, nous parcourûmes quelques allées de ce jardin public, dont nous apercevions les arbres du haut de la plate-forme de Spielberg. Le soleil brillait, l'air était doux et tout empreint des premiers parfums du printemps. Je quittai le bras de Prohasko, je marchai seul, aspirant à longs traits les balsamiques

exhalaisons qui venaient des prairies..... C'était une sensation ineffable et vivifiante, un premier retour à la vie!... Mon âme, attendrie, reconnaissante, s'éleva vers Dieu et je le priai avec ferveur pour les auteurs de ma liberté!

« Prohasko, toujours bon, me laissait me ranimer aux rayons du soleil, me conduisait par de jolis sentiers jusqu'à une éminence où le paysage se découvrait. « Quel dommage, me dit-il, que votre vue soit si basse, vous verriez les montagnes de la Silésie et de la Bohême, ainsi que Spielberg..... »

« Toutes mes pensées s'assombrirent à ce dernier mot, qui me rappelait la triste destinée de mes pauvres compagnons, de mon bien-aimé Frédéric..... J'étais libre, moi!..... mais lui, sortira-t-il vivant de cette inexorable prison!

« Je regagnai la voiture, qui prit le chemin de la jolie promenade de Petersberg, puis nous revînmes à la direction de la police. « A quatre heures du matin nous serons en route, me dit Prohasko; vous serez prêt, n'est-ce pas? »

« Jamais heures ne s'écoulèrent plus lentement pour moi que celles qui restaient encore jusqu'au moment du départ; j'en comptais une à une toutes les minutes, toutes les secondes! et lorsque enfin j'entendis sonner la dernière, lorsque le bruit de la voiture et des chevaux parvint jusqu'à mon oreille, lorsque la porte s'ouvrit et que le geôlier, m'apportant de la lumière, me dit : « Quoi! déjà habillé..... le commissaire va venir..... » je demeurai sans voix, sans mouvement, croyant à peine que cette liberté, que ce départ, n'étaient pas un rêve!.....

« Prohasko parut bientôt, s'enquérant avec soin de ma santé, examinant avec bonté si j'étais bien couvert. « Car il fait froid, ajouta-t-il, mon cher monsieur. — Je

ne le sentirai pas, repris-je en lui serrant la main. — Partons alors, tout est prêt. — Oui, oui, partons, » répétai-je..... et je franchis le seuil du guichet au moment même où le directeur de la police, en robe de chambre et une lanterne à la main, ouvrit la porte qui faisait face à celle de ma dernière prison. « Adieu, adieu, mon cher, bon voyage. »

« Je le remerciai et, sans m'arrêter à complimenter cet homme qui pendant tant d'années avait été l'exécuteur zélé, infatigable de toutes nos vexations, je me hâtai de descendre et de prendre place dans la calèche.

« Tant qu'il fit sombre, je demeurai silencieux, écoutant avec un indicible plaisir le bruit des roues de la voiture, dont chaque tour me rapprochait de vous... Au jour naissant, Prohasko, qui s'était tu jusqu'alors parce qu'il me croyait endormi, s'empressa de me dire : « Nous nous arrêterons ce soir dans un village non loin de Vienne, que nous laisserons sur la gauche; demain à Moëlk, après-demain à Lintz, pour arriver le 20 mars au matin à Schærding. »

« J'aurais voulu marcher la nuit, mais notre itinéraire avait été fixé, il fallait bien le suivre. A dix heures nous fîmes halte dans un bourg pour déjeuner. La grande salle de l'auberge où nous descendîmes était pleine de monde; en y entrant j'éprouvai d'abord une sorte de trouble et d'étonnement de me trouver ainsi au milieu de gens inconnus dont tous les yeux s'étaient dirigés sur moi; puis ce trouble fit place au désir de m'assurer, en parlant avec eux, que je n'étais plus prisonnier. Ce fut donc avec peine que j'interrompis une conversation commencée, pour suivre Prohasko dans une salle particulière où il avait déjà fait porter un excellent déjeuner. « La route vous aura donné de l'appétit, j'espère..... Buvons d'a-

bord un verre de ce vin blanc à la santé de madame votre sœur..... »

« Comment aurais-je pu refuser? Mais le vin, selon lui, n'était pas buvable; il sortit pour en demander d'autre.

« Pendant ce temps je m'approchai successivement d'une fenêtre qui donnait sur la rue et d'une glace placée à l'autre extrémité de la chambre. Ah! mes amis! mes bons amis! comment vous exprimer l'impression douloureuse que produisit sur moi le triste aspect de ma livide figure, que j'avais laissée si jeune et si fraîche et que je retrouvais maintenant si vieille et si flétrie! Vous le dirai-je, hélas! je fus si frappé du changement qui me rendait méconnaissable à mes propres yeux que je fondis en larmes en m'écriant : « Ah! quelle douleur ils vont éprouver en me voyant si vieux et si cassé! »

« Prohasko à son retour me retrouva assis près de la table, la tête appuyée sur une de mes mains et pleurant... « Qu'avez-vous donc? me demanda-t-il avec empressement. »

« Je ne répondis pas d'abord, mais il insista avec tant de bonté que je n'hésitai pas à répondre : « Il y a près de dix ans que je n'avais vu mes traits, que je ne m'étais regardé dans une glace..... et je viens de voir dans celle-ci sur mon visage les traces ineffaçables de la captivité... — Il ne faut pas songer à cela, reprit-il, vous êtes jeune encore, et quelques années de liberté suffiront pour réparer le mal. Croyez-moi, vous aurez de beaux jours dans l'avenir. »

« Je l'écoutais, je m'efforçais même de croire à ses consolantes paroles, mais la tristesse était de nouveau descendue dans mon cœur avec la conviction que je n'étais plus fait pour le monde.

« Pour me distraire Prohasko me parla pendant la

route des événemens arrivés en France depuis 1830 : des trois journées de juillet, de l'embarquement de Charles X à Cherbourg, de son séjour en Écosse, du roi Louis-Philippe, des Polonais, des Grecs.....

« Avec quel intérêt, quel enthousiasme n'aurais-je pas appris il y a deux ans encore ces prodigieuses catastrophes ! avec quelle curiosité, quel empressement n'aurais-je pas interrogé le complaisant commissaire et n'aurais-je pas lu les journaux que je trouvais dans les auberges !..... Hélas ! je restai presque froid à ce qui naguère eût transporté mon âme... et je sentis alors plus amèrement que jamais à quel degré d'indifférence et d'abattement intellectuel m'avaient réduit dans ces derniers temps les tristes tortures du Spielberg !

« Le second jour nous traversâmes le Danube à Krems et nous rejoignîmes dans la journée la route de Vienne à Schærding. « C'est par ici que madame votre sœur a dû passer, » me dit mon compagnon de voyage.

« Dès lors je ne cessais pas de demander à chaque poste si on avait donné des chevaux à Mme Andryane, se rendant en Bavière. Nul ne pouvait me donner des renseignemens satisfaisans ; mon impatience devint si grande que je suppliai Prohasko de poursuivre notre route sans nous arrêter. « Je ne dors pas, lui disais-je, et je suis plus fatigué de rester toute une nuit dans mon agitation que de la passer en voiture. — Je le voudrais, me dit-il, mais je ne puis enfreindre mes instructions. »

« Plus nous approchions de Lintz et plus je multipliais mes demandes sur vous ; l'inquiétude commença même à me gagner lorsqu'on nous dit à un péage où l'on inscrit le nom de tous les voyageurs que vous n'étiez pas sur le registre.

« Enfin, en entrant à Lintz, hier à quatre heures, on nous fit la même réponse et j'arrivai dans un hôtel situé

sur la place, bien triste, bien convaincu qu'il vous était arrivé quelque malheur, que l'un de vous était malade, qu'il y avait eu contre-ordre..... que sais-je enfin?... on s'alarme si vite quand on a tant souffert! « Je vais un instant chez le gouverneur, me dit Prohasko après m'avoir installé dans une grande salle au premier étage; j'y apprendrai peut-être quelque chose. »

« Resté seul, je me promenais tristement dans la chambre lorsque j'aperçus pour la première fois, depuis tant d'années, un encrier et du papier déposés sur une commode..... et prenant la plume entre mes doigts, je me disais : « Si dans mes longs jours de captivité j'avais eu cette plume, cette encre, quel trésor sans pareil c'eût été pour moi! et de quelles ressources n'eussent pas été ces grandes feuilles blanches où..... Mais il y a des caractères sur ce papier..... Grand Dieu! c'est l'écriture de ma sœur..... C'est elle qui a tracé ces mots..... ils ont passé ici..... » Et dans les transports de ma joie je courus à toutes les sonnettes. Un domestique parut enfin. « Un monsieur et une dame n'ont-ils pas logé dans cette chambre hier ou avant-hier? — Oui, hier matin; et ils m'ont dit de donner de leurs nouvelles à un monsieur français qui doit passer ici. — Mais ce monsieur, c'est moi! m'écriai-je. — Excusez, excusez..... Je vous ai pris pour un Allemand en vous entendant parler notre langue. »

» Prohasko revint peu de momens après : il allait me conter qu'il avait appris du gouverneur que vous étiez passés à Lintz sous le nom de M. et M^me^ Berthelin, lorsque je lui montrai mon cher papier en l'embrassant, en le suppliant de partir de suite et de marcher toute la nuit; mais notre voiture était cassée, il fallut retarder notre départ jusqu'à trois heures du matin. Ma sœur chérie, et toi, mon digne ami, comment vous dirai-je l'agita-

tion de cette dernière nuit..... mon impatience..... mon anxiété..... à mesure que nous approchions de Schærding?..... Non, je ne le puis, je ne l'essaierai pas: mais laissez, laissez-moi vous répéter encore que vous êtes mes anges sauveurs, que quelques mois de plus et sans vous je serais mort dans les cachots du Spielberg!... »

« Notre Alexandre achevait à peine ce récit, dont tous les détails étaient précieux pour nous, lorsque Prohasko est entré, amenant son collègue, et m'a remis en sa présence le prisonnier qui lui a été confié, selon les instructions qu'il a reçues; dès lors je deviens responsable de lui jusqu'au moment où il aura quitté l'Autriche.

« Tandis que mon cousin écrivait à sa famille, à la mienne, que Prohasko traçait le procès-verbal de tout ce qu'il avait vu, entendu, Alexandre vint s'asseoir près de moi et me dit d'une voix assez basse pour que moi seule je pusse l'entendre : « J'ai besoin de soulager mon cœur en parlant de ceux que j'aime... Ma sœur, je n'ose t'interroger..... Mort au monde depuis tant d'années, peut-être ne dois-je y rentrer que pour y déplorer des pertes irréparables..... Après celle à jamais regrettable de mon père, Dieu m'a-t-il réservé à de nouveaux malheurs?..... Tu ne me dis rien de Thérèse!..... Hélas! mes cruels pressentimens se seraient-ils réalisés? son inconcevable silence est-il celui de la mort? — Thérèse a reçu le prix de ses vertus, de ses souffrances!..... trop angélique pour ce triste monde, elle est retournée à sa véritable patrie!..... — Ah! quelle douleur pour Frédéric!..... Pauvre être abandonné, que ferait-il désormais d'une liberté qui ne lui rendrait qu'une existence sans but et sans avenir!..... — Mon ami, j'ai pleuré comme toi cet ange auquel j'ai dû ta conservation, mais en ce moment, épuisé comme tu l'es, calme-toi, je t'en conjure..... — Oui, je me calmerai quand l'incertitude

ne sera plus là !..... quand je saurai tout !..... Ma sœur, prends pitié de celui qui a tant souffert..... dis-moi..... Lucy ?..... »

« Hélas ! je ne le comprenais que trop et je n'osais répondre. « Tu ignores encore, pauvre sœur, combien Dieu a été bon pour celui qui fut si longtemps égaré..... Tu ne sais pas que sa loi sainte, en pénétrant mon cœur, l'a soutenu, l'a purifié..... que, jugeant tout d'après ses divins préceptes, je me suis promis de ne jamais revoir Lucy ! .... mais avant d'offrir ce sacrifice à Dieu, j'ai besoin de savoir si elle a conservé cette pureté d'ange qui me la faisait adorer et que j'ai tant respectée... — Mon enfant, elle s'est présentée pure et sans tache au souverain juge..... offre-lui cette nouvelle douleur !..... Un an après ton entrée à Spielberg, Lucy a succombé dans le midi de la France à une maladie de langueur. »

« Le pauvre infortuné se couvrit le visage de ses deux mains et resta quelques minutes immobile, dans un silence que je respectai ; puis en l'attirant plus près de moi, je lui dis avec l'accent du cœur : « Mon ami, prions pour elle et rendons grâce en même temps à cette Providence qui t'a conservé tant d'autres affections. — Ah ! je ne me plains de rien... j'accepte tout, ma sœur. »

« Et tandis qu'il s'efforçait de paraître calme, j'entendis un long sanglot s'échapper de sa poitrine.

« Il était temps de mettre un terme à ses émotions... Mon cousin lui fit dresser un lit près du sien, afin de mieux veiller à tout ce qui pourrait lui faire du bien... Hélas ! il a tant besoin de soins continuels que jamais nous ne pourrons lui en prodiguer assez.

« Je n'ai pu réunir encore mes idées, je ne vois que l'affreux changement qui a fait d'un être plein de force, de vie et de jeunesse un homme faible, épuisé, presque mourant !... son visage pâle et décharné, ses pauvres

yeux qui, ne pouvant soutenir la lumière du jour, restent toujours cachés par une visière, sa démarche incertaine, sa taille voûtée, son extrême difficulté à s'exprimer rapidement en français et surtout cet excès d'abattement moral, qui le rend presque insensible à la joie d'être libre et de nous retrouver!... Malgré tout ce que j'avais pressenti, tout ce que je m'étais dit de ne pas espérer le bonheur en le revoyant, j'étais bien loin de cet horrible résultat des ravages de la prison!... Le cœur reste oppressé par la pensée qu'il n'aurait pu résister un an ou deux encore à cette horrible captivité!...

« *Mercredi* 21 *mars, dans un petit village de la Bavière.* — Nous avons enfin quitté l'Autriche, nous sommes libres tous trois, nous respirons à l'aise! j'éprouve un soulagement inexprimable, car depuis hier je ne vivais plus!... une terreur bien mal fondée sans doute me faisait craindre à chaque instant qu'on ne vînt reprendre mon prisonnier... Aussi n'ai-je pu trouver une minute de sommeil de toute la nuit : plusieurs courriers sont arrivés à la poste en faisant grand tapage, mon sang se glaçait par l'idée cruelle que peut-être ils venaient nous arracher notre enfant.

« J'ai écrit ce matin au prince de Metternich, au maréchal Maison et j'ai remis mes dépêches à Prohasko, qui pleurait amèrement en nous quittant et qui conservera, dit-il, un éternel souvenir de notre réunion, de mon frère, qu'il aime tendrement.

« En passant le pont de Schærding, qui sert de limite à l'Autriche, en nous trouvant sur la terre de Bavière, en voyant ses couleurs, nous avons poussé un cri de joie... Notre ami a regardé Schærding et s'est écrié : « *Je suis libre!* »

« *Munich, jeudi* 22 *mars.* — Toute cette journée s'est écoulée avec une extrême rapidité ; notre pauvre Alexan-

dre a commencé le récit de ses longues infortunes... Que de douleurs accumulées, quel raffinement de cruauté dans ceux qui le faisaient souffrir !... Pauvre Frédéric ! combien je dois l'aimer, le plaindre et l'admirer !... Quel courage héroïque dans ces êtres si longtemps torturés !... La pensée d'Alexandre reste constamment fixée sur son malheureux ami ; il ne jouit de rien et répète sans cesse qu'aucune joie ne saurait arriver jusqu'à son cœur lorsqu'il se dit que son frère d'infortune reste seul et privé de tout.

« *Augsbourg, vendredi 23 mars.* — Partis de Munich à midi, nous avons pu faire une promenade en voiture afin de visiter le quartier neuf, qui est, dit-on, magnifique, pendant que mon cousin voulait être seul pour écrire en France ; mais tout entière aux discours de mon cher délivré, je n'ai rien vu des lieux où je passais : il me parlait avec une telle éloquence de cœur du bonheur qu'il espère trouver dans l'accomplissement de ses devoirs, dans sa croyance en Dieu, que, remplie d'étonnement de ce qu'il me disait avec tant de sagesse et de profondeur, je me demandais si un rêve ne m'abusait pas, si cet homme, devenu si parfaitement religieux, si calme dans ses opinions politiques, était bien celui que j'avais pleuré si longtemps... Puis, lorsque je l'entendis s'étendre avec chaleur sur l'immuable volonté de reconnaître mon dévouement par une existence à l'abri de tout reproche, uniquement vouée à l'étude et passée loin du monde, je ne pus lui répondre que par des larmes bien douces cette fois. « Tu me fais du bien, lui dis-je à mon tour ; je retrouve enfin un peu de vie dans ton cœur ! — Pardonne-moi, ma sœur, si je semble indifférent à tout, même à ton affection... mon âme, flétrie, usée par de trop longues souffrances, est à jamais décolorée ! Tes tendres soins ne la ranimeront pas. »

« En rentrant à notre hôtel, nous avons trouvé

mon cousin bien attristé : des lettres de Paris venaient de lui apprendre que sa femme est malade, et notre bon ami est resté tellement troublé de cette nouvelle qu'il désire voyager avec une grande rapidité ; Alexandre est si faible qu'il eût été désirable qu'il ne fît que quinze ou vingt lieues par journée : il faudrait lui *rapprendre à vivre*..... Déjà sa fatigue est extrême, mais la tranquillité de notre ami doit l'emporter : nous ferons quarante lieues tous les jours.

« *Goeppingen, samedi 24 mars.* — Mon pauvre frère a dormi hier à Augsbourg pour la première fois depuis sa sortie de Spielberg ; aussi semble-t-il reprendre un peu de force : il traîne moins les pieds, il commence à descendre un escalier avec facilité. Cependant, malgré ces améliorations physiques, je me demande cent fois le jour si jamais dans l'avenir je parviendrai à lui faire du bien !..... Jusqu'à présent, c'est vainement que j'en cherche les moyens..... Ses affections semblent mortes comme ses espérances..... Je ne l'ai point encore vu sourire ; l'aspect d'un beau pays, d'un beau soleil ne le ranime pas..... Je ne trouve même plus cet accent du cœur avec lequel il nous exprimait si bien sa reconnaissance à Milan. Mon cousin m'a cherchée seule pour soulager son cœur, pour pleurer avec moi sur l'état horrible où nous le retrouvons.

« *Strasbourg, lundi 26 mars.* — A deux heures nous avions passé le pont de Kell, nous étions sur la terre de France !..... Là nous fîmes arrêter la voiture sans donner aucune explication à notre prisonnier, que l'excès de la fatigue avait plongé dans une sorte de sommeil..... Puis nous descendîmes de la calèche ; il nous suivit machinalement..... Le drapeau tricolore flottait sur le bureau de la douane..... En l'apercevant, il s'écria : « *France! France!*..... »

« Puis fondant en larmes, il vint se jeter dans nos bras en répétant : « Mes sauveurs, mes sauveurs chéris ! »

« Nous avons été heureux, après tant de fatigues, de passer quelques heures chez le général Brayer, qui nous a comblés de preuves d'intérêt ; chacun des membres de sa famille ne pouvait regarder Alexandre sans un profond attendrissement. Il voulait les en remercier, mais à chaque fois les paroles semblaient expirer sur ses lèvres !... et ne trouvant plus dans son cœur ces sentimens si doux à toute âme qui sait sentir, il tomba dans un découragement dont rien ne put le relever..... « Tu le vois bien, me dit-il, je suis mort à tout, puisque je suis mort à la reconnaissance ! »

« *Sarrebourg, mardi* 27 *mars.* — Dès huit heures ce matin mon frère me fit demander si je voulais sortir avec lui : « Nous n'avons point encore rendu grâce à Dieu dans son temple, me dit-il ; viens avec moi, ma sœur... Je suis en France et près de toi, qui m'as sauvé... Que de prières ferventes doivent sortir de mon cœur ! »

« Trop émue pour lui répondre, je le suivis en silence... Nous entrâmes dans la cathédrale, et là je fus plus que payée de tant de larmes en voyant sa piété profonde, son touchant recueillement !... Constamment agenouillé, il pleura longtemps, longtemps !..... Et mon cœur exultait de joie et je ne pouvais que répéter en sanglotant : « Merci, merci, mon Dieu !..... »

« *Paris, vendredi* 30 *mars.* — Notre rapide voyage est terminé ; nous arrivons à Paris pour le trouver envahi par le choléra, plongé dans une consternation générale..... C'est à la Ferté-sous-Jouarre que nous avons appris ce malheur. En lisant cette funeste nouvelle dans le journal, je n'ai pu retenir un cri d'effroi ; Alexandre n'en a pas même été ému. Ce fut pour moi une nouvelle révélation du profond abatte-

ment de son âme, de son indifférence pour toutes les choses de ce monde!..... Je suis accablée de tristesse et de pressentimens douloureux lorsque tout devrait être joie pour moi en retrouvant ma famille, mon pays... en ramenant mon prisonnier!..... Si je ne l'avais arraché au Spielberg que pour le voir devenir la proie du fléau!..... O mon Dieu! vos décrets sont impénétrables; il faut s'y soumettre et vous glorifier alors même que vous nous frappez! »

Ici doivent se terminer des Mémoires que la folle présomption de parler de moi n'aurait jamais pu me faire publier : le ciel m'est témoin qu'un motif plus noble a conduit ma plume.

Seul, entre tous les prisonniers de Spielberg, je pouvais faire connaître entièrement la vérité sans attirer sur ma famille ou sur mes amis les rigueurs du gouvernement autrichien. J'ai donc cru et je crois encore qu'il était de mon devoir, après la libération de mes compagnons d'infortune, de rompre le silence que les Italiens *sont forcés de garder par position.*

Quelles que soient d'ailleurs les déceptions pénibles que j'ai pu éprouver, je ne saurais me repentir d'avoir dit ce que nul autre, je le répète, n'aurait pu dire avec autant de franchise, et je n'en rendrai pas moins grâce jusqu'au dernier jour de ma vie à ce père des miséricordes, qui, pour prix de mes longues épreuves, me destinait d'efficaces compensations!... car ce Dieu si clément, dont le plus grand bienfait fut la connaissance de sa sainte parole, en me ramenant au milieu des miens, en m'accordant l'estime de mes compatriotes, a mis le

comble à ses ineffables bontés en me donnant pour compagne la femme adorable que j'avais rêvée au temps de l'adversité, la femme si bien identifiée à toute mon existence passée qu'elle me fait bénir chaque jour la main divine qui me la réservait.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

APPENDICE.

A M. OLIVIER FULGENCE.

Tout plein encore d'une profonde pitié pour les infortunés captifs dont vous aviez appris à connaître les noms et les malheurs par la lecture de mes Mémoires, vous me priâtes instamment de vous faire connaître les maux et les biens qui leur sont advenus depuis ma libération. J'ai consenti, monsieur, à satisfaire votre bienveillante curiosité, et je viens aujourd'hui, pour remplir ma promesse, vous parler avec confiance de la destinée actuelle de ceux qui furent appelés à jouer un rôle dans le triste drame du Spielberg, car vous êtes de ceux dont l'Ecclésiaste a dit : « *Son cœur sait compatir au malheur des autres et s'associer à leurs joies, parce qu'il a beaucoup aimé et beaucoup souffert.* »

C'est par moi que je commencerai, puisque vous le demandez ainsi.

Les rudes épreuves si longtemps supportées dans les prisons de Milan et de Spielberg avaient gravement altéré ma santé et bien profondément attaqué la partie morale et intellectuelle de mon être ; la liberté, quelque chère qu'elle me fût, puisque je la devais à ma sœur bien-aimée, n'était pourtant pas assez belle à mes yeux pour faire disparaître rapidement les traces de ma douloureuse captivité. J'étais arrivé dans mon accablante solitude à un trop grand détachement du monde pour qu'il me fût possible de renouer aussitôt les fils d'une

existence que l'adversité avait si complétement brisés. Il me fallut *rapprendre à aimer la vie*, pour sentir le bonheur d'être libre..... Car, je dois vous le dire, monsieur, bien des mois se sont écoulés avant que je pusse jouir de ces transports si doux, de ces joies si vivifiantes pour celui dont les chaînes viennent à peine de tomber, alors qu'un acte de volonté, qu'un rayon de soleil dans la campagne, qu'une tendre et pieuse caresse lui confirment la réalité de sa délivrance, ou que ses regards, en s'éveillant après un sombre rêve, ne tombent plus sur des grilles et des verrous : c'est que mon âme, sous le poids de son abattement et de son mortel dégoût des choses d'ici-bas, était captive encore, et que mes pensées, malgré la nouveauté des objets, ne pouvaient sortir de la sphère de douleurs où elles avaient été si longtemps plongées.

Une quiétude parfaite de cœur et d'esprit m'aurait sans doute guéri plus promptement de cette funeste apathie; mais Dieu ne permit pas que je pusse la goûter avant une longue suite de jours : une succession embarrassée, des tracas, des procès, me forcèrent, moi qui n'aspirais qu'au repos, de me mêler d'affaires litigieuses pour sauver les derniers débris de l'héritage paternel. Ce fut une triste vie, monsieur, si triste qu'il m'est arrivé plus d'une fois de regretter les sombres et monotones journées de Spielberg.

Mes jours cependant ne furent pas tous mauvais. De douces consolations me furent accordées par la Providence, et j'aurais ici de longues pages à remplir si je voulais vous faire connaître toutes les preuves d'affection et de dévouement que j'ai reçues de mes anciens et de mes nouveaux amis.

Grâce aux soins empressés de ceux qui m'aimaient et à la vigueur de ma constitution, mes forces revinrent

peu à peu ; ma vue, si affaiblie, s'améliora ; mon sang, si appauvri par les misères du cachot, circula plus vite dans mes veines, et je sentis enfin que Dieu me réservait encore de longues années sur cette terre. Alors ma sœur, qui veillait sur moi comme une Providence, pensa que le moment était venu de me rattacher à la vie par des liens dont la douceur et la sainteté devaient ranimer entièrement mon âme en me donnant le bonheur des affections pures, le bonheur de famille, le premier de tous ici-bas ! Elle me parla de cette jeune Adèle dont la charmante image revenait si souvent à ma mémoire durant les tristes jours de la captivité. « Elle est libre, me dit-elle, et j'ai l'espoir que Dieu te l'a réservée pour te récompenser de tes souffrances. » Mon cœur s'ouvrit à cette pieuse pensée, et lorsque ma demande eut été accueillie par ma nouvelle famille, si digne d'être aimée, je remerciai le ciel du trésor de grâces et de vertus que j'allais conduire dans ma maison.

Notre mariage fut célébré, en septembre 1835, dans l'église d'un joli village situé au milieu de cette forêt de Chantilly, dont le ravissant souvenir me causait tant de regrets dans ma prison. C'est au pied du même autel où je m'étais agenouillé si souvent aux jours de ma jeunesse que je reçus la bénédiction nuptiale, et c'est dans ce moment solennel que, pleins de reconnaissance envers Dieu, nous lui demandâmes, ma sœur, ma chère femme et moi, pour couronne de notre bonheur, la délivrance de l'infortuné Confalonieri.

Ma sœur ne s'était pas trompée dans ses maternelles prévisions : les joies de l'âme, les joies saintes et ineffables qui grandissent avec le temps, entrèrent sous mon toit avec celle dont le cœur, plus angélique encore que la figure, sait répandre sur chacun de mes jours la paix, la confiance et la sérénité. Mon imagination, flétrie par

la souffrance, se rajeunit au doux contact de sa jeune imagination, où l'attrayante fraîcheur de l'innocence s'unit à l'élévation des pensées ; mes accès de sombre tristesse se dissipèrent sous la suave influence de sa radieuse gaîté, et par elle, monsieur, je retrouvai enfin ce que les honneurs et les richesses n'auraient pu me donner en ce monde : *la foi au bonheur*... Alors, m'abandonnant aux espérances de l'avenir et rendant chaque jour de pieuses actions de grâce à la miséricorde divine, qui m'avait fait un don si précieux, je recommençai une vie nouvelle, une vie d'études, toute consacrée à la félicité des chers objets de mes affections.

Notre union, bien heureuse, le devint plus encore par la naissance d'un fils auquel nous donnâmes le nom de *Frédéric*, par souvenir et en honneur de mon compagnon d'infortune. Vous êtes père, monsieur, et votre pieux amour pour vos enfans vous donnera la mesure de la joie dont mon cœur fut rempli par ce nouveau bienfait de la Providence.

Une seule pensée obscurcissait l'horizon d'une si douce existence : c'était celle de mon bien-aimé Confalonieri, qui, malgré toutes nos démarches et tous nos efforts, languissait encore à Spielberg ; mais le ciel exauça nos ferventes prières et nous eûmes l'indicible bonheur de le voir arriver tout à coup et de le serrer sur notre cœur, dans cette habitation voisine de Chantilly, où je passe de si heureux jours et dont nous nous étions si souvent entretenus, lui et moi, aux temps de nos adversités.

Dès lors je n'eus plus rien à demander à Dieu que la conservation de ceux qui me sont chers et la grâce de me montrer digne de ses bénédictions par l'accomplissement de mes devoirs de chrétien, de père de famille et de bon citoyen. Ces devoirs, monsieur, dont je me pénètre chaque jour davantage, je m'efforce de les rem-

plir en soulageant les malheureux, dont les chaumières abondent, en cherchant à propager autour de moi par les exemples et les paroles l'amour de Jésus-Christ et l'observance de ses saintes lois, en veillant enfin comme maire à ce que les nombreux enfans de notre commune soient élevés soigneusement et instruits dans les principes de notre religion, car je suis plus que jamais persuadé que la régénération sociale d'où dépendent les libertés sages, la stabilité des institutions et le bonheur des peuples ne peut arriver que par la régénération religieuse.

Maintenant, monsieur, je vais vous faire connaître, autant qu'il est en moi, le sort des infortunés qui gémissaient dans les cachots au moment de ma délivrance. Le premier dont je vous parlerai sera le pauvre colonel Moretti, mort de consomption à Spielberg, au mois d'août 1833 : sa fin a été belle et digne de sa vie ; quelque douloureuse que fût son agonie, aucune plainte jusqu'à son dernier moment ne sortit de ses lèvres, et le seul regret qu'il exprima en fermant les yeux fut de ne pas avoir achevé la sainte entreprise *de la rédemption de sa patrie*... Puissent les Italiens ne jamais oublier le patriotisme et l'héroïque constance du brave soldat à la mémoire duquel il m'eût été si doux de pouvoir élever un monument durable d'estime et d'admiration !

Deux ans après sa mort, l'empereur, dont la sévérité n'allait qu'en augmentant, accorda la grâce de *Monari*, pauvre vieillard déjà frappé de paralysie, et celle de *Barchiega*, qui comptait, ainsi que son compagnon, seize années de captivité ; tous deux rentrèrent en Italie, mais le premier, usé par la prison, mourut peu de temps après sa mise en liberté. Quant à ceux qui restaient encore à Spielberg en 1835, leur vie devint de plus en plus misérable, car les rigueurs croissaient toujours,

tandis que leurs forces et leurs espérances déclinaient progressivement. Ils fléchissaient donc sous le fardeau de leurs souffrances, et Confalonieri surtout, si triste, si délaissé depuis mon départ, Confalonieri, que la fatale nouvelle de la mort de son adorable femme était venue plonger dans la stupeur et la désolation, comment survécut-il à tant de douleurs ?... Comment put-il traîner son existence jusqu'au jour où l'annonce de la mort de l'empereur François vint jeter une lueur d'espérance dans sa solitaire prison ?... Je le lui ai demandé, moi qui savais combien de tels assauts sont rudes à supporter après de si longues épreuves ; et il me répondit : « C'est la foi seule qui m'a soutenu !... » Ah ! qu'elle est belle, monsieur, qu'elle est admirable notre religion sainte !... et qu'il est doux, qu'il est glorieux pour ceux qui la pratiquent de pouvoir proclamer ses incomparables bienfaits !

En France l'avénement au trône d'un nouveau souverain est signalé, en politique, par des grâces complètes et immédiates ; mais en Autriche le système de répression est immuable, et la spontanéité de la clémence serait une inexplicable anomalie. Savez-vous, monsieur, quelle fut la grâce accordée, après quinze et seize ans d'une si cruelle captivité, aux malheureux prisonniers de Spielberg ? La voici.

L'empereur était mort depuis six mois lorsqu'on vint les prévenir au nom de son successeur qu'ils avaient l'*option entre Spielberg et la déportation aux États-Unis avec perte de leurs droits civils.*

Ils réclamèrent contre cette étrange commutation de peine ; ils dirent qu'un tel exil serait mortel pour eux, si éprouvés, si faibles, si désireux de se retrouver au sein de leurs familles et de leur patrie ; mais on fut inflexible, et force leur fut, pour ne pas périr dans les ca-

chots, d'aller chercher un asile sur la terre étrangère.

Cependant les malheureux déportés, à l'exception de *Foresti*, ne tardèrent pas à venir en France. Confalonieri arriva d'abord pour me donner l'une des plus grandes joies que j'eusse éprouvées depuis le jour où j'avais franchi les portes de Spielberg ; bientôt après *Borsieri* et *Castillia*, qui, comme lui, retrouvèrent peu à peu leurs forces épuisées et furent forcés d'attendre des années encore avant de pouvoir rentrer en Italie. Exclus d'une amnistie que le gouvernement autrichien avait proclamée pleine et entière en 1838, ils furent pourtant admis il y a peu de mois à y participer et vivent aujourd'hui à Milan, où ils ne demandent, après un si long orage, que le repos et la tranquillité.

Foresti, resté à New-York, a retrouvé *Maroncelli*, l'ami de Pellico. Accueillis tous deux par les Américains comme des martyrs de la liberté, ils ont su se créer au milieu d'eux par leur talent une existence honorable.

Que vous dirai-je de *Silvio Pellico* que vous ne sachiez déjà? Mais n'est-il pas consolant de se répéter que, fixé à Turin, où il vit dans la retraite, Silvio consacre chacun de ses jours à servir Dieu, à le bénir de ses souffrances passées comme il lui rend grâce du calme de sa vie présente ; qu'aimé de tous ses concitoyens, il donnerait le bonheur à ses nombreux amis si sa santé, de plus en plus chancelante, n'était pour eux un sujet de chagrin sans cesse renaissant.

Don Marco Fortini, auquel vous vous intéressez vivement, a été réintégré dans ses fonctions ecclésiastiques : c'est vous dire qu'il est et qu'il fait des heureux en se dévouant entièrement à son cher troupeau.

Le bon Rinaldini, mon compagnon de Milan, s'est marié à Brescia avec la comtesse D....., après deux ans de captivité à Laybach. C'est dans cette même ville que

le digne *Monpiani*, que chacun estime et recherche, a repris le cours d'une vie toute consacrée aux bonnes œuvres, tandis que le juge S..., mon compagnon à Spielberg, quoique avantageusement placé et rétribué par le gouvernement autrichien, y passe ses jours dans l'isolement et l'abandon de ses concitoyens.

N'aurez-vous pas quelque plaisir à savoir que *Krall*, notre compatissant petit gardien, est en Silésie, heureux entre sa mère et son Hannah, devenue sa femme, et que l'excellent prêtre *Hrba*, auquel j'ai voué une si profonde reconnaissance, occupe une cure importante en Moravie et y exerce avec le charitable zèle qui le caractérise les évangéliques devoirs d'un bon pasteur.

Il ne me reste plus à vous entretenir désormais que de *Salvotti*, l'inquisiteur, et de *don Stephano Paolowitz*, évêque de Cattaro.

Le défunt empereur, pour récompenser Salvotti de son dévouement inquisitorial, l'avait nommé membre de la cour suprême de Vérone ; ce devait être, on le disait au moins, le prélude de plus hautes faveurs ; mais il arrive souvent que les monarques absolus se dégoûtent bientôt des dociles instrumens de leur volonté arbitraire et les oublient pour toute grâce... Salvotti, malgré ses services signalés, ne fut point appelé à Vienne, comme il l'avait espéré. Ce fut un premier déboire, bientôt suivi de déboires plus amers encore, car il est rare que la main de Dieu ne s'appesantisse pas, même ici-bas, sur ceux qui foulèrent aux pieds la justice et l'humanité au nom des rois ou des peuples. Objet de mépris et de haine de la part des Italiens, évité, honni par tous les gens de cœur, Salvotti ne tarda pas à tomber, à Vérone, dans cet état de répulsion et d'isolement social qui tue les ambitieux quand le pouvoir leur manque pour s'étourdir ou se venger.

Trompé dans ses espérances de grandeur, il chercha des consolations dans l'intérieur de sa famille, mais là encore l'attendait la punition de Dieu! sa femme, tendrement aimée, son fils, plein d'avenir, lui furent enlevés d'une manière funeste, tandis que ses biens, situés dans les montagnes du Tyrol, étaient presque entièrement anéantis par des éboulemens de rochers. Telle est la triste destinée de cet homme de talent, qui traîne aujourd'hui sa vie dans la douleur et le délaissement pour avoir oublié que ce n'est pas impunément qu'un juge vend sa conscience et achète de honteuses faveurs au prix des larmes et du sang de généreux concitoyens dont tout le crime était d'avoir un instant rêvé l'indépendance de leur pays.

Don Stephano Paolowitz n'est guère plus heureux sous la mitre que Salvotti ne l'est sous l'hermine. A peine fut-il arrivé à Cattaro que son ignorance, son orgueil, joints à l'ignobilité de son caractère, ne tardèrent pas à porter leurs fruits : des susceptibilités tracassières, des exigences stupides, des injustices, des inepties journalières, causèrent bientôt le mécontentement et le scandale parmi le clergé et les fidèles du diocèse, à ce point qu'il fut question d'interdire celui qui s'intitulait avec emphase le confident de Sa Majesté... Le patronage de l'empereur le sauva. Mais depuis lors l'évêque don Paolowitz, privé de toute considération et, assure-t-on, de tout pouvoir, a cherché plus que jamais ses consolations dans les jouissances de la table et végète dans une complète obésité de corps et d'esprit.

Voilà, monsieur, l'histoire succincte de ce que Dieu réservait jusqu'à aujourd'hui aux principaux personnages des Mémoires; sa conclusion sera pour vous, je n'en doute pas, qu'il est bien vrai, bien consolant de dire avec le prophète : « *Heureux ceux qui mettent leur*

« *confiance dans le Seigneur, car ils seront délivrés de leurs*
« *maux et vivront en paix, tandis que les injustes et les*
« *impies, remplis de trouble et couverts de confusion, n'au-*
« *ront pas plus tôt été honorés et élevés dans le monde*
« *qu'ils tomberont et s'évanouiront comme la fumée..... »*

Madame Tarbé, ma chère nièce Louise, vous remettra, monsieur, cette volumineuse lettre ; vous pouvez dire, vous qui la connaissez, si elle sait tenir comme épouse et comme mère tout ce qu'elle promettait comme jeune fille, alors qu'elle m'apportait si assidûment des consolations et des fleurs dans la prison de Milan.

ALEXANDRE ANDRYANE.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.